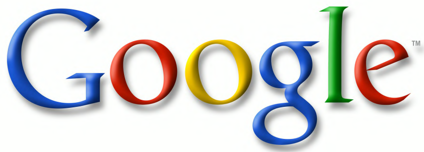
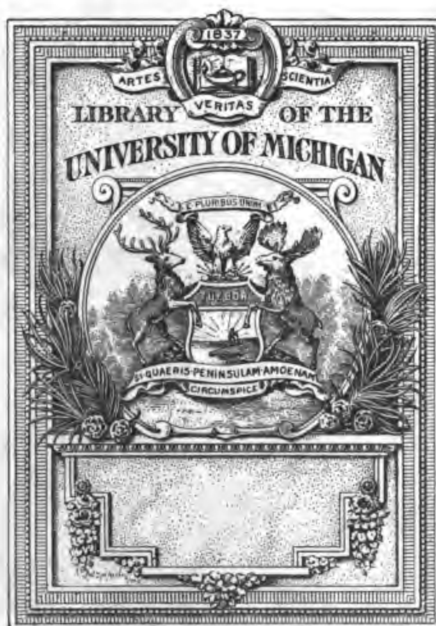
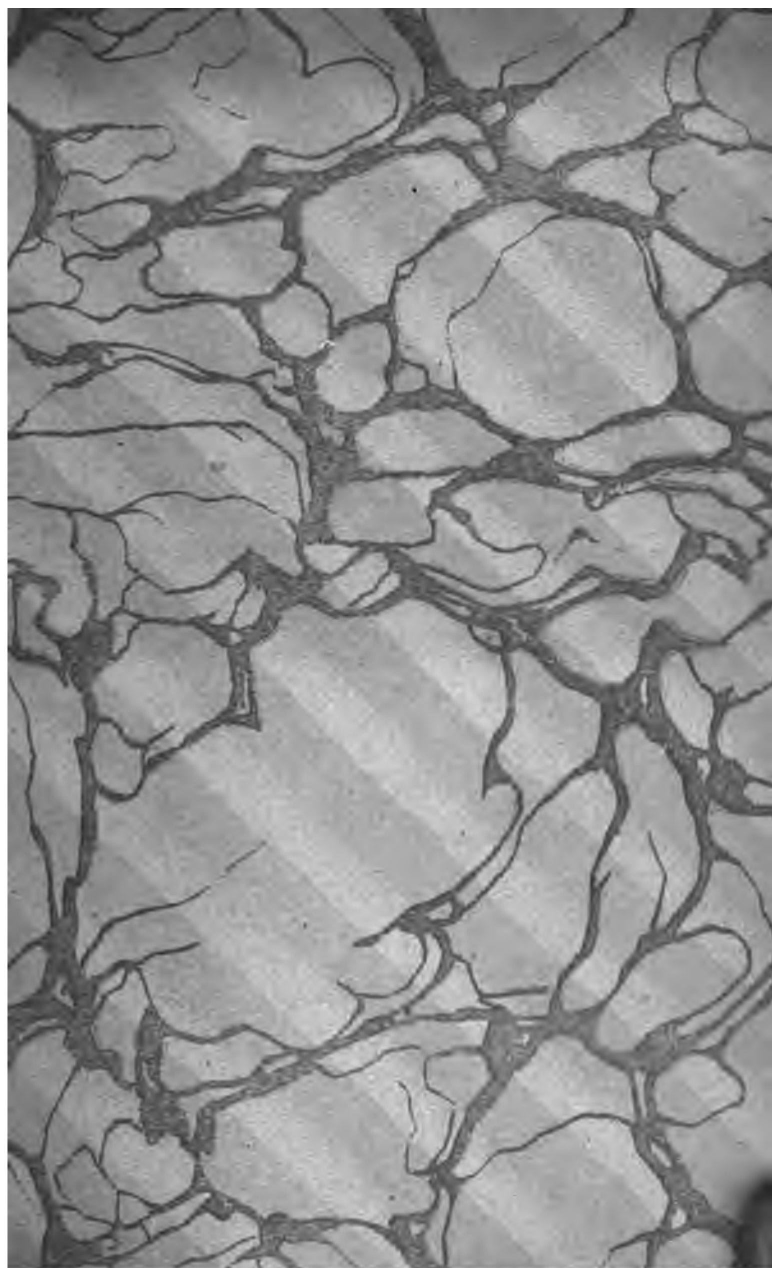



1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE





LES

ANNALES DU THÉATRE

ET DE LA MUSIQUE

DU MÊME AUTEUR

Les *Annales du Théâtre et de la Musique*, comprennent 31 volumes, les vingt-et-un premiers en collaboration avec M. Edouard Noël :

1er volume (année 1875), avec une préface de Francisque SARCEY ;

2e volume (année 1876), avec une étude de M. Victorien SARDOU, de l'Académie française : *L'Heure du Spectacle ;*

3e volume (année 1877), avec une étude de Edmond GOT, de la Comédie-française *Le Théâtre en Province ;*

4e volume (année 1878), avec une étude de Emile ZOLA : *Le Naturalisme au Théâtre ;*

5e volume (année 1879), avec une préface de Henri de LAPOMMERAYE : *1779-1879 ;*

6e volume (année 1880), avec une étude de Victorin JONCIÈRES : *La Question du Théâtre-Lyrique ;*

7e volume (année 1881), avec une préface de Henry FOUQUIER : *La Maison de M. Perrin ;*

8e volume (année 1882), avec une étude sur la *Mise en Scene*, par Émile PERRIN, de l'Institut ;

9e volume (année 1883), avec úne préface de Charles GARNIER, de l'Institut : *Le Tout Paris des Premieres ;*

10e volume (année 1884), avec une préface de Henri de PÈNE : *Le Journal et le Théâtre ;*

11e volume (année 1885), avec une étude de Charles GOUNOD, de l'Institut : *Considérations sur le Théâtre contemporain ;*

12e volume (année 1886), avec une préface de Jules BARBIER : *Les Jeunes ;*

13e volume (année 1887), avec une préface de M. Jules CLARETIE, de l'Académie française : *Il y a cent ans ;*

14e volume (année 1888), avec une préface de Hector PESSARD : *Le Théâtre Libre ;*

15e volume (année 1889), avec une préface de Henri MEILHAC, de l'Académie française : *La Comédie au Cercle ;*

16e volume (année 1890), avec une préface de M. Ludovic HALÉVY, de l'Académie française : *Une Directrice de la Comedie-Française ;*

17e volume (année 1891), avec une préface de Gustave LARROUMET, de l'Institut : *Le Centenaire de Scribe ;*

18e volume (année 1892), avec une préface de M. Jules LEMAITRE, de l'Académie française : *Le Mysticisme au Théâtre ;*

19e volume (année 1893), avec une préface de F. BRUNETIÈRE, de l'Académie française : *La Loi du Théâtre ;*

20e volume (année 1894), avec une préface de Francisque SARCEY ;

21e volume (année 1895), avec une préface de M. Félix DUQUESNEL : *De l'Evolution des Répertoires dramatiques ;*

22e volume (année 1896), avec une préface de M. A. CLAVEAU : *L'Education du Comédien ;*

23e volume (année 1897), avec une préface de M. Emile FAGUET, de l'Académie française : *La Comédie contemporaine ;*

24e volume (année 1898), avec une préface de M. Augustin FILON : *La Philosophie du Théâtre ;*

25e volume (année 1899), avec une préface de M. Albert CARRÉ : *Le Prix Monbinne ;*

26e volume (année 1900), avec une préface de Lucien MUHLFELD : *Le Malaise du Théâtre ;*

27e volume (année 1901), avec une préface de M. Paul HERVIEU, de l'Académie française : *Un Ancetre aux Annales du Théâtre et de la Musique ;*

28e volume (année 1902), avec une préface de M. CATULLE MENDÈS : *Les Autres et Nous ;*

29e volume (année 1903), avec une préface de M. Alfred CAPUS : *Les Nouvelles Difficultés du Theatre ;*

30e volume (année 1904), avec une préface de M. C. SAINT-SAËNS, de l'Institut : *Causerie sur l'Art du Theâtre ;*

31e volume (année 1905), avec une préface de M. Jean RICHEPIN : *L Amateurisme.*

Edmond STOULLIG

PUBLICATION COURONNÉE PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE

LES ANNALES DU THÉATRE ET DE LA MUSIQUE

AVEC UNE

Préface par M. ADOLPHE BRISSON

Trente-deuxième Année

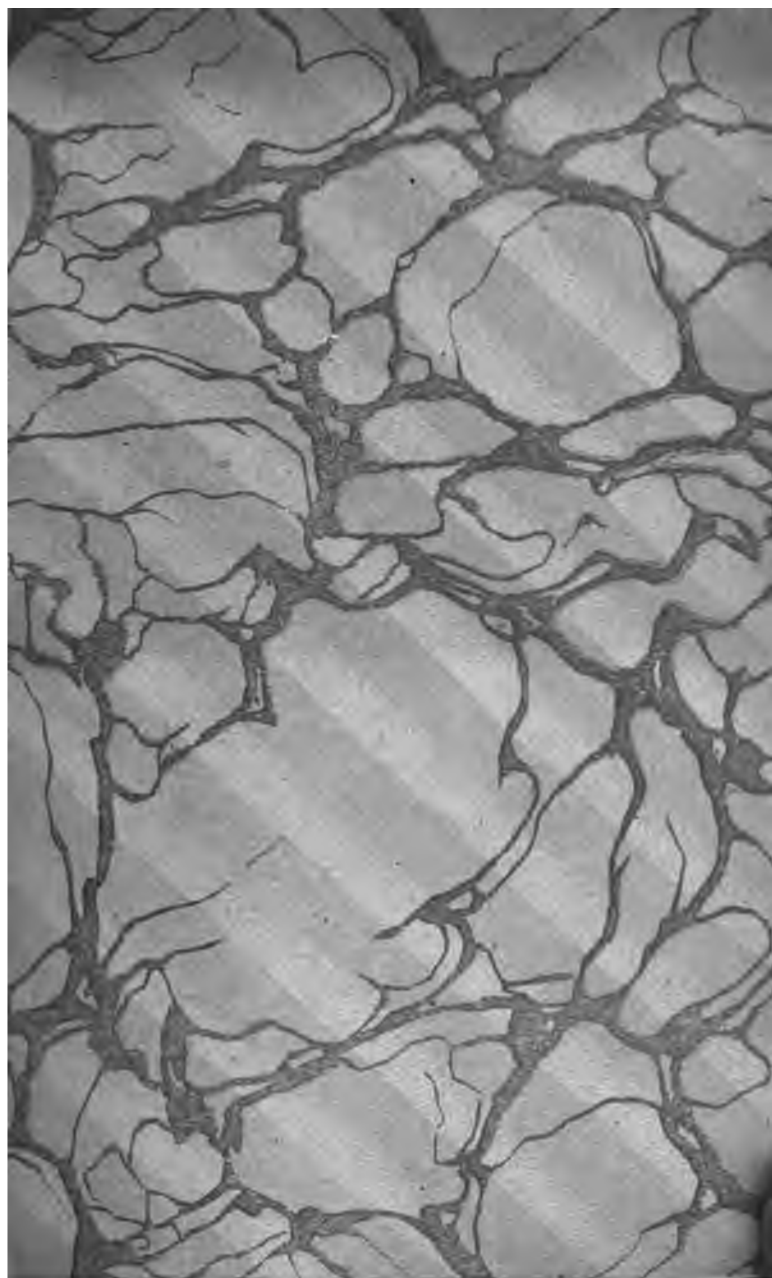
1906

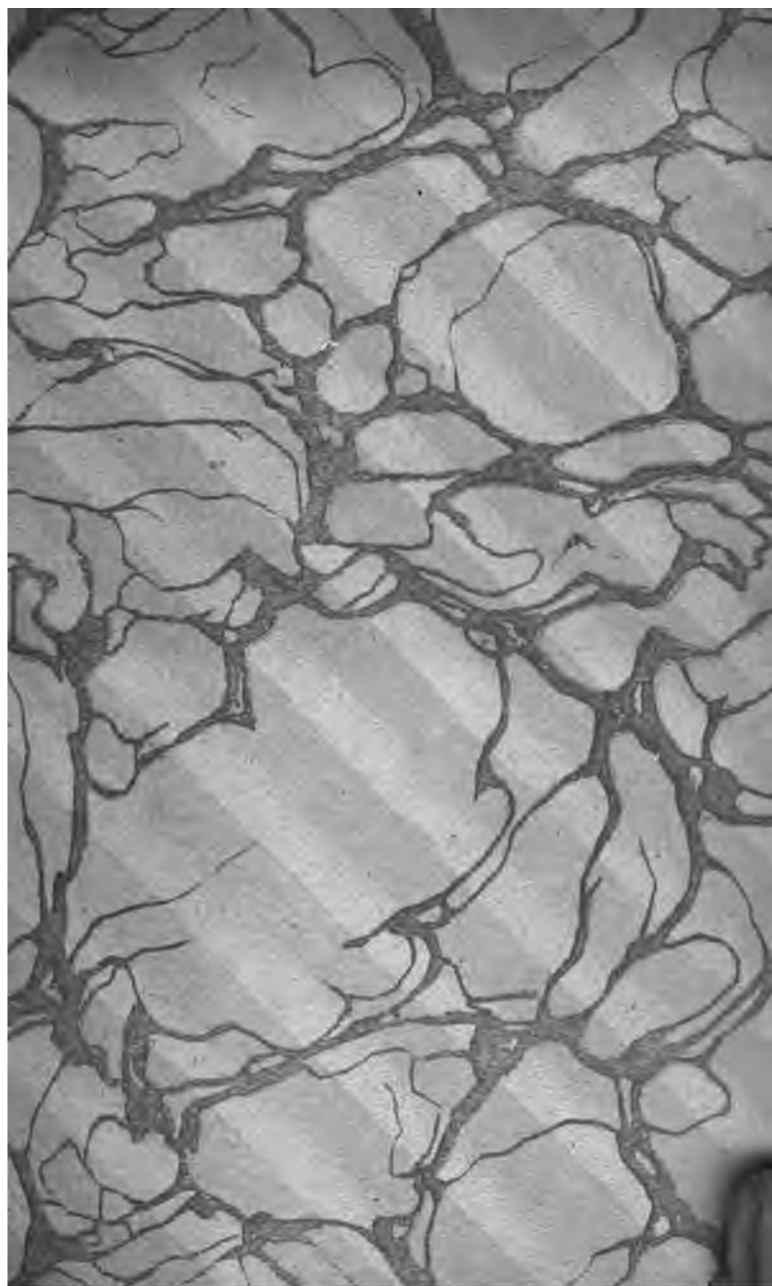


PARIS
SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS LITTERAIRES & ARTISTIQUES
LIBRAIRIE PAUL OLLENDORFF
50, CHAUSSÉE-D'ANTIN, 50

1907


1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE









LES

ANNALES DU THÉATRE

ET DE LA MUSIQUE

DU MÊME AUTEUR

Les Annales du Théâtre et de la Musique, comprenant 31 volumes, les vingt-et-un premiers en collaboration avec M. Édouard Noël :

1er volume (année 1875), avec une préface de Francisque Sarcey ;

2e volume (année 1876), avec une étude de M. Victorien Sardou, de l'Académie française : *L'Heure du Spectacle* ;

3e volume (année 1877), avec une étude de Edmond Got, de la Comédie-Française : *Le Théâtre en Province* ;

4e volume (année 1878), avec une étude de Émile Zola : *Le Naturalisme au Théâtre* ;

5e volume (année 1879), avec une préface de Henri de Lapommeraye : *1779-1879* ;

6e volume (année 1880), avec une étude de Victorin Joncières : *La Question du Théâtre-Lyrique* ;

7e volume (année 1881), avec une préface de Henry Fouquier : *La Maison de M. Perrin* ;

8e volume (année 1882), avec une étude sur la *Mise en Scène*, par Émile Perrin, de l'Institut ;

9e volume (année 1883), avec une préface de Charles Garnier, de l'Institut : *Le Tout Paris des Premières* ;

10e volume (année 1884), avec une préface de Henri de Pène : *Le Journal et le Théâtre* ;

11e volume (année 1885), avec une étude de Charles Gounod, de l'Institut : *Considérations sur le Théâtre contemporain* ;

12e volume (année 1886), avec une préface de Jules Barbier : *Les Jeunes* ;

13e volume (année 1887), avec une préface de M. Jules Claretie, de l'Académie française : *Il y a cent ans* ;

14e volume (année 1888), avec une préface de Hector Pessard : *Le Théâtre Libre* ;

15e volume (année 1889), avec une préface de Henri Meilhac, de l'Académie française : *La Comédie au Cercle* ;

16e volume (année 1890), avec une préface de M. Ludovic Halévy, de l'Académie française : *Une Directrice de la Comédie-Française* ;

17e volume (année 1891), avec une préface de Gustave Larroumet, de l'Institut : *Le Centenaire de Scribe* ;

18e volume (année 1892), avec une préface de M. Jules Lemaître, de l'Académie française : *Le Mysticisme au Théâtre* ;

19e volume (année 1893), avec une préface de F. Brunetière, de l'Académie française : *La Loi du Théâtre* ;

20e volume (année 1894), avec une préface de Francisque Sarcey ;

21e volume (année 1895), avec une préface de M. Félix Duquesnel : *De l'Évolution des Répertoires dramatiques* ;

22e volume (année 1896), avec une préface de M. A. Claveau : *L'Éducation du Comédien* ;

23e volume (année 1897), avec une préface de M. Émile Faguet, de l'Académie française : *La Comédie contemporaine* ;

24e volume (année 1898), avec une préface de M. Augustin Filon : *La Philosophie du Théâtre* ;

25e volume (année 1899), avec une préface de M. Albert Carré : *Le Prix Monbinne* ;

26e volume (année 1900), avec une préface de Lucien Muhlfeld : *Le Malaise du Théâtre* ;

27e volume (année 1901), avec une préface de M. Paul Hervieu, de l'Académie française : *Un Ancêtre aux Annales du Théâtre et de la Musique* ;

28e volume (année 1902), avec une préface de M. Catulle Mendès : *Les Autres et Nous* ;

29e volume (année 1903), avec une préface de M. Alfred Capus : *Les Nouvelles Difficultés du Théâtre* ;

30e volume (année 1904), avec une préface de M. C. Saint-Saëns, de l'Institut : *Causerie sur l'Art du Théâtre* ;

31e volume (année 1905), avec une préface de M. Jean Richepin : *L'Amateurisme*.

Edmond STOULLIG

PUBLICATION COURONNÉE PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE

LES ANNALES DU THÉATRE ET DE LA MUSIQUE

AVEC UNE

Préface par M. ADOLPHE BRISSON

Trente-deuxième Année

1906



PARIS
SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES & ARTISTIQUES
LIBRAIRIE PAUL OLLENDORFF
50, CHAUSSÉE-D'ANTIN, 50

1907

son cerveau, se glissent humblement à la montre du libraire... Qui s'en soucie? Le passant, à supposer qu'il s'arrête devant eux, les feuillette d'un doigt distrait. La presse n'y prend pas garde. Le volume est roulé, noyé dans l'onde mouvante d'une intarissable production. L'écrivain, s'il ne s'impose par l'éclat d'un génie foudroyant, ou par les grâces d'un talent accessible au public, demeure ignoré. Il n'a que le suffrage du petit nombre. Ses tempes grisonnent avant qu'il ne parvienne à la renommée.

Et, certes, je ne prétends pas que le dramaturge n'ait point aussi de terribles luttes à soutenir. Mais, l'obstacle franchi, quelle récompense! Quel épanouissement! Mille trompettes sonnent en son honneur. Une formidable réclame s'organise, d'un consentement unanime, autour de lui. Et ce n'est pas uniquement les belles œuvres qui donnent le branle à ce concert. Les plus minces, jouées sur les plus infimes tréteaux, en bénéficient; elles obtiennent la faveur du compte rendu, précédé de l' « avant-première », suivi de la « soirée », soutenu par l'escadron volant des échos de complaisance... Ce n'était pas assez !... L'ensemble des journaux ne suffisait pas à cette tâche. Un organe spécial s'est créé pour porter, quotidiennement, à la connaissance de la foule, la menue monnaie des nouvelles qui intéressent MM. les auteurs : leurs mots d'esprit, leurs passions, leurs disputes, leurs rancunes, leurs déceptions, leurs projets...

Est-ce là tout? Nullement. Ce métier ne donne pas que des satisfactions d'amour-propre. Il n'en est guère d'aussi lucratif. C'est la seule branche de notre carrière où le résultat matériel

ne soit pas en proportion de l'effort, et lui soit supérieur. Le journaliste, l'érudit, le romancier gagne sa vie. L'homme de théâtre s'enrichit. Une pièce qui réussit vaut une fortune. Elle rapporte capital et arrérages. L'auteur à succès se trouve en possession d'un vaste domaine, avec un intendant et des fermiers. L'intendant, c'est la Société qui palpe ses droits; les fermiers, ce sont les directeurs qui les paient. Et ce gain monte à des sommes fantastiques. *Cyrano* a atteint le million. Tant mieux! *Cyrano* est un chef-d'œuvre! Mais nous savons des vaudevilles qui l'ont dépassé. Et vraiment, de se dire que trois quiproquos enchevêtrés, une petite femme à la jambe légère, un vieux colonel bégayant, quelques polissonneries, une poignée de calembours procurent ces richesses; — d'en admirer l'affluence, d'en considérer la source, — l'esprit demeure ébloui et confondu.

L'auteur dramatique, c'est le Roi...

Au moins, ce satrape, conscient des faveurs qu'il a reçues, en témoigne-t-il un peu de gratitude et de joie? A-t-il de la bienveillance, de la bénignité, une humeur apaisée, un caractère accomodant?... Regardez-le... Une perpétuelle inquiétude est dans ses yeux... Ecoutez-le... Ses lèvres distillent l'amertume. Il n'aperçoit que malandrins acharnés à le détruire. Et il est de bonne foi. Il se croit persécuté... Est-il jeune? Il épie férocement la décadence des aînés qui barrent la route. S'il est vieux, il conçoit contre ses jeunes confrères, une âpre et secrète jalousie. Par pudeur ou politique, ils peuvent dissimuler ces sentiments; soyez sûrs qu'ils en sont étroitement pénétrés.

(Et, mon Dieu, je conviens, qu'il y a, de ci, de là, quelques débutants amènes, et de vénérés doyens, que l'âge, en les glaçant, a rendus indulgents et philosophes. Mais je ne fais pas ici d'applications particulières)...

Oui, le dramaturge, considéré en soi, dans ses lignes générales, est un écorché-vif, une manière de monstre qui échappe à toute classification... Il est en marge... Son trait le plus saillant, est l'orgueil : un orgueil inouï, tantôt apparent, tantôt caché, toujours enflammé, toujours saignant. Le moindre coup d'épingle lui fait l'effet d'un coup de poignard. Le pli d'une feuille de rose l'empêche de dormir. Cette sensibilité suraiguë est une forme de la démence. Il souffre du double délire des grandeurs et de la persécution. Il est tour à tour mégalomane et misanthrope, quelquefois les deux ensemble. Il ramène tout à lui. Il est le centre de l'univers. Si l'on discute sa pièce, on l'assassine. Si le public ne s'y presse pas, c'est donc qu'on l'ameute ou le détourne. Et jamais il n'aura l'idée qu'il peut être responsable de ses chûtes, et qu'il est dans son tort, et que son œuvre est manquée. Il va chercher bien loin la raison du phénomène le plus simple. Il l'attribue à des causes surnaturelles : c'est le soleil, c'est la pluie, c'est la paix, c'est la guerre, c'est le ministère, c'est la Chine ou le Maroc ! Il se plaint des morts et des vivants, des êtres et des choses, de ceux qui gouvernent les théâtres, de ceux qui y jouent.

Jusqu'à la veille de la représentation, le mirage du triomphe l'illumine ; il se sent très bon ; il encense ses interprètes. En cas de succès, il les associe généreusement à la victoire, à condi-

tion qu'on ne les loue point trop à ses dépens et que toutes distances, entre eux et lui, soient gardées. En cas de revers, ce ne sont plus que des misérables qui l'ont trahi. Les actrices, ou il les aime trop, ou il leur témoigne une ironique condescendance. Rien n'égale son dédain, quand il parle des acteurs.

Pourtant il y a quelqu'un qu'il hait et méprise davantage : c'est la Critique. Aucune illusion n'est possible à nous, mon cher Stoullig, qui avons vieilli sous le harnais. Nous sommes la bête noire, le bouc émissaire chargé des pêchés d'Israël, la victime expiatoire que l'on voudrait immoler sur l'autel. Ah! si nous ne nous défendions pas! On incrimine notre bonne foi. On nous déshonore. Comment supposer que nous ayons pu bailler à un méchant ouvrage, et que le jugement rigoureux porté sur lui puisse être sincère? La sincérité est notre principale vertu professionnelle. C'est à peu près la seule que ces messieurs nous refusent. Ils nous accordent — à leurs heures de mansuétude — un peu d'intelligence et d'esprit; ils ne conçoivent pas qu'une opinion, qui ne leur est pas entièrement favorable, soit libre ; ils lui supposent des mobiles intéressés, mystérieux.

— Pourquoi m'éreintez-vous? dit l'auteur au critique, que vous ai-je fait?

— Vous n'avez rien fait que m'ennuyer. Je ne vous reproche que cela!

— Voyons, dites-moi la vérité. Vous m'en voulez, n'est-ce pas?

Le Critique, agacé de ces insinuations, proteste de son impartialité, de sa bienveillance, du désir qu'il avait de s'amuser et d'applaudir.

L'auteur le dévisage d'un œil soupçonneux : « Hum ! cet homme qui n'a pas trouvé ma pièce bonne, est-il bien dans son bon sens ? Est-ce croyable ? Il y a quelque chose là-dessous ! » Et le malheureux se torture la cervelle ; il sonde les replis les plus profonds de sa mémoire ; il y recherche des griefs périmés, de vieux ressentiments... Voyons, n'y eut-il pas, un moment, quelque histoire de femme ?... Eh non, mon ami, il n'y a pas de femme dans votre affaire, ni de vandetta recuites, ni de rancunes. Il y a seulement que vous avez écrit une comédie, que je l'ai trouvée mauvaise, à tort ou à raison, et que j'en ai donné mon avis franchement, comme il est de mon devoir, parce que c'est mon opinion que le public me demande, et non la vôtre, auteur, et non celle du voisin !...

Il faut s'y résigner. Entre eux et nous, un accord parfait est impossible. Parfois, on signe des trèves, mais la guerre couve. Elle se rallume à la première occasion, d'autant plus violente, qu'une accalmie passagère a ranimé les forces des combattants. Cet apaisement se produit dans le mois qui précède l'apparition du nouvel ouvrage. Je n'insinue pas que l'auteur ait le dessein d'amadouer son juge. Loin de moi cette pensée... Je n'explique point, je constate... Durant cette période, il est aimable, empressé, cordial ; il vous narre gentiment ses misères, il en badine ; il vous confie ses espoirs, il vous demande conseil. Mais une si surprenante prudhommie ne survit pas à l' « article ». Car jamais l'article — fut-ce un dithyrambe — n'est exactement, complètement, celui qu'eût voulu l'auteur. Il feint d'en être ravi ; il vous en exprime

sa gratitude. Tout au fond de lui-même il s'insurge. Vous n'avez pas dit ce qu'il aurait souhaité que vous disiez; ou vous avez dit ce qu'il aurait préféré que vous ne disiez pas; ou vous l'avez dit d'une façon qui ne lui agrée point; vous avez exalté l'endroit qu'il aime le moins dans l'ouvrage et omis de parler de celui auquel il attachait le plus de prix. Vous n'avez pas saisi son idée, ou vous l'avez mal traduite; vous avez « manqué de compréhension ». Bref, vous êtes, quoique aimable, un âne bâté!...

Si parmi vos éloges une réserve s'est glissée il ne voit qu'elle; les compliments s'effacent de son souvenir, non le mot sévère qui leur faisait contre-poids. Et ce mot ne s'oubliera plus; il en subsistera une fine blessure; l'endroit restera sensible et, par la suite, il suffira du plus léger frôlement pour réveiller la douleur endormie. Je causais de ces choses avec un dramaturge. — C'était pendant la trêve! — Je lui demandais les raisons d'une si maladive susceptibilité.

— Est-ce juste, disais-je, que la joie de dix colonnes de louanges soit détruite par l'amertume d'une restriction.

Malicieusement, il répliqua :

— Quand vous buvez un verre de lait, et qu'il y tombe une mouche, vous ne voyez que la mouche !

Je dus convenir que l'explication était spirituelle et répondait à tout. Ces mouches, tombées dans le lait, ce sont autant de petits cadavres mal ensevelis. Entre le critique et l'auteur, il y a un cimetière de mouches...

Hélas! si nous les entendions, lorsqu'ils parlent de nous, sans contrainte, en famille,

portes closes, et qu'ils laissent leur bile s'épancher !... J'eus cette rare fortune ; j'écoutai, invisible, les propos qui se tenaient à un dîner de dramaturges. Nous fîmes les frais de la conversation. Et je découvris combien la haine peut être ingénieuse.

Elle s'allie, de leur part, à l'ingratitude. Car enfin, à le bien considérer, les *victimes*... c'est nous !... Est-il un plus dur métier que le nôtre ?... Et à qui profite-t-il, sinon à nos pires ennemis ?... Chaque jour, en toute saison, s'enfermer dans une salle ou glaciale ou surchauffée ; tendre l'oreille a des proses vides, à des vers grandiloquents ; revoir, avec quelque modification du détail, l'œuvre déjà vue ; retrouver la même intrigue, les même mots, les mêmes adultères gais ou tragiques, les mêmes maris, les mêmes amants ; se nourrir de ces fables superflues, se dessécher l'esprit à les conter au lecteur... Voilà le lot de la critique... Pour une belle soirée d'art, que d'heures gaspillées! Pour une émotion, que de lassitudes !

Et voici notre salaire : la suspicion, la diffamation secrète, l'injure, la provocation.

Décidément, le rôle que nous jouons est ingrat, mon cher Stoullig. Mais il offre des compensations... D'abord, il permet d'étudier de près, la loupe en main, l'Auteur-Roi, c'est-à-dire le plus curieux spécimen d'humanité qui soit au monde ; et d'étendre cette étude au milieu dans lequel il évolue. C'est très intéressant...

La foule ne discerne du théâtre que la façade brillamment illuminée ; nous, nous savons ce que les feux aveuglants de la rampe dissimulent

ANNALES DU THÉATRE
ET DE LA MUSIQUE

ACADÉMIE NATIONALE DE MUSIQUE

L'*Ariane* de M. Massenet remplira de son vif succès les derniers mois de l'année, où nous noterons, en leurs lieu et place, les reprises des *Maîtres Chanteurs* et de l'*Etranger*, et dont nous allons vous brièvement conter l'histoire au jour le jour.

Le 3 janvier, M. Taffanel, subitement indisposé, avait dû céder le bâton de chef d'orchestre à M. Paul Vidal, qui conduisait la représentation de *Tristan et Isolde*, où se faisaient applaudir M. Van Dyck et Mlle Louise Grandjean. Le 5 janvier, le public du vendredi accueillait aimablement le début de Mlle Jeanne Barbier, qui, remplaçant Mlle Zambelli, dansait avec beaucoup de grâce et de virtuosité la Sicilienne d'*Armide*.

17 JANVIER. — Début de Mlle Margyl dans *Samson et Dalila*. — Mlle Margyl méritait tous les éloges pour le bel exemple de volonté qu'elle donnait en arrivant à passer de la scène des Folies-Bergère à celle de l'Opéra; rien ne pouvait être plus flatteur pour cette admirable personne; mais, en ce [illegible]péra, l'honneur était moins grand.

« Mlle Margyl a de la voix ; cela est pourtant loin de suffire. L'art est fait de tant de choses indispensables que deux ou trois qui manquent font à peu près comme si toutes manquaient. On pardonne à Mme Litvinne d'être moins déliée que Lina Cavaliéri, parce que nul accent de douleur et d'amour ne saurait depasser la plainte qu'elle prête à Yseult étreignant le corps de Tristan. On ne pardonne pas à Mlle Margyl, étant si belle, de venir tourner autour de Samson aveuglé, comme une midinette à la barbe d'un poivrot, et de remuer les bras comme si elle chantait à une réunion de canotiers, le « *Jolis ramiers, m'écoutez-vous ?* », créé par Mme Simon-Girard... »[1]

20 JANVIER. — Lauréate du Conservatoire, où elle obtint en 1904 le premier prix d'opéra, Mlle Geneviève Vix avait débuté à l'Académie nationale de musique dans *Daria* de M. Georges Marty. Elle chante ce soir Marguerite de *Faust*, où, à défaut d'une voix suffisante pour le vaste vaisseau du théâtre, elle essaie du moins d'apporter une interprétation quelque peu personnelle.

22 JANVIER. — Au second acte d'*Armide*, Mlle Berthe Mendès se fait apprécier dans l'air de la Naïade, qu'elle chante pour la première fois. Rappelons ici que, d'abord danseuse, la jeune artiste fut découverte par M. Massenet, qui écrivit pour elle dans une tessiture très hardie la Charmeuse de *Thaïs*.

2 FÉVRIER. — M. Muratore fait son véritable

1. — Ceci était écrit en 1906... La jeune et belle artiste devait, hélas ! nous être cruellement enlevée au mois d'août 1907...

début dans le rôle de Faust. Il a de l'allure, de l'intelligence et chante d'une belle voix chaude, avec des accents de tendresse qui ont fait merveille, notamment dans la célèbre cavatine : « Salut, demeure chaste et pure ! »

6 FÉVRIER. — Représentation de gala offerte par la municipalité de Paris au London County Council. On donnait *Samson et Dalila* suivi du *Cid* (ballet et final du 2me acte). La salle écoutait debout le *God save the King* et la *Marseillaise.* Le rideau se levait ensuite sur le premier acte de *Samson et Dalila*, interprété par Mlle Margyl et MM. Alvarez et Noté. Après le troisième acte de l'opéra du maître Sant-Saëns, les couloirs et le foyer étaient envahis par une foule élégante. On se rendait au buffet. Puis le rideau se relevait sur le ballet du *Cid* que Mlle Zambelli, longuement applaudie, dansait avec sa coutumière maîtrise. Le deuxième acte du *Cid* produisait une grande impression sur sir E. Cornwall et ses collègues, qui ne ménageaint pas leurs applaudissements à Mlles Mérentié et Dubel, à MM. Alvarez, Gresse et Riddez.

9 FÉVRIER. — M. Alvarez chantait pour la première fois le rôle de Paillasse de M. Leoncavallo, qui tente tous les ténors. Son accentuation très émue et la splendeur de sa voix lui valaient, notamment après la romance du premier acte et la scène dramatique du deuxième, une ovation méritée. Mlle Hatto se montrait excellente dans Nedda.

10 FÉVRIER. — Mlle Chenal, déjà fort applaudie dans *Sigurd*, aborde le rôle d'Annette du *Freys-*

chütz où elle fait apprécier une voix jeune et vibrante, conduite avec beaucoup d'art.

16 FÉVRIER. — Pour son second début à l'Opéra, Mlle Margyl chante le rôle d'Amnéris d'*Aïda*, qui lui vaut, à plusieurs reprises, de chaleureux bravos.

17 FÉVRIER. — Bal masqué, paré et travesti. L'institution renaîtrait-elle de ses cendres ?... N'en croyons rien...

23 FÉVRIER. — Mlle Jenny Passama débute dans Fidès du *Prophète*, où sa belle voix grave et son talent dramatique sont fort appréciés. Le rôle de Jean est toujours un des meilleurs de M. Alvarez.

26 FÉVRIER. — *L'Etranger* de M. Vincent d'Indy reparaît ce soir sur l'affiche. Mlle Bréval, incomparable Vita, et M. Delmas, superbe de noblesse mystique, sont longuement acclamés. Dans la *Ronde des Saisons*, de M. Henri Büsser, qui termine le spectacle, Mlle Zambelli est délicieuse à son habitude.

7 MARS. — Le *Freyschütz* était affiché. M. Rousselière devait chanter le rôle de Max. Mais, dans la journée, l'admininistration ayant appris que l'artiste pouvait n'être pas rentré de Monte-Carlo, où il était allé donner une série de représentations, jugeait prudent de lui désigner un remplaçant, et M. Rousselière ne s'étant pas présenté, en effet, à l'heure du spectacle, c'était M. Gaston Dubois qui chantait à sa place le rôle de Max, avec Mlle Louise Grandjean pour partenaire dans celui d'Agathe. L'affaire ne devait pas

en rester là. M. Gailhard estimait qu'en agissant de la sorte l'artiste avait gravement manqué aux termes de son engagement, et intentait à son pensionnaire une action judiciaire tendant à lui réclamer le montant du dédit stipulé dans son contrat.

4 AVRIL. — Les *Maîtres Chanteurs* n'avaient pas été donnés depuis quatre ans : ils reparaissent ce soir sur l'affiche. Mlle Lucienne Bréval, MM. Alvarez et Delmas y sont justement applaudis. Mme Caro-Lucas, dans Magdalena, M. Riddez, dans Beckmesser, et M. Nuibo, dans David, MM. Bartet et Chambon contribuent de tout leur zèle au succès de la représentation. M. Paul Vidal conduit l'orchestre[1]

---

1. — Donnons ici, à titre de document, l'extrait ci-joint du rapport de M. Albert Girard, sur le budget des beaux-arts, relatif à l'Opéra :

Candidat à sa propre succession, M. Gailhard sollicite le renouvellement de son privilège : son passé tout entier le recommande à la bienveillance du gouvernement. Un légitime amour-propre lui fait rechercher un honneur qui devient de jour en jour plus périlleux, car, il faut bien l'avouer, l'avenir de l'Opéra est gros de difficultés qui ne décroîtront plus. Sur cette scène aux dimensions impériales, les ouvrages de notre jeune école exigent des frais disproportionnés avec les recettes. Le public est fidèle, certes, mais insuffisant encore pour garantir les recettes nécessaires. Des opéras, dont les décors construits et peints ont une superficie de 8.000 mètres et qui allument, dans l'énorme bâtiment, les 7.000 lampes de chaque représentation, exigeraient, pour rémunérer aussi les 1500 interprètes et auxiliaires directs de leur mise en œuvre, les locations acquises aux ouvrages consacrés. Nous vous proposons de conserver à la direction de l'Opéra son unité, sa sécurité, sans briser le lien qui la rattache, depuis tant d'années, à de salutaires traditions. Nous avons étudié et mesuré les difficultés de la tâche dont M. Gailhard fut l'ingénieux, l'infatigable artisan, et nous nous refusons, pour notre part, à le séparer de l'œuvre vaillamment accomplie. Si le gouvernement lui demande le programme des réfections et des réformes qui militeraient en faveur d'un renouvellement, M. Gailhard a le dessein d'exposer un plan de dépenses — et il accepte de les solder de ses deniers, sans que l'Etat lui en doive la moindre compensation, — qui améliorerait, au

28 avril. — M. Gabriel Astruc, l'habile et actif fondateur et directeur de la Société musicale qui, en très peu de temps, a pris à Paris une importance considérable, organisa, au printemps de 1906, le « Festival Beethoven-Berlioz ». Quatre séances avaient eu lieu au Châtelet. La cinquième était donnée à l'Opéra, très ingénieusement imaginé pour recevoir, non seulement l'orchestre Lamoureux, mais les quatre cent choristes de l' « Oratorium Verceniging » d'Amsterdam. L'orchestre était bien installé à sa place habituelle, mais surhaussé sur une estrade qui, sous un vaste décor analogue à celui du bal de *Don Juan*, s'étageait à gauche, à droite, au centre, en groupes compacts. Et c'est ainsi que, cet après-midi de dimanche, fut exécutée la *Damnation de Faust* dont l'interprétation, sous la direction de M. Félix Weingartner, ne nous fit en rien oublier, avouons-le, celle de M. Edouard Colonne dont elle diffère si profondément.... Mais Mlle Bréval chantait Marguerite avec une rare expression. Plus dramatique que toutes celles qui s'étaient essayées dans ce rôle, elle établissait merveilleusement les deux phases du personnage : la Marguerite, d'abord

---

profit du public, la scène et la salle dont il connait si bien les défauts. Retenons les traits essentiels du projet, qui apporterait à l'immeuble de l'Etat des améliorations capitales; ils se résumeraient ainsi : transformation de l'orchestre selon les exigences des œuvres modernes (la moitié des musiciens mis à couvert sous l'avant-scène réduite) ; tous les exécutants devant leur chef; les premiers rangs des fauteuils rapprochés ainsi des acteurs, on pourrait convertir la partie centrale du parterre en stalles d'orchestre à meilleur marché et les dames y seraient admises; remplacement des troisièmes loges de côté, si défectueuses, en trois rangs d'amphithéâtre à prix réduits et gradués, etc. Ces modifications seraient exécutées sans délais ni interruptions de représentations.

naïve, puis la Marguerite passionnée, après la faute, la Marguerite qui a goûté à l'amour et qui en a soif. Sculpturalement belle, elle faisait preuve d'un style tout à fait pur, donnant à chaque mot et à chaque note la valeur qui leur convenait, avec du drame dans la voix. M. Plamondon remplaçait à l'improviste M. Van Dyck, dans Faust; le jeune ténor avait une voix exquisement fraîche, au timbre agréable; il articulait avec netteté. Il n'avait pas toute la puissance qu'il aurait fallu, dans l'Invocation à la nature, mais il disait avec de la jeunesse et avec un charme délicieux, toute la première partie de son rôle. M. Delmas chantait de façon superbe la sérénade de Méphistophélès. Enfin, M. Nivette montrait une belle voix de basse, dans Brander.

1er MAI. — Comme conclusion magnifique au « Festival-Beethoven » — le soir d'une journée où les préoccupations de la population parisienne étaient toutes aux manifestations de la rue — on donnait sous la direction de M. Félix Weingartner, — et précédée de la *Fantaisie* pour piano (M. Harold Bauer) et chœurs, la *Neuvième Symphonie*, qui bénéficiait encore des belles masses chorales d'Amsterdam et avait des solistes de rare mérite en la personne de Mlle Verlet et de M. Affre, de Mlle Passama et de M. Gresse. C'est M. Gresse qui faisait éclater comme un tonnerre la superbe phrase de début, record triomphal de ce phénoménal ensemble polyphonique.

11 MAI. — Mme Héglon, que d'importantes créations à l'Opéra-Comique et à Monte-Carlo, avaient

temporairement éloignée de la scène où elle remporta de brillants succès, reprenait le rôle de Dalila, qui lui valait de vifs applaudissements, partagés avec MM. Alvarez et Noté.

12 MAI. — Mlle Yvonne Dubel, dont les débuts dans *Lohengrin* et dans *Armide* avaient été remarqués, abordait le rôle de Marguerite de *Faust*, où sa grâce juvénile et son charme poétique étaient unanimement appréciés[1].

25 MAI. — Dans *Salammbô*, M. Alvarez chante pour la première fois le rôle de Mathô, qui lui vaut un très vif succès. Mlle Lucienne Bréval, superbe Salammbô, MM. Delmas, dans Nar'Havas, et Noté, dans Amilcar, recueillent de chaleureux applaudissements.

28 MAI. — Mlle Lindsay et M. Muratore interprètent, dans les *Maîtres Chanteurs*, les rôles d'Eva et de Walther, M. Delmas est toujours un parfait Hans Sachs.

3 JUIN. — C'est la « Semaine de Corneille ». Le 300me anniversaire du poète est dignement fêté à l'Opéra par une représentation du *Cid*, joué, en une matinée donnée par la Ligue de l'Enseignement, par les artistes de la Comédie-Française[2].

---

1. M. Taffanel, désirant prendre définitivement sa retraite, adressait à la direction sa démission de premier chef d'orchestre. Il était remplacé par M. Paul Vidal. M. Henri Büsser était nommé troisième chef.

2. DISTRIBUTION. — Chimène, Mme *S. Weber*. — Dona Elvire, Mlle *Roch*. — L'Infante, Mlle *Maille*. — Page, Mlle *Faylis*. — Leonor, Mlle *Lherbay*. — Le Roi, M. *Silvain*. — Don Rodrigue, M. *A. Lambert*. — Don Diègue, M. *Paul Mounet*. — Don Sanche, M. *Fenoux*. — Don Arias, M. *Hamel*. — Don Alonse, M. *Esquier*. — Don Gormas, M. *Ravet*.

Détail piquant : au quatrième acte, M. Albert Lambert, qui faisait Rodrigue, entrait en scène à cheval. Etait-ce là une « tradition » nouvelle ?...

6 JUIN. — Après *Samson et Dalila*, une œuvre musicale de circonstance en ce jour d'anniversaire de notre grand tragique : *la Gloire de Corneille*, composée par M. Camille Saint-Saëns sur un poème de M. Sébastien-Charles Lecomte, avec soli, chœurs, orchestre, harmonie, grand-orgue, était exécutée, dans le beau décor des concerts, sous la direction de M. Paul Vidal. MM. Affre, Delmas, Noté, Mmes Louise Grandjean, Féart et Demougeot en étaient les interprètes applaudis[1].

15 JUIN. — Après avoir très heureusement débuté dans Chimène du *Cid*, Mlle Mérentié abordait pour la première fois le rôle de Valentine des *Huguenots*, où sa belle voix et sa puissance dramatique tenaient le public sous le charme. Après le duo du quatrième acte, qu'elle chantait avec M. Affre, ce fut une véritable ovation.

14 JUILLET. — On donne en matinée gratuite *Guillaume Tell*. M. Jaume débute dans le rôle d'Arnold, où sa belle voix soulève de chaleureuses acclamations. Dès le célèbre morceau : « O Mathilde, idole de mon âme », M. Jaume avait conquis le public, fort satisfait de l'étendue, de la puissance et du velouté de cette voix qui, sans défaillance, avec une extraordinaire facilité d'émission, atteint

1. — La musique de la garde républicaine, installée dans l'enceinte de l'orchestre, jouait deux fois la *Marseillaise*. M. Mounet-Sully disait le *Triomphe héroïque*, de M. Gustave Zilder, et M. Albert Lambert fils, une poésie de M. Jean Philippe, l'*Instituteur laïque*. M. Fallières assistait à la représentation.

M. Victor Capoul a définitivement abandonné les fonctions qu'il remplissait auprès de son directeur et ami M. Gailhard. Son départ laisse de sincères regrets à tous ceux qui ont connu ce vaillant artiste et parfait galant homme.

les notes les plus élevées. Son duo avec Mathilde, le trio célèbre et l'air : « Asile héréditaire » montraient, dans tous leur éclat, les dons naturels de M. Jaume. M. Bartet chantait Guillaume avec autorité, M. A. Gresse, très dramatique dans Gessler, et Mlles Demougeot et Laute encadraient excellemment le nouveau ténor. Entre le troisième et le quatrième acte la *Marseillaise* était chantée par M. Riddez et les chœurs.

16 JUILLET. — Mlle Chenal interprète Elisabeth de *Tannhauser* et fait valoir les moindres nuances du rôle avec un sentiment très profond de la tradition wagnérienne.

25 JUILLET. — M. Ernest Reyer est élevé à la dignité de grand croix dans l'ordre de la Légion d'honneur. Il avait été nommé chevalier en 1862. On connaît la carrière du maître. D'abord fonctionnaire de l'Administration des Postes, (Rey est son véritable nom), il étudiait la fugue et le contrepoint sous la direction de sa tante, Mme Farrenc. Il avait résolu d'être compositeur, et il le fut. Il débuta par la Symphonie du *Selam*, puis donna au théâtre le ballet de *Sacountala*, dont Théophile Gautier avait écrit le scénario, sur un sujet indien, puis *Maître Wolfram*, *Erostrate* et la *Statue*. La foule n'était pas encore avec lui, il fallut le succès de *Sigurd* à Bruxelles pour décider l'Opéra à le monter. La gloire était désormais acquise à Reyer, qui devait pourtant retourner à Bruxelles avec *Salammbô*, qui nous est revenue aussi de l'étranger. Et, depuis lors, ces deux beaux ouvrages conservent sur l'affiche de l'Académie de

musique l... ...... d'un maître glorieux de la musique française.

1er AOUT. — Mlle Dubel chante pour la première fois la Juliette de Gounod et l'épreuve est tout à fait favorable à la jeune cantatrice applaudie déjà dans *Faust* et dans *Lohengrin* [1].

10 OCTOBRE. — Mlle Agnès Borgo prend possession du rôle de Brunehild de la *Valkyrie*, où, par sa voix au timbre pur, par son articulation irréprochable et par ses nobles attitudes, elle trouve le moyen de satisfaire les plus difficiles.

---

1. Au cours de la représentation de *Roméo et Juliette* on affichait au foyer de la danse les résultats des examens des classes de danse, d'après lesquels se trouve désormais ainsi réparti le personnel chorégraphique :

Sujets : classe de Mlle Théodore. — Mlles 1, Coudaire ; 2, Lozeron ; 3, Keller ; 4, Labatoux ; 5, Mouret ; 6, Bonnot ; 7, S. Mante ; 8, B. Mante ; 9, Parent ; 10, Mestais ; 11, V. Hugon ; 12, Louppe ; 13, Regnier ; 14, Didier ; 15, Perroni ; 16, de Moreira ; 17, H. Laugier et 18, Cochin.

Mlles Bouissavin, Guillemin et Coudaire passent dans la classe de Mlle Rosita Mauri.

Mlles de Moreira, H. Laugier et Cochin passent dans les sujets (classe de Mlle Théodore).

MM. Berger et Friant passent dans les sujets.

CHORYPHÉES, *première division* : Mlles Marie, Lauclud, M. Lequien, S. Kubler, Charrier et Millhet.

Deuxième section : Mlles Marcelle, Brémond, Poncet, Sorelle, André, Raboin.

Deuxième division : Mlles Vallier, Even, J. Laugier, Schwartz, B. Lequien, Maupoix, Emmonet, Aveline.

PREMIER QUADRILLE. *Première division* : Mlles Hugard, Martellucci, E. Kubler, Garnier, Boulay, L. Hugon, Coussot, de Saunoy.

Deuxième division : Mlles Thierry, Brannat, Tréal, J. Katz, Soutzo, G. Katz, Bayle, Tervoort, D. Roger, Poulain, de Verrey, Bertillon.

DEUXIÈME QUADRILLE. *Première division* : Mlles Quinault ; Pichard, Berthon, Delord, Tréluyer, Delamare, Maurial, M. Roger.

Deuxième division : Mlles E. Roger, Backer, Lefebvre, Delsaux, Cornilla, Pétrelle.

Deuxième section : Mlles Santori, A. Dauwe, Tersen, Dupré, P. Bos, Affre et Jupin.

12 OCTOBRE. — Mlle Zambelli, qu'un accident avait tenue éloignée de la scène pendant plusieurs mois, faisait sa rentrée dans la *Ronde des Saisons*. Jamais l'exquise artiste n'avait dansé avec plus de grâce, d'esprit et de poésie. Ravi de la revoir, le public lui faisait dès son entrée une telle fête, que l'orchestre qui n'avait pas osé s'arrêter, était couvert pendant plusieurs minutes par les applaudissements unanimes des spectateurs. La charmante étoile dont la modestie égale le talent, en était tout émue et comme étonnée. La soirée se terminait, pour elle, par une longue série d'ovations.

27 OCTOBRE. — Une solennité artistique assez rare avait lieu à l'Opéra : on y fêtait une deux-centième : celle de *Sigurd*. Le chef-d'œuvre d'Ernest Reyer est classique maintenant ; il entre dans l'immortalité, toujours acclamé par le public comme au premier jour. On faisait une ovation au maître qui assistait à cette belle représentation. Les artistes tous très applaudis, Mlles Chenal, Demougeot, Flahaut, MM. Affre, Noté, A. Gresse, Gilly, s'associaient au public et offraient à l'illustre compositeur l'hommage de leur admiration.

31 OCTOBRE. — Première représentation d'*Ariane*, opéra en cinq actes de M. Catulle Mendès, musique de M. Massenet [1]. — Ce n'est, certes, pas la pre-

1. DISTRIBUTION. — Ariane, Mlle *Lucienne Bréval*. — Phèdre, Mlle *Louise Grandjean*. — Perséphone, Mlle *Lucy Arbel*. — Cypris, Mlle *Demougeot*. — Eunoé, Mlle *B. Mendès*. — Chromis, Mlle *Laute*. — Thésée, M. *Muratore*. — Pirithoüs, M. *Delmas*. — Le chef de la Nef, M. *Triadou*. Danse : Tisiphone, Mlle *Zambelli* ; Aglaïa, Mlle *Sandrini*.

Le partition d'*Ariane* a paru chez Heugel (Au Ménestrel).

On sait que M. Massenet fut un premier prix de piano, un premier prix de fugue et un grand prix de Rome avec sa cantate *David Rizzio*.

mière fois que le sujet d'Ariane a tenté la muse d'un poète et la lyre d'un musicien. Nombreuses sont les *Ariane* déjà mises à la scène. L'une des premières fut une tragédie de Thomas Corneille. Le frère de l'illustre auteur du *Cid* l'avait écrite en dix-sept jours, selon les uns ; en quarante jours, suivant les autres. Mais, en pareille matière, le temps ne fait rien à l'affaire... Quand Thomas eut terminé sa pièce, il la dit tout entière, de mémoire à quelques amis. La mémoire du poète était, d'ailleurs, prodigieuse, au point que, lorsqu'il allait lire une de ses œuvres dans quelque compagnie, il n'emportait jamais son manuscrit. A ce point de vue, M. Catulle Mendès, l'auteur de l'*Ariane* d'aujourd'hui, n'a rien à envier à son aïeul littéraire. Il est, en effet, un de nos rares contemporains qui soient capables de réciter par cœur un drame de Hugo, un chant de Virgile, une fable de Phèdre ou une ode d'Horace. Dans la tragédie de Thomas Corneille, Thésée, las d'Ariane, s'éprend de Phèdre, sa sœur, et veut l'enlever. Phèdre résiste faiblement, et finit par céder. Mais, comme elle sent que son enlèvement va mettre le poignard dans le cœur de sa sœur, elle dit à Thésée :

Je la tue, et c'est vous qui me le faites faire...

Voici la liste complète de ses ouvrages :

Pompéa, symphonie historique ; *la Grand'Tante*, opéra-comique ; *Don César de Bazan, le Roi de Lahore, Manon, Hérodiade, le Cid, Esclarmonde, le Mage, Werther, Thaïs, le Portrait de Manon, la Navarraise, Sapho, Cendrillon, Grisélidis, le Jongleur de Notre-Dame, Chérubin*, et enfin *Ariane*.

De plus, il a écrit la musique de scène des *Erinnyes*, du *Crocodile* et de *Théodora ;* puis des drames lyriques ou oratorios ; *Marie-Magdeleine, Eve, la Vierge*, des *Scènes napolitaines, Scènes alsaciennes Scènes de féerie*, et huit recueils de mélodies.

Ah ! le beau style !... « Ah ! mon pauvre Thomas, disait Boileau, tes vers, comparés à ceux de ton frère « aîné », font bien voir que tu n'es qu'un « cadet » de Normandie ». La Champmeslé excellait dans le rôle d'Ariane. « Cette tragédie est fade, écrivait Mme de Sévigné, tous les acteurs sont maudits, mais quand le Champmeslé paraît, on entend un murmure, tout le monde est ravi, et l'on pleure du désespoir d'Ariane ». La Clairon joua aussi ce rôle, et dans une scène, où, délaissée, elle cherchait, avec sa confidente, quelle pouvait être sa rivale : « Est-ce Mégiste, Eglé, qui le rend infidèle ? » un jeune spectateur, ému de la douleur de Clairon, lui cria naïvement : « Ne cherchez pas, c'est Phèdre, c'est Phèdre ! » A l'œuvre de Thomas Corneille succédait, quarante ans plus tard, *Ariane et Thésée*, tragédie-opéra, avec un prologue, paroles de Lagrange-Chacel, musique de Mouret. Le soir de la première représentation, l'artiste qui devait créer le rôle de Thésée tomba malade et fut remplacé par un acteur de troisième plan, habitué à ne recueillir que des sifflets — on sifflait à cette époque — et ce soir-là, le pauvre chanteur fut hué plus encore qu'à l'ordinaire. Il ne perdit pas son sang-froid, et pendant un moment d'accalmie, il dit, s'adressant au public : « En vérité, je ne vous comprends pas, et vous êtes bien injustes, messieurs du parterre. Vous imaginez-vous, par hasard, que pour six cents livres qu'on me paie par année, j'irai vous donner une voix de mille écus ! » Que d'*Ariane* ont été jouées que l'oubli a recouvertes de son

ombre profonde! Toutes œuvres modelées sur la tragédie mythologique qui met en scène Ariane, Thésée et Phèdre. Mais la fantaisie, qui ne perd jamais ses droits, créa aussi une foule d'*Ariane*, en opéras, en vaudevilles, en comédies, dont le titre seul avait une analogie avec la célèbre délaissée. — MM. Catulle Mendès et Massenet se sont appliqués — l'évènement prouve qu'ils y ont admirablement réussi — à mettre en scène la rivalité des deux sœurs Ariane et Phèdre, toutes deux filles de Minos, roi de Crète, et de Pasiphaé. Et ils ont suivi fidèlement la légende mythologique qui conduit Ariane à l'ile de Naxos, où, abandonnée par l'ingrat Thésée, elle se précipite dans les flots. C'est, d'ailleurs, au dramaturge lui-même que nous demanderons l'analyse de sa pièce. Le premier acte nous mène à la porte du Labyrinthe. Au loin, le palais du roi Minos et de Pasiphaé. Thésée, roi d'Athènes, arrive avec Pirithoüs. Tous deux ils veulent tuer le Minotaure qui, chaque année, exige d'Athènes un tribut de jeunes vierges et de jeunes guerriers. Ariane, dont l'amour est « instinctif, absolu, sans complications intellectuelles », livre à Thésée le secret du Labyrinthe, le fil qui lui permettra de se frayer un sûr chemin parmi les dédales inextricables. Elle s'est levée au milieu de la nuit pour ouvrir au héros la porte de bronze. Bientôt sa sœur Phèdre la rejoint. Phèdre, c'est « l'amour imposé par le destin, la fatalité de la passion »; et elle s'irrite des soucis amoureux qui troublent le cœur d'Ariane. Mais des cris retentissent. Thésée est vainqueur du Minotaure. Il

apparaît, tel un jeune dieu, entouré des vierges et des éphèbes qu'il a sauvés. Chacun exalte ses vertus guerrières. Cependant Thésée ne voit qu'Ariane; il veut l'emmener à Athènes où elle sera reine. Un sentiment inconnu pénètre alors l'âme de Phèdre qui décide de les suivre. Le second acte nous représente la pleine mer. La galère, qui transporte les jeunes époux, côtoie des îles parées de fleurs et de fruits. Phèdre, jalouse déjà, « songe douloureusement à la tristesse de sa vie sans passion ». Une tempête éclate, bientôt apaisée. Mais le pilote a perdu sa route, et c'est vers Naxos, dont la luxuriante végétation apparaît à l'horizon, que se dirige la galère au rythme cadencé de ses rameurs. Nous voici à Naxos. « Une floraison énorme et extraordinaire de rosiers géants et de lauriers-roses ». Un palais à l'entrée d'une forêt. Thésée s'abandonne tout entier à l'amour; et ce n'est plus Ariane, c'est Phèdre qu'il désire de toute sa jeune ardeur. Ariane, délaissée, prend sa sœur pour confidente de ses désespoirs; elle la supplie d'intercéder auprès du héros, de le ramener à elle : « Tu lui parleras, n'est-ce pas? » Phèdre accepte, car, malgré ses coupables pensées, elle voue à sa sœur une affection sincère. Le destin est le plus fort. A peine en présence, Phèdre et Thésée s'avouent leur mutuel amour; et Ariane, surprenant leur premier baiser, tombe inanimée. Le remords s'empare de Phèdre; elle mutile la statue d'Adonis sur laquelle Cypris courroucé l'ensevelit. Ariane, « dans un sublime mouvement d'abnégation » supplie Cypris de ranimer sa sœur, et Cypris,

bienveillante, ordonne aux Grâces d'accompagner au séjour des nuits l'amante héroïque. Au quatrième acte, c'est le Tartare. Un paysage dévasté, désolé. Le Styx, le Cocyte et Phlégéton bornent l'horizon. Des formes pâles errent dans d'incertaines fumées. Sur un trône de marbre, gaînée en une étroite robe mauve, se tient Perséphone, hiératique, un lis noir dans la main. Ses compagnes, tristement vêtues de deuil, la supplient de faire trève aux tourments des damnés, mais Perséphone ne se laisse attendrir que par le souvenir de ce que fut sa vie. Ce sont les Grâces qui accompagnent Ariane dans sa descente aux enfers. Les Furies luttent quelque temps contre elles, mais Tisiphone est vaincue par Aglaïa, et Ariane, s'avançant, demande à Perséphone de ranimer Phèdre. Elle tend une gerbe de roses vers la déesse qui s'attendrit au parfum des fleurs épanouies. Phèdre remontera vers la vie... Et, au cinquième acte, c'est, de nouveau, l'île de Naxos ensoleillée. La mer, au loin, meurt sur le sable : « Une nef s'aperçoit; à gauche, on devine le palais des brigands de Naxos ». La mort de Phèdre, la fuite d'Ariane ont fait perdre à Thésée la raison. Il ignore celle qu'il aime le plus — Ariane, qui lui fut une compagne si dévouée, ou Phèdre dont l'amour brûlant lui est un souvenir ineffaçable. En vain, Pirithoüs engage Thésée à partir. Il veut attendre encore. Ariane et Phèdre apparaissent. « Subjuguée par le pardon de sa sœur, Phèdre lui rendra l'amour de son époux, et Thésée semble vouloir ne plus adorer que son épouse. Mais le devoir échappe à leurs volontés ».

Thésée a revu le regard de Phèdre : il est de nouveau conquis. La nef est prête; ils partiront tous deux, oublieux de celle à qui ils doivent leur bonheur. Et Ariane reste seule. Sous le crépuscule qui décroît, les sirènes font entendre leurs voix captivantes, appelant Ariane vers les profondeurs de la mer. La pauvre abandonnée descend sur la grève et s'évanouit dans les flots écumeux. Tel est, d'après l'analyse empruntée au poète lui-même, le sujet qu'en vue de l'Opéra, où il débutait en 1877 par le *Roi de Lahore* — quel chemin parcouru en cette glorieuse carrière de vingt-neuf ans! — M. Massenet a revêtu de ses musiques nobles et séduisantes, délicates et puissantes tour à tour. Le dessin mélodique a, dans toute sa nouvelle partition, cette qualité rare d'être absolument personnel; l'harmonie qui le souligne est d'une recherche et d'une distinction constantes; l'orchestration, enfin, a la richesse, la fermeté, la couleur et l'accent. Nous ne citerons pas toutes les pages qui tout de suite ont obtenu l'agrément de l'auditoire conquis par la grâce du maître. Le premier, le troisième — un magnifique chef-d'œuvre acclamé d'un bout à l'autre! — et le cinquième actes sont de pur drame. Le second et le quatrième actes sont presque exclusivement symphoniques. L'un se compose d'un long développement musical qui accompagne le voyage nocturne de la trirème sur la mer; c'est un tableau d'une saisissante poésie. Dans l'autre, le poète et le musicien ont voulu évoquer l'Enfer — non l'Enfer grimaçant du moyen âge, avec ses diables crochus et sinistres,

avec les ricanements obstinés de ses démons et les hurlements de ses damnés, mais l'Enfer grec, lugubre, désolé, monotone et serein : la reine Perséphone pleure, un triste lis entre les doigts, sa funèbre destinée. Un seul épisode éclaire cet impressionnant tableau : l'arrivée d'Ariane venant arracher Phèdre à l'empire des morts. Et cette idée de poète, admirablement traitée par le musicien, donne à la scène une couleur d'une exquise pureté... L'interprétation est de tous points excellente. Mlle Bréval a trouvé en Ariane une de ses meilleures créations; elle y est belle et touchante autant qu'on peut le souhaiter, elle a composé et incarné le rôle, elle l'a chanté et joué en toute perfection. La voix généreuse et sûre de Mlle Grandjean sonne merveilleusement dans la Phèdre, ardente et farouche, qu'elle évoque avec une intelligence supérieure. M. Muratore, à peine entrevu à l'Opéra-comique dans le Louis XIV de la *Carmélite*, a fait à l'Opéra un début des plus heureux : il est le Thésée « charmeur et valeureux » dont les notes éclatantes ont conquis la salle. M. Delmas est — qui oserait en douter? — un parfait Pirithoüs. Perséphone, mystérieuse et mélancolique, s'incarne à miracle dans le grave contralto de Mlle Lucy Arbell. Et comment oublier Mlle Zambelli, qui n'a pas dédaigné de « danser » une simple Furie; comment ne pas féliciter M. Paul Vidal, qui, plein d'autorité, a conduit la belle œuvre de M. Massenet avec le respect qu'il devait à son maître; comment, enfin, ne pas remercier M. Gailhard d'avoir donné à

cette séduisante *Ariane* la somptueuse décoration qu'elle méritait?

10 NOVEMBRE. — La représentation de *Loenhgrin* offrait cette particularité que Mlles Lindsay et Rose Féart chantaient pour la première fois, l'une Elsa, l'autre Ortrude. Toutes deux, d'ailleurs, recevaient du public le meilleure accueil.

21 NOVEMBRE. — Dans *Ariane* — dont les recettes sont superbes — Mlle Rose Féart chante le rôle de Phèdre, aux lieu et place de Mlle Grandjean, indisposée; elle y est très justement applaudie.

25 NOVEMBRE. — Les *Huguenots* sont donnés en représentation gratuite. A la façon dont elle interprète, pour la première fois, Valentine, Mlle Demougeot prouve qu'elle peut désormais aborder les « falcon ».

5 DÉCEMBRE. — M. Carbelly, premier prix d'opéra aux derniers concours du Conservatoire, débutait dans le rôle de Gunther de *Sigurd*, où sa voix d'un timbre agréable, sa prestance et son jeu très sûr lui valaient un réel succès. M. Reyer, qui assistait à la représentation, complimentait vivement le jeune artiste[1].

23 DÉCEMBRE. — On donne *Lohengrin* en représentation gratuite[2].

1. Au déjeuner de l'Elysée, où suivant la tradition, le Président de la République invite les nouveaux pensionnaires de la Ville Médicis en partance pour Rome, leurs maîtres et les célébrités du monde des arts, des lettres et des sciences, M. Fallières avait, la veille, remis lui-même à M. Ernest Reyer les insignes de grand'croix de la Légion d'honneur. L'illustre compositeur remerciait le chef de l'Etat avec une émotion que partageaient toutes les personnes présentes.

2. Le compositeur Hérold a désormais son buste au musée de l'Opéra. L'auteur du *Pré aux Clercs* a été placé à côté de l'effigie en marbre sou-

26 DÉCEMBRE. — M[lle] Borgo chante pour la première fois le rôle de Brunehild, de *Sigurd* où elle se fait très chaleureusement applaudir.

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
Faust, opéra	5	»	27
Tristan et Isolde, drame lyrique	3	»	5
Armide, tragédie lyrique	5 a. 8 t.	»	10
Tannhäuser, opéra	4 a. 9 t.	»	14
Samson et Dalila, drame lyrique	3 a. 4 t.	»	15
La Ronde des Saisons, ballet	3 a 6 t.	»	19
Le Cid, opéra	4	»	6
Roméo et Juliette, opéra	5 a. 8 t.	»	7
Le Freyschütz, opéra	3 a. 5 t.	»	11
Sigurd, opéra	4	»	11
Les Huguenots, opéra	5 a. 6 t.	»	16
Paillasse, drame lyrique	2	»	3
Coppélia, ballet	2	»	7
Aïda, opéra	4	»	9
Le Prophète, opéra	5	»	12
L'Etranger, action musicale	2	»	3
Les Maîtres chanteurs de Nuremberg, comédie lyrique	3 a. 4 t.	4 avril	10
Salammbô, drame lyrique	4	»	4
La Maladetta, ballet	2	»	6
Guillaume Tell, opéra	4 a 5 t.	»	10
La Valkyrie, drame lyrique	3	»	5
**Ariane*, opéra	5	31 oct.	19
Lohengrin, opéra	3 a. 4 t.	»	3

* Les astérisques indiquent, au tableau de chaque théâtre, les ouvrages nouveaux représentés pendant l'année.

riante d'Ernest Reyer, et fait face à la figure pensive de Richard Wagner. C'est une fort belle terre cuite, très expressive, qui a été donnée par le petit-fils du musicien. Comme dans ses portraits, Hérold est représenté tête nue, les cheveux longs, rejetés en arrière, faisant ressortir son large front méditatif, et son nez aquilin dont les dimensions étaient célèbres.

COMÉDIE-FRANÇAISE

1680-1907

Quatre grandes pièces : *Parâtre*, de M. Maurice Donnay, *Poliche* de M. Henry Bataille, les *Mouettes* de M. Paul Adam et la *Courtisane* de M. André Arnyvelde, deux actes nouveaux, la *Fontaine de Jouvence* de M. Emile Bergerat, et le *Prétexte* de M. Daniel Riche, la mise au répertoire du *Voyage de M. Perrichon* de Labiche et de la *Paix chez soi* de M. Georges Courteline, les reprises des *Caprices de Marianne* et d'*On ne badine pas avec l'amour*, du *Marquis de Villemer*, de *Francillon* et de la *Princesse de Bagdad*, de la *Femme de Tabarin*, de l'*Enigme* et du *Dédale*; la *Bérénice* de Racine, puis *Nicomède*, *Rodogune*, *Cinna*, le *Menteur*, *Psyché* et l'*Illusion comique* qui entrèrent dans les spectacles de la semaine de Corneille : tel est le bilan de la Comédie-Française, en l'année 1906, dont nous allons rappeler les différents faits, petits et grands.

8 JANVIER. — Le *Petit Hôtel* de Henri Meilhac et M. Ludovic Halévy reparait sur l'affiche[1]. — M. Paul Numa débute dans le rôle de Lucien de

---

1. DISTRIBUTION. — Boismartin, M. *Georges Berr*. — La Marsillière, M. *Pierre Laugier*. — Majorel, M. *Siblot*. — Joseph, M. *André Brunot*. — Antoinette de Cernay, Mlle *Francine Clary*.

Juhlanges du *Cœur a ses raisons* de MM. Robert de Flers et G. de Caillavet, où il est parfait de grâce et de naturel.

15 JANVIER. — A l'occasion du 284e anniversaire de la naissance de Molière, on donne les *Femmes savantes*, qui sont jouées à merveille par Mmes Bartet, Pierson, MM. Silvain, Le Bargy, Truffier, Leloir, Georges Berr, Mmes Rachel Boyer, Géniat, Fayolle, et le *Malade imaginaire*, avec MM. Georges Berr, Pierre Laugier, Dehelly, Mmes Thérèse Kolb, Amel, Yvonne Garrick. La Cérémonie, où M. J. Truffier se montrait un *Præses* amusant au possible, était coupée cette fois par des vers de Philoxène Boyer à la louange de Molière : dits superbement par Mme S. Weber, ils étaient chaleureusement applaudis.

17 JANVIER. — Toujours à l'occasion de l'anniversaire de Molière, la Comédie donne une représentation à l'Université populaire du faubourg Saint-Antoine[1].

19 JANVIER. — Reprise des *Caprices de Marianne*, comédie en deux actes en prose d'Alfred de Musset[2].

---

1. Le programme était celui-ci :

1° *Les Fourberies de Scapin* (2e acte), joué par MM. Dehelly, Joliet, Esquier, Brunot.

2° *La Gloire du Dôme du Val-de-Grâce*, fragments du poème de Molière : Mlle Madeleine Roch.

3° *Le Misanthrope* (1er acte) : Alceste, M. *Silvain*. — Philinte, M. *Esquier*. — Oronte, M. *Brunot*.

4° *Le Dépit amoureux* : Gros-René, M. *Truffier*. — Eraste, M. *Dehelly*. — Valère, M. *Esquier*. — Mascarille, M. *Brunot*. — Lucile, Mlle *Garrick*. — Marinette, Mlle *Dussane*.

2. DISTRIBUTION. — Tibia, M. *Jules Truffier*. — Claudio, M. *Leloir*. — Octave, M. *Raphaël Duflos*. — Cœlio, M. *Dessonnes*. — Malvolio, M. *Fal-*

— C'est (qui joue Marianne. « La silhouette est élégant voix agréable, l'intonation juste, mais j'eusse souhaité, écrivait M. Adolphe Brisson, plus de vivacité, plus de frémissement, plus de « nerf » et plus de naïveté dans l'imprudence de Marianne, un élan plus ingénu dans son impudeur, et que l'on s ît battre avec plus de fièvre ce cœur impér et tumultueux. Octave et Cœlio s'opposent. C' le jour et la nuit. Je veux bien qu'il existe dans (ave un fond d'amertume et de détresse qui apparaît après le meurtre de Cœlio. C'est le seul endroit que M. Duflos ait bien traduit. Mais il ne rend point par ailleurs la gaieté tourbillonnante dont cette mélancolie s'enveloppe. Il rit du bout des lèvres, sans conviction. Songez que c'est ainsi qu'Octave séduit Marianne, à force d'audace joyeuse et de cavalière désinvolture, et qu'il ne lui plairait pas si elle le voyait tel qu'il est réellement, un fanfaron de vice, un sentimental. Ce qu'elle aime en lui, innocemment, c'est le cynique :

... Qu'importe la maîtresse,
Qu'importe le flacon, pourvu qu'on ait l'ivresse !

Quant à Cœlio, — pauvre oiseau blessé, âme

---

connier. — Un garçon d'auberge, M. *Laty*. — Hermia, Mlle *Renée du Minil*. — Marianne, Mlle *Cécile Sorel*. — Cinta, Mlle *Marguerite Lynnès*.

C'était l'anniversaire de la bataille de Montretout, où le jeune Didier Seveste, pensionnaire de la Comédie-Française et officier des mobiles de la Seine, fut mortellement blessé le 19 janvier 1871. A cette occasion, la Maison de Molière ne manque jamais, chaque année, de faire déposer une gerbe de fleurs aux pieds de la statuette du jeune comédien, qui est placée dans le foyer du théâtre. Elle y était déposée, cette fois encore, par les soins de l'administrateur général, au nom de la Comédie-Française, à la mémoire de D. Seveste.

torturée et palpitante, — M. Dessonnes l'a joué sèchement, durement; il n'a pas nimbé d'assez de poésie cette élégiaque et tendre figure... Le juge Claudio et Tibia, son valet, ne valent que par la fantaisie des acteurs. MM. Leloir et Truffier en ont fait d'expressives et bouffonnes silhouettes. Rien n'est plus picturalement comique que l'apparition au premier acte de ces deux profils d'échassiers : le noir Tibia, le rubescent Claudio. Les autres rôles, Hermia et Cinta, sont correctement tenus par Mlles du Minil et Lynnès. Ce qui manque à cette interprétation, c'est le brillant, le fini, le respect dévotieux du texte. Elle a besoin de s'animer, de s'éveiller, de « prendre des ailes ». N'importe ! la pièce est si jolie ! Elle forme avec le *Réveil* un spectacle de haut goût... Lors de la plus récente reprise des *Caprices*, on y avait rétabli le dernier tableau. Il se passe au cimetière six mois après le trépas de Cœlio. Ce délai rend moins choquantes les avances amoureuses de Marianne et plus significative la piété qu'Octave voue à la mémoire de son ami. On est revenu à l'arrangement primitif qui place ce dialogue au lieu même où Cœlio vient d'être massacré et devant son cadavre. C'est un excès de simplification et un contresens, auxquels Musset, dans son désir d'être joué, avait eu la faiblesse de souscrire. Il est vrai que le changement du décor ralentirait l'action du drame, et que brosser un décor pour une seule scène, cela peut paraître inconséquent. La difficulté n'est pas commode à résoudre. Il faut revenir au système de Shakespeare... ou d'Antoine. Un rideau qui se ferme ou un écriteau... »

27 JANVIER. — Dans le *Réveil* de M. Paul Hervieu, Mlle Yvonne Garrick joue à l'improviste, avec beaucoup d'adresse et d'intelligence, le rôle de Rose de Mégée, aux lieu et place de Mlle Bergé, indisposée.

28 JANVIER. — Reprise du *Marquis de Villemer*, comédie en quatre actes, en prose, de George Sand[1]. — Le public s'est ému, une fois encore, aux infortunes passionnelles de Caroline de Saint-Geneix, et s'est pâmé de plaisir aux plaisanteries et à la belle humeur du duc d'Aléria, qui semblent déjà un peu émoussées, et presque d'un autre âge. Dans le rôle du marquis, Leitner a de la sincérité, sans élégance, et Mayer est un duc d'Aléria qui manque d'aristocratie, aimable et bon enfant, dans la forme bourgeoise, plus commis voyageur que grand seigneur. Quant à Mlle Maille, elle joue intelligemment le rôle de Mlle de Saint-Geneix, complexe, difficile et bien lourd pour ses jeunes épaules. Nous retrouvons de l'ancienne

1. DISTRIBUTION. — Le comte de Dunières, M. *Pierre Laugier*. — Urbain, marquis de Villemer, M. *Leitner*. — Gaëtan, duc d'Aléria, M. *Henri Mayer*. — Benoît, M. *Joliet*. — Pierre, M. *Ravet*. — La marquise de Villemer, Mme *Pierson*. — Diane de Saintrailles, Mlle *Müller*. — Léonie, baronne d'Arglade, Mlle *Mitzy-Dalti*. — Caroline de Saint-Geneix, Mlle *Maille*.

Le mariage civil de Mlle Piérat avec le jeune et distingué peintre Guirand de Scévola avait lieu à la mairie du neuvième arrondissement. Les témoins de la mariée étaient : M. Jules Claretie, administrateur de la Comédie-Française, et M. de Féraudy ; ceux de M. Guirand de Scévola : MM. Guillemet et Rodier. Le mariage religieux était célébré le surlendemain en l'église de la Trinité, resplendissante de lumières. Une foule immense au milieu de laquelle on remarquait la plupart des notabilités du monde littéraire et théâtral assistait à la cérémonie. Après un interminable défilé à la sacristie, les invités se rendaient rue Blanche à l'hôtel des Ingénieurs Civils, où se donnait une brillante réception.

distribution : Mme Pierson, toujours excellente dans la marquise de Villemer, où elle continue la belle tradition de Madeleine Brohan; Mlle Müller, qui est une ingénue de trop d'expérience; Mlle Mitzy-Dalti, agréable, et de séduisante étourderie, dans le rôle plutôt ingrat de la baronne; Laugier, bonhomme dans Dunières; et Ravet, qui donne une bonne silhouette au père nourricier, Pierre, que le quatrième acte élève à la hauteur d'un premier rôle de convenance — comme on disait dans le jargon de jadis.

1er FÉVRIER. — *On ne badine pas avec l'amour* reparaît en matinée sur l'affiche de la Comédie-Française, où la célèbre pièce de Musset n'a pas été donnée depuis trois ans[1].

---

1. DISTRIBUTION. — Camille, Mlle *Bartet*. — Rosette, Mlle *Müller*. — Damé Pluche, Mme *Amel*. — Perdican, M. *Le Bargy*. — Blasius, M. *Leloir*. — Le baron, M. *Laugier*. — Chœur des jeunes gens, M. *Dehelly*. — Bridaine, M. *Joliet*. — Chœur des vieillards, M. *Ravet*.

Tandis qu'on jouait *On ne badine pas avec l'amour*, le monument d'Alfred de Musset, commencé par Falguière et terminé par Mercier, était amené sur la place du Théâtre-Français, et immédiatement on procédait à son installation sur le socle qui lui était préparé, dans l'encoignure de la galerie faisant face au café de la Régence. Le monument est tout entier en marbre blanc. Il représente le poète assis sur un banc de pierre, enveloppé d'un manteau du temps, la tête appuyée sur sa main gauche, dans une attitude de méditation. A sa droite, derrière lui, se détache une très belle figure symbolique de femme représentant la Muse des *Nuits* d'Alfred de Musset, couverte de longs voiles. Le cadre du décor est ce coin de la galerie du Palais-Royal, non loin des superbes médaillons de Corneille, Molière, Racine et Victor Hugo, qui se détachent sur la muraille du théâtre.

Le musée de la Comédie-Française s'enrichissait d'un tableau curieux d'Emile Perrin, l'ancien administrateur du Théâtre-Français, qui fut, comme on sait, un peintre estimé. Il représente Corneille faisant raccommoder son soulier chez le cordonnier. Le tableau appartenait d'abord à Ledru-Rollin, qui, ayant remarqué que la figure prêtée à Corneille par le peintre ressemblait à celle de l'acteur Mélingue, donna la toile à celui-ci. La famille de Mélingue l'a envoyée récemment à la Comédie-Française, qui s'apprête à fêter cette année le trois centième anniversaire de la naissance de Corneille. L'anecdote, plus jolie qu'authentique, que le tableau de Perrin représente, fut mise en vers par Théophile Gautier, à l'occasion de l'anniversaire du 6 juin 1851.

6 FÉV — Le Comité d'administration se réunissait sous la présidence de M. Jules Claretie. Etaient présents : MM. Mounet-Sully, doyen; Coquelin cadet, Silvain, Le Bargy, Maurice de Féraudy, Leloir, Paul Mounet et Albert Lambert fils, ces deux derniers membres suppléants. M. Jacques Fenoux, pensionnaire depuis bientôt douze ans, était élu à l'unanimité sociétaire à trois douzièmes[1].

13 FÉVRIER. — Avec *On ne badine pas avec l'amour*, on donne aux abonnés du mardi le *Parasite* d'Edouard Pailleron, dont la reprise s'était précédemment faite dans la matinée organisée à l'Opéra-Comique au bénéfice d'un monument élevé à la mémoire de l'auteur[2].

---

1. — On connaît la carrière du nouveau sociétaire; on sait qu'après avoir remporté au sortir de la classe de Maubant, au Conservatoire, le premier prix de tragédie et de comédie, il entra à l'Odéon et s'y fit remarquer tout de suite dans les grands rôles du répertoire. La création de Constantin Brancomir, dans *Pour la Couronne*, le plaça notamment au premier rang des jeunes artistes en vue. Depuis un an déjà, la Comédie se l'était attaché et il se trouvait prêté à l'Odéon. Ses débuts sur la scène du Théâtre-Français, dans l'Oreste d'*Andromaque* (11 décembre 1895), confirmèrent l'excellente impression que le jeune tragédien avait laissée sur la rive gauche. La voie de M. Fenoux était dès lors toute tracée : tour à tour, dans des personnages de second plan dont il excelle à faire d'intéressantes silhouettes et dans les premiers rôles tragiques : Rodrigue, Cinna, Hernani, Néron, Hippolyte, Curiace, don Salluste, dernierement encore dans Ruy Blas, son talent souple et vibrant s'affirma comme un de ceux sur lesquels pouvait légitimement compter la Comédie. Indépendamment de son acquis, d'une diction remarquable, de précieuses qualités de compréhension artistique, de jeunesse et de flamme, M. Jacques Fenoux est doué d'une mémoire véritablement surprenante. Elle lui a permis de rendre de signalés services à la Maison; elle l'aidera à en rendre encore.

2. DISTRIBUTION. — Phèdre, M. *Dessonnes*. — Eaque, M. *André Brunot*. — Un esclave, M. *Laty*. — Myrrhine, Mlle *Géniat*. — Lampito, Mlle *Francine Clary*.

18 FÉVRIER. — En matinée avait lieu, devant une salle comble, la centième représentation du *Duel*[1].

23 FÉVRIER. — En l'honneur de Musset, la Comédie-Française donne un spectacle composé de deux de ses plus belles œuvres : *On ne badine pas avec l'amour* et les *Caprices de Marianne.* Entre ces deux pièces, et dans le décor des *Caprices de Marianne*, représentation d'un à-propos en vers de M. Maurice Olivaint, l'*Apothéose de Musset*, qui a pour interprètes : Mme Lara

1. — En moins de dix mois, la belle et émouvante pièce de M. Henri Lavedan avait ainsi parcouru cette première partie de sa carrière. Neuf ouvrages seulement, depuis 1860, le *Duc Job*, le *Fils de Giboyer*, *Maître Guérin*, le *Lion Amoureux*. les *Fourchambault*, le *Monde où l'on s'ennuie*, *Denise*, *Francillon*, *Cabotins!* ces trois derniers sous le consulat de M. Jules Claretie, ont atteint, dans l'espace de douze mois, ce chiffre merveilleux de cent représentations. Et le *Duel* l'avait réalisé avec 7.089 francs de moyenne, ce qui est sans précédent dans l'histoire du Théâtre-Français. Aussitôt après la représentation, les interprètes, conviés par l'auteur, en même temps que le personnel du théâtre, s'étaient rendus au foyer des artistes, où un buffet avait été préparé. On y fêtait dans une intimité familiale cette centième du *Duel*. Mlle Bartet, qui avait créé le rôle de la duchesse de Chailles, qu'elle devait jouer soixante-dix fois avant de le céder à Mlle Piérat, était là. M. Jules Claretie prenait la parole pour constater que les centièmes sont rares à la Comédie-Française, et qu'à peu de distance, M. Lavedan venait d'en avoir deux : le *Duel* et le *Marquis de Priola*. Il remerciait les interprètes et tous ceux qui avaient pris part, de près ou de loin, à la préparation de ce grand succès. Il remerciait Mlle Bartet, qui avait été une duchesse de Chailles délicieuse et supérieure, aussi aristocratique qu'une duchesse de Langeais, et Mlle Piérat, à qui était échue la lourde tâche de succéder à son admirable camarade et trouvait le moyen de se faire applaudir après elle. M. Claretie remerciait ensuite M. Le Bargy, qui avait été pour l'œuvre un metteur en scène exquis et un interprète magistral; M. Raphaël Duflos et M. Paul Mounet. « Je veux, disait-il en terminant, boire à votre centième d'aujourd'hui et surtout à votre centième de demain, car vous m'avez parlé d'un projet de pièce qui ne peut manquer d'avoir — et je ne crains pas de me tromper — le sort glorieux de ses aînées. »

(la Ville), Mme Segond-Weber (la Muse) et Mlle Marie Leconte (la Comédie), [1].

24 FÉVRIER. — M. Jacques Fenoux joue, dans le *Réveil* de M. Paul Hervieu, le rôle du prince Jean, crée par M. Le Bargy. Le nouveau sociétaire s'y montre excellent, et son interprétation, toute de jeunesse et de passion, reçoit du public le meilleur accueil.

25 FÉVRIER. — Ce dimanche gras, en matinée, reprise du *Bourgeois gentilhomme* [2].

26 FÉVRIER. — Pour la cinquième fois, la Comédie-Française célébrait l'anniversaire de la naissance de Victor Hugo, dont le centenaire en 1901, marqua le point de départ de cet hommage rendu jusqu'alors à Molière, à Corneille et à Racine seuls. Les spectacles de la matinée et du soir avaient été consacrés au répertoire du poète. Dans la journée, on donnait *Ruy-Blas*, avec Mlle Bartet dans le rôle de la Reine, où la grande artiste se montre si belle

1. On avait officiellement inauguré, pendant l'après-midi de ce jour, le monument (offert par M. Osiris à la ville de Paris), élevé à Alfred de Musset aux abords du Théâtre-Français. La cérémonie à laquelle assistaient le Préfet de la Seine et le Président du Conseil municipal, était présidée par M. Bienvenu-Martin, ministre de l'Instruction publique. L'Académie française était représentée par M. François Coppée. M. Mounet-Sully, disait une pièce de vers, *Alfred de Musset*, de M. Maurice Magre.

2. DISTRIBUTION. — Jourdain, M. *Coquelin cadet*. — Dorante, M. *Baillet*. — Maître à danser, M. *Truffier*. — Maître de philosophie, M. *Lenoir*. — Cléonte, M. *Dehelly*. — Maître tailleur, M. *Joliet*. — Garçon tailleur, M. *Falconnier*. — Maître de musique, M. *Hamel*. — Maître d'armes, M. *Ravet*. — Covielle, M. *Croué*. — Madame Jourdain, Mme *Pierson*. — Lucile, Mlle *Müller*. — Nicole, Mme *Thérèse Kolb*. — Dorimène, Mme *Louise Silvain*.

Cérémonie turque : le Mufti, M. *Chambon* (de l'Opéra) ; le Maître des cérémonies, M. *Brunot*.

et si touchante. Elle était, durant tout le cours de la pièce, chaleureusement applaudie, acclamée, et rappelée après chaque acte, avec ses remarquables partenaires, MM. Albert Lambert fils, Baillet, Paul Mounet et Jacques Fenoux. Le soir, les *Burgraves* réunissaient sur l'affiche une nouvelle élite de la troupe dramatique : M. Mounet-Sully tout à fait magistral dans la personnification du rôle de Job, M. Silvain est un Frédéric Barberousse d'une allure épique. MM. Albert Lambert fils, Paul Mounet, Leitner, Dehelly, Delaunay et J. Fenoux, Mmes Lara et Weber applaudies également dans le *Couronnement* qui terminait la représentation, nous avaient donné une magnifique interprétation du drame de Victor Hugo.

27 FÉVRIER. — Dans les *Femmes savantes*, présentées ce mardi gras en matinée, Mlle Dussane abordait pour la première fois le rôle de Martine. Elle composait le rôle avec adresse et intelligence, et le jouait à la satisfaction générale. Le public applaudissait sincèrement cette toute jeune comédienne qui grandira certainement dans la Maison de Molière, où elle semble appelée à un bel avenir.

1er MARS. — M. Dehelly joue pour la première fois, dans les *Romanesques* représentés en matinée, le rôle de Percinet.

4 MARS. — Centième représentation donnée en matinée de *Les affaires sont les affaires* [1].

1. Cette centième se fêtait dans une stricte intimité. Indépendamment de l'administration et du personnel, du doyen de la Maison, M. Mounet-Sully, les interprètes de la belle œuvre de M. Octave Mirbeau — mais es interprètes seuls — assistaient à cette cérémonie, extrêmement

6 MAI — Jacq[illegible] Fe[illegible]ux joue pour la première fois, dans [illegible]*rgeois gentilhomme*, le rôle de Dorante aux li[illegible]t place de M. Baillet.

9 MARS. — M. Des[illegible]nnes se fait applaudir dans le rôle de l'abbé Da[illegible]l du *Duel*, qu'il joue pour la première fois, apr[illegible]s [illegible] Le Bargy.

11 MARS. — Reprise de *Rome vaincue*. La belle œuvre d'Alexandre Parodi est dignement jouée par la troupe tragique, doyen en tête. Mounet-Sully n'a jamais cessé de tenir le rôle de l'esclave gaulois qu'il créa de façon si originale.

---

simple et cordiale. Selon l'usage, un buffet avait été dressé au foyer des artistes; M. Jules Claretie, y prenant une coupe de champagne, levait son verre en l'honneur d'Octave Mirbeau. Dans une allocution pleine de grâce et d'esprit, il remerciait l'écrivain d'avoir donné à la maison de Molière une pièce aussi belle, aussi puissante, aussi originale. Il rappelait que son premier acte d'administration personnelle avait été de la recevoir et, faisant allusion à certains bruits au moins prématurés, il déclarait que si le Comité de lecture était jamais rétabli, il serait sage en recevant la première pièce de M. Octave Mirbeau. Parlant des artistes il faisait d'eux un éloge légitime. « Le nom de M. de Féraudy restera attaché à cette pièce et à ce personnage de Turcaret moderne qu'il a si pittoresquement et si puissamment incarné. » M. Jules Claretie terminait en buvant à M. Octave Mirbeau, à la continuation du succès de la comédie actuelle et à la prochaine pièce de l'auteur de *Les affaires sont les affaires*. De vifs applaudissements saluaient les paroles de M. Jules Claretie, et M. Octave Mirbeau, très ému, prenait la parole, pour remercier l'administrateur, remercier et féliciter les artistes. En termes élevés, il exprimait son plaisir de reconnaître qu'il avait « beaucoup appris » à la Comédie-Française, pendant les répétitions et les représentations de sa pièce. Il n'est pas sans intérêt, à l'occasion de la centième représentation de : *Les affaires sont les affaires* de rappeler que, seuls, d'entre les créateurs, M. Maurice de Féraudy et Mme Blanche Pierson n'ont pas une seule fois, au cours des cent représentations, abandonné le rôle qu'ils avaient, l'un et l'autre, si magistralement créé. M. Leloir s'est trouvé, en effet, remplacé à un moment donné par M. Delaunay ; M. Mayer l'a été aussi par M. Dessonnes; M. Raphaël Duflos, par M. Fenoux ; Mme Lara, par Mlle Géniat ; M. Laugier a pris le rôle créé par M. Garry et cédé le sien à M. Hamel. Ajoutons que, non content d'avoir tenu le rôle pendant cent fois à la Comédie-Française, M. de Féraudy l'a joué plus de cent autres fois en France et à l'étranger.

Mlle Dudlay montre dans la vieille Opimia, plus d'énergie que de sensibilité maternelle, mais elle a de l'autorité et ce qu'elle fait est très habile. Mme Segond-Weber prête à Posthumia, la victime, l'éclat de sa beauté classique, de sa voix profonde, de sa pure diction. M. Albert Lambert est un généreux, un impétueux Lentulus ; Silvain, un Fabius pénétré de bonté et de tristesse, très humain. Quelquefois le gravité de Parodi, s'amollissait, devenait presque tendre. C'est ainsi qu'il a mis au second acte, dans la bouche de l'une des vierges de Vesta, des strophes délicates que Mlle Maille, fort belle sous l'ondoiement de ses longs voiles, a dites avec charme. On a beaucoup apprécié aussi les fines nuances d'ingénuité étonnées et émues que Mlle Yvonne Garrick a introduites dans le joli récit de la vestale qui « n'a péché qu'en rêve ».

22 MARS. — La journée de la mi-carême ramenait en matinée, sur l'affiche de la Comédie-Française, *Monsieur de Pourceaugnac* [1], la joyeuse farce de Molière, que précédait l'*Avare*. L'interprétation du rôle de Pourceaugnac était pour M. Coquelin cadet l'occasion d'un succès étourdissant, et la course des apothicaires sautant de la scène dans la salle provoquait chez les spectateurs un éclat de rire prolongé.

---

1. DISTRIBUTION. — Nérine, Mme *Thérèse Kolb*. — Lucette, Mlle *Lynnès*. — Julio, Mlle *Yvonne Garrick*. — M. de Pourceaugnac, M. *Coquelin cadet*. — Sbrigani, M. *Truffier*. — 1er médecin, M. *Pierre Laugier*. — Eraste, M. *Dehelly*. — 2e Suisse, M. *Joliet*. — 1er Suisse, M. *Falconnier*. — 1er avocat, M. *Hamel*. — Un exempt, M. *Charles Esquier*. — Un apothicaire, M. *Croué*. — Oronte, M. *Siblot*. — 2e avocat, M. *André Brunot*. — 2e médecin grotesque, M. *Grandval*. — 1er médecin grotesque, M. *Paul Numa*.

2 AVRIL. — Première représentation de *Paraître*, pièce en quatre actes et cinq tableaux, en prose, de M. Maurice Donnay [1]. — Le désir de « paraître » est-il spécial à notre époque ? Est-ce donc un mal dont souffre plus particulièrement la société mondaine d'aujourd'hui ? Non, certes, et l'on peut dire de cette faiblesse qu'elle est éternelle. Mais ce travers si caractéristique n'a jamais plus cruellement sévi qu'au temps bienheureux où nous avons l'avantage de vivre. Il appartenait au charmant et puissant esprit qu'est M. Maurice Donnay, à l'écrivain plein de grâce et de souplesse, auquel nous devons déjà tant d'œuvres délicieuses, de porter à la scène ce vice véritable, de nous en montrer de fâcheux exemples et de nous prémunir contre ses dangers très réels. Remercions-le de l'avoir fait en une spirituelle et mordante satire, en une noble comédie, humaine et sincère, forte et vibrante, où abondent les mots heureux, en une pièce originale, qui va du rire aux larmes, et n'a pas cessé un seul instant de nous plaire sous sa forme heureusement nouvelle et audacieusement variée — variée comme la vie elle-même. Pourquoi faut-il qu'un cruel accident d'automobile dépose devant la maison de

1. DISTRIBUTION. — Mme *Pierson*. — Germaine Lacouderie, Mlle *Leconte*. — Mme Margès, Mme *Thérèse Kolb*. — Juliette, Mlle *Piérat*. — Mme de Bénauge, Mlle *Géniat*. — Mme de Gravigny, Mlle *Yvonne Garrick*. — Mme Hurtz, Mlle *Madeleine Roch*. — Mme Naizeronne, Mlle *Francine Clary*. — Mme Caugé, Mlle *Mizy-Dalty*.— Chistiane Margès, Mlle *Berthe Cerny*. — Le baron, M. *de Féraudy*.— Lacouderie, M. *Louis Delaunay*. — Paul Margès, M. *Henry Mayer*. — Eugène Raidzell, M. *Ravet*. — Colozzy, M. *Croué*. — M. Margès, M. *Siblot*. — Luynais, M. *Grandval*. — Jean Raidzell, M. *Grand*. — Le Graffier, M. *Paul Numa*. — Pierre, M. *Falconnier*. — Un domestique, M. *Laty*.

campagne des Margès, bourgeois honnêtement aisés, un jeune homme, le richissime Jean Raidzell, co-propriétaire, avec son frère Eugène, d'une de nos plus grandes maisons de vins de Champagne? Recueilli par les Margès, le sympathique blessé s'éprend sincèrement de leur fille Juliette, demande sa main et l'obtient. Il n'est désormais plus de paix pour les Margès, subitement affolés par la fortune d'un tel gendre. Leur fils Paul sera bientôt victime, lui aussi, du « paraître ». Au lieu de rester tranquillement avocat, il a voulu faire de la politique. Il est député socialiste, marié à une femme élégante et coquette, que tracasse le luxe de sa jeune belle-sœur. — Que répondre, dit Paul, à une femme qui vous répète sans cesse : il faut vivre? — Oh! vivre, ce n'est pas le mot, — réplique M. Bouif, qui, dans la pièce, est le très spirituel apôtre du bon sens, — dis plutôt qu'il faut représenter, paraître, faire plus qu'on ne peut, éclabousser le voisin. A ce point de vue du paraître, les plus récentes époques de corruption deviennent presque idylliques, si on les compare à la nôtre. Il suffit de faire parler là-dessus nos grand'mères. Cela tient peut-être à ce que, dans une démocratie, les mœurs de Cour se vulgarisent. Et puis, à l'heure actuelle, les mondes sont singulièrement mêlés. Chacun veut s'échapper de son milieu... on fréquente des gens plus riches que soi... On dîne chez eux. Alors on est obligé de rendre ces dîners et c'est bien l'expression juste, car il ne s'agit plus, aujourd'hui, de réunir quelques amis autour de sa table et de passer ensemble des heures cor-

diales ; mais il faut rendre les six services, la vaisselle plate, les fleurs électriques... il faut même rendre les convives : l'académicien et l'Américaine. Dans une scène audacieuse, Christiane Margès a fait croire à Jean qu'elle l'aimait. Et Jean qui, au bout de trois ans de mariage, est déjà las de sa femme, a mordu à l'hameçon de l'intrigante. Celle-ci se donne, puis se refuse habilement, car son but est de se faire épouser, après que Jean aura divorcé. Peut-être l'ambitieuse arriverait-elle à ses fins, si Paul, d'abord prévenu par l'injure de « mari complaisant » qu'on lui a lancée en pleine réunion électorale, ne surgissait en justicier pour abattre d'un coup de revolver celui que Christiane, subitement démasquée, n'a pas craint de proclamer son amant... Ne voilà-t-il pas, résumée en quelques lignes bien sèches, l'aventure qui fait le fond des cinq tableaux de M. Maurice Donnay ! Cinq tableaux dont le dernier n'est certes pas le moins émouvant en sa mélancolie profonde : c'est la vie qui continue, après le drame épouvantable ; c'est l'art « vériste » en toute la force de l'expression inventée, croyons-nous, par les compositeurs italiens. La pièce, très belle et très touffue — touffue au point qu'on peut dire que l'intérêt, trop divisé, allait s'éparpillant — la pièce, toute frémissante de vie, n'est sans doute pas de celles qui s'analysent facilement. Mais, sûrement, elle est de celles que tous devaient aller voir, et dont le charme vainqueur ne pouvait manquer de saisir tous les spectateurs. Ils y applaudissaient l'esprit de M. Bouif (surnommé le Baron) qui, sous les traits du doux phi-

losophe promenant narquoisement à travers l'action sa malicieuse ironie, était bien l'esprit même de l'auteur... M. de Féraudy s'y montra purement exquis. Nous y pleurions — mais oui — avec l'admirable Marie Leconte qui, dans un simple récit — celui d'une ignoble, mais authentique aventure, qui n'a d'ailleurs aucun rapport avec l'intrigue — obtenait le plus éclatant succès d'interprétation de toute la soirée. Et nous mettions « hors pair » un modeste artiste la veille encore presque inconnu, M. Ravet, rendant avec tant de naturel et de puissante énergie le rôle d'Eugène Raidzell, le brasseur d'affaires tout rond et tout jovial, l'étonnant milliardaire français que le baisser du rideau nous montrait, après la tragique mort du jeune frère qu'il adorait, succombant pitoyablement à la folie des grandeurs. Pleine de grâce au premier acte, alors que Juliette Margès veut refuser le mari trop riche qu'elle redoute en Jean Raidzell, Mlle Piérat, était par la suite, d'une résignation touchante ; puis elle se montrait très dramatique en son attaque de nerfs du quatrième acte. M. Henry Mayer rendait avec adresse les hésitations du député socialiste constamment placé entre ses opinions et ses intérêts ; il mettait une belle sincérité dans sa fureur de mari trompé. Mmes Pierson et Thérèse Kolb étaient excellentes l'une et l'autre dans les deux mères acharnées au bonheur de leurs filles, qui se faisaient si ingénieusement contraste. Mlle Géniat avait très finement esquissé la silhouette de la petite rosse mondaine. A Mlle Roch, jeune tragédienne de talent, certainement plus à l'aise sous le peplum

antique que dans la robe du grand couturier, était attribuée la figure de la poétesse en vogue, Mme Hurtz, à qui le public avait immédiatement substitué un nom plus célèbre. La distribution de *Paraître* comprenait deux débuts importants. Mlle Cerny retrouvait au Théâtre-Français un rôle presque identique à celui de Mme Marneffe qu'elle venait de créer au Vaudeville. Elle était ainsi plus sûre de ses effets, et dès la première scène, personne ne s'était mépris sur le caractère de Christiane Margès : nous avions tous compris qu'elle jouait la comédie, et la jouait même fort bien... M. Grand avait immédiatement pris pied dans la maison ; il était, en un rôle d'oisif gâté par la fortune, et ne rencontrant à ses caprices aucune résistance, l'amoureux plein de flamme que nous avions, depuis longtemps, coutume d'applaudir sur les scènes de genre : son succès était unanime, très vif et très mérité. M. Numa était lui aussi, presque un nouveau venu. Tenant avec beaucoup de désinvolture sa partie « de second raisonneur », il avait fort bien détaillé sa scène avec Christiane, et c'est à lui qu'était départi un des plus jolis mots de la pièce : « Ce n'est pas le tout d'avoir de grands yeux... il faut les remplir. »

6 avril. — Avec le *Père Lebonnard*, de M. Jean Aicard, dont M. Silvain venait de fêter intimement, à Asnières, la centième représentation, on reprenait en matinée une des plus amusantes comédies du répertoire moderne, le *Testament de César Girodot*, d'Adolphe Belot et E. Villetard, qui depuis longtemps déjà n'avait pas paru sur l'affiche.

Coquelin cadet a composé avec un art merveilleux le personnage d'Isidore, dans lequel il s'est pour ainsi dire incarné. Il en rend, en vrai comédien de race, tout le comique. Au succès de Coquelin cadet, toute la salle associait ses partenaires : MM. Pierre Laugier, Ravet, Siblot, Grandval, Mlles Renée du Minil, Fayolle et Yvonne Garrick[1].

26 AVRIL. — On reprend, pour le plaisir des abonnés, les *Effrontés*, d'Emile Augier, qui n'ont pas été donnés depuis deux ans. Leurs interprètes, Mlle Cécile Sorel, une délicieuse marquise d'Auberive; Mlle Müller, Mme Persoons, MM. Georges Baillet, Leloir, Jules Truffier, Pierre Laugier et Dehelly, sont applaudis et chaleureusement rappelés[2].

10 MAI. — *Le Voyage de M. Perrichon*. Les jeunes abonnés des matinées du jeudi, qui constituent le meilleur public du monde, réservaient un accueil enthousiaste à la célèbre pièce — un des chefs-d'œuvre les moins contestés de notre théâtre

1. DISTRIBUTION. — Isidore Girodot, M. *Coquelin cadet*. — Massias, M. *Pierre Laugier*. — Langlumeau, M. *Joliet*. — Félix, M. *Hamel*. — Lehuchoir, M. *Ravet*. — Célestin, M. *Croué*. — Le notaire, M. *Siblot*. — Lucien, M. *Grandval*. — Hortense, Mlle *Renée du Minil*. — Clémentine, Mlle *Fayolle*. — Pauline, Mlle *Yvonne Garrick*.

2. — Les sociétaires se sont réunis pendant la journée en assemblée générale, pour entendre l'exposé des comptes de l'exercice écoulé. Au nom de la Commission des comptes, M. Henry Mayer a lu un rapport dont les termes et les conclusions ont été approuvés à l'unanimité. M. Jules Claretie a pris ensuite la parole pour la lecture du rapport de fin d'année; il a présenté le tableau de l'année précédente, constaté la prospérité — due à l'effort et au dévouement de tous — de la Maison de Molière, et il a annoncé que la part de sociétaire, pour l'exercice 1905, serait de 24.000 francs, au lieu de 21.000 francs comme on avait dit d'abord. Cela n'a pas été le passage le moins applaudi de l'allocution de l'administrateur général.

contem[illegible]. — « Je ne sais si je me trompe — écrivait Sarcey, quelques jours après l'une de ses reprises à l'Odéon — mais il me semble que cette heureuse soirée classe le *Voyage de M. Perrichon* dans le très petit nombre de comédies que notre génération lèguera au répertoire du Théâtre-Français, où elle ne saurait manquer d'entrer un jour... ». Il y a vingt-sept ans qus le regretté critique du *Temps* pronostiquait ainsi le sort définitif de l'amusante pièce de Labiche... S'il n'a pas le naturel parfait et le goût exquis de vérité qui distinguaient Geoffroy, le créateur du rôle — mais qui donc, aujourd'hui, a vu Geoffroy? — s'il n'a pas la rondeur, la bonhomie, le ventre, la sottise et la solennité de M. Prudhomme, Coquelin cadet n'en est pas moins excellent par les qualités de finesse, de malice et de naïveté tout ensemble qui portent admirablement sur le public. Geoffroy, c'était Perrichon des pieds à la tête; Coquelin cadet est plus turbulent, plus tumultueux; il joue plus en charge. Mais quel feu de comique d'un bout à l'autre de la pièce! On l'a beaucoup et justement applaudi; on l'a rappelé à la fin du spectacle; on l'a fêté comme il le méritait... Coquelin cadet était, d'ailleurs, on ne peut mieux entouré. M. Georges Berr détaillait magistralement le rôle de Daniel. M. Siblot nous ravissait dans son interprétation de Majorin, l'ami envieux et grincheux, auquel il donnait un crâne de rameneur extraordinairement réussi. M. Laugier avait campé un superbe commandant Mathieu. M[lle] Yvonne Garrick était tout à fait charmante sous la toilette de voyage de la

jeune Henriette. Mlle Fayolle prêtait à Mme Perrichon sa voix perçante et sa diction nette. Et voilà une pièce essentiellement gaie comme il en faudrait beaucoup au Théâtre-Français, interprétée par tous dans la note qu'il fallait. Aussi quels éclats de rire à jet continu !... [1]

17 MAI. — Les abonnés ont le régal de la *Chance de Françoise*[2], l'acte exquis et profond de M. Georges de Porto-Riche qui — nous nous demandons pourquoi — avait depuis plusieurs années disparu du répertoire. C'est une charmante et fine comédie, la première du savoureux « Théâtre d'amour » de Georges de Porto-Riche. Ce n'est pas seulement une pièce toute remplie d'esprit — les mots abondent — c'est une étude psychologique, restée vraiment très curieuse. Nous avons tous connu ce Marcel — vous ou moi ! — le jeune mari égoïste de Françoise, qui l'adore. — « Parfois, dit-il à sa chère petite femme, douce et résignée, parfois je m'imagine que le bonheur n'est pas là, dans tes yeux malins, et j'essaye d'aimer une autre femme. Je me monte la tête pendant quinze jours, je me crois amoureux; mais quand il n'y a plus que le crime à commettre, je me dérobe, c'est

---

1. DISTRIBUTION. — Perrichon, M. *Coquelin cadet*. — Daniel Savary, M. *Georges Berr*. — Le commandant Mathieu, M. *Pierre Laugier*. — Armand Desroches, M. *Dehelly*. — Un aubergiste, M. *Falconnier*. — Joseph, M. *Croué*. — Majorin, M. *Siblot*. — Jean, M. *André Brunot*. — Un employé de chemin de fer, M. *Laty*. — Un facteur de chemin de fer, M. *Roussel*. — Mme Perrichon, Mlle *Fayolle*. — Henriette, Mlle *Yvonne Garrick*.

2. DISTRIBUTION. — Françoise, Mlle *Marie Leconte*. — Madeleine, Mlle *Garrick*. — Guérin, M. *Leitner*. — Marcel Desroches, M. *Henry Mayer*. — Jean, M. *Falconnier*.

la chance de Françoise! Au fond, vois-tu, je ne suis qu'un *commenceur.* » — « Marié!... dit Françoise, ah! tu n'aurais jamais dû être propriétaire, toi; tu étais né locataire! » Avec sa voix si tendrement musicale et sa si émouvante sensibilité, Mlle Marie Leconte est la Françoise idéale... M. H. Mayer joue gaiement son rôle de Lovelace, qu'il a créé jadis, au Théâtre Libre. Mlle Yvonne Garrick et M. Leitner sont, avec eux, les dignes interprètes des autres rôles. — En matinée, on a donné, ce même jour, *Hernani* au profit de l'œuvre du monument élevé à la gloire de Pierre Corneille : c'est une politesse que devait bien à son glorieux ancêtre le grand poète du dix-neuvième siècle.

18 MAI. — Mlle Yvonne Garrick remplace au pied levé, dans *Paraître*, Mlle Géniat, subitement enrouée, et joue avec beaucoup de finesse et de mordant le petit rôle de Mme de Bénauge[1].

Paris fêtait avec grand éclat, le dimanche 27 mai, le troisième centenaire de Corneille : c'est en présence du Tout-Paris des lettres qu'on célébrait la gloire de l'immortel poète, qui depuis trois siècles n'a cessé de dominer l'âme française et qui est resté, aujourd'hui, comme au dix-septième siècle, un sublime éducateur, le conseiller des plus grands devoirs et des plus hautes vertus. Fait inouï, incroyable : sauf la statue du Théâtre-Français, aucun monument ne perpétuait le souvenir de l'au-

1. — Le musée de la Comédie-Française vient de s'enrichir d'un charmant portrait de Mlle Mars par le baron Gérard, et ce portrait a toute l'importance d'un document. On lit, en effet, au dos cette légende écrite de la main de Régnier, l'ancien doyen de la Comédie : « Très ressemblant ».

teur du *Cid*, du père de notre théâtre, dans ce Paris, foyer de la civilisation, et cela à une époque où, à tous les coins de rue, se dressent les effigies de tant d'illustres médiocrités ! Et pourtant, il y a vingt-cinq ans, Henry de La Pommeraye proposait de donner à l'avenue de l'Opéra, que l'on achevait, le nom d'avenue Corneille ! C'est grâce aux efforts éclairés de notre excellent confrère M. Camille Le Senne, président d'un comité formé à cet effet, que la généreuse pensée d'élever une statue à Corneille put être conduite à bonne fin. La cérémonie de l'inauguration du monument dû au ciseau habile et délicat du maître sculpteur Allouard, réunissait une nombreuse affluence. C'est sur le côté gauche de la place du Panthéon, entre le temple des grands hommes et la bibliothèque Sainte-Geneviève, que se dresse en bronze, sur un socle de marbre blanc, une très saisissante image du poète, drapé dans son manteau qu'il relève dans un beau mouvement. A ses pieds, le personnage qui escalade les degrés du socle n'est autre que Thalie, muse de la tragédie, à qui l'artiste a donné les traits de Mme Segond-Weber, la belle tragédienne de la Comédie-Française.

Les fêtes théâtrales qui constituaient ce qu'on appela « la Semaine de Corneille » avaient été inaugurées à l'Opéra — nous l'avons vu au précédent chapitre — par la représentation, en matinée, le dimanche 3 juin, du *Cid*, interprété par les artistes du Théâtre-Français. Le premier spectacle, à la Comédie-Française, était donné le même soir et se composait du *Corneille et Richelieu* de

M. Emil[illegible] Silvain ([illegible]rre Corneille) et [illegible] Leloir (le cardinal de Richeli[illegible]), d[illegible] *Stances de Corneille* de M. Sully-Pru[illegible], lues par M. Mounet-Sully, et de la rep[illegible] la *Mort de Pompée*[1].

4 juin. — Entre le *Menteur* et *Cinna*, donnés en matinée, Mlle A. Dudlay lit une vibrante poésie de M. Emmanuel des Essarts, *la France à Corneille.*

5 juin. — Le programme de la matinée consacrée à Corneille comprend *Horace*[2], le troisième acte de *Psyché*, joué par Mlle Piérat (l'Amour) Mlle Francine Clary (Zéphir) et Mlle Maille (Psyché), des poésies de Corneille, *Mélite*, sonnet, *A une Marquise*, stances, et *Iris*, chanson, dites par M. J. Truffier et la première représentation des

---

1. En voici la distribution actuelle, en même temps que celle des deux dernières reprises :

	A Fontainebleau 1809	1860	1906
	Mmes	Mmes	Mmes
Cornélie	Raucourt	Em. Guyon	S.-Weber
Cléopâtre	Georges	Favart	Delvair
Charmion	Gras	Jouvente	Roch
	MM.	MM.	MM.
Achorée	St-Prix	Maubant	Silvain
Jules César	Talma	Beauvallet	P. Mounet
Ptolémée	Damas	Worms	Leitner
Photin	Desprez	Talbot	L. Delaunay
Philippe	Lacave	Barré	Dessonnes
Achillas	Varenne	Chéry	Ravet
Septime	Michelot	Jouanni	Falconnier
Marc-Antoine	Leclerc	Verdellet	Hamel

2. Distribution. — Curiace, M. *Albert Lambert fils.* — Le vieil Horace, M. *Paul Mounet.* — Horace, M. *Jacques Fenoux.* — Flavain, M. *Falconnier.* — Valère, M. *Hamel.* — Tulle, M. *Ravet.* — Camille, Mme *S. Weber.* — Julie, Mlle *Delvair.* — Sabine, Mlle *Madeleine Roch.*

Victoires, à propos en un acte en vers de M. Edouard Franklin[1].

6 JUIN. — C'est le jour même de l'anniversaire de Corneille : reprise de *Nicomède*[2], précédé des *Victoires*, et première représentation des *Larmes de Corneille*, à-propos en un acte, en vers, de M. Le Lasseur[3]. Sans nous arrêter aux belles poésies déclamées par nos plus illustres tragédiens, et à d'ingénieux à-propos remis à la scène en l'honneur de la circonstance, sans revenir sur les glorieux chefs-d'œuvre consacrés, sur lesquels on a tout dit depuis longtemps, nous nous contentons de noter ici, dans cette « Semaine de Corneille », la très intéressante reprise — la dernière date de 1861 — du *Nicomède* du maître, que ne connaissait guère l'actuelle génération. Nicomède, qui donne son nom à la pièce, est aussi beau que le Cid. Vaillance, honneur, esprit, constance d'affection, tout se réunit pour faire de Nicomède un prince accompli.

---

1. DISTRIBUTION. — Le père Joseph, M. *Louis Delaunay*. — Corneille, M. *Jacques Fenoux*. — Mairet, M. *Hamel*. — Scudéry, M. *Ravet*. — Marquis d'Aubusson, M. *Dessonnes*. — Mme de Brienne, Mlle *Géniat*. — Mlle de Scudéry, Mlle *Mitzy-Dalti*.

2. DISTRIBUTION. — Prusias, roi de Bithynie, M. *Silvain*. — Nicomède, fils aîné de Prusias, M. *A. Lambert fils*. — Attale, fils de Prusias et d'Arsinoé, M. *Jacques Fenoux*. — Haraspe, capitaine des gardes, M. *Hamel*. — Flaminus, ambassadeur de Rome, M. *Ravet*. — Arsinoé, 2e femme de Prusias, Mlle *Adeline Dudlay*. — Laodice, reine d'Arménie, Mme S. Weber. — Cléone, confidente d'Arsinoé, Mlle *Lherbay*.

3. DISTRIBUTION. — Corneille, M. *Paul Mounet*. — Un enseigne, M. *Dessonnes*. — Marthe de Fontenelle, Mlle *Renée du Minil*.

Ajoutons au programme : *Une Parisienne à Corneille*, poésie de M. Emile Blémont, dite par Mme Lara ; *Triomphe héroïque*, poème de M. Gustave Zidler, lu par M. Mounet-Sully ; *Salut à Corneille*, lu par M. Silvain. Et le rideau se baissait sur le « Couronnement » du buste de notre grand tragique.

Comment s'étonner des « admirations » de Mme de Sévigné pour les héros de Corneille ? Toute femme de cœur doit se sentir exaltée à l'aspect d'hommes de cette nature. Dans une société nourrie des romans de Mlle de Scudéry et de l'humeur belliqueuse de la Fronde, quel effet ne devaient-ils pas produire ? Est-il surprenant que les premières pièces de Racine aient paru fades à de semblables spectateurs ? Ce qui contribuait sans doute à ranger les femmes du côté de Corneille, c'est qu'il a fait à leur sexe une bien noble part dans la distribution de ses grandes pensées. Voyez Chimène, Emilie, Pauline : quelles âmes d'élite ! Laodice est leur sœur. La mutuelle confiance qui règne entre elle et Nicomède est adminrable. Lorsque ce prince surprend avec Laodice l'ambassadeur de Rome, qui cherche à la séduire au profit d'un autre, il est si sûr d'elle qu'il lui adresse ces mots avec un sourire, en prévoyant la réplique : — « Mais, dites-moi, Madame, a-t-il eu sa réponse ? — Oui, seigneur ! » Laodice n'a besoin que de ces simples mots, il s'en rapporte à elle sur la vigueur de la réponse, et la réponse a été forte en effet. Voltaire se montre d'une injustice criante envers *Nicomède* tout en avouant que c'est une des plus belles preuves du génie de l'auteur ; il critique amèrement surtout un vers magnifique d'indignation. Nicomède, dans la scène que nous venons de citer, dit à Laodice en parlant de l'ambassadeur présent :

> Vous a-t-il conseillé beaucoup de lâchetés,
> Madame ?

Toute la pièce est là ; tout le caractère de Nicomède se révèle dans ce vers. C'est bien la haine et le mépris du disciple d'Annibal pour ceux qui ont assassiné son maître ! Voltaire, homme de tant d'esprit et de goût, a osé écrire ceci : « Voilà des injures aussi grossières que les railleries. Une grande partie de cette pièce est du style burlesque, mais il y a de temps en temps un air de grandeur qui impose et surtout qui intéresse, ce qui est un grand point. » *Nicomède* est une des œuvres dans lesquelles Corneille a mis le plus de grandeur d'âme et d'énergie. Nulle part, il n'excite aussi fortement le sentiment de l'admiration qui fait le fond de toutes ses tragédies, et l'on s'étonne qu'après avoir composé plus de quarante mille vers, il en ait frappé encore de si vigoureux. Quelle solidité de touche, et qu'il vaut mieux être attendri par la noblesse du caractère que par une vulgaire et romanesque intrigue ! L'amour, du reste, est bien traité dans *Nicomède* : Laodice, pleine de courage et de fierté, est l'égale de Chimène. Nicomède, ce jeune et ardent héritier des haines d'Annibal, ce héros, vaillant et adroit comme son maître, se voit forcé de lutter contre l'imbécillité de son père, dont la vieillesse est dominée par une marâtre artificieuse. Dans cette situation, Nicomède, sans rien perdre du respect filial, se montre sublime de résistance à la fois et de fidélité. Cependant, quel père que ce Prusias, faible, ingrat, peureux stupide ! M. Silvain ne s'est pas contenté de monter la pièce — ainsi qu'il eût fait d'une œuvre nouvelle — avec infiniment

d'intelligence et de goût artistique ; il a donné une vie intense au rôle de Prusias. M. Albert Lambert fut un admirable Nicomède, — admirable, je vous dis — et Mme Segond-Weber une Laodice, amoureuse et coquette, absolument délicieuse : nous avons vu le moment où le public enthousiasmé lui demandait de « bisser » au cinquième acte son exclamation d'allégresse, quand elle apprend la délivrance de Nicomède ; les applaudissements furent tels que la représentation s'en trouva nettement interrompue. Voilà un succès dont se souviendra notre charmante tragédienne !... Quant à *Nicomède*, ce sera, à proprement parler, la « révélation » de ces fêtes de Corneille, auxquelles survivra certainement la superbe pièce, tout à la fois sublime et amusante. Cette fête d'anniversaire se complétait d'un ingénieux à-propos patriotique de M. Edouard Franklin, les *Victoires*, et d'une poignante pièce en vers, de M. Le Lasseur, les *Larmes de Corneille*, à laquelle je ne saurais adresser de plus flatteur éloge que de dire qu'elle avait vraiment une allure toute cornélienne. M. Paul Mounet, M. Dessonnes et Mlle Renée du Minil l'ont jouée dans le ton qu'il fallait. Et ce fut plaisir de voir avec quelle chaleur M. Silvain lançait, à la fin d'une soirée inoubliable, le magnifique *Salut à Corneille*, de M. Jules Claretie.

7 JUIN. — *Rodogune* était, en matinée, le morceau capital de la cinquième journée de la « Semaine de Corneille ». Cette tragédie n'avait pas reparu sur l'affiche depuis 1903 ; elle avait été jouée deux fois alors, ce qui portait le chiffre total des repré-

sentations, depuis l'apparition de l'ouvrage (1645), à quatre cent deux. On l'a revue avec un vif plaisir. Nous sommes de ceux qui croient que *Rodogune,* moins pittoresque que le *Cid*, et moins familière au grand public qu'*Horace* et *Cinna* par exemple, marque, avec *Polyeucte*, l'apogée du génie de Corneille. La beauté violente du cinquième acte, si habilement préparé, si remarquablement conduit, a soulevé de longs applaudissements, grossis d'acclamations, où le nom de Corneille se mêlait à ceux des interprètes. Mme Segond-Weber était, une fois de plus admirable, dans Rodogune ; il paraît difficile d'allier mieux l'art le plus savant de bien dire à l'expression des sentiments qui, tour à tour, révoltent et déchirent le cœur de l'infortunée princesse des Parthes. Louons sans restriction la forte interprétation de Mme Adeline Dudlay, tour à tour astucieuse et terrible dans le rôle de Cléopâtre. M. Albert Lambert jouait Antiochus, avec son habituelle supériorité, et la noblesse, la fougue, la mélancolie, la passion de sa belle interprétation méritaient tous les bravos.

[illegible]. — La sixième des représensations organisées en l'honneur de Corneille avait pour programme, avec l'à-propos de M. Marsolleau, *le premier madrigal*, et celui de M. Emile Moreau, *Corneille et Richelieu*, des scènes de *l'Illusion comique* et *Polyeucte*. Dans les scènes de *l'Illusion comique* M. Coquelin cadet était étourdissant de comique et de fantaisie, excellemment secondé

[illegible] — Le Matamore, M. *Coquelin cadet*. — Géronte, [illegible] M. *Grandval*. — Isabelle, Mlle *Dussane*.

du reste par Mlle Dussane, fort adroite et agréable dans le rôle d'Isabelle. *Polyeucte* valait à M. Mounet-Sully un succès triomphal. *Œdipe roi*, *Hamlet* et *Polyeucte* marquent, à notre sens, les points culminants de la carrière du grand tragédien. Dans chacune de ces trois pièces, il est incomparable et et son souvenir restera comme un magnifique exemple. On l'a acclamé à chaque acte, en compagnie de Mme Segond-Weber, — Pauline idéale, à la fois surhumaine et délicieuse, toujours admirable ; de M. Silvain, qui est bien le Félix le plus vrai et le plus intéressant, psychologiquement parlant, qu'on puisse imaginer ; de M. Albert Lambert, qui apporte dans chacun de ses rôles cornéliens la même noblesse et la même intensité de talent en plein épanouissement.

9 JUIN. — Toujours en l'honneur de Corneille, on donne, en matinée, le *Cid*, et l'on joue les *Larmes de Corneille*, et M. Mounet-Sully, lit le *Triomphe héroïque* de M. Zidler...

10 JUIN. — La « Semaine de Corneille » se terminait par deux très belles représentations : *Polyeucte,* en matinée, avec fragments de l'*Illusion comique* et de *Psyché* ; le soir, *Nicomède* était sur l'affiche avec les trois à-propos de MM. Le Lasseur, Edouard Franklin et Marsolleau. Et l'après-midi comme le soir, c'étaient des ovations enthousiastes[1].

---

1. Voici la conclusion de l'intéressant feuilleton que consacrait dans le *Temps*, M. Adolphe Brisson à cette Semaine de Corneille :

« Essayerai-je de dégager un enseignement quelconque de ces belles fêtes littéraires qui nous furent offertes par l'illustre Compagnie ? Elles

11 JUIN. — La Comédie croit devoir honorer la ville de Rouen — patrie de Corneille — d'une belle représentation en l'honneur du glorieux dramaturge dont elle vient de célébrer si dignement le tri-centenaire. Au théâtre des Arts, elle donne *Horace*, avec la même distribution qu'à Paris, et le *Menteur*, où M. Brunot joue Cliton, et Mlle Lynnès, Sabine.

12 JUIN. — Après la « Semaine de Corneille », la « Journée de Dumas »... Cet après-midi, par un clair soleil et sous un ciel idéalement bleu, nous saluâmes comme un chef-d'œuvre de grâce et d'originalité le monument du sculpteur Saint-Marceaux, qui nous montre, de ressemblance parfaite, Alexandre Dumas fils, en son légendaire costume de travail, écoutant les voix des délicieuses femmes qui forment autour du socle de marbre un groupe charmant et vaporeux... Puis, nous eûmes la joie, peu banale, d'entendre louer par le maître de la scène qu'est Victorien Sardou, le maître que fut le glorieux auteur de *Denise* et de *l'Ami des*

---

ont grandi Corneille en nous rendant plus sensible la diversité de son génie, qui embrasse un champ immense : la tragédie, la fantaisie picaresque, la comédie de caractère et de mœurs, toutes les notes, tous les sujets, tous les genres.

« Ces ouvrages, ceux du moins qui nous ont eté montrés, rayonnent de la beauté immortelle des chefs-d'œuvre sur lesquels l'âge n'a point de prise. Ils sont au-dessus de la vieillesse et du temps. On les reconnaît à ce signe qu'ils dégagent une impression de « modernité ». Exprimant dans une forme définitive des idées générales et des passions éternelles, ils sont contemporains de tous les siècles, ils sont toujours jeunes. Et c'est le cas de Corneille comme de Shakespeare, de Racine, de Molière.

« En ce qui touche la Maison, les mêmes solennités ont mis en valeur l'incomparable richesse de sa troupe tragique. Après l'avoir vue évoluer pendant la semaine héroïque autour de l'ombre de Corneille, on n'en saurait plus douter : c'est la première du monde. »

Femmes. Et laissez-moi vous citer ce beau passage du concis et superbe discours de M. Paul Hervieu : « Parvenu au faîte de l'expérience et de la renommée, il entreprit enfin une œuvre de plus, que d'année en année il différa de livrer au public. Etait-ce que dorénavant un légitime orgueil le détachait des résultats de ce monde ? Ou bien supposerons-nous qu'au couronnement de sa vie rayonne la plus imposante timidité ? Toujours est-il qu'en poursuivant sa *Route de Thèbes*, Alexandre Dumas fils fut arrêté par le sphinx de la mort. Il mourut avant d'avoir pris date lui-même pour livrer à la scène sa conception dernière. Aussi une respectueuse réclamation de nos curiosités vibre-t-elle autour de la tombe où ce grand redresseur de torts est allongé à la façon des preux, les bras croisés sur sa comédie inédite comme sur la garde d'une épée neuve, dont toujours on attend de voir surgir l'éclat et les tranchants pour un exploit superbe... » Le soir, le Théatre-Français reprenait *Francillon*[1], qui n'avait pas été jouée depuis cinq

---

1. DISTRIBUTION. — Lucien de Riverolles, M. *Georges Baillet*. — Jean de Carillac, M. *Jules Truffier*. — Célestin, M. *Georges Berr*. — Marquis de Riverolles, M. *Pierre Laugier*. — Henri de Symeux, M. *Leitner*. — Stanislas de Grandredon, M. *Raphaël Duflos*. — Pinguet, M. *Louis Delaunay*. — Un domestique, M. *Falconnier*. — Francine de Riverolles, Mlle *Bartet*. — Annette de Riverolles, Mlle *Müller*. — Thérèse Smith, Mlle *Renée du Minil*. — Elisa, Mlle *Dussane*.

A propos de *Francillon*, rappelons que dans la salle du comité figure un très beau tableau dont le sujet est la lecture de cette pièce par l'auteur aux artistes. A droite, au bout de la table, Alexandre Dumas fils est assis, les feuillets de son œuvre nouvelle à la main, dans tout le feu de sa lecture. En face de lui est M. Jules Claretie, administrateur général, très attentif à la parole du célèbre écrivain. Et tout autour de la table, assis ou debout, les membres du comité d'alors : MM. Got, Frédéric Febvre, Mounet-Sully, Coquelin cadet, Thiron, Barré, Worms, Maubant, Laroche, tous exprimant sur leur physionomie la satisfaction que leur procure la lecture de l'œuvre qui allait entrer immédiatement en répétition.

ans... Connaissez-vous *Si jamais j'te pince?*... Le point de départ et la donnée générale de l'ancienne pièce de Labiche sont exactement les mêmes que ceux de la comédie de Dumas, dont le vrai titre aurait pu être *Les Représailles* ou *Le Talion.* Quand un mari trompe sa femme, c'est une bagatelle; quand c'est la femme qui trompe son mari, c'est une infamie! Telle est la morale habituelle. « Œil pour œil, dent pour dent! » telle est la devise de Mme de Riverolles : Francine, ou Francillon de son surnom. D'une hardiesse beaucoup moins étonnante aujourd'hui qu'autrefois — nous en avons vu bien d'autres, depuis vingt ans! — *Francillon* se fait accepter à force d'habileté et d'esprit. Et l'exquise finesse des traits, l'abondance des mots qui coulent de source, le ton toujours poli et séduisant font passer ce qui d'abord avait pu paraître diablement osé. Il est, sans doute, encore permis de protester contre la thèse paradoxale énoncée par l'illustre dramaturge, et de discuter l'œuvre qu'on vient de reprendre dans le but d'honorer le défunt auteur. Mais on doit convenir que c'est l'une des pièces les plus spirituelles qu'il ait écrites. « Thèse paradoxale », venons-nous de dire. La vérité, c'est qu'en composant cette mordante comédie en trois actes — trois actes qui se passent classiquement dans le même décor et dans l'espace de vingt-quatre heures — Dumas ne voulut rien prouver du tout. Un simple badinage; « Allons, amusons-nous un peu! » s'était dit le grand auteur, et il y alla de tout son esprit, inépuisable et charmeur. Dumas ne savait-il pas aussi bien que nous que la

faute de la femme est autrement grave que celle de l'homme, et qu'il y a mille motifs pour ne pas assimiler le monsieur qui se console de l'absence de madame avec une Rosalie quelconque, à la mère de famille qui s'en irait « faire la fête » dans un cabinet particulier? Des interprètes de la création, il ne reste que Mlle Bartet et M. Truffier. Mlle Bartet est toujours exquise, pleine de charme, d'élégance, de distinction dans cette nerveuse Francine de Riverolles qui s'avilit comme à plaisir, et qui, à la grande joie de tous, est proclamée, à la fin de la pièce, plus vertueuse que Lucrèce. M. Truffier dessine avec une rare justesse la silhouette du vieux beau. Mlle Renée du Minil jouait pour la première fois — excellemment d'ailleurs — le rôle de l'amie qui cherche à connaître la vérité et « fait parler » Francine. C'est à M. Baillet qu'échoit aujourd'hui la difficile tâche de personnifier le mari : vous rappelez-vous Febvre? Et M. Raphaël Duflos a hérité du rôle de Worms, celui du Desgenais, Stanislas de Grandredon, qu'il tient avec beaucoup d'aisance. Mais qui nous rendra l'effet produit jadis, le soir de la première, par l'arrivée de Pinguet, le clerc de notaire en bonne fortune, que représentait délicieusement M. Prudhon?... Après *Francillon*, M. Mounet-Sully lisait, aux applaudissements de toute la salle, le poème d'Henri de Bornier, les *Trois Dumas*, qui était bien de circonstance, et M. Coquelin cadet disait très finement, au nom des comédiens, devant le buste d'Alexandre Dumas fils un très joli *Remerciement*, de M. Jules Claretie. La soirée se terminait par la *Visite de*

noces, où M[lle] Bartet, MM. Le Bargy et de Féraudy, M[lle] Müller étaient tout à fait remarquables.

22 JUIN. — La Comédie donne à Versailles, au profit de l'Œuvre de la « Bouchée de pain », une représentation du *Marquis de Villemer*, où se font plus particulièrement applaudir M[me] Pierson, MM. Albert Lambert et Henry Mayer et M[lle] Yvonne Garrick. — *On ne saurait penser à tout*, d'Alfred de Musset, était joué ce même jour en une matinée organisée par la Société de l'Histoire du Théâtre dans les jardins de l'hôtel de l'ambassade d'Autriche[1].

24 JUIN. — Dans le *Luthier de Crémone*, M[lle] Géniat, souffrante, est remplacée à l'improviste par M[lle] Yvonne Garrick, tout à fait charmante sous les traits de Gianina.

25 JUIN. — Cinquantième représentation de *Paraître* de M. Maurice Donnay.

5 JUILLET. — Première représentation de la *Fontaine de Jouvence*, comédie mythologique en deux actes, en vers, de M. Emile Bergerat[2] et de *la Paix chez soi*, comédie en un acte de M. Georges

1. DISTRIBUTION. — Le marquis de Valberg, M. *Dehelly*. — Germain, M. *Croué*. — Le Baron, M. *Siblot*. — La comtesse, M[lle] *Géniat*. — Victoire M[lle] *Dussane*.

M[me] Desvallières, fille d'Ernest Legouvé, a légué au musée de la Comédie-Française le portrait de J.-N. Bouilly par Boilly, qui ornait la chambre de Legouvé, filleul de Bouilly. M. Lecomte du Nouy vient également de faire don à M. Jules Claretie, pour les collections de la Comédie, d'un cachet ayant appartenu à Rachel, donné par elle à Crémieux, l'avocat, et portant cette devise au-dessous d'un ballon montant dans les nuages : « La tempête m'élève, une piqûre m'abat ».

2. DISTRIBUTION. — Néère, M[me] *Yvonne Garrick*. — Daméta, M[lle] *Madeleine Roch*. — Télamon, M. *Dehelly*. — Archis, M. *Louis Delaunay*. — Un berger d'Arcadie, M. *Ravet*.

Courteline[1]; reprise de la *Princesse de Bagdad*, pièce en trois actes d'Alexandre Dumas fils[2] — M. Emile Bergerat nous montre dans l'antique Grèce de sa « comédie mythologique » deux bons vieillards qui pourraient s'appeler Philémon et Baucis et qu'il nomme Archis et Daméta, puis deux amoureux de moins de vingt ans — tels Daphnis et Chloé — qui s'intitulent Télamon et Néère. Jupiter — en grec, Zeus — conduit l'action sous les traits d'un simple berger et amène nos deux couples près de la célèbre fontaine de Jouvence, qui rend la jeunesse aux vieillards et vieillit aussi les jeunes gens. Daméta voudrait bien retrouver à ses eaux magiques la fraîcheur et la beauté. Archis, au contraire, se refuse à recommencer la vie ; il a été heureux, très heureux : qui lui dit qu'une nouvelle épreuve tournerait aussi bien ? Et pendant ce temps, Néère avoue à Télamon qu'elle croit à peine à ses serments d'éternelle fidélité : qu'adviendra-t-il de son amour quand elle aura cinquante ans ? En se mirant dans la fontaine, on se voit, si l'on est vieux, tel qu'on était jadis, et si l'on est jeune, tel qu'on sera plus tard. De plus, pour changer réellement d'âge, il faut boire l'eau sacrée à l'instant même où l'on y voit son image transformée au futur ou bien au passé. Et voilà que,

---

1. Distribution. — Valentine, Mlle *Leconte*. — Trielle, M. *de Féraudy*.

2. Distribution. — Lionnette, Mme *Raphaële Sisos*. — Une femme de chambre, Mlle *Faylis*. — Raoul de Hun, La petite *Louise Maton*. — Godler, M. *Coquelin cadet*. — Richard, M. *Pierre Laugier*. — Nourvady, M. *Raphaël Duflos*. — Jean de Hun, M. *Henry Mayer*. — Un commissaire de police, M. *Ravet*. — Trevelé, M. *Paul Numa*. — Antoine, M. *Falconnier*. — Un domestique, M. *Laty*.

noces, où Mlle Bartet, MM. Le Bargy et de Féraudy, Mlle Müller étaient tout à fait remarquables.

22 JUIN. — La Comédie donne à Versailles, au profit de l'Œuvre de la « Bouchée de pain », une représentation du *Marquis de Villemer,* où se font plus particulièrement applaudir Mme Pierson, MM. Albert Lambert et Henry Mayer et Mlle Yvonne Garrick. — *On ne saurait penser à tout,* d'Alfred de Musset, était joué ce même jour en une matinée organisée par la Société de l'Histoire du Théâtre dans les jardins de l'hôtel de l'ambassade d'Autriche[1].

24 JUIN. — Dans le *Luthier de Crémone,* Mlle Géniat, souffrante, est remplacée à l'improviste par Mlle Yvonne Garrick, tout à fait charmante sous les traits de Gianina.

25 JUIN. — Cinquantième représentation de *Paraître* de M. Maurice Donnay.

5 JUILLET. — Première représentation de la *Fontaine de Jouvence,* comédie mythologique en deux actes, en vers, de M. Emile Bergerat[2] et de *la Paix chez soi,* comédie en un acte de M. Georges

---

1. DISTRIBUTION. — Le marquis de Valberg, M. *Dehelly.* — Germain, M. *Croué.* — Le Baron, M. *Siblot.* — La comtesse, Mlle *Géniat.* — Victoire Mlle *Dussane.*

Mme Desvallières, fille d'Ernest Legouvé, a légué au musée de la Comédie-Française le portrait de J.-N. Bouilly par Boilly, qui ornait la chambre de Legouvé, filleul de Bouilly. M. Lecomte du Nouy vient également de faire don à M. Jules Claretie, pour les collections de la Comédie, d'un cachet ayant appartenu à Rachel, donné par elle à Crémieux, l'avocat, et portant cette devise au-dessous d'un ballon montant dans les nuages : « La tempête m'élève, une piqûre m'abat ».

2. DISTRIBUTION. — Nérée, Mme *Yvonne Garrick.* — Daméta, Mlle *Madeleine Roch.* — Télamon, M. *Dehelly.* — Archis, M. *Louis Delaunay.* — Un berger d'Arcadie, M. *Ravet.*

Courteline[1]; reprise de la *Princesse de Bagdad*, pièce en trois actes d'Alexandre Dumas fils[2] — M. Emile Bergerat nous montre dans l'antique Grèce de sa « comédie mythologique » deux bons vieillards qui pourraient s'appeler Philémon et Baucis et qu'il nomme Archis et Daméta, puis deux amoureux de moins de vingt ans — tels Daphnis et Chloé — qui s'intitulent Télamon et Néère. Jupiter — en grec, Zeus — conduit l'action sous les traits d'un simple berger et amène nos deux couples près de la célèbre fontaine de Jouvence, qui rend la jeunesse aux vieillards et vieillit aussi les jeunes gens. Daméta voudrait bien retrouver à ses eaux magiques la fraîcheur et la beauté. Archis, au contraire, se refuse à recommencer la vie ; il a été heureux, très heureux : qui lui dit qu'une nouvelle épreuve tournerait aussi bien ? Et pendant ce temps, Néère avoue à Télamon qu'elle croit à peine à ses serments d'éternelle fidélité : qu'adviendra-t-il de son amour quand elle aura cinquante ans ? En se mirant dans la fontaine, on se voit, si l'on est vieux, tel qu'on était jadis, et si l'on est jeune, tel qu'on sera plus tard. De plus, pour changer réellement d'âge, il faut boire l'eau sacrée à l'instant même où l'on y voit son image transformée au futur ou bien au passé. Et voilà que,

---

1. Distribution. — Valentine, Mlle *Leconte*. — Trielle, M. *de Féraudy*.

2. Distribution. — Lionnette, Mme *Raphaële Sisos*. — Une femme de chambre, Mlle *Faylis*. — Raoul de Hun, La petite *Louise Maton*. — Godler, M. *Coquelin cadet*. — Richard, M. *Pierre Laugier*. — Nourvady, M. *Raphaël Duflos*. — Jean de Hun, M. *Henry Mayer*. — Un commissaire de police, M. *Ravet*. — Trevelé, M. *Paul Numa*. — Antoine, M. *Falconnier*. — Un domestique, M. *Laty*.

toutes deux en même temps, et sans se connaître, Daméta et Néère ont la curiosité de s'en aller « voir » dans le légendaire miroir, sans vouloir pousser plus loin l'aventure. Alors — c'est la jolie trouvaille de la pièce — Daméta aperçoit dans la vasque les traits de la petite Néère, tandis que Néère découvre ceux de Daméta. « Me voilà, telle que j'étais autrefois ! » — « Me voici donc dans cinquante ans ! » Le quiproquo n'est-il pas des plus piquants ? Il se prolonge par ce fait qu'induits en erreur par Jupiter lui-même, Archis prend Néère pour sa Daméta, qu'il croit ayant bu le miraculeux breuvage, pendant que Talamon prend Daméta pour sa Néère, qui n'a pas craint d'assumer une vieillesse prématurée. Archis en ressent une douleur pitoyable :

Pourquoi nous désunir en face du trépas ?
Rajeunir ? Je t'aimais, tu ne vieillissais pas !

Et quand Jupiter l'invite à faire comme Daméta, remplissant et vidant la coupe, il répond :

Jamais !
On n'aime pas deux fois autant que je t'aimais !

Alors intervient Jupiter qui tire d'erreur le vieux couple et réconforte les jeunes gens :

Jeunes, à vous d'aimer ; à vous, vieux, de mourir.

Rien n'est plus vrai, hélas ! Et nous n'avions pas besoin de Jupin pour nous le dire, en ce vers qui conclut la pièce... Une pièce gracieuse, un peu

précieuse [illegible] ne [illegible] pas toujours la [illegible]pe et qui [illegible]nera [illegible] être lus. Le public a fait un chaleureux [illegible]cueil aux deux actes de M. Emile Bergerat, très finement interprétés par Mlle Roch, Daméta, si jeune en dépit de ses cheveux blancs ; par Mlle Garrick, malicieuse Néère ; par M. Delaunay, doux philosophe sous les traits d'Archis ; par M. Dehelly, galant amoureux, et par M. Ravet, en Jupiter débonnaire qui « mène le jeu ». « Dans deux ou trois ans — écrivait naguère M. Catulle Mendès, — quand l'énorme succès de *La Paix chez soi* aura fait le tour du monde, la Comédie-Française, conservatrice des chefs-d'œuvre, la mettra à son répertoire, entre le *Cocu imaginaire* et le *Mariage forcé*... » La prédiction de l'éminent ami de M. Courteline s'est heureusement accomplie dans les délais voulus : de chez Antoine, le joli petit acte du charmant humoriste est passé au Théâtre-Français où il a fait la meilleure figure. Faut-il que je vous en rappelle le sujet ? Un jeune ménage : lui, un romancier-feuilletonniste qui trime, mais qui gagne bien sa vie ; elle, une petite femme à cervelle de linotte, occupée seulement à se laisser vivre. Et ce sont des tracasseries de tous les instants, des disputes à propos de tout et de rien. Cela ne peut durer ainsi. Mais le mari a son moyen. C'est le premier du mois, c'est-à-dire le jour où il doit donner à sa femme l'argent nécessaire au ménage, une somme de huit cents francs en chiffres ronds. Or, il ne lui en compte que six cent cinquante... ? Et les cent cinquante

autres ?... Voilà où le moyen devient drôle : très sérieux, le mari tire un carnet et énumère : « pour m'avoir traité d'imbécile et propre à rien, 3 fr. 95 », etc. C'est le chiffre des différentes amendes dont il taxe sa femme chaque fois qu'il a à se plaindre de ses procédés. Ce mois-ci, il y en a pour cent cinquante francs à retenir. La femme crie et tempête ; elle retournera chez sa mère ! Le mari reste inflexible... La femme avoue que si elle réclame les 150 francs, c'est qu'elle a un « effet » à payer, effet qu'elle a contracté en imitant la signature de son mari... Diable ! c'est grave, cela ! Le mari fait la morale, la petite femme pleure et se repent : on tombe dans les bras l'un de l'autre. Voilà la paix assurée !... Pour combien de temps ? Le sujet est traité avec infiniment de verve, et comme toujours, chez l'auteur, le dialogue est écrit avec un soin extrême. La pièce a trouvé, dans Mlle Marie Leconte et dans M. de Féraudy, des interprètes de choix : c'est avec un art tout à fait supérieur et un naturel absolument exquis que l'ont joué merveilleusement les deux excellents artistes. Et nous les avons rappelés pour les acclamer. C'est égal, puisqu'on voulait prendre du Courteline, je ne saurais m'empêcher de regretter qu'à la *Paix chez soi* on n'ait point préféré l'immortel *Boubouroche*... — On se souvient des protestations bruyantes que souleva, il y a vingt-cinq ans, la *Princesse de Bagdad*. On lui fit même l'honneur de la siffler... Au spectacle de ces trois actes haletants, bourrés de situations extraordinaires, voire fantastiques, on a l'impression d'être en présence

d'un fai ers c nt la cause vous est inconnue et dont l'explication est vraiment trop sommaire. C'est amusant, c'est brutal, mais incohérent comme si l'auteur ignorait lui-même le véritable sens du spectacle qu'il nous montre. On dirait qu'il lui suffit que l'apparence de ces choses soit dramatique pour être certain que, par leur simple constatation, il réussira nous intéresser ou à nous émouvoir. C'est l'err ou l'illusion de tous les auteurs de mélodran , et on reste tout étonné de voir l'un des plus puissants maîtres du théâtre contemporain en être dupe, ne fût-ce qu'accidentellement. Hélas ! pourquoi faut-il que les meilleures scènes de la pièce — celles où le talent du grand auteur se font jour avec la plus frappante netteté — n'aient, pour ainsi dire, qu'une valeur épisodique, et nous renseignent si peu sur le compte des êtres étranges et détraqués, à la conduite desquels on prétend nous intéresser ? Il ont tous, en vérité, l'allure de purs maniaques à qui manquerait tout motif d'agir. Que penser, par exemple, de l'héroïne même, de la comtesse Lionnette de Hun, surnommée la princesse de Bagdad par les camarades de son mari, sous prétexte qu'elle est née des amours passagères d'un roi et d'une jolie fille dont la mère était marchande à la toilette et, par surcroît, entremetteuse ? Elle croit devoir nous laisser clairement entendre que si elle a l'âme haute, elle a le cœur sec, ce qui, d'ailleurs ne s'exclut pas toujours. Elle n'aime pas son mari, dont elle est adorée, et elle n'aime pas davantage son fils, le petit Raoul. Elle a avec cela la passion

effrénée du luxe et du plaisir, et si bien qu'elle ruine le malheureux comte de Hun, lequel était pourtant fortement millionnaire. Cette ruine agace assez Lionnette pour qu'elle dise qu'elle se tuera plutôt que d'en accepter les conséquences. C'est parfait. Seulement, comme elle a du sang royal dans les veines, si elle ne craint pas la mort, elle ne veut pas entendre parler du déshonneur. Ce lui serait pourtant bien simple de se déshonorer. Elle a justement là sous la main une façon d'Antony richissime, le farouche Nourvady, qui vient lui proposer d'aller, le jour même, chercher un million « en or vierge » dans un hôtel des Champs-Elysées, dont il lui fait cadeau par dessus le marché. Cette offre fait bondir d'indignation la comtesse. Pendant qu'elle bondit ainsi, Nourvady, pousse l'aplomb jusqu'à aller désintéresser tous ses créanciers, et il en résulte qu'après avoir refusé la clef de l'hôtel où le million repose en l'attendant, notre comtesse finit par aller au rendez-vous, où elle sera pincée, vous vous en souvenez, par M. le commissaire de police requis par son mari. Bien qu'elle soit venue uniquement pour représenter à Nourvady l'indignité de sa conduite, elle ne trouve rien de mieux que de se déshabiller aux trois quarts dans le dessein de bien faire constater le flagrant délit d'adultère qu'elle n'a pas commis. Je vous rappelle tout cela pour vous faire voir que, vraiment, les choses se passent dans la *Princesse de Bagdad* d'une manière peu sensée. Et c'est tout le temps ainsi. Une fois qu'il est entendu que Lionnette s'est compromise pour ce baroque Nourvady, elle veut en avoir le

cœur net. Je [illegible] courtisane malgré moi ! s'écrie-t-elle. Et elle s'apprête à quitter le domicile conjugal sans esprit de retour. Elle le ferait comme elle dit si Nourvady ayant un peu bousculé le petit Raoul, celui-ci ne se mettait à pleurer. En l'entendant pleurer, la comtesse s'aperçoit qu'elle l'aime, et elle en prend occasion pour dire à son mari : Je te jure que je suis innocente. Alors ils pleurent tous les trois — les époux et le petit — et les droits de la famille se trouvent être, du même coup proclamés et vengés. Nous ne croyons pas nous avancer beaucoup en disant que, si les sifflets de la première d'autrefois étaient de trop, il n'en reste pas moins que le magnique talent, ou si vous voulez, le génie dramatique de Dumas fit, en cette occasion, bellement fausse route. A reprise au moins inutile, interprétation médiocre. Mme Raphaële-Sisos avait à lutter contre le souvenir écrasant de l'étrange et belle Sophie Croizette, et je voudrais bien connaître les perfides amis qui lui ont conseillé d'aborder un rôle aussi peu en rapport avec son talent. M. Coquelin cadet reprenait celui de Godler, qu'il n'avait pas pris le temps de s'assimiler, et M. Henry Mayer héritait de la tâche ingrate de personnifier M. Jean de Hun, l'imbécile mari de Lionnette. M. Raphaël Duflos a fait preuve d'infiniment de tact sous les traits du fantastique Nourvady, MM. Laugier et Ravet furent l'un, parfait notaire, et l'autre un commissaire des plus corrects. Citons encore l'adresse et la bonne tenue de M. Numa en un petit rôle d'ami, et glissons sur une reprise plutôt bizarre...

13 JUILLET. — Première représentation du *Prétexte*, comédie en deux actes de M. Daniel Riche[1], accompagné de la *Joie fait peur*, comédie en un acte de Mme Emile de Girardin[2]. — C'est la grande liquidation d'été : tant pis pour les courtes vacances de la pauvre critique ! M. Jules Claretie nous offre une première — une petite première, il est vrai, — tous les huit jours. Après les vers, sur un sujet antique, du brave vétéran Emile Bergerat, ce fut, sur une donnée toute moderne, la prose d'un jeune et vaillant auteur, M. Daniel Riche, déjà plusieurs fois applaudi sur la rive gauche. Quel est, au juste, le motif pour lequel ont jadis divorcé, au bout de cinq ans de mariage, M. et Mme de Ternoy ? Peu importe : toujours est-il que leur fille, Jeanne, est depuis son enfance partagée entre son père et sa mère, tous deux autorisés par la loi à la voir à jours et heures fixes. Mais voici le moment où « son cœur a parlé » en faveur d'un jeune homme charmant, M. André Lebrizard, qui semble bien remplir toutes les conditions requises pour faire un excellent mari. Pourquoi faut-il que Mme de Ternoy — elle s'appelle maintenant Mme de Fiérens — ait jeté son dévolu sur un grotesque nommé Laperche qui, sans être le moins du monde un héros, a eu la chance d'arrêter les chevaux emportés de sa victoria ? A son « sauveur » elle donnera

1. DISTRIBUTION. — Jeanne, Mlle *Müller*. — Mme de Fiérens, Mlle *R. du Minil*. — Mme Lebrizard, Mme *Kolb*. — Augustine, Mlle *Dussane*. — Laperche, M. *G. Berr*. — De Ternoy, M. *P. Laugier*. — André Lebrizard, M. *Numa*.

2. DISTRIBUTION. — Mme Désaubiers, Mme *Pierson*. — Mathilde, Mlle *Géniat*. — Blanche, Mlle *Yvonne Garrick*. — Noël, M. *Coquelin cadet*. — Adrien, M. *Dehelly*. — Octave, M. *Jacques Fenoux*.

la main de sa fille... Laperche n'espérait pas tant : la seule ambition de ce timide sous-chef de bureau est de toucher trois cent vingt-cinq francs par mois, et dans ce but, de se faire protéger auprès de son ministre par cette noble et puissante dame qui, sûrement, a le bras long. Quant à devenir son gendre, il n'y songe pas un instant : il est marié ! Voilà qui est heureux pour M. André Lebrizard, redevenant du coup le prétendu agréé. Le père et la mère s'accorderont, au moins une fois. pour proférer le « oui » réclamé par M. le Maire. Après quoi, le ménage de leur fille deviendra, par leurs continuelles querelles, un véritable enfer. Pour en sortir, ils n'ont qu'un moyen : prendre la fuite. Et pendant qu'ils filent sur l'Italie, les parents n'ayant plus de « prétexte » pour se disputer l'amour de leur fille, se réconcilieront tout naturellement. Dénouement prévu, — trop prévu peut-être — d'un gentil « vaudeville », qui a valu le plus vif succès à M. Georges Berr, le très joyeux et très fin interprète de l'amusant rôle de Laperche, et qui fut gaiement joué avec lui par Mmes Renée du Minil, Müller, Kolb et Dussane, MM. Laugier et Numa.

14 JUILLET. — A l'occasion de la Fête Nationale on donne en matinée gratuite *Nicomède*, l'*Avare* et les scènes de l'*Illusion comique* : énorme spectacle complété par la *Marseillaise*, que dit Mlle Adeline Dudlay[1].

---

1. Mme Bartholdi a offert à la Comédie-Française un groupe en terre cuite représentant les deux romanciers Erckmann et Chatrian dans les bras l'un de l'autre, le premier tenant une plume dans la main droite et

24 JUILLET. — *Sans lui*, la très subtile et très humaine comédie de M. Marcel Girette, reparaît sur l'affiche. M. Paul Numa y reprend avec beaucoup de tact, à côté de Mlle Leconte, toujours délicieusement fine, le rôle de Philippe créé par M. Le Bargy.

29 JUILLET. — Dans le *Médecin malgré lui*, Mlle Bergé jouait pour la première fois le rôle de Lucinde, présentée au public par M. Coquelin cadet, le plus joyeux des Sganarelle. Le spectacle avait commencé par le *Flibustier* de M. Jean Richepin, où M. Leloir est toujours un très vibrant Legoez.

3 AOUT. — Dans les *Fourberies de Scapin*, M. Siblot aborde avec succès le rôle de Chrysale. Mlle Ferdinande Bergé se montre très adroite dans celui d'Hyacinthe.

11 AOUT. — Mlle Yvonne Garrick joue pour la première fois le rôle de Jacqueline du *Bonhomme jadis*.

12 AOUT. — Dans *Il ne faut jurer de rien*, M. Siblot se fait applaudir dans le rôle de l'abbé, qui fut créé par Got et repris ensuite par MM. Maurice de Féraudy, Jules Truffier et Georges Berr.

---

enlaçant de son bras gauche les épaules de son collaborateur. Le morceau, œuvre du sculpteur Bartholdi, est d'une très jolie élégance et d'un très beau mouvement; mais il ne saurait être taxé de symbolisme. Nul n'ignore en effet que les deux auteurs à qui l'on doit tant de romans signés de leurs deux noms accouplés se brouillèrent au moment de leur carrière où la célébrité leur était universellement acquise. Ils moururent sans s'être réconciliés. La Comédie-Française compte à son répertoire trois ouvrage dramatiques des célèbres romanciers, l'*Ami Fritz* et les *Rantzau*, puis le *Juif polonais* qui, après avoir été représenté à l'origine au théâtre Cluny, après avoir passé par l'Ambigu et la Gaité, vint se fixer définitivement au Théâtre-Français.

13 AOUT. — Mlle Renée du Minil qui, depuis son succès dans le *Dédale*, a décidément abordé un nouvel emploi, prend très heureusement possession, dans *Mademoiselle de la Seiglière*[1], du rôle de la baronne de Vaubert, créé par Nathalie et tenu en ces dernières années par Mme Blanche Pierson et Mme Persoons.

17 AOUT. — Dans le *Dépit amoureux*, Mlle Bergé joue le rôle de Lucile.

19 AOUT. — Mlle Dussane est la Lisette de l'*Ecole des maris*; Mlle Bergé Isabelle des *Plaideurs*.

21 AOUT. — Dans le *Petit Hôtel*, de Meilhac, M. Paul Numa tient avec beaucoup de bonne grâce le rôle de Boismartin.

22 AOUT. — Mlle Francine Clary joue, pour la première fois, dans le *Jeu de l'amour et du hasard*, le rôle de Lisette.

23 AOUT. — Dans le *Légataire universel*, où se font toujours applaudir sous les traits de Lisette et de Crispin, Mlle Dussane et M. André Brunot, Mlle Bergé prend possession du rôle d'Isabelle.

24 AOUT. — M. Croué joue pour la première fois, dans le *Médecin malgré lui*, le rôle de Sganarelle, où il paraît excellent de naturel, de verve et de gaieté.

---

1. DISTRIBUTION. — Des Tournelles, M. *Coquelin cadet*. — Marquis de La Seiglière, M. *Pierre Laugier*. — Bernard Stanply, M. *Leitner*. — Raoul de Vaubert, M. *Charles Esquier*. — Jasmin, M. *Croué*. — Baronne de Vaubert, Mlle *Renée du Minil*. — Hélène, Mlle *Géniat*.

25 AOUT. — Le rôle de Figaro, du *Barbier de Séville*, est interprété par M. Croué. Le spectacle commence par le *Rez-de-chaussée*, de M. Berr de Turique, où Mlle Mitzy-Dalti joue le rôle de Fanny.

26 AOUT. — Dans *Andromaque*, où M. Jacques Fenoux reparaît dans Oreste qui fut son rôle de début, Mlle Madeleine Roch se montre très touchante sous les traits d'Andromaque ; Mlle Delvair joue Hermione.

28 AOUT. — Dans le *Monde où l'on s'ennuie*, qui, depuis son apparition en date du 27 avril 1881, n'a pas un seul instant quitté le répertoire, où il fait si brillante figure, M. André Brunot remplit pour la première fois le rôle du sous-préfet Paul Raymond. M. Numa joue Toulonnier, et Mlle Faylis, Mme de Saint-Réault.

29 AOUT. — Dans *Hernani*, où Mme Segond-Weber et M. Albert Lambert font une brillante rentrée, M. Jacques Fenoux joue le rôle de Don Carlos, où le célèbre monologue du quatrième acte lui vaut de très chaleureux applaudissements. M. Ravet aborde le rôle de Ruy Gomez.

1er SEPTEMBRE. — M. André Brunot enlève avec succès le rôle de Crispin des *Folies amoureuses*, où Mlle Francine Clary se montre sous les traits d'Agathe.

8 SEPTEMBRE. — Mme Segond-Weber est la Muse de la *Nuit d'octobre*, et Mlle Bergé, la Marianne de l'*Avare*.

10 SEPTEMBRE. — M. Louis Delaunay joue pour la première fois, dans *Ruy Blas*, le rôle de don Guritan.

13 SEPTEMBRE. — Dans le *Marquis de Villemer*, Mme Persoons aborde le rôle de la marquise.

16 SEPTEMBRE. — C'est, suivant la tradition, par une représentation gratuite que la Comédie inaugure ses matinées dominicales de la saison. On donne l'*Avare*, avec M. Leloir, sous les traits d'Harpagon, M. Truffier dans les travestissements de Maître Jacques, Mme Thérèse Kolb, piquante Frosine. Les *Folies amoureuses* terminent joyeusement le spectacle, avec Mlle Dussane, qui a tout l'esprit et toute la gaieté du rôle de Lisette, Mlle Clary, toute la gentillesse de celui d'Agathe, MM. Laugier, Dehelly et André Brunot, excellents dans Albert, Eraste et Crispin.

20 SEPTEMBRE. — Dans *Mademoiselle de la Seiglière*, M. Truffier joue pour le première fois le rôle de Destournelles, où le fin et pittoresque dessin de son personnage plaît infiniment au public.

24 SEPTEMBRE. — Nous avons revu l'*Enigme* : drame poignant en son anecdote si habilement contée — de logique morale et de vraisemblance matérielle égales, de belle langue théâtrale et de visée humaine, juste et haute. L'effet dramatique est toujours immense depuis bientôt cinq ans que l'émouvante pièce de M. Paul Hervieu est entrée au répertoire du Théâtre-Français, où elle fut dans l'origine admirablement jouée. Seuls de la distri-

bution primitive, MM. Paul Mounet et Henry Mayer sont vaillamment restés sur la brèche : l'un dans le farouche Gérard de Gourgiran, l'autre dans le rôle très difficile du mélancolique amoureux. Et comme, en reprenant des mains de M. Le Bargy le personnage du marquis de Neste, M. Leitner avait su mettre au rôle une flamme qui le hausse au-delà d'un « raisonneur », M. Fenoux, succédant à M. Silvain, a joué, cette fois, Raymond de Gourgiran avec la rudesse et la simplicité qu'il fallait. On sait avec quel art profond des nuances Mmes Bartet et Brandès représentaient autrefois les deux belles-sœurs, la coupable plus réservée, l'innocente plus imprudente en ses propos. Mlles Géniat et Delvair se sont montrées les dignes héritières des tant remarquables créatrices de Léonore et de Gisèle. Et la soirée fut particulièrement heureuse pour Mlle Géniat — d'une vérité si intense dans la découverte et l'aveu de la faute qu'elle fit passer dans la salle un noble frisson. On l'a longuement et justement applaudie; on l'a très chaleureusement rappelée. L'*Enigme* était joyeusement suivie de la *Paix chez soi*, cette copieuse fantaisie de M. Georges Courteline, que Mlle Marie Leconte, de candeur adorable, et M. de Féraudy, de naturel exquis, jouent divinement...

4 OCTOBRE. — La *Femme de Tabarin*[1], qui n'avait pas été représentée depuis plusieurs années,

1. DISTRIBUTION. — Francisquine, Mlle *Rachel Boyer*. — Amalthée, Mlle *Dussane*. — Télamire, Mlle *Francine Clary*. — La princesse Philoxène, Mlle *Mitzy-Dalti*. — Tabarin, M. *Silvain*. — Polyandre, M. *Dehelly*. — Un garde, M. *Hamel*. — Theodomas, M. *Grandval*. — Artaban, M. *Paul Numa*.

reparaiss[illegible] ène [illegible] la Comédie-Française au milieu d'applaudi[illegible] unanimes et extrêmement chaleureux. M. [illegible] n donnait au personnage de la dramatique « parade » de M. Catulle Mendès une grandeur tragique particulièrement émouvante; Mlle Rachel Boyer, une Francisquine coquette, cruelle, délicieuse, était sa digne partenaire.

16 OCTOBRE. — Première représentation de la *Courtisane*, pièce en cinq actes, en vers, de M. Arnyvelde[1]. — Qu'il s'appelle de son vrai nom André Lévy, ou que, belge ou non, l'auteur de la *Courtisane* ait eu l'idée de se choisir, par la voie d'anagramme, un pseudonyme rappelant l'illustre brasseur Artevelde qui joua, au quatorzième sciècle, un rôle si considérable dans l'histoire sociale et politique de Gand, sa ville natale : peu nous importe ! Qu'il ait eu moins de vingt ans au moment précis où fut d'emblée reçue sa pièce : peu nous chaut encore !... La seule question qui nous intéresse est de savoir si elle méritait l'honneur insigne d'être représentée sur les augustes planches de notre premier Théâtre-Français, et si le résultat

---

1. DISTRIBUTION. — Comtesse Féline, Mlle *Delvair*. — Mme de Chambreuse, Mlle *Dussane*. — Une jeune femme, Mlle *Bergé*. — Pyrenna, Mlle *Berthe Cerny*. — Une camériste, Mlle *Faylis*. — Une mère, Mlle *Lherbay*. — Mme de Subrice, Mlle *Farnès*. — Un enfant, *La petite Ugazio*. — Callige, M. *Leloir*. — Robert, M. *Alb. Lambert fils*. — Le roi, M. *Leitner*. — Pradelys, M. *Jacques Fenoux*. — Voron, M. *Joliet*. — Maitre Anselme, M. *Falconnier*. — Prince de Sardane, M. *Hamel*. — D'Hervey, M. *Charles Esquier*. — Un ouvrier, M. *Ravet*. — Un homme, M. *Croué*. — Un jeune homme, M. *Dessonnes*. — Un campagnard, M. *Siblot*. — D'Axel, M. *André Brunot*. — Gilbert, M. *Grandval*. — Georges, M. *Paul Numa*. — Un vieillard, M. *Gaudy*. — Un officier, M. *Laty*. — De Morène, M. *Garrigues*. — Marquis de Salvat, M. *Guilhen*.

final n'a pas amèrement déçu les espérances qu'on avait mises en ce jeune et présomptueux dramaturge. Or — pourquoi n'avoir pas le courage de l'avouer? — médiocre, très médiocre, infiniment médiocre a été l'effet de ce long devoir de rhétorique, lourd ramassis d'œuvres connues : c'est *Ruy Blas* et *Angelo*, c'est aussi *Notre-Dame de Paris* et *Struensée*, c'est encore la *Tour de Nesle*, la *Fille sauvage* et l'*Ennemi du Peuple*. Et l'on découvrirait aussi difficilement en ces cinq actes une idée vraiment originale, que vainement, en ce fatras de poésie, on chercherait un beau vers — le beau vers idéal! Alors? Alors, peut-être eût-il mieux valu laisser à un théâtre d'essai, quel qu'il fût, une pièce aussi imparfaite, et réserver à un ouvrage d'autre envergure, la place enviée qu'on lui a si bénévolement offerte en la grande Maison, la Maison de Molière... L'auteur nous mène en un pays de fantaisie, dont les habitants portent — nous ne savons trop pourquoi — les costumes et les modes du dix-huitième siècle. Et le rideau se lève sur une chasse en forêt, où apparaît Pyrenna — femme de feu, dit l'étymologie du nom aux allures grecques — entourée des seigneurs du palais. Pyrenna — c'est la Courtisane — est une sorte de Marguerite de Bourgogne, passant pour la maîtresse du vieux roi, qu'elle trompe, d'ailleurs au jour et à la nuit. Pourquoi diable! n'a-t-elle pas encore cédé à Pradelys, le premier ministre qui l'aime follement? C'est que, par son entremise, elle espère se hausser jusqu'à la royauté — donnant, donnant! — et qu'aussi Pradelys ne l'inspire pas...

Que voulez-vous? elle n'a point reçu le coup de foudre... Et comme elle est sans cesse en quête d'un frisson nouveau, elle va le trouver fort inopinément sous les grands arbres de cette futaie automnale, où les gens de la chasse ont fait la rencontre inattendue d'un espèce de sauvage demi-nu, admirablement musclé du reste, et qui, voyez son audace! a la prétention d'être l'égal des seigneurs qui le raillent. — « Voilà un homme enfin! » s'écrie dans un magnifique aparté la Courtisane, profondément lasse des fadaises de la cour enrubannée. Et l'on sent que, si elle fait fi des théories humanitaires de l'habitant de la forêt, elle a jeté son dévolu sur l'admirable gars qui a si bien su tenir tête à Pradelys et à sa vile séquelle. — « Vous avez bien fait de leur parler ainsi! » dit la Maria de Neubourg de Victor Hugo. Pyrenna a enlevé son homme des bois : avant peu — tel Ruy Blas — ce Robert sera, aux lieu et place de Don Salluste, je veux dire de Pradelys, le premier ministre d'un roi bonhomme qui n'a jamais été qu'un père pour Pyrenna, dont le visage lui rappelle celui de sa fille fauché par la mort — père débonnaire qui pardonne à Pyrenna toutes ses frasques et ferme les yeux sur toutes ses débauches... Devenu premier ministre, Robert s'empresse d'appliquer au pouvoir les théories que prêchait naguère, en ses grands bois, l'ardent apôtre du communisme et du collectivisme. Tout le monde travaille à la fois pendant six jours, et tout le monde se repose en même temps : « le repos hebdomadaire »... Tout le monde est heureux en cette nouvelle Salente, tout le

monde est content, sauf Pradelys et ses partisans exilés qui ne songent qu'à conspirer — sauf Pyrenna elle-même que Robert et ses palabres socialistes ennuient immensément. Aussi trouve-t-elle drôle de donner rendez-vous, dans la nuit étoilée, au seigneur Pradelys, et de tromper avec lui ce Robert qui la trompe avec son peuple... Mais le vieux roi est mort en léguant son trône à Robert et à Pyrenna, indissolublement unis. Testament royal et projet de conspiration sont, d'ailleurs, l'œuvre machiavélique d'un ignoble valet, Callige, jadis sauvé de la potence et devenu bouffon de cour, bossu comme Triboulet, tordu comme Quasimodo et laid comme le Diable en personne, qui Mime ou Caliban, a mené le jeu pour son propre compte, et aspire, lui aussi, à l'honneur d'être, ne fut-ce qu'un soir, le monstrueux amant de la Courtisane, qu'il a soigneusement grisée et qu'a proprement dégrisée la juste colère de Robert, apprenant quelle épouse est la sienne... Encore une fois Pyrenna trouve ça drôle — c'est une femme de feu, vous le savez — et se donne au hideux Callige, ainsi qu'elle s'est donnée au beau Robert. Puis, l'incident n'ayant d'ailleurs aucune suite pour cette Messaline éhontée, elle excite, en l'idéale cité du travail, la récolte des mécontents qui voudraient bien ne plus travailler du tout. Mais elle a compté sans Pradelys : convaincu par la persuasive parole de Robert et subitement touché par la grâce, l'ex-premier ministre se rallie au collectivisme et met loyalement sa main dans celle de son rival. Pyrenna n'a dès lors plus qu'à partir : ce pays est trop ver-

tueux po[illegible]rt... Le personnage de Pyrenna a été incarn[é av]ec un remarquable talent par M[lle] Berthe Cerny, [pl]eine de grâce et de séduction, de finesse et de jolie perversité. Toujours admirablement à son rôle, elle a joué supérieurement la scène d'ivresse, où elle a mis, avec le vif amusement qu'il fallait, le tact nécessaire. O le délécieux rire communicatif!... Avec un peu plus de netteté dans l'articulation, moins de presse parfois dans la diction et surtout plus de puissance en l'apostrophe finale adressée au peuple, elle eût été absolument parfaite. Telle quelle, elle a fait preuve de fort belles qualités de comédienne et marqué ses titres très sérieux au futur sociétariat. Imberbe dès son apparition dans la forêt — l'homme de la nature avait-il donc une paire de rasoirs au fond de sa cabane solitaire? — M. Albert Lambert fils a dessiné avec esprit le sauvage plaisamment gauche des premiers actes; puis il a vaillamment déclamé ses longues tirades à la Jean-Jacques. M. Fenoux interprète avec autorité et habileté le personnage du ministre Pradelys. M. Leloir, qui excelle à se grimer, a su mettre en relief l'effrayant et difforme Homodéi qu'il avait à rendre. Et M. Leitner s'est appliqué à donner une trés intéressante figure au vieux roi... sublime ou ridicule : c'est bien là, n'est-ce pas? l'avis de sa « mie aimée ». Les petits rôles — ils sont nombreux — sont tous très soigneusement tenus. Riches costumes et somptueux décors — un bois superbe de Jambon, un parc exquis de Jusseaume — la Comédie a fait pour ce début, que nous n'osons dire prometteur, les frais

qu'elle eût pu noblement constater à l'éclosion d'un chef-d'œuvre...

9 NOVEMBRE. — Le *Dédale* faisait sa réapparition sur l'affiche pour la rentrée de Mlle Bartet. Un nombreux public était venu applaudir, dans l'œuvre puissante de M. Paul Hervieu, la grande artiste, dont l'admirable talent n'avait jamais paru plus humain, plus fécond en ressources, plus captivant; il lui prodiguait à chaque acte les bravos et les rappels. Après le troisième notamment, une longue ovation était faite à Mlle Bartet et à M. Le Bargy, que le public associait pendant toute la soirée à l'éclatant succès de sa partenaire.

14 NOVEMBRE. — Première représentation des *Mouettes*, pièce en trois actes de M. Paul Adam[1]. Une femme qui adore et vénère son mari poussera-t-elle le noble sentiment du sacrifice et l'étonnante sublimité de l'abnégation jusqu'à se dévouer pour l'être aimé, au point de consentir à divorcer pour qu'il épouse une autre femme, seule capable de lui apporter, avec le bonheur, la fortune et la gloire?... Telle est la thèse, singulièrement hardie et hautement généreuse, que M. Paul Adam a soutenue avec une simplicité de moyens, une sûreté de logique et une sobriété de style dont — quel qu'ait été le résultat de la tentative — il serait

1. DISTRIBUTION. — Mme Darnot, Mlle *Renée du Minil*. — Yvonne Kervil, Mlle *Lara*. — Marianne, Mlle *Lynnès*. — Anne-Marie, Mlle *Dussane*. — Adrienne Darnot, Mlle *Berthe Cerny*. — Gilberte Darnot, *la petite Lyrisse*. — Chambalot, M. *Raphaël Duflos*. — Jean Kervil, M. *Henry Mayer*.

La « petite Lyrisse » s'appelle, de son vrai nom, Mlle Madeleine Polack; elle est la fille d'une cantatrice très appréciée, Mme Mathilde Polack.

souverainement injuste de ne pas tenir grand compte à l'écrivain de mâle et vigoureux talent, abordant pour la première fois, en dramaturge de belle et puissante sincérité, la scène du Théâtre-Français. Revenu des lointains séjours, où il a laissé une partie de sa santé, le docteur Kervil, modeste médecin de la marine, vit en Bretagne, avec sa chère et sainte femme, occupé à soigner les malades des environs, et à expérimenter le « sérum » qu'il pense avoir découvert et qui ne tendrait à rien moins qu'à guérir la fièvre typhoïde. Malheureusement, il est à bout de ressources et de forces, au moment où il lui faudrait de la vaillance, et même de l'argent, pour faire connaître et fructifier sa fameuse découverte. C'est alors que se présente, sous le vain prétexte de louer une chambre dans sa villa, un ancien ami de collège, le madré Chambalot, devenu grand brasseur d'affaires et représentant d'une importante maison de produits pharmaceutiques, et Chambalot démontre péremptoirement à Kervil que, sans la réclame et la publicité, telles qu'on les entend dans les usages modernes, à coups de grosse caisse et de bank-notes, son invention, qui peut-être sauverait des milliers d'existences, demeurera à l'état de lettre morte... A-t-il donc fallu tout cela à des savants, comme Pasteur et le docteur Roux,

---

1. Distribution. — Marianne, Mlle *Bartet*. — Mme Vilard-Duval, Mme *Pierson*. — Mme de Pogis, Mlle *Renée du Minil*. — Paulette, Mlle *Leconte*. — Max de Pogis, M. *Le Bargy*. — Guillaume Le Breuil. M. *Paul Mounet*. — Vilard-Duval, M. *Louis Delaunay*. — Hubert, M. *Henry Mayer*. — Le docteur, M. *Siblot*. — Un jeune paysan, M. *André Brunot*..

pour arriver au résultat que vous savez?... Mais passons... Chambalot sera le démon tentateur. Une jeune veuve, élégante et fine Parisienne, Mme Adrienne Darnot, est, avec sa belle-mère et sa fille, la locataire de la villa; elle s'intéresse au docteur aussi vivement que le docteur est lui-même épris de ses charmes très réels. Que Kervil l'épouse, et il acquerra ainsi la fortune nécessaire à l'universelle propagande de sa précieuse découverte! Comment ce Satan « qui conduit le bal » parvient-il à persuader Mme Adrienne Darnot et Kervil, se laissant l'un et l'autre assez facilement convertir en vertu de leur inclination réciproque, puis Mme Yvonne Kervil elle-même, tout d'abord assez hésitante, — on le comprendra aisément?... — C'est, après une exposition fort heureusement campée, ce que nous montrent les deux derniers actes d'une pièce, austère sans doute, mais curieuse en sa marche haletante vers un dénouement dont la cruauté eût fait peut-être se cabrer le public... M. Paul Adam a voulu lui donner satisfaction et le renvoyer content. Kervil touché se montre pitoyable et refuse de partir; quand rentre Méphisto, il trouve dans les bras l'un de l'autre le mari et la femme qui jamais ne se quitteront : — « Oh! monsieur Chambalot, dit Yvonne, il y a des mouettes que vous blessez et qui pourtant reprennent leur essor vers la mer, vers le soleil ». Et dans cette dernière phrase se trouvera délicatement expliqué le titre symbolique de la pièce dont l'auteur avait préalablement tiré le *Serpent noir*, l'un de ses romans les plus prenants. Autant il nous

avait par : que la Comédie risquât à gros frais de décors et de costumes la téméraire aventure de la *Courtisane*, autant il nous semble plausible qu'elle ait galamment offert à un homme de la valeur de M. Paul Adam, ardent apôtre du « théâtre d'idées », l'honorable occasion de se produire à la scène en une œuvre aussi vraiment originale et aussi réellement intéressante que les *Mouettes*. Elles ont mis en pleine lumière le talent de metteur en scène et de composition artistique de M. Raphaël Duflos, qui, non content d'avoir adroitement monté la pièce, avait su donner à l'odieux personnage de Chambalot l'âpreté d'ironie et la férocité d'égoïsme que voulait l'auteur. Très simple et très émouvant dans sa douleur discrète et profonde avait été Mlle Lara, sous les traits de la mystique Mme Yvonne Kervil, cet ange du renoncement. Si Mlle Cerny nous apparaissait un peu monotone après ses précédentes créations, mais séduisante tout de même dans la coquette Adrienne Darnot, Mlle du Minil faisait admirer la justesse de ton et l'autorité de diction qu'elle mettait à son rôle de sage belle-mère, prévoyante et trop jeune grand'mère. Il fallait enfin savoir gré à M. Mayer d'avoir fait admettre le rôle, bien ingrat, de Kervil, et féliciter Mlles Lynnès et Dussane — celle-ci très gentille en la soubrette séduite par ce monstre de Chambalot — du soin avec lequel elles avaient dessiné leurs silhouettes de bretonnes bretonnantes.

23 NOVEMBRE. — Suivant une tradition gracieusement perpétuée, la Comédie donne à Lille, une

représentation au bénéfice de la Société des Typographes lillois : on joue le *Voyage de M. Perrichon* et *Gringoire*.

2 DÉCEMBRE. — Avec les *Mouettes*, où Mlle Dussane, grippée, était remplacée par Mlle Bergé, on donnait *Plaisir de rompre* de M. Jules Renard dont les rôles étaient joués pour la première fois par M. Paul Numa (Maurice) et Mlle Mitzy-Dalti (Blanche).

10 DÉCEMBRE. — Première représentation de *Poliche*, comédie en quatre actes, en prose, de M. Henry Bataille[1]. — Quand le rideau se lève sur le premier acte de *Poliche* nous voyons descendre d'automobile — l'automobile est vrai : c'est un début à la Comédie-Française — une compagnie de parisiens fêtards qui, brusquement et bruyamment, font irruption dans un hôtel de banlieue à demi-fermé, la saison d'été étant à peu près finie... Et, parmi les rires et les disputes, ces parisiens effarés et affolés se présentent à nous tant bien que mal : c'est Mme Rosine de Rinck, la jeune veuve, très fortunée, d'un grand marchand d'eau dentifrice ; c'est Mme Pauline Laub, la jolie femme d'un riche bijoutier, plus sot que nature ; c'est enfin Thérésette, la gentille petite amie d'un peintre connu. Voici maintenant, côté des hommes,

---

2. DISTRIBUTION. — Thérésette, Mlle *Leconte*. — Rosine de Rinck, Mlle *Cécile Sorel*. — Augustine, Mlle *Lynnès*. — Eugénie, Mlle *Francine Clary*. — Pauline Laub, Mlle *Berthe Cerny*. — Mme Lecointe, Mlle *Lherbay*. — Didier Meireuil, M. *de Féraudy*. — Boudier, M. *Henry Mayer*. — Le gérant, M. *Hamel*. — Laub, M. *Ravet*. — François, M. *Croué*. — Lecointe, M. *Siblot*. — Deuxième garçon, M. *André Brunot*. — Saint-Vast, M. *Grand*. — Un domestique, M. *Laty*.

Laub, le mari de la belle Pauline ; Boudier, un provincial qui arrive de Lyon et mérite d'y retourner ; puis, le boute-en-train, le comique de la troupe, Didier Meireuil, surnommé Poliche (abréviation de Polichinelle) qui se charge d'ahurir les garçons du restaurant et de préparer le déjeuner improvisé. Poliche est l'amant de Rosine, depuis qu'un soir il l'a tant fait rire qu'elle s'est réveillée le lendemain dans ses bras... Et, au grand ébahissement de Boudier, qui l'a connu à Lyon infiniment plus sensé, il tient l'emploi de farceur, le farceur de chez Maxim ; nous en avons vu divers types, dans le Paris de la haute noce, qui, d'ailleurs, ont fini, d'une façon très tragique ou affreusement banale. Nos automobilistes sont bientôt rejoints par un nouveau compagnon, Victor de Saint-Vast, bel officier démissionnaire et parfait cavalier, ainsi qu'on peut le croire d'un ancien élève de Saumur. Et, à peine Saint-Vast vient-il de mettre le pied à terre que ces dames se l'arrachent à qui mieux mieux : Mme Laub lui donne un rendez-vous pour le lendemain au thé du boulevard Haussmann ; Mme de Rinck lui déclare qu'elle l'attend chez elle, le jour même, à dix heures du soir. Quel est ce monde, plus effronté, sans doute, que le « demi-monde » de Dumas ? Et quelles sont ces mœurs, au moins étranges ?... Au moment où, sans attendre jusqu'au soir, Mme de Rinck embrasse la moustache de Saint-Vast, apparaît Poliche, revenant des cuisines, coiffé d'un bonnet de marmiton, une casserole à la main... Vous croyez qu'il va se fâcher...

Il n'en est rien, et le voilà faisant le pitre de plus belle... jusqu'à l'instant où, les couples s'étant envolés, il tombe à moitié évanoui. Cette gaieté apparente était le masque que se collait sur le visage le sentimental Didier Meireuil. Il faut entendre Poliche raconter à son ami Boudier comment, éperdument épris de Rosine de Rinck, il a compris qu'il ne pourrait jamais être supporté par elle que sous les traits de l'amour bouffon : « Dès qu'elle m'apercevait, Rosine me souriait. Je sentais qu'elle se disait : « Tiens ! voilà le monsieur qui est si rigolo ! »... Alors, mon cher, alors, obscurément, honteusement un peu, je fis ce que tout le monde fait plus ou moins en matière d'amour. Ayant senti le seul côté, le seul, tu entends, par lequel je pouvais plaire à cette femme, je l'exploitai... Quel est celui qui ne devine pas le point sensible par où il atteint la sympathie de l'être chéri ? le terrain bon à cultiver ? Quel est celui qui peut se vanter d'être vraiment soi, en amour ? Suivant l'idée que l'autre se forme de vous, suivant ce qu'il désire que vous lui apportiez en sa vie, on se diminue, on s'augmente, on fait le beau ou le vilain selon la chance. L'affreux désir de plaire à tout prix, par n'importe quel moyen, nous pousse aux pires bassesses... et devenir le pitre désiré, c'est devenir un roi, si le regard chéri s'éclaire d'attention et s'adoucit à votre adresse... » Cependant Rosine apprend que Saint-Vast, à qui elle s'est si facilement donnée, la trompe avec son amie Pauline. Et la trahison, qu'elle soupçonnait, lui est bientôt confirmée de la bouche même de Pauline. — O la

scène, ex u · rosserie féminime, que celle où les deux femmes — Célimène et Arsinoë du *Misanthrope* — échangent férocement leurs confidences, hypocrites ou sincères. — C'est le moment que choisit l'ami Boudier pour révéler à Rosine l'amour romanesque de Policl . C a n'est pas possible ! Poliche aime sérieus t ! Rosine en semble toute émue : elle ne ssera pas partir Poliche ; elle ne le quittera p s ; elle partira pour vivre avec lui en ménage en un coin proche de la forêt de Fontainebleau. Mais vous devinez qu'elle s'ennuiera profondément en cette vie tranquille, et que, malgré les parties de domino avec un couple local, elle ne supportera pas longtemps ce continuel tête-à-tête. Poliche n'est plus Poliche ; il n'est plus drôle, il n'est plus amusant. De nouveau, Rosine pense à Saint-Vast qui — Thérésette vient le lui dire — ne l'a pas oublié non plus. C'est en vain que Didier, qui a tout entendu, fait à Rosine les reproches les plus violents, les plus amers. Il s'effraie lui-même de sa brutalité ; la tâche imposée à Rosine n'est-elle pas au-dessus de ses forces ? Il comprend qu'il n'est pas de ceux qu'on aime longtemps, passionnément, et il a déjà pris la résolution de se sacrifier pour permettre à Rosine d'aller retrouver le beau cavalier qui l'a trompée avec son amie Pauline. La toile se relève sur un très exact décor de petite gare, près de Fontainebleau, pour un dernier acte qui ne dure pas dix minutes... Didier et Rosine y échangent de tendres et mélancoliques adieux. Pourquoi Rosine part-elle si elle a tant de chagrin ? Parce que Poliche le veut... Que dis-je,

Poliche !... Il n'y a plus de Poliche. « Didier Meireuil » « retournera bientôt au pays natal, et se perdra dans le flot des inconnus qui n'ont pas d'histoire. C'est, en vérité, une « bien petite » aventure que nous a contée là M. Henry Bataille, et nous n'avons point retrouvé les qualités de sensibilité délicate et d'observation aiguë justement applaudies au Gymnase dans *l'Enchantement*, au Vaudeville dans *Maman Colibri*. Et puis, faut-il le dire ? le langage des fêtards de *Poliche* étonne et détonne à la Comédie-Française, où nous sommes en droit d'exiger un peu plus de tenue, où les « Ta bouche, bébé » et les « Poil au nez » ont paru singulièrement déplacés... Toujours adroit, toujours excellent comédien, M. de Féraudy avait su tirer du rôle de Poliche (Paillasse ou Cyrano) tout ce qu'il pouvait contenir d'émotion communicative. Mlle Sorel avait finement joué la scène de défi au second acte — le meilleur de la pièce — où Mlle Cerny lui donnait une très cinglante réplique ; puis elle montrait, à l'acte suivant, une grâce douloureuse qui emportait tous ou à peu près tous les suffrages. Mlle Leconte avait su faire passer, à force de malice et d'espièglerie, le rôle assez équivoque de Thérésette ; M. Henry Mayer s'acquittait le mieux du monde de son ingrat personnage de confident. M. Grand enfin, était, au premier acte, un élégant bellâtre qu'on ne revoyait jamais plus...

20 DÉCEMBRE. — *Nicomède* se donne, au Trocadéro, pour le journal *l'Humanité*, précédé d'une conférence de M. Jaurès.

21 DÉCEMBRE. — Le 267me anniversaire de Racine était dignement fêté par une reprise de *Bérénice*, accompagnée des *Plaideurs* et d'un à-propos de M. Georges Docquois. La tragédie faisait un plaisir extrême ; au premier rang, Mlle Bartet, que le public ne se laissait pas, après chaque acte, de rappeler sur la scène. Et le public avait raison : ce rôle est un de ceux où elle se sera montrée la plus accomplie. Avant la tragédie, nous avions eu la comédie : les *Plaideurs*, gaillardement enlevés par les plus anciens de la Maison, chaque chef d'emploi, ayant, selon l'usage, et pour cette circonstance solonnelle, repris possession de son rôle : Leloir, dans Dandin ; Truffier, dans Petit-Jean ; Coquelin cadet, dans l'Intimé ; Laugier, dans Chicaneau ; Mme Amel, dans la comtesse de Pimbèche ; Mlle Müller, dans Isabelle. Des strophes d'Henri de Bornier, lues par M. Mounet-Sully, un *Tour de Ninon*, de M. Georges Docquois, complétaient le programme. Vous saurez donc que Ninon de Lenclos a résolu de brouiller Racine avec Champmeslé. L'illustre comédienne est devenue la maîtresse de Charles de Sévigné, le fils de la marquise ; elle a commis l'imprudence de lui écrire des billets d'amour. Ninon se fait donner le paquet de lettres par le naïf jeune homme, à qui elle a promis ses faveurs ; elle les livrera au poète. Et le tour sera joué. Mais Charles a des remords ; il se sent coupable d'indélicatesse ; il court prévenir Champmeslé, qui arrive chez Ninon juste au moment où celle-ci versait le poison dans le cœur de l'amant trahi. Racine a tout deviné. Il ferme

les yeux ; il jette au feu sans les lire les billets de son amie. Il lui pardonne, il pardonne à Ninon, il n'a pas un mot amer, ni un mot douloureux, ni un mot piquant. Nous ne l'eussions pas cru si philosophe. Il reçoit en souriant les perfides révélations de la délatrice... Faire parler Racine — surtout en vers — n'est pas chose aisée, M. Georges Docquois a de l'ingéniosité dans l'esprit et de l'adresse. Il n'a voulu nous conter qu'une anecdote. L'auteur de *Bérénice* ne lui en tiendra pas rigueur. MM. Dehelly, Fenoux, Mlles Mitzy-Dalti et Delvair ont gentiment enlevé cette bleuette[1].

30 DÉCEMBRE. — On donne en matinée le *Monde où l'on s'ennuie*. Cédant à Mlle Müller le joli rôle de la petite sous-préfète qui invente du Tocque-

1. Le Comité d'administration s'était réuni ce même jour. Le fait important de la séance était la question du sociétariat. Se fondant sur cette considération que, seuls, six douzièmes et demi restaient disponibles, le Comité n'a pas fait de nominations nouvelles ; après avoir augmenté quelques sociétaires, et notamment Mmes Lara, S. Weber, Marie Leconte, Cécile Sorel, Piérat et Jacques Fenoux, il a tenu à ce que figurât au procès-verbal l'expression de son désir de voir élever, l'année prochaine, à pareille époque, au sociétariat, M. Grand et Mlle Berthe Cerny. La part de sociétaire devait être, pour l'année, de 15.000 fr. Mais ce chiffre ne devait devenir certain qu'après l'assemblée générale des sociétaires, au mois de mai de l'année 1907, c'est-à-dire après le règlement définitif des dépenses de l'exercice. On faisait remarquer dans les couloirs de la Comédie, que le chiffre de 15.000 fr. est exactement celui du partage de l'année 1899 : l'année du *Torrent*, d'*Othello*, de *la Conscience de l'enfant*, de la reprise de *Frou-frou*.

L'Assemblée générale des sociétaires avait lieu le surlendemain. La principale mesure adoptée fut la suppression du poste régisseur de la scène. M. Prudhon, qui l'occupait, devenait secrétaire général du théâtre, tandis que M. Duberry était nommé contrôleur général. Comme conséquence, on rétablissait l'ancien système des semainiers. Les membres du Comité d'administration : MM. Mounet-Sully, Coquelin cadet, Silvain, Le Bargy, de Féraudy, Leloir et leurs deux suppléants, MM. Albert Lambert fils et Paul Mounet, étaient chargés tour à tour, et chacun pour une semaine, de la direction de la scène.

ville et p[illegible] pour ta[illegible] avancer son mari, [illegible]rie Leconte, a pris celui de cette délicieuse Suzanne de Villiers, jeune fille étourdie, indisciplinée, inconsc[illegible]ment hardie, qui devient timide et rougissante lorsque la lumière se fait dans son cœur. Et co[illegible]e elle a les deux notes, le rire, et aussi les larmes, les larmes vraies, elle a été, avec sa voix et son talent de « grande comédienne », le personnage même — rendant à ravir un rôle qui lui convient idéalement. Que ne le lui avait-on distribué plus tôt !...

TABLEAU.

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
RÉPERTOIRE MODERNE			
Le Réveil, pièce	3	»	38
1807, comédie	1	»	3
Le Fils de Giboyer, comédie	5	»	4
Le Duel, pièce	3	»	28
En Visite, comédie	1	»	14
Le Bonheur qui passe, comédie	1	»	3
Don Quichotte, drame héroïque en vers.	3 p. 8 t.	»	2
La Conversion d'Alceste, comédie en vers	1	»	4
Il était une bergère, conte en vers	1	»	10
Le Monde où l'on s'ennuie, comédie	3	»	8
Le Petit Hôtel, comédie	1	»	5
Les Phéniciennes, drame antique en vers	1	»	6
Le Cœur a ses raisons, comédie	1	»	8
**Molière*, à-propos	»	»	1
Bataille de dames, comédie	3	»	5
Les Caprices de Marianne, comédie	2	19 janv.	36
Horace et Lydie, comédie en vers	1	»	5
Le Demi-Monde, comédie	5	»	10
Le Marquis de Villemer, comédie	4	28 janv.	18
Gringoire, comédie	1	»	11
On ne badine pas avec l'amour, comédie	3	1er fév.	5
Le Fils naturel, comédie	4 a. 1 pr.	»	6
Les Affaires sont les Affaires, pièce	3	»	10
Œdipe-Roi, drame en vers	5	»	2
La Vraie farce de Maître Pathelin, com.	3	»	20
**Le Parasite*, comédie	1	13 fév.	4
Le Marquis de Priola, pièce	3	»	8
L'Egnime, pièce	2	»	9
Les Burgraves, drame	3 part.	»	1
Ruy-Blas, drame en vers	5	»	5
Les Romanesques, comédie en vers	3	»	5
Rome vaincue, tragédie	5	11 mars	3
Hernani, drame en vers	5	»	14
Mademoiselle de la Seiglière, comédie	4	»	4
L'Aventurière, comédie en vers	4	»	4
Le Père Lebonnard, comédie en vers	4	»	3
Paraître, pièce	4 a. 5 t.	2 avril	71
Le Testament de César Girodot, comédie	3	»	5
Le Bonhomme Jadis, comédie	1	»	7
Shylock ou le Marchand de Venise, comédie en vers	3 a. 5 t.	»	6

RÉPERTOIRE MODERNE *(Suite)*

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
Rue St-Thomas du Louvre, à-propos en vers	1	»	5
Les Effrontés, comédie	5	26 avril	5
Philiberte, comédie en vers	3	»	1
Le Voyage de M. Perrichon, comédie	3	10 mai	25
La Chance de Françoise, comédie	1	17 mai	4
Le Luthier de Crémone, comédie	1	»	4
Corneille et Richelieu, comédie	1	»	6
**Les Victoires*, à-propos en vers	1	5 juin	4
**Les Larmes de Corneille*, à-propos en vers	1	6 juin	3
Le dernier Madrigal, à-propos en vers	1	»	2
Francillon, pièce	3	12 juin	15
Une Visite de noces, comédie	1	12 juin	13
**La Fontaine de Jouvence*, comédie mythologique en vers	2	5 juillet	17
La Princesse de Bagdad, pièce	3	»	6
La Paix chez soi, comédie	1	»	5
Jean-Marie, drame en vers	1	»	4
**Le Prétexte*, comédie	2	13 juillet	18
La Joie fait peur, comédie	1	»	4
Trilby, conte en vers	1	»	3
Sans lui, comédie	1	24 juillet	5
Le Flibustier, comédie en vers	3		2
L'Autographe, comédie	1	»	3
Chez l'Avocat, comédie en vers libres	1	»	2
La Revanche d'Iris, comédie en vers	1	»	1
Le Gendre de Monsieur Poirier, comédie	4	»	1
Il ne faut jurer de rien, comédie	3	»	7
Le Rez-de-chaussée, comédie	1	»	2
Blanchette, comédie	3	»	3
La Nuit d'Octobre, scène en vers	»	»	1
L'Etincelle, comédie	1	»	1
Au Printemps, comédie en vers	1	»	1
La Femme de Tabarin, tragédie-parade	1	4 oct.	3
**La Courtisane*, pièce en vers	5	16 oct.	5
Le Dédale, pièce	5	9 nov.	4
**Les Mouettes*, pièce	3	14 nov.	19
Le Plaisir de rompre, comédie	1	»	3
**Poliche*, comédie	4	10 déc.	11
**Un tour de Ninon*, à-propos	1	12 déc.	2

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
RÉPERTOIRE CLASSIQUE			
Les Fourberies de Scapin, comédie......	3	»	5
Les Femmes savantes, comédie en vers..	5	»	13
Le Dépit amoureux, comédie en vers....	2	»	4
Les Folies amoureuses, comédie en vers.	3	»	7
Le Cid, tragédie........................	5	»	9
Le Médecin malgré lui, comédie.........	3	»	5
Le Malade imaginaire, comédie.........	3	»	8
Le Misanthrope, comédie en vers.......	5	»	1
Le Bourgeois gentilhomme, comédie....	5	25 fév.	5
L'Avare, comédie.......................	5	»	9
Monsieur de Pourceaugnac, comédie....	3	»	5
Tartuffe, comédie en vers...............	5	»	4
Le Barbier de Séville, comédie..........	4	»	5
Horace, tragédie.........................	5	»	6
L'Ecole des Maris, comédie en vers.....	3	»	3
Le Jeu de l'amour et du hasard, coméd..	3	»	3
La Mort de Pompée, tragédie............	5	3 juin	2
Nicomède, tragédie.....................	5	6 juin	6
Le Menteur, comédie en vers...........	5	»	1
Cinna, tragédie.........................	5	»	5
Rodogune, tragédie.....................	5	7 juin	1
Polyeucte, tragédie.....................	5	»	7
L'Illusion comique, comédie............	»	8 juin	4
Psyché, comédie........................	»	»	1
Le Mariage forcé, comédie..............	1	»	3
Le Légataire universel, comédie en vers.	5	»	2
L'Etourdi, comédie en vers............	5	»	1
Les Plaideurs, comédie en vers.........	3	»	2
Andromaque, tragédie..................	5	»	1
Les Précieuses ridicules, comédie.......	1	»	3
Phèdre, tragédie........................	5	»	1
Bérénice, tragédie......................	5	»	2

THÉATRE NATIONAL
DE L'OPÉRA-COMIQUE[1]

Sept ouvrages nouveaux : *Aphrodite*, de M. Camille Erlanger, et *Madame Butterfly*, de M. Puccini, le *Clos*, de M. Silver, le *Roi aveugle*, de M. H. Février, les *Armaillis*, de M. Doret, le *Bonhomme Jadis*, de M. Dalcroze, la *Revanche d'Iris*, de M. Edmond Diet, *Endymion et Phœbé*, de M. Francis Thomé, constitueront — avec la mise à la scène de *Marie-Magdeleine*, de M. Massenet, et les reprises de *Fidelio*, de Beethoven, d'*Iphigénie en Tauride*, de Gluck, de *Fra Diavolo*, d'Auber, et de la *Princesse jaune*, de M. Camille Saint-Saëns — le bilan de l'Opéra-Comique en 1906.

1er JANVIER. — Mme de Nuovina, en représentations à l'Opéra-Comique, faisait sa rentrée dans le rôle de Carmen, un de ceux où elle avait affirmé le plus puissamment son talent original et captivant.

9 JANVIER. — Le départ de Mme Héglon pouvait jeter une ombre fâcheuse dans la brillante distribution de la pittoresque *Miarka*. MM. Jean

1. — Directeur : M. Albert Carré; secrétaire général : M. Léon Jancey.

Richepin et Alexandre Georges devaient se réjouir d'avoir trouvé, en la Vougne que leur donnait M. Albert Carré, une nouvelle interprète absolument digne du rôle. De stature imposante et vraiment théâtrale, Mlle Brohly avait, dès le premier acte, conquis le public, justement épris de sa jeune et belle voix de mezzo, si pure, si pleine, si étendue, si habilement conduite. L'hymne au Soleil, chaleureusement enlevé, lui valait quatre rappels de la salle enthousiaste, et jusqu'à la scène de la mort, où elle produisait une très vive impression, ce n'était, pour la débutante, excellente chanteuse et déjà fort intelligente comédienne, qu'une longue suite d'ovations. Mlle Brohly mettait ainsi un fleuron de plus à la couronne de son admirable professeur, Mme Rosine Laborde, à qui l'Opéra-Comique avait dû déjà des artistes de la valeur de Calvé et de Delna... Ajoutons que M. Beyle chantait ce soir là, et de parfaite façon, le rôle du roi.

11 JANVIER. — Dans *Lakmé*, donnée en matinée, Mme Vallandri remplaçait au pied levé Mme Marie Thiéry, qu'un enrouement retenait loin du théâtre. C'était la première fois que la jeune cantatrice chantait le rôle salle Favart; elle y déployait des qualités de virtuosité — notamment dans le fameux air des « Clochettes » — et de charme qui la faisaient chaleureusement applaudir.

20 JANVIER. — Mme Kutscherra aborde pour la première fois à Paris, dans la version française, le rôle de Léonore de *Fidelio* qui lui a partout valu d'immenses succès.

23 JANVIER. — Dans la *Vie de Bohème*, Mlle Henriquez prend possession du rôle de Musette, aux lieu et place de Mlle Tiphaine qui chante le *Domino noir* à Trianon[1].

27 JANVIER. — Matinée extraordinaire au bénéfice d'un monument élevé à la mémoire d'Edouard Pailleron. Mme la baronne Pierre de Bourgoing, qui naguère prêtait aux fines héroïnes de Pailleron la grâce et le talent subtil de Suzanne Reichenberg, avait organisé avec le plus habile dévouement cette glorification de son auteur favori. Et tour à tour on applaudit le *Parasite*[2] qui fut la première pièce de Pailleron, le second acte du *Monde où l'on s'ennuie*[3] et le second acte de *Cabotins*[4].

---

1. — Au cours du mois de janvier, des représentations populaires de la *Fille du Régiment*, des *Noces de Jeannette*, de *Mignon*, de *Mireille*, du *Domino noir* et de *Lakmé* avaient, en effet, été données par la troupe de l'Opéra-Comique aux théâtres des Gobelins, Trianon et Montparnasse.

2. DISTRIBUTION. — Phèdre, M. *Dessonnes*. — Eaque, M. *André Brunot*. — Un esclave, M. *Laty*. — Myrrhine, Mlle *Géniat*. — Lampito, Mlle *Francine Clary*.

3. DISTRIBUTION. — Paul Raymond, M. *Truffier*. — Le général, M. *Pierre Laugier*. — Bellac, M. *Louis Delaunay*. — Roger de Céran, M. *Dessonnes*. — La duchesse de Réville, Mme *Pierson*. — Jeanne Raymond, Mlle *Müller*. — Mme de Loudan, Mme *Th. Kolb*.

4. DISTRIBUTION. — Pégomas, M. *Maurice de Féraudy*. — Laverset, M. *Leloir*. — Cardevent, M. *Albert Lambert fils*. — Grigneux, M. *Pierre Laugier*. — Brascommié, M. *Dehelly*. — Hugon, M. *Ravet*. — Larvéjol, M. *Croué*. — Saint-Marin, M. *Dessonnes*. — Caracel, M. *André Brunot*. — Morton, M. *Grandval*. — Lovel, M. *Paul Numa*. — Valentine, Mlle *Piérat*. — Une femme de chambre, Mlle *Lynnès*. — Mme de Laverset, Mlle *Géniat*. — Baronne Lunati, Mlle *Francine Clary*.

Le rôle de la divette était joué par Mlle Jeanne Saulier, des Variétés.

Intermèdes : M. Affre et Mlle Margyl, de l'Opéra; Mlles Marié de l'Isle et Mathieu-Lutz, de l'Opéra-Comique; Mme Segond-Weber et M. Truffier, de la Comédie-Française; Mlle Cortés, du théâtre de Covent-Garden; M. Lefort, professeur au Conservatoire, et ses élèves violonistes; « Danses grecques » par Mlle Sandrini, de l'Opéra.

29 JANVIER. — Mme Vallandri chante pour la première fois *Grisélidis*, où elle obtient un très grand succès.

30 JANVIER. — Mme de Nuovina interprète le rôle de Charlotte de *Werther*, qu'elle marque de toute sa personnalité.

15 FÉVRIER. — Réapparition sur l'affiche de *Fra Diavolo* d'Auber, dont on n'a pas oublié le sous-titre : ou *l'Hôtellerie de Terracine*[1].

18 FÉVRIER. — Dans *Fidelio*, donné en matinée, Mlle Claire Friché chante pour la première fois le rôle de Léonore.

22 FÉVRIER. — Les abonnés du jeudi assistaient à la 200e représentation du *Roi d'Ys* de Lalo[2].

27 MARS. — Première représentation d'*Aphrodite*, pièce musicale en six tableaux (d'après le roman de Pierre Louys), poème de M. Louis de Gramont, musique de M. Camille Erlanger[3]. Du

1. DISTRIBUTION. — Fra Diavolo, M. *Edmond Clément*. — Lorenzo, M. *Carbonne*. — Milord, M. *Gourdon*. — Giacomo, M. *Billot*. — Beppo, M. *Mesmaëcker*. — Mathéo, M. *Guillamat*. — Zerline, Mlle *Tiphaine*. Milady, Mme *Pierron*.

2. — Rappelons ici que la première représentation eut lieu le 7 mai 1888 et souleva l'enthousiasme de tous les musiciens. Ce fut une inoubliable soirée pendant laquelle les créateurs, Talazac, Bouvet, Cobalet, Fournets, Mlles Deschamps et Simonnet furent acclamés à chaque acte. L'Opéra-Comique était à cette époque sous la direction de M. Paravey, dont le court séjour à la salle Favart compte cependant trois grands succès : *Esclarmonde*, le *Roi d'Ys* et la *Basoche*. La 100e représentation de la magistrale partition de Lalo fut donnée le 5 juin 1889.

3. DISTRIBUTION. — Démétrios, M. *Léon Beyle*. — Timon, M. *Allard*. — Philodème, M. *D. Devriès*. — Callidès, M. *Ghasne*. — Le Geôlier. M. *Huberdeau*. — Le grand-prêtre, M. *Guillamat*. — Chrysis, Mlle *Mary Garden*. — Bacchis, Mlle *Claire Friché*. — Myrto, Mlle *Mathieu-Lutz*. — Rhodis, Mlle *Demellier*. — Théano, Mlle *Régina Badet*. — Chimairis, Mlle *Brohly*. — Sezo, Mlle *Brozia*. — Mousario, Mme *J. Guionie*. — Corinna, Mlle *Dumesnil*. — Séléné, Mlle *Velder*. — Philotis, Mlle *Hen-*

sensuel e v ueux roman, devenu rapidement si célèbre qu'à lui tout seul — *homo unius libri ?* — il établit, voici dix ans, la réputation de son jeune auteur, M. Pierre Louys, un très fin lettré, librettiste prodigieusement habile, M. Louis de Gramont, a tiré, avec autant d'ingéniosité que de conscience, un poème intéressant et clair, dont l'action, infiniment simple, peut se réduire à ces lignes. Nous sommes en Egypte, en pleine décadence grecque. Sur la jetée d'Alexandrie, avant la tombée du jour, le beau Démétrios, le fier sculpteur, l'ami de la reine Bérénice qui voulut lui servir de modèle pour sa statue de l'Aphrodite du temple, aussi riche, aussi puissant que la reine elle-même, promène son ennui. Et comme il consulte Chimairis, la juive, qui sait lire dans les lignes de la main, celle-ci lui prédit un avenir qui se perd dans le sang d'une femme, et puis d'une femme, et puis dans le sien propre... Démétrios passe, incrédule, quand apparaît sur la jetée une délicieuse créature, dont la chevelure d'or fauve met une clarté dans la nuit, dont la démarche est harmonieuse autant que souple est la ligne de son beau corps ondulant à chacun de ses pas. C'est Chrysis, la Galiléenne. Et soudain Démétrios a reçu le coup de

---

riquez. — Tryphera, Mlle *Gonzalez.* — Diomède, Mlle *Gomès.* — Joëssa, Mlle *Duchesne.* — Héliope, Mlle *Costès.* — Hermione, Mlle *Vuillefroy.* — Crobyle, Mlle *Demougeot.*.

Au 2e acte, danses sacrées ; au 3e acte, danses bachiques, réglées par Mme Mariquita, dansées par Mlle Régina Badet, 1re danseuse ; Mlles G. Dugué, Luparia, Mary Chambon et le corps de ballet.

L'orchestre était dirigé par M. Luigini.

Cette première représentation se donnait au profit des familles des victimes de la catastrophe de Courrières.

foudre. — « Je ne me suis encore refusée à personne, lui dit la capricieuse courtisane ; mais toi, le maître d'Alexandrie, tu ne connaîtras jamais rien de ma beauté... » — Je te donnerai tout l'or du monde ! » — « De l'or, j'en suis lasse, lui répond-elle, et de toi je ne veux que trois choses : un miroir, un peigne, un collier... » Et Démétrios jure, par l'Aphrodite, de voler pour elle le miroir de Bacchis, où Sapho se mira, de tuer pour elle Touni, la femme du grand-prêtre, afin de lui prendre son peigne d'ivoire, de dérober pour elle — infâme sacrilège — à la statue de la déesse, en son temple sacré, le collier à sept rangs de perles... Chrysis aura les trois cadeaux, c'est juré, et Démétrios aura ainsi l'amour de Chrysis. Voici le temple merveillleux où, sur un piédestal de pierre rose chargé de trésors appendus, se dresse la statue colossale de la déesse dont le cou est orné du collier de perles à sept rangs. Démétrios a tué et il a volé : il a le miroir d'argent dérobé chez Bacchis, le peigne d'ivoire arraché des cheveux de Touni poignardée. Il lui faut prendre maintenant le collier d'Aphrodite, et au milieu de l'orgie — qui fait l'objet du tableau suivant — au moment où Bacchis vient de faire mettre en croix la petite esclave qu'elle accuse de lui avoir volé son miroir, Chrysis devine que, si Démétrios a commis un crime, il les a commis tous : le maître de l'Egypte, impassible et dédaigneux, est son captif et son esclave ; elle n'a plus qu'à tenir sa promesse. Elle lui apporte donc le prix de son obéissance, et ils répètent ensemble les derniers vers d'un chant

d'amour originaire du pays de Génézareth... quand, soudain, se font entendre des rumeurs lointaines : Alexandrie maudit l'auteur, encore inconnu, des crimes que vous savez. Le rêve est achevé : c'est le réveil vengeur ! Démétrios, bourrelé de remords, se ressaisit, et veut chasser l'inspiratrice de ses forfaits. Mais celle-ci s'est prise à son propre piège : elle aime celui qui fut sa victime et qui maintenant est son maître. Peut-elle le mieux prouver qu'en jurant, non plus par l'Aphrodite, à laquelle, en sa qualité de Galiléenne, elle ne croit pas, mais par Javêh, le Dieu d'Israël, de faire à son tour ce qu'il voudra lui commander ? Et suivant son ordre, elle se montrera à tous les yeux avec la parure impie et criminelle, le miroir à la main, le peigne en ses cheveux, portant au cou les perles de la déesse. — « Tu t'en iras ainsi par la ville, lui enjoint Démétrios, et moi je t'irai voir demain dans ta prison. » Avouez que la vengeance est cruelle et que plutôt mince est la consolation... Démétrios ne tient, d'ailleurs, pas sa promesse. Quand il vient lui apporter l'amour, ainsi qu'il le prétend, Chrysis, arrêtée et condamnée à boire la ciguë, a déjà rendu le dernier soupir, n'ayant eu d'autres adieux que ceux, au travers des barreaux de son cachot, de ses jeunes amies — deux inséparables — les petites joueuses de flûte, Myrto et Rhodis. Ce sont elles encore qui, de façon mélancolique et touchante, ont le dernier mot de la pièce : ne portent-elles pas au bois sacré, planté de sycomores et de cyprès, le corps adoré de leur chère Chrysis qu'elles enterrent sous les fleurs, couchée

au fond de la tombe sablonneuse, aux pâles rayons de la lune... Nous avons dit l'exceptionnelle valeur du poème de M. Louis de Gramont. Il nous faut rendre hommage au talent ferme, vigoureux et souple, à l'ardente sincérité et à la profonde conviction du savant et parfait musicien qu'est M. Camille Erlanger, possédant comme pas un les ressources de la technique, en même temps qu'une main infiniment assurée. Sa nouvelle partition dénote hautement une conception absolument réfléchie. La couleur est la qualité maîtresse de la musique d'*Aphrodite*, qui évoque par ses rythmes, par ses harmonies, par sa peinture instrumentale, toute l'ambiance du voluptueux conte de Pierre Louys. Elle ne ressemble ni à *Kermaria*, ni à *Saint-Julien l'Hospitalier*, ni au *Juif polonais*, ni même au *Fils de l'Etoile*... C'est naturellement aux modes orientaux et aux chants grecs que le compositeur a puisé les bases de la couleur qui caractérise sa musique. Et cela, sans doute, ne va pas sans quelque monotonie. A cela près, *Aphrodite* est vraiment une belle œuvre, où abondent les pages savoureuses. Le premier tableau est un délice, avec la si gracieuse mélodie des petites joueuses de flûte, le curieux babil des courtisanes, la piquante scène de la chiromancienne, la première rencontre de Démétrios et de Chrysis, et la subtile demande des trois cadeaux, si joliment accompagnée par le violoncelle. Puis, c'est la scène des offrandes, à l'acte du Temple ; la musique brutalement orgiaque du festin chez Bacchis, avec le poétique intermède de la danse de Théano et la scène sanglante du cruci-

fiement d la tite Corrina ; l'ardent duo d'amour avec la pénétrante évocation du Cantique des Cantiques ; la mort poignante de Chrysis et les touchants adieux de Rhodis et de Myrto à l'amie défunte. Ce fut un véritable enchantement que l'apparition de Mlle Garden sous les voiles d'or de la belle Chrysis, dont elle réalisait le type de la plus idéale façon. Tout en elle est charme et séduction : sa voix si pure, sa diction si câline, en dépit, ou même à cause de son léger accent, son jeu si vibrant et de vérité si intense. Une fois de plus, après des créations curieusement variées, elle s'est révélée tout à fait grande artiste... M. Léon Beyle lui donnait, avec son habituel talent de chanteur, une belle réplique dans le rôle de Démétrios. On ne pouvait incarner avec plus de grâce les deux petites joueuses de flûte, la blonde Myrto et sa douce amie la brune Rhodis, que ne le font Mlles Mathieu-Lutz et Demellier, ni marier ensemble deux voix plus jeunes, plus fraîches et plus sûres. Mlle Friché s'est, cette fois, contentée d'un bout de rôle, celui de la cruelle Bacchis, où elle a su se tailler un succès. Sa pauvre petite victime Corinna, intelligemment réprésentée par Mlle Dumesnil, a fait apprécier des notes joliment timbrées. Louons encore le superbe contralto de Mlle Brohly, vouée, depuis *Miarka,* aux chiromanciennes, et la belle articulation de M. Huberdeau dans les quelques phrases du geôlier. Mais n'oublions pas surtout Mlle Régina Badet, la danseuse exquise, si justement applaudie dans l'original intermède du festin que nous devions à la féconde imagination de Mme Mari-

quita. M. Albert Carré avait merveilleusement servi les auteurs d'*Aphrodite*, par le goût déployé dans le choix des décors — tous de Jusseaume, et tous fort beaux — et dans le luxe d'une mise en scène qu'on ne pouvait souhaiter ni plus vivante ni plus brillante. Ajoutons que, sous la magistrale direction de M. Luigini, l'orchestre de l'Opéra-Comique avait remporté une nouvelle victoire.

12 AVRIL. — *Marie-Magdeleine* de M. Massenet. — C'est en avril 1873 — trente trois ans ! — que M. Massenet faisait exécuter à l'Odéon, sous la direction de M. Colonne, le drame sacré de *Marie-Magdeleine*, auquel Mme Viardot, MM. Bosquin et Petit prêtaient alors le concours de leur talent. C'était à dessein que, malgré la nature du sujet traité, il ne qualifiait pas cette œuvre d'oratorio. Le jeune musicien n'avait pas pris et n'avait pas voulu prendre, en cette occasion, le style large, noble et pompeux de l'oratorio. Peintre et poète, il avait prétendu, dans cette œuvre nouvelle et longuement caressée, donner place à la rêverie et au paysage ; de plus, il y faisait entendre des accents d'une passion véritablement humaine, d'une tendresse en quelque sorte terrestre qui auraient pu donner matière à critique s'il avait laissé supposer qu'il voulait marcher sur les traces de Haendel, de Bach ou de Mendelssohn. L'œuvre était belle, suave, pure de lignes, tout imprégnée d'un parfum de jeunesse et de poésie, avec cela grandiose par instants et véritablement émouvante. C'était assez, certes, pour légitimer le succès qui l'accueillit à son apparition et qui la suivit lors de son exécu-

tion à l'Opéra-Comique. Et cette œuvre, qui plaça jadis M. Massenet au premier rang de nos compositeurs modernes, revient aujourd'hui à l'Opéra-Comique, non plus sous forme concertante, mais sous la forme théâtrale, essayée déjà il y a quelques années à Nice par MM. Saugey et Luigini. Et l'on peut dire qu'elle y rentre triomphalement. Quatre tableaux. Au premier, Méryem, agitée par le remords, vient chercher la paix aux lieux où Jésus lui apparut la première fois. Ses amis rient de son repentir, et Judas lui conseille de chasser la tristesse pour réveiller l'amour. Méryem pleure, la foule l'insulte, quand Jésus s'avance, la défend, et fait tomber à genoux le traître Judas et la foule subitement apaisée par sa parole. Au second acte, la courtisane attend avec une vive impatience que Jésus vienne la visiter. Celui-ci paraît, elle se prosterne et implore sa bénédiction ; puis, convertie par la parole sainte, elle offre à Dieu son repentir et se fait l'humble servante du Christ. Les disciples arrivent, amenés par Judas, et joignent leur voix à celle de Jésus pour prier. Le drame se termine par les deux tableaux de la mort du Sauveur sur le Golgotha, de la venue des saintes femmes et de Magdeleine à son tombeau, puis par l'apparition et la résurrection du Christ. Faut-il donc rappeler toutes les belles pages de cette partition devenue célèbre : le gracieux chœur du début ; le premier air de Méryem, avec les éclats de rire de ses compagnes ; le si joli morceau d'orchestre et le chœur de femmes de la fête chez Méryem ; la phrase charmante de celle-ci : « Je ne vis que par sa pensée » ;

son duo avec Jésus et la prière des disciples ; le tableau du Golgotha, dont l'effet est saisissant ; puis, la scène de la Rédemption qui débute à l'orchestre par une mélodie d'une infinie douceur, et le touchant dialogue de Magdeleine avec les saintes femmes ? Autant de pages de l'ordre le plus élevé, sur lesquelles plane peut-être le *Pater* qui termine le second acte : c'est grand et tout à fait beau... On l'a redemandé d'acclamation aux excellents choristes de l'Opéra-Comique. Bref, à cette mise au théâtre de *Marie-Magdeleine*, présentée par ce maître du goût qui s'appelle M. Albert Carré, supérieurement conduite par le remarquable musicien qu'était M. Alexandre Luigini, si expressivement chantée par M. Dufranne, cauteleux et terrible Judas, par M. Salignac, Jésus très vibrant et très onctueux, il ne manquait guère qu'une Méryem : Mme Aïno Akté était, hélas ! loin de nous y donner tout ce que nous attendions d'elle...

8 MAI. — Première représentation du *Roi aveugle*, légende scandinave en deux tableaux de M. Hugues Le Roux, musique de M. Février[1]. Combien « théâtre » est la *Marie-Magdeleine* de M. Massenet ! Que l'est peu, au contraire, le *Roi aveugle* de MM. Hugues Le Roux et Henry Février ! Que d'obscurité, toute norvégienne, en ces deux actes à peine séparés par un brumeux interlude ! Et depuis le moment où nous vîmes s'enfoncer peu à

---

1. DISTRIBUTION. — Le Roi, M. *Vieuille*. — Le Viking, M. *Fernet*. — Ymer, M. *D. Devriès*. — Premier homme, M. *Bernard*. — Deuxième homme, M. *Simard*. — Hilda, Mme *Vallandri*. — Une jeune fille, Mlle *d'Oligé*.

peu dans la vaste mer le rouge soleil dont s'éclairait le triste horizon d'un fjord scandinave, nous fûmes plongés dans la nuit profonde... Comment voulez-vous que le public s'intéresse à des choses qu'il ne voit pas, à l'aventure de la blonde princesse Hilda subitement ravie à son père, le Roi aveugle, par le beau viking qui l'emporte sur son « vaisseau fantôme » et ne la ramènera que pour l'inviter à choisir entre son père et lui...? Hilda est déjà toute à l'amour. Ainsi le veut la rigoureuse loi de nature dont M. Paul Hervieu a fait un superbe drame : la *Course du flambeau.* Aucune action, aucun mouvement dans le vague, trop vague et trop ingrat livret dont M. Hugues Le Roux a fait ironiquement cadeau à un modeste débutant. Attendons M. Henry Février à sa seconde pièce, la puissante *Monna Vanna* de M. Mœterlinck, paraît-il. Et faisons crédit, pour cette première fois, au jeune élève de M. Gabriel Fauré, le grand charmeur. M. Février s'est montré bon technicien, c'est déjà quelque chose : plus tard, il nous révélera sans doute une personnalité qui ne se dégage pas suffisamment aujourd'hui de ses souvenirs tout wagnériens. A M. Vieuille, roi très majestueux, à M. Fernet, entraînant viking, à M. Devriès, à Mme Vallandri surtout, qui a chanté de façon délicieuse le rôle d'Hilda, le compositeur devrait de vifs remerciements : ils méritaient tous nos plus sincères compliments.

13 MAI. — La *Revanche d'Iris* nous transporte dans la Grèce classique. Joli décor de bois brossé par le talentueux Jusseaume, et qu'il nous semble

bien avoir admiré déjà dans *Titania*... Iris, la messagère des dieux, envoyée sur la terre pour y chercher une honnête femme, s'il en existe, rencontre Diogène et son tonneau. Ce cynique lui dit dit toutes sortes d'horreurs du beau sexe, puis l'amène à se regarder dans la fontaine voisine où il boit sans sébile, depuis qu'il a rejeté ce meuble de luxe ; il lui dit alors, pour dernier compliment, que la femme qu'elle y voit ne vaut pas mieux que les autres. Iris jure de se venger. Par l'intervention surnaturelle de Cupidon, elle rend Diogène amoureux ; elle l'agace, elle l'affole, puis l'amène à se mirer à son tour dans la même source où il a la honte de ne pas voir un homme. La *Revanche d'Iris*, excellente fantaisie du jeune auteur, écrite en vers vifs et bien tournés, fut autrefois le début au théâtre de M. Paul Ferrier, qui avait pour interprètes M. Coquelin aîné et Mlle Ponsin, devenue plus tard Mme Provost-Ponsin. M. Ferrier a repris son œuvre plus que trentenaire pour en faire le livret d'une comédie lyrique qu'a traitée avec infiniment de goût un exquis musicien, M. Edmond Diet, l'auteur de certaine *Madame Putiphar*, joyeusement applaudie il y a quelques années à l'Athénée. Mlle Tiphaine et M. Delvoye ont mis toute leur verve à rendre les piquants rôles d'Iris et de Diogène. Et voilà un acte, heureux entre tous, qui ne devrait, ce nous semble, pas plus quitter le répertoire de l'Opéra-Comique, que la pièce primitive n'a guère quitté celui de la Comédie-Française.

26 MAI. — Matinée extraordinaire, donnée au Trocadéro, au profit de la caisse des retraites du

personnel de l'orchestre, des chœurs et des employés de scène de l'Opéra-Comique, avec le concours de Mlle Emma Calvé, de Mmes Félia Litvinne, Jeanne Raunay, Guiraudon-Cain et Lœwenstein-Rioton, de Mlle Mary Garden, Mme Marguerite Carré, Mme Marie Thiéry, Mlles Marié de l'Isle, Claire Friché, Angèle Pornot, Cesbron, Tiphaine, Cocyte, Lucy Vauthrin, Guionie, Rachel Launay, Comès, Régina Badet, Christine Kerf, et de MM. Fugère, Ed. Clément, Léon Beyle, Salignac, Dufranne, L. Fleury, des artistes des chœurs, du ballet et des musiciens de l'orchestre, dirigés par MM. Alfred Bruneau, Xavier Leroux, Camille Erlanger, A. Luigini, Ruhlmann et Picheran.

30 MAI. — Ce fut, ce jour-là, un succès fou, un véritable triomphe que la matinée de la *Vivandière*, donnée an bénéfice du monument de Benjamin Godard, pour la rentrée, l'éphèmère rentrée alors, de Mme Delna, la superbe créatrice de l'œuvre de Benjamin Godard et de M. Henri Cain. La salle était comble, le public euthousiaste et transporté ne fit pas moins de vingt-six rappels à la grande cantatrice. Il y avait de la joie et de la frénésie dans l'air. Des gens qui ne se connaissaient pas se congratulaient; c'était l'admiration vibrante, violente et déchaînée. Et si, comme on le disait, sa détermination d'abandonner le théâtre était irrévocable, Mme Delma devait garder longtemps le souvenir de ce succès grandiose. A la porte, un millier de personnes attendaient sa sortie, et lorsqu'elle monta en voiture, ce furent des cris et

des vivats. L'élite du monde, des lettres, des arts, du théâtre et de la musique assistait à cette belle représentation. On fit fête aux autres interprètes, et le succès de Mlle Lucy Vauthrin, de MM. Fugère, Devriès, Jean Périer, Mesmaecker et Ghasne, et de Mlles Régina Badet, Cerf, Richaume, Dugué et Lnparia dans le *Ballet Breton*, merveilleusement réglé par Mme Mariquita, fut des plus vifs, M. Luigini conduisait l'orchestre avec son autorité et sa maëstria accoutumées. Le programme, vendu par de charmantes artistes, était orné de jolis vers inédits de M. Catulle Mendès.

3 juin. — Dans une matinée organisée par la Ligue de l'Enseignement et à laquelle sont invités les maîtres et les professeurs des écoles de la ville de Paris, on donne la *Louise* de M. Gustave Charpentier. Mme Silvain, de la Comédie-Française, lit une poésie de circonstance de M. Jean Philippe, *l'Instituteur laique* [1].

6 juin. — Première représentation du *Clos*, opéra-comique en quatre actes, d'après le roman d'Amédée Achard, poème de M. Michel Carré, musique de M. Charles Silver [2]. Avant de devenir l'aimable opéra-comique que nous venons de voir, pittoresquement encadré dans de jolis décors

1. — Le prix Monbinne, d'une valeur de 3.000 francs, qui doit être décerné à l'auteur de la musique d'un opéra-comique en un ou plusieurs actes que l'Académie aura jugé le plus digne de cette récompense, était donné à M. Ch.-M. Widor, pour les *Pêcheurs de Saint-Jean* représentés à l'Opéra-Comique à la fin de la précédente année.

2. Distribution. — Geneviève, Mme *Marie Thiéry*. — Margot, Mme *Dangès*. — Jean Simon, M. *Ed. Clément*. — Pierre, M. *Dufranne*. — Hennebaut, M. *Vieuille*. — Blaisot, M. *Cazeneuve*. — Gervais, M. *Billot*. — Pelavoix, M. *Mesmaecker*. — Pacôme, M. *Langlois*.

ensoleillés de M. Bertin, animés d'une piquante mise en scène normande de M. Albert Carré, avant d'être le drame bien sage par lequel l'acteur Dumaine inaugurait, il y a plus de quarante ans, son éphémère direction de la Gaîté, le *Clos* fut — sous le nom de *Clos Pommier* — un livre, paru à grand nombre d'exemplaires, de l'excellent romancier Amédée Achard. Et voici la très simple histoire que tira fort adroitement de la primitive nouvelle, l'habile librettiste Michel Carré. Le père Gervais, garde champêtre à Dives, en Calvados, doit mille écus hypothéqués sur le clos Hennebaut un gobseck de village, assurément digne de figurer dans la célèbre collection d'Honoré de Balzac. On sait de quelle ardente passion le paysan chérit la terre. Pour le père Gervais, se dessaisir du « clos » serait, certes, une douleur plus amère que la mort; mais mille écus ne se trouvent pas dans un abreuvoir à rouge-gorge. Que faire? Pierre Hennebaut, fils de l'usurier, adore Geneviève, et le mariage concilierait tout... Geneviève y consent, quoique son cœur appartienne à un brave marin, Jean Simon. Elle sera honnête femme, et fera, avec son malheur, le bonheur de Pierre, au demeurant fort bon garçon. Le temps se passe, le marin revient et veut persuader à Geneviève, qui résiste vertueusement, de s'enfuir avec lui. Pierre, caché dans la maison, a tout entendu. Un coup de feu retentit. — « Il s'est tué! s'écrie Geneviève. Partez, vous qui m'apportiez le malheur et la mort... Adieu! » Et le marin regagne la mer, pendant qu'on se précipite dans la cabane d'où est parti le

coup de fusil qui désole Geneviève. C'était une épreuve qu'avait voulue Pierre. Il sait maintenant à n'en plus douter, que sa femme l'aimera, sans songer au passé... Prix de Rome en 1891, M. Charles Silver est l'auteur d'une œuvre remarquable, la *Belle au bois dormant*, dont sa charmante femme, Mme Bréjean-Silver — la brillante fée de la *Cendrillon* de son maître Massenet — créa à Marseille le rôle principal. La « sincérité » semble être la qualité maîtresse de sa musique, de mélodie très prenante. Et plus d'une page de son attrayante et émouvante partition, si magistralement conduite par M. Luigini, atteste un compositeur de beau talent, sachant — ce qui est aujourd'hui beaucoup plus rare qu'on ne pense — écrire parfaitement pour les voix. Et quelles voix admirables que celles de MM. Clément et Dufranne, se disputant avec un louable acharnement, sous les traits de Jean Simon et de Pierre Hennebaut, le petit cœur de la jolie Geneviève qu'est Mme Marie Thiéry. Tous trois, très vibrants, étaient applaudis autant qu'ils le méritaient, et ce n'était certes pas leur faute si M. Charles Silver n'obtenait pas le succès « parisien » qu'il attendait depuis longtemps.

Avec *Aphrodite* de M. Camille Erlanger, que nous retrouverons sur l'affiche au mois d'octobre, le théâtre donnait, le 30 juin, sa dernière représentation de la saison. La salle Favart ne devait rouvrir ses portes avant le 1er septembre qu'accidentellement, pour la matinée gratuite du 14 juillet, où l'on jouait *Mignon*, avec la *Marseillaise*, chantée par M. Vieuille et les chœurs.

TH

La fin du mois de juillet nous apportait une triste nouvelle : Alexandre Luigini, directeur de la musique et premier chef d'orchestre de l'Opéra-Comique, venait de succomber, presque subitement, aux suites d'une maladie de foie[1].

---

1. — Les obsèques d'Alexandre Luigini devaient être célébrées à Oullins, près de Lyon. Son cercueil était, au matin du 31 juillet, conduit à la gare de Lyon, où M. Albert Carré prononçait un remarquable discours qui honorait également le défunt et l'orateur; nous le donnons *in extenso* :

« L'irréparable perte que l'Opéra-Comique fait aujourd'hui en la personne d'Alexandre Luigini, son directeur de la musique, sera ressentie dans le monde musical tout entier. Luigini y rayonnait d'une gloire très pure. Il y représentait, avec une supériorité que nul ne lui contestait, la personnification la plus complète du maître de chapelle idéal, du chef d'orchestre de théâtre modèle. Né à Lyon, issu d'une célèbre famille de musiciens, fils du chef d'orchestre fameux Joseph Luigini, neveu de César et d'Alexandre Luigini, tous deux instrumentistes réputés, celui qui nous est enlevé si prématurément résumait, en sa personne, le talent et le savoir de ses ascendants. Même, il les surpassait en tranquille autorité. Il avait, sans aucun doute, par un phénomène d'atavisme, trouvé en lui, en naissant, ce mystérieux héritage d'instincts et de dons qui crée les vocations, épargne les dures initiations et, dès le matin de la vie, décerne la maîtrise, car nous le voyons monter au périlleux pupitre de chef d'orchestre du Grand Théâtre de Lyon à l'âge de 27 ans. Lauréat des classes de violon du Conservatoire de Paris, il avait pris place, en 1872, dans cet orchestre que dirigeait son père, auquel il succéda en 1877. Il fonda à Lyon les concerts symphoniques qui contribuèrent à élever le goût du public en lui révélant les grandes œuvres classiques et se fit apprécier comme compositeur par ces ouvrages de grâce légère : *Ange et Démon*, le *Rêve de Nicette*, les *Caprices de Margot*, la *Reine des Fleurs*, les *Noces d'Ivanowna*, *Fleurs et Papillons*, les *Echarpes*, le *Meunier*, *Arlequin écolier*, *Fanolas* et par cet étincelant *Ballet égyptien*, son chef-d'œuvre qui est resté et restera populaire. Fidèle à sa ville natale, il ne se décida qu'en 1897 à répondre aux propositions que Paris, averti de la rare compétence du jeune maître lyonnais, lui avait adressées à diverses reprises. Ce fut M. Carvalho qui engagea Luigini. Mais retenu par des traités antérieurs, celui-ci n'avait pu rejoindre encore son nouveau poste, lorsque j'eus l'honneur d'être appelé à l'Opéra-Comique. Ai-je besoin de dire que mon premier soin fut de ratifier le choix fait par mon prédécesseur. Luigini nous rejoignit au printemps de 1898 et, tout de suite, affirma son droit de cité dans cette artistique capitale par la brillante exécution qui assura à la *Vie de Bohème* de Puccini son aimable succès. La vie de Luigini, dès lors, se dévoua uniquement à la grandeur, à la prospérité de l'Opéra-Comique. D'abord, premier chef d'orchestre, puis, en 1904, au départ de Messager, directeur de la musique, il consacra à l'interprétation des œuvres qui lui étaient confiées, œuvres classiques, œuvres de répertoire, œuvres nouvelles, sa généreuse ardeur, son impeccable sûreté, son érudition son respect profond de la pensée de l'auteur, sa constante recherche d'une perfection toujours plus grande, en un mot sa belle âme de grand

Le théâtre faisait sa réouverture le 1er septembre. Mme Marguerite Carré chantait Manon avec son incontestable charme, sa voix délicieuse et toute la tendresse amoureuse que réclame le rôle. M. Edmond Clément interprétait Des Grieux avec son habituel talent, et M. Jean Périer se montrait, dans Lescaut, comédien absolument remarquable en même temps que chanteur très habile. Malgré la chaleur extrême

---

artiste. Si pareil au pigeon de la fable : « Croyant s'ennuyer au logis, il entreprit un jour un voyage au lointain pays » pas trop loin cependant... ce fut pour nous revenir bientôt, plus épris de son théâtre, plus passionné d'art et de beauté. Dans cette maison de travail, il donnait l'exemple du travail, accomplissant en souriant un labeur surhumain. Que de fois, après une lourde journée, je lui proposai de se reposer, de se faire remplacer! « Je ne suis pas fatigué, me répondait-il ». Et chez lui, en effet, nulle lassitude ne se trahissait quand, à huit heures précises, il paraissait à son pupitre, l'air heureux, et saisissait sa baguette. Et, de son geste souple et ferme, une flamme jaillissait qui sur la nappe blanche de l'orchestre courait pour rebondir sur la scène et y communiquer, au plus modeste des interprètes, comme au plus profond des coulisses, la pensée du Chef. Sa main donnait la vie, elle animait, elle apaisait, précipitait, corrigeait, réparait souvent et semait le succès. Les artistes perdent en lui un guide éprouvé, les compositeurs regretteront un tel collaborateur. Je perds un conseil et je perds un ami. Deux cœurs ne battent point, sans arrêt, chaque jour, pendant des années, dans un même enthousiasme pour les mêmes beautés, dans une même crainte et dans un même espoir, sans qu'à leur insu parfois, beaucoup d'affection ne pénètre en eux qui, inséparablement, les rive l'un à l'autre. La douce émotion, la joie que j'eus, un soir, à attacher à la boutonnière de Luigini, au nom du ministre, cette croix de la Légion d'Honneur dont il avait le droit d'être si fier, ne me pouvaient laisser aucun doute sur des sentiments que je ressentais à l'égard de ce frère d'armes et je le pleure aujourd'hui à l'égal des siens. Je le pleure avec son fils bien aimé, ce fils dont il s'enorgueillissait à juste titre, avec sa fille, avec son gendre et avec vous, douce amie de tous ses instants qui, si simplement, avec un tel oubli des lendemains incertains, vous êtes donnée toute pour parfumer les jours de cet être sensible et délicat, qui charmiez ses oreilles et enchantiez son cœur. L'exemple si rare, s'il n'est unique, que vous nous avez offert. On vous citait, on vous enviait, on vous admirait. Vous vous aimiez comme au premier jour. Treize années n'avaient pu attiédir l'ardeur de votre constance. Si pure, si noble et si jeune était votre mutuelle tendresse qu'elle semblait devoir être éternelle et, devant cette désunion imprévue, on s'arrête interdit comme en face d'une trahison et tout surpris de voir couler, par sa faute, des larmes de vos yeux. Avant de rendre à la ville de sa naissance et de ses premiers succès la dépouille mortelle de notre cher ami, j'adresse à Alexandre Luigini, au nom du Théâtre National de l'Opéra-Comique, au nom de tous les artistes, musiciens, choristes, chefs de service et employés de cette illustre Maison, un suprême adieu et je le remercie de tout ce que nous lui devons. »

— l'été de 1906 fut particulièrement brûlant — la recette de cette première soirée atteignait le maximum et l'on refusait du monde. Déjà !

11 SEPTEMBRE. — M. Francell, élève, pour le chant, de Mme Rose Caron, et pour l'opéra-comique, de M. Isnardon, est ce jeune Des Grieux à qui la bonne grâce de Mme Marguerite Carré — remplaçant exquisement, au Conservatoire, une jolie concurrente, empêchée par une maladie si subite qu'elle rencontra des incrédules — valait littéralement un gentil premier prix d'opéra-comique. Dans le Vincent de *Mireille*, nous avons retrouvé, encore naturellement inexpérimenté, M. Francell, avec son aimable petite voix de ténorino qu'il mène adroitement, et rien n'empèche, qu'aidé de bons conseils, il ne devienne, pour le plaisir de tous, au cours de la prochaine saison, le Fortunio que MM. de Flers et Caillavet ont tiré, pour M. Messager, du *Chandelier* d'Alfred de Musset.

13 SEPTEMBRE. — Début, très attendu, de Mlle Lamare, la grande lauréate des derniers concours du Conservatoire, où elle emportait haut la main les trois premiers prix de chant, d'opéra-comique et d'opéra, Mlle Lamare n'a trompé aucune des brillantes espérances qu'on avait mises en son ferme talent : actrice intelligente et chanteuse au timbre émouvant, elle a fait de la délicieuse Charlotte de *Werther*, une figure de juste expression qui a ravi le public. On sait que les auteurs ont eu la bonne fortune de rencontrer dans le ténor Beyle, un Werther idéal, ardent et sincère, à l'aspect mélancolique, à la voix tendre et

[illegible] merveilleusement [illegible] merveil[illegible] [illegible] rôle [illegible] perte [illegible] l'ad[illegible] Lugini. [illegible] partagée entre M. [illegible] favorable[illegible] M. M[illegible]nne, récem[illegible] donné de nom[illegible] capacité. Tel nous le vîmes dernièrement, conduisant avec beaucoup de tact et de goût la remarquable phalange d'instrumentistes du Casino d'Evian, tel nous le retrouvions, ce soir même de *Werther*, traduisant à souhait l'esprit orchestral du bel ouvrage de Massenet.

14 SEPTEMBRE. — Mme Marguerite Sylva, la nouvelle *Carmen* de ce soir, est la fille d'un célèbre médecin de Bruxelles, le docteur Christian Smith. Après la mort de son vénéré père, elle débutait dans ce même rôle de Carmen, qu'elle interprétait en anglais, au Drury-Lane de Londres, que dirigeait Sir Augustus Harris. Puis, avec Beerbohm Tree, l'acteur bien connu, elle partait pour une

tournée e Amérique, où elle devint bientôt l'étoile d'une troupe d'opéra-comique du cru, et fut brillamment applaudie dans toutes les grandes villes des Etats-Unis et du Canada. L'avant-dernier hiver où elle était venue sur la Côte d'azur prendre un repos bien gagné, Mme Deschamps-Jehin eut l'occasion de l'entendre, et fort émerveillée de sa voix et de son tempérament dramatique, elle lui facilita une entrevue avec le directeur de l'Opéra-Comique : un engagement immédiat en fut le clair résultat. Alors, abandonnant la fructueuse situation qu'elle occupait en Amérique, et quittant, sans esprit de retour, l'idéale maison de campagne — Sylvania — qu'elle habitait au bord du lac Mahopac, près de New-York, elle accourut ici pour faire consacrer sa réputation par ce Paris d'où émanent toutes les gloires... Et, certes, elle n'aura pas à regretter d'être venue, puisque l'on a fait fête à son réel talent. Mme Sylva est une grande et belle personne, à l'œil noir provocant et caressant tout à la fois. Sa voix de mezzo-soprano, d'une justesse irréprochable, est franche, solide et souple, très expressive. Elle a du feu et de l'accent dans le jeu, sans jamais être vulgaire. Bref, elle nous a campé une Carmen, amoureuse et crâne, qui prouvait qu'elle n'ignore rien de son art. Cette exquise cantatrice fait grand honneur à son excellent professeur, Mme C. Delattre, et prendra bientôt une place honorable à l'Opéra-Comique, à côté de ses camarades, belges comme elle, Mlle Friché et M. Defranne, deux artistes qui font autorité dans le théâtre. Le rôle de Don José était confié à M. Audoin, qui le

chantait avec beaucoup d'intelligence. M. Audoin possède une jolie voix, d'un timbre agréable, qu'il conduit avec goût. Il deviendra, on peut l'espérer, un excellent artiste à mesure qu'il acquerra une expérience scénique qui lui manque. Il a reçu également le meilleur accueil. En même temps que les débutants, on applaudissait fort Mlle A. Pornot, une Micaëla charmante, et M. Dufranne, un très bel Escamillo.

19 SEPTEMBRE. — Il y a aujourd'hui cinquante ans que les *Dragons de Villars* ont vu, pour la première fois, les feux de la rampe. Le charmant opéra-comique de Cormon et Lockroy, musique d'Aimé Maillart, date en effet du 18 septembre 1856. Il fut représenté au Théâtre lyrique et créé par Mlle Borghèse, une débutante, qui se tailla, dans le rôle de Rose Friquet, un gros succès personnel, Mlle Girard (la mère, toujours bien vivante, de Mme Simon-Girard), MM. Scott, Grillon et Girardot.

27 SEPTEMBRE. — A la suite de ses succès du Conservatoire, Mlle Geneviève Vix avait été engagée à l'Opéra, où lui échut le périlleux honneur de débuter dans une création : elle fut la Daria de MM. Aderer et Marty ; elle chanta aussi Marguerite de *Faust* ; elle y fit preuve d'une évidente intelligence et d'un réel tempérament dramatique. Mais le vaisseau de la salle Garnier n'était-il pas un peu bien vaste pour sa jolie voix, et le cadre, plus restreint, de l'Opéra-Comique ne devait-il pas mieux convenir à la jeune cantatrice ? C'est ce que pensa très judicieusement M. Albert Carré qui la

réclama pour son théâtre. Elle vient d'y chanter, tout d'abord, la *Louise*, de M. Gustave Charpentier, où elle s'est fait sympathiquement applaudir, mais où l'émotion — l'inévitable émotion — lui a donné quelque sécheresse, et l'a seule, empêchée, sans doute, de se livrer tout entière. Patience : il y a là, sûrement, une très fine artiste, de valeur incontestable...

14 OCTOBRE. — Mlle Cécile Thévenet débute dans *Carmen*, où elle obtient un succès du meilleur aloi.

16 OCTOBRE. — Dans *Aphrodite*, où Mlle Mary Garden a fait une rentrée triomphante, notons l'heureuse apparition, dans le petit rôle de Myrto, de Mlle Marie-Louise Fairy.

21 OCTOBRE. — Albert Vizentini venait de mourir après une maladie de trois mois qui ne laissait aucun espoir aux siens depuis déjà plusieurs semaines. Il n'avait pu reprendre, à la rentrée de septembre, ses fonctions de directeur de la scène, et la paralysie qui l'avait frappé en août envahit son corps jour à jour. Et cependant, cet homme avait été l'exemple le plus frappant d'activité, de travail, de courage[1].

---

1. Les obsèques avaient lieu en l'église Sainte-Cécile au milieu d'une nombreuse affluence d'amis. Et, selon le désir, qu'il avait un jour exprimé, de dormir là son dernier sommeil, le pauvre Vizentini était enterré au cimetière de Boulogne, où M. Albert Carré prononçait les belles paroles que voici :

« La mort s'acharne sur notre Maison et la vise à la tête. Après Luigini, voici qu'elle nous enlève Albert Vizentini. L'un après l'autre, à quelques semaines de distance, mes deux plus actifs collaborateurs, mes conseillers les plus précieux me sont ravis et, sur le bord de cette tombe nouvelle, je m'arrête, n'osant plus regarder autour de moi. Je ferme les

yeux et revis, par la pensée, le chemin parcouru avec ces bons compagnons, ce chemin où ils guidèrent mes pas, incertains au début, ce chemin dont ils s'efforcèrent, tous deux, d'écarter ronces et pierres pour m'en faciliter l'accès. Vizentini dirigeait le théâtre de Lyon, lorsque je l'appelai à moi, réclamant le secours de sa grande expérience pour m'aider à mener à bien la tâche qui m'était confiée. Je le connaissais de longue date. Je l'avais vu à l'œuvre à la Gaîté, quand il tenta d'y faire revivre le Théâtre lyrique en 1876 et 1877. Fraîchement échappé du Conservatoire, je participais alors aux Matinées-Ballande et je m'étais attaché aux coulisses de ce théâtre où passait et repassait un petit homme souriant et alerte qui, autour de lui, créait le mouvement et la vie. C'était Albert Vizentini. On sait combien intéressante et glorieuse, sinon fructueuse, fut sa tentative. Il avait, en quelques jours, par l'unique effort de sa volonté, groupé cette troupe merveilleuse : Capoul, Michot, Duchesne, Engel, Bouhy, Melchissédec, Boyer, Gresse, Grivot, Christian avec Mesdames Heilbron, Engalli, Salla, Zina-Dalti, Ritter... deviné en Danbé un remarquable chef d'orchestre de théâtre, réuni un orchestre d'élite, des chœurs de premier ordre, avec lesquels il offrit au public, de juin 1876 à décembre 1877 quatre grandes œuvres nouvelles : *Dimitri* de Joncières, *Paul et Virginie* de Victor Massé, le *Timbre d'argent* de Saint-Saëns, le *Bravo* de Salvayre, sept ou huit œuvres en un ou deux actes et les reprises d'*Obéron*, de *Giralda*, de *Richard Cœur-de-Lion*, des *Troqueurs*, du *Tableau parlant*, des *Charmeurs*, du *Barbier de Séville*, du *Mariage extravagant,* soit plus de cinquante actes en dix-huit mois. Puis il s'était arrêté, vaincu par les difficultés matérielles qui lui étaient créées par les conditions dans lesquelles il avait dû prendre le théâtre. Les aptitudes diverses de Vizentini étaient connues. On savait ses débuts sur la scène de l'Odéon, à l'âge de six ans, ses solides études musicales au Conservatoire de Bruxelles et au Conservatoire de Paris, la place brillante qu'il avait occupée, en qualité de violon-solo, de 1861 à 1866, à l'orchestre du Théâtre-Lyrique et aux Concerts Pasdeloup, ses succès à Londres comme chef d'orchestre. Pourtant ce n'est qu'au Théâtre-Lyrique, au cours de la brillante campagne dont je viens de parler qu'il donna la mesure de ce dont il était capable, et souvent j'ai eu plaisir à lui rappeler de quelle admiration son extraordinaire activité, sa rare compétence et son énergie m'avaient alors frappé. Administrateur des Théâtres Impériaux de Saint-Pétersbourg de 1879 à 1889, il y dirigea, en outre, pendant une saison, les grands Concerts de Pavlosk, puis il revint en France pour y administrer les Variétés et y diriger les Folies-Dramatiques. Pendant quelque temps régisseur général du Gymnase à l'époque où Porel et moi nous dirigions ce théâtre, Vizentini fut, en 1897, nommé à la direction du Grand Théâtre de Lyon. C'est là que l'atteignit la proposition que je lui fis du poste de directeur de la scène de l'Opéra-Comique. Avec une grande simplicité, il accepta d'être le second dans une maison où son passé, les services rendus et le nom qu'il portait auraient pu lui assurer le premier rang. Je serai votre « chien de garde » m'écrivit-il. Et tous ceux qui m'entourent à cette heure savent avec quel fidèle dévouement il tint parole et quel était son attachement pour cette maison, la sienne à tant de titres, où passèrent plusieurs générations de Vizentini, depuis le fameux Arlequin Thomassin de Vicence qui, au XVIe sciécle s'en vint en France avec les premiers Comédiens Italiens jusqu'au père d'Albert Vizentini qui, pendant de très longues années, fut le régisseur de l'Opéra-Comique. A mon « Chien de garde » qui, en l'absence du maître, garda contre les loups la demeure qui lui était confiée, à mon confident de chaque jour, à mon ami, j'adresse un adieu ému et reconnaissant. Et j'adresse à sa veuve et à ses enfants, avec les miennes, les condoléances attristées du personnel de l'Opéra-Comique. »

28 OCTOBRE. — En l'honneur du maëstro Puccini, alors à Paris, on donnait, en matinée, la *Vie de Bohème,* dont l'interprétation réunissait les noms de Mme Marguerite Carré, de MM. Ed. Clément, Fugère, Delvoye, Mlle Tiphaine et M. Huberdeau. Représentation toute italienne dont le programme se complétait avec *Cavalleria rusticana,* où M. Audoin chantait pour la première fois le rôle de Turridu.

29 OCTOBRE. — La mort frappait durement sur l'Opéra-Comique. Après Alexandre Luigini, après Vizentini, c'était, emporté par une courte maladie, Emile Bertin, qui occupait à la salle Favart les fonctions de premier régisseur[1].

30 OCTOBRE. — Matinée au profit du monument d'Armand Silvestre. Le premier acte de *Grisélidis*

---

1. Emile Bertin était né aux environs de Paris, vers 1850. Il se destina de bonne heure au théâtre. Il n'était pas passé par le Conservatoire. Il débuta modestement à Niort, dans l'emploi de ténor léger. Après avoir traversé quelques villes secondaires, il fut engagé à la Monnaie, à Bruxelles, par Stoumon et Calabrési. Il y resta plusieurs années, chantant avec succès tous les rôles du répertoire. Ce fut en 1872 que Carvalho l'engagea et le fit débuter dans le *Postillon de Longjumeau* par le rôle de Chapelou, qui était son rôle de prédilection. Pendant plusieurs années, il chanta succcessivement tous les rôles de l'emploi de premier et de second ténor. Entre temps, il passait une année à Marseille et parut même à l'Opéra, où il chanta *Faust*, puis Raimbaud de *Robert le Diable* et Léopold de la *Juive*. Vers 1895, il renonça à la scène pour aborder la carrière administrative. Il devint régisseur de l'Opéra-Comique, tout en continuant à jouer de petits rôles, et, il y a environ six ans, il fut placé à la tête de l'une des classes d'opéra-comique au Conservatoire. C'était un brave homme et un excellent artiste, qui aura éte un des derniers piliers de l'ancien répertoire de la salle Favart.

M. Albert Carré confiait le poste de premier régisseur de l'Opéra-Comique, rendu vacant par la mort du regretté Bertin, à Mme Pierron-Danbé, qui devait partager ces fonctions avec M. Carbonne, chargé de l'administration de la scène.

était représenté dans la version lyrique de M. Massenet et chanté par les artistes de l'Opéra-Comique[1]. Le second, qui était donné dans la version dramatique, réunissait la distribution de la Comédie-Française[2]. Le programme se complétait avec *Sapho*, drame en un acte, en prose, d'Amand Silvestre, interprété par Mme Louise Silvain (Sapho), M. Silvain (Alcée) et M. Dehelly (Alglas); la grande scène du second acte d'*Alceste*, de Gluck, chantée par Mme Félia Litvinne et M. Dufranne; l'air de *Messaline*, de M. Isidore de Lara, chanté par Mlle Yvonne Dubel et accompagné par l'auteur; la scène de la Prison (4e tableau) de *Charlotte Corday*, d'Armand Silvestre et Alexandre Georges, chantée par Mlle Georgette Leblanc et dirigée à l'orchestre par le compositeur. Il se terminait par la première représentation d'*Endymion et Phœbé*, un joli ballet en un acte de M. Henri Cain, musique de M. Francis Thomé[3], réglé avec l'art savant et la grâce originale qu'elle met dans toutes ses créations par Mme Mariquita. Mlle Cléo de Mérode et Mlle Régina Badet y étaient exquises, et le public ravi de cette vision de charme et de poésie leur prodiguait les bravos et les rappels.

6 novembre. — Deux nouvelles interprètes de

---

1. Distribution. — Grisélidis, Mme *Vallandri*. — Bertrade, Mlle *Lucy Vauthrin*. — Le diable, M. *Fugère*. — Le marquis, M. *Dufranne*. — Le prieur, M. *Guillamat*. — Gondebaud, M. *Huberdeau*.

2. Distribution. — Grisélidis, Mlle *Bartet*. — Fiamina, Mlle *Dussane*. — Bertrade, Mlle *Maille*. — Loys, *La petite Maton*. — Le diable, M. *Leloir*. — Alain, M. *A. Lambert fils*. — Un pirate, M. *Falconnier*.

3. Distribution. — Phœbé, Mlle *Cléo de Mérode*. — Endymion, Mlle *Régina Badet*. — 1re phalène, Mlle *Richeaume*. — 2e phalène, Mlle *G. Dugué*. — 1re étoile, Mlle *Luparia*.

Werther : Mlle Demellier chante de sa voix, bien timbrée, le rôle de Charlotte, où elle obtient un très vif succès ; Mlle La Palme (d'origine canadienne) se fait applaudir dans Sophie.

9 NOVEMBRE. — Premières représentations du *Bonhomme Jadis*, opéra-comique en un acte (d'après Henri Murger), poème de M. Franc-Nohain, musique de M. Jacques Dalcroze[1], et des *Armaillis*, légende dramatique en deux actes de MM. Henri Cain et D. Baud-Bory, musique de M. Gustave Doret[2] ; reprise de la *Princesse jaune*, opéra-comique en un acte, poème de M. Louis Gallet, musique de M. Camille Saint--Saëns[3]. — Quel succès pour Fugère, excellent de tout point dans son « Bonhomme Jadis » ! Jeu animé, fines expressions de physionomie, gaieté, émotion, « danse » et « chauvinisme) » : tout était réuni pour enlever les applaudissements... J'ajoute pour les connaisseurs : une science du chant que peu d'artistes atteignent, que nul, de notre temps, ne dépasse. M. Francell, dans le rôle d'Octave, a été niais à souhait. Mlle Mathieu-Lutz, en grisette, nous a paru moins personnnelle et moins séduisante que dans la Rosine du *Barbier*. Quant à la

---

1. DISTRIBUTION. — Jacqueline, Mlle *Mathieu-Lutz*. — Jadis, M. *Fugère*. — Octave, M. *Francell*.

2. DISTRIBUTION. — Maedeli, Mlle *B. Lamare*. — Lina, Mlle *de Poumayrac*. — Rœseli, Mlle *Villette*. — Kœbi, M. *Dufranne*. — Hansli, M. *Devriès*. — Fritz, M. *Cazeneuve*. — L'aubergiste, M. *Guillamat*. — Un buveur, M. *Tarquini*.

Mlle Lucy Vauthrin reprendra bientôt le rôle de Maedeli, où elle mettra toute sa grâce personnelle et sa fine intelligence.

3. DISTRIBUTION. — Lena, Mlle *L. Vauthrin*. — Kornelis, M. *D. Devriès*.

musique dont M. Dalcroze, compositeur de joli talent, a revêtu la célèbre piécette d'Henry Murger, elle est charmante, tout à fait dans le ton des personnages, distinguée pourtant et même savante sans pédanterie. Pour les *Armaillis*, ce n'est plus tout à fait la même chanson. Cette imitation de *Mireille*, cette lutte des deux amoureux de Maedeli, Ourrias et Vincent, non, je me trompe, Kœbi et Hansli, le meurtre du ténor par le baryton, le remords du coupable et la vengeance du spectre qui lui apparaît sur les bords du Rhône, non dans la Lind : tout cela semble quelque peu banal et ressassé. La belle voix de M. Dufranne et celle du jeune Devriès ont aidé seulement à soutenir un intérêt trop intermittent. Mlle Lamare, sur laquelle on comptait beaucoup, tient convenablement, sans plus, un rôle médiocre et sans relief. Au point de vue musical, M. Gustave Doret est évidemment bien doué. Moins original que son confrère, M. Dalcroze, il a transcrit habilement des chœurs populaires et de jolis airs de danse ; mais son orchestre est entaché de monotomie, et l'on ne peut guère citer comme saillant que l'air : « Nous étions là-haut deux joyeux bergers », parfaitement chanté et « joué » par M. Dufranne. — Les *Armaillis* ont été dirigés avec conscience et avec goût par M. Ruhlmann, chef d'orchestre sûr, attentif, manquant seulement un peu de flamme, à ce qu'il nous a semblé. Les broderies élégantes, les intentions spirituelles du *Bonhomme Jadis*, avaient été fort habilement soulignées par M. Miranne, bon chef de répertoire. Noublions pas la *Princesse jaune*,

où M. Devriès a fait entendre encore sa fraîche voix de ténor léger, où Mlle Lucy Vauthrin s'est montrée une délicieuse Léna. L'œuvre de M. Saint-Saëns est toujours jolie. L'orchestration, « trop savante » en 1872, disait-on, est encore riche et nourrie. Le rêve japonais de Kornélis a eu son succès d'antan. Le petit duo final genre *Philémon et Baucis* a, par exemple, bien des rides pour son âge. On a justement admiré le joli décor de Jusseaume...

30 NOVEMBRE. — Mlle Geneviève Vix, déjà applaudie dans *Louise*, aborde le rôle de Manon, qu'elle interprète de très adroite façon.

20 DÉCEMBRE. — Fête annuelle de bienfaisance au profit de la Caisse de secours des Associations des journalistes républicains et des journalistes parisiens. — Avec la curieuse résurrection de la *Rencontre imprévue ou les Pélerins de la Mecque*, un opéra de Gluck[1] tiré récemment de l'oubli par des amateurs mondains, on donne le primeur d'une fine et délicate petite comédie de M. Jules Claretie, *Monseigneur en vacances*[2] et l'*Anglais tel qu'on le parle*, de M. Tristan Bernard, joué pour la première fois par les artistes de la Comédie-Française[3]. — Le soir, on reprenait *Iphigénie en Tau-*

---

1. DISTRIBUTION. — Rézia, favorite du sultan, Mlle *Demellier*. — Balkis, Mlle *Miral*. — Amine, Mme *Dangès*. — Dardanée, suivante de Rézia, Mlle *Louvet*. — Banou, esclave, Mlle *X*. — Ali, prince de Balzora, M. *R. Le Lubez*. — Osmin, esclave d'Ali, M. *Mesmaecker*. — Le Calender, M. *Ghasne*. — Vertigo, M. *le baron Despatys*. — Le sultan d'Egypte, M. *J. Vernudachi*.

2. DISTRIBUTION. — Mme veuve Bodin, Mme *Pierson*. — Madeleine, Mme *Thérèse Kolb*. — Mgr Duret, M. de *Féraudy*.

3. DISTRIBUTION. — Betty, Mlle *Robinne*. — La caissière, Mlle *Clary*.

ride[1]. Tout à fait en voix, admirable en ses attitudes, Mme Jeanne Raunay était l'Iphigénie idéale. Le ténor Beyle, dans Pylade, le baryton Ghasne, dans Oreste, le baryton Allard, dans Thoas, M. Huberdeau, dans le Grand-Prêtre, n'avaient pas moins de succès que Mme Jeanne Raunay. Et dans le curieux ballet des Scythes, au premier acte, qui avait été l'objet des soins les plus minutieux de la part de M. Albert Carré, on faisait fête aux frères Malatzoff, deux danseurs d'une surprenante agilité.

23 DÉCEMBRE. — *Pelléas et Mélisande*, la belle œuvre de M. Claude Debussy, consacrée par le succès, avait pris définitivement sa place au répertoire. On en donnait en matinée la cinquantième représentation. Un fait à noter : les quatre principaux interprètes, Mlle Mary Garden, MM. Jean Périer, Dufranne et Vieuille, fêtaient la cinquantième de leurs remarquables créations.

24 DÉCEMBRE. — Mlle Vix aborde le rôle de Charlotte de *Werther*, où son interprétation, à la fois ardente et précise, est extrêmement goûtée du public.

28 DÉCEMBRE. — Première représentation de *Madame Butterfly*, tragédie japonaise en trois

— Eugène, interprète, M. *Coquelin cadet*. — Hogson, M. *Paul Numa*. — Cicandel, M. *Brunot*. — Un garçon, M. *Croué*. — Un inspecteur, M. *Ravet*.

1. DISTRIBUTION. — Iphigénie, Mme *Raunay*. — Pylade, M. *Beyle*. — Oreste, M. *Ghasne*. — Thoas, M. *Allard*.

Mlle *Brohly*, MM. *Huberdeau*, *de Potter*. Prêtresses de Diane : Mlles *Muratet*, *Beriza*, *Miral*, *Duchêne*.

Au premier acte, la danse des Scythes avait été réglée par Mme Mariquita. M. Ruhlmann conduisait l'ouvrage.

actes de MM. L. Illica et G. Giacosa, traduction de M. Paul Ferrier, musique de M. Giacomo Puccini[1]. — Qui n'a lu le tendre roman de Pierre Loti, *Madame Chrysanthème*, d'où fut tirée la comédie-lyrique représentée, il y a quelques années, sur la scène de la Renaissance ? C'était la naïve et touchante aventure du lieutenant de vaisseau Pierre... tout court, qui, accompagné de « son frère Yves », marin breton comme lui, cinglait vers le Japon, où il rencontrait la jeune « mousmé » de ses rêves, élève du Conservatoire de Yeddo, dont, grâce à l'agent Kangourou, il faisait sa femme sous le nom de Mme Chrysanthème. Union éphémère, bientôt brisée par le retour obligé de la *Triomphante*, navire de l'Etat, et qui faisait de la pauvre enfant que le lieutenant regardait comme une simple poupée, une « veuve » inconsolable... *Madame Butterfly* frôle, à son tour, par plus d'un côté, le délicat épisode de Pierre Loti. — Mme Butterfly, — Mme Papillon — dans le livret italien très adroitement traduit en notre langue par M. Paul Ferrier, est une petite geisha follement amoureuse d'un jeune officier de la marine américaine, Pinkerton. Le Yankee l'achète et fait mine de l'épouser selon la loi niponne, en donnant à la cérémonie nuptiale toutes les apparences de la vérité. Il a

---

1. DISTRIBUTION. — Madame Butterfly, Mme *Marguerite Carré*. — Souzouki, Mlle *Berthe Lamare*. — Kate, Mlle *Bériza*. — La mère, Mlle *Obry*. — La cousine, Mlle *Rachel Launay*. — La tante, Mlle *Villette*. L'enfant, *la petite Planson*. — Pinkerton, M. *Ed. Clément*. — Sharpless, M. *Jean Périer*. — Goro, M. *Cazeneuve*. — Le Bonze, M. *Huberdeau*. — Le prince Jamadori, M. *Francell*. — Lakusidé, M. *Azéma*. — Le commissaire impérial, M. *de Potter*. — L'officier du registre, M. *Ferrier*
L'orchestre était dirigé par M. Ruhlmann.

agi par simple curiosité, et ne se soucie guère de ce qu'il adviendra de l'aventure. Se doute-t-il que, dans cette ravissante poupée, il y a un cœur qui aime sincèrement et profondément? Le lieutenant a repris la mer, promettant à la chère petite de revenir quand refleurirait la rose et quand le rouge-gorge ferait sa nichée. Hélas! la rose a refleuri, et trois fois déjà les rouge-gorges ont refait leurs nids, et Butterfly, confiante, attend toujours le retour du bien-aimé. O joie ! le *Lincoln* est signalé à l'horizon; elle pare sa maisonnette de bouquets odorants et revêt sa robe de fiançailles, pour qu'il revive, en la retrouvant telle qu'autrefois, sa première heure d'amour. Vaine est son attente; le lieutenant est bien de retour, mais marié pour de bon cette fois, et il mettra le comble à sa cruauté en lui prenant le cher petit être, né après son départ, dont il ne soupçonnait pas l'existance. Alors, tout s'effrondre sous ses pas. Plutôt que de redevenir geisha comme autrefois, elle se tue... Primitivement créée à la Scala de Milan, la pièce y fut l'objet d'une cabale qui prit prétexte de réminiscences de la *Vie de Bohème* — comme si tout compositeur n'avait pas un peu le droit de se copier lui-même! — et la siffla très irrévérencieusement. Mais un jugement aussi expéditif n'était, certes, pas sans appel, et M. Puccini, qui avait retiré son œuvre en n'autorisant pas la direction à en afficher une seconde représentation, réussit à la faire applaudir, heureusement modifiée du reste, à Turin, à Brescia, à Bologne, à Naples, à Palerme, à Buenos-Ayres, à Londres, où — ne se souvenant

pas alors il t l'auteur d'une *Madame Chrysanthème* — M. André Messager, directeur artistique de Covent-Garden, sut l'entourer de toute la magnificence de mis en scène et d'interprétation dont elle était absolument digne. *Madame Butterfly* nous semble, en effet, le meilleur ouvrage du compositeur de la *Tosca.* La pensée mélodique toujours élégante et chaleureuse ; l'harmonisation toujours recherchée ; l'orchestration variée, fine, amusante, expressive et riche : telles sont les qualités de sa vivante partition ; elles ont charmé délicieusement et profondément ému la magnifique chambrée de cette intéressante première. C'était Mme Marguerite Carré qui personnifiait Butterfly. Elle a chanté ce rôle en cantatrice de voix pure, divinement sonore. Elle l'a joué aussi avec un art simple, exquis et tendre. Douce, discrète, troublée et troublante au premier acte ; triste, résignée, et encore adorablement confiante, au second, elle a, au dernier, dans le désespoir et la mort de la jeune mère abandonnée, ému jusqu'aux larmes. Elle a fait de la pauvre petite Japonaise une créature d'amour, de douleur et de mort extrêmement humaine et attachante, et voilà, pour la déjà si touchante Mimi de la *Vie de Bohème*, une triomphale création... A cette interprétation tout à fait remarquable du rôle principal s'ajoutait la bonne tenue des rôles accessoires, comme celui du bellâtre Pinkerton, de la sympathique suivante Souzouki et de l'odieux Goro, confiés à des artistes de la valeur de M. Edmond Clément, de Mlle Berthe Lamare et de M. Cazeneuve. Et quel comédien

admirable — admirable, je vous dis — que M. Jean Périer, qui avait su mettre au premier plan l'ingrat et difficile personnage du consul, apportant à la pauvre petite Butterfly la nouvelle dont elle mourra !...

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
Carmen, opéra-comique	4	»	37
Les Noces de Jeannette, opéra-comique	1	»	9
Mignon, opéra-comique	3 a. 4 t.	»	13
La Vie de Bohème, comédie lyrique	4	»	24
Cavalleria Rusticana, drame lyrique	2	»	29
Le Jongleur de Notre-Dame, miracle	3	»	15
Le Caïd, opéra-comique	2	»	5
Werther, drame lyrique	4 a. 5 t.	»	22
Les Rendez-vous bourgeois, opéra-comiq.	1	»	6
Le Barbier de Séville, opéra-bouffe	4	»	8
La Fille du Régiment, opéra-comique	2	»	9
Les Pêcheurs de Saint-Jean, scènes de la vie maritime	4	»	10
La Coupe enchantée, comédie musicale	1	»	7
Lakmé, opéra-comique	3	»	23
La Navarraise, drame lyrique	2	»	10
La Traviata, opéra	4	»	11
Les Dragons de Villars, opéra-comique	3	»	6
Miarka, comédie musicale	4 a. 5 t.	»	9
Manon, drame lyrique	3	»	31
Le Chalet, opéra-comique	1	»	7
Fidelio, opéra	3 a. 4 t.	18 fév.	7
Louise, roman musical	4 a. 5 t.	»	13
Grisélidis, conte lyrique	3	»	3
Fra Diavolo, opéra-comique	3	»	5
Le Domino noir, opéra-comique	3	»	5
Mireille, opéra-comique	5 a. 7 t.	»	10
Le Roi d'Ys, opéra	3 a. 5 t.	»	5
**Aphrodite*, pièce musicale	6 tabl.	27 mars	56
Marie-Magdeleine, drame sacré	4 tabl.	12 avril	12
La Cabrera, drame lyrique	2 part.	»	3
Une Aventure de la Guimard, ballet	1	»	1
**Le Roi aveugle*, légende scandinave	2 tab.	8 mai	9
La Basoche, opéra-comique	3	»	4
**La Revanche d'Iris*, opéra-comique	1	13 mai	5
Le Maître de Chapelle, opéra-comique	1	»	2
**Le Clos*, opéra-comique	1	6 juin	6
Pelléas et Mélisande, drame lyrique	5	»	9
**Les Armaillis*, légende dramatique	2	9 nov.	10
**Le Bonhomme Jadis*, opéra-comique	1	»	12
La Princesse jaune, opéra-comique	1	»	5
**Endymion et Phœbé*, ballet	1	»	4
Iphigénie en Tauride, tragédie	4	»	3
**Madame Butterfly*, tragédie japonaise	3	28 déc.	2

THÉATRE NATIONAL DE L'ODÉON

(SECOND THÉATRE FRANÇAIS)

L'année 1906 verra la fin de la direction de M. Paul Ginisty et l'avénement de celle de M. André Antoine. Le *Glatigny* de M. Catulle Mendès, la *Vieillesse de Don Juan* de MM. Mounet-Sully et Pierre Barbier, le *Jeu des ans et de l'amour* de MM. Adolphe Aderer et Armand Ephraïm et l'*Etrange Aventure* de M. Léon Gleize auront été les dernières œuvres données par M. Ginisty. M. Antoine inaugurera son règne avec la *Préférée* de M. Lucien Descaves et le *Jules César* de Shakespeare traduit par M. Louis de Gramont.

Le succès de *Jeunesse* de M. André Picard, qu'avait légué à l'Odéon la précédente année, se prolongera jusqu'au mois de mars. Notons, à la date du 11 janvier, la première représentation, en matinée, de la *Ballade à Bérengère*, un acte en vers de M. Maurice Olivaint[1]. L'auteur, un magistrat lettré, dont nous connaissions déjà un aimable à-propos sur Corneille et une très élégante traduction des *Deux Gentilshommes de Vérone*, avait

---

1. DISTRIBUTION. — Villon, M. *Violet*. — Thybalde, M. *Rozal*. — Montigny, M. *Terrier*. — Bérengère, Mlle *Didier*. — Sydoine, Mme *Lunéville*.

pris cette fois pour sujet un épisode de la jeunesse du grand poète truand François Villon. Dans une langue poétique très distinguée et d'un dialogue gracieux, M. Olivaint nous donnait une fine leçon de morale. Cette œuvre émue et légère était fort bien interprétée par M. Violet et Mlle Didier.

13 JANVIER. — Un voyage dans le fantastique moderne des récits troublants de l'au-delà : tel était le thème d'une brillante causerie de M. A. Dorchain « le Merveilleux » en un « samedi, cinq heures » auquel Mme Georgette Leblanc prêtait le concours de son talent.

15 JANVIER. — L'anniversaire de Molière était fêté par une alerte piécette en vers de M. Maurice Allou, *Molière en province*, bien jouée par MM. Perret, Jean Dax, Terrier et Mlle Didier. Venait ensuite une brillante réprésentation d'*Amphitryon*, suivie de la traditionnelle cérémonie. Mlle Vera Sergine interprétait le rôle d'Alcmène avec beaucoup de charme, et M. Normand tenait avec autorité le personnage ingrat d'Amphitryon. La *Gloire de Molière*, poème de Théodore de Banville, avait pour interprètes Mlle Sergine (La Poésie), Mlle Ventura (Le Drame) et Mlle Lutzi (La Comédie).

25 JANVIER. — Notons, en matinée, une brillante représentation de *Psyché* de Corneille, Molière, Quinault et Lulli, précédée d'une conférence de M. Léo Claretie. Le public se montrait ravi de l'œuvre exquise, trop rarement donnée, que jouaient avec infiniment de grâce Mlles Ventura et Didier.

8 FÉVRIER. — M. Brou, excellent premier prix de comédie des derniers concours du Conservatoire, débute avec succès dans *Louis XI*, qu'on donne en matinée, précédé d'une conférence de M. Ernest-Charles.

16 FÉVRIER. — Le théâtre met à son répertoire une fort jolie pièce de MM. Ferdinand Bloch et Louis Schneider, la *Joie du Talion*[1], qui, sur l'affiche, accompagne *Jeunesse*.

17 FÉVRIER. — Au « Samedi, cinq heures » les *Fées*, causerie de M. Laurent Tailhade[2].

24 FÉVRIER. — Au « Samedi, cinq heures », *Victor Hugo et les femmes*, causerie de M. Auguste Dorchain ; Mme Charles Max interprète trois mélodies de M. Widor qui accompagne lui-même la délicieuse cantatrice mondaine.

6 MARS. — Centième représentation de *Jeunesse*, de M. André Picard.

8 MARS. — Première représentation à ce théâtre du *Panache*, cette joyeuse comédie d'Edmond Gondinet[3] qui, il y a trente ans passait pour un chef d'œuvre, *Sic transit gloria*....

---

1. — Jouée par MM. *Perret* et *Peyrière*, Mlles *Taillade* et *Livry*.

2. — Au programme : *La Figurante* (Théodore de Banville) : M. Gaston Séverin. *Ah ! c'est une Fée* (Gabriel Vicaire) : Mlle Sergine. *Les Elfes* (Leconte de Lisle) : Mme Tessandier. *Il était une fois...* (Th. Perrault) : Mlle Madeleine Taillade. *La Reine Mab* (Shakespeare) : Mlle Ventura et M. Léo Michel. *Les Doigts de Fée* (Paul Arène) : M. Robert Liser. *Les Dons des Fées* (Beaudelaire) : M. Duard. *La Serenata*, mélodie valaque (G. Braga). *Enchantement* (Massenet) et *VieilleChanson* (G. Bizet), chantés par Mme Tarquini d'Or, accompagnée au piano par Mme Laurent Tailhade.

3. DISTRIBUTION. — Aménaïde, Mme *Marcelle Jullien*. — Lucrèce, Mlle *Léo Renn*. — Cadisette, Mlle *Didier*. — Mélie, Mlle *Charlotte Duran*.

10 MARS. — Au « samedi, cinq heures », la *Gloire*, causerie de M. Gaston Rageot.

17 MARS. — Première représentation de *Glatigny*, pièce en cinq actes et six tableaux de M. Catulle Mendès [1]. — Albert Glatigny était poète, poète élégant, distingué, parfois même élevé : il avait le sentiment des beautés de la nature très développé et très sincère. Il avait (ce qui vaut mieux à la scène) le ton juste et senti dans la peinture de l'amour. Il nous souvient encore du *Bois*, qui fut jadis représenté à ce même Odéon, où il était interprété par Pierre Berton et Mme Marie Colombier. Ce gracieux marivaudage en vers nous faisait assister à la

— Manda, Mlle *Brassy*. — Fanchette, Mlle *Livry*. — Oscar de Villecrénes. M. *Duard*. — Pirochet, M. *Darras*. — Ponterisson, M. *Robert Liser*. — Borromée, M. *Cazalis*. — De Fauquembergues, M. *Jean Dax*. — Un facteur, M. *Delangle*.

1. DISTRIBUTION. — Glatigny, M. *Tarride*. — M. Courbet, M. *Dorival*. — Jean Morvieux, M. *Janvier*. — Le vieux Glatigny, M. *Darras*. — Un jeune homme, M. *Laumonier*. — Paterne Béchut, M. *Cazalis*. — Canuche, M. *Robert Liser*. — Tassin, M. *Paul Escoffier*. — Le rapin réaliste, M. *Maxudian*. — Emile de Girardin, M. *Gaston Brou*. — Salangane, M. *Pillot*. — Le député, M. *Léonce Perret*. — Le journaliste, M. *Carl Bac*. — Premier secrétaire, M. *Decard*. — Deuxième secrétaire, M. *Léon Michel*. — Olivier Métra, M. *Sterny*. — Gredelu, M. *Duparc*. — Un vieux, M. *Taldy*. — Michel Lecoing, M. *Terrier*. — Pelloquet, M. *Emile Rézal*. — Nérant, M. *André Ferrier*. — Elève des Beaux-Arts, M. J. *Peyrière*. — Stramir, M. *Henry Valrel*. — Le garçon, M. *Lucien Weber*. — Le facteur, M. *Delangle*. — Cigalon, Mlle *Jeanne Thomassin*. — Lizane, Mlle *Marguerite Brésil*. — Emma, Mlle *Bellanger*. — Marie, Mme *Marcelle Jullien*. — La princesse d'Elfe, Mlle *Ventura*. — Fille-de-l'air, Mlle *Miramon*. — Hortense Clampon, Mlle *Gabrielle Rose*. — Dame du comptoir, Mme *Lunéville*. — Mme Andral, Mlle *Suzanne Horden*. — Sauterelle, Mlle *Mad. Acézat*. — Zoé Lovion, Mlle *Duran*. — L'habilleuse, Mlle *Suzanne Livry*. — Frisette, Mlle *Ida Brassy*. — La Fille normande, Mlle *Cécile Didier*. — Nini Perlès, Mlle *Marthe Lutzy*. — Rosa Lherbier, Mlle *Lambert*. — Adèle de Morency, Mlle *Dulac*.

Musique des frères Lionnet, d'Olivier Métra et de M. Louis Ganne.

Le même jour « samedi, cinq heures », conférence de M. George Vanor sur les « derniers bohêmes ».

rencontre d'un jeune satyre et d'une nymphe dans les bois de la Grèce. L'amour s'éveille peu à peu dans le cœur du sauvage enfant des forêts. Agaceries, coquetteries, indifférence réelle ou affectée de la part de la nymphe, qui finit par aimer à son tour et par se laisser prendre au jeu qu'elle a voulu jouer, composent la trame légère de cette scène à deux personnages. C'est moins une comédie qu'un joli dialogue... Et Glatigny avait sans doute écrit sa pastorale en se souvenant d'une charmante petite pièce, d'un tour singulier, de son ami et de son maître, la *Diane au bois*, de Théodore de Banville. Souvenir ne veut point dire imitation, et si nous avons rapproché la nymphe Doris de « Phébé, sœur d'Apollo », c'est que nous avons songé aux deux poètes sortis de la même école, forgeurs de rimes bien frappées et maniant le mètre d'une main ferme et sûre, tous deux sacrifiant beaucoup, peut-être même trop à la rime. M. Catulle Mendès nous montre tout d'abord Glatigny dans son pays natal, à Lillebonne, en Normandie, amant de la douce Emma, la petite receveuse des postes, qui ne demande qu'à veiller sur son avenir. Mais de pauvres comédiens sont venus jouer le *Cid* en ces parages. Il partira avec eux : n'adore-t-il pas les vers, et ne s'est-il pas subitement épris des cheveux d'or de Lizane, la jolie montmartroise, qui remplit l'emploi de jeune première dans la troupe errante ? Et Lizane le conduit vers la « Sainte Bohème » et la « butte sacrée »... Nous le retrouvons à Paris, où il rencontre la princesse d'Elfe, qui n'est rien moins

qu'ambassadrice... Pour elle, il improvise de jolies strophes qu'elle veut payer de son carnet d'or enrichi de pierreries. Glatigny demande moins et plus : qu'elle lui donne la rose qu'elle porte dans ses cheveux. Elle y consent volontiers, mais vienne la détresse et il ne tiendra qu'à lui d'échanger contre la fleur fanée le carnet précieux. En attendant, elle le présente au célèbre journaliste Emile de Girardin, l'homme à la mèche, — la mèche de Napoléon Ier — qui l'embauche comme secrétaire. Singulier secrétaire, rédigeant en vers les articles que lui dicte le patron, faisant ainsi chavirer la fortune politique de celui qui allait être nommé ministre. Le voilà ensuite à la brasserie des Martyrs, où Jean Morvieux bave rageusement sur les gloires littéraires du jour, y compris Victor Hugo, vidé depuis *Cromwell* ; où « Monsieur Courbet », de sa voix de tonnerre, conspue l'idéal artistique que défendent les parnassiens. Au piano, Olivier Métra qui joue ses valses entraînantes. Dans un coin, le trop fameux mangeur de haschich, Salangane, le père de la petite violoniste Cigalon, que nous allons voir s'éteignant doucement, au moment où sa fille ne le croyait qu'éndormi. De la brasserie, nous passons dans les coulisses du beuglant où, pour suivre Lizane, la cabotine sans cœur, Glatigny s'est fait engager comme « improvisateur ». C'est le quatrième acte, l'acte-clou de la pièce, celui qui, dans la manière de la *Femme de Tabarin,* a produit une impression profonde. Lizane a déclaré qu'il lui fallait trois mille francs ; si Glatigny ne lui apporte pas cette somme, elle le

quittera... Le pauvre poète n'hésite pas; il fait porter à la princesse d'Elfe, aperçue dans la salle, la rose qu'elle lui donna jadis; en échange de la fleur, il aura le carnet d'or enrichi de pierreries qu'il remet joyeusement à Lizane au moment où elle sort de scène, après avoir débité ses stupides couplets de gommeuse, suivis d'un pas de chahut. Lizane est à lui! Il est heureux! Et le voilà paraissant à son tour sur l'estrade, accompagné par le violon de la petite Cigalon; gaiement il improvise une ballade sur l'amour : « Il n'est bonheur que d'être amant! » Mais un homme est entré dans la loge de Lizane. C'est l'ignoble comique Tassin, qui vient lui prendre sa maîtresse. Glatigny le voit, et ne peut l'en empêcher. Ne doit-il pas continuer sur les planches sa tâche d'improvisateur ? C'est le refrain; c'est l'envoi de la ballade : « Il n'est bonheur que d'être amant! » Et quand, aux applaudissements du public, il a dit le dernier vers, et qu'il s'élance dans les coulisses, il est trop tard : Lizane est partie avec Tassin. Le malheureux tombe entre les bras de ses camarades, impuissants à le consoler, pendant que l'orchestre attaque le ballet... La situation est ici réellement dramatique : elle a empoigné toute la salle. Glatigny retourne, après sept ans, dans sa ville natale. Il y retrouve Emma, la petite receveuse des postes, qui lui pardonne et le recueille. Mais la phtisie le guette, et un soir qu'il a cru entendre les voix de ses anciens compagnons, et veut repartir « vers la grande bohème », il est saisi par le froid, et tombe mort sur la route. Très dignement, et avec la puis-

sante imagination que vous lui connaissez, en philosophe et en poète, — la pièce, émouvante et curieuse, a paru chez Fasquelle — le maître Catulle Mendès a pieusement traduit à la scène la pittoresque existence d'Albert Glatigny, et ce fut encore une belle fête littéraire que nous donna l'auteur de la *Reine Fiammette*. Physiquement, M. Tarride ne ressemblait point à Glatigny, dont M. Anatole France a tracé le portrait que voici : « C'était, dit-il, un grand et maigre garçon à longues jambes terminées par de longs pieds. Ses mains, mal emmanchées, étaient énormes. Sur sa face imberbe et osseuse s'épanouissait une grosse bouche, largement fendue, hardie, affectueuse. Ses yeux, retroussés au dessus des pommettes rouges et saillantes, restaient gais dans la fièvre... Avec son innocente effronterie, ses appétits, jamais satisfaits et toujours en éveil, son grand besoin de vivre, d'aimer et de chanter, il représentait fort bien Panurge. C'était Panurge, mais Panurge dans la lune... » Et si M. Tarride ne nous a pas donné dans sa personne l'aspect du maigre Glatigny, il a joué le rôle avec un incontestable talent, il en a rendu toutes les nuances avec une extraordinaire variété. On l'a acclamé en ce quatrième acte qu'il a puissamment interprété. Nous l'avons admiré quand, au dénouement, il prend la voix funèbre de celui qui va mourir. Mlle Brésil est une si jolie, et si vraie Lizane, que nous ne lui en voudrons pas trop de nous avoir dérobé, par suite d'une diction défectueuse, quelques-uns des vers sonores qui lui étaient confiés. Mlle Jeanne Tho-

massin est une mélancolique Cigalon ; Mlle Bellanger, une très douce Emma ; Mlle Ventura, une piquante princesse d'Elfe. Louons encore la vigueur de M. Dorival en Courbet, l'intelligence de M. Brou sous les traits d'Emile de Girardin ; l'ardeur de M. Janvier dans le triste personnage de Jean Morvieux, et la bonne grâce de M. Laumonier qui, sous le titre vague d' « un jeune homme », figure le poète parnassien dans lequel nous avons reconnu l'auteur lui même en sa brillante aurore.

29 MARS. — Le théâtre clôturait ses matinées classiques du jeudi par la représentation de deux pièces nouvelles, *Endymion*, un joli acte en vers de M. Achille Richard[1], et l'*Etoile de Séville*, quatre actes adroitement tirés de Lope de Vega par MM. E. et A. Adenis[2]. Le spectacle était précédé d'une intéressante conférence de M. Henry Roujon.

4 AVRIL. — On donne l'*Arlésienne* avec une nouvelle interprétation : M. Beaulieu, un Frédéri vibrant, passionné, vraiment jeune, et Mlle Jeanne Even, une Renaude de grand style.

7 AVRIL. — Au « samedi, cinq heures » le *Diable*, causerie de M. Franc Nohain.

12 AVRIL. — A propos du « jeudi-saint », on donne le beau drame de M. Edmond Haraucourt, la *Passion*, où le rôle de Marie-Magdeleine vaut

---

1. — Interprété par Mlles *Ventura, Taillade, Even,* M. *Maxudian.*

2. DISTRIBUTION. — Don Sanche, M. *Dorival.* — Don Ortiz, M. *Escoffier.* — Don Busto, M. *Arnaud.* — Clarendo, M. *Cazalis.* — Don Arias, M. *Perret.* — Don Pedro, M. *Rézal.* — Don Parsan, M. *Sterny.* — Un officier, M. *Delangle.* — Dona Estrella, Mlle *Sergine.* — Feliciana, Mlle *Fromant.* — Atlaia, Mlle *Gladys-Maxhance.*

Au second acte, M. André Ferrier interprétait le chant du Sereno.

notamment de longs bravos à Mlle Gladys-Maxhance.

23 AVRIL. — Le *Barbier de Séville*, donné en représentation populaire, a pour interprètes MM. Laumonier (le comte Almaviva), Beaulieu (Figaro), Maxudian (Basile), Liser (Bartholo) et Mlle Gladys-Maxhance (Rosine).

27 AVRIL. — Première représentation de la *Vieillesse de Don Juan*, pièce en trois actes, en vers, de MM. Mounet-Sully et Pierre Barbier[1]. — Sur cette scène de l'Odéon, où il débutait il y a plus de trente ans, M. Mounet-Sully, spécialement autorisé par le ministre des Beaux-Arts — comme, avant lui, Got le fut autrefois pour la *Contagion* d'Emile Augier — M. Mounet-Sully venait nous jouer sa propre pièce, cette *Vieillesse de Don Juan*, écrite avec M. Pierre Barbier, le délicat poète de *Vincenette*. Et nous vîmes, d'allure étonnamment jeune, et vraiment superbe de panache, notre illustre tragédien personnifier Don Juan de Marana qui, convalescent recueilli par son sage cousin Don José, se fait sans le vouloir — mais n'est-il donc pas l'homme fatal? — aimer d'une jeune fille de

1. DISTRIBUTION. — Don Juan, M. *Mounet-Sully*. — Don José, M. *Candé*. — Catalinon, M. *Janvier*. — Fabien, M. *Gaston Séverin*. — Un maître d'armes, M. *Delangle*. — Isabelle, Mme *Dux*. — Inès, Mlle *Madeleine Lély*. — Céphise, Mlle *Rébecca Félix*. — Francine, Mlle *Yvonne Delange*. — Rosita, Mlle *Cécile Didier*. — Une camériste, Mlle *Lambert*.

C'est, exactement, il y a trente-cinq ans que M. Mounet-Sully qui se faisait ce soir applaudir comme auteur et comme acteur, avait, pour la première fois, paru à l'Odéon, où, encore élève du Conservatoire, il était venu interpréter un petit rôle du *Roi Lear*.

La *Petite Bourgeoise*, pièce en un acte de M. de Lorde, accompagna la *Vieillesse de Don Juan*.

vingt ans, ainsi ravie au fiancé de son âge... L'erreur ne dure, sans doute, que quelques instants, mais plutôt que de vieillir sans amour, Don Juan aime mieux mourir, et, après avoir bu le poison qui le délivre d'une insupportable existence, il expire, heureux de voir la main dans la main les deux jeunes gens que sa présence avait failli pour jamais désunir... Un charmant premier acte; un dernier, un peu long; de très saines pensées, de forts jolis vers dans les trois : tel était, en un mot, le bilan d'une soirée que le sujet faisait plutôt mélancolique... Non content de se charger du rôle énorme de Don Juan, M. Mounet-Sully avait voulu mettre lui-même sa pièce en scène. Et vous pensez s'il lui donna tous ses soins... Et quels partenaires de choix! M. Candé, un merveilleux Don José — c'était un pur délice que de lui entendre dire le couplet de la « mère » — M. Janvier, spirituel; M. Gaston Séverin, plein de chaleur; Mme Dux, si digne; Mlle Madeleine Lély, si vraiment ingénue; Mlle Rebecca Félix, si intelligente... A la Comedie-Française, le glorieux doyen n'eût pas été plus brillamment entouré.

5 MAI. — Dernier « Samedi, cinq heures » de la saison avec l'*Ame des jardins*, causerie de M. Georges Loiseau.

10 MAI. — Matinée donnée au bénéfice de M. Foucault, ancien régisseur de l'Odéon (vingt-huit ans de services ; cinquante et un ans de théâtre).

16 MAI. — La *Vieillesse de Don Juan* était accompagnée d'une comédie, tout à fait charmante,

de MM. Auguste Germain et Robert Trébor, intitulée *l'Attente*. De modestes employés « attendent » avec impatience l'arrivée de leur fille, une jeune et gentille couturière. Ils vont se mettre à table ; mais elle n'est pas encore rentrée... Leur inquiétude grandit... S'il lui était arrivé un accident ?... Si elle avait fait une mauvaise rencontre ?... Si elle avait suivi un homme riche ?... Toutes ces pensées, qui sont d'abord vagues, se précisent. Affolés, les parents vont à la rencontre de leur enfant ; mais elle apparaît, gaie, pure : on l'avait retenue à l'atelier pour veiller. Mme Marcelle Jullien, une excellente artiste qu'on applaudit trop rarement, M. Darras et Mlle Ida Brassy avaient très bien joué ce joli petit acte qui commençait par un léger frisson d'angoisse et se terminait par un sourire.

21 MAI. — Première représentation du *Jeu des ans et de l'amour*, comédie en deux actes de MM. Adolphe Aderer et Armand Ephraïm[1] et de *l'Etrange Aventure*, comédie en trois actes de M. Lucien Gleize[2]. C'est au beau temps de Louis XV que se passe l'aimable anecdote qui nous est fort lestement contée par MM. Adolphe Aderer et Armand Ephraïm. Sur la recommandation — toute

1. DISTRIBUTION. — Le chevalier de Grandval, M. *Séverin*. — Le duc de Vermont, M. *Robert Liser*. — Lucas, M. *Terrier*. — Michu, M. *Décard*. — Herminie de Verte-Allure, Mlle *Jane Even*. — Lucette de Verte-Allure, Mlle *Cécile Didier*. — Suzon, Mlle *Farna*.

2. DISTRIBUTION. — Auffroy, M. *Paul Plan*. — Jacques, M. *Laumonier*. — Derbel, M. *Jean Dax*. — De Baulant, M. *Cazalis*. — De Cernes, M. *Emile Violet*. — Yves, M. *Décard*. — Un matelot, M. *Delangle*. — Mme Auffroy, Mlle *Gilberte Sergy*. — Mme de Baulant, Mlle *Dorville*. — Mme de Nourgay, Mlle *Léo Renn*. — Eugénie, Mlle *Farna*. — Mme Raynaud, Mlle *Ida Brassy*.

puissante, on t le croire — de Mme de Pompadour, le roi a promis un brevet d'enseigne aux gardes au jeune de Grandval, à la seule condition qu'il épouse la fille d'un des plus braves gentilshommes de sa cour, Hector de Verte-Allure, emporté par un boulet ennemi sur le glorieux champ de bataille de Fontenoy. Voilà qui va le mieux du monde : Grandval se souvient d'avoir autrefois aperçu, au temps où il allait voir sa sœur Corisandre au parloir de Saint-Cyr, le délicieux visage d'une de ses meilleures amies de couvent, Lucette de Verte-Allure. C'est donc avec le plus vif plaisir qu'il remplira l'ordre de son gracieux souverain. Mais il a compté sans certain Alexandre de Verte-Allure, qui eut vingt-deux enfants, pas un de moins ; Lucette, son dernier fruit, se trouve ainsi la tante, de dix-huit ans plus jeune, de sa nièce Herminie, dont le père, Hector, fut le fils aîné d'Alexandre. Pour conquérir le brevet qu'il ambitionne, Grandval, renouvelant à quelques minutes d'intervalle l'amoureuse déclaration qu'il vient de faire à Lucette, s'empresse de demander la main de la ridicule Herminie, dédaignant sottement le frais bouton de rose qu'est Lucette. De dépit, celle-ci se propose au vieil oncle de Grandval, tout joyeux à l'idée d'épouser pareil tendron. Et pendant quelques instants nous avons pu croire à la réalisation de deux mariages aussi mal assortis que possible. Pour comprendre à quel point il faisait fausse route en n'écoutant que l'intérêt, il faudra que Grandval voie l'exemple que lui donnent, en leur modeste sphère de gens de

maison, Lucas et son amie Suzon : « Aimons-nous, disent-ils, il n'y a que ça de vrai ! ». Il se jette alors aux pieds de Lucette, et laisse son bonhomme d'oncle se consoler avec Herminie, trop heureuse de ne pas coiffer Sainte-Catherine. L'idée d'une tante sensiblement plus jeune que sa nièce était heureuse ; il appartenait à MM. Aderer et Ephraïm, aussi distingués écrivains qu'habiles hommes de théâtre, d'en tirer de fort amusantes situations. Et l'on peut dire, sans flatterie, qu'avec le pastiche d'un titre bien connu, ils ont encore emprunté à Marivaux sa grâce et son esprit. Leur jolie comédie était, d'ailleurs, jouée avec beaucoup de verve par M. Séverin, tardivement, mais chaleureusement amoureux ; par M. Liser, plein d'exubérance en son renouveau de jeunesse ; par M[lle] Jane Even, minaudant très comiquement sous les traits d'Herminie ; par M[lle] Cécile Didier, gentille ingénue, charmante sous une perruque poudrée, qui rendait légèrement hyperboliques les éloges adressés à sa chevelure, blonde comme les blés ; par M[lle] Farna, accorte soubrette, d'allure franche et de belle diction. — M. Lucien Gleize est un de nos rares polytechniciens qui ont définitivement lâché les *x* pour se faire franchement hommes de lettres : tel autrefois, le regretté Armand Silvestre ; tel, aujourd'hui, M. Marcel Prévost. Vous vous rappelez *Une Blanche,* qui fut pour la première fois représentée à la Renaissance au temps de la direction Gémier, et vous avez, comme nous, applaudi cette mordante satire de notre administration coloniale, sur laquelle on n'a jamais rien écrit de plus rigoureuse-

ment exa : et plus spirituellement observé. Vous n'avez certes pas oublié non plus ces deux actes de la *Divine Emilie*, où, sous les traits de Voltaire amoureux, M. Gémi (toujours lui) nous offrit une curieuse reproduction du célèbre chef-d'œuvre d'Houdon. Voici, de nouveau, M. Lucien Gleize à l'Odéon, avec l'*Etrange Aventure*, dont le manuscrit s'est sans doute quelque peu promené avant d'être mis entre les mains du souffleur des derniers pensionnaires de M. Ginisty. C'est une étrange, mais amusante aventure que l'odyssée de cette demi-douzaine de snobs, dont deux couples, les Auffroy et les de Baulant, suivis de Derbel, le flirt de Mme Auffroy... Las de faire les planches de Trouville, et toujours en quête de sensations inédites, ils ont accepté avec joie l'invitation de leur ami de Cernes et se sont fait embarquer sur son yacht en partance pour des destinations inconnues. Depuis plus de dix jours, celui-ci les promène en pleine mer, sans qu'ils aient jamais aperçu les côtes, et déjà nos blasés ont plus qu'assez de l'existence trop peu variée qu'ils se sont eux-mêmes condamnés à passer sur le pont du navire que le capitaine condamne à balayer — histoire d'occuper ces éternels désœuvrés et de donner quelque regain d'appétit à leurs estomacs malades et fatigués. — « Ah ! vous voulez du nouveau, mes bons, eh bien, en voilà ! » leur a-t-il dit, agacé par les perpétuelles jérémiades de ces oisifs exaspérés. Un terrible cyclone vient, d'ailleurs, couper fort à propos l'insipide monotonie de leur nouvelle vie, et les voici brusquement transportés par l'épouvantable

orage dans une île déserte, et placés désormais sous la coupe de Jacques, l'humble matelot. La jolie Mme Auffroy voulait, tout à l'heure, le faire mettre à la porte — à la porte d'un navire ! — sous prétexte qu'on avait trouvé sur lui sa photographie, sans doute dérobée à Derbel. Elle est maintenant fort heureuse d'avoir rencontré ses bras vigoureux pour la sauver de l'affreux naufrage. Jacques, adroit et débrouillard, est devenu le maître de ces gens du monde qui, naguère, le méprisaient et qui maintenant lui obéissent au doigt et à l'œil. Car, sans lui, que deviendraient ces Robinson à la manque ? N'a-t-il pas bâti la cahute qui les abrite, fabriqué la table sur laquelle ils mangent ? Ne leur fournit-il pas, grâce à sa chasse et à sa pêche toujours heureuse, le repas de chaque jour ? Mais le souverain est devenu irritable. Ils se demandent tous avec anxiété quelle peut être la cause de cette mauvaise humeur qu'il importe de dissiper au plus vite. Et comme un de ses sujets l'interroge timidement. — « J'ai vingt ans ! » répond-il. Il a vingt ans, en effet, et vous pouvez juger du supplice de Tantale qu'endure le pauvre garçon, vivant aux côtés de celle dont il a reçu le coup de foudre et à laquelle il n'a pas osé déclarer son brûlant amour. Mais peut-il exister encore une barrière sociale entre ces gens habitués à mettre tout en commun ? Aussi, qu'adviendrait-il si de Cernes n'arrivait juste à point pour rapatrier les naufragés ? Autres milieux : autres sentiments. Les conventions sociales ressaisissent de nouveau la jolie mondaine, et rejettent dans l'ombre de sa modeste condition le

pauvre matelot qui n'a fait qu'entrevoir le bonheur. Dans un cadre qui renverse toutes les traditions odéoniennes — au premier acte, c'est le yacht à vapeur voguant allègrement sur la mer bleue ; dans les deux autres, c'est l'île rocheuse et verdoyante — la comédie de M. Lucien Gleize est d'une gaieté si intense qu'elle confine parfois à la folie, d'où se dégage pourtant une louable idée philosophique. Nous en avons goûté le double sens, et le public a fait comme nous, accueillant par de francs rires les spirituelles drôleries de son dialogue et l'amusement pittoresque de ses costumes. Les pièces de cette sorte exigent dans l'interprétation un entrain endiablé. Etayée de quelques utiles renforts, la jeune troupe de la rive gauche a fait de son mieux pour enlever comme il convenait l'*Etrange Aventure*. M. Laumonier, aussi bien placé au second Théâtre-Français qu'il l'était au premier, a rendu avec une sympathique rudesse le rôle de Jacques. M. Paul Plan (en représentations) nous est apparu sous un jour nouveau : celui d'un mari prudhomme et grotesque qu'il a joué en excellent comique, plein de naturel et de bonhomie. Citons avec éloges MM. Cazalis et Jean Dax, dont les accoutrements de naufragés étaient des trouvailles d'effet irrésistible, et notons M[mes] Gilberte Sergy et Farna, qui ne manquaient ni d'agrément, ni de verve dans les rôles de M[me] Auffroy et de la femme de chambre Eugénie.

Le 31 mai avait été donnée, avec l'*Attente*, le *Jeu des ans et de l'amour* et l'*Etrange Aventure*, la dernière représentation de la saison. Dès le lende-

main 1er juin, M. André Antoine, nommé directeur de l'Odéon, aux lieu et place de M. Paul Ginisty, par arrêté signé de M. Aristide Briand, ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, prenait possession du théâtre qu'il rouvrira en octobre, après avoir complètement tranformé et heureusement rajeuni l'antique salle[1].

Le nouveau directeur avait formé le projet de frapper un grand coup en inaugurant triomphalement son règne avec *Jules César*, pour lequel il nous promettait des merveilles de mise en scène. Mais, la pièce n'étant pas prête, il se décidait à ouvrir les portes de l'Odéon avec quelques-uns des spectacles qu'il apportait tout montés de son

1. — Le cahier des charges de l'Odéon subissait, suivant le désir du ministre et l'initiative même de M. Antoine, un certain nombre de modifications importantes. Désormais, le Second Théâtre-Français devra représenter chaque année cinq grands ouvrages nouveaux, au lieu de quatre, dont un au moins en vers, et dix petits ouvrages dont cinq en vers. M. Antoine acceptait les quelques pièces officiellement reçues par son prédécesseur, et du théâtre du boulevard de Strasbourg — qui devra continuer à s'appeler Théâtre Antoine — il apportait, avec leurs décors et leurs costumes, vingt-cinq spectacles tout prêts. De plus, il amenait sur la rive gauche un certain nombre de ses artistes, et gardait quelques-uns de ceux qui déjà faisaient partie de la troupe de l'Odéon. La direction de M. Paul Ginisty aura été une des plus longues des possesseurs du privilège du second Théâtre-Français. Il est équitable de reconnaître qu'elle a été, dans son ensemble, hautement littéraire. Elle a produit de grands ouvrages, comme *le Chemineau*, de M. J. Richepin; *la Reine Fiammette* et *Glatigny*, de M. Catulle Mendès; *le Passé*, de M. G. de Porto-Riche; *l'Enchantement* et *Résurrection*, de M. Henry Bataille; *Colinette*, de M. G. Lenotre; *l'Absent*, de M. Mitchell; *la Rabouilleuse* et *les Ventres dorés*, de M. Emile Fabre; *la Variation*, de M. Pierre Soulaine; *Jeunesse*, de M. A. Picard. M. Ginisty a, en dix ans, remis sur ses affiches les noms de MM. Paul Hervieu et Anatole France, ouvert la scène à quantité d'auteurs nouveaux, et créé des « samedis littéraires » dont la vogue fut énorme. Il est piquant de constater aussi que la musique a eu sa part sous la direction de M. Ginisty, et que sans parler de la toujours triomphante *Arlésienne* de Bizet, c'est à l'Odéon qu'ont été jouées la *Déjanire* de M. Saint-Saëns et la *Phèdre* de M. Massenet.

théâtre du boulevard de Strasbourg. C'était, le 16 octobre, la jolie comédie de MM. Maurice Donnay et Lucien Descaves, *Oiseaux de passage*[1]; puis, le 19 octobre, *Vieil Heidelberg* de Wilhem Meyer Forster, dans l'adaptation de MM. Maurice Rémon et W. Bauer[2].

---

1. DISTRIBUTION. — Tatiana, Mlle *Marthe Mellot*. — Vera Levanoff, Mlle *Van Doren*. — Mme Lafarge, Mlle *Grumbach*. — Georgette, Mlle *Andrée Méry*. — Louise, Mlle *Didier*. — Mme Dufour, Mme *Marcelle Jullien*. — Une femme de chambre, Mlle *Dargenne*. — Grégoriew, M. *Chelles*. — Zakharine, M. *Signoret*. — Julien, M. *Vargas*. — Guillaume, M. *Mosnier*. — Le facteur, M. *Darras*. — Charles, M. *Degeorge*. — Joseph, M. *Gerbault*.

2. DISTRIBUTION. — De Haugh, M. *Duquesne*. — Docteur Güttner, M. *Chelles*. — Le comte d'Asterberg, M. *Clerget*. — Lutz, M. *Signoret*. — Maréchal du Palais, M. *Mosnier*. — Rüder, M. *Degeorge*. — Karl Bilz, M. *Desfontaines*. — Charles Henri, M. *René Maupré*. — De Wadel, M. *Vargas*. — Kellermann, M. *Léon Bernard*. — De Breitenberg, M. *Escoffier*. — De Metzing, M. *Daltour*. — Kurtz Elgenbrecht, M. *Pierre Roux*. — 1er Saxon, M. *Villé fils*. — Schœlermann, M. *Saverne*. — 1er Vandale, M. *Violet*. — Glanz, M. *Jandrieu*. — Un musicien, M. *Tisserand*. — 1er Rhénan, M. *Gerbault*. — 3e Saxon, M. *Malherbe*. — 1er Souabe, M. *Dullin*. — 2e Saxon, M. *Ollin*. — Catherine, Mlle *Sylvie*. — Dorffel, Mlle *Luce Colas*. — Madame Rüder, Mme *Marcelle Jullien*.

Indiquons brièvement ici les principales transformations de la salle de l'Odéon, se rapportant toutes au même dessein : réaliser. dans le maximum de confortable et d'élégance, la vision la plus agréable et la plus complète du spectacle. Pour cela, M. Antoine n'a pas craint de sacrifier trois cents places. Un rang de fauteuils a été supprimé au balcon, de façon à avancer notablement les loges dont le devant s'arrondit en corbeilles. Travail identique aux secondes galeries; réfection des baignoires; condamnation du vieux lustre si lourd et si incommode, dont la masse dérobait aux yeux une partie du spectacle, désormais remplacé par des plafonniers électriques. A l'orchestre, établissement d'un plancher en pente et disparition du parterre — le célèbre parterre de l'Odéon ! Ces suppressions ont permis, en doublant presque l'étendue des loges, de créer dans chacune de celles-ci, une sorte de petit salon éclairé et élégamment meublé. En diminuant l'orchestre d'un tiers, la disparition du parterre donne maintenant à la salle, d'une tonalité feuille morte et vieil or, une impression d'intimité tout à fait séduisante. Les corridors sombres et étroits ont gagné en largeur tout ce qu'a donné la suppression du parterre et des baignoires de fond. Des vestiaires, des salons d'attente ornés de glaces, un fumoir s'y trouveront aménagés... Sur la scène, la suppression du double escalier descendant des coulisses favorisera la disposition de « lointains » intéressants; une merveilleuse installation d'électricité rendra faciles les jeux de lumière les plus imprévus...

24 OCTOBRE. — Première représentation de la *Préférée*, comédie en trois actes, de M. Lucien Descaves[1]. — En même temps qu'au lieu du vaste Odéon de velours rouge, poussiéreux et suranné, il nous montrait, quelque peu rapetissée, une salle toute pimpante en ses tons beiges et toute ruisselante de lumières, où ressortent merveilleusement les claires toilettes des femmes, M. Antoine eût voulu nous donner un étonnant *Jules César*... Mais les directeurs proposent et les décorateurs disposent. Il avait bien fallu faire attendre Shakespeare et ouvrir quand même à la mi-octobre. Deux pièces empruntées au riche répertoire du théâtre du boulevard de Strasbourg étaient heureusement prêtes : on les offrit dare dare au public de la rive gauche; puis on invita la presse à venir entendre une comédie inédite de M. Lucien Descaves, qui, dans le principe, était destinée à former affiche avec deux actes de M. Maurice Donnay. Les auteurs d'*Oiseaux de passage* réunis — quoique séparés : le spectacle eût été piquant. M. Antoine a dû, non sans regret, renoncer au plaisir de nous y convier. C'est avec la probité et la sincérité, qui sont les essentielles qualités de son beau talent d'écrivain,

1. DISTRIBUTION. — Henri Charlier, M. *Duquesne*. — Santonnet, M. *Dorival*. — Me Monastier, M. *Duard*. — Edmond Herbelot, M. *Léon Bernard*. — André Faverol, M. *Chevalet*. — Joseph, M. *Gerbault*. — Thérèse Charlier, Mlle *Devoyod*. — Isabelle, Mlle *Bellanger*. — Mme Giraud, Mme *Delphine Renot*. — Souci, Mlle *Lély*. — Mme Herbelot, Mlle *Renée Maupin*.

Le spectacle commençait par les *Honnêtes femmes* de Becque. Il se terminait par la *Recommandation*, une ironique comédie de M. Max Maurey, heureusement empruntée au répertoire du Grand Guignol, et jouée de verve par MM. Levesque, Signoret et Léon Bernard.

que M. Lu Descaves a traité un sujet bien humain, quoique bien souvent exploité déjà : celui du divorce et de ses fâcheuses conséquences au point de vue des enfants. Sans faire aucune thèse, et avec une conclusion que chacun de nous peut tirer lui-même de la pièce, il a montré combien était vaine ce qu'on appelle la voix du sang. Et prenant un cas qui pouvait être celui de bien des spectateurs de la *Préférée*, il l'a développé de la façon la plus intéressante, et souvent même la plus émouvante. Voici, en deux mots, l'histoire que nous conte, en son style sobre et net, le très distingué dramaturge. Henri Charlier est le mari d'une femme qu'il aime et le père de deux filles qu'il chérit, non sans toutefois cacher ses vives préférences pour la plus jeune qui par dessus tout adore son papa, et dont une maladie a donné à ses parents de telles angoisses qu'on l'appela Souci : le nom lui est resté... Comment, au moyen de lettres d'autrefois, malencontreusement restituées, M. Charlier apprend-il que la dernière de ses enfants — elle a aujourd'hui quinze ans — celle qui lui est si tendrement attachée n'est pas sa fille, mais le fruit d'un égarement de sa femme, jadis séduite par le frère d'une parente chez qui, à la suite d'une cruelle maladie, elle se trouvait en convalescence loin de Paris ! C'est en vain que, se sentant près de succomber aux instances du galant, Thérèse avait appelé à la rescousse son mari trop confiant. Celui-ci n'est pas venu : il a eu mille fois tort. Que va-t-il faire, maintenant qu'il sait tout ? Sans peser dans la balance l'unique faute commise

et les quinze ans de profonde affection que lui a vouée Thérèse, depuis lors le modèle des femmes en même temps que le modèle des mères, il lui dicte ses formelles volontés : elle partira pour la province avec Souci, et arguant du caractère coléreux, devenu intolérable, de son mari, elle refusera de réintégrer le domicile conjugal : ainsi sera prononcé le divorce... Eh bien non ! le divorce ne séparera pas à tout jamais ces deux êtres : le père — ou prétendu tel — et la fille qui s'aiment trop, vraiment, pour pouvoir vivre l'un sans l'autre. Et leur commune tendresse sera assez puissante pour réunir le mari et la femme : Thérèse n'a-t-elle pas mérité, d'ailleurs, le pardon que, tous, nous souhaitions pour elle ? Le rideau baissait sur une réconciliation attendue. Il nous souvient d'une pièce d'Edouard Cadol, les *Créanciers du bonheur*, qui ne date pas d'hier, et dont la conclusion était celle-ci : « On est le père des enfants qu'on aime, bien plus que des enfants qu'on a ». Absorbé — on devine à quel point ! — par ses multiples fonctions de directeur qui voit tout et qui fait tout, M. Antoine fut contraint de céder à son excellent pensionnaire Duquesne le rôle de Charlier, qu'il se réservait personnellement. M. Duquesne l'a joué avec une émotion qui lui a conquis tous les cœurs, et dans Mlle Lély, gentille épave de l'ancienne troupe de l'Odéon, il a rencontré sous les traits de Souci, une très charmante et très sympathique partenaire. A Mlle Devoyod était échue la tâche, toujours ingrate, de personnifier la femme coupable ; elle s'en est acquittée

avec be[illegible]oup de tact et de talent. Mlle Bellanger avait bien la sécheresse voulue d'Isabelle, la sœur aînée de la petite Souci. Et nous avons applaudi, dans leurs rôles secondaires, celui d'un mari divorcé, que l'expérience a rendu indulgent, et celui d'un avoué pour divorces, devenu philosophe, MM. Dorival et Duard, d'excellente tenue l'un et l'autre.

25 OCTOBRE. — Pour la première de ses matinées classiques du jeudi, M. Antoine avait monté avec amour le *Vray Mistère de la Passion,* d'Arnoul Greban, et voici de quelle élogieuse façon notre confrère Nozière, chargé ce jour-là de la conférence, appréciait fort justement le bel effort du nouveau directeur de l'Odéon : « Dans les soixante-dix mille vers de ce mistère, MM. Lionel de la Tourane et Gailly de Taurines ont cherché et réuni des vers d'une extraordinaire émotion. Ils en ont composé une radieuse mosaïque. Ils ont constitué un véritable chef-d'œuvre. Le public vient de l'acclamer. Antoine a voulu que ce mistère se déroulât dans une cathédrale gothique. Nous assistons à la Pâque, à la suprême entrevue de Jésus et de sa mère, à la défaillance du Christ, à la trahison de Judas, dans le jardin des Oliviers, au reniement de saint Pierre, au procès devant Ponce Pilate, à la flagellation, à la marche vers le calvaire, à la mort de Judas, au supplice. Nous étions étreints par la beauté simple de l'œuvre et par l'extraordinaire mise en scène qu'a réalisée Antoine : c'était une succession de tableaux qui semblaient dus à nos peintres primitifs. On a

pleuré, on a acclamé! M. Marquet a réalisé avec noblesse et avec simplicité, le personnage du Christ. Mlle Dux a été touchante, émue, simple, sous les traits de la Vierge Marie. Mlle Brille a montré une belle énergie dans le rôle de Désespérance. Philippe Garnier a donné à Ponce Pilate une figure inoubliable. Il faudrait citer tout le monde : M. Signoret, qui fut si légèrement le meneur du jeu; MM. Dorival, Vargas et Perrin, qui évoquèrent avec puissance la rage des juifs puissants contre Jésus; M. Mosnier qui a tenu avec une grande conviction, le rôle de saint Pierre ; MM. Desfontaines, Bernard, Paul Villé, Jeandrieu, qui furent des bourreaux violents et pittoresques ; MM. Degeorge, Darras, Gerbault, Duard, qui ont montré la brutalité des gens d'armes; M. Maupré, qui a donné à saint Jehan, comme il convenait, un aspect jeune et gracieux ; Mlle Jeanne Lion, qui brava le vertige, pour être saint Michel. Tous ont contribué au succès de cette belle représentation et ils ont dit merveilleusement ces vieux vers si colorés, si humains. Et je n'oublierai pas les deux larrons, MM. Chevalet et Mitrecey. Mais surtout il faut féliciter M. de Max qui a merveilleusement traduit l'avarice, la jalousie, le désespoir, les remords de Judas. Ah ! l'admirable artiste ! Il a tout : la beauté des gestes, le souci du costume, la puissance et la délicatesse de la voix, le don du lyrisme qui s'unit aux accents de la poignante réalité. Nous l'avons longuement applaudi. Un excellent orchestre, que dirigeait M. Bretonneau, donnait parfois à la poésie d'Arnoul Greban, l'accompagnement

de la mu[illegible] de Bach. C'est un admirable spectacle. »

Après *Oiseaux de passage* et *Vieil Heidelberg*, M. Antoine tentait d'importer à l'Odéon plusieurs autres pièces empruntées au répertoire de son ancien théâtre, telles que *Discipline*, *l'Honneur* — voire les *Avariés* qui n'eurent, il est vrai, qu'une seule représentation — jointes à de petites comédies en un acte souvent applaudies déjà comme *Asile de nuit*, les *Experts*, un *Client sérieux* ; nous n'en relatons point les interprétations, qui furent les mêmes qu'au boulevard de Strasbourg.

15 NOVEMBRE. — La seconde matinée classique, qui se donnait en l'honneur de Corneille, avait attiré une considérable affluence de spectateurs ; ils applaudissaient chaleureusement une conférence très brillante et très originale où M. Camille Le Senne opposait éloquemment au Corneille nietzchéen, à la mode depuis quelque temps, le Corneille véritable, « celui qui ne fut ni un barbare, ni un surhomme, mais un admirable professeur de vérité, le grand Corneille, Corneille le Véridique ». Cette péroraison était littéralement acclamée. Puis, dans un artistique décor — immense portique à colonnades formant une sorte de terrasse surplombant un lumineux paysage d'Arménie — on nous donnait une forte intéressante représentation de *Polyeucte*. M. de Max, très ingénieusement drapé, faisait admirer de nobles attitudes et un véritable art de la diction poétique : c'est à peine si on pouvait lui reprocher quelque peu d'affectation dans sa simplicité très savante...

M. Desjardins, avec sa belle voix grave et son idéal profil de médaille romaine, était un Sévère de tout premier ordre, et M. Dorival, un Félix — cet ambitieux de tous les temps! — plein d'humanité et de vérité. La fête se donnait en l'honneur de Mlle Barjac, à laquelle le jury avait décerné, au mois de juillet précédent, un premier prix de tragédie, pour sa façon violente de jouer Dolorès de *Patrie*. Mlle Barjac peut être une bonne artiste de mélodrame : elle n'avait, hélas! rien de ce qu'il fallait pour rendre le Pauline de Corneille.

29 NOVEMBRE. — Précédée d'une conférence de M. Ernest-Charles, *Andromaque* avec M. de Max, dans Oreste, M. Desjardins (Pyrrhus), Mlle Brille (Herminie) et Mlle Barjac (Andromaque) faisait, en même temps que les *Précieuses ridicules*, les frais du programme de la troisième des matinées classiques, qui, chaque jeudi, remplissaient la salle d'une foule de jeunes spectateurs très enthousiastes.

4 DÉCEMBRE. — Première représentation de *Jules César*, tragédie en cinq actes de Shakespeare, traduction de M. Louis de Gramont, musique de scène de M. G. Doret[1]. — Nous l'avons eu enfin, en

---

1. DISTRIBUTION. — Jules César, M. *Duquesne*. — Octave, M. *Mitrecey*. Marc Antoine, M. *De Max*. — Lépide, M. *Saverne*. — Cicéron, M. *Duard*. — Publius, M. *Degeorge*. — Popilius Lena, M. *Chambreuil*. Marcus Brutus, M. *Desjardins*. — Caius Cassius, M. *Philippe Garnier*. Casca, M. *Jandrieu*. — Trebonius, M. *Bernard*. — Caius Ligarius, M. *Vargas*. — Decius Brutus, M. *Chevalet*. — Metellus Cimber, M. *Escoffier*. — Cinna, M. *Pinvert*. — Flavius, M. *Daltour*. — Marullus, M. *Henry Perrin*. — Artemidor, M. *Monnier*. — Un devin, M. *Sylvestre*. — Cinna, M. *Dullin*. — Un poète, M. *Darras*. — Lucilus, M. *Rollan*. — Titinius, M. *Goyard*. — Messala, M. *Leydet*. — Le jeune Caton, M. *Maupré*. — Volumnius, M. *Soarez*. — Varron, M. *Rouget*. — Clitus, M. *Viollet*. — Claudius, M. *Tisserand*. — Straton, M. *Carlet*. — Dardanius, M. *Deroziers*. — Pindarus, M. *Ballot*. — Calpurnia, Mlle *Barjac*. — Portia, Mlle *Dux*. — Lucius, Mlle *M Aubry*.

décembre, ce *Jules César* qui nous était promis pour les premiers jours d'octobre... C'est avec lui que M. André Antoine eût brillamment inauguré sa direction si, plus tôt revenu de Camaret, où il a contracté la douce habitude de passer des vacances toujours vaillamment gagnées, et libre d'une tournée pour laquelle il s'était préalablement engagé, il avait pu commencer, dès l'été, les laborieuses études de l'important ouvrage — retardé, depuis lors, par des décors qui n'étaient point prêts et par une mise en scène « d'où l'on ne sortait pas »... Mais tout arrive ; surmontant les pires obstacles et triomphant des dernières difficultés, M. Antoine a pu montrer à ses amis prompts à l'acclamer et à ses ennemis (il en a, n'ayez peur !) qui le guettaient, un *Jules César* également digne du vieux Will et du jeune Odéon. Shakespeare a, vous le savez, pris dans Plutarque le sombre personnage de Brutus, et il en fait le héros de sa tragédie. Il adopte sans restriction cette nature farouche qui, dans son orgueil impitoyable, prétend juger l'humanité et la soumettre aux rêves de son esprit malade. Cet assassin monomane devient l'âme du drame, et la grande figure de Jules César s'efface devant lui et disparaît avant la fin de la première moitié de la pièce. Cette étude de Brutus, livré tantôt aux bons instincts de son cœur, tantôt à ses raisonnements d'école, commence avec un grand éclat à la scène, où, la nuit, dans son verger de Rome, fuyant sa couche que le sommeil ne vient plus visiter, il se demande s'il doit obéir à cette voix intérieure qui lui crie de

frapper la tyrannie avec le tyran. Les raisonnements de Cassius le décident à se faire bourreau. Pourtant, il voudrait pouvoir atteindre l'esprit de César sans déchirer César ; mais, hélas ! il faut que César saigne : « Tuons-le avec fermeté ! » Les scènes d'intérieur où Portia, femme de Brutus, et Calpurnia, femme de César, manifestent à leurs maris les tristes pressentiments qui les agitent, jettent sur le fond, plutôt noir, de la tragédie quelques teintes mélancoliques, que fait bientôt oublier la terrible catastrophe du meurtre. « Et toi aussi Brutus ! — Meurs donc, César ! » Puis vient la merveilleuse scène du forum où Antoine, penché sur le cadavre de son ami, appelle la malédiction du peuple sur les assassins ; puis la fuite des coupables, l'incendie de leurs maisons, la dispute et la réconciliation de Brutus et de Cassius, l'apparition du fantôme de César annonçant à Brutus qu'ils se reverront à Philippes. Par la faute de Brutus, qui a donné trop tôt le signal, la bataille de Philippes est perdue, Cassius se tue, et Brutus s'écrie : « O Jules César, tu es encore puissant, ton esprit erre par le monde et tourne nos épées contre nous-mêmes ! » Et il se jette sur le glaive que lui présente Straton. Malgré le parti pris de Shakespeare en faveur de Brutus, les faits, on le voit, concluent contre lui, et le génial auteur ne songe pas un seul instant à échapper à leur logique. Sa touche apparaît toujours ferme, large, bien accusée ; avec lui, jamais de doute, jamais de champ laissé à l'interprétation. Il dit ce qu'il veut dire, il le dit absolument, et il n'y a rien à y

ajouter, ni dans la pensée ni dans l'expresion. On en a pour preuves les scènes populaires de ce *Jules César*, celle, par exemple, ou Marcellus reproche à la foule de jeter des fleurs sur le passage de celui qui marche triomphant dans le sang de Pompée, « que vous acclamiez autrefois, leur crie-t-il, lâches que vous êtes ! têtes de pierre ! qui jadis montiez sur les toits pour voir le grand Pompée traverser les rues de Rome ». Et cette scène célèbre qui suit le meurtre de César, où, après avoir salué de ses acclamations Brutus et Cassius, le peuple se retourne soudainement contre eux, excité par le discours d'Antoine : « O noble César ! vengeance ! Brûlons, incendions, tuons, égorgeons, que pas un traître ne vive ! » Très claire et très sobrement écrite en langue sonore, très littéraire et très littérale est la belle traduction de M. Louis de Gramont — si littérale même qu'à l'instar du texte original cette saine prose est assez étrangement semée de vers blancs, c'est-à-dire d'hexamètres sans rime ; littérale encore au point que l'auteur a obligé les Romains à se dire « vous » et n'a pas hésité à mettre le mot « messieurs » partout où Shakespeare a employé celui de « milords »... Mais peut-on sérieusement adresser à M. Louis de Gramont le reproche de s'être effacé devant le génie anglais et de nous avoir offert du chef-d'œuvre qu'il s'était chargé de nous rendre la plus fidèle des adaptations ? Comment ne pas hautement féliciter M. Antoine de la puissante reconstitution qu'aidé par un maître tel que Jusseaume — chargé, à lui tout seul, des dix décors de *Jules*

César — il nous a donnée de la Rome antique nous apparaissant avec ses rues, ses temples, ses palais, ses portiques, ses places publiques, son Sénat, ses patriciens et sa plèbe? C'est une toile merveilleuse que le verger de Brutus baigné de clair de lune, avec ses pins parasols et sa mélancolique pièce d'eau. Et n'est-ce pas un véritable chef-d'œuvre que le tableau du Sénat, si admirablement mis en scène, où nous voyons César descendre le grand escalier de marbre et venir s'asseoir sur sa chaise curule où les conjurés — qui de nous n'a été angoissé par l'émotion ? — vont bientôt l'envelopper pour le frapper ! Pourquoi faut-il qu'après les coins délicieux que nous venons de citer, et cette saisissante Mort de César, si tragiquement réglée, le tableau du Forum nous ait légèrement déçus ? C'est ainsi que voulant trop bien faire, on a cru devoir éventrer le plancher de la scène, afin d'entasser la foule en ses soubassements, et que, justement, cette foule n'apparaît pas... C'est ainsi, surtout, que la multitude ne grouille pas, qu'elle ne menace pas Marc-Antoine et qu'elle le laisse tranquillement débiter, comme un pur discours académique, son oraison funèbre de Jules César, où ne se comprend alors plus du tout — oh ! mais du tout ! — la continuelle répétition des mots célèbres, uniquement dits pour apaiser ses auditeurs déchaînés : « Et pourtant Brutus et Cassius sont des hommes honorables ». M. Silvain nous contait qu'à Orange, où il jouait le rôle de Marc-Antoine, il avait craint d'être réellement écharpé par la foule hurlante et vociférante et comme prête à se

jeter sur lui... A l'Odéon, M. de Max n'a rien à redouter de pareil... M. de Max, qui a la science des attitudes et du vêtement — il est impossible de se draper avec plus d'art — a aussi la science de la diction, qui reste toujours nette et claire. Il nous a donné un Marc-Antoine efféminé et voluptueux, qui serait plutôt celui *d'Antoine et Cléopâtre* qu'il n'est celui de *Jules César*. Mais cette originale interprétation a plu au public qui l'a chaleureusement acclamé. M. Desjardins, dont la voix est si belle, fut un Brutus de fière allure. Brutus, on le sait, a la logique farouche de la vertu, il aime César sincèrement, mais il aime encore plus ce qu'il croit être son devoir : « César m'aimait et je le pleure ; il fut fortuné et je m'en réjouis ; il fut vaillant et je l'en admire ; mais il fut ambitieux, et je l'ai tué ». Quand il verra l'effondrement de son rêve de liberté, il se donnera la mort, car « Brutus n'a jamais été vaincu que par lui-même ». M. Desjardins, dis-je, a rendu le personnage avec grandeur et autorité. Cassius faisait peur à César. « Je veux près de moi des hommes gras, à la face luisante, et qui dorment les nuits. Ce Cassius, là-bas, a l'air maigre et famélique : il parle trop ». C'est l'envieux, le bilieux qui exploitera la droiture de Brutus et l'excitera par des billets anonymes : « Tu dors, Brutus... » Lui ne dort pas ; il est le mauvais coucheur qui, dans l'ennui de ses veilles, cherche à troubler le sommeil du voisin. M. Philippe Garnier fut à souhait ce violent Cassius. Et (j'ait dit que le rôle se trouvait plutôt sacrifié) M. Duquesne a été, avec beaucoup de justesse, un

rude et nerveux Jules César. Dans l'œuvre de Shakespeare les femmes sont effacées, car Portia et Calpurnia (Mlle Barjac) ne font que passer dans le mouvement furieux qui emporte la pièce. Et pourtant, Mlle Dux a su mettre, dans Portia, une noblesse affectueuse et tendre, donnant à l'épouse de Brutus une physionomie délicieuse de grâce et de vérité...

13 DÉCEMBRE. — L'idée semblait heureuse d'inscrire au programme des matinées classiques le *Don Juan* de Molière[1] qui n'a pas été donné à la Comédie-Française depuis 1870. Mais, si la conférence de M. Laurent Tailhade était éloquente, la pièce ne fut que très médiocrement jouée. N'insistons pas...

21 DÉCEMBRE. — Pour le 267e anniversaire de Racine, on donne en soirée populaire *Britannicus*[2], suivi des *Plaideurs*[3].

27 DÉCEMBRE. — En matinée du jeudi, excellente représentation en tout point — l'une des meilleures

1. DISTRIBUTION. — Don Juan, M. *Marquet.* — Don Louis, M. *Philippe Garnier.* — Pierrot, M. *Signoret.* — Don Carlos, M. *Vargas.* — Don Alonso, M. *Maupré.* — La Statue du Commandeur, M. *Mitrecey.* — Sganarelle, M. *Duard.* — Monsieur Dimanche, M. *Degeorge.* — La Ramée, M. *Violet.* — Gusman, M. *Jandrieu.* — Le Pauvre, M. *Desfontaine.* — La Violette, M. *Gerbault.* — Rogatain, M. *Tisserand.* — Elvire, Mlle *Taillade.* — Charlotte, Mlle *Renée Maupin.* — Mathurine, Mlle *C. Didier.* — Un Spectre, Mlle *Aubry.*

2. DISTRIBUTION. — Agrippine, Mlle *Emilie Leroux.* — Junie, Mlle *Mellot.* — Albine, Mlle *Taillade.* — Néron, M. *de Max.* — Britannicus, M. *Cappellani.* — Burrhus, M. *Dorival.* — Narcisse, M. *Desjardins.*

3. DISTRIBUTION. — Isabelle, Mlle *Taillade.* — La Comtesse, Mme *Delphine Renot.* — Dandin, M. *Darras.* — Léandre, M. *Chevalet.* — Chicaneau, M. *Bernard.* — Petit-Jean, M. *Signoret.* — L'Intimé, M. *Levesque.* — Le Souffleur, M. *Ville.*

du « nouvel » Odéon — de *Philosophe sans le savoir* de Sedaine[1].

---

1. DISTRIBUTION. — Vanderk, M. *Duquesne*. — Antoine, M. *Bernard*. — Vanderk fils, M. *Cappellani*. — Desparville, M. *Darras*. — Desparville fils, M. *Escoffier*. — Président, M. *Daltour*. — La tante, Mme *Renot*. — Mme Vanderk, Mlle *Grumbach*. — Victorine, Mlle *Sylvie*. — Sophie, Mlle *Lély*.

M. Antoine avait, pour la première fois, réuni le Comité de lecture de l'Odéon, qui se compose de MM. Paul Hervieu, Alfred Capus, Adrien Bernheim, Léon Bernard-Derosne, Eugène Lintilhac et Jean d'Estournelles.

TABLEAU.

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
Jeunesse, comédie	3	»	77
Le Mari qui faillit tout gâter, p. en vers	1	»	11
Guillaumin va-t-en guerre, pièce en vers	1	»	10
La Promise, comédie	1	»	17
Madelon, pièce en vers	1	»	2
Amphitryon, comédie en vers	3	»	3
**La Ballade à Berengère*, comédie en vers	1	11 janv.	9
L'Ami du ménage, comédie	1	»	10
Le Dépit amoureux, comédie en vers	2	»	2
**Molière en province*, pièce en vers	1	15 janv.	2
**La Gloire de Molière*, à-propos		»	1
Psyché, tragédie-comédie	5	»	2
L'Heure Espagnole, pièce en vers	1	»	11
Les Plaideurs, comédie en vers	3	»	2
Louis XI, drame en vers	5	»	3
La Joie du Talion, pièce	1	16 fév.	7
Marton et Frontin, comédie	1	»	2
Monsieur de Pourceaugnac, comédie	3	»	3
Les Folies amoureuses, comédie en vers	3	»	2
L'Anglais ou le Fou raisonnable, comédie	1	»	10
Le Panache, comédie	3	8 mars	8
L'Arlésienne, pièce	5	»	9
La Souris, comédie	3	»	3
**Glatigny*, pièce	5 a. 6 t.	17 mars	27
**L'Etoile de Séville*, pièce	4	29 mars	3
**Endymion*, pièce en vers	1	29 mars	6
La Passion, drame sacré	5 a. 6 t.	12 avril	3
**La Vieillesse de Don Juan*, pièce en vers	3	27 avril	23
La Petite Bourgeoise, comédie	1	28 avril	17
Le Barbier de Séville, comédie	4	»	1
Le Roman d'une heure, comédie	1	»	1
**L'Attente*, comédie	1	16 mai	4
**L'Etrange Aventure*, comédie	3	21 mai	13
**Le Jeu des ans et de l'amour*, comédie	2	21 mai	13
Oiseaux de passage, pièce	4	16 octob.	6
Vieil Heidelberg, pièce	5	19 octob.	5
**Le Vray mistère de la Passion*		25 octob.	8
**La Préférée*, comédie	3	»	16
La Recommandation, comédie	1	»	16
Les Honnêtes Femmes, comédie	1	»	7
Discipline, pièce	1	2 nov.	7
La Race, comédie	3	6 nov.	1

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
Asile de nuit, comédie	1	6 nov.	2
Les Experts, comédie	1	»	9
Les Avariés, pièce	3	7 nov.	1
Un Client sérieux, pièce	1	»	1
Le Florentin, pièce en vers	1	15 nov.	11
Polyeucte, tragédie	5	»	3
L'Honneur, pièce	1	17 nov.	18
Les Précieuses ridicules, comédie	1	28 nov.	10
Andromaque, tragédie	5	29 nov.	4
**Jules César*, tragédie	5	4 déc.	32
Don Juan, comédie	5	13 déc.	3
Britannicus, tragédie	5	21 déc.	1
Les Plaideurs, comédie en vers	3	»	1
Le Philosophe sans le savoir, comédie	3	27 déc.	1

THÉATRE DU GYMNASE [1]

Entre le succès, finissant, de la *Rafale*, de M. Henry Bernstein [2], et le succès, commençant, de *Mademoiselle Josette, ma femme*, de MM. Paul Gavault et Robert Charvay, le Gymnase nous donnera des œuvres dont il est juste de garder la mémoire, comme l'*Enfant chérie* de M. Romain Coolus et le *Tour de main* de MM. Francis de Croisset et Abel Tarride, faisant très heureusement spectacle avec la *Chance du mari* de MM. G.-A. de Caillavet et Robert de Flers ; mais il nous faut aussi noter d'autres faits...

5 MARS. — Première représentation de *Sacha*, comédie en trois actes de Mme Régine Martial [3], et du *Cœur d'Angélique*, pièce en un acte de M. Edmond Guiraud [4]. — Ce n'est pas un début.

---

1. — Directeur : M. Alphonse Franck.

2. — A partir du 12 janvier, la *Rafale* était accompagnée d'une comédie en un acte de M. P. Dehère, intitulée *La Rivale*.

Dans les derniers jours du mois de février Mme Simone Le Bargy quittait brusquement le rôle d'Hélène et partait pour Londres, où l'appelait un engagement... Elle était remplacée par Mlle Barde qui l'avait déjà suppléée, non sans succès, dans le *Retour de Jérusalem*.

3. DISTRIBUTION. — Lüdorf, M. *Arvel*. — Alexandre de Villiers, M. *Alerme*. — Maurice, M. *Rameil*. — Un domestique, M. *Rouvenat*. — Louis, M. *Chauveau*. — Mania Ludorf, Mme *Andrée Mégard*. — Hélène de Villiers, Mme *Suzanne Munte*. — Jeanne Duclos, Mlle *Camille Liceney*. — Louise, Mlle *Danthèze*.

4. DISTRIBUTION. — Jean Darcey, M. *Numès*. — Félix, M. *Pierre Achard*. — Angélique, Mlle *Camille Preyle*. — Joséphine, Mlle *Marguerite Lavigne*.

L'esprit de Mme Régine Martial, mordant et incisif à la ville, s'exerça déjà en un acte, *A Saint-Lazare*, qu'elle interpréta elle-même au Grand Guignol. Cette fois, nous n'assistons plus à une pochade réaliste, mais à une comédie de mœurs, à une étude de caractère, qui, tout en haussant la manière de l'auteur, paraît quelque peu la gêner. Mme Régine Martial a tenté d'analyser l'amour maternel jusqu'en ses exagérations, quitte à le pousser jusqu'à la cruauté, au crime. Malgré une louable tenue d'ensemble, une évidente préoccupation de psychologie et d'écriture, elle n'a qu'à moitié réussi. Hélène de Villiers a un fils de vingt-cinq ans, Alexandre, qu'on appelle Sacha dans l'intimité. Elle le surprend baisant ardemment au passage la main d'une amie, Mania Lüdorf, jeune Russe romanesque mariée à un vieillard. Elle constate avec chagrin cette intrigue, faite pour éveiller sa jalousie de mère, et cependant ferme les yeux, jusqu'au jour où elle décide de marier ce fils à une jeune fille sentimentale... et riche, Jeanne Duclos. Mais Sacha refuse. Il adore Mania, devenue sa maîtresse, qui, pour échapper à la tyrannie, à la vengeance de son mari, consent à s'enfuir avec lui. Hélène survient, s'oppose à cet enlèvement qui la priverait de son enfant adoré, dont Mania Lüdorf, par son amour, compromet et détruit l'avenir. Exaspérée, elle n'hésite pas à tuer d'un coup de revolver celle qui s'est substituée à elle dans le cœur de Sacha et qu'elle hait. Ceci est un geste d'amante; venant d'une mère, il a paru exagéré. Ou bien, si l'auteur a voulu prouver que dans un

cœur de n il ut se glisser parfois un sentiment de femme, il manque à ce dénouement les préparations nécessaires. L'analyse eût été curieuse d'une réelle jalousie inconsciente ; elle reste à faire. Cette comédie terne a été jouée gris. MM. Arvel, Alerme, Rameil, Rouvenat, Chauveau, tous plus ou moins connus, n'ont pas encore pris suffisamment l'air du Gymnase. M. Alerme (Sacha) parle à la fois comme MM. Le Bargy et Tréville. Mme Andrée Mégard fut nerveuse, passionnée et tragique à souhait, et Mme Suzanne Munte fut une mère terrible et déséquilibrée. Louons la résignation très douce de Mlle Camille Liceney. — *Le Cœur d'Angélique* est un extrait concentré d'une bouffonnerie en trois actes représentée, voici deux ans, à Trianon : M. Andreyor y avait été fort amusant. En un acte, la donnée nous a plu davantage, et nous avons applaudi franchement au paradoxe de ce mari apprenant qu'il est trompé, hésitant à sévir contre l'amant, et cherchant mille prétextes pour pouvoir, sans déchéance, l'accueillir chez lui. C'est un ménage à trois de plus, qui a le mérite de la joie. M. Numès, parfait à son habitude, M. Pierre Achard, distingué, Mlle Preyle, comiquement cynique et Mlle Marguerite Lavigne, en bonne entretenue par son maître, conduisirent heureusement ce très moderne vaudeville.

26 MARS. — Première représentation de l'*Enfant chérie*, comédie en quatre actes de M. Romain Coolus[1]. Que M. Romain Coolus ait du talent, beau-

1. DISTRIBUTION. — Julien Bourneron, M. *Félix Huguenet*. — Pierre Bourneron, M. *Dumény*. — Henri Flavigny, M. *Henry Burguet*. —

coup de talent, cela ne fait pas l'ombre d'un doute. Notre seul regret est qu'il ne songe pas à l'employer à des sujets moins exceptionnels. C'est ainsi que, dans l'*Enfant chérie*, deux jolis actes d'exposition aboutissent à l'une des situations les plus délicates que l'on ait jamais mises au théâtre. Il y a quelques années, une pareille donnée n'eût certes point passé aussi facilement. Aujourd'hui, le public — qui en a vu bien d'autres — n'a pas bronché. Il a paru tout accepter... sur le moment; mais il fallait entendre, à la sortie du Gymnase, les amères réflexions des bons spectateurs, vengeurs de la commune morale et défenseurs des principes familiaux. Vous connaissez le Monte-Prade et le Fabrice de l'*Aventurière*... Le Bourneron de M. Coolus et son fils Pierre nous les ont rappelés, avec cette énorme différence pourtant, que Madeleine Bérieux dont, sur le tard, s'est épris notre sexagénaire, est une jeune veuve, un peu bien bourgeoise, qui n'a rien de commun avec l'audacieuse Clorinde d'Augier. Aussi le sévère moraliste de la famille Bourneron a-t-il grand tort de se mêler des amours assez discrets de son cher père, car il n'a pas même pour excuse le souci de ses intérêts pécuniaires. Oui, sans doute, Bourneron vient de faire en Italie, avec sa bien-aimée, une sorte de voyage de noces; mais le voilà rentré à Paris, bien décidé à partager

---

Grossmüller, M. *Arvel.* — Georges Gardan, M. *Rameil.* — Louis, M. *Paul Edmond.* — Un facteur, M. *Chauveau.* — Marcel, *la petite Bessy.* — Emilienne Gardan, Mme *Marthe Régnier.* — Madeleine Bérieux, Mlle *Madeleine Dolley.* — Marie Gabin, Mlle *Stella Viarny.* — Jenny Bourneron, Mlle *Camille Liceney.* — Jeanne Grossmüller, Mlle *Camille Preyle.*

son temps, sans trop s'afficher, entre sa maîtresse et ses enfants — Emilienne surtout, sa préférée, son « enfant chérie », qu'il adore comme elle l'adore elle-même. Emilienne a un mari, qu'elle n'aime pas et qu'elle trompe avec un ami d'enfance, Henri Flavigny. Pierre a deviné l'intrigue de sa sœur, et, maître de son secret, obtient d'Emilienne qu'elle s'éloigne de son amant en emmenant en Alsace, auprès d'une autre de ses filles, le père qui n'a rien à lui refuser. Pendant ce temps, il manœuvrera de telle sorte que Madeleine lâchera définitivement Bourneron pour aller rejoindre un jeune homme que, lors de son récent voyage en Italie, elle a rencontré à Florence, et vers qui elle s'est tout de suite sentie irrésistiblement attirée. La lettre fébrilement attendue par notre pauvre exilé à Ribeauvillé sera, hélas! la fâcheuse lettre de rupture : vous pressentez le désespoir du vieillard. Ce désespoir se traduit par une violente explication avec son fils qui, croyant bien faire, lui a fait tant de mal, et par une émouvante scène de cruels reproches à sa fille — son enfant chérie — qui ne nie pas sa participation au complot ourdi par Pierre. Emilienne se désole de la douleur de son père, et, lui avouant sa propre déchéance, elle reçoit elle-même les secrètes confidences de son cœur meurtri. Et puisqu'il ne saurait vivre sans celle qui est partie... on ne sait où, elle s'engage à la lui retrouver. Henri Flavigny se met vite en campagne; ses recherches seront bientôt couronnées de succès. Il ramène la jolie transfuge, qui promet à Emilienne — la scène entre les deux

femmes est singulièrement osée — de renouer avec son père, si malheureux depuis son départ, de venir voir souvent, aussi souvent qu'elle le pourra — et que le permettra sans doute son nouveau maître — celui qu'elle appelle affectueusement son « grand ami ». — « Son grand ami, fait mélancoliquement le pauvre homme : je ne suis plus désormais que son grand ami ! » M. Romain Coolus a eu l'art de rendre profondément intéressante cette nouvelle étude de vieil homme amoureux et berné... Le rôle a été merveilleusement interprété par M. Huguenet : il était impossible, vraiment, de camper le personnage de façon plus juste et plus vraie, de le faire plus simple et plus humain, d'en rendre avec plus d'émotion sincère les accents de douleur, qui sont allés au cœur de tous. M. Romain Coolus avait trop de reconnaissance envers Mme Marthe Régnier, l'idéale créatrice de *Petite Peste*, pour ne pas lui demander d'être encore son « enfant chérie ». Elle le fut donc avec infiniment de charme et de tendresse. Il fallait toute sa grâce exquise pour sauver un rôle qui ne laissait pas d'être scabreux. — comme il fallait aussi tout le rare talent de M. Dumény pour faire accepter l'odieux Pierre Bourneron, l'insupportable moraliste de l'anecdote. Et quand nous aurons loué le tact de M. Burguet sous les traits d'Henri Flavigny, l'esprit de M. Arvel en sa brève silhouette d'Alsacien, l'élégance et la joliesse de voix de Mlle Madeleine Dolley, la vague maîtresse de Bourneron, nous n'aurons fait que rendre justice aux excellents

artistes, qui, pour leur part, contribuèrent au succès de M. Romain Coolus.

16 MAI. — Première représentation du *Tour de main*, comédie en trois actes de MM. Francis de Croisset et Abel Tarride[1] et première représentation à ce théâtre de la *Chance du mari*, comédie en un acte de MM. G.-A. de Caillavet et Robert de Flers[2]. — « Si l'on ne mentait pas, l'existence ne serait pas possible. Le mensonge adoucit les mœurs. La franchise est un revolver qu'on n'a pas le droit de décharger sur les passants. Il y a des mensonges sublimes... » Ainsi s'exprime M. Georges de Porto-Riche dans le *Passé*. Le mensonge est le thème de la très jolie comédie de MM. Francis de Croisset et Abel Tarride représentée au Gymnase avec un vif succès. Le marquis Gérard de Chanluce, aujourd'hui sur le retour, a toujours trompé sa femme et la trompe encore, mais celle-ci n'a jamais cessé d'être heureuse, car elle n'en sait rien. Que voulez-vous ? Il a le « tour de main », Son fils René ne l'a pas : c'est un fait. Marié à une petite femme, un peu frivole, je vous l'accorde,

1. DISTRIBUTION. — Gérard de Chanluce, M. *Félix Huguenet*. — René de Chanluce, M. *Pierre Magnier*. — De Prémière, M. *Pierre Achard*. — Le baron, M. *Arvel*. — Pierre, M. *René Maupré*. — Firmin, M. *Paul Edmond*. — Jeanne de Chanluce, Mme *Marthe Régnier*. — Marquise de Chanluce, Mme *Henriot*. — Hortense de Randier, Mlle *Franquet*. — Fraulein, Mlle *Ellen Andrée*. — Mme de Prémière, Mlle *Suzanne Perney*. — La baronne, Mlle *Catherine Fontenay*. — Gabrielle, Mlle *Camille Liceney*.

2. DISTRIBUTION. — Bobby Hanson, M. *Dumény*. — Paul d'Arzac, M. *Henry Burguet*. — D'Esteuil, M. *Pierre Achard*. — Un domestique, M. *Chauveau*. — Suzanne d'Esteuil, Mlle *Blanche Toutain*.

Le spectacle commençait, à partir du 20 mai, par *Mademoiselle je sais tout*, un acte amusant de M. Jean Sardou.

mais qui l'aime pourtant trés sincèrement, il a le tort de la délaisser pour « travailler » — il écrit de gros ouvrages historiques — avec une jeune veuve Hortense de Randier, qui a toutes ses sympathies. Ce flirt intellectuel finit par agacer Jeanne à un point qu'elle dit ses vérités à la belle Hortense et la chasse, non seulement de la bibliothèque, où elle corrige avec tant d'ardeur les épreuves de son cher mari, mais même du château, où sa présence ne lui semble pas autrement nécessaire. René se fâche tout rouge, et, fort de sa propre fidélité, il exige que Jeanne fasse de plates excuses à celle qui ne fut, jusqu'à présent du moins, que son « associée ». Des excuses ! Ce mari ne connait guère sa petite femme; celle-ci se venge en se donnant à un jeune homme qu'elle n'aime même pas, le fiancé de la sœur d'Hortense... Et quand René voudra se réconcilier avec Jeanne, elle se demandera si elle doit lui avouer la vérité. — « Gardez-vous en bien ! — lui dit le marquis Gérard de Chanluce, celui qui a le « tour de main » — il faut mentir, le bonheur n'est dû qu'au mensonge ! » Et Jeanne ment, et René, qui eût pardonné, sera d'autant plus heureux qu'il ne saura jamais rien... Vous voyez toute la hardiesse du dénouement : MM. Francis de Croisset et Abel Tarride ont eu le tour de main qu'il fallait pour le faire accepter du public charmé. Mme Marthe Régnier a mis au rôle de Jeanne une sincérité, une émotion qu'on ne lui connaissait pas encore... M. Huguenet a dessiné, en bonté, et de façon très juste, le rôle du père. M. Pierre Magnier exagère peut-être la sécheresse

du fils. Le *Tour de main* se précède de la *Chance du mari*, qui naguère aux Variétés accompagnait la *Piste* de M. Sardou. On peut dire que MM. Robert de Flers et de Caillavet n'ont jamais rien écrit de plus fin. Leur ravissante comédie était fort bien jouée de l'autre côté du boulevard. Elle l'est mieux encore au Gymnase, où M. Dumény a campé avec une étonnante autorité l'excentrique personnage de l'américain Hanson, où M. Henry Burguet rend de la manière la plus amusante le snobisme niais et vaniteux de Paul d'Arzac ; où Mlle Blanche Toutain marque toujours d'une spirituelle vérité les fugitives nuances du cœur de Suzanne d'Esteuil... Ce spectacle se donnera avec succès jusqu'au 9 juin, qui fera la clôture annuelle du théâtre. Il sera aussi celui de la réouverture (21 septembre)[1].

En attendant une pièce nouvelle — les répétitions du *Voleur* s'étaient trouvées brusquement interrompues par la subite maladie de Mme Simone Le Bargy — il fallait parer au plus pressé. M. Alphonse Franck faisait alors appel au beau talent de Mme Suzanne Després de retour d'Amérique et lui demandait de donner au Gymnase quelques représentations de deux de ses plus grands succès : la *Gioconda* de M. Gabriele d'Annunzio et *Maison de poupée* d'Ibsen.

---

1. — Dans le *Tour de main*, Mlle Félyne reprenait le rôle d'Hortense de Randier et M. Gaston Dubosc celui de Gérard de Chanluce. Dans la *Chance du mari*, Mlle Madeleine Dolley succédait à Mlle Blanche Toutain et M. Jean Dax remplaçait M. Henry Burguet.

A partir du 8 octobre, le *Tour de main* était accompagné sur l'affiche du *Monsieur en habit noir* de M. Abraham Dreyfus et de la *Joie du Talion* de MM. Ferdinand Bloch et Louis Schneider.

18 OCTOBRE. — On connaît le sujet de la *Gioconda*[1]. — Un sculpteur de talent, marié, père de famille, s'est épris de son modèle, l'original de sa dernière et sublime statue. Trop faible pour rompre, trop loyal pour persévérer dans sa liaison, il a voulu s'en dégager par la mort et a tenté de se suicider. Sa femme, Silvia, l'a soigné, sauvé, mais il pense toujours à l'*autre*, l'autre qui a la clef de l'atelier, qui y rôde et le hante. Silvia va la chasser; une lutte s'élève entre les deux femmes et, dans la violence de la scène, l'œuvre de Lucio, la statue que l'une veut détruire et l'autre défendre, s'écroule, écrase net les deux mains de l'épouse, les mains, les jolies mains que des stances heureuses nous ont préparés à regretter. Silvia amputée de son toucher, de sa caresse, séparée du monde plus que par l'aveuglement ou la surdité, erre, triste, abandonnée — Lucio est retourné à la Gioconda — dans une villa, au bord de la mer, et quand sa petite fille Beata, séparée d'elle depuis longtemps, et qui ignore le malheur de sa mère, accourt, lui présente des fleurs, lui tend les bras, demande de la serrer contre elle, la mère, qui n'a plus de mains pour sa fille, tombe à genoux comme une suppliciée garrottée et livre son visage baigné de larmes aux baisers effarés de l'enfant. C'est là un superbe effet, tout mélodramatique... Ce que nous percevons du style de M. d'Annunzio, à travers

1. DISTRIBUTION. — Silvia Settala, Mme *Suzanne Desprès*. — Gioconda Dianti, Mlle *Nelly Cormon*. — Francesca Doni, Mlle *Cath. Fonteney*. — La Sirenetta, Mlle *Montavon*. — La petite Beata, Mlle *Louise Maton*. — Lucio Settala, M. *Henry Burguet*. — Cosimo Dalbo, M. *Maurice Luguet*. — Lorenzo Gaddi, M. *Jean Dax*.

l'excellente traduction de M. Georges Hérelle, a de la grandeur, de l'harmonie et de l'enthousiasme. La longue tirade de Lucio, au second acte, et cette évocation de la femme qui représente « mille statues à elle seule », qui anime le marbre par son passage et dont tout le corps « depuis le front jusqu'au talon, est une successive apparition de vies fulgurantes », est écrite avec un emportement qui en fait un des plus beaux spécimens de littérature que nous connaissions. M. Henry Burguet a dit ce difficile morceau avec beaucoup de chaleur ménagée, et il a composé tout le personnage de Lucio Settala dans une note générale de modération et de tendresse, non certes sans puissance, qui fait infiniment honneur à ce comédien si consciencieux et si chercheur. Mme Suzanne Després est désormais maîtresse du rôle de Silvia, où triompha la Duse. Et nous l'avons tous applaudie pour le pathétique et la sincérité de son jeu — qui est celui d'une très grande artiste...

20 OCTOBRE. — Première représentation (à ce théâtre) de *Maison de poupée*, pièce en trois actes d'Henrik Ibsen, traduction française de M. Prozor[1]. L'œuvre est trop connue pour que nous ayions besoin d'y revenir ici, et l'on sait avec quelle admirable intensité Mme Suzanne Després joue le personnage de Nora.

---

1. DISTRIBUTION. — Helmer, M. *Henry Burguet.* — Le docteur Bank, M. *Georges Saillard.* — Kiogstad, M. *Arvel.* — Nora, Mme *Suzanne Després.* — Mme Linde, Mme *Cath. Fonteney.* — Anne-Marie. Mme *Claudia.* — Hélène, Mlle *Céliat.* — Les trois enfants, *Les petites Collot, La petite Feigniez.*

16 NOVEMBRE. — MM. Paul Gavault et Robert Charvay triomphaient avec *Mademoiselle Josette, ma femme* [1]... Est-donc qu'il sagit d'un sujet neuf ? Non assurément, il n'y a pas de sujet neuf, au théâtre, ni ailleurs. Il y a quatre ou cinq motifs de pièces, toujours les mêmes ; mais précisément le talent consiste à les présenter dans un cadre nouveau, à en varier les incidents et les caractères et à les faire entrer dans le courant de la vie actuelle. Or, jamais rajeunissement ne fut plus heureux que celui dont les auteurs de l'*Enfant du Miracle* ont doté, avec une rare dextérité, un des plus vieux sujets qui existent : c'est celui de la *Poire* de M. Louis Artus et de la *Passerelle* de M. Francis de Croisset et Mme Fred Grésac ; c'est aussi celui d'un certain *Jonathan* d'Edmond Gondinet, François Oswald et Pierre Giffard qui fut

---

1. DISTRIBUTION. — Josette, Mme *Marthe Régnier*. — Myrianne Mlle *Félyne*. — Mme de Saint-Assise, Mlle *Dherbeuil*. — Mme Dupré, Mme *Claudia*. — Léontine, Mlle *Hélène Maïa*. — Totoche, Mlle *Montavon*. — Mario, Mlle *Lestal*. — André Ternay, M. *Duméný*. — Théodore Panard, M. *Gaston Dubosc*. — Aristide Valorbier, M. *Maurice Luguet*. — M. Dupré, M. *Arvel*. — Joë Jackson, M. *Jean Dax*. — Saint-Assise, M. *Rablet*. — Jalavert, M. *Paul-Edmond*. — Urbain, M. *Deschamps*. — Pitolet, M. *Marcel de Garcin*. — Le maître d'hôtel, M. *Henry Trévoux*. — Un chasseur, M. *Chauveau*.

A partir du 28 novembre, *Mademoiselle Josette, ma femme* était précédée sur l'affiche du Gymnase d'une pièce nouvelle : *Une Femme qui avoue*, aimable comédie en un acte de M. Serge Basset, ainsi distribuée : Bouillon, M. *Henry Trévoux*. — Chevalier, M. *Morny*. — Emmeline, Mlle *Meunier*. — Victoire, Mlle *Mad. Charny*.

Remise de l'assez grave indisposition qui l'avait forcée d'interrompre ses répétitions, Mme Simone Le Bargy s'était libérée envers le Gymnase en payant le dédit indiqué par son contrat et avait accepté le bel engagement que lui avait aussitôt offert le directeur de la Renaissance. Et c'est ainsi que M. Bernstein retrouvait pour le *Voleur* la vibrante, interprète qu'il avait choisie...

jadis rep té, sur cette même scène du Gymnase. Il faut, pour que Mlle Josette Dupré puisse toucher un héritage de cinq cent mille francs, qu'elle soit mariée avant d'avoir dix-huit ans. Plus que deux mois à courir... Ses parents lui présentent un jeune homme dont elle ne veut pas, et lui refuseraient celui qu'elle aime, ou qu'elle croit aimer, l'Anglais Joë Jackson, obligé de faire pendant un an le tour du monde. Alors voici ce qu'elle imagine : elle épousera son bon, son cher parrain André Ternay, qui ne sera son mari que pour la forme : mariage blanc ! Elle touchera donc l'héritage ; puis quand son Anglais sera de retour, elle divorcera, et deviendra sérieusement, cette fois, Mme Jackson. Voyez, comme c'est simple ! Pas si simple que vous le croyez ! André Ternay a bien consenti à rendre à sa gentille filleule le service qu'elle attend de lui ; mais, mari pour rire, il s'agacera bientôt des inconséquences de Josette, qui lui valent un duel et bien d'autres ridicules désagréments ; de Suisse, où il était allé comme en « voyage de noces », il reviendra à Paris, où il reprendra les chères habitudes de sa vie de garçon, Il a compté sans Josette qui ne tarde pas à le suivre et à le débarrasser de la maîtresse qu'il est venu retrouver, en s'installant elle-même, à la place de l'amie gentiment congédiée, dans l'appartement de son parrain. Et, vraiment, elle est si jolie, si touchante, si gracieuse, qu'André n'y tient plus : il l'embrasse comme si elle était sa femme. Josette a compris et se jette dans ses bras : elle l'aime ! La pièce pourrait se

terminer là. Elle se prolonge d'un acte qui n'est pas le moins amusant des quatre. Que dira-t-on à Joé Jackson, qu'on a cru retenu pendant quatre ans prisonnier à Zanzibar et, qui revient à l'improviste, alors qu'on ne pensait guère à lui ? — « Il nous ennuie, cet Anglais que je connais à peine », dit Josette à son cher mari. Et l'on charge un ami de le recevoir, de dire qu'on est sorti... Peine inutile : Joë Jackson venait annoncer qu'il avait lui-même manqué à sa parole, et que pour sortir de prison, il s'était laissé marier à la fille du vizir. Tout le monde est donc content, y compris le public qui a ri comme il devait rire, et applaudi comme elle méritait de l'être cette comédie aimable et gaie. Josette, c'est Mme Marthe Régnier, et toutes les nuances du personnage ont été rendues par la charmante comédienne avec l'intelligence la plus vive et le talent le plus parfait. M. Dumény, élégant et fin, lui fut, sous les traits du chaleureux parrain, un remarquable partenaire. Et c'était vraiment une très séduisante théâtreuse que Mlle Renée Félyne. La soirée nous réservait de plus une agréable surprise : celle de voir en un emploi nouveau, celui des comiques où il excelle, M. Gaston Dubosc, de fantaisie absolument désopilante dans le rôle de l'ami Panard, la trouvaille et la joie de la pièce.

17 NOVEMBRE. — C'est le premier « Samedi de Madame » : telle est l'appellation de nouvelles matinées-causeries (à prix très modérés) avec auditions et récitations artistiques et littéraires. M. Franc Nohain fait devant une salle comble

une spirituelle conférence très joliment illustrée de musique[1].

1er DÉCEMBRE. — Au « samedi, cinq heures » on donne, précédé d'une causerie de M. Léo Claretie, le divertissant vaudeville de Duvert et Lauzanne, *Un Monsieur et une Dame*, interprété par Mmes Mily Meyer (une dame), Emma Bonnet (une aubergiste) et M. Frère (un monsieur).

22 DÉCEMBRE. — « Samedi de Madame », avec une très vivante et très substantielle causerie de M. Laurent Tailhade, *Rêves et Légendes*, et le concours de MM. Bourgault-Ducoudray, Chambon (de l'Opéra), et de Mmes Laurent Tailhade et Hélène Sirbain.

29 DÉCEMBRE. — *Enfants et joujoux :* tel est le titre de la causerie du samedi de M. Auguste Dorchain, accompagnée d'auditions de Mmes Sandrini, Rabuteau, Irma Perrot et Miramon, de MM. Brémont et Séverin.

Voici, résumée dans le tableau suivant, l'année du Gymnase : elle se termine avec le grand succès de *Mademoiselle Josette, ma femme* que nous retrouverons en 1907 plus florissant que jamais.

---

1. — Voici quel en était le programme : *Elle est jolie* (Jacques Normand) : M. Arvel. — *La Belle Aude* (Th. de Banville) : M. Burguet. — *Idylle* (P. Bilhaud) : Mlle Fonteney. — *Le Refus* (Pailleron) : Mlle Montavon. — *La Fileuse*, poésie, par Mlle Aubry, accompagnement de harpe par Mlle Aubry aînée. — *Agence matrimoniale* (Pierre Véron) : M. Rablet. — *La Demoiselle à marier* (Scribe) : de Garcin, Mlle Liceney. — Mme Charlotte Lormont, cantatrice des Concerts-Lamoureux : *Idylle* (Haydn); *le Noyé* (Schumann); *Dans les ruines d'une abbaye* (Fauré). — *Pourquoi?* (Pailleron) : Mme Marthe Régnier.

TABLEAU.

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
La Rafale, pièce	3	»	53
Franchise, pièce	1	»	13
**La Rivale*, comédie	1	12 janv.	117
**Sacha*, comédie	3	5 mars	15
**Le Cœur d'Angélique*, pièce	1	5 mars	15
**L'Enfant chérie*, comédie	4	26 mars	53
**Le Tour de main*, comédie	3	16 mai	56
**La Chance du mari*, comédie	1	»	50
**Mlle Je sais tout*, comédie	1	20 mai	25
La Joie du Talion, comédie	1	21 sept.	67
Un Monsieur en habit noir, comédie	1	»	6
La Gioconda, pièce	4	18 octob.	13
Maison de poupée, pièce	3	29 octob.	15
**Mlle Josette, ma femme*, comédie	4	16 nov.	56
**Une Femme qui avoue*, comédie	1	28 nov.	41

THÉATRE DU VAUDEVILLE[1]

Quatre pièces nouvelles : le *Péril jaune* de M. Alexandre Bisson et d'A. de Saint-Albin ; le *Bourgeon* de M. Georges Feydeau ; *Chaîne anglaise* de MM. Camille Oudinot et Abel Hermant ; la *Plus amoureuse* de M. Lucien Besnard constitueront, avec une reprise de la *Retraite* et la mise au répertoire d'*Education de prince* de M. Maurice Donnay, l'histoire du Vaudeville en 1906.

3 JANVIER. — Reprise de la *Retraite*[2], le drame militaire de Beyerlein, dont cent très belles représentations n'avaient pas épuisé le succès. La salle était superbe et, malgré l'agitation politique par laquelle nous passions, — c'était l'affaire du Maroc

1. — Directeur : M. Porel; Administrateur : M. Peutat; Secrétaire général : M. Malacan.

2. DISTRIBUTION. —Volkhardt, maréchal des logis chef, M. *Lérand*. — Comte de Lehdenburg, capitaine de cuirassiers, M. *Gaston Dubosc*. — Helbig, maréchal des logis, M. *Louis Gauthier*. — Michaleck, uhlan, M. *Baron fils*. — De Howen, lieutenant de uhlans, M. *Roger Monteaux*. — Premier conseiller, M. *Joffre*. — De Lauffen, lieutenant de uhlans, M. *Roger Vincent*. — Hagemeister, lieutenant d'infanterie, M. *Rouyer*. — De Bannevitz, capitaine commandant, M. *Vandenne*. — Queiss, maréchal des logis, M. *Aussourd*. — Paschke, major d'artillerie, M. *Camille Bert*. — Le greffier du conseil de guerre, M. *Larbarède*. — Deuxième conseiller, M. *Vertin*. — Troisième conseiller, M. *Draquin*. — L'appariteur du conseil de guerre, M. *Baud*. — Spiess, uhlan, M. *Daniel*. — Volontaire d'un an, aide-major, M. *Dubois*. — Claire Volkhardt, Mlle *Yvonne de Bray*.

— le public, empoigné par les péripéties de l'action dramatique, faisait le plus chaleureux accueil aux uniformes allemands. On a cette fois tout particulièrement applaudi Mlle Yvonne de Bray, qui avait pris définitivement possession du rôle difficile et complexe de Claire Volkhardt. Elle s'y affirmait comédienne remarquable : tour à tour émue, inquiète, gracieuse et passionnée, elle était, après chaque acte, longuement et justement acclamée. A côté d'elle, les créateurs, MM. Lérand, Gaston Dubosc, Gauthier, Joffre, Baron fils, Roger-Monteaux, Roger Vincent, Bert, etc., se retrouvaient dans les rôles qu'ils avaient établis avec le succès que nous avons précédemment constaté. La *Corde sensible*[1], le célèbre et amusant vaudeville de Lambert Thiboust, terminait le spectacle. Les vieilles gens se sont pâmés à ces airs anciens qui leur rappelaient leur jeunesse, et toute la salle a fait le meilleur accueil à cette charmante et naïve exhumation. MM. Gauthier et Baron fils, dans les rôles de Tamerlan et de Califourchon, qu'ils avaient joués déjà aux Trente ans de Théâtre, ont été impayables de fantaisie. Mlle Harlay nous évoqua, avec un joli filet de voix et une grâce gentiment mélancolique, la grisette vertueuse, tandis que Mlle de Mornand fut l'autre grisette presque lorette, dont l'argent est « la corde sensible ».

1er FÉVRIER. — Première représentation du *Péril jaune*, comédie en trois actes de M. Alexan-

3. DISTRIBUTION. — Tamerlan, M. *Louis Gauthier*. — Califourchon, M. *Baron fils*. — Mimi, Mlle *Harlay*. — Zizine, Mlle *De Mornand*.

dre Bisson et d'Albert de Saint-Albin[1]. — Pivert, qui tient le buffet de Serquigny — car il y a encore un buffet à Serquigny — épouse, entre deux trains, sa première employée, Denise, dont il s'est violemment épris depuis le jour où, très troublée, elle lui est inopinément tombée de Paris. Jamais il n'a désiré connaître son passé. En vain Denise a voulu parler : Pivert lui a toujours fermé la bouche. Elle est extrêmement jolie et lui a promis de faire son possible pour l'aimer : cela suffit actuellement à son bonheur. La noce revient de la mairie ; elle va repartir pour l'église. Alors survient un voyageur inattendu : le comte Jacques de Castel-Guyon, diplomate de son état, à la recherche de la petite amie qu'il a cru devoir « plaquer » avant d'aller prendre son poste en je ne sais quelle ambassade du Nord. Jacques ne peut vivre sans Denise : si elle refuse de fuir avec lui, il se précipitera sous

1. DISTRIBUTION. — Pivert, M. *Max Dearly*. — Chenu, M. *Lérand*. — Jacques de Castel-Guyon, M. *Gaston Dubosc*. — Croisilles, M. *Baron fils*. — De Lucenay, M. *Roger Monteaux*. — Maduré, M. *Joffre*. — De Linelle, M. *Rouyer*. — Gorju, M. *Vandenne*. — Théodore, M. *Aussourd*. — Flavigneul, M. *Camille Bert*. — Vincent, M. *Vertin*. — Antoine, M. *Baud*. — De Sivré, M. *Draquin*. — Hippolyte, M. *Lalbarède*. — Firmin, M. *Suarès*. — Un voyageur, M. *Dubois*. — Morel, M. *Miller*. — Putois, M. *Barcet*. — Denise, Mme *Marthe Régnier*. — Mme Langlois, Mme *Cécile Caron*. — Annette, Mlle *Yvonne de Bray*. — Mme de Sivré, Mlle *De Mornand*. — Une voyageuse, Mme *Henriette Andral*. — Fanchon, Mlle *J.-Marie Laurent*. — Une voyageuse, Mlle *Netza*. — Claudine, Mlle *Fusier*. — Mme de Lucenay, Mlle *Murat*. — Mme de Linelle, Mlle *De Verlannes*. — Françoise, Mlle *Fabienne*.

On commençait par *Minerve*, comédie en un acte de M. Henri Bocage, ainsi distribuée : Jacques de Villiers, M. *Roger Monteaux*. — Gaston, M. *Vertin*. — Geneviève de La Roche, Mlle *de Mornand*. — Rose, Mlle *Fabienne*.

Le 1er février M. Max Dearly, malade, était remplacé par M. Boucher ; puis le théâtre faisait relâche pour répéter deux fois par jour la pièce qui devait succéder au *Péril jaune*.

la première locomotive arrivant à Serquigny... Denise ne se le fait pas dire deux fois : elle aime toujours son Jacques qu'elle croyait perdu pour la vie, et c'est par dépit qu'elle se mariait. Aussi, profitant d'une courte absence de Pivert qui est allé faire un tour à ses cuisines, aidée d'ailleurs par Annette, l'autre employée du buffet ravie de devenir patronne à sa place, elle jette un manteau sur sa robe de mariée et se laisse enlever... Nous la retrouvons cinq ans après passant pour la comtesse de Castel-Guyon et s'assimilant avec beaucoup de tact et de bonne volonté sa nouvelle position. Jacques s'est marié religieusement au Canada, mais c'est tout ce qu'il a pu faire ; et comme il est sur le point d'être envoyé à Lisbonne, le ministre, « qui sait tout », n'a pas manqué de lui faire comprendre que le temps est venu de régulariesr devant la loi sa fausse situation. Un bon divorce viendrait à bout de tout. Il s'est, en conséquence, mis en tête de savoir ce qu'est devenu Pivert, que le ridicule a obligé de quitter Serquigny. Il a appris qu'il tenait un hôtel à Fontainebleau, il s'en érige le propriétaire et croit le tenir par l'argent. Mais Pivert a revu Denise et jure de se venger à sa manière. Il ne signera la demande en divorce que si elle consent à aller passer vingt-quatre heures avec lui à Fontainebleau. Denise accepte la proposition, si bizarre qu'elle puisse paraître, mais elle se croit assez fine pour s'en tirer à son honneur. Servie encore une fois par Annette, qu'avait éloignée Pivert et qui revient fort à propos pour la sauver de l'étreinte amoureuse de son mari légal,

Denise a[illegible] rempli la condition de séjour exigée par Pivert. Celui-ci s'avoue vaincu, et touchant la forte somme qu'on a bien voulu lui promettre, il cédera la place à Jacques de façon définitive. Denise sera comtesse de Castel-Guyon et Annette atteindra le comble de ses désirs, puisque rien ne l'empêchera plus désormais de s'appeler Mme Pivert. Un vaudeville bien fait, à la mode d'autrefois — autrefois on l'eût simplement appelé *Le Marié de Serquigny* — tel est le *Péril jaune*. Ce n'est peut-être pas ce qu'on espérait d'un théâtre qui nous a souvent habitués à des œuvres d'une autre envergure. Mais, si elle a quelque peu surpris son public, la pièce de M. Alexandre Bisson ne l'a pas ennuyé un seul instant. M. Max Dearly, dont le début était attendu, s'est montré aussi amusant que possible dans le rôle de Pivert, où jadis eût triomphé le regretté Jolly. Mme Marthe Régnier est toujours la délicieuse Montmartroise que vous connaissez. Sous les traits d'Annette, Mlle Yvonne de Bray a donné à la blonde Denise la plus gentille réplique. M. Dubosc, en Jacques de Castel-Guyon, est un diplomate assez niais : ainsi l'a voulu l'auteur. Mais quelle honte d'avoir osé distribuer à un artiste de la valeur de M. Lérand les trois lignes qui composent son bout de rôle !

1er MARS. — Première représentation du *Bourgeon*, comédie en trois actes de M. Georges Feydeau[1]. — En écrivant le *Bourgeon*, l'auteur de

---

1. DISTRIBUTION. — Heurteloup, M. *Lérand*, — Marquis de Laroche-Tourmel, M. *Gaston Dubosc*. — Musignol, M. *Louis Gauthier*. — Maurice de Plounidec, M. *André Brulé*. — Guérassin, M. *Baron fils*. — L'abbé

Champignol et de *la Dame de chez Maxim* s'est efforcé d'élever son genre. Il nous a donné donc une vraie comédie, qui procède à la fois de la comédie de mœurs et de caractère. A cette préoccupation, il a ajouté celle d'éviter la banalité : il y a réussi, peut-être au delà de ce qu'il aurait osé espérer. Le bourgeon, c'est chez un adolescent la nature qui parle, la sève qui craque, l'instinct d'amour qui surgit. Peut-on s'affranchir de ces lois physiques ? L'homme *quel qu'il soit* n'est-il pas obligé d'obéir à une volonté toute puissante, plus puissante que les raisonnements les plus sacrés et que la morale elle-même ? Tel est le problème qui se pose dans l'honorable et ultra-catholique famille de Ploudinec, composée d'une maman un peu arriérée, d'une tante bigote, d'un oncle libre penseur (autant qu'il est permis de penser librement dans une telle famille) et d'un fils, Maurice, « élevé dans les bons principes ». Ce dernier nous apparaît tout d'abord comme un bon petit jeune homme, scrupuleux et religieux à l'excès. La vérité ne nous est révélée que plus tard. En ce moment, nous ne nous occupons que des

---

Bourset, M. *Joffre*. — Docteur Vétillé, médecin principal, M. *Victor Boucher*. — Luc, M. *Vertin*. — Roger, M. *Baud*. — Jean Lou, M. *Lucien Brulé*. — Comtesse de Plounidec, Mme *Anna Judic*. — Etiennette, Mlle *Jeanne Rolly*. — Eugénie Heurteloup, Mme *Cécile Caron*. — — Huguette, Mlle *Yvonne de Bray*. — La Claudie, Mlle *Harlay*. — Cléo, Mlle *De Mornand*. — La Mariotte, Mlle *Henriette Andral*. — — La Choute, Mlle *Calvill*. — Paulette, Mlle *Lelières*.

On commençait par l'*Indiscrète*, comédie en un acte de M. Beauvallon, ainsi distribuée : Duverniquet, M. *Vertin*. — Jacques de Labrinières, M. *Draquin*. — Edith, Mlle *J. Marie-Laurent*. — Mme de Valmondois, Mme *Henriette Andral*.

préoccupations de cette famille, que la santé de l'héritier des Ploudinec inquiète. Le jeune homme a des étourdissements, des vertiges, des syncopes, que lui-même ne s'explique pas, car il se confesse à l'abbé Bourset, curé de campagne aimable et sensé, prêtre dans le mouvement, qui s'esbaudit volontiers à la lecture du journal le *Rire*. A cette confession succède une consultation avec le docteur Vétillé, médecin principal, qui, avec la franchise d'un militaire qui a en vu de toutes les couleurs, déclare à la comtesse que son fils a besoin de « marcher ». — Mais il a marché, répond-elle. Il marche tous les matins. — Avec qui ? — Avec M. le curé. — Mais ce n'est pas d'exercices de sport qu'il s'agit, ou plutôt si, d'un sport particulier, dont la définition bouleverse l'âme naïve de la maman. A toute jeunesse il faut une femme. — Une femme ! Quelle horreur ! « En attendant, conclut le docteur, il peut prendre un bain ». Maurice se baigne en effet. Mais, voilà qu'au cours de la baignade, il est amené à sauver une femme qui se noie. Cette femme, qu'il rapporte dans ses bras, évanouie, est une actrice, Etiennette Cunard, dite de Montgommery pour le théâtre et ses amants. Revenue à elle, femme de mœurs légères, elle pense avec ardeur à son sauveur dont elle ne peut oublier la pression musculaire. — « Puis-je prendre congé de votre fils, madame ? — Mais certainement, le voici. — Et Maurice qui vient de se rhabiller, apparaît en soutane, dans le costume du jeune abbé qu'il est, car il fait son noviciat, décidé, à la fin de son service militaire, à se jeter dans les

bras de Dieu. Etiennette désolée de cette apparition... défrisante, s'en va en murmurant : — « C'était un prêtre ! » Au deuxième acte, nous sommes chez Etiennette. Elle déclare à quelques-unes de ses amies qu'elle a renoncé à son existence de pécheresse, qu'elle veut vivre désormais d'eau claire et d'amour pur, et qu'elle rompt avec son amant, le jeune officier Musignol. Quelle est la raison d'un tel changement ? C'est que le jeune abbé Maurice a continué de visiter chaque jour celle qu'il s'est mis en tête de convertir, et de ces entretiens journaliers, le désir de chair de la courtisane s'est transformé en une sorte de flamme mystique. Evidemment, elle aime Maurice ; mais elle ne se l'avoue pas plus que celles qui chantent avec toute leur âme le Cantique des cantiques ne s'avouent qu'elles adorent Jésus. Lui, de son côté, pénétré de sa mission, ne s'aperçoit pas qu'il est attiré vers la femme par autre chose qu'un pur devoir religieux. Etrange combinaison qui fait que l'un est envahi du désir charnel par l'effort de sa continence même, tandis que l'exagération d'une vie de plaisir amène l'autre vers un monde d'idées éthérées. Ici, se place une scène d'une audace extrême et d'une délicatesse infinie. Tout autre qu'un auteur habile, et surtout servi par une interprétation remarquable, s'y fut rompu le cou. On annonce à Etiennette la visite de la comtesse de Plounidec. Que vient-elle faire chez cette actrice qu'elle méprise, chez cette cocotte ? Elle vient (avec quelles précautions !) lui demander (avec quelles hésitations de pudeur !) de prendre soin de son

fils, dont la santé ne peut se passer des tendresses d'une femme. Cette maîtresse idéale et... nécessaire, elle vient la supplier de l'être. Et voilà qu'elle se heurte au refus de cette courtisane que la grâce a touchée. — « Tu vois, ma sœur, conclut assez justement la tante Eugénie qui assiste à l'entretien, ce que tu te fais dire par cette créature ! » Il faut savoir un gré infini à Mme Judic d'avoir rendu cette scène possible. Je ne sais point une autre actrice qui eût su pousser le tact à un tel degré. Elle fut d'une inconscience merveilleuse, presque touchante. Elle fut d'une adorable immoralité maternelle, et devint presque vraisemblable grâce à un art exquis. Troublée par cette entrevue, Etiennette se retrouve en tête à tête avec Maurice, qui pour la première fois a endossé son costume de soldat. Elle lui dit qu'elle a vu sa mère qui a voulu la conduire au péché, mais qu'elle s'est refugiée dans l'amour pur que lui a inspiré son caractère sacré, et qu'elle considère comme un rachat de ses fautes passées. Il la console, elle s'émeut ; il l'enveloppe de sa voix chaude de prédicateur, des larmes jaillissent de ses yeux, larmes de volupté inconsciente qui refont d'elle, Madeleine repentante, une créature humaine. Ce qu'elle prend pour des frissons divins, ce sont ses sens qui se réveillent... — « Je vous aime ! » lui crie-t-elle impérieusement.— « Taisez-vous ! » — « Vous aussi, vous m'aimez ! » — « Moi ! » — « Si cela n'était pas, vous seriez déjà parti ! » Et le rideau tombe sur une première, violente et définitive étreinte. Voici le jardin du presbytère. Maurice vient consulter le bon curé Bourset. —

« Que doit faire celui qui a abusé d'une femme? » — « Réparer par le mariage. » — Voulez-vous prier ma famille de venir ? » Resté seul, il fait signe à Etiennette qui attendait dans une carriole, de venir près de lui. Tout est consommé, et c'est l'amour qui chante dans leur cœur. Ah ! Dieu ! il n'est plus question de couvent ! L'abbé est devenu un homme, un homme pour de vrai, un homme qui aime, qui aime, qui aime ! C'est l'éclosion de sa jeunesse tyraunisée, l'épanouissement de ses sens trop longtemps contenus. Mais quand il fait part à sa famille réunie de son intention d'épouser une actrice... convertie, quelle catastrophe, quelle rafale ! — « Jamais ! Tu m'entends, dit la mère, jamais, moi vivante, tu n'épouseras cette femme. » La mère qui avait incité au « collage » se révolte à l'idée d'une union légitime. Mais Etiennette a tout entendu. Elle se rend compte qu'elle n'est point faite pour un bonheur régulier, et elle convainc son trop jeune amant qu'il ne lui convient pas de respirer des fleurs capiteuses, mais un bouquet de fleurs des champs au parfum doux ; qu'il lui faut épouser, non pas elle, mais sa cousine Huguette, dont elle a surpris l'amourette pour l'ex-petit abbé, maintenant heureux de vivre. M. Georges Feydeau a marqué cette jolie comédie d'une série d'efforts qu'a couronnés la réussite. Il a tout le temps marché en équilibre sur la corde raide, sans souci du balancier protecteur, que de-ci de-là il jetait à terre avec audace. A chaque instant de jolies, d'amusantes trouvailles, où l'on voyait percer l'oreille du vaudevilliste —

quelques-unes un peu lestes... mais comment s'en fâcher ? Une cocotte dit : « — J'ai connu un homme qui voulait se faire prêtre, c'était un juif... Enfin un prêtre juif. Au dernier moment, il ne s'est pas senti la vocation... Alors, il est allé à la Bourse ». Et elle ajoute sentencieusement : « C'était un de ces hommes à qui il manque quelque chose. » J'ai omis dans ce compte rendu de parler d'un certain Heurteloup, marié à le bigote tante Eugénie, qui flatte sa femme en la persuadant qu'il va à la messe tandis qu'il fait une noce éhontée, — et qui est bien le fantoche le plus plaisant qu'on puisse imaginer. Ce rôle fut pour l'excellent Lérand l'occasion d'un gros, gros succès. Il fut secondé fort comiquement par Mme Cécile Caron qui excelle dans les compositions pittoresques. M. André Brulé avait tout ce qu'il fallait pour engager auteur et directeur à lui confier le rôle du jeune abbé amoureux. Il a la grâce, la timidité, la passion ardente et jeune. Il « bourgeonne » des pieds à la tête et de la tête aux pieds. Cette création lui faisait le plus grand honneur. MM. Gaston Dubosc et Louis Gauthier avaient des rôles sacrifiés qu'ils tenaient avec leur habituelle maîtrise, ainsi que M. Baron fils, toujours consciencieux. Il faut louer M. Joffre, qui fit grand plaisir en abbé Bourset, et signaler les débuts, au Vaudeville, du jeune et fantaisiste Boucher, qui fit du médecin militaire une silhouette juste, d'un dessin solide. Mlle Jeanne Rolly, intéressante en Etiennette, ne nous avait cependant pas paru mettre au service de ce rôle complexe, par moments un tantinet hystérique,

toute la vérité, toute la chaleur voulues. Elle fut adroite : à cette adresse, il manquait un grain d'enthousiasme, peut-être aussi de science du cœur. Même reproche pour Mlle Yvonne de Bray, un peu trop sèche et récitante. J'ai dit le glorieux triomphe de Mme Judic; elle seule suffisait à attirer tout Paris à cette pièce originale, amusante, audacieuse... mais dont précisément le danger était de choquer les âmes pieuses, qui, surtout à cette époque troublée en matière, je ne dis pas de religion, mais de pratiques religieuses, ne devaient point admettre l'ironie.

19 MAI. — Matinée organisée par le « Gardénia » au bénéfice d'un poète malheureux, Emile Goudeau, très sympathique en tous les milieux artistiques[1].

23 MAI. — Première représentation de *Chaîne anglaise*, comédie en trois actes de MM. Camille Oudinot et Abel Hermant[2]. — Inspecteur des

---

1. — Le public, très nombreux, fêtait chaleureusement : Mlles Lindsay, Dereims, d'Elty, et Mlles Chasles et Vinchelin, de l'Opéra; Mlle Dussane et MM. Coquelin cadet, Mounet-Sully et Silvain, de la Comédie-Française; Mmes Marguerite Carré, de Nuovina, Tarquini d'Or et M. David Devriès, de l'Opéra-Comique; les compositeurs Ch. Levadé et Tiarko Richepin; le mime Séverin et ses camarades, les excellents interprètes de *Chand d'habits;* Mmes Jeanne Marville, Jeanne Marie-Laurent, Brécourt, Reynalde, MM. Numès, Draquin, Camis, et les poètes et compositeurs Aristide Bruant, Jacques Ferny, Georges Fragerolle, Grenet-Dancourt, Vincent Hyspa, Chantrier, Mathé et Adrien Ray.

2. DISTRIBUTION. — Thérèse Herbault, Mlle *Gabrielle Dorziat*. — Mistress Davis, Mme *Cécile Caron*. — Winnie Davis, Mlle *Henriette Harlay*. — Lord Brandon, M. *Lérand*. — Le grand-duc Arsène, M. *Gaston Dubosc*. — Le duc d'Azay, M. *Louis Gauthier*. — Eric Davis, M. *André Brulé*. — Pfeiffer, M. *Baron fils*. — Fosseuse, M. *Roger Monteaux*. — Davis, M. *Joffre*. — Gustios, M. *Victor Boucher*. — Fischer, M. *Aussourd*. — Menrod, M. *Vertin*. — Un jeune Italien, M. *Lucien Brulé*. — Le majordome, M. *Baud*.

On commençait par l'*Araignée*, comédie en un acte de M. Paul Ferrier, jouée par Mlles Paule Andral (Mme de Rives), de Mornand (Brigitte), M. Camille Bert (M. de Frangeul).

bâtiments ils et des palais nationaux — ne confondez point, je vous prie, avec l'inspection des monuments historiques, dont la récente attribution à M. Ginisty fut la fiche de consolation accordée au directeur de l'Odéon volontairement déchargé des deux dernières années de son privilège — M. Camille Oudinot réalise un type idéal : il est le fonctionnaire sans bureau!... Et sauf les cas où il s'invite lui-même à voyager aux frais de la bonne « princesse », je vous défie de le trouver autre part qu'à son *home*, où, grâce aux doux loisirs que lui ménage la paternelle administration des Beaux-Arts, il peut s'adonner à son goût pour la littérature, la passion favorite de sa famille. A l'instar de sa charmante sœur, Mme Lecomte du Nouy, le célèbre auteur d'*Amitié amoureuse*, il écrivit d'abord des romans, publiés avec succès. Puis il s'est senti saisir par le démon théâtral qui le prit tout entier, et se mit dare dare à entasser manuscrits sur manuscrits; ce n'est assurément pas sa faute si nous ne l'avons pas applaudi plus tôt à la scène. Déposée au Vaudeville, la première de ses pièces attendit vainement l'interprète rêvée : elle le trouvera un jour ou l'autre, soyez-en sûrs. De la seconde, M. Porel s'engoua tout de suite, demandant seulement au jeune auteur la permission de le marier avec son ami Abel Hermant : union des plus heureuses, puisqu'elle nous a valu la très fine et très savoureuse comédie de *Chaîne anglaise*. « Chaîne anglaise » est, en style de chorégraphie, le nom qu'on donnait naguère à la première figure du quadrille qui s'appelait aussi — *shoking!* —

« pantalon »... Ainsi se justifie, de façon piquante, le titre de la pièce où nous voyons les « cavaliers » de M. Oudinot changer de « dame » avec l'aimable désinvolture des plus intrépides danseurs. Aux eaux italiennes de Salsomaggiore se trouvent — comme partout où sévit la mode — quantité d'Anglais, élégants et riches, entre autres, la famille Davis, Mr. et Mrs. Davis, leur fils Eric et leur fille Winnie, puis leur vieil ami, lord Brandon. Une délicieuse Française leur tourne la tête à tous; les femmes grillent de lui être présentées, les hommes en sont déjà follement amoureux : c'est la belle Mme Thérèse Herbault, une divorcée (levons un coin du voile) qui, à la suite de nous ne savons quelles aventures, est aujourd'hui la protégée en titre du duc d'Azay, jeune prétendant au trône de quelque vague royaume situé là-bas, bien loin, par delà les mers. Comment nos opiniâtres fils d'Albion arrivent-ils à faire la connaissance de Mme Herbault? C'est affaire à eux. Toujours est-il qu'au second acte nous la retrouvons en Angleterre, recevant avec son ami le duc d'Azay, la plus cordiale hospitalité des Davis, au château seigneurial et historique de Bisham. Et la voilà désormais en butte aux obsessions de ses hôtes. Entre temps, le charme de la jeune fille de la maison a si bien opéré sur le duc d'Azay que, renonçant à son futur royaume, il scelle par un baiser ses fiançailles avec Winnie Davis. Thérèse Herbault n'a plus dès lors qu'à faire ses malles... Telle est la pièce dont l'intrigue est trop mince et dont l'intérêt s'éparpille trop pour que nous disions qu'elle est une bonne pièce. Mais

qu'importe, si le public du Vaudeville veut bien trouver à ces fins croquis de la société cosmopolite le plaisir que nous y avons trouvé nous-mêmes. Les Anglais de M. Oudinot, très neufs au théâtre, sont-ils de vrais Anglais? Je n'en jurerais pas : en tout cas, je vous les donne pour les plus amusants du monde. L'esprit emporte tout... La soirée ne nous a pas seulement révélé un malicieux ironiste; elle a fait une comédienne — de tout premier rang je vous l'affirme — de Mlle Gabrielle Dorziat, la délicieuse interprète de Thérèse Herbault; il était impossible de dire plus juste, de jouer avec plus d'aisance et de distinction, avec plus d'intelligence et plus de goût. Citons à côté d'elle Mlle Harlay, qui a mis, dans les deux sens du mot, l' « accent » voulu au gracieux rôle de miss Winnie, et louons comme il convient le grand art de M. Lérand en lord Brandon; l'exquise vérité de M. André Brulé sous les traits du petit Eric; le talent déployé par M. Louis Gauthier dans le personnage, plutôt ingrat, du duc d'Azay.

Au début d'un terrible été, le Vaudeville avait discrètement fermé ses portes, le 15 juin, avec *Chaîne anglaise*. Le 4 septembre, il ouvrait le « feu » des réouvertures théâtrales — le mot s'imposait par l'ardente température du moment — en « enchaînant », en reprenant, veux-je dire, à la vingt-cinquième représentation, la piquante pièce de MM. Camille Oudinot et Abel Hermant. Le public — très peu parisien encore, avouons-le — nous paraissait goûter tout le sel de cette spirituelle satire des mœurs anglaises, et en applau-

dissait fort galamment la parfaite interprétation. Nous avons dit comment Mlle Gabrielle Dorziat s'était heureusement classée, par la curieuse création de Thérèse Herbault, au nombre de nos comédiennes de premier plan. Il ne nous reste plus qu'à ajouter que M. André Dubosc prenait, sous les traits du grand-duc Arsène de Russie, la place de son frère Gaston (appelé à d'autres fonctions), et qu'il obtenait — le rôle est d'ailleurs facile — même succès que son aîné... Avec le juste regain de vogue de *Chaîne anglaise*, M. Porel aura tout le temps de préparer les débuts d'une saison dont il avait pris soin de nous donner lui-même « les grandes lignes »... selon la pompeuse expression de nos aimables courriéristes.

3 OCTOBRE. — Première représentation de *La Plus amoureuse*, pièce en quatre actes de M. Lucien Besnard[1]. — *La Plus amoureuse* est directement issue d'*Amoureuse*, et comme tous les écrivains de sa génération, M. Lucien Besnard s'est visiblement inspiré de M. Georges de Porto-Riche. Son Pierre Boissy est un charmeur, un homme qui plaît aux femmes, de l'espèce de François Prieur — ce François Prieur du *Passé* qui « ment comme il respire ». M. Besnard en a fait — je ne sais trop pourquoi, du reste — un

1. DISTRIBUTION. — Marthe Mareil, Mme *Andrée Mégard*. — Yvonne Boissy, Mlle *Gabrielle Dorziat*. — Georgette, Mlle *J. Marie-Laurent*. — Gazeran, M. *Lérand*. — Pierre Boissy, M. *Louis Gauthier*. — Dumaine, M. *Baron fils*. — De Saint-Lhomer, M. *Roger Monteaux*. — Léclancher, M. *Joffre*. — Julien Mareil, M. *André Dubosc*. — Pâris, M. *Victor Boucher*. — Lelièvre, M. *Aussourd*. — Martin, M. *Camille Bert*. — Bousquet, M. *Vertin*. — Filloul, M. *Georges Baud*. — Pichon, M. *Nicolle*. — Jean, M. *Dubois*. — Firmin, M. *Suarès*.

sous-préfet que seconde adroitement dans certains détails de sa tâche administrative, parfois un peu bien ennuyeuse, sa gentille femme Yvonne. Car Yvonne adore à sa manière — cette manière est-elle la bonne? — son cher petit mari. Pourquoi faut-il qu'à côté du ménage Boissy soit venu s'installer le ménage Mareil : le mari, uniquement occupé de la vente très lucrative de ses vins de Champagne ; la femme, la belle Marthe, une amie d'enfance d'Yvonne, s'éprenant ardemment des yeux bleus de Pierre ? Et voilà qu'un jour — un soir plutôt, soir fatal — elle n'y tient plus, la belle Marthe, elle déclare sa flamme à Pierre. Et Pierre trouve ça très naturel : son métier n'est-il pas de charmer les femmes? En moins de temps qu'il ne m'en faut pour vous le dire, il devient l'amant de la belle Marthe. Yvonne a des soupçons ; on en aurait à moins... Pierre nie, comme c'est strictement son devoir. Mais Marthe, plus effrontée et moins adroite assurément, avoue tout... Yvonne, irritée, quitte la place (en quoi elle a tort) et se retire chez ses parents. On pense si, pendant qu'elle est absente, nos deux amants s'en donnent, comme on dit vulgairement, à tire-larigot... C'est à un point que, dans le but de mettre fin à une situation équivoque, l'oncle de Boissy — qui est ministre, savez-vous — juge le moment venu de ramener Yvonne au domicile conjugal. Yvonne se laisse faire, car elle aime toujours son mari, que dis-je! elle l'aime bien davantage, étant devenue jalouse, et Pierre, qui l'a toujours aimée, l'emmène loin, bien loin de Marthe affreusement lâchée. Mais

si loin qu'il soit parti, Marthe retrouve sa trace et vient lui faire, avant de se tuer, de touchants adieux. « C'est la loi, dit-elle, la loi d'amour, l'implacable loi que l'un des deux aime plus que l'autre. Et c'était moi qui aimais. Toi, tu n'as même pas compris la violence de la passion que tu m'avais inspirée ! Comment comprendrais-tu un sentiment que tu es incapable d'éprouver ! Tu es un être de charme, un être léger. Léger avec des yeux si profonds !... A combien de femmes encore le regard de tes yeux et la caresse de ta voix donneront-ils l'illusion de l'amour ? Va, Pierrot, suis ta route, mais si tu rencontres encore une vraie amoureuse, écarte-toi de son chemin, épargne-la... Je te pardonne ; tu n'es pas méchant. Tu es comme les autres hommes. L'amour s'en va ; c'est le mal du temps. Vous continuez de répéter ce grand mot, vous autres hommes, mais vous n'en connaissez déja plus le sens divin et redoutable... » Elle est d'un beau lyrisme — n'est-ce pas la meilleure de la pièce ? — cette scène finale qu'a dite d'émouvante façon Mme Andrée Mégard, jusque là trop obstinément monotone et bien inutilement imitatrice de Sarah Bernhardt. Aussi le succès d'interprétation est-il allé à Mlle Dorziat qui, justement remarquée déjà dans *Chaîne anglaise*, a nuancé avec beaucoup d'art les diverses phases de son rôle d'aimable sous-préfète, soudainement transfigurée par l'amour. A M. Louis Gauthier était échu la tâche fort difficile de personnifier l'inconscient Pierre Boissy, doté par la nature d'un véritable cœur de moineau : il s'en est acquitté avec une extraordinaire habi-

leté. Et il a suffi à M. Lérand des quelques lignes de son rôle de ministre sceptique et paternel pour nous montrer qu'il était toujours le comédien dont le sûr talent ne connaît pas de petits rôles.

8 NOVEMBRE. — Première représentation (à ce théâtre) d'*Education de prince*, comédie en quatre actes de M. Maurice Donnay[1]. — Des Variétés, où nous l'applaudîmes il y a quelques années, *Education de prince* est entrée au Vaudeville, où M. Porel l'a joliment mise en ses meubles et dans son cadre véritable. Le prince en question, vous le savez, est le jeune héritier présomptif du trône de Silistrie, que sa mère avisée confie à un de nos réputés clubmen — Cercleux est son nom — chargé de le dégourdir avant qu'il n'aille s'asseoir sur le trône de ses pères, de lui faire connaître les femmes qu'il ne connaît pas encore, et de lui apprendre la grande vie... En vérité, la Reine ne pouvait élire, pour son cher beau-fils, de meilleur professeur que cet enragé fêtard. Cercleux la connaît dans les coins et recoins, cette existence du haut chic dont il a mission d'enseigner la pratique à son jeune élève. Et pour commencer, il lui présente une bonne fille, Raymonde de Bercy, qui deviendra sa

---

1. DISTRIBUTION. — Ronceval, M. *Lérand.* — Cercleux, M. *Louis Gauthier.* — Sacha, M. *Defreyn.* — Moitrinet, M. *Baron fils.* — Braoulitch, M. *Joffre.* — Troybémolles, M. *Victor Boucher.* — Gardène, M. *Aussourd.* — Courtois, M. *Camille Bert.* — Gaétan, M. *Vertin.* — Trause, M. *Baud.* — Garan, M. *Nicolle.* — Mohamed, M. *Chocolat fils.* — La Reine, Mlle *Jeanne Granier.* — Mme Garantie, Mme *Cécile Caron.* — Raymonde Percy, Mlle *Marville.* — Chochotte, Mlle *Jeanne Heller.* — Yvonne d'Ostende, Mlle *Paule Andral.* — Mariette Printemps, Mlle *Harlay.* — Julia Radier, Mlle *De Mornand.* — Albertine, Mlle *Jeanne Marie-Laurent.* — Blanche de Livry, Mlle *Wilford.* — Lucienne Villedo, Mlle *Chantenay.*

maîtresse en moins de temps qu'il ne m'en faut pour vous l'apprendre, et qui l'aimera gentiment, jusqu'au jour où, pour mieux répondre aux intentions de la Reine, elle le laissera s'acoquiner d'une charmante petite rosse, Mariette Printemps, en l'honneur de laquelle il se ruinera galamment... De « pièce » proprement dite, il n'y en a pas plus aujourd'hui qu'autrefois en ces quatre actes que M. Maurice Donnay a fort habilement remaniés et fort heureusement resserrés pour la circonstance. Pas de pièce si vous voulez, mais que de drôlerie, que de gaminerie, que de gaieté étincelante, que d'ironie charmante et que d'esprit! Oh! oui, que d'esprit chez notre Donnay du Chat noir, bientôt académicien! Le public de cette reprise s'est franchement amusé... Comment eût-il pu ne point s'amuser à ce feu roulant du dialogue où les mots, plus jolis les uns que les autres, partent comme des fusées, — à cette abracadabrante fantaisie, succédant aux meilleurs traits de peinture de caractère et d'observation prise sur le vif! Mlle Jeanne Granier était naguère exquise ; elle l'est plus encore aujourd'hui en cette merveilleuse composition de la Reine de Silistrie, dont les formules de langage étranger et le très piquant accent slave se mélangent, avec tant de bonheur, d'une gaieté toute parisienne. Il est impossible, vraiment, de jouer avec un tact plus sûr et une plus belle maîtrise l'émoustillante scène où, fortement troublée à la vue des amours de Chochotte, notre jolie veuve essaie de faire comprendre au professeur de son beau-fils qu'il n'aurait qu'à oser s'il le voulait

bien... Celui-ci, trop respectueux et trop timide, laisse là maladroitement échapper une occasion qui ne se retrouvera jamais plus : Sa Majesté reste vertueuse. Sans avoir la fantaisie de M. Brasseur, M. Louis Gauthier, le « Joseph » en question, joue avec beaucoup de naturel le personnage du professeur. M. Lérand n'a que deux scènes : l'une au premier, l'autre au dernier acte, où sous les traits de M. de Ronceval, le premier précepteur de l'enfant royal, il a trouvé le moyen de désopiler toutes les rates. Mlle Heller a la drôlerie dévergondée de Chochotte, créée par Mlle Lavallière au moment où elle ne se classait pas encore parmi les ingénues. Mlle Marville a le charme attirant qui sied à la maîtresse du prince. Et si M. Defreyn nous a laissé regretter « le petit Brulé », le Sacha d'autrefois, MM. Baron fils, Joffre, Victor Boucher, Mmes Cécile Caron, Paule Andral, Harlay, etc., sont, en leur tâche plus modeste, les dignes interprètes de l'aventure si délicieusement contée par M. Maurice Donnay.

Avec le vif succès de cette reprise d'*Education de prince* se terminera l'année, résumée dans le tableau suivant :

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
La Cousine Bette, pièce	4 a. 7 t.	»	3
La Retraite, comédie dramatique	4	3 janv.	29
La Corde sensible, vaudeville	1	3 janv.	29
**Le Péril jaune*, comédie	3	1er févr.	21
**Minerve*, comédie	1	1er févr.	21
**Le Bourgeon*, comédie	3	1er mars	92
**L'Indiscrète*, comédie	1	1er mars	92
**Chaîne anglaise*, comédie	3	23 mai	55
**L'Araignée*, comédie	1	»	9
**La Plus amoureuse*, pièce	4	3 octob.	34
Education de prince, comédie	4	8 nov.	63

THÉATRE DES VARIÉTÉS[1]

Deux comédies : la *Piste*, de M. Victorien Sardou, *Miquette et sa mère*, de MM. Robert de Flers et G.-A. de Caillavet, — à laquelle nous ajouterons la *Chance du mari* des mêmes auteurs, et une opérette, le *Paradis de Mahomet*, de M. Henri Blondeau et de feu Robert Planquette, feront la très simple et très heureuse histoire du Théâtre des Variétés en l'an de grâce 1906.

Cette année avait commencé avec le beau succès de *Bonheur, mesdames !* dont la centième représentation s'était donnée le 7 janvier. Il y avait quatre mois, exactement, que la jolie pièce de M. Francis de Croisset tenait l'affiche[2], quand, le 15 février, elle dut céder la place à trois nouveaux actes de M. Sardou, intitulés la *Piste*[3]. — M. Victorien Sardou est toujours jeune, et il le prouve :

1. — Directeur : M. Fernand Samuel; Secrétaire général : M. Jules Brasseur.

2. — Mlle Ginette y avait remplacé pendant quelques jours, non sans adresse, dans le rôle de Fernande des Arromanches, Mlle Lavallière, indisposée.

3. Distribution. — Casimir Révillon, M. *Brasseur*. — Stanislas Potard, M. *Cooper*. — Oscar Mirival, M. *Prince*. — Philippe Jobelin, M. *André Dubosc*. — Olivier Loysel, M. *Carpentier*. — Un garçon de café, M. *Petit*. — Monsieur Gaston, M. *Ch. Bernard*. — Le concierge, M. *Thierry*. — Fabien, M. *Rocher*. —Julien, M. *Darcourt*. — Un paysan, M. *Lambert*. — Un consommateur, M. *Cochois*. — Florence Révillon,

sa nouvelle comédie, son nouveau vaudeville — pour mieux dire — a tout l'entrain, toute la verve, toute la gaieté des plus joyeuses de ses œuvres dans le genre léger. Et si vous voulez bien admettre le moyen quelque peu « vieux jeu », qui amène la découverte de certain « petit bleu » d'où découle toute la pièce, vous devez reconnaître la profonde habileté d'un invraisemblable second acte, vif, rapide, supérieurement amusant, où les personnages se trouvent dans les situations les plus originales et les plus inattendues. Quelle maîtrise! Florence adore sincèrement son second mari, Casimir Révillon. Elle aimait beaucoup moins son premier, Philippe Jobelin, qui la trompait outrageusement, et auquel, un jour d'invincible ennui, elle a galamment rendu la pareille. La preuve en est dans ce compromettant « petit bleu », que Casimir a trouvé derrière le tiroir d'un secrétaire où il avait glissé. Pas de nom; mais un simple pseudonyme, poste restante, le timbre à date, à moitié effacé, laissant deviner le mois, sinon l'année. La première émotion une fois passée, et pour écarter tout soupçon, Florence s'ingénie d'abord à faire croire à son mari que, le secrétaire ayant été acheté à l'Hôtel des ventes, le papier appartenait sans doute à

Mme *Réjane*. — Gilberte Loysel, Mlle *Marg. Caron*. — Hortense Mirival, Mlle *Suzanne Avril*. — Madame Bourgoin, Mlle *Renée Bussy*. — Adeline, Mlle *Dorlac*. — Une femme, Mlle *Marguerite Marius*. — Une cycliste, Mlle *Vanda*.

On commençait par *Polichinelle*, comédie en un acte, en vers libres, de Mlle Jeanne Paul-Ferrier ainsi distribuée : Chicotard, M. *Petit*. — Barjavel, M. *Bouthors*. — Carmenjaud, M. *Ch. Bernard*. — Séraphine, Mlle *Renée Bussy*. — Isabelle, Mlle *Ginette*. — Justine, Mlle *Dorlac*. — Guguste, Mlle *Lavernière*.

l'ancienne propriétaire du meuble. Mais elle a compté sans les hasards de la vie qui indroduisent à point nommé le cousin Stanislas Potard, célibataire endurci, qui vient de faire le tour du monde, et rapporte des pays exotiques des idées bien arrêtées sur le mariage, institution des plus immorales, et sur la fidélité des femmes, un abominable leurre... D'un mot, il détruit l'invention de Florence et fait entrer le fâcheux doute dans l'esprit de Casimir. Ce doute se change bientôt en certitude, quand la sœur de Florence, Gilberte Loysel — on pourrait l'appeler Fleur-de-Gaffe — raconte que le secrétaire est un vieux souvenir de famille, ayant jadis appartenu à la grand'mère. Dès lors, Florence ne saurait plus nier que le billet ne lui ait été adressé : il s'agit maintenant pour elle de prouver à son mari que c'était « du temps de l'autre »... Et dans ce but — la démarche est osée — elle ira trouver Philippe Jobelin, qui « n'en a jamais rien su », lui racontera le fait et lui demandera d'attester qu'il fut bien... ce que Casimir ne veut pas être. Jobelin ne croit pas un mot de toute cette histoire, mais il entre volontiers dans la combinaison, car il est ravi de ce qui arrive à celui qu'il appelle « son imbécile de successeur ». Mais celui-ci n'est pas aussi facile à convaincre que l'espérait Florence ; il demande qu'on mette les points sur les *i* ; il exige « la date », le nom de la femme de chambre qui, jadis, a révélé la culpabilité de sa maîtresse, celui de son complice, etc. « Le complice, le voici ! » dit Florence en désignant le jeune Oscar Mirival, le propre neveu de Jobelin.

Et Oscar, se défendant d'abord d'un indélicat aveu, demeure ahuri quand son oncle lui fait signe de tout dire. Il donne alors la date précise qu'on lui demande : juin 97, et l'on croit que tout va s'arranger quand, par une nouvelle étourderie de Gilberte, Casimir s'aperçoit qu'ils étaient tous de connivence pour le tromper. Furieux, il parle déjà d'envoyer des témoins à Jobelin... « Eh quoi ! s'écrie Florence, tu vas te battre avec lui parce que je l'ai fait cocu ! » Le mot termine drôlement un acte qui a provoqué les rires à jet continu... Un vrai chef-d'œuvre ! Mais, pour désabuser cet entêté qui veut à toutes forces prendre pour lui l'accident arrivé à un autre, Florence entrevoit une lueur d'espoir : elle emmène toute la bande dans le coin de banlieue où elle a fauté avec Oscar. Voici l'hôtel des « Deux Cocottes » qui reçut les deux amoureux. Mais, hélas ! la guigne la poursuit jusque-là. L'hôtelière, dont elle pensait être vite reconnue, a cédé son fonds, emportant même avec elle le registre dont la date ferait foi... Alors, justement découragée, elle renonce à la lutte. Tout ce qu'elle a fait dans le but de rassurer Casimir ne démontre-t-il pas clairement l'attachement sincère qu'elle a pour lui ? Le comprendrait-il enfin, si une bonne amie, croyant faire une simple rosserie, ne confirmait d'un mot toutes les assertions de Florence. Oh ! que Réjane a donc joué divinement cette scène d'émotion contenue où les larmes finissaient par l'étreindre à la gorge ! Il était, d'ailleurs impossible de rendre avec plus de naturel et de vérité, de légèreté, de gaieté et d'esprit, ce rôle

qui comprenait toute une gamme de sensations vécues. Brasseur, avec ses mines d'époux outragé dans sa dignité, à qui on n'en remontrait pas, et André Dubosc, un pince-sans-rire plein d'aisance et de distinction, se faisaient le plus divertissant contraste. Cooper disait très plaisamment son couplet sur les femmes « dans tous les pays ». Prince tenait avec son habituelle drôlerie le bout de rôle d'Oscar. Et nous n'avions que des compliments à adresser à Mlle Marguerite Caron, la jolie gaffeuse et à Mlle Suzanne Avril, la charmante rosse de l'historiette. Tous et toutes avaient gentiment contribué au nouveau triomphe du glorieux maître — l'auteur des *Pattes de mouche* et de *Divorçons*...

4 MARS. — En une petite comédie, la *Chance du mari*[1], complétant merveilleusement une soirée, que ne suffit à remplir l'amusante mais trop brève pièce de M. Victorien Sardou, la *Piste*, MM. de Caillavet et Robert de Flers nous proposent une élégante solution du problème conjugal. Suzanne d'Esteuil est sur le point de tromper son mari qui est fin, patient et adroit. Il sent que Suzanne hésite entre le mondain Paul d'Arzac et l'Américain pratique Bolly Hanson. Il oppose celui-ci à celui-là et il voit sa femme lui revenir. Ils seront tranquilles... pour huit jours. Cet acte léger soulève, à chaque réplique, les rires du public. Ce n'est point seulement un badinage. Très joliment,

1. DISTRIBUTION. — Suzanne d'Esteuil, Mlle *Blanche Toutain*. — Comte d'Esteuil, M. *Cooper*. — Paul d'Arzac, M. *Prince*. — Boby Hanson, M. *André Dubosc*. — Un domestique, M. *Darcourt*.

MM. de Caillavet et de Flers ont dessiné le caractère de l'Américain qui prend l'amour au sérieux, qui le débarrasse des vains ornements du romanesque. Ainsi cette pièce est une critique agréable et profonde de la sentimentalité et de la nullité mondaines. Les deux collaborateurs n'ont rien écrit de plus mâle, de plus sain. Ils ont trouvé aux Variétés d'excellents interprètes. M. Cooper est un mari élégant, fin et qui sait l'âme capricieuse de la Française. M. Prince donne au jeune homme à la mode une bêtise majestueuse et possible. Mlle Blanche Toutain nuance avec beaucoup d'art le personnage de Suzanne d'Esteuil. Et l'on devait féliciter tout spécialement M. André Dubosc qui évoquait l'Américain avec une drôlerie et une mesure exquises.

9 AVRIL. — Reprise du *Nouveau Jeu*, comédie en cinq actes et sept tableaux de M. Henri Lavedan[1]. — Nous avons dit autrefois ce que nous pensions du *Nouveau Jeu*, cette œuvre ironique, d'observation plus délicate qu'elle n'en a l'air, pétillante d'esprit, et du meilleur, esprit de verve, esprit d'à-propos et de situation. C'est avec un vif plaisir que nous avons revu la pièce, de forme originale, où, de main habile, M. Henri Lavedan réduisit en sept tableaux tout vivants de gaieté gauloise et de

---

1. DISTRIBUTION. — Paul Costard, M. *Brasseur*. — Labosse, M. *Dieudonné*. — Buranty, M. *André Dubosc*. — Victor, M. *Emile Petit*. — Commissaire de police, M. *Carpentier*. — Barnoux, M. *Bouthors*. — Jacob, M. *Rocher*. — Gambe, M. *Thierry*. — Un huissier, M. *Darcourt* — Un greffier. M. *Lambert*. — Bobette Langlois, Mlle *Jeanne Granier*. — Mme Costard, Mme *Marie Magnier*. — Mme Paul Costard, Mlle *Marguerite Caron*. — Riquiqui, Mlle *Diéterle*. — Mme Labosse, Mlle *Croix-Meyer*. — Rosa, Mlle *Marius*. — Maîtresse d'hôtel, Mlle *Vasseur*.

satire humoristique les trois cents pages de son livre bien connu. Elle est clairement faite, compréhensible par conséquent, même pour ceux qui auraient eu tort de ne pas lire le joli roman ; elle est très hardie, d'ailleurs très osée, vraie même dans ses plaisanteries les plus risquées, rapide, joyeuse en son outrance, avec des caractères bien venus, bien dessinés, comme des Gavarni. Et comment ne pas applaudir des deux mains au vif regain de succès d'autant mieux justifié que, pour le compléter, M. Lavedan a eu la chance de retrouver une distribution parfaite ? Parfaite en la personne de Jeanne Granier, comédienne incomparable, qui a fait de Bobette une figure de fantaisie exquise, du premier au dernier mot. Parfaite encore en celle d'Albert Brasseur, d'une muflerie épique en Costard, élégant et fin dans sa bêtise immense. C'est — vous en souvenez-vous ? — à partir du *Nouveau Jeu* qu'on voulut bien découvrir, sous le pitre du duc d'En Face qu'il personnifiait encore la veille dans l'*Œil crevé*, le très sûr comédien qu'est Albert Brasseur. Mais, après avoir loué comme il convient les deux principaux partenaires de M. Lavedan, hâtons-nous de relater le légitime succès fait à Mme Marie Magnier, qui n'a d'autre défaut que celui de paraître trop jeune pour être la mère de son fils ; à Mlle Marguerite Caron, la charmante adultère ; à Mlle Diéterle, plus gentille, plus charmante que jamais sous les deux avatars de la mignonne petite Riquiqui — petite, c'est précisément ce qui la désole ; à Dieudonné, toujours de si belle tenue en vieux marcheur ; à M. André

Dubosc — encore qu'il manque un peu de désinvolture — dans le rôle de l'aimable peintre Buranty qui ne craint pas de tromper son ami Costard. Bonne, très bonne soirée pour tous. — La 200e représentation du *Nouveau Jeu* se donnera le 28 avril.

15 MAI. — Première représentation du *Paradis de Mahomet*, opérette à grand spectacle en trois actes et quatre tableaux de M. Henri Blondeau, musique de Robert Planquette[1]. — Cela se passe à Trébizonde, au beau temps des Mille et une Nuits. Il y avait une fois un jeune prince, le prince Bredindin, très épris d'une jolie veuve, Bengaline, la nièce de Maboul, grand limonadier de l'endroit. Il lui a dit son amour, puis il est parti... Alors Bengaline s'est promise au gentil Baskir qui, pour épouser la nièce de Maboul, n'hésite pas à « plaquer » Fathmé, la petite Bohémienne. Et quand le prince revient de voyage, accompagné de son étonnant secrétaire Radaboum, il apprend que Bengaline est mariée ; la noce va rentrer de chez l'uléma qui a célébré l'union. Alors il imagine un strata-

---

1. DISTRIBUTION. — Maboul. M. *Baron*. — Radaboum, M. *Max Dearly*. — Le Prince, M. *Henri Defreyn*. — Nerastan, M. *Emile Petit*. — Bengaline, Mme *Méaly*. — Baskir, Mlle *Jeanne Saulier*. — Fathmé, Mlle *Amélie Dieterle*. — Babouch, Mlle *Lyse Berty*. — Sélika, Mlle *Gilberte*. — Zaïre, sultane, Mlle *Dorlac*. — Zélide, Mlle *Frémaux*. — Zobéid, Mlle *R. Eymard*. — Fatima, Mlle *Néra*. — Zétulbi, Mlle *Bartha*. — Roxane, Mlle *De Ligny*. — Amar, cuisinier, Mlle *Guérita*. — Aga, Mlle *Pujol*. — Nosrour, Mlle *Théodora*. — Sarah, sultane, Mlle *Nita-Rolla*. — Néméa, Mlle *De Longval*. — Aouda, Mlle *J. de Lyane*. — Zéida, Mlle *De Belval*. Asia, Mlle *Mika*. — Hadidgé, Mlle *Omer*. — Ali, cuisinier, Mlle *Debrives*. — Mouzenc, Mlle *Dalbret*. — Sélim, Mlle *Bordoni*.

Mlle Laverrière remplacera avec adresse, dans le rôle de Babouch, Mlle Lyse Berty, indisposée.

A partir du 16 mai, le *Paradis de Mahomet* était précédé d'une jolie petite opérette en un acte, l'*Habit de César*, de MM. Léon Morand et G. Vattier, musique de M. de Lagoanère, enlevée de verve par Mlle Ginette, MM. Casella, Bouthors et Rocher.

gème qui [illegible] servı [illegible] théâtre : il offre da[illegible] le raki [illegible]rt aux jeunes mariés un puissant narcotique, et fait enlever, tout endormies, Bengaline et sa tante Sélika. Quand elles se réveilleront, galamment transportées dans le harem du prince, elles se croiront au paradis de Mahomet tout plein de belles houris plus ou moins dévêtues. Bengaline ne s'y déplaît d'ailleurs pas le moins du monde : n'a-t-elle point retrouvé son ancien mari, Muzaour, dont le prince a pris le costume, tandis que Sélika se laisse facilement séduire par la barbe de neige du grand muphti, qui n'est autre que le secrétaire du prince, l'inventif Radaboum. Mais voici venir Baskir et son oncle Maboul, partis à la recherche de Bengaline et de Sélika. Et la petite bohémienne Fathmé s'y prêtant de toute sa ruse, Baskir reconquiert Bengaline, comme Maboul rentre en possession de Sélika : ni l'un ni l'autre n'en sont du reste pas plus fiers pour cela... Aussi quand, tout ce monde retombant du prétendu paradis de Mahomet dans la bonne ville de Trébizonde, le grand vizir décide que Bengaline appartiendra définitivement au prince Bredindin, Baskir reprendra avec joie sa petite Bohémienne qui n'a jamais cessé de l'aimer. Seul, Maboul restera le mari de Sélika : on ne saurait en vérité contenter tout le monde et son père. Peu importe si, plus heureux que Maboul, le public se déclare satisfait d'un livret de féerie — la pièce était, dans le principe, destinée à la Gaîté — qui ne brille, certes, pas par l'esprit, mais qui demeure un admirable prétexte à mise en scène et à décors. Rapportez-

[illegible] Fern[illegible]d Samuel. [illegible] maître [illegible] able. le voluptueux [illegible] avec ses délicieux effets de [illegible] par [illegible] habile jeu de glaces, [illegible] tout Paris viendra voir [illegible] sur les plages. Terminée [illegible] — [illegible] pas à savoir en [illegible] — par M. Louis Ganne, qui a [illegible] goût des plus sûrs, et [illegible] précision par M. Alfred [illegible] *[illegible] de Mahomet* nous [illegible] l'élégant musicien qui [illegible] *[illegible] de Corneville*, c'est [illegible] celui de *Rip*, un vrai [illegible]. Et si parmi les vingt-huit [illegible] dont se compose [illegible] Robert Planquette, on doit [illegible] réminiscences, on peut aussi [illegible] comme ceux du premier [illegible] nombre de couplets bien [illegible]. M[lle] M[illegible] mieux partagée de tous les interprètes, [illegible] avec la verve ardente et l'entrain endiablé que vous lui connaissez ; aussi a-t-elle cueilli tous les *bis* d'une brillante *soirée* qui fut pour elle un vrai tromphe. Mais il serait injuste de ne pas louer l'originale drôlerie et la fantaisie, toujours renouvelée, de M. Max Dearly, impayable Radaboum ; l'adresse du jeune débutant, M. Henry Defreyn, qui arrive de chez Fursy pour jouer avec aplomb et chanter d'une jolie voix le rôle du prince Bredindin ; la science et l'esprit de M[lle] Jeanne Saulier, le très alerte et

très charmant Baskir de cette aimable turquerie; la finesse et la joliesse de Mlle Amélie Diéterle, gentiment revenue au berceau de ses succès ; le zèle de Mlle Lyse Berty ; la bonne grâce de Mlle Gilberte et l'ineffable bouffonnerie de Baron, à qui, vraiment, il suffit d'ouvrir la bouche pour faire éclater le rire. Le *Paradis de Mahomet*, que M. Samuel, toujours hanté par l'opérette, avait monté avec tant d'amour, clôturait la saison le 20 juin. Il méritait de faire la réouverture des Variétés. Il la faisait avec éclat le 25 septembre. Et sur un livret sans prétention — oh! oui sans prétention — nous retrouvions les agréables mélodies de Robert Planquette, heureusement continuées par M. Louis Ganne. Nous applaudissions Mme Méaly, cette Bengaline à l'inlassable entrain; Mlle Jeanne Saulier, si délicieusement à l'aise dans le travesti de Baskir; et Diéterle, si futée Bohémienne; et Lyse Berty, son zélé compagnon, et la sympathique Gilberte, et l'ineffable Baron, et le jeune Defreyn se servant adroitement de sa gentille voix de ténorino. De nouveau encore, nous nous tordions de rire — le chef d'ochestre Fock, gagné lui-même en perdait son bâton de commandement — avec Max Dearly, de fantaisie inépuisable, toujours fertile, et qui pour la circonstance en avait trouvé de « bien bonnes ». Excellente soirée et beau regain de succès : on avait tout le temps de monter *Miquette et sa mère*...[1].

1. — Mme Méaly avait dû, pour cause de grippe, abandonner pendant quelques jours le rôle de Bengaline : elle y fut adroitement remplacée par Mlle Marguerite Fourniér.

2 NOVEMBRE. — Première représentation de *Miquette et sa mère*, comédie en trois actes de MM. Robert de Flers et G.-A. de Caillavet[1]. — C'est une heureuse et féconde collaboration que celle de MM. Robert de Flers et G. de Caillavet. Les Variétés lui doivent un nouveau succès qui sera, nous le verrons par la suite, sans doute, de belle durée. Et voici la simple histoire que les auteurs de *Miquette et sa mère* ont remplie de mots d'esprit, étincelant et abondant. A Château-Thierry, Mme Grandier gère le bureau de tabac qu'elle tient du gouvernement en qualité de veuve de fontionnaire. Sa fille Miquette, agée de dix-sept printemps, est un tantinet romanesque. Le théâtre la tente surtout, et il n'est pas de plus fidèle habituée des soirées que donne le célèbre Monchablon, auteur et directeur de tournées de banlieue... Pourquoi faut-il qu'elle rencontre en ses promenades le jeune Urbain de la Tour Mirande, — timide et même assez godiche — et qu'elle s'en amourache autant que lui-même s'est épris d'elle ? Elle a compté sans le marquis de la Tour Mirande, qui a rêvé pour son neveu d'un mariage d'argent. Urbain épousera une héritière plusieurs fois millionnaire... Que deviendra Miquette ? Elle « fera du théâtre », par-

1. DISTRIBUTION. — Mme Grandier, Mme *Marie Magnier*. — Miquette Grandier, Mlle *Lavallière*. — Périne, Mlle *Laporte*. — Toto, Mlle *Ginette*. — Mlle Poche, Mlle *Cardin*. — Mlle Michelot, Mlle *Lavernière*. — Mlle Majoumel, Mlle *Marius*. — Ponette, Mlle *Debrives*. — Lili, Mlle *Harnold*. — Louise, Mlle *Frémaux*. — Le marquis de La Tour-Mirande, M. *Brasseur*. — Monchablon, M. *Max Dearly*. — Urbain de La Tour-Mirande, M. *Prince*. — Lahirel, M. *André Simon*. — Pierre, M. *Emile Petit*. — Mongrébin, M. *Matrat*. — Labouret, M. *Carpentier*. — Beurrier, M. *Max Linder*. — Le concierge, M. *Rocher*. — Un employé, M. *Lambert*.

bleu ! Le marquis lui-même la pousse en cette voie : le vieux beau n'a pas renoncé à la galanterie, et remet à Miquette la clef du petit hôtel qu'il possède à Paris. Sans penser à mal, Miquette part pour la capitale, laissant sur le comptoir de madame sa mère une brève lettre d'adieux. A Paris, la petite est bientôt rejointe par sa mère, et si elle accepte la protection du vieux beau, elle ne lui accorde rien en échange. Ne vous ai-je pas dit qu'elle avait résolu de « faire du théâtre »... Ah ! l'amusante scène et si parisienne ! — que celle où Monchablon, consulté, lui fait réciter le *Cid* et l'engage finalement, — lui trouvant plutôt des dons comiques — pour jouer la *Dame de chez Maxim*. A Miquette, un pont d'or : dix francs par jour, A sa mère qu'il embauche également, un pont d'argent : ça sera cent sous... Miquette a réussi au théâtre au delà de toute espérance. La voilà étoile... parisienne, s'il vous plaît !... Le marquis est heureux du succès de sa petite protégée, mais il n'a toujours rien obtenu et n'obtiendra jamais rien. C'est à l'inconnu, qui, tous les huit jours, lui adresse de modestes violettes, que vont toutes les pensées de Miquette. Or cet inconnu — ne l'avez-vous pas déjà deviné ? — c'est Urbain, qui n'a pas cessé d'adorer Miquette, et refusera d'en épouser une autre. « Prends bien garde, dit Monchablon, prends garde, ma petite : tu vas faire le malheur de celui que tu aimes : bientôt ridicule, il sera devant le monde le « mari de Miquette » et t'en voudra de sa situation fausse... » Miquette se laisse persuader ; Monchablon a sans doute raison. Elle renverra Urbain

pour se donner à son oncle, le marquis; il faut bien en passer par là. Mais c'est alors le marquis qui, pris sur le tard d'un beau mouvement de vertu, jette Urbain dans les bras de Miquette, dont lui-même il épousera la mère. Et comme la mère de Miquette s'appelle Mme Marie Magnier, il ne se trouvera personne dans la salle pour le plaindre... Je vous ai dit que la pièce était remplie d'esprit et aussi d'émotion. J'ajoute que le troisième acte est fait de main de maître, et que, sous les traits du marquis, M. Albert Brasseur l'a joué de façon absolument exquise. Grâce à lui, le dernier acte s'est changé en final triomphe. A côté d'Albert Brasseur, Mlle Lavallière, s'est révélée inopinément ingénue, infiniment spirituelle, cela va sans dire, mais ingénue charmante... C'est à ne pas y croire et pourtant cela est... Mme Magnier, la mère de Miquette, est toujours superbe à voir, et de gaieté si naturelle! M. Prince rendait avec autant de discrétion que de drôlerie le rôle d'Urbain. D'excellents comédiens, MM. Matrat, héritant d'un rôle dédaigné par MM. Guy, Emile Petit et Carpentier ont joué fort joliment leur partie. Quant à M. Max Dearly, sa composition du rôle de Monchablon — le pendant du Saint-Guillaume de *Chonchette* — était simplement une merveille... Et dire qu'après nous avoir fait rire au « deux », il nous a presque fait pleurer au « trois » ! Un Frédérick Lemaître comique !

4 NOVEMBRE. — *Miquette et sa mère* était précédée d'un acte de M. André Barde, la *Main droite*, comédie de genre, bien troussée, au dialogue spiri-

tuel et ironiste, où l'auteur nous raconte gaiement l'aventure d'une jeune personne qui, par un changement, « la main gauche », devenant « la main droite », est promue au grade d'épouse légitime. Autant elle était douce et facile à vivre, à gauche, autant elle devient insupportable et acariâtre, à droite. Cela s'est vu ailleurs qu'au théâtre. La *Main droite* est très bien jouée, par de jeunes comédiens pleins d'ardeur, MM. Carpentier, Max Linder, Mmes Marius et Frémaux.

Le succès de *Miquette et sa mère* [1] termine heureusement l'année, résumée dans le tableau suivant :

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
Le Bonheur, Mesdames, comédie........	4	»	51
Pierrot à la plage, comédie............	1	»	51
**La Piste*, pièce.........................	3	15 févr.	58
Polichinelle, comédie en vers libres.....	1	15 févr.	81
La Sonnette d'alarme, comédie.........	1	20 févr.	11
**La Chance du mari*, comédie...........	1	3 mars	12
Le Nouveau Jeu, comédie...............	5 a. 7 t.	9 avril	25
**Le Paradis de Mahomet*, opérette.......	3 a. 4 t.	15 mai	94
**L'Habit de César*, opérette..............	1	16 mai	12
**Miquette et sa mère*, comédie...........	3	2 nov.	68
**La Main droite*, comédie...............	1	4 nov.	66

1. — A l'occasion de la cinquantième représentation de *Miquette et sa mère*, les auteurs et le directeur du Théâtre des Variétés avaient réuni leurs interprètes en un dîner tout intime et très cordial. La table était présidée par Mmes Eve Lavallière et Marie Magnier; et la reine de Silistrie elle-même, Mlle Jeanne Granier, était venue de charmante façon fêter le succès de ses excellents camarades. Un seul toast fut porté, toast plein de cœur et d'émotion heureuse, dans lequel l'exquise créatrice de Miquette remercia ses auteurs et but au triomphe de la pièce.

TÉHATRE DU PALAIS-ROYAL [1]

Quatre pièces nouvelles : la *Grimpette* de MM. Georges Berr et Maurice Guillemaud, le *Jeune homme d'en face* de MM. André Sylvane et Alfred Sauvenière, le *Trèfle à quatre* de MM. Nancey et Armont, le *Fils à papa* de MM. Antony Mars et Maurice Desvallières, jointes à plusieurs reprises et à de jolis actes comme *Gonzague* et l'*Extra*, de M. Pierre Veber, se partagèrent, sous deux directions différentes, le bilan du Palais-Royal en 1906.

Le brillant succès d'*Une Revue au Palais-Royal* de MM. Pierre Veber et Adrien Vély [2] s'était prolongé jusqu'au 7 février, où se donnait la première

1. — Directeurs : M. Maurice Charlot, puis M. Georges Judic; Secrétaire-général : M. André Charlot.

2. — L'amusante revue avait atteint, le 9 janvier, sa cinquantième représentation. Le 15 du même mois, les auteurs y ajoutaient de nouvelles scènes, pour lesquelles la direction avait fait brosser un décor spécial, représentant le salon d'essayage de M. Alfred, couturier (M. Hamilton), qui ne recevait pas seulement la visite d'artistes élégantes, mais aussi celle de toutous venant essayer leurs costumes. Autre « ajouté » : l'opérette anglaise a envahi Paris, au détriment de l'opérette française, si bien que, pour vivre, l'opérette française est obligée d'émigrer en Angleterre. Et alors il se produit ce phénomène, que MM. Pierre Veber et Adrien Vély ont constaté de joyeuse façon, que l'opérette anglaise prend l'accent français et l'opérette française l'accent anglais. De là à faire chanter un duo anglo-français en anglais par Mlle Jeanne Petit, qui est Française, et en français par Mlle Campton, qui est Anglaise, il n'y avait qu'un pas; les auteurs se sont empressés de le franchir, avec les bravos du public.

représentation de la *Grimpette*, pièce en trois actes de MM. Georges Berr et Maurice Guillemaud[1]. — « La Grimpette », disons-le tout de suite, est le nom d'une jolie propriété située sur les bords de la Loire, dans les environs de Tours. Elle appartient à l'oncle Duponchet, un oncle à héritage, qui déteste le divorce, de dépit de n'avoir pu en user pour lui-même... Aussi, par peur d'être froidement déshérité, César Bardillac s'est-il bien gardé d'avouer audit oncle qu'il a divorcé, voici déjà deux ans, et remplacé Delphine, qui l'avait d'ailleurs trompé avec son ami Bouchotte, par Simone. Pourquoi faut-il que le ministre de la Guerre l'envoie justement, pour une période de vingt-huit jours, à Tours, où il est tout près de la Grimpette et de l'oncle Duponchet, — à Tours, où il va se rencontrer comme lieutenant de réserve au 25e chasseurs à cheval avec Bouchotte, le mari actuel de Delphine, accomplissant sous l'uniforme d'un simple cavalier de seconde classe la même période militaire? Bardillac est venu seul; Bouchotte a amené Delphine, et pour l'oncle Duponchet, il faut que celle-ci passe encore pour Mme Bardillac.

---

1. Distribution. — Le commandant Chabrison, M. *Hurteaux*. — César Bardillac, M. *Tréville*. — Bouchotte, M. *Hamilton*. — Bobin, M. *Belucci*. — D'Estourguenette, M. *Jullien*. — Duponchet, M. *Diamand*. — Le jardinier, M. *Grelé*. — Lafossade, M. *Scipion*. — Favrette, M. *George Scey*. — Rouquerolles, M. *Dassas*. — Cerf, M, *Dorval*. — Le gérant de l'hôtel, M. *Crozan*. — Delphine Bouchotte, Mlle *Aimée Samuel*. — Mme Ledru, Mme *Berthe Legrand*. — Simone Bardillac, Mlle *Suzanne Demay*. — Finette, Mlle *Nobert*. — Baballi, Mlle *Siamé*. — Mme Bobin, Mlle *Gracia*.

A partir du 8 mars, la *Grimpette* était précédée d'un acte de M. Eugène Héros : *Il est ignoble avec Bouchard*, interprété par MM. Grelé, Scipion, Baur, Scey, Dorval et Crozan, et Mmes Lambray et Maylianes.

« Prête-moi ta femme ! » tel est le titre d'une amusante comédie de M. Maurice Desvallières. Bouchotte s'exécutera ; le commandant Chabrison, si prompt à s'allumer à la vue d'un cotillon, n'a-t-il pas déjà jeté son dévolu sur Delphine ! Il y a apparence qu'il respectera mieux la femme d'un officier que celle d'un simple soldat. Bouchotte consent donc à rétrocéder provisoirement la sienne à Bardillac, et c'est comme ordonnance qu'il surveillera, à la Grimpette, les faits et gestes du lieutenant, redevenu si inopinément le mari de Delphine. Eh ! Eh ! les deux époux d'autrefois pourraient bien renouer pour de bon s'il ne survenait — nouvelle complication — la seconde, la vraie femme de Bardillac, Simone, et sa mère Mme Ledru, que l'oncle Duponchet, que le commandant Chabrison prennent pour une gentille cocotte parisienne : Etiennette Corail et la mère Corail. Et voilà par ce fait l'imbroglio qui se corse à vue d'œil ! Il est d'ailleurs de plus en plus gai, et se dénoue, le plus naturellement du monde, par le mariage de Mme Ledru et de l'oncle Duponchet pardonnant à son neveu, et par la juste déconvenue du commandant Chabrison aux avances duquel auront miraculeusement échappé Delphine et Simone. Un joyeux et pimpant vaudeville, très habilement construit et restant toujours de bonne compagnie : telle est la *Grimpette* qu'a jouée avec entrain la jeune troupe du Palais-Royal. M. Hamilton s'y est révélé, dans le rôle de Bouchotte, aussi amusant qu'il le fut jadis à Cluny. M. Tréville est un élégant Bardillac, et M. Hurteaux, un excellent comman-

dant Chabrison. Mmes Aimée Samuel et Suzanne Demay se partageaient avec beaucoup de verve et d'adresse les rôles de Delphine et de Simone.

26 MARS. — Première représentation du *Jeune homme d'en face*, vaudeville en trois actes de MM. André Sylvane et Alfred Sauvenière [1]. — La nouvelle pièce de M. Sylvane, l'heureux auteur de *Tire au flanc*, pourrait s'intituler : « Du danger qu'il y a à se faire passer faussement pour un commissaire de police ». Le titre serait un peu long ; le vaudeville représenté ce soir n'est pas assez court... Le point de départ est pourtant ingénieux. M. Florin, fier de ses nouvelles fonctions de maire, ceint son écharpe pour s'en faire gloire aux yeux de son ami Dupontois. Celui-ci en profite pour le présenter comme un commissaire de police-épouvantail, d'abord auprès de sa bonne, Rita, qui le vole, puis auprès de sa femme, Héloïse, qu'il soupçonne de se faire courtiser par le jeune peintre Bracieux. Ce Bracieux n'est en relations avec Mme Dupontois que par hasard. Il est « le jeune homme d'en face » qui, chaque jour, contemple, sans être vu, Héloïse à sa toilette, et, économisant ainsi des séances de modèles, passe son temps à la peindre sous toutes ses faces ; il a même des portraits d'elle entièrement dévêtue. Or, ce jeune peintre aime Angèle, fille de Florin, qu'il ne connaît pas. Menacé d'une saisie, il s'enferme à double

1. DISTRIBUTION. — Florin, M. *Hurteaux*. — Dupontois, M. *Tréville*. — Bracieux, M. *Hamilton*. — Rouquet, M. *Belucci*. — Coquilot, M. *Jullien*. — Le serrurier, M. *Dorval*. — Duc, M. *Crozan*. — Héloïse, Mlle *Aimée Samuel*. — Mme Florin, Mme *Berthe Legrand*. — Angèle, Mlle *Suzanne Demay*. — Rita, Mlle *Nobert*. — Baptistine, Mlle *Siamé*.

tour dans son atelier, ce qui amène l'huissier à réclamer, pour crocheter la porte, l'assistance du faux commissaire de police. Pauvre Florin, qui, engagé trop avant, ne peut plus reculer et se trouve obligé de soutenir son rôle dangereux... Malheureusement, il le soutient pendant trois actes, et cette uniformité procure au spectateur une impression singulièrement monotone. Le second acte se passe dans l'atelier du « jeune homme d'en face ». N'attendez pas de moi que je vous conte par le menu la série ordinaire des quiproquos qui découlent de cette donnée. Ils ont paru un peu lourds et d'une logique ancienne ; le théâtre d'aujourd'hui exige plus d'imprévu. Il vous suffira de savoir que Florin, qui ne peut se débarrasser de sa malencontreuse écharpe, rebondit entre les mains, ou plutôt les pieds, des divers groupes qui l'intéressent, comme une balle de foot-ball, en une action mouvementée que complique la venue d'un « chien » de vrai commissaire, ami de collège de Bracieux, qui lui promet de l'aider à épouser la jeune fille qu'il aime. Si bien que l'infortuné maire a une idée : « Si Bracieux paie ses dettes, la procédure sera nulle, et je ne serai plus forcé, en qualité de commissaire, de faire un faux en écriture ». Et se tournant vers Dupontois : — « Ce peintre à un énorme talent, dit-il, achète-lui un tableau cinq mille francs ». Dupontois consent, mais Bracieux lui présente un portrait de femme nue... — « Héloïse ! » s'écrie-t-il. Et voilà tout remis en question... jusqu'à la fin du troisième acte, le moins bon des trois, — au bout duquel tout s'arrange,

grâce au « chien » du vrai commissaire qui, ayant appris la vérité sur Florin, en use comme d'un moyen de chantage pour faire accorder la main de sa fille Angèle au « jeune homme d'en face », parvenu enfin au comble de ses vœux. Ce badinage a suffisamment amusé... Il a mis en valeur la rondeur de M. Hurteaux, la finesse de M. Tréville, la fantaisie de M. Hamilton, en progrès depuis l'absence de M. Raymond, la bonne volonté et la conscience habituelles de MM. Jullien et Belucci. Mlle Aimée Samuel anime avec adresse l'agréable rôle d'Héloïse. Mme Berthe Legrand n'est amusante qu'au troisième acte, car elle ne paraît pas dans les autres... Mlle Suzanne Demay est insignifiante dans un rôle insignifiant. Louons l'esprit de Mlle Nobert en femme de chambre, et la gentillesse de Mlle Siamé. — Résultat : trois représentations !

14 AVRIL. — Première représentation du *Trèfle à quatre*, vaudeville en trois actes de MM. Nancey et Armont [1]. — Les pièces passent et trépassent au Palais-Royal en moins de temps qu'il ne m'en faut pour vous les annoncer ici. Le *Jeune homme d'en face* avait à peine paru qu'il était déjà disparu de l'affiche. L'y voilà remplacé — après une courte reprise de la *Grimpette* — par le *Trèfle à quatre*,

1. DISTRIBUTION. — Lechably, M. *Numès*. — Montmirail, M. *Morton*. — Bodinard, M. *Guyon fils*. — Edouard, M. *Tréville*. — Frédéric, M. *Hamilton*. — Pernambuc, M. *Belucci*. — Serpolet, M. *Jullien*. — Muveran, M. *Diamand*. — Prosper, M. *Grelé*. — Blaireau, M. *Scipion*. — Totor, M. *George Scey*. — Pesse, M. *Dassas*. — Premier délégué, M. *Dorval*. — Deuxième délégué, M. *Crozan*. — Simone Lechably, Mlle *Aimée Samuel*. — Mme Bodinard, Mme *Berthe Legrand*. — Hortense Muveran, Mlle *Suzanne Demay*. — Safranette, Mlle *Jane Faber*. — Céline, Mlle *Lambray*.

à qui nous souhaitions de grand cœur un meilleur sort. Le *Jeune homme d'en face* portait cependant une bonne enseigne : celle de l'un des auteurs de *Tire au flanc*, qui se jouait à Déjazet depuis bientôt deux ans. Le *Trèfle à quatre* est signé de MM. Nancey et Armont, dont le *Truc du Brésilien* fut l'un des derniers grands succès du tréâtre Cluny. Mais ne sait-on pas que la fortune des vaudevilles dépend bien souvent de la latitude sous laquelle ils sont nés : ce qui est excellent boulevard Saint-Germain semble parfois médiocre en ce théâtre très difficile — beaucoup plus difficile encore aujourd'hui où la troupe se désagrège — qu'on appelle le Palais-Royal. Cette fois, après une longue exposition, la pièce aboutit péniblement à un second acte après lequel on peut la croire comme terminée, quand — ô surprise ! la voilà qui recommence de plus belle, sur une donnée absolument différente, en un troisième acte qui n'a aucune espèce de rapport avec les deux premiers, et qui, disons-le, est aussi amusant qu'imprévu. Trop tardive, hélas ! cette arrivée du comique : la plupart des spectateurs croyant pouvoir honnêtement gagner la sortie, avaient déjà demandé leur vestiaire et requis un taxi... Comment vouliez-vous qu'il fût possible de les ramener à leur place pour ouïr la rallonge, vraiment drôle, d'une œuvre qui leur avait paru plutôt lugubre ? « Lugubre » est le mot qui s'applique on ne peut mieux au débutant Morton, long comme un jour sans pain, et qui n'a rien — oh ! mais là, rien — de ce qu'il faut pour jouer les « rondeurs » jadis illustrées sur cette même scène par l'inoubliable

Geoffroy. Après avoir honorablement brillé au café-concert, ce Morton avait un soir déridé le public de l'Ambigu dans une excentrique silhouette, où il contrastait avec le minuscule Villa, très populaire en ces parages. Mais, entre nous, il était fait « comme moi pour être pape » pour personnifier — même en sachant un peu mieux son rôle qu'il ne le savait le premier soir — le brave bourgeois Montmirail, fabricant de sardines et de harengs marinés à la marque du « Trêfle à quatre », qui débarque de Nantes à Paris tout exprès pour empêcher son ami Monchably d'être... ce que vous devinez. Mme Simone Lechably — ne pas confondre, vu la consonnance de nom, avec Mme Simone Le Bargy — n'avait pourtant nulle intention de tromper son mari — encore que la chose soit cette année mieux portée que jamais — et il faut être un fieffé gaffeur comme Montmirail pour venir sottement jeter le trouble en un ménage aussi correctement uni. Nous avons dit que le troisième acte était divertissant : notons-y les consciencieux efforts de M. Guyon, qui avait du naturel et de la fantaisie, et la bonne grâce de Mlle Faber se déshabillant en scène — c'était la troisième fois de la soirée — comme si elle ne savait jamais faire autre chose...

4 MAI. — Premières représentations de *English School*, pièce en un acte de M. Adrien Vély[1], de la *Chaste Suzanne*, pièce en deux actes de M. P.-L.

1. DISTRIBUTION. — Hobson, M. *Tréville*. — Georgette Mignon, Mlle *Lutzi*.

Flers[1]; des *Grenouilles*, pièce en un acte de M. Max Maurey[2]; de *Gonzague*, pièce en un acte de M. Pierre Veber[3]. — Spectacle coupé : la mode en reviendrait-elle ?... Celui-ci se compose de quatre piécettes, toutes aussi gaies que le comporte la poétique du genre, et qui pourraient bien avoir ensemble le durable succès que n'ont pu décrocher depuis longtemps des pièces plus importantes. Dans la première, *English School*, il s'agit d'une gente demoiselle fort embarrassée de couronner la flamme d'un adorateur, par la raison bien simple que ledit prétendant est un brave sujet du roi Edouard, dont elle ne saurait se faire comprendre. Alors elle s'en vient trouver un professeur à qui elle demande de lui enseigner, non, certes, l'anglais tout entier, mais les seuls mots usuels, utiles en la circonstance. Or, le professeur ne parle qu'anglais, et vous voyez d'ici l'étrange et comique conversation qui s'engage entre nos deux interlocuteurs... jusqu'au moment où la visiteuse songe à faire intervenir la mimique en une scène d'amour qu'elle joue au naturel. L'élève

1. — DISTRIBUTION. — De Lagardette, M. *Numès*. — Groseille, M. *Hamilton*. — Florival, M. *Jullien*. — Plantin, M. *Diamand*. — Mouton, M. *Scipion*. — Suzanne Rubis, Mlle *Marville*. — Mme Plantin, Mlle *Jane Faber*. — Philomène, Mlle *Berland*.

2. DISTRIBUTION. — Hector, M. *Numès*. — Robert, M. *Hamilton*. — Alice, Mlle *Aimée Samuel*. — Mme Thon, Mlle *B. Legrand*.

3. DISTRIBUTION. — Gonzague, M. *Morton*. — Le Brizard, M. *Guyon fils*. — La Chambotte, M. *Tréville*. — Mouchel, M. *Belucci*. — Bon, M. *Grelé*. — Pommé, M. *George Scey*. — Tuquet, M. *Baur*. — L'Extra, M. *Dorval*. — Siméon, M. *Crozan*. — Mme Le Brizard, Mlle *Jane Faber*. — Geneviève, Mlle *Herland*. — Henriette, Mlle *Berland*. — Mme Mouchel, Mlle *Daly*. — Mme Bon, Mlle *Siamé*. — Marie, Mlle *Lambray*. — Julie, Mlle *Garcia*. — Mme Tuquet, Mlle *Dumez*.

apprend ainsi tout ce qu'elle a besoin de savoir pour se faire entendre de qui de droit. Elle n'a plus, dès lors, qu'à rémunérer grassement le professeur — un malin, celui-là, — aussi bon français que vous et moi... M. Tréville, qui excelle décidément en ces sortes de rôles, a obtenu un succès égal à son inoubliable création de *l'Anglais tel qu'on le parle*, et Mlle Lutzi nous a montré la petite frimousse joyeusement éveillée qui lui a valu, au Conservatoire, un second prix de fort bon aloi. Rien de plus habile, rien de plus amusant aussi que le vaudeville en deux actes, de M. P.-L. Flers, le revuiste bien connu, intitulé *La Chaste Suzanne*... Suzanne Rubis est une petite actrice — observée d'après nature — car elles sont légion!... Maîtresse officielle de M. Plantin, elle est également celle de son directeur Lagardette, et aussi celle du jeune premier de la troupe, le beau Florival. Elle se débat avec tant d'adresse à travers ces intrigues multiples, que M. Plantin — n'a-t-il pas la figure de l'emploi? — n'y verra que du bleu... La pièce vaut, non seulement par le « tour de main », mais encore par des types, tels que ceux de Lagardette, de Florival et de Groseille, le pédicure à tout faire, fort heureusement esquissés par MM. Numès, Jullien et Hamilton — sans oublier celui du garçon de bureau Mouton, personnifié par M. Scipion en un simple grognement qui, à chaque apparition, soulevait les rires de toute la salle. La fringante Mme Plantin, c'est Mlle Jane Faber, et la chaste Suzanne est Mlle Marville, pleine de verve en son rôle de théâtreuse qui la connaît

...ns les c . Dans les *Grenouilles* — titre sym-
b...ique, apparemment — M. Max Maurey, le jeune
di...cteur du Grand-Guignol, nous montre une
cyn...que famille dont la véritable place serait plu-
tôt ...n son propre théâtre qu'en celui du Palais-
Roy...al... La femme ramène chez elle un vieillard
naï..., dont elle a accepté l'invitation à dîner — on
a m...angé des grenouilles, mets un peu lourd, pa-
rai...-il — et qu'elle trouvera bon pour payer une
fa...ure de vingt-cinq louis qu'est censée apporter,
s... le tablier de la bonne, la mère de « madame ».
... mari jouera le rôle d'un médecin — c'est qua-
... francs quand on le dérange le soir — appelé
...ute hâte pour soigner, chez Alice, une pré-
... e crise d'estomac qui ne sert qu'à expulser
c... dare le malheureux entôlé. — « Charmante
s... ! » fait cet Hector en s'en allant gros Jean
c... e devant. On a applaudi des mots exquis, et
o... ait fête aux excellents interprètes, Mmes Aimée
S... l et Berthe Legrand, MM. Numès et Hamil-
to... lus haut nommés) qui ont enlevé avec esprit
la ... ante comédie de M. Max Maurey. La soirée
se ... minait par une exhilarante comédie de
M. ... erre Veber, *Gonzague*, qui nous arrivait en
d... e ligne des Deux-Masques, où elle fut préala-
b... ent représentée l'hiver précédent. M. Morton,
... fantaisie si originale et de drôlerie absolument
irrésistible en accordeur de piano, pris par les Mou-
chel pour faire à table le quatorzième dont ils ont
besoin, y a, cette fois — dans un rôle qui lui con-
vient — retrouvé bien légitimement le succès qu'il
avait obtenu rue Fontaine. M. Guyon lui donne,

sous la barbe noire d'un Othello bourgeois, une impayable réplique. Mlle Faber est, encore et toujours, fort jolie, et M. Tréville, de nouveau, très adroit...

28 MAI. — L'amusant spectacle varié dont nous venons de parler s'enrichissait d'un acte nouveau de MM. Rip et Paul Ardot, le *Bon inventaire, ô gué!*, revuette de cercle, ingénieuse et spirituelle à souhait, qui découpait en couplets bien tournés, l'actualité toute vive. C'était gai, bon enfant, sans prétention, lestement mené par la jolie Mlle Lantelme, qui jouait son rôle avec franchise et belle humeur; Saidreau, bon compère, et Paul Ardot, le comique d'excentricité convaincue, du théâtre des Nouveautés, lequel était, lui-même, un des auteurs de la pièce.

Le théâtre avait fermé ses portes le 24 juin. Il les rouvrait dès le 1er juillet, sous la direction de M. H. Forsy, qui avait affermé le Palais-Royal pour toute la saison d'été, pendant laquelle, jusqu'au 30 septembre, il donnait avec succès la *Dame du 23*, de MM. Paul Gavault et Albert Bourgain[1], fort heureusement empruntée au répertoire des Nouveautés.

---

1. DISTRIBUTION. — Ratignac, M. *Walter*. — Lagrifouille, M. *Baur*. — Capitaine Mortemar, M. *E. Vaslin*. — Pontgibaud, M. *M. Jerville*. — Montcornet, M. *R. Lagrange*. — Boisrobert, M. *Dorval*. — Noirville, M. *Robert Hems*. — Baptiste, M. *Guy Marsac*. — Hélène, Mlle *Jeanne de Lys*. — Yvonne, Mlle *Desroches*. — Mme Montcornet, Mlle *Jane Morlay*. — Suzanne, Mlle *Dorigny*. — Marthe, Mlle *Talmont*.

On commençait par *Les Amis avant tout*, un acte de M. André Lemoine joué par MM. *Lagrange*, *Dorval*, Mmes *Desroches*, *Dorigny*, et *Talmont*.

Le 31 juillet Mlle Jameson, prenait possession du rôle d'Hélène; dès les premiers jours de septembre, M. Diamand jouait celui de Ratignac;

4 OCTOBRE. — Première représentation d'*Heureux père*, vaudeville en un acte de M. Léon Abric[1]; de *Totote et Boby*, pièce en un acte de M. Maurice Hennequin[2]; de la *Carte forcée*, opérette-postiche en un acte de M. Hugues Delorme, musique de M. Charles Cuvillier[3]; de l'*Extra*, pièce en un acte de M. Pierre Veber[4], et de *A perte de revue*, fantaisie-revue en un acte de MM. Paul Ardot et Rip, musique nouvelle et arrangée par M. L. Villy Redstone[5]. — M. Judic inaugure sa direction par un programme varié qui semble

---

M. Victor Launay, celui du lieutenant de Pontgibaud; M. Emile René, celui du capitaine Mortemart.

M. Maurice Charlot, trop souffrant pour continuer à diriger le théâtre du Palais-Royal, avait réuni le 11 août une assemblée générale de ses actionnaires pour leur adresser sa démission. Deux candidats à sa succession se trouvaient en présence. MM. Georges Judic et Henry Fursy; ce dernier ayant déclaré qu'il retirait sa candidature, l'assemblée des actionnaires nommait M. Judic directeur du théâtre du Palais-Royal. M. Numès sera le metteur en scène de la nouvelle direction, M. Saidreau deviendra régisseur général en remplacement de M. Armand Marie.

1. DISTRIBUTION. — Mme Perche, Mlle *Daly*. — Louise, Mlle *Lambray*. — Mme Flampin, Mlle *Juliette Garcia*. — Mme Tupart, Mlle *Dorzil*. — Filâtre, M. *Armand Marie*. — Oscar, M. *Scipion*.

2. DISTRIBUTION. — Comtesse de Cermoise, Mlle *Suzanne Demay*. — Blanche, Mlle *Lucienne Delmay*. — Marquis de Pontet-Canet, M. *Jullien*.

3. DISTRIBUTION. — La Dorival, Mlle *Mily Meyer*. — Godiveau, M. *Tréville*. — Adalbert, M. *Saidreau*.

4. DISTRIBUTION. — Marianne, Mlle *Christ. Desroches*. — Mme Macreuse, Mlle *Daly*. — Justin, M. *Numès*. — Gérard d'Hennequeville, M. *Hamilton*. — Bedolle, M. *Belucci*. — Gaston Maletroit, M. *Saidreau*. — Desvalettes, M. *Jullien*. — Macreuse, M. *Diamand*.

5. DISTRIBUTION. — Lili, Mlle *Derminy*. — Croquignolle, Radalah, De Porcellec de Bonsigue, Mlle *Dji*. — Riquiqui, Mlle *Lucienne Delmay*.— Angelina, Mlle *Ch. Desroches*. — La bonne, Mlle *Huguette Dangis*. — Miss Gig, *Miss Ethel May*. — Lagourée, M. *Numès*. — Le Tzigane, Le Rédacteur, M. *Tréville*. — Jules, l'Impresario, M. *Hamilton*. — Gaétan, l'Assassin, M. *Saidreau*. — Méva, M. *Jullien*. — Le prince Plotoskoff, l'Inspecteur du travail, M. *Diamand*. — Jim, M. *Scipion*.

Charvay [1]. — L'*Enfant du Miracle* fut un des grand succès de l'Athénée. Elle est réellement drôle, cette œuvre de joie osée, elle serait même un peu bien scabreuse; mais la bonne humeur qu'elle déploie, l'incontestable habileté de métier et la légèreté de doigté des auteurs en font comme une pièce hors rang, participant du vaudeville par ses intentions bouffonnes et se réclamant de la comédie par un style soigné, fleuri de recherches et pailleté de véritable esprit. A l'Athénée, l'*Enfant du Miracle* était fort bien joué par MM. Matrat, Jean Périer, Le Gallo et Levesque, Mmes Marguerite Caron et Louise Bignon. Au Palais-Royal, MM. Paul Gavault et Robert Charvay ont trouvé d'excellents interprètes en M. Numès, un Croche de comique très fin, en M. Hurteaux, qui a de la verve et de l'entrain dans le rôle du notaire, en M. Tréville un amusant « curateur au ventre », en M. Hamilton qui personnifie à souhait l'avocat amoureux, en M. Belucci, un Belge authentique. Ajoutons que Mlle Suzanne Demay était tout à fait charmante, Mlle Marthe Derminy toujours très jolie.

27 NOVEMBRE. — Première représentation du *Fils à Papa*, vaudeville en trois actes de MM. Antony Mars et Maurice Desvallières [2]. — Le

1. DISTRIBUTION. — Elise, Mlle *Suzanne Demay*. — Berthe Paradeux, Mlle *Marthe Derminy*. — Marguerite, Mlle *C. Desroches*. — Mme de Langrune, Mlle *Lucienne Delmay*. — Suzanne, Mlle *Juliette Garcia*. — Hermance, Mlle *Dorzil*. — Croche, M. *Numès*. — Dansquenet, M. *Hurteaux*. — Lescalopier, M. *Tréville*. — Georges Durieux, M. *Hamilton* — Léopold, M. *Belucci*. — Pauline Sœurs, M. *Jullien*. — Paradeux, M. *Diamand*. Baptiste, M. *Scipion fils*.

2. DISTRIBUTION. — Le baron des Aubrais, M. *Numès*. — Pomarel, M. *Hurteaux*. — Alexis, M. *Tréville*. — Hubert des Aubrais, M. *Hamil-*

Palais-R›yal tient-il enfin un véritable succès ?... L'avenir nous le dira... Toujours est-il que M. Judic fut heurensement inspiré le jour où, voulant désensorceler le difficile théâtre dont il venait de prendre la direction, il eut l'idée de faire appel au talent reconnu de MM. Antony Mars et Maurice Desvallières. C'est, fort habilement taillé sur les meilleures modèles du genre, un vaudeville de gaieté irrésistible que le *Fils à Papa*. Le baron des Aubrais est un sévère membre de l'Institut dont sont célèbres dans le monde entier les excellents travaux sur l'atavisme. Son fils Hubert, qui a l'âge où l'on s'amuse, ne demanderait, certes, qu'à s'émanciper ; mais n'est-il pas tout d'abord retenu par sa bonne mère qui, par une sollicitude jalouse, veille sur son cher enfant, et ne se trouve-t-il pas sans cesse arrêté dans ses élans par l'image de son père, le grave académicien ! C'est au point qu'il perd, au moment voulu, toute confiance en luimême... Les choses en sont là quand, coup sur coup, les des Aubrais reçoivent deux visites : celle de leur neveu Berlurette, jeune sous-préfet venu de province à Paris tout exprès pour faire la fête, et celle d'une aimable et charmante femme, Aurélié, mariée à un parfumeur de Corbeil, et lauréate d'un prix de vertu qu'elle ne mérite d'aucune espèce de façon. Aurélie a tout le piquant qu'il faut pour émoustiller le désir d'un merle blanc tel qu'Hubert :

---

ton. — Boislurette, M. *Jullien.* — Charency, M. *Diamand.* — Berlot, M. *Armand Marie.* — Emile, M. *Scipion.* — Aurélie, Mlle *Lucienne Guett.* — La baronne des Aubrais, Mlle *Alice Béry.* — Rose Croix, Mlle *L. Delmay*, — Mariette, Mlle *Christiane Desroches.* — Jacqueline Boislurette, Mlle *Rosny.*

aussi se substituera-t-il au rendez-vous que lui a donné Berlurette. Et quand le soir vient, alors que tout semble reposer en l'austère maison, les portes des chambres s'ouvrent doucement dans l'obscurité : c'est Berlurette qui vole à ses amours de rencontre; c'est Hubert qui s'empresse d'aller retrouver Aurélie; c'est le baron des Aubrais lui-même qui — l'auriez vous jamais cru ? — est un joyeux fêtard, bien connu au restaurant de nuit où il a coutume de faire ses farces sous le nom de « Boboche »... Il faut voir avec quelle verve trépidante et sans cesse renouvelée, avec quelle étonnante adresse, vraiment digne d'admiration, les spirituels auteurs du *Fils à Pâpa* mènent les aventures de leurs personnages en ce fameux cabaret-hôtel de la rive gauche, où se passe la folle action de leur inénarrable second acte. C'est là que le baron des Aubrais aura la joie de voir affirmée en son propre fils la vérité de ses théories snr l'hérédité. C'est encore de ce restaurant de nuit que sort le correct maître d'hôtel engagé comme valet de chambre par la baronne des Aubrais, et faisant désormais ce qu'il veut de ces fêtards si fortement intéressés à ce qu'il garde le plus profond silence sur leurs faits et gestes. Le personnage est supérieurement amusant; il a été rendu très finement par M. Tréville. Il est tout à fait rare qu'une bonne pièce ne soit pas très bien interprétée. Le désopilant vaudeville de MM. Antony Mars et Maurice Desvallières a été enlevé d'ensemble dans le mouvement qu'il fallait. L'excellent Numès, artiste sûr, a su mettre une pointe d'émotion dans la

scène de l'académicien, si heureux de se voir revivre en son coquin de fils. M. Hamilton a de la fantaisie sous les traits d'Hubert. M. Hurteaux est simple et vrai dans Pomarel, le parfumeur trompé et... content. M. Jullien est un fort aimable Berlurette; M. Diamand, raseur et gaffeur, a de la drôlerie à revendre. M. Judic a très judicieusement renouvelé sa troupe féminine. En offrant à une comédienne de talent, Mlle Alice Béry — que sa santé retenait depuis plusieurs années éloignée de la scène — l'occasion de rentrer heureusement au théâtre, le directeur du Palais-Royal a fait une précieuse acquisition. Evidemment trop jeune pour tenir de façon définitive l'emploi des mères, Mlle Alice Béry a joué avec une belle autorité quasi classique et un tact exquis le rôle de la baronne des Aubrais. Mlle Lucienne Guett a de l'allure et même de l'originalité dans Aurélie Pomarel, et Mlle Christiane Desroches est une adorable soubrette.

Et voici résumée, dans le tableau suivant, pour le théâtre Montansier, l'année 1906 :

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
Une Revue au Palais-Royal, revue......	10 t. 1 pro.	»	41
Ce bon Titien, comédie.................	1	»	77
**La Grimpette*, pièce....................	3	7 févr.	65
**Il est ignoble avec Bouchard*, comédie..	1	8 mars	118
**Le Jeune homme d'en face*, vaudeville..	3	26 mars	3
**Le Trèfle à Quatre*, vaudeville..........	3	14 avril	24
**English School*, comédie................	1	4 mai	60
Les Grenouilles, pièce..................	1	4 mai	60
**La Chaste Suzanne*, pièce.............	2	4 mai	28
Gonzague, comédie.....................	1	4 mai	60
* *Le Bon Inventaire, ô gué!* comédie...	1	28 mai	32
La Dame du 23, vaudeville.............	3	1er juillet	99
Les Amis avant tout, comédie,..........	1	1er juillet	99
La Cagnotte, vaudeville................	5	14 juillet	1
**Heureux père*, vaudeville...............	1	4 octobre	101
**Totote et Boby*, pièce..................	1	4 octobre	20
**L'Extra*, pièce........................	1	4 octobre	20
**La Carte forcée*, opérette......	1	4 octobre	20
**A Perte de revue*, revuette.............	1	4 octobre	20
L'Enfant du Miracle, comédie-bouffe....	3	23 octob.	39
**Le Fils à papa*, vaudeville..............	3	27 nov.	43

THÉATRE DE LA RENAISSANCE[1]

Cinq ouvrages : les *Hannetons*, de M. Brieux, la *Pécheresse* de M. Jean Carol, les *Passagères* de M. Alfred Capus, la *Griffe* et le *Voleur* de Henry Bernstein forment le bilan d'une courte très courte année (huit mois seulement), qui s'était ouverte avec la fin des représentations de l'*Espionne*, de M. Victorien Sardou.

2 FÉVRIER. — Première représentation des *Hannetons*, comédie en trois actes de M. Brieux[2]; précédée d'*Au petit bonheur*, comédie en un acte de M. Anatole France. — M. Brieux est, cette fois[3], descendu de sa tribune de moralisateur. L'auteur des *Avariés*, des *Remplaçantes* et de *Maternité* a cru devoir abandonner sa prétention de réformer la société, et n'a pas eu d'autre vouloir que celui de nous amuser avec une comédie légère, mousseuse et spirituelle, écrite dans la note gaie et

1. — Directeur — M. Lucien Guitry ; Administrateur : M. Mussay.

2. DISTRIBUTION. — Pierre, M. *L. Guitry*. — Un monsieur, M. *Guy*. — Brochot, M. *Arquillière*. — Le sauveteur, M. *Delorme*. — Le père Langlois, M. *Berthier*. — Charlotte, Mlle *Polaire*. — Isabelle, Mlle *J. Heller*. — Phrasie, Mme *Claudia*. — Mme Langlois, Mlle *C. Delys*. — La dame du 4e, Mlle *J. Castel*.

3. DISTRIBUTION. — Robert de Nalège, M. *Arquillière*. — Paul Chambry, M. *H. Rousselle*. — Germaine Lescourt, Mlle *Cheirel*. — Cécile Laverne, Mlle *Ryter*.

tenant à peu près le milieu entre le *Boubouroche* de Courteline et *Amants* de Maurice Donnay. Il lui suffit d'être, dans les *Hannetons*, un observateur mélancolique ou joyeux, et si ses trois actes ne constituent pas assurément une pièce forte et vigoureuse, ils nous font rire — penser aussi quelquefois — et semblent avoir la valeur de trois jolis tableaux de la *Vie de Bohème* de Murger, refaits en vue de l'ancien Théâtre libre. Pierre Cotrel, un professeur d'histoire naturelle en je ne sais quel collège de Paris, est un malheureux hanneton dont le « fil à la patte » est une petite ouvrière de vingt ans plus jeune que lui. Elle répond au doux nom de Charlotte. Pierre et Charlotte, que séparent toutes les différences de leur éducation, s'aiment bien quand même ; mais ils se disputent pour des riens — la petite est si fantasque, si exaspérante, si insupportable parfois ! — et leurs journées se passent en continuelles querelles. Heureusement, il y a les nuits pour se réconcilier ! Mais voilà qu'un jour Pierre apprend par un voisin mû par le désir de lui rendre service — la fâcheuse gaffe toujours — que Charlotte, dont la fidélité lui semblait insoupçonnable, le trompe indignement avec un camarade, Brochot, qu'il avait perdu de vue depuis le collège. « Cela a commencé en jouant avec Charlotte. Et puis, je vais te dire : il faisait si bien le chemin de fer ! » Pierre qui n'aura jamais, pour plaire aux femmes, de pareils talents de société, s'emporte contre la coupable... qui le giffle... Et la scène prend, cette fois, une telle allure, que Charlotte annonce qu'elle s'en va, et que, mettant

sa menace à exécution, elle fait charger ses malles sur une voiture. La voilà partie : elle espère bien que Pierre la rappellera. Elle se trompe : il est trop content, vraiment, d'avoir coupé le fil qu'il avait à la patte, et si heureux de pouvoir enfin vivre tranquille, en pleine indépendance. Il rêve déjà au joli voyage qu'il va faire seul en Bretagne avec les deux billets de cent francs qu'il a su économiser. Hélas ! il a compté sans la rouerie, sans l'amour peut-être — qui sait ? — de Charlotte qui lui avait demandé de revenir — il n'a même pas ouvert ses lettres — et ne trouve rien de mieux que d'informer officiellement tous ses amis, que tel jour, à telle heure, elle se jettera à la Seine du haut du Pont-Neuf. Par suite d'un chiffre mal fait, on n'a pas eu le temps de prévenir son fatal dessein, mais on la repêche et on la ramène chez Pierre, qui pardonne et paie le sauveteur avec ses deux beaux billets de cent francs destinés au voyage de Bretagne. Voilà le hanneton solidement rattaché à son fil. Ce qu'on va se disputer en ce faux ménage, pire qu'un vrai, où il y a tout au moins le divorce... Pas de thèse, nous l'avons dit, mais une étude toute palpitante de vérité, toute charmante de détails et plus profonde peut-être qu'elle ne paraît sous ses dehors essentiellement comiques. M. Guitry, déjà l'admirable M. Bergeret du *Mannequin d'osier*, fut encore l'admirable Pierre Cotrel des *Hannetons*. Le parfait comédien l'a joué avec le naturel exquis que vous lui connaissez. Le rôle de Charlotte se trouvait absolument dans les cordes de Mlle Polaire. Nous comprenons donc que le directeur de la Re-

naissance ait songé à la créatrice de Claudine et du Friquet, et vous ne vous étonnerez pas qu'elle y ait supérieurement réussi. Et puis, elle est si intelligente que l'on peut prédire que ses succès de comédienne — mais oui, de comédienne — ne s'arrêteront pas en si beau chemin. Le voisin zélé et gaffeur — autre hanneton qui, longtemps, a renoncé à couper son fil — c'est M. Guy, d'une fantaisie charmante ; on l'a beaucoup et justement applaudi. Avant les *Hannetons*, MM. Arquillière et Rousselle, Mmes Cheirel et Ryter ont gentiment enlevé un acte déjà joué, de M. Anatole France, *Au Petit Bonheur*. Jamais, croyons-nous, le brillant académicien n'a « mieux » parlé pour ne rien dire...

18 MARS. — Première représentation de la *Pécheresse,* comédie en quatre actes de M. Jean Carol[1]. — La pièce que nous donna ce soir le théâtre de la Renaissance (légèrement désemparé, ce nous semble) n'est pas précisément, comme on l'a dit, le début de M. Jean Carol, jusqu'ici plus connu comme explorateur et comme écrivain de voyages que comme dramaturge. Et nous rappelerons un drame en cinq actes, le *Patriote*, qu'avec notre confrère Armand Dartois il signa du pseudonyme de Maurice Gérard et fit représenter à la Gaîté, il y a vingt-cinq ans. Que n'a-t-il employé ce laps de temps à acquérir l'expérience qui lui manque

---

DISTRIBUTION. — Mme Duchemin, Mlle *Marthe Brandès.* — Suzanne, Mlle *Juliette Margel.* — Mme Baudreuil, Mme *Jenny Rose.* — Prudence, Mlle *Claudie.* — Justine, Mlle *C. Delys.* — Louise, Mlle *Barneville.* — L'Abbé Cailletot, M. *Lucien Guitry.* — La Tours-Villiers, M. *Gémier.* — Dangu, M. *Arquillière.* — Pierre Baudreuil, M. *H. Roussette.* — François, M. *Valentin.*

encore ! Il est certain qu'avec des caractères plus clairement expliqués et plus franchement définis, avec aussi de larges coupures allégeant fort utilement le dernier acte, la *Pécheresse*, qui, telle qu'elle est, reste une pièce intéressante, joliment écrite et curieusement romanesque, eût pu devenir le grand succès auquel doit légitimement aspirer M. Guitry. L'auteur nous montre, dans un village de Normandie, un ancien planteur du Brésil, Dangu, donnant momentanément asile à l'un de ses plus vieux camarades, le baron de La Tour-Villiers, gentilhomme à la côte qu'il a résolu de sauver d'une ruine complète. Le baron accepte la proposition que lui a faite Dangu d'aller gérer au Brésil sa grande affaire de cafés : n'a-t-il pas ainsi le moyen de se reconstituer une fortune ? Mais, avant de partir pour l'Amérique du Sud, il a promis d'assister au mariage du neveu de son ami, Pierre Baudreuil, avec Mlle Suzanne Duchemin, la fille d'une châtelaine très riche et très pieuse, qui est venue s'établir, il y a trois ans, dans le pays, qu'elle ne cesse d'inonder de ses libéralités. Voici justement Mme Duchemin : le baron reconnaît en elle son ancienne maîtresse, Diane d'Aiguillon, celle-là même qui lui a croqué son dernier million. Mais c'est un galant homme, et vous pouvez croire qu'il ne dira rien. Comme vous vous trompez ! Il veut tout dire, au contraire : sa conscience l'y force, prétend-il ; n'est-il pas l'obligé de Dangu qui, plus tard, pourrait lui reprocher d'avoir payé les services rendus en laissant son neveu épouser « la fille d'une Coralie » ? Alors, absolument affolée à l'idée de

voir se rompre l'union des deux jeunes gens qui s'adorent, Mme Duchemin va trouver l'abbé Cailletot, le desservant de la petite paroisse qu'elle a comblée de ses bienfaits, elle lui fait l'aveu pénible, et lui confie la mission délicate d'avertir qui de droit. Le brave curé, plein d'indulgence et de bon sens, se déclare alors le champion de l'enseignement évangélique contre la morale mondaine. Il se chargera — la scène est charmante, c'est la meilleure de toute la pièce — il se chargera de prévenir Dangu ; il lui dit la chose en douceur, entre deux bouteilles de cidre mousseux. Que la sémillante Mme Duchemin ait « cascadé », peu importe à Dangu, qui s'en était toujours douté, mais qu'elle soit justement cette Diane d'Aiguillon qui a ruiné son ami La Tour-Villiers, cela, il ne le pardonnera pas. Et voilà Pierre Baudreuil, dûment édifié, qui dès lors, repousse sa fiancée, tout en se lamentant fort sur son bonheur subitement écroulé. Et comme le baron tente de le consoler, la discussion entre les deux hommes s'envenime de telle sorte qu'elle aboutit à une provocation. Un duel au pistolet a mis à deux doigts de la mort le baron, coupable de s'être vraiment un peu trop mêlé de ce qui ne le regardait pas. Par qui est-il charitablement soigné et définitivement guéri ? Par Mme Duchemin, au château de laquelle on l'a transporté, et qui pratique si hautement l'oubli des injures qu'elle a renvoyé au gendre du baron la fortune qu'elle avait croquée à son beau-père. Et quel sera le dénouement, plutôt bizarre, de cette comédie que nous n'avions

pas tort d'appeler « romanesque » ? Le mariage du baron et de son « ancienne », partant tous deux pour le Brésil, et facilitant ainsi l'union de nos jeunes amoureux, Pierre Baudreuil et Suzanne Duchemin. Ah ! l'exquise « jeune mère » que nous a donnée là Mlle Brandès, qui n'a jamais été plus séduisante, plus élégante, plus intelligente qu'elle ne le fut sous les traits de Mme Duchemin, ex-Diane d'Aiguillon ! Ah ! le comique, et puissant aussi, curé de campagne ! — les ecclésiastiques sont décidément en vogue au théâtre — ah ! le délicieux curé normand à la face couleur de brique, au nez bourgeonné, qu'a sûrement observé d'après nature et crânement dessiné, à la manière de Got, M. Lucien Guitry, l'inoubliable créateur de Crainquebille ! S'il fut l'étonnement et la joie de la soirée, ai-je besoin de vous le dire ?... Et si, parmi les autres interprètes de la *Pécheresse*, on peut reprocher à M. Gémier — c'est le baron de La Tour-Villiers — son obstination à parler très bas, il convient de féliciter M. Arquillière, pour la vérité qu'il a mise au rôle de Dangu ; M. Rousselle, pour la chaleur qu'il a apportée à celui de Pierre Baudreuil, et Mme Jenny Rose, pour le naturel avec lequel elle a interprété celui de Mme Baudreuil. Il fallait tout le tact de Mlle Juliette Margel pour ne pas rendre antipathique le personnage concentré de Suzanne Duchemin, qui, depuis le couvent, connaît le passé de sa mère et qui n'a jamais laissé voir qu'elle savait tout. Il était impossible de jouer mieux la scène si difficile du troisième acte où, une fois de plus, elle s'est affirmée comédienne de vrai talent

18 avril. — Première représentation de la *Griffe*, pièce en quatre actes de M. Henry Bernstein [1]. — Comme dans l'*Aventurière* d'Emile Augier, comme dans la *Massière* de M. Jules Lemaître et dans l'*Enfant chérie* de M. Romain Coolus, il s'agit, dans la *Griffe*, — au Théâtre-Antoine, la pièce de M. Henry Bernstein devait être jouée sous le titre de *Ses yeux bleus*; à l'Odéon, elle se fut nommée la *Patronne* — il s'agit d'un vieillard épris d'une jeune femme. Et l'on sait la force, la faiblesse aussi de ces amours séniles... Achille Cortelon, demeuré veuf et père d'une fille de vingt ans, est le puissant, très puissant directeur — le patron, comme on l'appelle — d'un journal socialiste, le *Populaire*. Antoinette est la pauvre, très pauvre enfant d'un des modestes rédacteurs du journal. Aussi délicieusement jolie qu'elle est nettement ambitieuse, désireuse de « paraître » comme la Christiane de M. Maurice Donnay, et bien résolue à faire fortune, elle renvoie le jeune amant qu'elle avait pris en attendant mieux, et affole « le patron » au point que celui-ci croit à sa sincérité et l'épouse... Mais son intrigue a été percée à jour tout d'abord par la fille de Cortelon qui a flairé l'audacieuse aventurière, puis par Vincent Leclerc,

1. Distribution. — Antoinette, Mlle *H. Roggers*. — Anne Cortelon, Mlle *M. Mellot*. — Mme Lecerf, Mme *Jenny Rose*. — Virginie, Mlle *C. Delys*. — Un modèle, Mlle *Colonna*. — Mlle Lecerf, *J. Fusier*. — Achille Cortelon, M. *L. Guitry*. — Jules Doulers, M. *Arquillière*. — Vincent Leclerc, M. *H. Rousselle*. — Paul Ignace, M. *André Hall*. — Nathaniel, M. *Coquet*. — Guy Germain-Leroy, M. *Alerme*. — Gérard, M. *Berthier*. — Un officier de paix, M. *Valentin*. — Un huissier, M. *Laforest*. — Germot, M. *B. Thouvin*. — Le jeune Lecerf, M. *Briand*. — Un domestique, M. *Cailloux*.

le principal collaborateur du *Populaire*, qui, très amoureux d'elle pourtant, n'a pas voulu embarrasser sa vie et compromettre ainsi sa carrière politique. Le mariage a eu lieu. Anne Cortelon refuse de vivre plus longtemps sous le toit de sa belle-mère qu'elle déteste. Vincent Leclerc aime mieux donner sa démission du journal que de suivre sur le terrain où il va l'entraîner le patron, sacrifiant bien facilement ses principes au besoin de gagner l'argent qui lui permettra d'assouvir les plus coûteux désirs de sa femme, insatiable de toilettes, de bijoux, de luxueuses installations, de folles dépenses de toute sorte. Dix ans se passent, pendant lesquels Antoinette a pris, au gré de sa fantaisie, des amants à la douzaine, pendant lesquels aussi Anne Cortelon, forcée de faire sa vie elle-même, est devenue un sculpteur de talent, dont les œuvres font prime et dont la renommée artistique est solidement établie. C'est dans son atelier que pénètre un jour — cette scène entre le père et la fille est des plus touchantes — Cortelon vieilli, malheureux. C'est là encore qu'infiniment pénible et singulièrement émouvante a lieu l'entrevue de Cortelon, maintenant sénateur du centre, et de son ancien collaborateur, Vincent Leclerc, aujourd'hui député, l'une des plus fortes têtes du socialisme, l'irréconciliable ennemi de son ancien patron, qui a si lamentablement lâché son parti. Cortelon sait à quel opprobre l'a voué l'amour qu'il a pour Antoinette ; il n'ignore le nom d'aucun de ceux qui ont travaillé à son déshonneur. Mais il a appris qu'à Luchon, où elle était en villégiature, Antoinette

s'est montrée en public avec Vincent Leclerc. Celui-là aussi, ça serait de trop!... Il veut savoir si rien ne s'est passé entre sa femme et lui. Leclerc lui donne volontiers sa parole d'honneur: il n'a pas été l'amant d'Antoinette. Cortelon est plus exigeant encore : de ce Leclerc, qui vient de lui cracher son mépris au visage, il prétend exiger par serment la promesse que jamais il ne reverra Antoinette. Leclerc hausse les épaules. Alors — tel est le degré de bassesse où peut descendre un vieillard sur lequel une femme a mis sa redoutable griffe — Cortelon supplie à genoux l'homme qu'il hait... Leclerc se retire plein de dégoût. La scène est digne de Balzac, affreusement pénible, nous venons de le dire, mais si admirablement belle et si réellement poignante! De puissante et forte invention, elle fait le plus grand honneur à celui qui l'a conçue en dramaturge du plus vigoureux talent, à celui qui l'a rendue, en grand, en tout à fait grand artiste, à M. Henry Bernstein comme à M. Lucien Guitry — dix fois rappelé au baisser du rideau sur ce valeureux troisième acte. Cortelon est maintenant ministre. Mais tombant de jour en jour plus bas — sa femme veut de l'argent, encore de l'argent — il est allé jusqu'à l'acceptation du pot de vin pour certaine affaire du rachat des charbonnages dont on va lui demander compte à la prochaine séance de la Chambre. Saura-t-il se défendre à la tribune et se soustraire ainsi à la cour d'assises qui le guette? Oui, s'il a pour lui Antoinette. Mais, convaincue par une pièce irrécusable, celle-ci lui reproche de s'être stupidement com-

promis et se démasque enfin : jamais elle ne l'a aimé, elle s'est vendue... Elle lâchera donc un vieillard aussi bête et partira avec le jeune amant qui ne demande qu'à l'enlever. Et comme la populace, à peine contenue par la police, fait entendre, sous les fenêtres du ministre, les cris d'«Au voleur!» et lance des pierres dans les carreaux de son salon, il déclare qu'il ne se rendra point à la Chambre — où l'on espère encore sa défense — s'il n'a pas revu son Antoinette. Antoinette est partie : il l'attend toujours, et dans la vaste salle du ministère bientôt désert, il devient fou... Telle est la fin tragique — mélodramatique plutôt — de la violente aventure que nous conte cruellement M. Henry Bernstein. Le troisième acte est évidemment le point culminant de l'œuvre. Mais le premier, très curieux, fixe très nettement le milieu où végète Antoinette, avec la grand'mère alcoolique geignant à la cantonade. Rien de plus amusant, au dernier acte, que la banale visite de la famille Lecerf à la ministresse au bord de la disgrâce. Et nous ne pouvions qu'adresser nos plus sincères compliments à l'auteur de la *Griffe* pour la spirituelle observation dont il avait preuve en maintes scènes de cette comédie de mœurs, pour la vérité qu'il avait mise en l'étude de ses personnages, tous très vivants. Nous avons dit avec quelle maîtrise, après tant de si belles créations, M. Guitry a créé, en pleine humanité, le rôle d'Achille Cortelon, M. Rousselle lui a donné, dans Vincent Leclerc, une altière et sûre réplique, et M. Arquillière a solidement campé le bohème Jules Doulers, le père complaisant dont

Cortelon a fait, politiquement, son triste complice. MM. André Hall, Coquet, Alerme et Laforest dessinent avec adresse de brèves silhouettes. Nous savions, depuis la *Belle Madame Héber*, qu'on pouvait faire fond sur le talent de Mlle Roggers; elle a mis beaucoup de charme et de souplesse féline au rôle de l'ensorceleuse Antoinette aux yeux profondément troublants; il ne lui manque guère qu'un peu plus de force dans les passages de violence. Ce fut un plaisir de voir avec quelle science du pittoresque et quelle vive originalité Mlle Mellot avait composé le rude type, presque masculin, d'Anne Cortelon, où elle avait parfois des accents si sincèrement émus. N'oublions ni la famille Lecerf, très comiquement représentée par Mme Jenny Rose, Mlle Fusier et M. Briand (Quel est-ce M. Briand? Un jeune Guitry peut-être); ni Mlle Colonna, le modèle aux splendides épaules que nous faisait admirer de façon quelque peu inquiétante Mlle Anne Cortelon...

Le théâtre avait fermé ses portes le 2 juin sur une superbe représentation de la *Griffe* où se faisait longuement aclamer M. Guitry; il ne les rouvrait qu'en octobre, après quatre mois de vacances.

9 OCTOBRE. — Première représentation des *Passagères*, comédie en quatre actes de M. Alfred Capus[1]. — Robert Vandel a quarante-quatre ans:

---

1. DISTRIBUTION. — Amélie Vandel, Mme *J. Darcourt*. — Hortense Vilmenard, Mlle *H. Roggers*. — Adrienne, Mlle *J. Cheirel*. — Clotilde La Herche, Mlle *M. Ryter*. — Céleste Broquet, Mlle *M. Caron*. — Juliette, Mlle *A. Nory*. — Yvonne Vandel, Mlle *M. Corlys*. — Fany, — Mlle *Péri*. — Anna, Mlle *Colonna*. — Robert Vandel, M. *L. Guitry*. —

c'est encore le bel âge pour aimer. Mais, après avoir mené avant de se marier, une existence assez follement agitée, il s'est juré de vivre désormais dans le calme et la tranquillité, fidèle à sa chère femme, la douce Amélie, et, depuis vingt ans qu'il lui est uni, il a loyalement tenu son serment. Riche, heureux, il ne saurait supporter qu'on soit malheureux autour de lui. Et c'est justement cette bonté qui le perdra, l'entraînant aux plus absurdes complications, et le précipitant vers les pires catastrophes. Comment, voulant que personne ne souffre, fera-t-il souffrir tout le monde, et comment souffrira-t-il lui-même? C'est là le piquant de l'anecdote que nous conte avec infiniment de charme et d'esprit l'heureux auteur des *Passagères*. Une bien jolie « passagère » que Mme Hortense Vilmenard !... Veuve sans fortune, elle eût pu convoler en secondes noces en accordant sa main à un vieux gentilhomme campagnard qui ne demandait qu'à lui léguer ses millions. Elle a mieux aimé « lutter » : de Tours, où elle a laissé le bec dans l'eau son baron cacochyme, elle est venue à Paris, et nargue du qu'en dira-t-on dans la famille ! elle s'est établie modiste... Mais on a beau vendre des chapeaux très chers, le magasin qu'elle tient est loin de prospérer, et la voilà bientôt fâcheusement acculée à la faillite ! Que ne s'adresse-t-elle à son cousin Robert qui, si serviable,

---

La Herche, M. *Huguenet*. — Baron de Tinois, M. *Dieudonné*. — Philippe Aubier, M. *P. Juvenet*.

A partir du 23 octobre, le rôle de l'institutrice Adrienne sera repris avec un vif succès par Mlle Barnell (au Conservatoire, Mlle Provost).

se ferait un plaisir de lui avancer les quelques billets bleus dont elle a besoin pour son échéance du lendemain ? Mais Robert est le dernier à qui elle dirait sa détresse, car... elle l'aime, sans qu'il s'en doute. Et peut-être même ne s'en douterait-il jamais, si les circonstances ne le faisaient surgir au magasin au moment ou l'on ne l'y attendait guère. Mis au courant, par l'associée, de la gêne où l'on se trouve, il offre son aide toute naturelle, et après avoir grondé Hortense de ne pas l'avoir spontanément réclamée, il va pour l'embrasser tout paternellement, quand elle tombe pâmée, lui donnant ses lèvres... D'un geste — la scène est belle autant que hardie — Robert a tout appris ! Et le voilà résigné à son sort et sachant bien que sa vie va s'en trouver merveilleusement bouleversée, le voilà devenu — par bonté — l'amant d'Hortense... Hortense a vite fait de lâcher les modes : elle habite « bourgeoisement » un superbe appartement et s'offre tous les luxes, à commencer par la traditionnelle automobile. Mais comment expliquer à la famille ce brusque changement d'existence ? Elle invente une histoire : un cousin de Chinon qui l'aurait faite son héritière... Malheureusement, ledit cousin est mort sans laisser un sou, et la douce Amélie n'est pas longue à soupçonner la vérité. — « Avoue, dit-elle à son mari, avoue : elle est ta maîtresse ? » — Non... je te jure... c'est fini ! » Vous pensez si l'on a ri de la réponse... Amélie s'en contente et pardonne. — Robert a d'ailleurs dit vrai : il rompt avec Hortense, très heureux de revenir à la claire et tranquille vie qui lui est parti-

culièrement chère. Et pour mieux sceller la paix du ménage, il fera avec sa femme et sa fille Yvonne le voyage d'Italie promis depuis longtemps. Hélas ! il a compté sans sa bonté naturelle — cette fâcheuse bonté qui sera cause d'une nouvelle sottise de sa part. Adrienne, l'institutrice d'Yvonne, ne vient-elle pas lui apprendre inopinément que, depuis onze mois qu'elle est entrée chez lui, elle l'aime follement, sans qu'il s'en soit jamais aperçu ! Elle s'est condamnée à quitter la maison, et a déjà pris son billet sur le paquebot qui l'emportera en Amérique ; mais elle lui demande d'aller, la veille de son départ, lui dire adieu au Havre, où elle lui fera hommage de sa vertu de vingt-huit ans... Et Robert n'a pas le courage de lui refuser cette suprême consolation : il lui donnera l'heure d'amour qu'elle réclame de sa bonté. Ce « Don Juan malgré lui » est décidément si bon que, permettez-moi l'expression, il en paraît un peu bête. Et comment veut-il que nous nous intéressions à ses frasques de « vieux moineau » ? Faut-il vous dire que, prévenue par un tiers, — ce tiers est un délicieux personnage de vaudeville, le meilleur rôle de la pièce — Amélie découvre son mari fautant au Havre, et qu'en vraie « femme de la grande époque », elle lui pardonne encore une fois. Les « passagères » n'auront ainsi fait que « passer », comme l'indique leur nom, dans son existence d'homme marié, désormais résolument fidèle, espérons-le, ô mon Dieu ! Comédie légère — s'il en fut jamais de légère — et dont l'attrait très réel réside tout entier dans la rare et pétillante belle humeur, dans l'exquise gaieté d'un dialogue plein

de verve et de finesse. Cela, du moins, c'est du Capus de la grande année, du Capus de derrière les fagots... M. Guitry s'est-il trouvé parfaitement à l'aise — je n'oserais l'affirmer — sous les traits de « l'homme séduit », (très à la mode cette saison) qu'il personnifie d'ailleurs, avec le naturel dont il a la coutume et avec un flegme et un nonchaloir peut-être un peu exagérés? Il nous a semblé que l'excellent comédien (c'est sans doute la faute de son personnage imprécis et veule) était, cette fois primé par le franc comique de La Herche — un bon rôle, celui-là, bien qu'il ne soit pas très neuf — auquel M. Huguenet prête une bonhomie des plus amusantes. Mlle Roggers, déjà justement remarquée dans la *Griffe*, est une très savoureuse Hortense : encore un caractère qui n'est pas très nettement défini. Est-ce une vaillante, comme l'indique le premier acte? Est-ce une simple cocotte, ainsi qu'elle apparaît au troisième? Mme Darcourt joue avec une admirable simplicité le rôle d'Amélie, la si indulgente épouse de l'inconscient Vandel. Puis de brèves silhouettes, comme celles du vieux baron de Tinois, de Clotilde La Herche, de Céleste (l'associée d'Hortense), de Juliette, la petite, hôtelière du Havre, sont dessinées avec art par l'excellent Dieudonné, par l'élégante Maguerite Caron, la gentille Ryter et l'aguichante Nory, dont le début vaut d'être signalé. Mais quelle erreur de distribution — bien étonnante chez un homme aussi averti que M. Alfred Capus — fut le choix de Mlle Cheirel — cette soubrette à la diction sûre et au talent solide, tout à fait digne de la Comédie-

Française — pour représenter avec quelque vraisemblance l'institutrice Adrienne, dont la déclaration, un peu vive, a failli faire trébucher la pièce!

7 DÉCEMBRE. — Première représentation du *Voleur,* pièce en trois actes de M. Henry Bernstein [1]. — Dans le château où il vit, entre sa jeune femme, épousée en secondes noces, et son fils de dix-neuf ans, Fernand, issu d'un premier lit, Raymond Lagarde a reçu d'intimes amis, Richard Voysin et Marie-Louise, mariés depuis un an et s'aimant comme au premier jour. Richard est beaucoup moins riche que Raymond, et pourtant les toilettes de Mme Voysin sont aussi somptueuses que celles de Mme Lagarde : Marie-Louise est si habile à dénicher les petites couturières et les bonnes occasions ! Très amoureuse de son mari, elle se laisse faire la cour par le jeune Fernand, imprudent Fortunio : c'est, de sa part, une pure coquetterie qui n'a pas et ne peut avoir de conséquences. Quel est cet autre invité que, sauf Lagarde, personne ne connaît, ce Zambault qui habite le château depuis huit jours ?... Un ancien juge d'instruction qui s'est fait magistrat libre, policier amateur. Lagarde l'a appelé à la rescousse : il s'agit de découvrir le voleur d'une somme

1. DISTRIBUTION. — Marie-Louise Voysin, Mme *Simone Le Bargy.* — Isabelle Lagarde, Mlle *Madeleine Verneuil.* — Richard Voysin, M. *Lucien Guitry.* — Raymond Lagarde, M. *Félix Huguenet.* — Zambault, M. *Arquillière.* — Fernand Lagarde, M. *Roger Vincent.*

A partir du 10 décembre, le *Voleur* était précédé d'un fort joli acte de M. Pierre Soulaine, le *Troubadour*, très littéraire, et d'une ironie savoureuse, qu'interprétaient remarquablement Mlle Alice Nory, MM. Juvenet et Berthier.

de vingt mille francs qui, par petits paquets, a disparu du tiroir d'une commode placée dans le boudoir de Mme Lagarde. Les domestiques sont, paraît-il, au-dessus de tout soupçon. Alors quel est le voleur? M. Zambault déclare qu'il a découvert le coupable : c'est Fernand, le propre fils de M. Lagarde, et bien que le père déclare son enfant incapable d'une telle action, M. Zambault donne des preuves qui sont convaincantes. Fernand est interrogé: il avoue! Mais voilà que, dans un portefeuille qui appartient à sa femme, Richard Voysin trouve six billets de mille francs. D'où peut venir cette somme? Marie-Louise interrogée balbutie d'absurdes excuses, de puérils mensonges; enfin, elle est contrainte d'avouer que c'est elle qui a pris les vingt mille francs dérobés à Mme Lagarde; elle a voulu avoir de riches toilettes et du beau linge; pour plaire à son mari, elle s'est faite voleuse... Mais si c'est elle la coupable, pourquoi Fernand s'est-il dénoncé? Pourquoi s'est-il sacrifié pour la sauver? C'est qu'il l'aime et que, sans aucun doute, elle est sa maîtresse. Marie-Louise proteste avec indignation; Richard ne la croira pas; ne lui a-t-elle pas menti auparavant? Pourquoi lui dirait-elle maintenant la vérité? Cependant, après une terrible nuit où, torturé de jalousie, il s'est livré aux plus amères réflexions, Richard finit par se convaincre, que, si légère qu'elle ait été avec le jeune Fernand, Marie-Louise n'a pas cessé d'être une fidèle épouse. Et puisqu'il l'aime, il lui pardonne, en lui tenant compte du courageux aveu qu'elle a fait de sa faute

(enfin !) aux malheureux Lagarde... Il l'emmènera au Brésil, non sans lui avoir permis de dire adieu à son jeune adorateur. Tel est, dépourvu des détails — qui, certes, ont leur prix — le sujet de la nouvelle pièce de M. Bernstein. Sans valoir le *Détour* ou la *Rafale*, elle atteste chez son jeune auteur une rare maîtrise d'homme de théâtre, dans la manière de Victorien Sardou. Et bien que les personnages en soient médiocrement sympathiques, nous sommes de ceux qui se sont laissé prendre à la violente beauté de cette œuvre passionnante. Le triomphant auteur a d'ailleurs été admirablement secondé par ses principaux interprètes. De M. Lucien Guitry, qui a mis, jusque dans les « silences » de Richard, la plus intense recherche de psychologie ; de M. Huguenet, qui a rendu avec une si émouvante simplicité la douleur paternelle de Raymond Lagarde, on peut dire qu'ils ont été de véritables collaborateurs... Et n'est-il pas admis qu'avec sa nervosité factice et sa sécheresse habituelle, Mme Simone Le Bargy est « la femme » de M. Bernstein? Il nous semble pourtant, qu'une artiste plus naturelle eût fait pleurer tout le monde en ce rôle de Marie-Louise, voleuse par amour...

Avec le très gros succès du *Voleur*, se terminait l'année, résumée dans le tableau suivant :

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
**L'Espionne*, comédie	4	»	31
**Les Hannetons*, comédie	3	2 février	38
**Au petit bonheur*, comédie	1	2 février	38
**L'Invité*, comédie	1	6 février	63
**La Pécheresse*, comédie	4	18 mars	20
**La Griffe*, pièce	4	18 avril	66
**Les Passagères*, comédie	4	9 octobre	61
**Le Voleur*, pièce	3	7 déc.	30
**Le Troubadour*, comédie	1	10 déc.	28

THÉATRE SARAH BERNHARDT[1]

L'année s'était ouverte avec les représentations de *Pour la Couronne*, de M. François Coppée, auxquelles succédait, sous le consulat intérimaire de M. André Calmettes, le *Frisson de l'Aigle*, de M. Paul Gavault. Puis Mme Sarah-Bernhardt, reprenant le sceptre de directrice, nous donnera, après plusieurs œuvres de son répertoire, telles que l'*Aiglon* et la *Dame aux camélias*, la très attendue pièce de M. Catulle Mendès : la *Vierge d'Avila*.

27 JANVIER. — Première représentation du *Frisson de l'Aigle*, pièce en cinq actes de M. Paul Gavault [2]. — Vous connaissez la très romanesque

1. — Directrice : Mme Sarah-Bernhardt; Secrétaire général : M. Juë.

2. DISTRIBUTION. — M. Pasque, M. *André Calmettes*. — Malet, M. *Henry Krauss*. — Boutreux, M. *G. Maury*. — Rovigo, M. *Paul Plan*. — Rateau, M. *André Hall*. — Cambacérès, M. *Grammont*. — Pasquier, M. *Walter*. — Lenoir, M. *Lacroix*. — Abbé Lafon, M. *G. Colin*. — Abbé Camagnes, M. *Clément*. — Picquerel, M. *Max-André*. — Pauline, Mlle *Nelly-Cormon*. — Baronne Pasquier, Mlle *Marguerite Brésil*. — Mlle Cuisot, Mlle *Yvonne de Rycke*. — Marie-Louise, Mlle *Maud-Gauthier* — Comtesse Regnault, Mlle *J. de Luxille*. — Duchesse de Rovigo, Mlle *B. Gayez*.

Le 14 Mars, Mlle Yvonne de Rycke, suppléée dans son rôle par Mlle Paule Evian, reprenait celui de la baronne Pasquier aux lieu et place de Mlle Brésil, qui quittait le théâtre Sarah-Bernhardt pour l'Odéon. Celui de l'Impératrice Marie-Louise était repris par Mlle Gabrielle Bernard.

et très invraisemblable aventure — la conspiration du général Malet — dont, changeant pour une fois son fusil d'épaule, l'applaudi vaudevilliste Paul Gavault a fait avec infiniment d'habileté, et même d'esprit, un amusant drame à la façon d'Alexandre Dumas. Malet y a pour adversaire, adversaire triomphant, c'est entendu, un ancien soldat de Bonaparte au pont d'Arcole, dévoué corps et âme à son empereur, le policier Pasque, dont la nièce, fiancée à un conjuré, sera la malheureuse victime. Le rôle de Pasque est le principal de la pièce. M. André Calmettes l'a rempli avec beaucoup d'adresse et d'autorité. M. Henry Krauss a mis de la vie, voire du panache, à celui du général Malet. M. Maury a joué avec une verve narquoise qui nous a vivement plu le rôle de M. Boutreux, si drôlement improvisé préfet de police. M. Paul Plan a su se mettre dans la peau de Rovigo, un Rovigo plus bête que nature. M. André Hall fut un amoureux plein de chaleur et rendit fort bien le côté naïf du personnage. Mlle Nelly Cormon jouait avec vérité et avec simplicité le rôle de l'héroïne, touchante et sympathique. Mlle Brésil était une petite baronne — la baronne Pasquier, femme du préfet de police — séduisante et aguichante à souhait. — La centième représentation du *Frisson de l'Aigle* aura lieu le 7 avril[1],

1. — Ce jour-là même avait eu lieu une matinée organisée par l'Œuvre artistique et philanthropique des Femmes françaises, au bénéfice des victimes de la catastrophe de Courrières : concert à orchestre, sous la direction de MM. Émile Pessard, Paul Vidal, Édouard Missa et Louis Planel, et soli chantés par Mmes Ribeyre et Lorec. Au programme, la *Gallia* de Gounod.

et dès le surlendemain finissait avec la pièce de M. Gavault l'intérim de M. Calmettes.

14 AVRIL. — Reprise de l'*Aiglon*, drame en six actes de M. Edmond Rostand[1]. — Mlle Blanche Dufrêne est vibrante et touchante à souhait sous le travesti du duc de Reichstadt. Notons la très personnelle et très remarquable interprétation qu'apporte au rôle de Flambeau un jeune artiste de valeur, M. Daragon, qui, jusqu'à présent, n'avait pas trouvé à Paris de rôle où il pût donner sa mesure. Ce qu'il fait du personnage de Flambeau est infiniment intéressant, non seulement par la grandeur qu'il lui donne — on dirait vraiment revoir un des grenadiers épiques de Raffet ! — mais encore par la variété, la précision et l'esprit qu'il met dans le pittoresque.

Le théâtre avait fermé le 1er juillet avec l'*Aiglon*. Il rouvrait le 13 octobre avec la *Dame aux camélias*[2] qui se donnait jusqu'au 2 novembre, où commençaient les importants relâches nécessités par les répétitions de la *Vierge d'Avila*.

10 NOVEMBRE. — Pour la rentrée de Mme Sarah

---

1. DISTRIBUTION. — Metternich, M. *Maurice Gerval*. — Flambeau, M. *Jean Daragon*. — Le tailleur, M. *Laurent*. — L'Empereur, M. *Derigal*. — Geutz, M. *Walter*. — Marmont, M. *Richard*. — Le duc de Reichstadt, Mlle *Blanche Dufrène*. — Marie-Louise, Mlle *Marcya*. — Thérèse, Mlle *Magda*. — Comtesse Camérata, Mlle *S. Orlitz*. — Fanny Essler, Mlle *Lorcy Lorrain*. — L'Archiduchesse, Mlle *Rosy*. — La grande-maîtresse, Mlle *Tasny*.

2. DISTRIBUTION. — Marguerite Gauthier, Mlle *Blanche Dufrène*. — Prudence, Mlle *Patry*. — Nanine, Mlle *Bl. Boulanger*. — Olympe, Mlle *Cerda*. — Nichette, Mlle *Saxe*. — Anaïs, Mlle *Allison*. — Armand Duval, M. *Deneubourg*. — Saint-Gaudens, M. *Chameroy*. — De Varville, M. *Krauss*. — Georges Duval, M. *Piron*. — Le docteur, M. *Lacroix*. — Comte de Giron, M. *Natilloux*.

Bernhardt, première représentation de la *Vierge d'Avila* (Sainte Thérèse), pièce en cinq actes et neuf tableaux de M. Catulle Mendès[1]. — Sait-on au juste — non, je crains bien que jamais on ne le sache! — ce que fut Sainte Thérèse, la grande réformatrice de l'ordre des Carmélites, dont la canonisation par Grégoire XV, en 1622, donna lieu, à Madrid, à un grand concours de poésie, pour lequel Michel Cervantès, le père de *Don Quichotte*, composa une ode, lue par le président du tournoi littéraire, qui n'était autre que Lope de Vega, l'illustre auteur espagnol? Ce personnage encore énigmatique, en dépit de tant de gloses et de si nombreuses et savantes études, était-il bien un personnage scénique, et malgré tous les symboles ingénieusement trouvés par l'auteur de la pièce, le sujet ne risquait-il pas de demeurer confus — au moins pour la masse du public? Peu importe s'il prêtait à l'admirable virtuosité d'un prodigieux poète, jouant la difficulté une fois de plus en sa glorieuse carrière de dramaturge! Peu importe encore, puisque M. Catulle Mendès nous donnait ainsi l'immense joie d'acclamer en sa plus merveilleuse incarnation, toute de pureté et de calme beauté, l'incomparable artiste qu'est Mme Sarah Bernhardt! Le prêtre Ervann d'Avellano va succomber aux séductions de la belle Ximeira qui a jeté sa robe de nonne aux orties pour suivre une troupe errante de gitanos... quand on frappe à la porte. C'est la vierge d'Avila, Teresa de Cepeda, exténuée par la fatigue d'un long voyage et venant se confesser au prêtre. Comment serait-il digne

désormais de recevoir sa confession?... Alors, la vierge d'Avila se sent pénétrée d'une haute mission; elle sera l'Esprit du bien — voyez les symboles — en opposition avec Ximeira, l'Esprit du mal. Elle commandera à Ervann d'aller, pauvre pénitent, demander aux Lieux saints son pardon. Fasciné par sa beauté, enflammé par sa parole, Ervann promet d'obéir. L'Esprit du bien a vaincu l'Esprit du mal, jusqu'à ce qu'après une lutte ardente de Sainte Thérèse contre les prêtres du Saint-Office, exécuteurs farouches de l'horrible Inquisition, nous voyions revenir des Lieux saints Ervann, la tête pleine d'idées de réforme. Et alors Ximeira veut le reprendre. Mais n'est-il pas tout à sa mystique tâche, et aussi au troublant souvenir de la belle vierge d'Avila qui le visita un jour en sa cure d'Avellano. Ervann se fait appeler l'Advenu, et c'est la grâce du réprouvé que Sainte Thérèse vient demander au roi Philippe, en proie aux deux

---

1. DISTRIBUTION. — Don Philippe, roi d'Espagne, M. *Henry Krauss.* — Don Louis de Cyntho, M. *Maury.* — Le Père Andrès Almadeira, M. *Chameroy.* — Fra Quiroga, M. *Deneubourg.* — Don Alphonso Sanchez, M. *Rebel.* — Balban, M *Ch. Krauss.* — Dom Tomasso Fargès, M. *Maxudian.* — Don Hermandez Ervann, M. *Gavarry.* — Le berger, M. *Piron.* — Un hidalgo, M. *P. Lacroix.* — Ruy, M. *Mathillon.* — L'ancien des disciples, M. *Richard.* — Don Jaime, M. *Favières.* — Un vieux cavalier, M. *Montvallier.* — Ercol, M. *R. Lacroix.* — Un jeune cavalier, M. *Angelo.* — Un disciple, M. *Dufreny.* — Le massier, M. *Cartereau.* — Sœur Thérèse, Mme *Sarah Bernhardt.* — Ximeira, Mlle *Blanche Dufrène.* — Anne de Saint-Barthélemy, Mlle *Jane Méa.* — Sœur Juana, Mlle *Ventura.* — La novice, Mlle *Seylor.* — Une jeune bourgeoise, Mlle *Boulanger.* — Une Pelleja, Mlle *Cerda.* — Une jeune Béate, Mlle *Duc.* — Marie de Saint-Jérôme, Mlle *Thomas.* — Une jeune demoiselle, Mlle *Saxe.* — Marie de Saint-Augustin, Mlle *Rosy.* — Une vieille Béate, Mlle *Allisson.* — Une vieille religieuse, Mlle *Rispal.* — Une Carmélite, Mlle *Anglin.* — Une sorcière, Mlle *Mierville.* — Leilah, Mlle *Roselle.*

La pièce a paru chez Eugène Fasquelle (Librairie Charpentier).

moines qui se disputent ses faveurs : le dominicain Fargès et le jésuite don Luis. La grâce est accordée. Mais Ervann a pénétré dans le couvent des Carmélites, et adresse à Thérèse des paroles d'amour terrestre autant que de mystique sainteté. Et Thérèse brûle au cierge, toujours allumé sur l'autel de la Vierge, la grâce qu'elle avait obtenue avec tant de peine pour le coupable... Le dernier acte est la mort de la sainte devant qui viennent successivement s'agenouiller le dominicain, le jésuite et le roi lui-même. A Ximeira, elle accorde son pardon; puis elle meurt les yeux dans le ciel en murmurant doucement ces mots : « Jésus! Ervann! Amour! » Bien sec, en vérité, est ce trop rapide résumé de l'œuvre abondante, surabondante même, qui se déroule en neuf tableaux recouverts de splendide poésie. Et comment choisir en tant de beaux morceaux pour vous donner une idée, rien qu'une idée, de ce magnifique lyrisme? Voici, entre autres, le délicieux « couplet » — qu'on nous permette le mot — qui accompagne le bouquet présenté à Philippe II par Sainte Thérèse — telles les roses qu'apporte Ariane à Perséphone, M. Catulle Mendès aime les fleurs, et il a bien raison :

Par un vœu que je fis, ce sont mieux que des fleurs.
L'ermite du chemin, les passants, les tourières
Ont chuchoté dans ces calices des prières
Avec l'intention que vous soyez sauvé;
Le lys est un *pater*, le jasmin un *ave*.
Un *agnus*, ce glaïeul; ces guirlandes bénies
De glycines sont des grappes de litanies;
Et c'est le paradis que nous vous parfaisons
En arrosant d'eau sainte un bouquet d'oraisons.

Qui n'a entendu M[me] Sarah Bernhardt, d'attitudes toujours admirables, dire de sa voix exquisement timbrée ces vers harmonieux; qui ne l'a vue délicieusement mourir, éternellement jeune, en son blanc catafalque de cathédrale, n'a pas goûté encore à l'une des plus grandes beautés artistiques qui soient en ces temps moroses... Des « comparses » sans noblesse et sans diction, qui entourent M[me] Sarah Bernhardt, nous ne dirons rien, par la bonne raison qu'il n'y a, hélas! rien à dire... N'est-ce pas une honte qu'une telle artiste soit aussi pauvrement encadrée!

C'est sur le beau succès de la *Vierge d'Avila*[1] — dont la cinquantième représentation s'était donnée le 26 décembre — que se terminait l'année du Théâtre Sarah Bernhardt, résumée dans le tableau suivant :

---

1. — Une représentation de la *Vierge d'Avila* donnée, le 19 décembre, par M[me] Sarah Bernhardt en l'honneur des étudiants était particulièrement triomphale. Des *bans* frénétiques saluèrent à la fin de chaque acte l'admirable artiste et les vers prestigieux du maitre Catulle Mendès. D'innombrables gerbes de fleurs furent, à plusieurs reprises, jetées en hommage sur la scène. C'était vraiment un splendide spectacle que celui de cette jeunesse enthousiaste acclamant sans répit la Beauté. Ensuite, malgré le froid très vif, les étudiants massés en groupe compact avenue Victoria, attendirent la sortie de M[me] Sarah-Bernhardt, qui avait déjà reçu trois de leurs délégués. Et les passants étonnés s'arrêtaient devant cette foule qui criait, d'une voix sonore : « Un chic à Sarah! un chic à Sarah! un chic! un chic! » ou bien *Vive* « *Sainte Thérèse!* » confondant ainsi dans leur admiration le grand poète et la grande tragédienne.

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
Pour la Couronne, drame.............	5	»	27
**Le Frisson de l'Aigle*, pièce............	5 a. 6 t.	27 janv.	84
L'Aiglon, drame en vers...............	6	»	89
La Dame aux camélias, pièce...........	5	»	22
**La Vierge d'Avila*, pièce en vers.......	5 a. 9 t.	10 nov.	58

THÉATRE RÉJANE

Qui n'a pas son théâtre ?... Sarah Bernhardt avait le sien ; Guitry, Coquelin, Antoine et Gémier avaient le leur. « Pourquoi n'aurais-je pas aussi le mien ? » s'est dit Mme Réjane. Elle l'a... Et comme elle se l'est elle-même commandé à son idée, et que son propriétaire M. Alfred Edwards n'a, certes pas lésiné sur la dépense, il est charmant, ce théâtre, le plus joli de Paris, tout simplement, avec sa décoration orange et rose, son exquis plafond de Chapron, sa lumière si brillante et si douce, ses loges à salons si confortables, ses neuf cents places toutes bonnes, ses ouvreuses vêtues de robe de soie puce, ses vestiaires-armoires en acajou, ses larges fauteuils et ses strapontins à dossiers, son pourtour, qui est à lui seul un véritable musée, — avec ses fumoirs, ses salons de lecture et restaurants, ses musiques de tziganes pendant les entr'actes, ses foyers si vastes et si nombreux... qu'ils seraient plutôt « trop »... Un vestibule de moins — ce sera là notre seule critique — et une entrée couverte, creusée sous la bâtisse, puisqu'on pouvait disposer de tout le terrain nécessaire, eût, par les mauvais temps, singulièrement facilité aux autos et aux voitures l'abord de ce théâtre élégant, dans l'étroite rue Blanche, où les stationnements sont

interdits, et pour cause, en face de la caserne des pompiers... Le cadre était délicieux. Restait à trouver la pièce d'ouverture. L'intelligente imprésaria avait songé à *Madame Sans-Gêne*; elle aima mieux la réserver comme sa planche de salut — on ne sait pas ce qui peut arriver — et, inaugurer, par une œuvre inédite le nouveau théâtre de la rue Blanche. Elle nous avait promis le *Vieil homme*, de M. Georges de Porto-Riche, mais toujours difficile pour lui-même, le puissant auteur d'*Amoureuse* ayant déclaré qu'il n'était pas encore tout à fait prêt, Mme Réjane accepta l'adaptation à la scène d'un roman de M. Gilbert-Augustin Thierry, et le 15 décembre elle ouvrit son théâtre par la première représentation de *La Savelli*, pièce en quatre actes et sept tableaux de M. Max Maurey[1]. — Il s'agit d'une conspiration sous le second Empire. Un Italien, Scipione Savelli, gravement compromis dans le mouvement républi-

1. Distribution. — Le prince, M. *Tarride*. — Marcel Besnard, M. *Pierre Magnier*. — Baron La Chesnaye, M. *Noizeux*. — L'Empereur, M. *Charles Burguet*. — Le ministre d'Etat, M. *Dauvillier*. — Ardiotti, M. *Robert Liser*. — Le Grand Ecuyer, M. *André Varennes*. — Traventi, M. *J.-S. Bonnet*. — Uu diplomate, M. *Lainé*. — Premier aide de camp, M. *Jean Worms*. — Terbagno, M. *Cauroy*. — M. Durand, M. *Draquin*. — Un habitué de Mabille, M. *Bosman*. — Bartolli, M. *Bouchez*. — Deuxième aide de camp, M. *Peyrières*. — Le préfet de police, M. *Michel*. — Giacomi, M. *Lauzerte*. — Monsieur Lebrun, M. *Chambi*. — L'inspecteur de la danse, M. *Prika*. — La Savelli, Mme *Réjane*. — Duchesse de Castoret, Mme *Daynes-Grassot*. — Madame Durand, Mlle *Lantelme*. — Une Prima Dona, Mlle *Henriette Miller*. — Madame de Bernis, Mlle *Suzanne Avril*. — Comtesse Volowska, Mlle *Farna*. — Madame de Grandmesnil, Mlle *Saint-Agnan*. — Mademoiselle de Gréville, Mlle *Dermoz*. — Lady Edington, Mlle *Valois*. — Madame de Bassano, Mlle *Danquin*. — Une dame d'honneur, Mlle *Ogay*. — Une femme de chambre, Mlle *Hardy*. — Rigolboche, Mlle *De Laroche*. — Pauline l'Arsouille, Mlle *Barelli*. — Alice la Provençale, Mlle *Marthe Lutzi*. — Clotilde, Mlle *Marguerite Lavigne*.

cain qui s'était opposé à l'avénement de Napoléon III, a été jugé par une Commission mixte, présidée par un nommé Besnard. Condamné à mort, il n'a été qu'à moitié fusillé, et survivant à ses blessures, il s'est guéri à l'hôpital. Mais de nouveau appelé en jugement, il a été condamné une seconde fois par le même président Besnard, et, fusillé pour de bon cette fois. Sa fille s'est réfugiée à Londres, où elle chante par les rues. Dans un bouge où il a convoqué quelques-uns de ses compatriotes conspirant contre l'empereur des Français, un farouche carbonaro, le prince Carpegna rencontre la Savelli toute ivre de vengeance. Il se l'associe en l'épousant... Et voilà qu'à Paris le prince Carpegna, qui a fait sa soumission, et la princesse, sa femme, sont de toutes les fêtes officielles. Aux Tuileries, où ils ont été naturellement invités, la princesse se fait présenter Marcel Besnard, le fils du bourreau de son père, et se prend à l'aimer, comme le jeune homme se met lui-même à l'adorer follement. Mais la princesse a été remarquée par l'empereur qui exprime le désir de faire plus intimement connaissance avec elle. Et comme elle refuse désormais de marcher avec les conpirateurs, le prince Carpegna conçoit un plan terrible : attirer l'empereur chez « la Savelli » et amener au lieu de rendez-vous Marcel Besnard. Fou de rage jalouse, celui-ci décharge en effet son revolver sur le prétendu rival que, dans l'obscurité, il n'a pas reconnu. L'empereur n'est pas blessé, mais Marcel est arrêté. Et quand, interrogée, le lendemain, par le ministre d'Etat, elle apprend

interdits, et pour cause, en face de la caserne des pompiers... Le cadre était délicieux. Restait à trouver la pièce d'ouverture. L'intelligente impresaria avait songé à *Madame Sans-Gêne*; elle aima mieux la réserver comme sa planche de salut — on ne sait pas ce qui peut arriver — et, inaugurer, par une œuvre inédite le nouveau théâtre de la rue Blanche. Elle nous avait promis le *Vieil homme*, de M. Georges de Porto-Riche, mais toujours difficile pour lui-même, le puissant auteur d'*Amoureuse* ayant déclaré qu'il n'était pas encore tout à fait prêt, Mme Réjane accepta l'adaptation à la scène d'un roman de M. Gilbert-Augustin Thierry, et le 15 décembre elle ouvrit son théâtre par la première représentation de *La Savelli*, pièce en quatre actes et sept tableaux de M. Max Maurey[1]. — Il s'agit d'une conspiration sous le second Empire. Un Italien, Scipione Savelli, gravement compromis dans le mouvement républi-

---

1. DISTRIBUTION. — Le prince, M. *Tarride*. — Marcel Besnard, M. *Pierre Magnier*. — Baron La Chesnaye, M. *Noizeux*. — L'Empereur, M. *Charles Burguet*. — Le ministre d'Etat, M. *Dauvillier*. — Ardiotti, M. *Robert Liser*. — Le Grand Ecuyer, M. *André Varennes*. — Traventi, M. *J.-S. Bonnet*. — Uu diplomate, M. *Lainé*. — Premier aide de camp, M. *Jean Worms*. — Terbagno, M. *Cauroy*. — M. Durand, M. *Draquin*. — Un habitué de Mabille, M. *Bosman*. — Bartolli, M. *Bouchez*. — Deuxième aide de camp, M. *Peyrières*. — Le préfet de police, M. *Michel*. — Giacomi, M. *Lauzerte*. — Monsieur Lebrun, M. *Chambi*. — L'inspecteur de la danse, M. *Prika*. — La Savelli, Mme *Réjane*. — Duchesse de Castoret, Mme *Daynes-Grassot*. — Madame Durand, Mlle *Lantelme*. — Une Prima Dona, Mlle *Henriette Miller*. — Madame de Bernis, Mlle *Suzanne Avril*. — Comtesse Volowska, Mlle *Farna*. — Madame de Grandmesnil, Mlle *Saint-Agnan*. — Mademoiselle de Gréville, Mlle *Dermoz*. — Lady Edington, Mlle *Valois*. — Madame de Bassano, Mlle *Danquin*. — Une dame d'honneur, Mlle *Ogay*. — Une femme de chambre, Mlle *Hardy*. — Rigolboche, Mlle *De Laroche*. — Pauline l'Arsouille, Mlle *Barelli*. — Alice la Provençale, Mlle *Marthe Lutzi*. — Clotilde, Mlle *Marguerite Lavigne*.

cain qui s'était opposé à l'avénement de Napoléon III, a été jugé par une Commission mixte, présidée par un nommé Besnard. Condamné à mort, il n'a été qu'à moitié fusillé, et survivant à ses blessures, il s'est guéri à l'hôpital. Mais de nouveau appelé en jugement, il a été condamné une seconde fois par le même président Besnard, et, fusillé pour de bon cette fois. Sa fille s'est réfugiée à Londres, où elle chante par les rues. Dans un bouge où il a convoqué quelques-uns de ses compatriotes conspirant contre l'empereur des Français, un farouche carbonaro, le prince Carpegna rencontre la Savelli toute ivre de vengeance. Il se l'associe en l'épousant... Et voilà qu'à Paris le prince Carpegna, qui a fait sa soumission, et la princesse, sa femme, sont de toutes les fêtes officielles. Aux Tuileries, où ils ont été naturellement invités, la princesse se fait présenter Marcel Besnard, le fils du bourreau de son père, et se prend à l'aimer, comme le jeune homme se met lui-même à l'adorer follement. Mais la princesse a été remarquée par l'empereur qui exprime le désir de faire plus intimement connaissance avec elle. Et comme elle refuse désormais de marcher avec les conpirateurs, le prince Carpegna conçoit un plan terrible : attirer l'empereur chez « la Savelli » et amener au lieu de rendez-vous Marcel Besnard. Fou de rage jalouse, celui-ci décharge en effet son revolver sur le prétendu rival que, dans l'obscurité, il n'a pas reconnu. L'empereur n'est pas blessé, mais Marcel est arrêté. Et quand, interrogée, le lendemain, par le ministre d'Etat, elle apprend

qu'il s'est tué dans sa prison, elle dénonce, désespérée, l'auteur du complot, le prince Carpegna. Alors, celui-ci se jette sur elle et l'étrangle. — « Je venge mon honneur outragé, s'écrie-t-il : j'ai tué ma femme qui était la maîtresse de l'empereur ! » Et par crainte d'un scandale, le ministre le laisse partir : « Vous êtes libre, monsieur, vous avez quarante-huit heures pour passer la frontière... » Tel est le scénario de ce pâle mélodrame dont l'action est si mince, si mince... que nous n'avons pu vraiment nous y intéresser, et dont les personnages sont tellement... inexistants qu'en dépit de son « désir de nous plaire », si galamment exprimé dans son annonce aux invités de la répétition générale, Mme Réjane, l'incomparable Réjane, n'a point trouvé, au cours de ces quatre actes, la minute supérieure où elle eût réellement prise sur un public qui ne demandait pourtant qu'à la furieusement applaudir... Et que dire de M. Tarride (le prince Carpegna) ayant à ce point conscience de la médiocrité de son rôle, qu'à vue d'œil il le lâchait froidement et carrément ! Ce n'est donc point dans la pièce elle-même, mais bien dans la curieuse reconstitution d'une époque — déjà lointaine, hélas ! — que résidait tout l'attrait de la soirée. Deux tableaux marquaient tout particulièrement cette amusante restitution des modes du second empire : un bal des Tuileries, à la fin duquel apparaît l'empereur lui-même (rôle muet) très bien figuré, quoique un peu trop brun, par M. Charles Burguet, tirant sa moustache selon le geste familier du souverain ; puis, le bal Mabille, depuis

longtemps disparu, et dont les portes s'ouvraient sur l'avenue Montaigne, aujourd'hui reconstruite. Vous connaissez l'humour et la joyeuse observation de M. Max Maurey, qui nous a donné plusieurs petits actes si parfaitement amusants. Sa gaieté ne se retrouve guère que dans deux ou trois répliques. En la salle des Maréchaux, deux invités de la Cour de Napoléon III échangent de mélancoliques propos : « Je connais presque tout le monde ici, dit l'un d'eux, et personne n'a l'air de me reconnaître. » — C'est exactement comme moi, dit l'autre. Je suis le chef de la sûreté. — Et moi, le docteur Ricord... » Puis, très finement personnifié par M. Noizeux, c'est le chambellan La Chesnaye qui écrit des charades pour Compiègne et à qui l'on propose de se faire aider par le petit Massa : « Il est bien jeune ! » répond-il. Et le marquis de Massa était dans la salle, souriant dans sa barbiche grise, à l'impériale... Cet « effet » nous a donné à réfléchir... Est-ce que, pour cette jolie salle dont le spectacle s'éparpille aussi bien dans la salle, dans ses foyers et ses bars que sur la scène même, est-ce qu'une « revue », vraiment aristophanesque — aussi difficile à réussir, d'ailleurs, qu'une féerie shakespearienne — ne serait pas la pièce idéale ? Que Mme Réjane veuille bien la commander à un vrai poète, qui serait en même temps un homme d'infiniment d'esprit, et ce sera peut-être le gros succès d'argent, celui qu'elle attend et que nous lui souhaitons de grand cœur...

Le 26 avril, avait eu lieu (la salle non transformée encore s'appelait le Nouveau Théâtre) la

première du *Clown*, nouvelle musicale en deux actes de M. Victor Capoul, musique de M. Isaac de Camondo.[1] — Peut-être se souvient-on d'un concert donné à la salle Erard, où, sous l'habile direction de M. Camille Chevillard, furent pour la première fois exécutées des œuvres de M. de Camondo. — « Quel était ce M. de Camondo ? » — « Le grand financier ? » — « Parfaitement : qui n'a pas son violon d'Ingres ? » Cet heureux homme, qui eût pu se laisser vivre — et même très bien vivre, j'en réponds — en la haute situation qu'il tenait de sa famille, avait, un jour, voulu faire autre chose que de brasser de belles affaires qui lui rapportaient de grosses sommes. L'art le tentait... à un point qu'il signait de son nom tout un programme de compositions variées, où il se révélait, non sans une certaine originalité, comme un musicien « impressionniste ». Et voilà qu'aujourd'hui, pour bien montrer qu'il n'était pas qu'un simple amateur, il s'attaque au théâtre... Savez-vous que ces trois représentations du *Clown* au profit de la Société des amis de l'Opéra lui coûtent, dit-on, la bagatelle de près de quatre cent mille francs. Le compositeur travaille dans le genre réaliste, — *vériste*, disent les Italiens — et c'est à son bon ami Victor Capoul qu'il a demandé le livret de sa « nouvelle musicale ». Les deux actes se passent de nos jours, à la fête de Neuilly,

1. DISTRIBUTION. — Le Clown, M. *Rousselière*. — Auguste, M. *Renaud*. — M. Barbazan, M. *Delmas*, — Zéphirine, Mlle *G. Farrar*. — Glady, Mlle *Mérentié*. — Mme Barbazan, Mlle *J. Margyl*.

1er acte : La Fête de Neuilly ; 2e acte : La Loge de Zéphirine.

où s'est installé le cirque dirigé par M. et Mme Barbazan, dont la puissante attraction est le clown-gymnaste Maxim. Ledit Maxim est amoureux d'une de ses jolies camarades, Zéphirine, qui, elle, « en tient » pour l'odieux pitre Auguste. Dominée par cet ignoble chenapan, et hantée par un faux idéal qui l'attire vers la grande vie du Paris où l'on s'amuse, Zéphirine ne s'est pas encore laissé définitivement toucher par la passion de Maxim. Mais Auguste, qui la voit furtivement embrassée par son rival, a juré de se venger cruellement; il sciera le tremplin sur lequel doit rebondir le gymnaste, et le malheureux tombera victime d'un épouvantable accident. Quand on rapporte Maxim les yeux aveuglés par le sang qui ruisselle de son horrible blessure, ce n'est pas Zéphirine qu'il trouve dans sa loge, mais bien une demi-mondaine, Mlle Glady, avec qui la ballerine a changé de costume, les deux femmes rêvant justement l'une et l'autre d'un sort différent. Et Zéphirine, qui s'était enfuie avec le meurtrier, ne reviendra que pour assister à la douloureuse agonie de celui qui l'aimait éperdument. La musique suit l'action sans arrêt — rien donc de l'ancien opéra — et s'efforce sérieusement vers la sincérité; la déclamation est presque toujours juste, et si ses idées sont courtes et manquent généralement de développement, M. de Camondo a certainement l'instinct de la scène. De plus, l'orchestration atteste, chez l'auteur du *Clown*, une extraordinaire connaissance de son métier. Le premier acte se termine sur une page d'instrumentation très pittoresque : la parade

de foire où font rage les fanfares de cuivre, les trompes de chasse et les orgues de barbarie. Et nous citerons aussi, comme une des plus franches inspirations de l'ouvrage, la « chanson des gueux » que redisent ensemble le clown Maxim et Zéphirine. Cette Zéphirine, pleine de mouvement et de vie, c'est Mlle Farrar, à qui décidément conviennent on ne peut mieux les rôles d'actrice foraine. Elle avait été naguère, à Monte-Carlo, dans *Paillasse*, une très dramatique Nedda. Son début sur une scène parisienne fut, dans le *Clown*, un succès éclatant. Sa voix jeune, fraîche et d'une solidité à toute épreuve dans les notes élevées, fut un véritable enchantement. M. Rousselière, qui, jusqu'ici, ne nous avait fait apprécier qu'un organe de ténor vibrant et généreux, montrait, dans Maxim, un talent de comédien que nous ne soupçonnions pas: sa mort fut vraiment belle et tragique. De cette gouape d'Auguste — qui n'a pour ainsi dire, rien à chanter, mais sur lequel repose toute l'action — M. Renaud avait su faire un inoubliable type d'apache littéralement pris sur le vif : je ne vous eusse pas souhaité de le rencontrer le soir au coin de votre rue... Pour vous prouver à quel point M. de Camondo était soucieux du succès de son œuvre, il nous suffira de dire qu'un tout petit rôle, celui de Barbazan — sorte de M. Loyal — était confié à un artiste de la valeur de M. Delmas ; que Mmes Mérentié et Margyl étaient requises pour des tâches infimes ; que M. Jusseaume avait joliment brossé, tout étincelant de lumière, le grouillant décor de la fête de Neuilly, et que M. Catherine

conduisait un orchestre composé de la plupart des excellents musiciens de l'Opéra.

28 MAI. — Représentation donnée par *l'Œuvre* : *Le Réformateur*, pièce en trois actes de Edouard Rod[1] Le réformateur » c'est Jean-Jacques Rousseau. Et l'auteur de *la Course à la Mort* et du *Sens de la Vie* s'est servi de cet illustre modèle, qui mit en si complet désaccord ses principes et sa conduite, ses écrits publics et sa vie privée pour rendre plus tangible ce grand problème : doit-on moins admirer les idées d'un homme et ses théories parce que cet homme ne les a point lui-même pratiquées ? Vous le voyez, la question est grave, élevée, et elle peut se poser en tous les temps. M. Edouard Rod, dans une préface pleine de sincérité et de modestie, nous déclare qu'étant donnés le genre et la forme de sa pièce, il n'a jamais pensé qu'elle pût avoir une grande fortune théâtrale. Il est en effet certain que ce n'est pas là du théâtre d'action, et qu'au point de vue purement scénique la critique aurait la partie facile. Mais que de belles et hautes pensées, que de fine et profonde psychologie, et quel enseignement dans ces trois actes à la fois très sobres et très éloquents ! On a raison de dire que tous les genres sont bons, hors le genre ennuyeux. Il y a des comédies qui

1. DISTRIBUTION. — J.-J. Rousseau, M. *Camille Bert*. — Le professeur Montmolin, M. *Jehan Adès*. — D'Ivernois, M. *J. Marey*. — Moulton, M. *Tramont*. — Daniel Muller, M. *Lugné-Poe*. — Le colonel du Pury, M. *Marc Roland*. — M. Dupeyrou, M. *Renoux*. — Jequier, M. *Gorieux*. — Droz, M. *L. Chéron*. — Un homme du peuple. M. *Saillard*. — Favre, M. *Renoir*. — Thérèse Levasseur, Mme *Dasty*. — Isabelle d'Ivernois, Mlle *Carmen Deraisy*. — Première femme du peuple, Mlle *Defradas*. — Deuxième femme du peuple, Mlle *Lambert*.

font rire, il y a des drames qui font pleurer. Il y a aussi des pièces dont l'ambition est plus haute, quoique leur vogue soit moins grande, et qui aspirent à faire penser. Celle de M. Edouard Rod est de celles-là, et il a raison de dire, puisqu'aussi bien il voulait peindre un caractère, qu'il n'aurait point déplu à Jean-Jacques de nous être présenté comme il l'a été dans cette œuvre. La scène se passe dans le petit village suisse de Motiers, en 1765. Proscrit d'un peu partout à cause de l'audace de ses œuvres, Rousseau est venu chercher là, en compagnie de sa maîtresse et servante Thérèse Levasseur, une quiétude et un air favorables au rétablissement de sa santé. Dans ce coin de campagne, Jean-Jacques ne jouit point de la considération de tous. Tandis que certains admirent le grand ami de la nature, d'autres, plus nombreux le dénigrent et, choqués du costume baroque dont il s'habille, choqués aussi que lui, le chantre de la vie simple et rustique, reçoive si souvent les grands seigneurs de la ville, ils le traitent de tartuffe et font circuler sur son compte une foule de médisances et de calomnies. Chose plus grave, les pasteurs eux-mêmes se déclarent contre lui, et l'un d'eux, le pasteur de Motiers, le vieux de Montmolin, vient le chapitrer au nom de tous ses confrères. Il lui laisse entendre qu'on l'accuse de posséder en Thérèse autre chose qu'une servante ; lui présente force observations sur sa façon de vre, et finalement, il lui demande une lettre blique où l'auteur des *Lettres écrites de la Montagne* s'expliquerait clairement sur le dogme et

affirmerait sa foi protestante. Si Rousseau veut avoir la paix, s'il veut vivre tranquille en cet exil, il n'a qu'à dire que ses ouvrages n'ont jamais été dirigés contre le christianisme, mais seulement contre l'Eglise romaine; il n'a qu'à réprouver sa *Confession d'un vicaire savoyard*. Rousseau refuse avec indignation; de Montmolin le quitte furieux et la guerre est ouvertement déclarée. Guerre implacable, où Rousseau sera vaincu, et vaincu, en quelque sorte, par lui-même, car ce seront ses propres actes qui, exploités par ses adversaires, deviendrout contre lui des armes terribles. On apprendra, tout à coup, que l'austère philosophe eut de nombreuses liaisons. On saura que Thérèse est vraiment sa maîtresse, qu'il a eu d'elle cinq enfants et qu'il les a abandonnés à l'Assistance publique. Ainsi, ce grand moraliste n'apparaîtra plus que comme un grand pécheur. Rousseau essaye en vain de se raidir contre la tempête. Il veut faire face à ces terribles attaques. Il déclare que s'il a beaucoup fait le mal, il n'a jamais aimé que le bien et, devant la foule ameutée il plaide, avec une éloquence éperdue, sa propre cause. Mais on sent qu'elle est perdue d'avance. Autour du grand homme tombé de son piédestal, il ne reste plus que quelques fidèles. La populace, excitée par les pasteurs, s'acharne après Jean-Jacques et il est obligé de reprendre la route de l'exil, au milieu des huées et des sifflets. Telle est cette pièce que le théâtre de « l'Œuvre » pouvait s'honorer à bon droit d'avoir montée et qui était fort honorablement interprétée. M. Camille Bert nous avait donné

de Jean-Jacques Rousseau une incarnation très naturelle et très vraie. M. Jehan Adès était un Montmolin diplomate et sournois. M. Lugné-Poe montrait son habituel talent, sobre et vigoureux, dans un personnage de montagnard qui est comme le raisonneur de la pièce. Mme Dasty se faisait justement applaudir dans le rôle de Thérèse et Mlle Carmen Deraisy déployait un charme et une grâce qui n'étaient pas superflus au milieu de tous ces personnages d'aspect plutôt sévère.

THÉATRE ANTOINE[1]

C'est dans l'heureux théâtre auquel il a si glorieusement attaché son nom que M. Antoine commençait l'année. Il la finira sur la rive gauche, à l'Odéon, où, depuis longtemps, il avait conçu le dessein secret de rentrer un jour en maître. Voyons les faits et gestes de sa dernière saison — infiniment laborieuse — au boulevard de Strasbourg.

10 JANVIER. — Premières représentations du *Coup d'aile*, pièce en trois actes de M. François de Curel[2], et de l'*Employé du gaz ou la bonne conduite*, comédie en deux actes de M. Robert Dieudonné[3]. — M. de Curel n'occupe pas son temps à flatter la foule : il ne porte au théâtre que les idées qui lui sont chères, sans souci de l'accueil que le public peut lui réserver. La preuve en est dans cette négligence nerveuse qu'il met à en

1. — Directeur : M. André Antoine ; puis, M. Firmin Gémier; secrétaire général : M. Valentin Mandelstamm.

2. DISTRIBUTION. — Michel, M. *Antoine*. — Bernard, M. *Signoret*. — Colonel Hérouard, M. *Mosnier*. — Le porte-drapeau, M. *Damorès*. — Un domestique, M. *Calmel*. — Hélène, Mlle *Van Doren*. — Clotilde, Mlle *Grumbach*. — Mme Mathilde, Mlle *Gabrielle Fleury*. — Amélie, Mlle *De Villers*. — Jeanne, Mlle *Martineau*.

3. DISTRIBUTION. — Gaston, M. *Desfontaines*. — Prosper, M. *Bernard*. — Le garçon de recettes, M. *Marot*. — Perrette, Mme *Jeanne Lion*. — Gervaise, Mlle *Péri*.

recueillir les impressions. L'auteur de l'*Envers d'une sainte*, du *Repas du lion*, de la *Fille sauvage* n'assiste pas aux répétitions dont les esprits moins personnels ou plus combatifs aiment à affronter le péril. Il semble dire : « J'ai écrit ce que m'a dicté mon cerveau. Le reste m'importe peu ». De ce fait nous devons à M. de Curel de la reconnaissance : il pourrait ne pas nous faire participer à ses joies littéraires, s'enfermer dans son cabinet de travail, écrire exclusivement pour lui. Remercions ce poète, remueur d'idées à la fois violentes et harmonieuses, de n'être point égoïste. Il s'est inspiré cette fois d'événements d'une brûlante actualité. Les divers incidents coloniaux qui, depuis plusieurs années, ont ému les hautes sphères gouvernementales, lui ont fait se demander le pourquoi de ces atrocités. Les officiers que la France envoyait à la conquête des nègres ne commençaient point par être des assassins. Comment ces sentiments se développaient-ils en eux? Et surtout comment ces hommes qui n'avaient vécu jusqu'alors que de dévouement à la patrie en arrivaient-ils à se revolter, et, le jour où d'autres officiers français venaient à eux, chargés de leur signifier leur disgrâce, n'hésitaient-ils pas à tirer sur le drapeau? Michel Prinson fut un de ces officiers frappés d'ambitieuse folie. Explorateur célèbre, il fut conquis par la conquête. Et loin, si loin de sa patrie, en face de ce qu'il considérait comme des races inférieures, il se figura le maître. Despotique, il tua, obéissant à ses instincts de césar que développaient l'ardeur du soleil, l'im-

mense étendue et la sauvagerie du désert. Et le jour où il vit venir à lui des uniformes français chargés d'examiner ses actes et de le juger, il les reçut à coups de fusil. Il put s'enfuir pourtant, se perdit au sein de la brousse, passa pour mort. Pendant des années il s'enfuit à l'étranger, en Angleterre, où il balaya les rues plutôt que d'aliéner son indépendance, vivant comme il pouvait sous un faux nom, gardant au fond du cœur l'espoir d'une revanche possible. Michel Prinson a un frère, le député Bernard, d'opinions antimilitaristes quand il parle à la Chambre, plus patriote quand il spécule sur les fournitures militaires. Ce Bernard a recueilli jadis une fille naturelle que ce frère terrible a eue d'une femme brutalement abandonnée. Il a été bon pour cette nièce de rencontre, si l'on appelle bon l'acte d'enfermer une fille pendant huit ans dans un couvent, sorte de réclusion d'où la jeune Hélène est sortie pleine de rancœur et d'idées de révolte contre la société qui se débarrasse ainsi de ceux qui la gênent. Car elle sait qu'elle est fille naturelle, — sans connaître cependant son père à qui, pour son acte d'abandon, elle a voué une haine ardente. Or, le député Bernard vient de reconnaître dans l'homme à la figure ravagée, couturée de cicatrices au point de faire peur, ce frère que longtemps il avait cru mort, dont il avait hérité, mais à qui il avait fait remettre bénévolement sa fortune, le jour où il avait appris qu'il vivait toujours. Seulement, il espérait qu'il ne viendrait jamais troubler son repos, risquer de le compromettre en disant : « Je suis ton frère l'as-

sassin, le révolté, *le traître* », déclarations sans danger, puisqu'il y a prescription. Michel Prinson est revenu, non pour revoir sa famille qui l'indiffère, mais parce qu'il a assez de son obscurité. Le souvenir le hante de ses anciens triomphes d'explorateur ou, lors de son passage en France, avant la chute suprême, il avait été accueilli par les acclamations de tout un peuple. Il s'était alors senti emporté d'un large coup d'aile vers des régions de gloire, et cette grisante envolée, il veut la connaître encore, Il se rachètera en consacrant sa fortune à une nouvelle conquête de l'empire africain, et, de cette conquête, il fera cadeau à la France. Mais il est survenu chez son frère en temps de manœuvres. Un colonel loge chez le député Bernard — et avec lui le drapeau qu'on apporte solennellement, et qu'on met sous la garde du premier officier du régiment. Le drapeau! Michel Prinson ne peut se défendre, à sa vue, d'une émotion profonde. Le drapeau ! Il n'a pas cessé de l'aimer, lui, le révolté dont les balles se sont logées dans les plis de son étoffe sacrée ! — « J'ai pu tirer sur le drapeau, mais je ne veux pas qu'on le blague ! » C'est qu'il ne le considère pas comme l'emblème de la patrie, — mais de la gloire. Et la gloire, c'est pour lui l'expression de la beauté. Le coup d'aile ! Ces théories si nouvelles ont semblé moins étranges qu'aux autres à Hélène qui, après huit ans de réclusion, entre toute neuve dans la société. Elle se sent attirée vers cet homme qu'elle ne connaît pas, mais qu'elle sait malheureux et seul. Elle veut se dévouer pour lui, l'accompagner...

Sous quel prétexte ? Elle passera pour sa fille. Non. Michel refuse. Il est descendu au fond du gouffre ; il n'a le droit d'y entraîner personne... C'est donc Hélène qui s'y précipitera... En effet, on vient annoncer au colonel que le drapeau a été volé dans la chambre où on l'avait abrité. Qui a fait cela? Hélène. On ne garde pas une voleuse : elle sera donc réprouvée, comme Michel avec lequel elle sympathise, et elle pourra fuir avec lui, mener la vie de liberté et de révolte De révolte ! Certes. Car, apprenant enfin que Michel est son père qu'elle hait, elle lui déclare qu'elle l'abandonne à son tour. Et c'est la suprême blessure faite au cœur de cet indigne qui, lâché par tous, se voyant à jamais solitaire, aimant cette fille hautaine en qui il découvre les effrayants et admirables défauts de sa propre nature, lui ordonne l'obéissance et la soumission. Devant sa résistance, il sent remonter en lui un instinct de brute, et la mate comme il a maté les nègres là-bas, les nègres qu'il a tués, comme aussi bien, aujourd'hui, il tuerait sa fille. Hélène cède en un sentiment mêlé d'épouvante... et de plaisir. Elle reconnaît non pas tant son père que son maître. Partout, toujours elle le suivra. Ce dénouement a paru obscur. Quelle que soit l'intention de l'auteur (et il est difficile de la dégager clairement) le drame n'est ni ennuyeux, ni banal. Et tout le temps, au travers de ces trois actes personnels, apparaît un souci de haute, parfois de sublime recherche. Je ne pense pas qu'il était possible de présenter sous une forme plus savante et plus originale les diverses

faces d'un problème aussi dangereux. De cette œuvre curieuse il se dégage comme un parfum de patriotique antimilitarisme. Et il ne fallait pas un mince talent pour tenir, sans scandale, pendant deux heures, un public étonné et frémissant. M. Antoine n'a pas été pour peu dans cette victoire littéraire, en posant de son allure si nette, si tragique, le personnage de Michel Prinson. Il mit courageusement en valeur le côté aventurier de ce caractère imbrisable. On le comprit ; on l'excusa. C'est une des plus belles créations de cet homme d'une intelligence supérieure. A côté de lui, Mlle Van Doren dessina une inoubliable silhouette, si bien servie par son regard dramatique et sa voix grave. Le geste est sobre. Elle entre : on fait silence. M. Signoret fut comme toujours intéressant, très consciencieux. Il jouait le député Bernard : il en rendit bien la mollesse et la lâcheté. Mosnier enfin était un colonel de belle tenue. Le *Coup d'aile* devait être représenté à la Renaissance. M. Guitry fut pris d'hésitation. Il appartenait à M. Antoine de nous dédommager. — L'*Employé du gaz* qui commençait la soirée n'offrait qu'un intérêt médiocre. Le sous-titre, « la bonne conduite », évoquait un calembour indigne du cadre. Et l'aventure de cette femme qui trompe son mari avec un employé de gaz pour qu'il gagne au jeu et ne fasse pas mentir le proverbe nous a laissés froids. Ce banal vaudeville fut bien défendu par M. Desfontaines et Mme Jeanne Lion.

24 JAN[illegible]. — [illegible]tinée ext[illegible]rdinaire au bénéfice du monument de Corneille[1].

29 JANVIER. — Première représentation de *Vieil Heidelberg*, pièce en cinq actes de M. Wilhelm Meyer-Forster, traduction de MM. Rémon et W. Bauer[2]. Comme *Discipline*, que nous donna déjà M. Antoine, comme la *Retraite*, que nous applaudîmes ensuite au Vaudeville, *Vieil Heidelberg* arrive d'Allemagne où la pièce fut jouée plus de quinze cents fois. Elle a cette émotion sentimentale qui prête aux œuvres des pays d'outre-Rhin une particulière saveur. Nous en avons apprécié le charme tout spécial et la rare délicatesse, faite à la fois de tendresse et de gaieté. L'histoire est pourtant des plus simples. Le jeune prince Charles-Henri, héritier présomptif de la principauté de Carlsburg, vient à peine de terminer son éducation sous la conduite d'un vieux professeur, l'excellent docteur Güttner. Son oncle, le régent de la principauté, décide qu'il partira pour Heidelberg et y

1. — Le spectacle commençait par une causerie de M. Camille Le Senne et comprenait : le *Coup d'aile* de M. de Curel; le second acte d'*Horace*, avec MM. Paul Mounet, Albert Lambert fils, Ravet, Mlles Renée du Minil et Delvair; une lecture de Corneille faite par M. Mounet-Sully; le troisième acte du *Cid*, avec M. Albert Lambert fils, Mmes Segond-Weber et Madeleine Roch; l'air de l'infante du *Cid*, l'air d'*Armide* et l'air de *Rigoletto*, chantés par Mlle Alice Varlet, de l'Opéra; les danses Louis XIII avec Mlles Louise et Blanche Mante, de l'Opéra.

2. Distribution. — De Haugh, M. *Antoine*. — Le docteur Güttner, M. *Chelles*. — Le comte d'Asterberg, M. *Clerget*. — Lutz, M. *Signoret*. Le maréchal du palais, M. *Mosnier*. — Rüder, M. *Degeorge*. — Karl Bilz, M. *Desfontaines*. — Charles-Henri, M. *Maupré*. — De Wedel, M. *Vargas*. — Scholermann, M. *Saverne*. — Kellermann, M. *Bernard*. — Catherine, Mlle *Sylvie*. — Mme Rüder, Mlle *Miller*. — Dorffel, Mlle *Colas*.

M. Duquesne jouera aux lieu et place de M. Antoine, en tournée sur la Côte d'Azur, le rôle du ministre de Haugh.

suivra, pendant une année au moins, les cours de la célèbre université. Et le voilà passant brusquement de la froide et sévère étiquette des cours à la vie libre et joyeuse des étudiants aux casquettes et aux écharpes multicolores, qui le traitent comme un de leurs camarades. Ah! les belles chansons dites en chœur sous les vertes tonnelles de l'auberge fleurie sur les bords du Necker! Ah! les énormes et sempiternelles « beuveries »! Ah! la fraîche et poétique idylle entre Charles-Henri et la petite servante Catherine, toute pure et toute naïve! Ah! les chastes et printaniers amours de ces deux êtres si bien faits pour se comprendre et s'adorer! Mais c'est bientôt fini de rire : un jour vient où Charles-Henri est rappelé, par la mort de son oncle, dans le pays où il doit régner. Et nous le voyons rendu à la morne et insipide existence du palais, à la veille d'épouser la princesse que lui auront choisie ses ministres. Il n'a pourtant pas oublié son « vieil Heidelberg » et il veut le revoir une dernière fois. Combien, hélas! il le trouve changé, combien triste en ces jours d'automne! La plupart de ses camarades s'en sont allés de côté et d'autre, ayant fini leurs études, et ceux qui sont là le reçoivent solennellement, comme une Altesse qu'il est... Seule, Catherine est restée la même; elle attendait Charles-Henri pour lui dire un éternel adieu. Et c'est sur le baiser final des deux amoureux, séparés par l'inexorable destinée, que se termine mélancoliquement la pièce, émouvante et charmante. Elle a été fêtée comme elle le méritait, si bien jouée par Mlle Sylvie, la petite

Sylvie de l'Odéon, absolument exquise en Catherine; par M. Maupré, un débutant de dix-sept ans, enlevé à sa première année de Conservatoire, et dont l'inexpérience est, en la circonstance, une véritable chance de succès; par M. Chelles, d'une attendrissante bonhomie sous les traits du bon docteur Güttner; par M. Paul Clerget, qui mène avec un si bel entrain la ronde des étudiants chanteurs et buveurs; par M. Signoret, spirituellement amusant en un valet de chambre plein de suffisance... Si bien jouée par tous, et si adorablement mise en scène par M. Antoine! L'arrivée à Heidelberg — un Heidelberg brossé et éclairé par Jusseaume — était une pure merveille dont le souvenir demeurera inoubliable au théâtre.

15 MARS. — Reprise, en matinée du jeudi, de la *Bonne Espérance*[1].

3 AVRIL. — Premières représentations : *La Thune*, comédie en un acte de M. G. Fragerolle[2]; *Op O'my Thumb*, pièce en un acte de MM. E. Fenn et R. Pryce, traduction de M. Julien Sévère[3];

---

1. DISTRIBUTION. — Catherine, Mlle *Miller*. — Bertrand, Mme *Jeanne Lion*. — Jeanne, Mlle *Luce Colas*. — Mathilde, Mlle *Barsange*. — Clémentine, Mlle *Martineau*. — Mariette, Mlle *Marley*. — Sarah, Mlle *Vérine*. — Gertrude, Mlle *Darsenne*. — Lebois, M. *Mosnier*. — Gérard, M. *Desfontaines*. — Simon, M. *Saverne*. — Capse, M. *Bernard*. — Jacques, M. *d'Inès*. — Denizot, M. *Calmel*. — Gilles, M. *Villé*. — Michel, M. *Jeandrieu*. — Un gendarme, M. *Damorès*.

2. DISTRIBUTION. — Le comédien, M. *Desfontaines*. — Le poète, M. *Léon Bernard*. — Le patron, M. *Degeorge*. — L'homme d'affaires, M. *Marot*. — Le sportsman, M. *Denis d'Inès*. — Le journaliste, M. *Philippe Damorès*. — Le garçon, M. *Calmel*.

3. DISTRIBUTION. — Horace Greensmith, M. *Clerget*. — Amanda, Mme *Jeanne Lion*. — Mme Didier, Mlle *Gabrielle Fleury*. — Céleste Mlle *Marley*. — Rose Jordan, Mlle *Aubry*. — Clem, Mlle *Péri*.

Babouche, pièce en un acte, en vers, de MM. Louis Marsolleau et Jacques Loria ; *Depuis six mois*[1], comédie en un acte de M. Max Maurey[2]; *Sévérité*, pièce en un acte de MM. Léon Frapié et Paul-Louis Garnier[3] ; *Une Vieille Renommée*, comédie en un acte de M. Alfred Athis[4]. — A la charmante pièce de MM. Maurice Donnay et Lucien Descaves, *Oiseaux de passage*, qu'il venait de reprendre avec un très vif succès, M. Antoine faisait succéder un spectacle coupé — très coupé, trop coupé — composé de six pièces en un acte. *Six* pièces : la soirée prenait tout de suite les allures d'une véritable liquidation pour « solde » de fin d'année. Et de cette demi-douzaine d'actes divers, on peut dire que la quantité ne vaut pas toujours la qualité. — La *Thune*, qu'a signée M. Georges Fragerolle, a, tout juste, et sans plus, la valeur d'un honnête lever de rideau. Vous savez qu'en argot une « thune » est une pièce de cent sous. Sans être pourvus du *quibus* en question, des consommateurs sont attablés dans un café et attendent tranquillement — comiquement aussi —

1. Distribution. — Hassan, M. *Signoret*. — Nedjib bey, M. *Capellani*. — Narié-Hanoum, Mlle *Andrée Méry*. — Fatimé, Mlle *Marley*.

2. Distribution. — Floche, M. *Antoine*. — Bringue, M. *Bernard*. — Mme Floche, Mme *Jeanne Lion*. — Gertrude, Mlle *Miller*.

3. Distribution. — Mirvallon, M. *Antoine*. — Vaubois, M. *Denis d'Inès*. — Mme Mirvallon, Mlle *Van Doren*. — Marie, Mlle *Gabrielle Fleury*. — Albert, Mlle *Madeleine Parisel*. — Grapard, Mlle *Amélie Parisel*.

4. Distribution. — Beaupréau, M. *Signoret*. — Duchâtel, M. *Desfontaines*. — Journot, M. *Mosnier*. — Méguin, M. *Degeorge*. — Oscar, M. *Léon Bernard*. — Loversier, M. *Marot*. — Raoul, M. *Villé*. — Mme Leduc, Mlle *Miller*. — Mme Journot, Mlle *Luce Colas*. — Paulette, Mlle *Péri*.

le dernier venu sur lequel ils comptent pour régler les « soucoupes ». Comment s'en tireraient-ils sans la complaisance ou la niaiserie du patron qui veut bien — *deus ex machinâ* — les sortir d'embarras? On a ri... jusqu'à la dernière scène... exclusivement. MM. Léon Bernard, Desfontaines et Degeorge ont bien joué cette babiole. — Nous voici maintenant transportés à Constantinople, qu'on aperçoit dans un lumineux décor. Nous sommes dans le harem de Nedjib-bey, très amoureux de sa jeune femme Nazié. Près d'un jet d'eau naturelle un peu bien bruyant, ils jouent innocemment à s'offrir des cadeaux, ce qui oblige celui qui reçoit le présent à crier : « Babouche! ». C'est ce que nous appelons « gagner une discrétion ». Nazié pense avoir gagné la sienne et demande à s'en aller par la ville le visage découvert, habillée à la française. Le bey refuse : une pareille infraction aux mœurs de la vieille Turquie! Nazié n'y songe pas! Elle y songe si bien, au contraire, que Nedjib est-il à peine sorti, elle introduit un homme dans le sérail : c'est le savetier du coin, le misérable Hassan, fort étonné, fort effrayé même de pareille aventure. Si Nedjib rentrait, il le tuerait sans autre forme de procès. Nazié le réconforte; Hassan lui dit en jolis vers, ma foi! — rapportez-vous-en à M. Louis Marsolleau — qu'il l'aime depuis son enfance, et la poésie est si charmante que Nazié s'émeut et lui permet de déposer sur sa blanche petite main un ardent baiser. C'est à ce moment que rentre Nedjib, fou de colère et prêt à massacrer l'intrus dont il a entendu la voix. Nazié n'a eu que

le temps de fourrer Hassan dans un coffre, où il ne bouge pas. — « Donnez-moi la clef de ce coffre! » s'écrie le bey. Nazié la donne, mais comme il n'a pas dit : « Babouche! » il lui doit un gage. Ce n'était donc là qu'un jeu! Nedjib se gardera bien d'ouvrir le coffre; il est plein de confiance (tel Boubouroche) et offrira à sa jeune sultane ce qu'elle désire le plus au monde... pour le moment : une promenade, le visage découvert, dans les rues de Stamboul. C'est peu de chose, comme vous voyez, mais qu'importe, si les vers sont savoureux, si Mlle Andrée Méry est une fine et délicieuse Nazié, M. Signoret un Hassan pittoresquement grimé, si M. Capellani a toujours sa jolie voix, si enfin Mlle Marley, sous les traits de la servante chargée d'apprendre l'argot à sa maîtresse, a la verve commune qui convient à une Montmartroise de son espèce! — *Depuis six mois* nous revient de Monte-Carlo, où la nouvelle fantaisie de M. Max Maurey avait obtenu un succès fou. Elle est, en effet, si franchement gaie!... Depuis six mois, Mme Floche ne peut garder une bonne. Elle a beau leur faire les concessions les plus invraisemblables: aucune d'elles ne veut rester chez elle plus de vingt-quatre heures. Qui donc peut les éloigner ainsi? Mme Floche se désole et n'y comprend rien... Et puisque la dernière arrivée, Gertrude, ne parle pas encore de partir, depuis quarante-huit heures qu'elle est là, vous pensez si elle fera tout pour qu'elle reste. M. Floche l'a pourtant prise à part et lui a donné vingt francs pour qu'elle s'en aille : c'est lui qui les fait ainsi toutes partir, afin de

conquérir sa liberté et d'avoir un prétexte tout trouvé pour aller dîner au restaurant avec une petite amie, pendant que sa femme est occupée à la maison par son infernal ménage. Cette fois pourtant, son truc n'aura pas réussi : Gertrude se trouve bien où elle est, et ne rendra pas son tablier. Que Floche ne bronche pas surtout, ou elle dit tout : il n'a plus qu'à baisser la tête... M. Antoine est bien amusant. Mlle Miller a mis la salle en joie... Et M. Max Maurey est décidément un joyeux humoriste. — M. Julien Sévère a traduit de l'anglais *Op O'my Thumb* (Haut comme mon pouce) de MM. Fenn et Pryce. C'est un acte sentimental et pittoresque qui nous fait songer à du Dickens. La scène se passe dans une blanchisserie de Londres, où la pauvre petite Amanda, laide et chétive Cendrillon, se vante d'avoir un père très riche qui viendra la chercher un beau jour pour la mener dans son château, et prétend être aimée d'un millionnaire qui la comble de cadeaux princiers. Ce ne sont là que des mensonges auxquels elle se prend elle-même; c'est le rêve dont elle dore sa misère. Et comme le lendemain est un jour de fête, que toutes ses camarades iront à la campagne avec leurs amoureux, Amanda demande à Horace Greensmith, un beau gars, un peu fruste, qui vient chercher la chemise qu'il a donnée à blanchir, s'il ne voudrait pas la venir prendre le lendemain pour la conduire, elle aussi, à la fête. Horace ne laisse pas d'être flatté d'avoir été distingué par ce petit bout de femme, mais comment se montrer avec elle dans un endroit

le temps de fourrer Hassan da
bouge pas. — « Donnez-moi
s'écrie le bey. Nazié la donne,
pas dit : « Babouche ! » il lui
n'était donc là qu'un jeu ! Ned
d'ouvrir le coffre ; il est plein
Boubouroche) et offrira à sa jeu
désire le plus au monde... pou
promenade, le visage découvert,
Stamboul. C'est peu de chose, c
mais qu'importe, si les vers s
Mlle Andrée Méry est une fine et
M. Signoret un Hassan pittoresq
M. Capellani a toujours sa joi
Mlle Marley, sous les traits de la
d'apprendre l'argot à sa maîtr
commune qui convient à une Mont
espèce ! — *Depuis six mois* n
Monte-Carlo, où la nouvelle fanta
Maurey avait obtenu un succès f
effet, si franchement gaie !... D
Mme Floche ne peut garder une bo
leur faire les concessions les plus in
aucune d'elles ne veut rester che
vingt-quatre heures. Qui donc peu
ainsi ? Mme Floche se désole et n'y co
Et puisque la dernière arrivée, Gert
pas encore de partir, depuis quarant
qu'elle est là, vous pensez si elle fe
qu'elle reste. M. Floche l'a pourtant
et lui a donné vingt francs pour qu'e
c'est lui qui les fait ainsi toutes pa

…ier; mais, auparavant, il se
…ation mélancolique consacrée
…ureux, fataliste, comme une
…le celle qui lui succède, il met
…sans rien lui céler des exi-
… nous avons songé à *Poil de*
… va donc : n'a-t-il pas dit au
…aintenant qu'il pouvait déso-
…ner sur la voie du chemin de
… l'ouverture du passage à
…rapard, qui n'a aucune envie
…aison aussi sévère, se sauve
… rentrent M. et Mme Mirvallon,
…rieux d'abord, puis anxieux,
… fils. Et l'on voit leur âme
…ude de plus en plus angois-
… très dramatiquement traitée,
… très simple, où l'on comprend
… a été écrasé par l'express…
… M. Antoine mettent tous deux
…té aux rôles des parents si cruel-
…leur sévérité. Les deux enfants, le
…le petit Grapard, sont représentés
…Mlles Madeleine et Amélie Parisel.
…l Athis, le distingué critique de
…us attendions une belle …
…éressante comédie psychol…
…, le joyeux vaudeville q…
…*Renommée*. Peu importe…
…nne — elle est excelle…
…deville, coulé dans l'a… …ie
…e irrésistible gaiet… …ne

fréquenté? Ils iront ensemble, mais loin de la foule... La pauvre petite Amanda comprend qu'elle ne peut inspirer que de la pitié. Elle avoue alors qu'elle se moquait et lui rend sa liberté. Qu'il lui laisse seulement son épingle de cravate — une modeste épingle de vingt-cinq sous, dont elle fera un présent royal — et qu'il parte... Horace l'embrasse sur le front en l'appelant : « Brave petite femme! » Amanda redeviendra tristement la pauvre Cendrillon qu'elle était, sans espoir désormais d'aucun « Prince Charmant ». La pièce est symbolique et touchante. Mme Jeanne Lion a mystérieusement et douloureusement évoqué la pitoyable Amanda. M. Paul Clerget a campé avec beaucoup de vérité le type de bon enfant un peu balourd qu'est Horace. — Passons à *Sévérité,* de MM. Léon Frapié et Paul-Louis Garnier. M. et Mme Mirvallon sont des parents à principes; leur fils Albert, âgé de dix ans, est élevé avec sévérité. Ils habitent un pavillon avec jardin, aux environs de Paris. Un soir d'été, à cinq heures et demie, Mirvallon rentre suivi de Grapard, un galopin niais et rachitique, qu'il a chargé de paquets. On appelle Albert; il répond de la cabane à outils, où sa mère l'enferma, pour quelque peccadille, avant de sortir. Remontrances paternelles. Mirvallon veut faire peur à Albert, ce sera une fameuse leçon : « Je t'ai souvent menacé de te mettre à la porte; Grapard, que tu vois là, va te remplacer; tu peux t'en aller ». Albert est atterré. Mirvallon va se radoucir. mais survient une visite importante qui l'oblige à s'absenter au plus vite, sans avoir pardonné.

Albert doit s'en aller; mais, auparavant, il se souvient d'une obligation mélancolique consacrée par l'usage; et, douloureux, fataliste, comme une bonne agit à l'égard de celle qui lui succède, il met Grapard au courant, sans rien lui céler des exigences de la place. Et nous avons songé à *Poil de carotte*... Albert s'en va donc : n'a-t-il pas dit au petit Grapard que, maintenant qu'il pouvait désobéir, il irait se promener sur la voie du chemin de fer en profitant de l'ouverture du passage à niveau?... Le petit Grapard, qui n'a aucune envie de rester dans une maison aussi sévère, se sauve également. Et quand rentrent M. et Mme Mirvallon, ils se demandent furieux d'abord, puis anxieux, ce qu'est devenu leur fils. Et l'on voit leur âme envahie par l'inquiétude de plus en plus angoissante : la scène est très dramatiquement traitée, comme aussi la fin, très simple, où l'on comprend que le petit Albert a été écrasé par l'express... Mlle Van Doren et M. Antoine mettent tous deux beaucoup de vérité aux rôles des parents si cruellement punis de leur sévérité. Les deux enfants, le petit Albert et le petit Grapard, sont représentés au naturel par Mlles Madeleine et Amélie Parisel. — De M. Alfred Athis, le distingué critique de l'*Humanité*, nous attendions une belle étude sociale, une intéressante comédie psychologique, mais non, certes, le joyeux vaudeville qui s'intitule : *Une Vieille Renommée*. Peu importe d'ailleurs si la farce est bonne — elle est excellente, je vous dis — et si le vaudeville, coulé dans l'ancien moule du genre, est d'une irrésistible gaieté. C'est donc

dans les rires qu'avec M. Alfred Athis se terminait cette soirée variée. La « vieille renommée » dont il est ici question est celle d'un restaurant, naguère célèbre, aujourd'hui appelé à disparaître, devant le succès croissant des modernes brasseries. M. Beaupréau, qui a cru devoir prendre en main la direction de l'antique maison, en est arrivé, faute de clients, à réduire ses frais le plus possible, et à ne plus faire de cuisine que la sienne propre. Ainsi a-t-il commandé pour ce soir un simple potage aux poireaux et un modeste gigot de mouton. Or, voilà que justement s'amènent trois clients sérieux, dont l'un songe même à faire acheter le fonds. Il s'agit d'improviser un dîner fin. Beaupréau est, heureusement, fort inventif. Il fourre du poivre de Cayenne en sa soupe aux poireaux et la baptise « Potage Mandarin »; il fait chercher dans la brasserie en face le « canard Xavier » qui a établi jadis la réputation de la maison; par son beau-père, officier d'Académie, travesti en sommelier, il fait verser pour un vieux Clos-Vougeot le pauvre petit Médoc qui lui sert d'habituelle boisson. Et soudain, son neveu le collégien, qu'il fait prendre pour le groom du restaurant, devient le flirt de la grande duchesse, qui n'est autre que sa propre sœur. Et les clients sérieux, dont l'addition a été salée en conséquence, se retirent ravis d'avoir excellemment dîné dans un restaurant célèbre, où fréquentent les personnalités les plus en vue de la société parisienne. Tout cela, jusque dans les moindres détails qui sont de pures trouvailles comiques, tout cela est écrit de verve et joué de

même par MM. Signoret (c'est le génial patron), Léon Bernard, Mosnier, Mmes Miller et Luce Colas.

5 AVRIL. — La *Puissance des ténèbres*[1] reparaît sur l'affiche de la matinée du jeudi.

12 AVRIL. — A l'occasion des jours saints, trois représentations sont données du drame de Gerhart Hauptmann, l'*Assomption d'Hannelé Mattern*[2].

26 AVRIL. — A la matinée du jeudi, *Monsieur le Duc d'Enghein*, de M. Léon Hennique[3].

---

1. DISTRIBUTION. — Akim, M. *Antoine.* — Mitritch, M. *Signoret.* — Piotr, M. *Mosnier.* — Nikita, M. *Léon Bernard.* — L'ouriadnick, M. *Desfontaines,* — Le mari de Marina, M. *Degeorge.* — Le Starosta, M. *Saverne.* — Le père du fiancé, M. *Marot.* — Le fiancé, M. *Calmel.* — Le cocher, M. *Malherbe.* — Le garçon d'honneur, M. *Jeandrieu.* — Anicia, Mlle *Van Doren.* — Matriona, Mlle *Grumbach.* — Akoulina, Mme *Jeanne Lion.* — Navra, Mlle *Miller.* — Marina, Mlle *Péri.* — Marfa, Mlle *Marley.* — La marieuse, Mlle *Barsange.* — Aniouka, Mlle *Madeleine Parisel.* — Première jeune fille, Mlle *Martineau.* — Deuxième jeune fille, Mlle *Vérine.*

2. DISTRIBUTION. — Gotwald l'étranger, M. *Vargas.* — Hanke, M. *Degeorge.* — Mattern, M. *Saverne.* — Seidel, M. *Jeandrieu.* — Berger, M. *Mosnier.* — Schmidt, M. *Verse.* — Docteur Vachler, M. *Léon Bernard.* — Pleschke, M. *D'Inès.* — Le petit tailleur, M. *Desfontaines.* — 1er homme du peuple, M. *Vermeil.* — 2e homme du peuple, M. *Marot.* — Hannelé, Mlle *Andrée Méry.* — Sœur Marthe, Mlle *Colombo.*— Tulpe, Mlle *Marley.* — Hete, Mlle *Gabrielle Fleury.* — La mère d'Hannnelé la diaconesse, Mlle *Grumbach.* — Première femme, Mlle *Barsange.* — Deuxième femme, Mlle *Péri.* — Troisième femme, Mlle *Martineau.*
Orchestre et chœurs sous la direction de M. Gabriel Marie.

3. DISTRIBUTION. — Général Hulin, M. *Antoine.* — Thumery, M. *Signoret.* — Le duc d'Enghien, M. *Vargas.* — Général Fririon, M. *Desfontaines.* — Général Leval, M. *Mosnier.* — Lieutenant Noirot, M. *Degeorge.* — Général Ordener, M. *Saverne.* — Grunstein, M. *Léon Bernard.* — Harel, M. *Damorès.* — Pierre, M. *Denis d'Inès.* — Guitton, M. *Villé fils.* — Simon, M. *Calmel.* — Lieutenant Schmidt, M. *Vermeil.* — Bourgmestre, M. *Marot.* — Dautencourt, M. *Jeandrieu.* — Molin, M. *Malherbe.* — L'abbé Weinborn, M. *Bailly.* — Commandant Charlot, M. *Carlet.* — Soldat, M. *Siret.* — Princesse de Rohan, Mlle *Andrée Méry.* — Mme Harel, Mlle *Gabrielle Fleury.*

suivra, pendant une année au moins, les cours de la célèbre université. Et le voilà passant brusquement de la froide et sévère étiquette des cours à la vie libre et joyeuse des étudiants aux casquettes et aux écharpes multicolores, qui le traitent comme un de leurs camarades. Ah ! les belles chansons dites en chœur sous les vertes tonnelles de l'auberge fleurie sur les bords du Necker ! Ah ! les énormes et sempiternelles « beuveries » ! Ah ! la fraîche et poétique idylle entre Charles-Henri et la petite servante Catherine, toute pure et toute naïve ! Ah ! les chastes et printaniers amours de ces deux êtres si bien faits pour se comprendre et s'adorer ! Mais c'est bientôt fini de rire : un jour vient où Charles-Henri est rappelé, par la mort de son oncle, dans le pays où il doit régner. Et nous le voyons rendu à la morne et insipide existence du palais, à la veille d'épouser la princesse que lui auront choisie ses ministres. Il n'a pourtant pas oublié son « vieil Heidelberg » et il veut le revoir une dernière fois. Combien, hélas ! il le trouve changé, combien triste en ces jours d'automne ! La plupart de ses camarades s'en sont allés de côté et d'autre, ayant fini leurs études, et ceux qui sont là le reçoivent solennellement, comme une Altesse qu'il est... Seule, Catherine est restée la même ; elle attendait Charles-Henri pour lui dire un éternel adieu. Et c'est sur le baiser final des deux amoureux, séparés par l'inexorable destinée, que se termine mélancoliquement la pièce, émouvante et charmante. Elle a été fêtée comme elle le méritait, si bien jouée par Mlle Sylvie, la petite

Sylvie de l'Odéon, absolument exquise en Catherine; par M. Maupré, un débutant de dix-sept ans, enlevé à sa première année de Conservatoire, et dont l'inexpérience est, en la circonstance, une véritable chance de succès; par M. Chelles, d'une attendrissante bonhomie sous les traits du bon docteur Güttner; par M. Paul Clerget, qui mène avec un si bel entrain la ronde des étudiants chanteurs et buveurs; par M. Signoret, spirituellement amusant en un valet de chambre plein de suffisance... Si bien jouée par tous, et si adorablement mise en scène par M. Antoine! L'arrivée à Heidelberg — un Heidelberg brossé et éclairé par Jusseaume — était une pure merveille dont le souvenir demeurera inoubliable au théâtre.

15 MARS. — Reprise, en matinée du jeudi, de la *Bonne Espérance*[1].

3 AVRIL. — Premières représentations : *La Thune*, comédie en un acte de M. G. Fragerolle[2]; *Op O'my Thumb*, pièce en un acte de MM. E. Fenn et R. Pryce, traduction de M. Julien Sévère[3];

---

1. DISTRIBUTION. — Catherine, Mlle *Miller*. — Bertrand, Mme *Jeanne Lion*. — Jeanne, Mlle *Luce Colas*. — Mathilde, Mlle *Barsange*. — Clémentine, Mlle *Martineau*. — Mariette, Mlle *Marley*. — Sarah, Mlle *Vérine*. — Gertrude, Mlle *Darsenne*. — Lebois, M. *Mosnier*. — Gérard, M. *Desfontaines*. — Simon, M. *Saverne*. — Capse, M. *Bernard*. — Jacques, M. *d'Inès*. — Denizot, M. *Calmel*. — Gilles, M. *Villé*. — Michel, M. *Jeandrieu*. — Un gendarme, M. *Damorès*.

2. DISTRIBUTION. — Le comédien, M. *Desfontaines*. — Le poète, M. *Léon Bernard*. — Le patron, M. *Degeorge*. — L'homme d'affaires, M. *Marot*. — Le sportsman, M. *Denis d'Inès*. — Le journaliste, M. *Philippe Damorès*. — Le garçon, M. *Calmel*.

3. DISTRIBUTION. — Horace Greensmith, M. *Clerget*. — Amanda, Mme *Jeanne Lion*. — Mme Didier, Mlle *Gabrielle Fleury*. — Céleste Mlle *Marley*. — Rose Jordan, Mlle *Aubry*. — Clem, Mlle *Péri*.

Babouche, pièce en un acte, en vers, de MM. Louis Marsolleau et Jacques Loria ; *Depuis six mois*[1], comédie en un acte de M. Max Maurey[2]; *Sévérité*, pièce en un acte de MM. Léon Frapié et Paul-Louis Garnier[3] ; *Une Vieille Renommée*, comédie en un acte de M. Alfred Athis[4]. — A la charmante pièce de MM. Maurice Donnay et Lucien Descaves, *Oiseaux de passage*, qu'il venait de reprendre avec un très vif succès, M. Antoine faisait succéder un spectacle coupé — très coupé, trop coupé — composé de six pièces en un acte. *Six* pièces : la soirée prenait tout de suite les allures d'une véritable liquidation pour « solde » de fin d'année. Et de cette demi-douzaine d'actes divers, on peut dire que la quantité ne vaut pas toujours la qualité. — La *Thune*, qu'a signée M. Georges Fragerolle, a, tout juste, et sans plus, la valeur d'un honnête lever de rideau. Vous savez qu'en argot une « thune » est une pièce de cent sous. Sans être pourvus du *quibus* en question, des consommateurs sont attablés dans un café et attendent tranquillement — comiquement aussi —

1. Distribution. — Hassan, M. *Signoret*. — Nedjib bey, M. *Capellani*. — Narié-Hanoum, Mlle *Andrée Méry*. — Fatimé, Mlle *Marley*.

2. Distribution. — Floche, M. *Antoine*. — Bringue, M. *Bernard*. — Mme Floche, Mme *Jeanne Lion*. — Gertrude, Mlle *Miller*.

3. Distribution. — Mirvallon, M. *Antoine*. — Vaubois, M. *Denis d'Inès*. — Mme Mirvallon, Mlle *Van Doren*. — Marie, Mlle *Gabrielle Fleury*. — Albert, Mlle *Madeleine Parisel*. — Grapard, Mlle *Amélie Parisel*.

4. Distribution. — Beaupréau, M. *Signoret*. — Duchâtel, M. *Desfontaines*. — Journot, M. *Mosnier*. — Méguin, M. *Degeorge*. — Oscar, M. *Léon Bernard*. — Leversier, M. *Marot*. — Raoul, M. *Villé*. — Mme Leduc, Mlle *Miller*. — Mme Journot, Mlle *Luce Colas*. — Paulette, Mlle *Péri*.

le dernier venu sur lequel ils comptent pour régler les « soucoupes ». Comment s'en tireraient-ils sans la complaisance ou la niaiserie du patron qui veut bien — *deus ex machinâ* — les sortir d'embarras? On a ri... jusqu'à la dernière scène... exclusivement. MM. Léon Bernard, Desfontaines et Degeorge ont bien joué cette babiole. — Nous voici maintenant transportés à Constantinople, qu'on aperçoit dans un lumineux décor. Nous sommes dans le harem de Nedjib-bey, très amoureux de sa jeune femme Nazié. Près d'un jet d'eau naturelle un peu bien bruyant, ils jouent innocemment à s'offrir des cadeaux, ce qui oblige celui qui reçoit le présent à crier : « Babouche! ». C'est ce que nous appelons « gagner une discrétion ». Nazié pense avoir gagné la sienne et demande à s'en aller par la ville le visage découvert, habillée à la française. Le bey refuse : une pareille infraction aux mœurs de la vieille Turquie! Nazié n'y songe pas! Elle y songe si bien, au contraire, que Nedjib est-il à peine sorti, elle introduit un homme dans le sérail : c'est le savetier du coin, le misérable Hassan, fort étonné, fort effrayé même de pareille aventure. Si Nedjib rentrait, il le tuerait sans autre forme de procès. Nazié le réconforte; Hassan lui dit en jolis vers, ma foi! — rapportez-vous-en à M. Louis Marsolleau — qu'il l'aime depuis son enfance, et la poésie est si charmante que Nazié s'émeut et lui permet de déposer sur sa blanche petite main un ardent baiser. C'est à ce moment que rentre Nedjib, fou de colère et prêt à massacrer l'intrus dont il a entendu la voix. Nazié n'a eu que

le temps de fourrer Hassan dans un coffre, où il ne bouge pas. — « Donnez-moi la clef de ce coffre ! » s'écrie le bey. Nazié la donne, mais comme il n'a pas dit : « Babouche ! » il lui doit un gage. Ce n'était donc là qu'un jeu ! Nedjib se gardera bien d'ouvrir le coffre ; il est plein de confiance (tel Boubouroche) et offrira à sa jeune sultane ce qu'elle désire le plus au monde... pour le moment : une promenade, le visage découvert, dans les rues de Stamboul. C'est peu de chose, comme vous voyez, mais qu'importe, si les vers sont savoureux, si Mlle Andrée Méry est une fine et délicieuse Nazié, M. Signoret un Hassan pittoresquement grimé, si M. Capellani a toujours sa jolie voix, si enfin Mlle Marley, sous les traits de la servante chargée d'apprendre l'argot à sa maîtresse, a la verve commune qui convient à une Montmartroise de son espèce ! — *Depuis six mois* nous revient de Monte-Carlo, où la nouvelle fantaisie de M. Max Maurey avait obtenu un succès fou. Elle est, en effet, si franchement gaie !... Depuis six mois, Mme Floche ne peut garder une bonne. Elle a beau leur faire les concessions les plus invraisemblables : aucune d'elles ne veut rester chez elle plus de vingt-quatre heures. Qui donc peut les éloigner ainsi ? Mme Floche se désole et n'y comprend rien... Et puisque la dernière arrivée, Gertrude, ne parle pas encore de partir, depuis quarante-huit heures qu'elle est là, vous pensez si elle fera tout pour qu'elle reste. M. Floche l'a pourtant prise à part et lui a donné vingt francs pour qu'elle s'en aille : c'est lui qui les fait ainsi toutes partir, afin de

conquérir sa liberté et d'avoir un prétexte tout trouvé pour aller dîner au restaurant avec une petite amie, pendant que sa femme est occupée à la maison par son infernal ménage. Cette fois pourtant, son truc n'aura pas réussi : Gertrude se trouve bien où elle est, et ne rendra pas son tablier. Que Floche ne bronche pas surtout, ou elle dit tout : il n'a plus qu'à baisser la tête... M. Antoine est bien amusant. Mlle Miller a mis la salle en joie... Et M. Max Maurey est décidément un joyeux humoriste. — M. Julien Sévère a traduit de l'anglais *Op O'my Thumb* (Haut comme mon pouce) de MM. Fenn et Pryce. C'est un acte sentimental et pittoresque qui nous fait songer à du Dickens. La scène se passe dans une blanchisserie de Londres, où la pauvre petite Amanda, laide et chétive Cendrillon, se vante d'avoir un père très riche qui viendra la chercher un beau jour pour la mener dans son château, et prétend être aimée d'un millionnaire qui la comble de cadeaux princiers. Ce ne sont là que des mensonges auxquels elle se prend elle-même; c'est le rêve dont elle dore sa misère. Et comme le lendemain est un jour de fête, que toutes ses camarades iront à la campagne avec leurs amoureux, Amanda demande à Horace Greensmith, un beau gars, un peu fruste, qui vient chercher la chemise qu'il a donnée à blanchir, s'il ne voudrait pas la venir prendre le lendemain pour la conduire, elle aussi, à la fête. Horace ne laisse pas d'être flatté d'avoir été distingué par ce petit bout de femme, mais comment se montrer avec elle dans un endroit

fréquenté? Ils iront ensemble, mais loin de la foule... La pauvre petite Amanda comprend qu'elle ne peut inspirer que de la pitié. Elle avoue alors qu'elle se moquait et lui rend sa liberté. Qu'il lui laisse seulement son épingle de cravate — une modeste épingle de vingt-cinq sous, dont elle fera un présent royal — et qu'il parte... Horace l'embrasse sur le front en l'appelant : « Brave petite femme! » Amanda redeviendra tristement la pauvre Cendrillon qu'elle était, sans espoir désormais d'aucun « Prince Charmant ». La pièce est symbolique et touchante. Mme Jeanne Lion a mystérieusement et douloureusement évoqué la pitoyable Amanda. M. Paul Clerget a campé avec beaucoup de vérité le type de bon enfant un peu balourd qu'est Horace. — Passons à *Sévérité*, de MM. Léon Frapié et Paul-Louis Garnier. M. et Mme Mirvallon sont des parents à principes; leur fils Albert, âgé de dix ans, est élevé avec sévérité. Ils habitent un pavillon avec jardin, aux environs de Paris. Un soir d'été, à cinq heures et demie, Mirvallon rentre suivi de Grapard, un galopin niais et rachitique, qu'il a chargé de paquets. On appelle Albert; il répond de la cabane à outils, où sa mère l'enferma, pour quelque peccadille, avant de sortir. Remontrances paternelles. Mirvallon veut faire peur à Albert, ce sera une fameuse leçon : « Je t'ai souvent menacé de te mettre à la porte; Grapard, que tu vois là, va te remplacer; tu peux t'en aller ». Albert est atterré. Mirvallon va se radoucir. mais survient une visite importante qui l'oblige à s'absenter au plus vite, sans avoir pardonné.

Albert doit s'en aller; mais, auparavant, il se souvient d'une obligation mélancolique consacrée par l'usage; et, douloureux, fataliste, comme une bonne agit à l'égard de celle qui lui succède, il met Grapard au courant, sans rien lui céler des exigences de la place. Et nous avons songé à *Poil de carotte*... Albert s'en va donc : n'a-t-il pas dit au petit Grapard que, maintenant qu'il pouvait désobéir, il irait se promener sur la voie du chemin de fer en profitant de l'ouverture du passage à niveau?... Le petit Grapard, qui n'a aucune envie de rester dans une maison aussi sévère, se sauve également. Et quand rentrent M. et Mme Mirvallon, ils se demandent furieux d'abord, puis anxieux, ce qu'est devenu leur fils. Et l'on voit leur âme envahie par l'inquiétude de plus en plus angoissante : la scène est très dramatiquement traitée, comme aussi la fin, très simple, où l'on comprend que le petit Albert a été écrasé par l'express... Mlle Van Doren et M. Antoine mettent tous deux beaucoup de vérité aux rôles des parents si cruellement punis de leur sévérité. Les deux enfants, le petit Albert et le petit Grapard, sont représentés au naturel par Mlles Madeleine et Amélie Parisel. — De M. Alfred Athis, le distingué critique de l'*Humanité*, nous attendions une belle étude sociale, une intéressante comédie psychologique, mais non, certes, le joyeux vaudeville qui s'intitule : *Une Vieille Renommée*. Peu importe d'ailleurs si la farce est bonne — elle est excellente, je vous dis — et si le vaudeville, coulé dans l'ancien moule du genre, est d'une irrésistible gaieté. C'est donc

dans les rires qu'avec M. Alfred Athis se terminait cette soirée variée. La « vieille renommée » dont il est ici question est celle d'un restaurant, naguère célèbre, aujourd'hui appelé à disparaître, devant le succès croissant des modernes brasseries. M. Beaupréau, qui a cru devoir prendre en main la direction de l'antique maison, en est arrivé, faute de clients, à réduire ses frais le plus possible, et à ne plus faire de cuisine que la sienne propre. Ainsi a-t-il commandé pour ce soir un simple potage aux poireaux et un modeste gigot de mouton. Or, voilà que justement s'amènent trois clients sérieux, dont l'un songe même à faire acheter le fonds. Il s'agit d'improviser un dîner fin. Beaupréau est, heureusement, fort inventif. Il fourre du poivre de Cayenne en sa soupe aux poireaux et la baptise « Potage Mandarin »; il fait chercher dans la brasserie en face le « canard Xavier » qui a établi jadis la réputation de la maison; par son beau-père, officier d'Académie, travesti en sommelier, il fait verser pour un vieux Clos-Vougeot le pauvre petit Médoc qui lui sert d'habituelle boisson. Et soudain, son neveu le collégien, qu'il fait prendre pour le groom du restaurant, devient le flirt de la grande duchesse, qui n'est autre que sa propre sœur. Et les clients sérieux, dont l'addition a été salée en conséquence, se retirent ravis d'avoir excellemment dîné dans un restaurant célèbre, où fréquentent les personnalités les plus en vue de la société parisienne. Tout cela, jusque dans les moindres détails qui sont de pures trouvailles comiques, tout cela est écrit de verve et joué de

même par MM. Signoret (c'est le génial patron), Léon Bernard, Mosnier, Mmes Miller et Luce Colas.

5 AVRIL. — La *Puissance des ténèbres*[1] reparaît sur l'affiche de la matinée du jeudi.

12 AVRIL. — A l'occasion des jours saints, trois représentations sont données du drame de Gerhart Hauptmann, l'*Assomption d'Hannelé Mattern*[2].

26 AVRIL. — A la matinée du jeudi, *Monsieur le Duc d'Enghein*, de M. Léon Hennique[3].

---

1. DISTRIBUTION. — Akim, M. *Antoine*. — Mitritch, M. *Signoret*. — Piotr, M. *Mosnier*. — Nikita, M. *Léon Bernard*. — L'ouriadnick, M. *Desfontaines*, — Le mari de Marina, M. *Degeorge*. — Le Starosta, M. *Saverne*. — Le père du fiancé, M. *Marot*. — Le fiancé, M. *Calmel*. — Le cocher, M. *Malherbe*. — Le garçon d'honneur, M. *Jeandrieu*. — Anicia, Mlle *Van Doren*. — Matriona, Mlle *Grumbach*. — Akoulina, Mme *Jeanne Lion*. — Navra, Mlle *Miller*. — Marina, Mlle *Péri*. — Marfa, Mlle *Marley*. — La marieuse, Mlle *Barsange*. — Aniouka, Mlle *Madeleine Parisel*. — Première jeune fille, Mlle *Martineau*. — Deuxième jeune fille, Mlle *Vérine*.

2. DISTRIBUTION. — Gotwald l'étranger, M. *Vargas*. — Hanke, M. *Degeorge*. — Mattern, M. *Saverne*. — Seidel, M. *Jeandrieu*. — Berger, M. *Mosnier*. — Schmidt, M. *Verse*. — Docteur Vachler, M. *Léon Bernard*. — Pleschke, M. *D'Inès*. — Le petit tailleur, M. *Desfontaines*. — 1er homme du peuple, M. *Vermeil*. — 2e homme du peuple, M. *Marot*. — Hannelé, Mlle *Andrée Méry*. — Sœur Marthe, Mlle *Colombo*.— Tulpe, Mlle *Marley*. — Hete, Mlle *Gabrielle Fleury*. — La mère d'Hannnelé la diaconesse, Mlle *Grumbach*. — Première femme, Mlle *Barsange*. — Deuxième femme, Mlle *Péri*. — Troisième femme, Mlle *Martineau*.
Orchestre et chœurs sous la direction de M. Gabriel Marie.

3. DISTRIBUTION. — Général Hulin, M. *Antoine*. — Thumery, M. *Signoret*. — Le duc d'Enghien, M. *Vargas*. — Général Fririon, M. *Desfontaines*. — Général Leval, M. *Mosnier*. — Lieutenant Noirot, M. *Degeorge*. — Général Ordener, M. *Saverne*. — Grunstein, M. *Léon Bernard*. — Harel, M. *Damorès*. — Pierre, M. *Denis d'Inès*. — Guitton, M. *Villé fils*. — Simon, M. *Calmel*. — Lieutenant Schmidt, M. *Vermeil*. — Bourgmestre, M. *Marot*. — Dautencourt, M. *Jeandrieu*. — Molin, M. *Malherbe*. — L'abbé Weinborn, M. *Bailly*. — Commandant Charlot, M. *Carlet*. — Soldat, M. *Siret*. — Princesse de Rohan, Mlle *Andrée Méry*. — Mme Harel, Mlle *Gabrielle Fleury*.

4 MAI. — Reprise du *Canard Sauvage*[1]. — On sait la place que tient, dans l'œuvre d'Ibsen, cette pièce qui en 1891 excitait les huées du public. Les spectateurs l'écoutent aujourd'hui avec une profonde attention et sont profondément émus par le dernier acte, qui nous révèle pleinement la pensée du maître. La mise en scène de M. Antoine nous aide, d'ailleurs, à mieux comprendre ce drame difficile, mais poignant. Mlle Sylvie joue avec une émotion sobre et profonde, le rôle de la petite Hedwig. Mlle Luce Colas donne une vérité extraordinaire à Gina. Mlle Grumbach tient avec dignité le personnage de Berthe Sorbig. M. Mosnier est bien le mélancolique et désenchanté M. Werle. M. Capellani prête à Gregger une conviction farouche. M. Signoret met bien en lumière la vanité d'Ekal, et M. Vargas est un docteur Relling de grande allure.

7 MAI. — Première représentation de la *Pitié*, pièce en trois actes de M. Maurice Leblanc[2]. — L'auteur nous montre une jeune femme qui a épousé un homme de lettres et qui torture — par amour — son mari. Elle ne veut pas qu'il écrive des pièces de théâtre parce qu'elle est jalouse des actrices. Elle chasse les amis qui lui enlèvent un peu le bien-aimé. Elle met à la porte une petite

1. DISTRIBUTION. — Hedvig, Mlle *Sylvie*. — Gina Ekdal, Mlle *Luce Colas*. — Sorbig, Mlle *Grumbach*. — Hialemar Ekdal, M. *Signoret*. — M. Werle, M. *Mosnier*. — Relling, M. *Vargas*. — Georges Werle, M. *Capellani*. — Le vieux Ekdal, M. *Léon Bernard*.

2. DISTRIBUTION. — Germaine, Mlle *Van Doren*. — Marie-Anne, Mlle *de Villiers*. — Jacques, M. *Capellani*. — Robert, M. *Léon Bernard*. — Un domestique, M. *Verneuil*.

cousine parce que l'écrivain infortuné ressent pour cette jeune fille une affection tout à fait pure. L'époux éprouve pour cette démente une profonde pitié; mais, à la fin, malgré ses supplications et ses larmes, il l'abandonne, pour vivre et pour travailler en paix : il comprend qu'il a des devoirs envers lui-même. En écoutant ces trois actes, on songeait à la comédie de Porto-Riche : *Amoureuse*. On pensait aussi à *Hedda Gabler*, d'Ibsen : des chefs-d'œuvre... MM. Capellani et Léon Bernard, Mlle Van Doren jouaient avec tact et avec courage cette pièce excessive et pénible.

La clôture de la saison marquait en même temps la fin de la direction Antoine. Le futur directeur de l'Odéon consacrait ses dernières soirées à passer en revue quelques-uns de ses rôles. — c'est ainsi qu'on le revoit dans l'*Enquête* et dans la *Parisienne* — et la nouvelle de la mort d'Ibsen conduisait tout naturellement M. Antoine à afficher les œuvres du grand dramaturge scandinave qui faisaient partie du répertoire de son théâtre. C'est dans les *Revenants* que, le 31 mai, il se faisait acclamer une dernière fois par une salle enthousiaste.

20 SEPTEMBRE. — Réouverture avec la *Vie publique*, pièce en quatre actes de M. Emile Fabre [1]. — Le théâtre Antoine appartient désormais à M. Gémier, et l'on ne saurait qu'approuver

1. DISTRIBUTION. — Ferrier, M. *Gémier*. — Artaud, M. *Janvier*. — Marquis de Riols, M. *Colas*. — Claudia Ravault, Mlle *Barthe*. — Cécile Ferrier, Mlle *Lucy Fleury*. — Mme Gidan, Mlle *Breuilly*. — Mme Artaud, Mlle *Muza*. — Yvonne, Mlle *Leduc*. — Mme Tardieu, Mlle *Mauriac*. — Mme Errazura, Mlle *Dinard*. — Anna, Mlle *Kranil*.

le programme du nouveau directeur : « Soucieux de conserver une clientèle avertie et fidèle, nous croyons devoir prévenir le public et nos abonnés que nos efforts tendront toujours vers ce triple but d'art, de confortable et de bon marché, dont la poursuite a fait la gloire et la fortune du Théâtre Antoine. Sur la scène, une troupe homogène, enthousiaste et vivante, interprétera un large répertoire d'œuvres désignées à l'attention du public, non seulement par leur succès, mais par leur valeur ou par la curiosité qu'elles pourront exciter. Ces œuvres alterneront sur l'affiche avec des pièces inédites d'écrivains célèbres ou nouveaux, sincèrement épris de formules neuves. Le Théâtre Antoine ne sera le théâtre d'aucune chapelle, d'aucune école, d'aucune étoile. Il sera surtout éclectique par le choix de ses pièces, tour à tour élégantes ou pittoresques, puissantes ou légères, audacieuses ou consacrées. » C'est parmi ces dernières — il faut bien se constituer un répertoire — que M. Gémier a choisi avec beaucoup de bonheur, sa pièce d'ouverture. La *Vie publique* fut, il y a cinq ans, le grand succès de son éphémère direction de la Renaissance. L'auteur de l'*Argent* représenté au Théâtre Antoine, le futur auteur de la *Rabouilleuse* et des *Ventres dorés* applaudis plus tard à l'Odéon. M. Emile Fabre était alors un jeune avocat du barreau de Marseille. De sa ville natale il nous apportait, tout palpitants de vérité, quoique, évidemment, beaucoup plus piquants, pour des Marseillais que pour des Parisiens du boulevard, ces tableaux

:ctions municipales où sous le nom de Ferrier, maire de Salente, les habitants de rande cité phocéenne retrouvèrent avec amuent leur célèbre compatriote, M. Flaissières, se ıttant au milieu d'intrigues toutes locales où un rôle prépondérant cette grève des trams qui fit tant parler d'elle... à la terrasse des s de la Cannebière. Ledit maire sera-t-il, oui ıon, réélu, ou plutôt quelle liste passera : la radico-socialiste, qui est la sienne, celle, plus ıcée, de Maréchal, ou la liste réactionnaire du quis de Riols ? Tel est le thème sur lequel, à ini, M. Emile Fabre broda des variations reintes d'une curieuse et minutieuse observa-. Ces types sont tous vrais ; ces détails sont pris sur le vif. L'écueil est que les passions es « agités » nous laissent quelque peu indifférents. La politique n'est-elle déjà pas assez ingrate elle-même pour que nous n'aimions guère à etrouver au théâtre ? On s'est pourtant amplet diverti de cette séance de concentration — ne pas dire de compromission — où un ble israëlite s'empresse d'offrir la présidence à vénérable ecclésiastique, Mgr de Bellemont. ı « vécu » la scène, bruyante et mouvementée, lépouillement des votes où triomphe enfin la Ferrier, en tête de laquelle arrive un M. Vinque personne ne connaît... Citons de jolis ›rismes : « on gagne les électeurs par les ions qu'on se donne, bien plus que par celles n a... » M. Gémier, le vaillant directeurır, a su nous rendre le Ferrier plein de vie

qu'avait conçu l'auteur. Il a merveilleusement lancé, au troisième acte — qui reste, je crois bien, le meilleur des quatre — le couplet de dégoût de l'honnête maire de Salente ; il a joué à miracle, à l'acte suivant, les angoisses du candidat. Nommons après lui, M. Janvier, fort amusant dans le rôle du premier adjoint... Puis, dans une jeune troupe de quasi-inconnus qui ne demandent qu'à se faire connaître, nous remarquions encore les deux artistes chargés de personnifier les Riols père et fils, car, pas plus que MM. Decori et Olivier, les auteurs du *Jean Chouan* de la Gaîté, M. Emile Fabre n'a oublié le perpétuel épisode du fils du chouan et de la fille du républicain (ou *vice versa*) aboutissant tout naturellement, à une « concentration matrimoniale.

8 OCTOBRE. — Les *Gaietés de l'Escadron*, l'amusante comédie de MM. Courteline et Norès, reparaît sur l'affiche, accompagnée du *Cœur d'Angélique*, de M. Edmond Guiraud, précédemment donné au Gymnase. M. Gémier, toujours parfait d'ironique détachement dans le rôle du général, est entouré de Mme Albanie, cantinière turbulente, de MM. Colas, Marchal, Tervil, Liesse, Dalleu et Jarrier.

24 OCTOBRE. — *Médor*, de M. Henri Martin[1], fait une entrée brillante au répertoire du Théâtre Antoine, précédé du *Portefeuille*, de M. Octave

1. DISTRIBUTION. — Alice Valuche, Mlle *de Pouzols*. — Jeanne, Mlle *Renée Leduc*. — La mère Honorine, Mme *Albanie*. — Bondaine, M. *Bouthors*. — Valuche, M. *Lluis*.

Mirbeau[1], où M. Gémier reprend son rôle de mendiant, l'une de ses plus curieuses créations.

5 NOVEMBRE. — Première représentation de *Biribi*, drame en trois actes de MM. Georges Darien et Marcel Lauras[2], et de *Chez les Zoaques*, comédie en trois actes de M. Sacha Guitry[3]. — On s'était fort disputé dans la salle à la première de *Biribi*, et si les mêmes scènes s'étaient renouvelées aux représentations suivantes. M. Gémier n'eût pu que bénéfieier du bruit fait par la pièce de MM. Georges Darien et Marcel Lauras. Les auteurs qui, je le pense bien, n'ont pas spéculé à l'avance sur les incidents tumultueux que pourrait faire naître leur drame, nous montrent, en une sorte de prélude, un jeune homme, Jean, dont son père, le colonel Bernard a voulu, coûte que coûte et bien qu'il n'ait aucun goût pour l'état militaire, faire un soldat. Jean est mal noté à la caserne, et se révolte

---

1. DISTRIBUTION. — Flora Tambour, Mlle *Marguerite Lavigne*. — Jean Guenille, M. *Gémier*. — Le commissaire, M. *Marchal*. — Jérôme Maltenu, M. *Sigaud*. — Premier avocat, M. *Calmel*. — Deuxième agent, M. *Liesse*.

2. DISTRIBUTION. — Alice, Mlle *Barthe*. — Nancy, Mlle *Even*. — La comtesse, Mlle *Irène Muza*. — Mme Verdeuil, Mlle *Mauriac*. — Marie, Mlle *Kranil*. — Jeanfoin, M. *Gémier*. — Colonel Bernard, M. *Colas*. — Commandant, M. *Godeau*. — Capitaine, M. *Montlouis*. — Lieutenant, M. *Maxence*. — Médecin-major, M. *Méret*. — Sergent Caponi, M. *Jarrier*. — Sergent Hartmann, M. *Dalleu*. — Sergent Beaugrain, M. *Denevers*. — Caporal Foubert, M. *Marchal*. — Un caporal, M. *Vermantet*. — Jean Bernard, M. *Georges Flateau*. — Lassouche-Forville, M. *Georges Cahuzac*. — Palet, M. *Defrance*. — Cambrin, M. *Terrier*. — Quesnort, M. *Pierre Laurent*. — Letertre, M. *Calmel*. — Trinquart, M. *Liesse*. — Poncier, M. *Baldy*.

3. DISTRIBUTION. — Lucienne, Mlle *Lysès*. — Kiki, Mlle *Goldstein*. — La femme de chambre, Mlle *Lukas* — Henri Cordelier, M. *André Dubosc*. Gustave Robaud, M. *Bouthors*. — Pierre d'Altour, M. *Mauricc Valentin*. — Un mari, M. *Dalleu*. — Le commissaire, M. *Flève*. — Emile, M. *Méret*.

qu'avait conçu l'auteur. Il a merveilleusement lancé, au troisième acte — qui reste, je crois bien, le meilleur des quatre — le couplet de dégoût de l'honnête maire de Salente ; il a joué à miracle, à l'acte suivant, les angoisses du candidat. Nommons après lui, M. Janvier, fort amusant dans le rôle du premier adjoint... Puis, dans une jeune troupe de quasi-inconnus qui ne demandent qu'à se faire connaître, nous remarquions encore les deux artistes chargés de personnifier les Riols père et fils, car, pas plus que MM. Decori et Olivier, les auteurs du *Jean Chouan* de la Gaîté, M. Emile Fabre n'a oublié le perpétuel épisode du fils du chouan et de la fille du républicain (ou *vice versa*) aboutissant tout naturellement, à une « concentration matrimoniale.

8 OCTOBRE. — Les *Gaietés de l'Escadron*, l'amusante comédie de MM. Courteline et Norès, reparaît sur l'affiche, accompagnée du *Cœur d'Angélique*, de M. Edmond Guiraud, précédemment donné au Gymnase. M. Gémier, toujours parfait d'ironique détachement dans le rôle du général, est entouré de Mme Albanie, cantinière turbulente, de MM. Colas, Marchal, Tervil, Liesse, Dalleu et Jarrier.

24 OCTOBRE. — *Médor*, de M. Henri Martin[1], fait une entrée brillante au répertoire du Théâtre Antoine, précédé du *Portefeuille*, de M. Octave

1. DISTRIBUTION. — Alice Valuche, Mlle *de Pouzols*. — Jeanne, Mlle *Renée Leduc*. — La mère Honorine, Mme *Albanie*. — Bondaine, M. *Bouthors*. — Valuche, M. *Lluts*.

Mirbeau[1], où M. Gémier reprend son rôle de mendiant, l'une de ses plus curieuses créations.

5 NOVEMBRE. — Première représentation de *Biribi*, drame en trois actes de MM. Georges Darien et Marcel Lauras[2], et de *Chez les Zoaques*, comédie en trois actes de M. Sacha Guitry[3]. — On s'était fort disputé dans la salle à la première de *Biribi*, et si les mêmes scènes s'étaient renouvelées aux représentations suivantes. M. Gémier n'eût pu que bénéficier du bruit fait par la pièce de MM. Georges Darien et Marcel Lauras. Les auteurs qui, je le pense bien, n'ont pas spéculé à l'avance sur les incidents tumultueux que pourrait faire naître leur drame, nous montrent, en une sorte de prélude, un jeune homme, Jean, dont son père, le colonel Bernard a voulu, coûte que coûte et bien qu'il n'ait aucun goût pour l'état militaire, faire un soldat. Jean est mal noté à la caserne, et se révolte

---

1. DISTRIBUTION. — Flora Tambour, Mlle *Marguerite Lavigne*. — Jean Guenille, M. *Gémier*. — Le commissaire, M. *Marchal*. — Jérôme Maltenu, M. *Sigaud*. — Premier avocat, M. *Calmel*. — Deuxième agent, M. *Liesse*.

2. DISTRIBUTION. — Alice, Mlle *Barthe*. — Nancy, Mlle *Even*. — La comtesse, Mlle *Irène Muza*. — Mme Verdeuil, Mlle *Mauriac*. — Marie, Mlle *Kranil*. — Jeanfoin, M. *Gémier*. — Colonel Bernard, M. *Colas*. — Commandant, M. *Godeau*. — Capitaine, M. *Montlouis*. — Lieutenant, M. *Maxence*. — Médecin-major, M. *Méret*. — Sergent Caponi, M. *Jarrier*. — Sergent Hartmann, M. *Dalleu*. — Sergent Beaugrain, M. *Denevers*. — Caporal Foubert, M. *Marchal*. — Un caporal, M. *Vermantet*. — Jean Bernard, M. *Georges Flateau*. — Lassouche-Forville, M. *Georges Cahuzac*. — Palet, M. *Defrance*. — Cambrin, M. *Terrier*. — Quesnort, M. *Pierre Laurent*. — Letertre, M. *Calmel*. — Trinquart, M. *Liesse*. — Poncier, M. *Baldy*.

3. DISTRIBUTION. — Lucienne, Mlle *Lysès*. — Kiki, Mlle *Goldstein*. — La femme de chambre, Mlle *Lukas* — Henri Cordelier, M. *André Dubosc*. Gustave Robaud, M. *Bouthors*. — Pierre d'Altour, M. *Mauricc Valentin*. — Un mari, M. *Dalleu*. — Le commissaire, M. *Flève*. — Emile, M. *Méret*.

contre un adjudant — stupide comme il y en a quelques-uns, paraît-il. Puni de prison, il s'échappe du quartier pour aller voir sa cousine, qu'il aime et dont il est aimé. Le colonel joue le rôle de Brutus, il fait arrêter son fils et le remet lui-même aux mains de l'autorité militaire. Il sera envoyé à « Biribi » c'est-à-dire aux compagnies de discipline. Et alors, nous assistons, pendant deux tableaux, vraiment douloureux, aux travaux, aux horribles souffrances de ces malheureux, à leurs vaines tentatives d'évasion, à leurs justes révoltes contre l'ignoble cruauté des sous-officiers. Tout cela est-il vrai? On le dit hélas!... Et doit-on montrer le spectacle pitoyable de ces abus infâmes qu'il importe — s'ils existent — de réformer au plus tôt? « On ne sort pas de Biribi, on y meurt! » dit en forme de conclusion un des personnages de la pièce. — « Il ne faut plus de Biribi! » s'écrient les spectateurs du théâtre Antoine. Qu'on empêche de se perpétuer de semblables crimes, s'il est vrai qu'ils soient encore possibles au temps où nous vivons, et qu'on veuille bien mettre un peu d'humanité dans la répression de ceux qui n'ont commis que quelques fautes contre la discipline, c'est le vœu que nous formons avec le public, acclamant, dit-on, dans l'un des auteurs, un martyr de *Biribi*... M. Gémier a, d'ailleurs, mis en scène avec un soin infini ce drame poignant, il en a joué lui-même l'un des rôles avec une louable chaleur. — De pénible qu'il fut avec la première pièce, la spectacle devint tout-à-fait gai avec la seconde, signée de M. Sacha Guitry, le très jeune fils de M. Lucien Guitry, qui nous paraît

supérieusement doué pour le théâtre. Henri Cordelier, qui a quarante-six ans, est marié à une femme charmante, Lucienne, qui n'en a que vingt-six. Et, soudain, il découvre que Lucienne le trompe avec un jeune explorateur, qui lui donne sur les mœurs des Zoaques, un étrange pays de l'Océanie, des renseignements dont il fait son profit. Chez les Zoaques, — c'est le titre de la pièce — les femmes appartiennent à tout le monde. Elles sont très respectées. Mais on n'attache aucune espèce d'importance, ni à ce qu'elles disent, ni à ce qu'elles font. A Paris, faisons comme les Zoaques, dit à son « collègue » et ami, le mari trompé, devenu philosophe. N'attendons des femmes que des heures agréables, et moquons-nous du reste... Il y a beaucoup de malice et d'esprit dans l'ironique petite comédie, alerte et vive, de M. Sacha Guitry. Elle a été très bien jouée par Mlles Lysès et Goldstein, jolies au possible, par M. André Dubosc, très fin pince sans rire.

29 NOVEMBRE. — Reprise, en matinée du jeudi, de l'émouvante pièce de MM. de Lorde et Ch. Folley, *Au Téléphone*, où M. Gémier joue pour la première fois le rôle crée par M. Antoine.

30 DÉCEMBRE. — En matinée, premières représentations à ce théâtre de deux pièces déjà jouées avec succès à la Renaissance : le joyeux acte de M. Tristan Bernard, *Daisy ;* l'amusante fantaisie de M. Edouard Norès, l'*Echelle*. M. Gémier a « le vent en poupe » : son début comme directeur du Théâtre Antoine a été extraordinairement heureux.

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
Vers l'Amour, comédie	5	»	14
Au coin d'un bois, comédie en vers	1	»	19
Les Avariés, pièce	3	»	1
Discipline, pièce	2	»	5
L'Enquête, pièce	2	6 janv.	7
La Parisienne, comédie	3	»	4
L'Honneur, comédie	4	»	1
Les Revenants, drame	3	»	4
Asile de nuit, comédie	1	»	1
**Le Coup d'aile*, pièce	3	10 janv.	19
**L'Employé du Gaz*, comédie	2	10 janv.	20
La Race, comédie	3	»	2
Les Honnêtes femmes, comédie	1	»	2
**Vieil Heidelberg*, pièce	5	29 janv.	69
La Bonne Espérance, drame	4	»	2
Oiseaux de passage, pièce	4	»	8
**Babouche*, pièce en vers	1	3 avril	26
**Depuis six mois*, comédie	1	3 avril	38
**Sévérité*, pièce	1	3 avril	29
**Une Vieille Renommée*, comédie	1	3 avril	47
**Op O' my Thumb*, pièce	1	3 avril	8
**La Thune*, comédie	1	3 avril	39
La Puissance des Ténèbres, drame	5 a. 6 t.	»	1
L'Assomption d'Hannelé Mattern, pièce en vers	2 tabl.	12 avril	3
Monsieur le Duc d'Enghien, drame	3	26 avril	14
Le Canard sauvage, drame	5	3 mai	23
**La Pitié*, pièce	3	7 mai	8
Mariage d'argent, pièce	1	»	22
La Vie publique, pièce	4	20 sept.	32
Les Gaietés de l'Escadron, comédie	3	8 octob.	29
Le Cœur d'Angélique, comédie	1	8 octob.	27
Médor, comédie	3	24 octob.	2
Le Portefeuille, pièce	1	24 octob.	2
Solidarité, comédie	1	24 octob.	2
**Biribi*, drame	3	5 nov.	71
**Chez les Zoaques*, comédie	3	5 nov.	72
Au Téléphone, drame	2	»	1
Daisy, comédie	1	30 déc.	1
L'Echelle, comédie	1	30 déc.	»



THÉATRE DE LA PORTE-SAINT-MARTIN[1]

A la *Jeunesse des Mousquetaires*, MM. Clèves et Larochelle, continuant la série des excellents drames d'Alexandre Dumas et Auguste Maquet, avaient fait succéder, le 12 janvier, — n'était-ce pas leur « suite » toute naturelle ? — les *Vingt ans après*[2] des mêmes illustres auteurs, et certes, ils n'avaient pas à regretter leur idée... Les exploits des mousquetaires, le récit de leurs hauts faits intéressent toujours; condensés et synthétisés dans une action dramatique, ils nous rappellent les romans dévorés jadis et, par là même, il nous font revivre notre jeunesse. Comment cesseraient-ils de nous charmer? La bravoure et la finesse de d'Artagnan, la noblesse d'Athos, la

1. — Directeurs : MM. Paul Clèves et Paul Larochelle; Secrétaire général : M. Gaston Clèves.

2. DISTRIBUTION. — Cromwell, M. *Léon Noël.* — Mordaunt, M. *Marié-de-l'Isle.* — D'Artagnan, M. *Jean Dulac.* — Mousqueton, M. *Poggi.* — Aramis, M. *Liabel.* — Charles Ier, M. *Rosny.* — Athos, M. *Henry-Perrin.* — Porthos, M. *Jean-Durozat.* — L'Inconnu, M. *Hautefeuille.* — De Winter, M. *Valney-Charlet.* — Le colonel de Groslow, M. *Roger Karl.* — Le brigadier, M. *Paul Laurent.* — Findley, M. *Denerty.* — Parry, M. *Albert.* — Grimaud, M. *Cambey.* — Tom Low, M. *Raoul.* — Blaisois, M. *Mulhery.* — Le patron André, M. *Clerville.* — Tomy, M. *Dastiery.* — L'Homme du peuple, M. *Guilbert.* — L'Aubergiste, M. *Catriens.* — Henriette de France, Mlle *Lucie Brille.* — Madeleine Turquenne, Mlle *Blanche Barat.* — L'Hôtesse, Mlle *Rapp.* — Le fils de Charles Ier, Mlle *Louise Briant.*

subtilité d'Aramis, les bourdes du bon et naïf Porthos ont diverti comme autrefois, et si Mordaunt est de moins en moins effrayant, il n'a point paru banal. Un véritable effort de mise en scène aidait au pittoresque du vieux drame, et l'interprétation, quoique manquant de panache, était néanmoins suffisante. On appréciait en bloc MM. Léon Noël, Dulac, Liabel, Jean Durozat, Poggi, etc., et tout le monde tombait d'accord pour reconnaître que Mlle Lucie Brille, dans le rôle d'Henriette de France, avait des accents pathétiques et une noblesse d'allures qui la classaient définitivement parmi nos meilleures artistes de drame.

Des matinées classiques, utilement précédées d'éloquentes conférences de M. George Vanor avaient lieu chaque jeudi. Le 11 janvier, une jeune artiste, Mlle Olga Demidoff se faisait applaudir dans *Horace*, où elle abordait le rôle de Camille. M. Galipaux se montrait étourdissant de verve et de gaieté dans les *Fourberies de Scapin*, où il avait pour partenaire Mme Descorval, très remarquable Zerbinette. Le 25 janvier, *Tartuffe* était dignement interprété par MM. Duquesne, Garry, Perrin, Mmes Demidoff et Ellen Andrée. Le 8 février, le spectacle se composait de l'*Epreuve* et du *Barbier de Séville* avec MM. Amaury (Almaviva), Pierre Berthelier (Figaro) et Mlle Flore Mignot (Rosine). Le 1er mars, Mlle Jane Kesly et M. Berthelier déployaient tout leur entrain comique dans le *Légataire universel* et les *Précieuses ridicules*.

8 MARS. — Première représentation de *Sous*

l'Epaulette, drame en cinq actes de M. Arthur Bernède[1]. — Après bien des reprises et quelques tentatives antilittéraires, qui risquaient de rejeter leur beau théâtre au rang des scènes de banlieue, MM. Clèves et Larochelle avaient enfin monté une pièce sobre, énergique, ardente, dont la première représentation se terminait au milieu de bravos enthousiastes et unanimes. M. Arthur Bernède, auteur du livret de *Sapho* avec Henri Cain, des *Petites Vestales* avec Ernest Depré, de la *Duchesse de Berry* et de la *Soutane*, tout seul, s'est attaqué à un sujet scabreux, fécond en difficultés : de cette lutte malaisée il est sorti vainqueur. Ses cinq actes émeuvent, secouent, passionnent. Il a créé la pièce du moment, adéquate à nos préoccupations, la pièce qu'il faut avoir vue, la pièce de l'année. Il a fait en même temps, au contraire des bruits malencontreux que l'on faisait courir, non pas œu-

---

1. Distribution. — Capitaine Lancelin, M. *Duquesne*, — Le pasteur Ferbach, M. *Léon Noël*. — Colonel de Montarlan, M. *J. Dulac*. — Lieutenant Ferbach, M. *Marié de l'Isle*. — Cavalier Ménignant, M. *Poggi*. — Capitaine de Thérisy, M. *Liabel*. — M. Lempereur, M. *V. Charley*. — M. de Brévannes, M. *Hautefeuille*. — Lieutenant d'Albaret, M. *Paul-Laurent*. — Kops, M. *Albert*. — Commandant Muller, M. *Denerty*. — Fritz, M. *Cambey*. — Cavalier Bahorel, M. *Mulhery*. — Lieutenant de La Roche, M. *Roger Karl*. — Capitaine Desvallières, M. *Clerville*. — Adjudant Robert, *Dastiéry*. — Sous-lieutenant de Karadec, M. *Catriens*. — Hans, M. *Raoul*. — Lieutenant de Chalette, M. *De Watyne*. — Cavalier Pitois, M. *Guilbert*. — Lieutenant de Brey, M. *Louis*. — Jeanne Morin, Mlle *Flore Mignot*. — Mme Brévannes, Mlle *B. Barat*. — Suzelle, Mlle *Depeintier*. — Lisbeth, Mlle *Villac*. — Mme Loustalot, Mlle *L. Marlys*. — Mme Charley, Mlle *Rapp*. — Mme Norville, Mlle *Lusset*.

A la matinée classique du 15 mars, Mlle Louise Prévor se faisait applaudir dans Agrippine de *Britannicus*, entourée de MM. Georges Zeller, Henry Perrin, Georges Saillard, etc. Les *Folies amoureuses* étaient gaiement interprétées par Mmes Jane Kesly et Mérindol, MM. Pierre Berthelier, Gandéra et Flandre. Conférence de M. George Vanor.

vre d'antimilitarisme, mais œuvre de patriotisme et de pacification. Et cette absence louable de parti pris lui a acquis tous les suffrages. L'auteur, ému par la pitié, dans un esprit de justice soucieux de l'égalité, a plaidé la cause de l'officier pauvre. Il a mis l'école de Saint-Maixent en contact avec l'école de Saumur, et il nous a fait toucher du doigt le martyre moral du lieutenant Ferbach, homme de valeur et de droiture, bien noté par ses chefs, forcé de vivre avec une caste au-dessus de la sienne et avec des fils de famille, qui le méprisent parce qu'il n'est pas riche, qu'il n'est pas « né », qu'il est républicain. Dans le développement de cette donnée poignante gît tout l'intérêt de cette belle œuvre, qui contient courageusement tout ce que nous pouvons penser mais que nous n'osons pas dire. L'action qui relie les différents thèmes de cette plaidoirie tient juste la place qu'il nous faut pour éveiller et maintenir frémissante notre émotion. Je défie qu'un seul spectateur puisse résister à l'élan de sincérité qui plane sur toute cette œuvre, car tout ce qu'il entend est simple, et d'une terrible justesse d'accent. Issu d'une famille protestante et alsacienne, fils d'un pasteur qui dut opter pour l'Allemagne, le jeune Ferbach, élevé dans la haine de l'oppresseur, à sa majorité est redevenu Français. Il est lieutenant de dragons et adore sa patrie. Mais il adore également une jeune couturière, Jeanne Morin, qu'il a connue au cours d'une intervention de la troupe pendant une grève, et il a résolu de l'épouser. Imprudemment, au mépris des règlements militaires, il franchit la frontière en

civil pour demander à son père l'autorisation du mariage. Celui-ci refuse : le fils d'un pasteur n'épousera pas sa maîtresse, et Ferbach, déchiré de douleur, craignant de porter au vieillard un coup mortel, attendra. Quelques mois se passent, et nous nous trouvons au troisième acte dans la salle d'honneur des officiers. Ferbach s'est endetté. Il a vécu, il s'est « collé » avec Jeanne Morin, et de ce fait reçoit les remontrances de son colonel, M. de Montarlan, qui l'admoneste paternellement mais sans faiblesse. « Jusqu'à présent, je n'ai pas reçu de plaintes contre vous, mais, à la première, je serai obligé de sévir ; je me dois à la dignité du corps auquel vous appartenez. » Et il lui enseigne le seul moyen de sortir d'embarras : il devra ou rompre avec sa maîtresse, ou mener avec elle une existence séparée, exempte de scandale. Cela, Ferbach ne saurait même l'envisager. Il aime Jeanne ; il a déjà consenti à un sacrifice assez grand en cédant aux prières paternelles. Plutôt que de quitter Jeanne, il préférera donner sa démission. — « Quitter l'armée ! répond le capitaine Lancelin, qui a reçu cette confession. Tu ne sais donc pas, mon pauvre petit, ce que c'est que de se séparer de cette maman qui souvent vous donne le fouet, mais qu'on adore ! » Un être exquis que ce capitaine Lancelin, une « vieille culotte de peau » (c'est ainsi que lui-même il se traite), mais un homme plein de cœur et de bon sens, de tendresse affectueuse et de sentiments nobles. Il calme Ferbach, dont une violente altercation de race avec ses camarades royalistes et catholiques qui font parade

de le mettre en quarantaine a déjà excité la nervosité, et, s'apercevant que le malheureux officier n'a même pas de quoi déjeuner, il l'invite sans façon à sa table... avec sa maîtresse. — « Pauvre garçon ! conclut le brave Lancelin. Ah ! non, tout n'est pas rose... sous l'épaulette ! » Nous voici dans la chambre que Ferbach habite avec Jeanne Morin, qui, douce, aimante, résignée, est bien la plus délicieuse créature qui soit au monde, et l'on comprend si bien qu'il soit impossible au jeune lieutenant de l'abandonner ! La situation n'a pas changé. Ferbach, comdamné à quinze jours d'arrêt pour s'être battu en duel avec un de ses mauvais camarades, reçoit la visite de l'usurier Lempereur, qui lui refuse du temps pour s'acquitter de deux cent cinquante francs de dettes. Puis voici le capitaine Lancelin. Oh ! il n'est pas fier ! Il a été envoyé par le capitaine de Thérisy pour obtenir de Ferbach qu'il quitte sa maîtresse. Ce Thérisy est sectaire et rancunier ; il a pris Ferbach pour une tête de Turc et ne rate pas une occasion de le surprendre en faute dans le service. De plus, il a remarqué Jeanne Morin, qu'il considère comme une simple grue et qu'à la première occasion il traitera volontiers comme telle. Lancelin se croise avec Lempereur qu'il connaît trop, pour en avoir usé. — « Joli coco ! » fait-il. Peut-être se contenterait-il d'un acompte ? Il prête cinq louis à Ferbach, qui, dans l'élan de sa joie, oubliant qu'il est aux arrêts de rigueur, court les porter au domicile de l'usurier. Ici se place une scène exquise où Lancelin n'ose pas dire à la jeune femme pourquoi il vient : emporté

par la g e, la sincérité d'amour qui émane de cette idéale créature, il va au contraire de ce qui l'amène, et l'assure, sur un soupçon passager, de l'indestructible tendresse de son amant. Mais, lui parti, survient le capitaine Thérisy ; on a vu Ferbach traverser la place ; il veut constater son absence. Jeanne le supplie ; ces prières ne font qu'exciter son désir. Et au moment où, irrité de sa résistance, il la saisit pour l'embrasser, Ferbach rentre suivi de son père qu'il vient de rencontrer, se précipite sur le misérable et le cravache. — « Monsieur, s'écrie Thérisy furieux en s'adressant au pasteur, vous voudrez bien témoigner... — Je suis son père ! » Et cinq minutes plus tard, c'est le capitaine Lancelin qui, en grand uniforme, est chargé de s'assurer de la personne du lieutenant. — « Je viens t'arrêter, mon p'tit gars ! » C'est la salle qui précède le Conseil de guerre. Les preuves sont accablantes. Ferbach sera irrémissiblement condamné. Après avoir introduit l'accusé, à qui on a permis d'embrasser son père une dernière fois, on procède à l'appel des témoins. Et voici la scène capitale de l'œuvre, entre le colonel de Montarlan, catholique royal mais intransigeant, et le capitaine Lancelin, dont les idées de discipline n'excluent pas l'esprit de libéralisme. — « Dans quel sens vas-tu témoigner ? demande le colonel. — Comment m'interroges-tu ? Comme ami ou comme supérieur ? — Comme ami. — « Soit. Je dirai donc que Ferbach a failli malgré lui, parce que c'est *de votre faute !* » La discussion s'engage ainsi crânement, vivante, violente, exaspérée, dans une sorte de

choc d'épées d'où jaillissent, malgré les coups durs et répétés, de fortifiantes et lumineuses étincelles. Lancelin énumère les mortifications, explique les déceptions de l'officier que sa misère livre au dédain de ses camarades, et qui moins heureux et moins fort, doit renoncer à l'avancement qui encourage. Mais le colonel de Montarlan se défend, défend les siens ; il dit que ceux qui les empêchent d'aller à l'église et d'élever leurs enfants religieusement devraient leur savoir gré, après tant de couleuvres avalées, de ne se contenter comme vengeance que de se réfugier dans le culte de leurs ancêtres et dans l'immuable amour de la patrie, amour source de dévouement qui leur fera, au jour fatal, livrer leur chair au canon sans s'occuper de qui les gouverne. — « Bien, fait Lancelin. Mais quand c'était vous qui nous forciez à aller à la messe ? » Non, je ne puis dire l'effet produit par cette scène à la fois vécue et grandiose qui a su transporter la salle sans choquer personne : ce fut le comble du tact et de l'art. Et quand Jeanne Morin, jetée un instant après en face du capitaine de Thérisy, eut d'un coup de revolver fait justice du traître, et quand, près de mourir, celui-ci déclara qu'il s'était suicidé, entraînant ainsi l'acquittement forcé de Ferbach, l'impression du beau dialogue entre les deux officiers ne s'était pas encore dissipée, et le rideau tomba sur une ovation triomphale. Cette ovation, le conscencieux, le brave artiste qu'est Duquesne en prit sa large part. L'auteur ne pouvait rencontrer un capitaine Lancelin de plus juste et plus large envergure. Il fut tout simplement ad-

mirable. M. Marié de l'Isle interprétait le lieutenant Ferbach avec un grand talent d'émotion, de résignation douloureuse. Rôle malaisé où il fallait savoir se contenir ardemment. Le pasteur Ferbach, c'était Léon Noël : il eut de beaux accents de révolte, de repentir et de bonté ; même il fut silencieusement tragique, en son logis d'Alsace, durant le passage angoissant de la patrouille allemande. Et il fallait savoir gré à M. Dulac de n'avoir pas faibli dans la grande scène du « cinq », au contact du merveilleux emportement de Duquesne. Un seul rôle de femme. Mlle Flore Mignot évoque une silhouette gracile, et si jolie, et si amoureuse ! Elle est le charme même ; elle émeut aussi bien dans son manque de force qui est chez elle un attrait de plus. Les autres artistes, Poggi, curieux en un rôle de brosseur, Liabel, antipathique à souhait, en capitaine de Thérisy, contribuèrent à une belle tenue d'ensemble.

13 AVRIL. — A l'occasion du « vendredi-saint » on donne, sans grand succès, une *Passion* de M. Louis Michaud. C'est de la poésie pleine de métaphores et de « chevilles » : il est vrai que Jésus était charpentier, est-ce là une excuse ?... Un exemple, entre autres : « J'adore, au crépuscule, le charme éblouissant de ton corps *sans macule* » ! M. Jean d'Yd, qui remplisait le principal rôle, fut refusé jadis au Conservatoire : c'est le programme qui nous l'apprenait. Peut-être aurait-il dû s'y présenter comme musicien, car on y chantait « de lui », au quatrième acte, une romance gracieuse et de bon style. Un petit orches-

tre de vingt-cinq « lamouristes », dirigé par M. Barrau, interprétait à la perfection, entre autres morceaux, deux andantes de Mendelssohn et l'ouverture de *Fidelio*.

16 MAI. — Avec les *Exilés* d'Eugène Nus et du prince Lubomirski, le théâtre revient à la pièce à grand spectacle qu'adore son public. Les grands combats, les aventureuses prouesses, les héros chevaleresques, les traîtres à panache : tout cela se rencontre à profusion dans les *Exilés*, dont M. Victorien Sardou a fait une œuvre nouvelle, pleine d'actualité en ces temps troublés que traverse la Russie. Découpée dans le roman de *Fonctionnaires et Boyards*, la pièce eut en 1877 un très vif succès. Elle est aujourd'hui encore chaleureusement applaudie. Ses dix tableaux sont variés, rapides, parfois poignants. MM. Clèves et Larochelle l'ont montée avec soin. Duquesne donnait un aspect terrible au policier Schelm. M. Poggi faisait acclamer le dévouement de Carcassin. M. Fabre personnifiait l'exilé français qui conserve son entrain ; M. Liabel nous donnait un mélancolique Wladimir. MMlles Flore Mignot et Depeintier étaient de touchantes victimes. Les décors qui nous montraient la Sibérie sous la neige, l'incendie, le fleuve sur lequel Max et Carcassin luttaient contre la police soulevaient l'enthousiasme de la salle.

29 JUIN. — Première représentation à Paris de *Strasbourg ou les Prussiens en Alsace*, drame historique en cinq actes et dix tableaux de

M. G. Champagne[1]. — Pièce patriotique, vibrante et généreuse, dont l'action se passait en 1870, et dont l'auteur avait puisé le sujet dans la guerre franco-allemande ; aventure d'amour traversée par la vengeance d'un affreux traître : coups de feu, combats, surprises, embuscades, exécutions militaires... Tout cela convenablement rendu par une troupe consciencieuse. Dans le travesti d'un petit garçon de treize ans, dont elle avait fait une création originale et saisissante, Mlle Flore Mignot soulevait à plusieurs reprises de chaleureux bravos.

29 SEPTEMBRE. — Première représentation de *Cinderella*, féerie à grand spectacle de MM. Arthur Collins et Emile Herbel[2]. — *Cinderella*, lisez Cendrillon, est une féerie en quarante-cinq tableaux. Eh quoi ! quarante-cinq tableaux pour les modestes magies de ce conte enfantin, dont le merveilleux consiste en un carrosse taillé dans un potiron et traîné par six souris ayant un rat pour cocher ! Quarante-cinq tableaux : nous sommes loin comme on voit de la simplicité anti-

---

1. DISTRIBUTION. — Wilhem, Mlle *Flore Mignot*. — Marguerite Berg, Mlle *Duberry*. — Maria, Mlle *Hélène Duriez*. — Ketty, Mlle *Villac*. — Heinrich, M. *Dulac*. — Lord Grosvich, M. *Poggi*. — Colonel Fierce, M. *Valney-Charlet*. — André Berg, M. *Fabre*. — François dit « le Pantinois », M. *Favey*. — John Selder, M. *Albert*. — Général Barral, M. *Hautefeuille*. — Général allemand de Werder, M. *Paul Laurent*.

2. DISTRIBUTION. — Le prince Charmant, Mlle *Arlette Dorgère*. — Cendrillon, Mlle *Jeanne Petit*. — La Fée, Mlle *Mathilde Gilland*. — Hippolyte, Mlle *Marfa Dhervilly*. — Aénone, Mlle *Jeanne Ferny*. — Philippe, Mlle *D'Hautancourt*. — La reine des Lucioles, Mlle *Augé*. — La fée des Fleurs, Mlle *Dubreuil*. — Guy, Mlle *Kotbune*. — Fernand, Mlle *Lierny*. — Raoul, Mlle *Touchard*. — Annet, Mlle *Grisard*. — Dandy, M. *Mayol*. — Alphonso, M. *Morton*. — La baronne, M. *Poggi*. — Le baron, M. *Favey*. — Le père Socoche, M. *Catriens*. — Le Temps, M. *Raoul*. — Le bourgmestre, M. *G. Duval*. — L'esprit de minuit, M. *Valière*. — Un garde-chasse, M. *Mornac*.

que du bon Perrault; pour amuser les grands enfants du XXe siècle, il faut autre chose que les pauvres prodiges exécutés par les vieilles fées à l'aide de la baguette classique. M. Paul Clèves se moquerait de la fée Urgande, de la fée Morgane et même de la fée Carabosse. Mais parmi les quarante-cinq tableaux (c'est du moins le chiffre donné par l'affiche) qu'on a cru devoir aller chercher en Angleterre, rien ne vaut cette charmante « Course aux flambeaux » dont l'idée était si ingénieuse en la *Cendrillon* de Clairville, Alfred Monnier et Ernest Blum, jouée pour la première fois au Châtelet en l'an 1866 et souvent reprise depuis lors. Indépendamment d'une mise en scène éblouissante, des costumes et du ballet conçu avec un luxe étonnant, nous nous souvenons de deux ou trois scènes fort réjouissantes. L'une, véritablement très drôle, nous faisait assister à l'exécution d'une romance langoureuse et sentimentale que la baguette de la fée changeait instantanément en chanson extra-bouffonne. Le même effet se produisait pour un grave et cérémonieux menuet qui, sur un signe de la baguette magique, s'achevait en un chahut désordonné... Une autre scène, assez comique encore, était celle dans laquelle Cendrillon, ayant perdu l'une de ses pantoufles, et n'ayant plus, par conséquent, que la moitié de son talisman, ne parvenait à réaliser que la moitié de ses souhaits : elle demandait un cheval, une moitié de cheval apparaissait; une maison, une demi-maison sortait du sol... Il n'y a, ce nous semble, rien de semblable en la *Cinderella* de la Porte Saint-

Martin, et sauf la scène, renouvelée du cirque, du taureau dansant la polka qui nous a franchement amusé, celle de l'apparition, fort bien réglée, de la bonne fée, qui nous a ravi, et, si vous voulez, la promenade sur le bord du balcon du clown costumé en chat (en singe, un des Lauri's accomplissait autrefois dans la salle du Châtelet des exploits du même genre), nous nous trouverions quelque peu embarrassé pour vous citer dans cette féerie, de monture souvent plus foraine que londonienne, quelques numéros qui méritent la peine d'être mis hors pair. Célébrons du moins les interprètes. Le prince Charmant est représenté par Mlle Arlette Dorgère, et il est impossible de mieux justifier son nom : elle est faite à ravir, et porte avec grâce des costumes magnifiques (les seuls de la pièce) qui n'empêchent pas d'en juger. La reine du chant, c'est Mlle Jeanne Petit, une Cendrillon potelée qui n'a pas trop dépéri chez sa marâtre, la baronne de Bluff, assez drôlement personnifiée par M. Poggi. M. Morton, long, long, comme un jour sans pain, et vraiment toujours plein de fantaisie, tire tout le comique possible d'un rôle qui n'en a pas l'ombre : celui du valet bouffon Alphonso, amoureux en pure perte de Cendrillon. M. Mayol enfin, le chanteur à la mode dont raffolent les habitués de la Scala, dit gentiment à tout propos, et même sans propos, une foule de chansons qui ont le tort d'être trop nombreuses (il l'a bien senti lui-même en nous demandant grâce pour une dernière) et qui n'ont, d'ailleurs, aucun rapport avec la pièce...

22 DÉCEMBRE. — Première représentation, à ce théâtre, des *Cloches de Corneville*, opéra-comique en trois actes et quatre tableaux de Clairville et Gabet, musique de Robert Planquette[1].

1. DISTRIBUTION. — Grenicheux, M. *Soums*. — Gaspard, M. *Bourgeois*. — Le marquis, M. *Jean Robert*. — Le bailli, M. *Baldy*. — Le tabellion, M. *Clerville*. — Grippardin, M. *Favey*. — Cachalot, M. *Raoul*. — Fouinard, M. *Catriens*. — Serpolette, Mlle *Duberny*. — Germaine, Mlle *Delimoges*. — Manette, Mlle *Mounet*. — Suzanne, Mlle *Lierny*. — Gertrude, Mlle *Kottebrune*. — Jeanne, Mlle *Dubreuil*. — Catherine, Mlle *Augé*. — Marguerite, Mlle *Alexandrette*.
M. O. de Lagoanère dirigeait l'orchestre.

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
La Jeunesse des Mousquetaires, drame..	5 a. 12 t.	»	14
Athalie, tragédie	5	4 janv.	1
Horace, tragédie	5	11 janv.	1
Les Fourberies de Scapin, comédie	3	11 janv.	1
Vingt ans après, drame	5 a. 12 t.	12 janv.	65
Le Cid, tragédie	5	18 janv.	1
Les Plaideurs, comédie en vers	3	18 janv.	1
Les Deux billets, comédie	1	25 janv.	2
Tartuffe, comédie en vers	5	25 janv.	1
Le Jeu de l'amour et du hasard, comédie	3	1er févr.	1
Esther, tragédie	3	1er févr.	1
L'Epreuve, comédie	1	8 février	1
Le Barbier de Séville, comédie	4	8 février	1
Iphigénie, tragédie	5	15 févr.	1
Marton et Frontin, comédie	1	22 févr.	1
Polyeucte, tragédie	5	22 févr.	1
Les Précieuses ridicules, comédie	1	1er mars	1
Le Légataire universel, comédie en vers	5	1er mars	1
Les Enfants d'Edouard, drame	3	8 mars	1
**Sous l'Epaulette*, drame	5	8 mars	79
Britannicus, tragédie	5	15 mars	1
Les Folies amoureuses, comédie en vers.	3	15 mars	1
Les Exilés, drame	5	16 mai	52
Strasbourg ou les Prussiens en Alsace, drame	3 a. 10 t.	29 juin	91
**Cinderella*, féerie	4 a. 5 t.	29 sept.	106
Les Cloches de Corneville, opéra-comique	3 a. 4 t.	22 déc.	13

THÉATRE DE LA GAITÉ[1]

En attendant que Constant Coquelin qui venait d'être assez gravement malade, mais qui était heureusement en pleine convalescence, pût revenir créer la nouvelle pièce de MM. Capus et Descaves, la direction de la Gaîté, encouragée par le succès de la reprise du *Maître de Forges*, nous donnait, le 9 janvier, celle de *Serge Panine*[2]. Si le style, par un manque de recherche pittoresque et par une simplicité parfois exagérée, ne nous procure pas toute la satisfaction désirable, la célèbre pièce paraît toujours aussi bien charpentée. Elle gagnerait plus d'éclat, si la troupe se résignait à presser le mouvement d'ensemble. Trop de pantomime entre, je ne dirai pas chaque phrase, mais chaque membre de phrase. Toutes les trente secondes, le spectateur a le temps de penser à autre chose ! L'intérêt de l'action souffre de cette lenteur.

---

1. — Directeurs : MM. Hertz et Jean Coquelin ; Secrétaire général : M. Alfred Delilia.

1. Distribution. — Cayrol, M. *Jean Coquelin*. — Serge Panine, M. *Castillan*. — Pierre Delarue, M. *Volny*. — Herzog, M. *Laroche*. — Savinien Desvarennes, M. *Maxime Capoul*. — Maréchal, M. *Dauchy*. — La Brède, M. *Céalis*. — Du Tremblays, M. *Chabert*. — Un domestique, M. *Ogereau*. — Un invité, M. *Dannequin*. — Un invité, M. *Venant*. — Mme Desvarennes, Mme *Jane Hading*. — Jeanne Cernay, Mlle *Léonie Yahne*. — Micheline Desvarennes, Mlle *Blanche Toutain*. — Suzanne Herzog, Mlle *Voulzie*. — Une femme de chambre, Mlle *Pickell*.

Mme Jane Hading a hérité du rôle de la « boulangère », créé au Gymnase par Mme Pasca. Elle est plus artificielle que sa devancière et donne moins l'illusion de la vie. Elle est, quand même, une « patronne » imposante et belle. Mlle Toutain est touchante; Mlle Yahne un peu sèche. En revanche, M. Jean Coquelin, très sincère, très sûr de lui, a marqué d'une griffe puissante son rôle de financier paysan. Quant au prince rasta, Serge Panine, il fut tenu avec élégance par M. Castillan, à qui je reprochais seulement son visage obstinément imberbe. Les cœurs s'accrochent plus aisément à une fine moustache, symbole de virilité.

29 JANVIER. — Reprise des *Oberlé* : Mlle Magda apporte sa grâce et sa beauté au rôle de Lucienne Oberlé précédemment créé par Mlle Yahne[1].

17 FÉVRIER. — Reprise du *Maître de Forges*, pièce en cinq actes de M. Georges Ohnet[2]. —

---

1. DISTRIBUTION. — L'oncle Ulrich, M. *Jean Coquelin*. — Joseph Oberlé, M. *Desjardins*. — Von Farnor, M. *Volny*. — Philippe Oberlé, M. *Péricaud*. — Bastian, M. *Laroche*. — Jean Oberlé, M. *Maxime Capoul*. — Comte de Kassewitz, M. *Chabert*. — Conseiller Bransig, M. *Céalis*. — Knapple, M. *Danequin*. — Von Finken, M. *Toudes*. — Lucienne Oberlé, Mlle *Magda*. — Monique Oberlé, Mlle *Bouchetal*. — Odile, Mlle *Voulzie*. — Mme Knapple, Mlle *Kerwich*. — Mme Bransig, Mlle *Pickell*. — Mme Rosenblatt, Mlle *Bussières*. — Une vieille femme, Mme *Magnier-Gravier*.

On commençait par l'*Héritage d'Yvette*, pièce en un acte de M. Pierre Decourcelle, interprétée par MM. *Dauchy*, *Auguste Chabert*, Mlles *Voulzie et Pickell*.

2. DISTRIBUTION. — Moulinet, M. *Jean Coquelin*. — Philippe Dherblay, M. *Desjardins*. — Duc de Bligny, M. *Volny*. — Bachelin, M. *Laroche*. — De Préfont, M. *Céalis*. — Octave, M. *Dauchy*. — Gobert, M. *Chabert*. — Le préfet, M. *Roudez*. — Le général, M. *Ogereau*. — Danequin, M. *Pontac*. — Claire de Beaulieu, Mme *Jane Hading*. — Athénaïs, Mlle *Suzanne Devoyod*. — Marquise de Beaulieu, Mlle *Bouchetal*. — Baronne de Préfont, Mlle *Kerwich*. — Suzanne, Mlle *Voulzie*. — Brigitte, Mme *Gravier-Magnier*.

M. Jean Coquelin se montre délicieux de finesse et de bonhomie dans le rôle de Moulinet, que jouait son père. Mlle Suzanne Devoyod personnifie heureusement Athénaïs.

9 MARS. — Première représentation de l'*Attentat*, pièce en cinq actes de MM. Alfred Capus et Lucien Descaves[1]. — L'idée est ingénieuse; elle émane d'esprits subtils. De plus, les auteurs furent préoccupés de faire moderne, de placer leur action dans un milieu d'actualité courante, de développer des problèmes dont la lecture quotidienne des journaux entretient le souci dans l'esprit du public. De tout cela, il résulte une pièce bien faite, très bien écrite, pleine de mots spirituels et de formules ironiques, et qui, quand même, reste menue, fragile, hors cadre, On s'étonne qu'en un vaisseau aussi vaste que celui de la Gaîté retentissent des paroles aussi élégantes qui eussent gagné en charme sur une scène de comédie boulevardière. Le député Montferran n'est certes pas un méchant homme ; mais il est atteint de cette moralité particulière aux fervents de la politique. Il est ambitieux et bluffeur; il couvre son incapacité par

1. DISTRIBUTION. — Marcelle, Mme *Jane Hading*. — Cécile, Mlle *Miéris*. — Tante Césarine, Mlle *Kerwich*. — Julia Dorfeuil, Mlle *G. Sergy*. — Mère Touquet, Mme *Dehon*. — Agathe, Mlle *Giesz*. — Aricie, Mlle *Mideau*. — Œnone, Mlle *Guettry*. — Porteuse de pain, Mlle *Geneviève*. — Marchande de journaux, Mlle *Loiseau*. — Montferran, M. *Coquelin aîné*. — Marescot, M. *Jean Coquelin*. — Bizot, M. *Desjardins*. — Lazare Marescot, M. *Roger Vincent*. — Postel, M. *Péricaud*. — Graffard, M. *Laroche*. — Docteur Des Anges, M. *Céalis*. — Maître Burette, M. *Dauchy*. — Percier, M. *Maxime Capoul*. — Fradin, M. *Chabert*. — Hingand, M. *Danequin*. — Duvernet, M. *René Alex*. — Tout Bénef, M. *Louis Jalabert*. — Un valet de pied, M. *Ogereau*. — Maître d'hôtel, M. *Roudez*. — Georges, *le petit André*.

d'habiles et multiples flatteries. Marié à une femme charmante, il l'a trompée avec la même désinvolture qu'il trompe le suffrage universel. C'est un arriviste sans conséquence; figurez-vous, à la Chambre, un Mascarille dégénéré. Nous le voyons d'abord dans l'atelier de reliure du père Marescot, préparant sa réélection qui se présente sous de mauvais auspices, — car les électeurs se méfient de lui. Il a mis trop d'eau dans son vin. Il est trop riche, possédant hôtel et auto, pour les socialistes, et trop républicain pour les modérés. Et cependant il se répand en aphorismes superbes et lapidaires : — Pour représenter les pauvres aujourd'hui, il faut de l'argent. — J'ai horreur des mensonges inutiles. — S'il surgissait un homme capable de réaliser tous les progrès, cet homme-là nous rendrait la vie insupportable ! — Il faut changer souvent d'opinion pour rester de son parti... Montferran, pour s'acquérir la voix et l'influence du père Marescot, vieux patriote qui combattait « comme sergent en 70 et comme chef de division sous la Commune » prend pour secrétaire son fils Lazare. Ce Lazare est un jeune homme trop instruit pour son milieu, aigri, dévoyé. Il a écouté les mauvais conseils d'un ouvrier qui le nourrit de lectures anarchistes. Ce poison a passé dans son sang. Il a rencontré chez son père une cliente pleine de charme et de grâce, une Mme Legrandier qu'il a tout de suite aimée en silence, au grand chagrin de sa petite cousine qui l'adore. Il se décide enfin à se déclarer, mais il apprend que sa passion est sans espoir; Mme Legrandier n'est autre que Mme Mon-

ferran qui, au cours d'une instance en divorce contre le député infidèle, a repris son nom de jeune fille. Son désespoir s'accroît de ce qu'il assiste à la réconciliation des deux époux. C'est donc en une sorte de folie que, pendant une soirée donnée par Monferran, il obéit au sentiment de haine que sa passion déçue a provoquée. Il croit parler contre le jouisseur, le politique sans scrupule, le député menteur; il croit être l'avocat des déshérités et des principes anarchistes qui bouillonnent encore mal cuits dans sa cervelle — quand, en réalité, il n'est qu'un amoureux dédaigné et pauvre. Et dans un mouvement irréfléchi, vraiment trop rapide, inexplicable, il saisit un revolver et loge une balle dans l'épaule de Montferran. Conséquence immédiate : la situation politique de Montferran se retourne du coup. Il passait pour un imbécile : cet attentat fait de lui un héros. Les dettes morales qu'il avait contractées envers le peuple, il les a payées, — payées de sa personne. Sa réélection est maintenant assurée. Nous voici au quatrième acte, qui est le meilleur, dans le cabinet du juge d'instruction. L'enquête suit son cours. Pour quel motif ce Lazare a-t-il tiré sur son bienfaiteur? Son entêtement à se charger lui-même, à faire parade de ses sentiments de révolte, fait douter le juge de sa sincérité. Quelque chose qu'on ne voit pas a dû motiver ses opinions subversives. Or, le juge apprend de Cécile, entendue comme témoin, que Lazare aimait une femme. Son nom? Mme Legrandier. — Il faut citer Mme Legrandier, ordonne-t-on devant Montferran qui entre. — « Mme Legrandier?

Mais c'est ma femme! » Qu'est-ce que cela veut dire? Mme Montferran, immédiatement interrogée sur l'affirmation de la découverte par la justice qu'un crime passionnel pourra faire acquitter Lazare, avoue qu'elle a été obligée de mettre à néant ses amoureux espoirs. — « Bravo! s'écrie l'avocat défenseur. Ma cause est maintenant admirable, et je réponds du succès. — Pardon! intervient Montferran. Vous n'allez pas raconter cette histoire en plein prétoire? — Pourquoi? Cela seul peut faire acquitter mon client! — Possible... Mais cet attentat avait fait ma situation admirable, et je ne veux pas que vous la gâtiez! Songez que j'étais un héros, et qu'après votre plaidoirie je ne serai plus qu'un mari trompé! » Et Montferran se débat, se raccroche à son espoir d'élection prochaine, dans un joli mouvement qui fut pour Coquelin, admirable de comique à la fois et de réalité, l'occasion d'une des plus belles et spontanées ovations de sa carrière. Tout finit dans la joie, dans le « tout s'arrange » scribesque cher à Alfred Capus. Lazare est acquitté, Montferran revient à sa femme, Cécile épouse son cousin, il n'est pas jusqu'au mauvais ouvrier corrupteur qui ne soit chassé avec bonté. Ce cinquième acte, un peu factice, est, malgré tout, fort agréable, grâce à l'esprit répandu à foison par deux auteurs malins, et détaillé à ravir par le grand acteur qu'est Constant Coquelin, exquis de finesse et de gaîté communicative, stupéfiant de jeunesse. Son succès fut immense. A ses côtés, Jean Coquelin en « vieille barbe » fut fort apprécié et unanimement

applaudi. M. Roger Vincent, qu'il nous avait été donné d'apprécier dans la *Retraite*, a marqué le rôle difficile de Lazare d'accents justes et sincères. M. Desjardins conduisit l'enquête avec une noblesse de gestes que compléta sa belle voix grave. Citons aussi M. Laroche, ouvrier mécontent, habile traître de comédie, et M. Céalis qui joua l'avocat Burette d'une façon très vécue. Mme Jane Hading est belle et honnête à souhait, avec une emphase qui ne nous a point déplu. Mlle Miéris est très simple, très touchante. Mlle Kerwich est trop jeune pour jouer la mère de Mme Montferran. Il ne faut pas croire qu'il suffit d'une perruque grise pour donner l'illusion de l'âge mûr : la voix demeure fraîche et les yeux restent éclatants.

5 AVRIL. — Matinée organisée par le *Petit Journal* au bénéfice de la Caisse « de Secours immédiat » avec le concours de Mme Adelina Patti.

Avant de partir pour Londres, où, chaque année, il va donner une série de représentations, M. Coquelin aîné profite des fêtes de Pâques pour passer en revue les principaux rôles de son répertoire. C'est ainsi que *Cyrano de Bergerac* [1] reparaît avec son illustre créateur, le 14 avril, suivi, le lendemain, de l'*Abbé Constantin* [2]. Puis venaient, en

1. DISTRIBUTION. — Cyrano, M. *Coquelin aîné*. — Ragueneau, M. *Jean Coquelin*. — Christian, M. *Volny*. — De Guiches, M. *Desjardins*. — Lebret, M. *Laroche*. — Carbon de Castel-Jaloux, M. *Gravier*. — Premier cadet, M. *Péricaud*. — Lignières, M. *Rosny*. — Valvert, M. *Nicolini*. — Premier marquis, M. *Magnard*. — Troisième cadet, M. *Céalis*. — Roxane, Mlle *Yahne*, — Lise, Mlle *Blanche Miroir*. — La duègne, Mlle *Bouchetal*. — Sœur Marthe, Mlle *Kerwich*. — Sœur Claire, Mlle *Voulzie*.

2. DISTRIBUTION. — Bettina, Mlle *Léonie Yahne*. — Mme Scott, Mlle *Suzanne Devoyod*. — Comtesse de Lavardens, Mlle *Bouchetal*. — Pauline.

matinée, le 3 mai, *Tartuffe* [1], et les *Précieuses ridicules* [2].

11 MAI. — Première représentation, à ce théâtre, de l'*Hôtel du Libre-Echange*, pièce en trois actes de MM. Georges Faydeau et Maurice Desvallières [3]. — Un chef-d'œuvre du répertoire burlesque. Chef-d'œuvre n'est pas trop dire, car c'est une des pièces les mieux faites qui aient été données, depuis vingt ans, dans ce théâtre ultra-comique, qui comprend la *Dame de chez Maxim* et *Champignol malgré lui*. *L'Hôtel du Libre-Echange* eut, jadis, un très grand succès aux Nouveautés, l'heureux berceau de ce répertoire : on pouvait penser, à en juger par les éclats de rire du premier soir, qu'il le retrouverait à la Gaîté. L'interprétation était de bonne moyenne, avec des comédiens pleins d'ardeur, parmi lesquels il fallait citer Guyon fils,

---

Mlle *Kerwich*. — L'abbé, M. *Coquelin aîné*. — De Larnac, M. *Laroche*. — Jean Reynaud, M. *Dauchy*. — Paul de Laverdens, M. *Magnard*. — Bernard, M. *Chabert*.

1. DISTRIBUTION. — Elmire, Mlle *Suzanne Devoyod*. — Dorine, Mlle *Bouchetal*. — Mme Pernelle, Mlle *Kerwich*. — Marianne, Mlle *Guerrax*. — Tartuffe, M. *Coquelin aîné*. — Orgon, M. *Jean Coquelin*. — Cléante, M. *Desjardins*. — Valère, M. *Dauchy*. — Damis, M. *Maxime Capoul*. — Loyal, M. *Chabert*. — L'exempt, M. *Alexandre*.

2. DISTRIBUTION. — Madelon, Mlle *Suzanne Devoyod*. — Cathos, Mlle *Bouchetal*. — Marotte, Mlle *Voulzie*. — Mascarille, M. *Coquelin aîné*. — Gorgibus, M. *Céalis*. — La Grange, M. *Dauchy*. — Du Croisy, M. *Maxime Capoul*. — Premier porteur, M. *Adam*. — Deuxième porteur, M. *Danequin*. — Premier violon. — M. *Ogereau*.

3. DISTRIBUTION. — Mathieu, M. *Guyon fils*. — Pinglet, M. *E. Charpentier*. — Paillardin, M. *Violette*. — Maxime, M. *Magnard*. — Bastien, M. *Adam*. — Boulot, M. *L. Jalabert*. — Le commissaire, M. *Ogereau*. — Chervet, M. *Danequin*. — Ernest, M. *Halex*. — Marcelle, Mlle *Sarah Piernold*. — Angélique, Mme *Berthe Legrand*. — Victoire, Mlle *Nobert*. — Pâquerette, Mlle *Médeau*. — Marguerite, Mlle *Garet*. — Pervenche, Mlle *Delmay*. — Violette, Mlle *Hébert*. — Une dame, Mlle *Bussière*.

reprenant le rôle qu'il avait créé ; Mlle Piernold, une fine et sincère comédienne, et Mme Berthe Legrand, solide au poste, comme un vétéran de la Grande Armée.

14 JUIN. — Première représentation de la *Mioche dorée*, drame en cinq actes de MM. Alphonse Lemonnier et Louis Péricaud[1]. — La *Mioche dorée* est une « pièce d'été » n'attendant que la venue, définitive de l'été qui n'avait fait jusque là que de « faux départs » — Patience ! il se rattrapera ! — Elle est de M. Alphonse Lemonnier, le signataire de cette joyeuse *Madame la Maréchale* qui peut-être suggéra au maître Sardou l'idée d'écrire sa *Madame Sans-Gêne*; elle est aussi de M. Louis Péricaud, sans doute autorisé par la commission des auteurs à jouer lui-même dans sa propre pièce. Elle ne brille point par une aveuglante originalité, et l'on trouverait sans chercher bien loin maintes situations empruntées aux meilleures œuvres du répertoire courant. Mais elle est amusante et bien conduite, émouvante aussi par endroits et mérite tout à fait le succès que lui a fait, le premier soir, le public de la Gaîté. En voici en deux mots l'argument. Comme le père Rousset de la *Blanchette*, de M. Brieux, le père Rousset de la *Mioche dorée* est un paysan qui a fait donner à sa fille une éduca-

1. DISTRIBUTION. — Marie Rousset, Mlle *Bertile Leblanc*. — Madeleine Rousset, Mlle *Renée Lemercier*. — Berthe de Rosay, Mlle *Madga*. — Comtesse de Saint-Simond, Mlle *Louise Dauville*. — Le petit Jacques, *la Petite Bessy*. — Toussaint Rousset, M. *Henry Krauss*. — Robin père, M. *L. Péricaud*. — Charles de Saint-Simond, M. *Roger*. — Jean Robin, M. *Pradaly*. — Le docteur Andrieux, M. *Ch. Berteaux*. — Guy de Tréfonds, M. *Magnard*. — Un valet de pied, M. *Ogereau*. — Un garçon d'hôtel, M. *Totah*.

tion au-dessus de sa condition. Marie s'éprend du cousin d'une de ses amies de pension, Berthe de Rosay. Elle a bien tort, car ce Charles de Saint-Simond est un chenapan qui n'en veut qu'à sa dot, et Marie Rousset a une grosse dot : huit cent mille francs dont se dépouillent les parents pour que leur fille devienne comtesse. Malheureuse petite comtesse qui n'a que des désagréments en son ménage mal assorti : le comte est surpris par le père Rousset au moment où il adresse à Berthe de Rosay la déclaration la plus enflammée. Et le père Rousset dit tout à sa fille, il lui en dit même plus qu'il n'y en a, puisque Berthe au moins n'est pas coupable. Mais Marie refuse de suivre ses parents et reste avec son mari qui lui prendrait son enfant. Elle y reste jusqu'à l'instant où, content de l'avoir ruinée, le comte se fait justice en se brûlant la cervelle. Le père Rousset lui ouvre alors ses bras, et tout fait supposer qu'elle se remariera : Jean Robin, son fiancé depuis l'enfance, n'est-il pas là pour la consoler de ses déboires? La « mioche dorée », c'est Mlle Bertile Leblanc, que nous avons appréciée aux Bouffes-Parisiens au temps de M. Bour. Les autres interprètes sont plutôt obscurs. Mais deux rôles émergent, fort bien faits : ceux de deux paysans, Rousset et Robin, plus normands, que nature. Il faut les voir, au premier acte, finasser à l'envi pour rompre le mariage convenu entre leurs enfants, et, quand ils sont tombés d'accord, se quereller et se reprocher leur mutuelle mauvaise foi. La scène est spirituellement filée ; elle a été délicieusement jouée par M. Henry

Krauss, qui a composé avec art le rôle du vieux Rousset, et par M. Péricaud, le sûr comédien de bonne race, applaudi cette fois comme acteur et comme auteur. Et le 24 juin, le théâtre fermait officiellement ses portes.

27 JUIN. — Matinée au bénéfice de la Maison de retraite de l'Association des artistes dramatiques (fondation Coquelin) : grand concert Francis Planté, avec le concours de la garde républicaine, sous la direction de M. Gabriel Parès. Salle comble et recette maximum. Trois heures durant, le « dieu du piano » fut accueilli par d'interminables ovations, auxquelles le public, follement enthousiaste, associa bien justement la musique de la Garde républicaine, et son excellent chef M. Parès, le maître Saint-Saëns, dont on exécutait une charmante primeur, *Wedding-Cake*, et le généreux président de l'Association des artistes dramatiques, l'infatigable Coquelin aîné...

30 AOUT. — Réouverture avec l'*Abbé Constantin*, pièce en trois actes tirée du roman de M. Ludovic Halévy, par Hector Crémieux et M. Pierre Decourcelle[1].

15 SEPTEMBRE. — Première représentation de *Jean Chouan*, pièce en cinq actes et six tableaux de MM. Louis Decori et Paul Olivier[2]. —

1. DISTRIBUTION. — Mme Scott, Mlle *Marville*. — Mme de Laverdens, Mlle *Bouchetal*. — Bettina, Mlle *Aubel*. — Pauline, Mlle *Merle*. — L'Abbé Constantin, M. *Jean Coquelin*. — Jean Reynaud, M. *Dauchy*. — Paul de Lavardens, M. *Max. Capoul*. — Larnac, M. *Roger*. — Bernard, M. *Person*.

On commençait par l'*Héritage d'Yvette*, pièce en un acte, de M. P. Decourcelle.

2. DISTRIBUTION. — Jean Chouan, M. *L. Decori*. — Le sergent Filoche, M. *Gravier*. — Jambe d'Argent, M. *Péricaud*. — Le prince de Talmont,

Ce n'est certes pas la première fois qu'on a songé à porter à la scène cette terrible guerre civile qui dura de 1792 à 1800 et mit en feu tout l'Ouest de la France, principalement la Vendée, le Bas-Maine, une partie de l'Anjou et de la Touraine, presque toute la Normandie et presque toute la Bretagne. Sans parler d'une médiocre pièce, *les Blancs et les Bleus*, où s'égara un jour le puissant talent d'Alexandre Dumas père, et où Taillade avait su donner une expressive physionomie au Saint-Just de l'histoire, vous n'avez oublié, je pense, ni le *Quatre-vingt-treize* que tira Paul Meurice du célèbre roman de Victor-Hugo et où la griffe léonine du maître avait creusé sa superbe empreinte ; ni l'excellent drame qu'inspirèrent à MM. Emile Blavet et Pierre Berton les *Chouans* du grand Balzac et où, tout comme M. Decori, M. Berton tenait l'un des principaux rôles de sa propre pièce. Mais, si connue que soit au théâtre la lutte des « bleus » de la République et des « blancs » de Bretagne et de Vendée, grâces soient rendues aux actuels auteurs de la Gaîté, qui ont réussi à en raviver l'intérêt dramatique et à nous la présenter de façon à nous en faire suivre avec plaisir, souvent même avec une véritable

---

M. *Renot*. — Dagorne, M. *Coste*. — Capitaine Roger, M. *Maxime Capoul*. — François Chouan, M. *Dauchy*. — Hébert, M. *R. Halex*. — Le comte de Provence, M. *Froment*. — Domenico, M. *Méry*. — Pimousse, M. *Magnard*. — Guimoiseau, M. *Vénant*. — Va de Bon Cœur, M. *Danequin*. — M. de Calonne, M. *Olona*. — Sans Quartier, M. *Adam*. — Moustache, M. *Ogereau*. — Vicomte d'Aigrefeuille, M. *Bussières*. — Comte de Boisguy, M. *de Wattyne*. — Joseph Bara, Mlle *Mellot*. — Mère Chouan, Mlle *Bouchetal*. — Aimée, Mlle *Magda* — Jacquemine Lebihan, Mlle *Demidoff*. — Anne-Marie, Mlle *Body*.

émotion, les épisodes caractéristiques. Et ce fut une collaboration heureuse de tout point — puisqu'elle aboutit à un franc succès — que celle de M. Louis Decori, le glorieux créateur du *Chemineau*, et de M. Paul Olivier, le très fin lettré formé à la belle école de notre illustre poète Jean Richepin. Assez différent du Jean Cottereau de la réalité, qui, de faux saunier poursuivi pour avoir tué un « gabelou », se fit chef de bande contre les bleus du Maine qui le fusillèrent au bois de Mison, près Laval, le Jean Chouan de MM. Decori et Olivier est d'un bout à l'autre de la pièce, un modèle de bonté et de dévouement. Ne le voyons-nous pas, dès le premier acte, se sacrifier noblement pour céder à son frère cadet la fiancée qu'il aime... Puis, le voilà entraîné dans la guerre de partisans contre les soldats de la République, essayant d'arracher de leurs mains le prince de Talmont tombé dans un guet-apens qui lui fut tendu par un abominable traître du nom de Dagonne, et aussi le capitaine Roger qui s'est gravement compromis en voulant sauver le prince — en qui il a reconnu... son propre père !... Nous suivons Jean Chouan à Coblentz, où il n'obtient rien... qu'une poignée de mains (c'est peu !) du roi, pour lequel il va se faire tuer. Nous le retrouvons assez invraisemblablement autorisé par le délégué du Comité du salut public, Hébert, à prendre la place du capitaine Roger, condamné à mort. Mais les bleus ont arrêté sa mère et ses frères : il reconquiert sa liberté pour vingt-quatre heures, le temps de les délivrer... Et nous le voyons mourir pour les siens sur les

marches d'un calvaire, en une scène finale, que les auteurs ont librement empruntée au sublime Jean Chouan de la *Légende des Siècles*, sauvant une pauvre femme en servant lui-même de cible à l'ardente fusillade :

Soudain
Par une balle, ainsi l'ours est frappé dans l'antre,
Il se sentit trouer de part en part le ventre,
Il resta droit et dit : — Soit. *Ave Maria* !
Puis chancelant, tourné vers le bois, il cria :
— Mes amis ! mes amis ! Jeanne est-elle arrivée ?
Des voix dans la forêt répondirent : — Sauvée !
Jean murmura : C'est bien ! et tomba mort.

Le dénouement n'est pas le seul coup de théâtre de ce drame intéressant, bien mené et bien écrit. tout plein de pensées nobles et jolies. Et c'est avec amour — puisqu'il est l'un des signataires de la pièce — que M. Decori joue le rôle de Jean Chouan où il met à la fois de la bonne humeur, de la puissance et de la chaleur ; on ne peut mieux secondé, du reste, par des artistes de sûr talent comme Péricaud (Jambe d'argent) et Gravier (le sergent Filoche). Les épisodes — même ceux qui ne tiennent pas essentiellement à la pièce — ont largement contribué au succès de la soirée. Tel est celui de la mort (fort peu historique, disons-le) du petit tambour Bara, tué d'un coup de fusil en même temps qu'Anne-Marie, la jeune sœur de Jean Chouan, tendrement enlacée à son cou. Mlle Marthe Mellot a bien délicatement évoqué le célèbre petit tambour, et Mlle Body (remarquée au Conservatoire sous le nom de Bovy) lui fut une partenaire infiniment touchante.

29 septembre, Coquelin aîné avait reparu, parable de finesse et de bonhomie dans *Constantin*; puis au cours du mois d'octo- n « matinées classiques » et en soirées il se ait de nouveau, pour le grand plaisir du , dans *Tartuffe* et dans les *Précieuses ridi-* et enfin dans *Cyrano de Bergerac*.

OVEMBRE. — Première représentation à ce e de *Nos Bons Villageois*, pièce en cinq de M. Victorien Sardou[1]. — Vous vous ez le sujet de *Nos Bons Villageois*, plusieurs pris avec un vif succès depuis leur première

—

oici quelle en était la distribution, en regard de celle de la quarante ans auparavant :

	1866	1906
	—	—
ı...............	*Lafont*	M. *Candé*
ı...............	*Pradeau*	M. *Jean Coquelin*
orisson........	*P. Berton*	M. *Max. Capoul*
....	*Arnal*	M. *Coquelin aîné*
....	*Lesueur*	M. *Galipaux*
....	*Blaisot*	M. *Péricaud*
nil.............	*Vradel*	M. *Dauchy*
Pipart..........	*Francès*	M. *Chabert*
....	*Victorin*	M. *Coste*
....	*Francisque*	M. *Person*
ıisse............	*Vinchon*	M. *Magnard*
nain...........	*Vaujours*	M. *Adam*
....	*Blondel*	M. *Stebler*
....	*Villers*	M. *Dannequin*
ur..............	*Alphonse*	M. *Ogereau*
lu Commissaire.	*Victor*	M. *Totah*
....	Mme *Fromentin*	Mlle *Marcelle Lender*
ve..............	Mlle *Delaporte*	Mlle *H. de Villers*
otte............	Mlle *Pierson*	Mlle *Jane Faber*
Buisson........	Mme *C. Lesueur*	Mme *Barnoll*
u..............	Mlle *Gabrielle*	Mlle *M. L. Roger*
n...............	Mlle *Magnier*	Mlle *Beylat*
....	Mlle *Georgina*	Mlle *Guerraz*
....	Mlle *Fontaine*	Mlle *Doll*
tillé...........	Mlle *Alexandre*	Mlle *Merle*

apparition au Gymnase, le 4 octobre 1866, avec des interprètes qui se nommaient Lafont, Arnal, Pradeau, Lesueur, Pierre Berton, Mmes Delaporte, Fromentin et Blanche Pierson ? La plupart des indigènes de Bouzy-le-Têtu ont entrepris de faire déguerpir une tribu de Parisiens qui est venue s'établir chez eux. Tous les moyens leur sont bons pour cela, depuis les plus petits jusqu'aux plus grands. N'est-ce point le départ des *Paysans* de Balzac qui, certes, eût vu avec plaisir le spirituel développement scénique qu'en a tiré cet illustre maître du théâtre, Victorien Sardou ? C'est surtout à leur maire, au baron, qu'en veulent les paysans de Bouzy-le-Têtu. Ils ne peuvent lui pardonner ses façons, sa cordialité, les services qu'il leur rend journellement. Pour le forcer à donner sa démission, ils n'hésitent pas à l'attaquer dans son honneur conjugal. Cette guerre ignoble est dirigée par un maraîcher, un épicier et un pharmacien. A un certain moment, la comédie menace de tourner au drame, mais M. Sardou connaît son public et il aime — il a bien raison — il aime à l'envoyer coucher sous une bonne impression : c'est un « marieur » avant tout. Est-il besoin d'insister sur les qualités si piquantes, si brillantes, si séduisantes qui ont fait jadis la vogue de *Nos bons Villageois* et assurent encore l'actuel succès d'aujourd'hui en ce joli théâtre de la Gaîté. Dans un rôle qui n'était peut-être pas absolument de son emploi, celui du père Morisson — où je le vois trop jeune — M. Jean Coquelin a su remuer la salle. M. Candé a joué avec une autorité superbe celui

du maire, colonel et baron... ce que vous voudrez. M. Félix Galipaux — qui gaiement nous lançait naguère en pleine figure une poignée de *Confetti*, nouvelle mouture de ses célèbres *Galipettes* — Galipaux, dis-je, a été la joie de la soirée, on ne peut plus pittoresque, on ne peut plus vrai, sous les traits du père Grinchu, dont il a fait une création « personnelle » de tout premier ordre. M. Coquelin aîné s'était fort intelligemment réservé l'amusante figure du solennel et perfide Floupin, digne du Homais de *Madame Bovary*, et il la rendait avec son art de grand comédien. Mlle Marcelle Lender était une fort élégante baronne. Mlle de Villers montrait du naturel sous les traits de Geneviève, et M. Max. Capoul de la chaleur dans le rôle de l'amoureux qui consent à passer pour un voleur. N'oublions pas Mlle Marie-Louise Roger, qui jouait très gentiment le petit rôle de Chouchou. Bonne interprétation, excellente reprise de tout point.

22 NOVEMBRE. — Reprise en matinée, du *Bourgeois gentilhomme*[1].

19 DÉCEMBRE. — Représentation de retraite de Paulus[2].

1. DISTRIBUTION. — M. Jourdain, M. *Coquelin aîné*. — Maitre de philosophie, Covielle, M. *Jean Coquelin*. — Dorante, M. *Monteux*. — Cléonte, M. *Dauchy*. — Maitre à danser, M. *Max. Capoul*. — Maitre à chanter, le Mufti, M. *Chabert*. — Maitre d'armes, M. *Coste*. — Garçon tailleur, M. *Person*. — 1er domestique, M. *Adam*. — 2e domestique, M. *Ogereau*. — Dorimène, Mlle *Suzanne Devoyod*. — Mme Jourdain, Mlle *Bouchetal*. — Nicole, Mlle *Beylat*. — Lucile, Mlle *Guerraz*. — La chanteuse, Mlle *de Roskilde*. — La danseuse, Mlle *X*., de l'Opéra.

2. — Voici quel en était l'important programme :

Première partie : *L'Attente*, un acte de MM. Germain et Trébor, joué par Mmes Marcelle Jullien et Ida Brassy et M. Darras (de l'Odéon) ;

L'année de la Gaîté se trouve résumée dans le tableau suivant. C'est à la Porte-Saint-Martin que, au mois de janvier 1907, nous retrouverons MM. Hertz et Jean Coquelin, redevenus directeurs du théâtre qui a vu, à son origine, le grand succès de *Cyrano*.

Intermède, par Mmes Dziri, Debério, Bruet-Rivière, MM. Jules Moy et Mévisto aîné, Mme Gilberte.

Deuxième partie : *Depuis six mois*, un acte de M. Max Maurey, joué par les artistes de l'Odéon : Mmes Jeanne Lion et Delphine Renot, MM. Paul Clerget et Bernard ; *les Refrains de Paulus* : MM. Coquelin aîné, Georges Berr, Huguenet, Tarride, Albert Brasseur, Max Dearly, Prince, Pougaud, Defreyn, Victor Boucher ; *les Gardes municipaux*, chantés par Mmes Mily Meyer, Marguerite Deval et M. Galipaux ; Paulus entouré de toutes les étoiles du café-concert chantait *le Père la Victoire* et *En r'venant de la R'vue*.

Troisième partie : Intermède par Mlle Borgo, Mlles Blanche et Louise Mante, M. Noté (Opéra) ; Mlles Marie Leconte et Berthe Cerny (Comédie-Française) ; M. Lucien Fugère et Jeanne Leclerc (Opéra-Comique) ; Mmes Simon-Girard, Yvette Guilbert, Polaire, Paulette Darty, Lyse Berty, Paulette Del Baye ; MM. Dranem, Mayol, Fursy. Dix minutes de musique ancienne : Mmes H. Casadesus, Dellerba, MM. H. et M. Casadesus, Devilliers et Casella ; *Tanagra*, de Paul Franck et E. Mathé, jouée par Mlle Cléo de Mérode, M. Paul Franck, Mlle Melsaet, Mlle Ingelbrecht.

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
Les Oberlé, pièce	5	»	21
Serge Panine, pièce	5	9 janv.	25
L'Héritage d'Yvette, pièce	1	29 janv.	58
Le Maître de Forges, pièce	5	17 févr.	20
**L'Attentat*, pièce	5	9 mars	40
Cyrano de Bergerac, comédie héroïque	5	14 avril	52
L'Abbé Constantin, comédie	3	17 avril	44
Tartuffe, comédie en vers	5	3 mai	6
Les Précieuses ridicules, comédie	1	3 mai	6
L'Hôtel du Libre-Echange, pièce	3	11 mai	33
**La Mioche dorée*, drame	5	14 juin	13
Britannicus, tragédie	5	14 juillet	1
**Jean Chouan*, pièce	5 a. 6 t.	11 sept.	16
Nos Bons Villageois, pièce	5	7 nov.	61
Le Bourgeois gentilhomme, pièce	5	22 nov.	3

THÉATRE DU CHATELET[1]

Les *Quatre cents coups du Diable*[2] avaient tenu l'affiche pendant les cinq premiers mois de l'année. Le théâtre faisait, le 10 juin, son habituelle clôture et rouvrait ses portes le 3 août avec *Michel Strogoff*[3]. — Le couple si amusant des reporters anglais et français, Blount et Jollivet, était représenté, pour la grande joie du public, par Claudius et Pougaud, toujours infiniment drôles. Un comédien de valeur M. Normand, se faisait applaudir sous les traits de Michel Strogoff, et M. Garay jouait avec autorité le rôle du traître Ivan Ogareff.

18 OCTOBRE[4]. — Soirée de gala donnée au béné-

1. — Directeur : M. Fontanes ; Secrétaire général : M. Bégusséau.

2. — Cent soixante fois de suite et sans une défaillance, Mme Simon-Girard y avait tenu avec infiniment de charme et de brio le rôle du prince Satan.

3. DISTRIBUTION. — Jollivet, M. *Pougaud*. — Blount, M. *Claudius*. — Michel Strogoff, M. *J. Normand*. — Ivan Ogareff, M. *Garay*. — Le maître de poste, M. *Portal*. — Le gouverneur de Moscou, M. *Rivers*. — L'émir Féofar, M. *Godefroy*. — Le capitaine tartare, M. *Vinter*. — L'employé du télégraphe, M. *Marche*. — Marfa Strogoff, Mme *Renée Lemercier*. — Nadia Fedor, Mme *Garay-Myriel*. — Sangarre, Mlle *Lucette de Landy*.

4. — Diverses matinées avaient eu lieu au cours de l'année, que nous nous contenterons de rappeler ici : les 10 et 12 janvier, concerts donnés par « London Symphony Orchestre » ; le 27 mars, matinée extraordinaire au bénéfice de la Société de secours mutuels des artistes et des employés des théâtres et des concerts ; le 4 avril, grand concert au bénéfice des veuves et orphelins des victimes de la catastrophe de Courrières ; les 20, 23 et 25 avril, les trois premières séances du Festival Beethoven-Berlioz, avec l'orchestre des Concerts Lamoureux, dirigé par M. Félix Weingartner.

fice du monument de Jules Verne. Entre la sixième et le septième tableau de *Michel Strogoff*, le public applaudissait Mme Margyl et M. Noté, de l'Opéra ; Mlle Marie Leconte et M. Coquelin cadet, de la Comédie-Française ; Mlle Vix et M. Zocchi, de l'Opéra-Comique ; Mlle Anna Thibaud, etc.

6 DÉCEMBRE. — Première représentation de *Pif! Paf! Pouf!* ou *Un voyage endiablé*, féerie en trois actes et trente-sept tableaux de MM. Victor de Cottens et Darlay, musique nouvelle et arrangée par M. Marius Baggers[1]. — « Patience ! le Châtelet nous prépare des merveilles ! » : c'est ce que nous lisions, depuis plusieurs semaines, sur les colonnes Marcel Picard, que l'on appelera longtemps encore les « colonnes Morris ». — Nous avons eu ces « merveilles » — l'affiche ne nous trompait pas — avec cette amusante féerie que M. Fontanes offre, pour leurs étrennes, aux grands et petits enfants de Paris, la ville universelle. Vous dirai-je la lutte homérique — à coups de talisman puisqu'il s'agit d'une féerie — du cercleux de Follembuche et du rastaquouère Hernandez briguant les faveurs de Mme Coquiron. Cette brave parvenue n'attribuera sa grosse fortune — vingt

1. DISTRIBUTION. — Hector, M. *Pougaud.* — Monsieur de Follembuche, M. *Claudius.* — Pornic, M. *Portal.* — Le président du tribunal, M. *Vandenne.* — Hernandez, M. *Féréol.* — Pépito, M. *Chambéry.* — Le régisseur, M. *Brunet.* — Le vicomte, M. *Rivers.* — Barnum, M. *Vinter.* — Albert, M. *Marche.* — Premier potache, M. *Faivre.* — Premier écuyer, M. *Mailliet.* — Le capitaine de gendarmerie, M. *Gestourt.* — Le fermier, M. *Rimbault.* — Madame Coquiron, Mme *Jeanne Bloch.* — Odette, Mlle *Eva du Perret.* — Le prince Pif! Paf! Pouf!, Mlle *Mado-Minty.* — La reine des Araignées, Mlle *Lucette de Landy.* — Madame Piédalouette, Mlle *Jeanne Maylianes.* — Yvonne, Mlle *De Rozeval.* — Marie, Mlle *Laroche.* — Satan, Mlle *Saunier.*

millions, rien que cela ! gagnés dans l'honnête commerce des pruneaux — qu'à celui des deux prétendants qui s'illustrera par la conquête du Pôle Nord. De même, la main d'Odette, la gentille filleule de Mme Coquiron, est disputée par le gai potache Hector, neveu de Follembuche, qu'elle aime, et par un rustaud nommé Pornic, qu'elle n'aime pas. Celui-ci a hérité de la fée des Araignées d'un peu de la poudre de Perlinpinpin, qui, paraît-il, est éternelle, tandis que le jeune Hector sera heureusement gratifié, par le prince Vif Argent, surnommé Pif ! Paf ! Pouf ! d'une marguerite enchantée, dont il suffit d'effeuiller une pétale pour triompher des obstacles accumulés par l'adversaire. Et la lutte s'engage sur un thème connu : MM. de Cottens et Darlay se sont bien gardés de briser les vieux moules de la féerie classique et se sont contentés de broder d'ingénieuses variations, parmi lesquelles il faut noter, au milieu de trente-huit tableaux, des « clous » absolument hors pair comme *Une fête à Cadix*, sous le chaud soleil espagnol, avec le grand défilé des corporations ; comme la si exacte reproduction du *Cirque Barnum*, où gymnastes aériens, ballerines, écuyères et clownesses « travaillent » en même temps ; comme la *Terre*, scintillante planète, étayée de superbes cariatides de femmes, accomplissant à travers l'espace son éblouissante évolution, et aussi comme le Géant des neiges, sévère gardien du Pôle Nord, dont au moyen d'un truc des plus habiles l'énorme visage reflète de façon si expressivement impressionnante toutes les émotions humaines... Puis,

quand, à l'issue de cette longue et triomphante soirée, M. Pougaud eut nommé les auteurs, les décorateurs, les dessinateurs, les auteurs des cinématographes, les fabricants de perruques, etc., il dit avec raison : « Et puis, il y a « nous ! » Il y a en effet, dans *Pif ! Paf ! Pouf !* un trio comique de fantaisie exhilarante, formé par lui, le gai Pougaud — toujours justement adoré du public du Châtelet — par l'excellent Claudius, et par Mme Jeanne Bloch — la désopilante étoile du café concert — dont la diction est aussi parfaitement juste que la mimique est impayablement drôle. Que dire du duo de Claudius et Pougaud pendant que, derrière le rideau, s'équipe le fameux tableau des *Arènes de Barnum ?* Et comment ne pas éclater de rire en apercevant chez les Esquimaux Jeanne Bloch en son costume d'ours blanc ?... Ces trois artistes, de verve irrésistible et de gaieté si communicative, eussent fait, à eux seuls, le succès de la pièce. Et nous n'avons nommé ni la toute charmante Mme Eva du Perret, qui jouait si gentiment et se servait avec art de la plus jolie voix du monde ; ni Mlle Mado Minty, qui, sous le travesti d'un gommeux « dernier cri », levait la jambe et faisait le grand écart avec une grâce exquise ; ni Mlle Lucie Maire, danseuse de grande école, dont la vigueur et la souplesse soulevaient de frénétiques applaudissements. Et nous nous en voudrions d'oublier M. Baggers, qui savait si bien trouver les airs entraînants, et que nous retrouvions, à chaque pièce nouvelle, avec son infatigable ardeur, conduisant à la victoire son vaillant orchestre.

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
**Les 400 coups du Diable*, pièce	4 a. 36 t.	»	203
Michel Strogoff, drame..................	5 a. 16 t.	3 août	127
**Pif! Paf! Pouf! ou un Voyage endiablé*, féérie..........................	3 a. 37 t.	6 déc.	32



THÉATRE DE L'AMBIGU[1]

L'année avait commencé sur le succès de la *Grande Famille*[2], dont les représentations s'étaient prolongées jusqu'à la fin du mois de février. Le 2 mars, l'intéressant drame de M. Arquillière faisait place à une pièce en cinq actes de M. le marquis de Castellane, intitulée *Pour sa patrie*[3]. — M. de Castellane fit déjà représenter au Théâtre Sarah-Bernhardt un acte historique, le *Festin de la mort*, où il eut l'honneur d'être interprété par notre grande tragédienne. Cet acte se passait à

1. — Directeur : M. Georges Grisier; Secrétaire général, M. Henri Bacquet.

2. — Au cours du mois de janvier, M. Jacques Volnys y remplaçait M. Louis Gauthier, rappelé au Vaudeville pour y reprendre le rôle qu'il avait créé dans la *Retraite*.

3. Distribution. — Napoléon, M. *Castillan*. — Magot, M. *Liézer*. — Anastase Walenska, M. *Synès*. — Poniatowski, M. *Grey*. — Bidoux, M. *Champdor*. — Duroc, M. *Brenner*. — Lazare Botman, M. *Dervet*. — Roustan, M. *Bénard*. — Massalocki, M. *André*. — Potocki, M. *Le Roux*. — Bréza, M. *Harry*. — Un chanteur, M. *Garbagni*. — Ojarowski, M. *Charmy*. — Premier camelot, M. *Laemmenhirt*. — Dombowsky, M. *Talny*. — Deuxième camelot, M. *Lebrasseur*. — Bassano, M. *Hedelin*. — Un ouvrier, M. *Raphaël*. — Un jeune homme, M. *Pépin*. — Premier officier, M. *Larive*. — Deuxième officier, M. *Reynaud*. — Caulaincourt, M. *Gilbert*. — Kracinski, M. *Bertot*. — Zubienski, M. *Leufroy*. — Général Petit, M. *Morel*. — Marie Walenska, Mlle *Jane Rabuteau*. — Mme Lecot, Mlle *Louise Dauville*. — Jeanne Obolinska, Mlle *Verlain*. — Une vieille, Mme *Victorin*. — Marceline, Mlle *Dherblay*. — Louise, Mlle *Divonne*. — Une femme, Mlle *Delcy*. — Marie, Mlle *Walmy*. — Une vieille femme, Mlle *Turpeau*. — Emma Sobinska, Mlle *Martiny*.

l'époque de la Terreur, à la prison « Lazare ». On y voyait M. et Mme Maujourdain, à la minute même où on les appelait à la guillotine, pris de fou rire en voyant entrer un prisonnier ridicule, en caleçon, un bougeoir à la main, le bonnet de coton sur l'oreille... Ce rire malencontreux semble avoir poursuivi M. de Castellane jusqu'à l'Ambigu, où le public écouta trop joyeusement les tristes aventures de Marie Walenska dont l'amour touchant et pur accompagna Napoléon jusqu'à Sainte-Hélène. La formule du drame historique exige une habileté, un tact que l'auteur de *Pour sa patrie !* ignore totalement. Il ne suffit pas de récolter les mots ou les citations dans les mémoires du temps, il faut savoir les accommoder aux exigences de la scène. C'est pourquoi ce drame, plein d'efforts et de bonne volonté, a paru simplement enfantin. Nous avons applaudi à un beau décor : Varsovie sous la neige; nous fûmes émus comme il convient à la scène classique des adieux de Fontainebleau, mais la figure de l'empereur nous est apparue diminuée... Maintes répliques, quelque peu malheureuses, ont fait sourire, et M. le marquis de Castellane pourra méditer sur le jugement cruel et définitif des foules : sa tentative n'aura pas été ainsi inutile. La pièce fut noblement défendue : par M. Castillan qui, ayant derrière lui l'empereur de la *Belle Marseillaise,* sut se faire écouter; par Mlle Rabuteau, consciencieuse sans grand éclat; par Mlle Louise Dauville, adroite et imposante; par MM. Liézer, Synès, Grey, Bénard qui jouait le rôle délicat de Roustan. Et, pris de court avec

l'insuccès de *Pour sa patrie*, M. Grisier montait en quelques jours le *Tour du monde d'un enfant de Paris* de M. E. Morel (9 mars), où M. Villa se montrait impayable de fantaisie et de gaieté.

30 MARS. — Première représentation de la *Tourmente*, pièce en quatre actes de M. Maurice Landay[1]. M. Maurice Landay s'était déjà fort avantageusement signalé à l'attention du public, toujours ravi de découvrir un nouvel auteur : *Leur Gourme* et la *Loi du Pardon* lui révélaient la touche vigoureuse d'un homme véritablement doué pour le théâtre. La *Tourmente* nous semble digne de ses aînées. Ajoutons que, si jamais pièce venait à son heure, c'est bien celle qu'avait bravement représentée l'Ambigu — l'Ambigu nouvelle manière — à la veille des élections générales, et au moment où sévissaient fâcheusement les grèves minières dont on a gardé le souvenir. M. Fargey est le propriétaire d'une importante usine. Non content d'avoir fait la fortune d'un pays qui avant lui, n'existait pas, il est vraiment « le père » de ses deux mille ouvriers, qui l'adorent pour les bienfaits dont il n'a pas cessé de les combler et

1. DISTRIBUTION. — Fargey, M. *Candé*. — Laurent, M. *Caillard*. — Hardy, M. *Liézer*. — Lecointois, M. *Volnys*. — Richard, M. *Brenner*. — Méry, M. *Grey*. — Lamy, M. *Champdor*. — Lemiret, M. *Linder*. — Père Caillou, M. *Dervet*. — Parisot, M. *Thomin*. — Marcyl, M. *Charmy*. — Brivet, M. *Dalaine*. — Richaud, M. *André*. — Lacourge, M. *Garbagni*. — Jean, M. *Laemmenhirt*. — Pascal, M. *Harry*. — Romieu, M. *Le Roux*. — Mme Fargey, Mlle *Suzanne Devoyod*. — Micheline, Mlle *Renée Cogé*. — Mme Lecointois, Mlle *Chapelas*. — La Semeuse, Mlle *Dherblay*. — Mme Lamy, Mme *Victorin*. — Marguerite, Mlle *Walmy*. — Première femme, Mlle *Delcy*. — Marie, Mlle *Rainville*. — Deuxième femme, Mlle *Martiny*. — Troisième femme, Mlle *Turpeau*. — Petite Claire, *petite Boivin*. — Petit Pierre, *petite Stella Kreis*.

l'ont nommé d'abord conseiller général, puis député. C'était trop beau : survient un meneur, nommé Laurent, délégué par les syndicats, débiteur de phrases creuses et sonores, semeur de haines féroces. Et voilà que tout se casse, au moment où tout allait s'arranger. On s'était contenté d'exiger de Fargey qu'il se désistât de son mandat de député, pour céder la place à une des fortes têtes du parti socialiste. Et, mis au pied du mur, le brave homme aimait mieux ainsi se démettre que d'amener la grève. Maintenant, on réclame de lui des concessions absolument inacceptables. Pourquoi cet acharnement de Laurent contre Fargey ? Pure rancune personnelle. Autrefois contre-maître chez le père de Mme Fargey, usinier à Saint-Denis, il avait réussi à se faire aimer de sa jeune fille, et demandé sa main. Non content de la lui refuser, le patron chassa le contremaître trop ambitieux. Celui-ci se venge aujourd'hui en vouant à la ruine le mari de celle qu'il n'a pu avoir pour femme. Et nous reprocherons à l'auteur de la *Tourmente* d'avoir singulièrement diminué la valeur de sa thèse, en faisant de son promoteur de révolution un simple traître de mélodrame. C'est en vain que Mme Fargey, avouant à son mari ses amours de jeune fille, a dévoilé à tous le mobile de l'infâme Laurent. Les ouvriers ont posé au patron leurs conditions impossibles. Les voilà stupidement acculés à la grève, et les événements se précipitent, douloureux, irréparables. Blessé dans la bagarre, écœuré, désespéré, Fargey quittera le pays, et, ne voulant pas laisser

à d'autres le bénéfice de tant d'années de labeur, il va lui-même, avant de partir pour toujours, faire sauter ses usines, quand, soudain, — expliquez vous-mêmes ce revirement des foules ! — les ouvriers lui demandent leur pardon et lui apportent la paix, abandonnant à son malheureux sort celui qui les menait à la révolte. Laurent tombe mort, la poitrine trouée par les ciseaux d'une femme qu'il a séduite autrefois et lâchement abandonnée avec son enfant... Nous ne saurions dire avec quelle force, avec quelle vigueur ce rôle de vengeresse a été rendu par Mlle Renée Cogé, héroïne de la soirée. Soirée intéressante à plus d'un titre : et par le courage de l'auteur disant crûment leur fait aux fauteurs de grèves homicides, et par le but noble d'une œuvre fort supérieure aux habituels mélodrames qui se jouent à l'Ambigu, et par la réelle valeur des interprètes. Nous venons de louer la vibrante et sincère énergie de Mlle Cogé sous les traits de la cabaretière Micheline. Il nous faut rendre justice à Mlle Suzanne Devoyod, de très poignante émotion en Mme Fargey, ainsi qu'à M. Caillard, qui a composé avec infiniment d'adresse et de justesse l'ingrate physionomie du meneur hypocrite. C'est à M. Candé — l'inoubliable créateur de l'*Instinct* et de *Ventres dorés* — qu'était heureusement dévolu le rôle de Fargey. Il était impossible de lui donner plus de puissance et de vie, plus de sobre grandeur et de vérité. Son succès fut énorme — et si mérité !

12 AVRIL. — Première représentation à ce théâtre de la *Goualeuse*, drame en cinq actes et

sept tableaux de MM. Gaston Marot et Alévy[1]. — Comme elle avait triomphé naguère au théâtre de la République, la pièce triomphait à l'Ambigu, où le public acclamait l'énergie de Mlle Renée Cogé. On tremblait dans le cabaret du Bas-Meudon : l'arrestation soulevait de légitimes indignations ; on admirait le baptême de l'*Espérance* et l'heureux dénouement séchait toutes les larmes. Les spectateurs témoignaient, comme il convenait, le plus vif intérêt à Baduchard et à Filochet, surtout à Filochet, parce que Filochet, c'était M. Villa, l'acteur gai, cher aux galeries supérieures. Ce mélodrame, construit suivant les règles du genre, ne manque ni de mouvement ni d'émotion. Il fait pleurer et rire. Peut-être eût-il mérité plus longue carrière...

11 MAI. — Première représentation de *Roule-ta-Bosse*, pièce en six actes, précédés de *Bastien et Bastienne*, prologue en un acte, de MM. Jules Mary et Emile Rochard[2]. — Cette première de *Roule-ta-Bosse* nous a tout d'abord procuré un

1. DISTRIBUTION. — La Goualeuse, Mlle *Renée Cogé*. — Marthe de Boissières, Mlle *Dauville*. — Marcelle Laubier, Mlle *Chapelas*. — Adélaïde Pastoureau, Mme *Victorin*. — Filochet, M. *Villa*. — Pierre Duchemin, M. *Liézer*. — Maxime de Chambray, M. *Volnys*. — Georges Laubier, M. *Grey*. — Firmin Broustel, M. *Brenner*.

2. DISTRIBUTION. — PERSONNAGES DU PROLOGUE : Duc de Senoncourt, M. *Volnys*. — Gaspard de Mauléon, M. *Grey*. — Gerboulet, M. *Brenner*. — Le maire, M. *Dalaine*. — Officier allemand, M. *Charny*. — Sergent allemand, M. *André*. — Roule-ta-Bosse, Mlle *Hélène Reyé*. — La marquise de Mauléon, Mlle *Jeanne Brindeau*. — Bastienne, *la petite Bessy*.

PERSONNAGES DE LA PIÈCE : Roule-ta-Bosse, M. *Etiévant*. — Gargousse, M. *Villa*. — Louis, M. *Liézer*. — Duc de Senoncourt, M. *Volnys*. — Gaspard de Mauléon, M. *Grey*. — Le docteur Essenard, M. *Champdor*. — Maître Putois, M. *Dervet*. — Bourdois, M. *Synès*. — Brin d'Amour, M. *Thomin*. — Julot, M. *Bénard*. — Antoine, M. *Garbagni*. — Bastienne, Mme *Maggie Gauthier*. — La marquise de Mauléon, Mlle *Jeanne Brindeau*. — Hélène (Chopinette), Mlle *Chapelas*. — Mère Cacatois, Mme *Victorin*. — Jean-Jeanne, Mlle *Lucie Alfé*. — Mominette, Mlle *Dherblay*. — Une paysanne, Mlle *Delcy*. — Ugène, Mlle *Divonne*.

énorme plaisir : celui de nous rajeunir brusquement d'une bonne quinzaine d'années, pour le moins. Et par le temps qui court, et, qui, hélas ! court si vite, c'est déjà quelque chose, n'est-il pas vrai ?... En ce temps-là, notre ami Emile Rochard était directeur de l'Ambigu, où il jouait les pièces tirées des romans de M. Jules Mary par M. Georges Grisier. Aujourd'hui, les rôles sont renversés : c'est M. Grisier qui dirige l'Ambigu, où il monte le drame qu'a extrait M. Rochard de l'un des derniers feuilletons de M. Jules Mary... Je me borne à souhaiter à *Roule-ta-Bosse* un nombre de représentations égal à celui qu'ont obtenu *Roger-la-Honte* et le *Régiment*, et je pense qu'auteurs et directeur auront lieu de se déclarer pleinement satisfaits. Et pourquoi — non, je vous le demande ! — pourquoi la nouvelle pièce — qui, après tout, n'est rien moins qu'une pièce nouvelle — n'aurait-elle pas le brillant succès de ses aînées ? N'est-elle pas, fort heureusement, toujours la même, avec ses gros paquets d'invraisemblances, aussi délicieusement naïves, et ses célèbres types du genre, devenus désormais légendaires, comme celui du gentilhomme canaille qui exerce le métier de coureur de dot, et même au besoin d'assassin ; du saltimbanque dévoué jusqu'à la mort ; du jeune cambrioleur sympathique et repentant ; du vieux serviteur sans cesse larmoyant ; avec ses effets invariables et sûrs, portant admirablement sur les masses polaires, comme la lâche embuscade en une maison louche, la tentative d'enlèvement de la jeune orpheline élevée par une grande dame et la lutte à main

armée, où devra fatalement succomber, quand arrivera minuit, le traître enfin puni de ses noirs forfaits. Dans les bois de l'Argonne pendant la guerre de 1870 — c'est là que se passe le premier acte de la pièce — il faut voir — talentueusement personnifié par cette Hélène Reyé qui fut l'émouvant Claudinet des *Deux Gosses* — il faut voir un jeune saltimbanque de quatorze ans, Roule-ta-Bosse ou Bastien, protéger contre le froid et la faim une fille de six ans, la petite Bastienne (c'est la très gentille Bessy) qu'il a trouvée dans un ravin. Non content d'avoir sauvé Bastienne, Bastien sauve aussi, en le cachant, un sergent de francs-tireurs, le duc de Senoncourt, que poursuivent les prussiens. Et bravement, il tient tête à certain Gaspard de Mauléon qu'il a toutes raisons de haïr : n'a-t-il pas assassiné son père en coupant à moitié la corde où il devait faire ses exercices ? Et c'est ainsi qu'il s'est lâchement vengé des dédains de la femme du pauvre saltimbanque, morte, depuis lors, de chagrin. Roule-ta-Bosse ! le voici désormais seul sur terre, car la marquise de Mauléon (la tante du vil débauché) vient d'adopter la petite Bastienne et de l'enlever ainsi à son jeune protecteur. Douze ans se passent entre le prologue et le premier acte, et nous voici sur les bords de la Seine, au Point-du-Jour, dans un cabaret borgne, où se réunit, quand vient le soir, l'étrange bande de cambrioleurs que commande un certain Gargousse... Gargousse est aimé d'Hélène, la femme de chambre de la marquise de Mauléon, ainsi affiliée à la bande qui va s'adjoindre un autre précieux associé, Gaspard

de Mauléon lui-même, toujours à court d'argent : ce sera « l'homme du monde », indiquant à ses nouveaux amis les cambrioleurs les bons coups à faire : l'hôtel du duc de Senoncourt par exemple, qui peut être l'objet d'une utile opération. Mais, avant de procéder à cet honnête travail, Gargousse, pavé de beaux sentiments, s'offre une bonne action. Il se jette à la Seine pour sauver un désespéré qui allait se noyer, et le voilà retirant de l'eau un véritable monstre, le visage traversé par de rouges balafres qui le défigurent de la plus horrible façon. Ce hideux personnage n'est autre que le malheureux Roule-ta-Bosse ; il servait sur un bateau dont la chaudière a éclaté, et pour préserver l'équipage, il n'a pas craint de descendre dans la cale. Gargousse connaît ce beau trait de courage ; son père était parmi les marins du navire : il a été ainsi sauvé par Roule-ta-Bosse. C'est désormais entre ces deux hommes à la vie à la mort ! Gargousse a embauché son nouvel ami Roule-ta-Bosse, n'osant lui dire son véritable métier et lui laissant croire qu'il gérait une entreprise de déménagements. Aussi quand, en plein cambriolage de l'hôtel de Senoncourt, il s'aperçoit qu'il a été indignement trompé, Roule-ta-Bosse refuse-t-il de travailler ; ses compagnons ont réussi à s'échapper au retour inopiné des propriétaires : il reste seul, et le duc va le livrer à la justice quand il reconnaît en lui, malgré la hideur de son visage, le petit saltimbanque qui le sauva jadis des balles allemandes. Comment ne croirait-il pas à son innocence ? Il y croit si bien qu'il l'attache à sa personne. Roule-ta-Bosse se

laisse faire, car, sous le nom de M. Brusquet, homme de confiance du duc et sorcier à ses heures, il verra du moins — sans vouloir être jamais reconnu d'elle — son ancienne amie, la petite Bastienne, devenue la fiancée de M. de Senoncourt. Mais ici réapparaît le traître, Gaspard de Mauléon. Pour rompre les fiançailles de Bastienne et de M. de Senoncourt, le misérable n'a-t-il pas imaginé un audacieux coup de chantage, faisant fabriquer par un « artiste » de la bande Gargousse de fausses lettres adressées à je ne sais quel amant par la duchesse, mère du duc de Senoncourt ? Celui-ci aime mieux renoncer au mariage que de voir ainsi salir la mémoire de sa mère. Gaspard n'est pas encore satisfait : il prétend que Bastienne sera sa femme à lui, et pour arriver à ses fins, il l'attire, sous prétexte de charité à faire, dans une maison lointaine, où il la compromettra de telle sorte qu'elle sera bien forcée de l'épouser. Il a compté sans Gargousse, devenu parfait honnête homme, et qui déboulant par la cheminée, ouvre la porte à Roule-ta-Bosse délivrant encore une fois sa petite Bastienne. Une terrible lutte s'engage entre Roule-ta-Bosse et Gaspard, et vous pensez bien que ledit Gaspard y succombe, ainsi qu'il l'a amplement mérité. Mais un meurtre a été commis et le juge instruit l'affaire. Quel est le coupable ? Gargousse et Roule-ta-Bosse luttent de générosité : celui-là voulant sauver le sauveur de son père ; celui-ci voulant sauver son propre sauveur, ainsi qu'il a, d'ailleurs, sauvé tout le monde en cette pièce dont tous les personnages



passent leur temps à se sauver les uns les autres... Bastienne sauvera donc Bastien en déclarant qu'elle avait été attirée par Gaspard en un noir guet-apens, et quand le rideau baissera, nous aurons la consolation de voir à peu près terminés les malheurs de Roule-ta-Bosse, amoureux désormais sans espoir de la fiancée de son maître, mais probablement consolé dans la suite par la sœur de Gargousse aimant ce monstre à l'âme généreuse. Drame intéressant, nous l'avons dit, et curieuse mise en scène ingénieusement réglée par M. Emile Rochard. Puis, bonne, très bonne interprétation de la part de tous. M. Etiévant, infiniment attendrissant en sa belle simplicité très voulue, a fait de Roule-ta-Bossse une composition absolument remarquable. M. Villa a été la joie de la soirée dans un de ces rôles où il excelle : celui du cambrioleur, honnête et sympathique. M. Grey a doté le traître Gaspard d'une diction nette et juste... qu'on ne trouve pas toujours chez les meilleurs élèves de notre Conservatoire national de déclamation. M. Liézer s'est fait applaudir en son rôle de vieux domestique, comme M. Dervet en son curieux type de notaire acquis à la bande des voleurs. Mme Maggie Gauthier n'avait pas reparu au théâtre depuis son inoubliable création de l'*Electra* de M. Paul Milliet. C'est avec un vif plaisir que nous l'avons retrouvée élégante et distinguée, de beauté toujours charmeresse, sous les traits de l'aimable Bastienne, la jolie fiancée de M. de Senoncourt : elle avait vraiment tout ce qu'il fallait pour être la plus gracieuse duchesse de France et de Navarre...

Le directeur de l'Ambigu avait eu l'idée de fonder, le jeudi, des matinées appelées « Matinées rouges », dont la première eut lieu le 22 novembre avec le *Serment d'un Arabe*, légende en trois épisodes de M. Michel L. Sursock[1], précédée d'une conférence de M. Hugues Le Roux. Disons aussi que, sous la direction artistique de M. A. Luigini, puis, sous celle de M. Jemain, après le décès du regretté Luigini, des Matinées musicales et populaires (anciennes Matinées-Danbé) attirèrent, le mercredi, à l'Ambigu un fidèle public de dilettantes applaudissant dans des programmes anciens et modernes très heureusement éclectiques les plus distingués de nos chanteurs et instrumentistes[2].

30 DÉCEMBRE. — Première représentation de la *Môme aux beaux yeux*, drame en cinq actes de M. Pierre Decourcelle[3], — Le hasard d'une feuille de service nous avait placé ce soir devant la très charmante fille de M. Victorien Sardou, qui n'est

---

1. DISTRIBUTION. — Salma, Mme *Valdec*. — Léla, Mme *Martiny*. — Conrad, M. *Grétillat*. — Rachid, M. *Liézer*. — Nouman, M. *Dorny*. — Hanzalat, M. *Antoine*. — Hilal, M. *Charmy*. — Un officier, M. *Harry*. — Le bourreau, M. *Bénard*. — Kaïs, M. *Thomin*.

2. — Le 30 octobre au matin, les amis de Jules Danbé se rendaient au cimetière du Père Lachaise, où était inauguré, sur la tombe de l'ancien chef d'orchestre de l'Opéra-Comique, un buste exécuté par les soins de la Société des Matinées-Danbé et dû au ciseau du sculpteur Récipon.

3. DISTRIBUTION. — La Môme, Madeleine Nerville, Mlle *Vera Sergine*. — Mme Nerville mère, Mme *Aimée Tessandier*. — Emilienne, Mlle *Noris*. — Florestine, Mlle *Suz. Desroches*. — Jenny, Mlle *Dherblay*. — Alice Darbelles, Mlle *Divonne*. — Le petit Julien, Mlle *Bessy*. — Le petit Bernard, Mlle *Duval*. — Raymond Darbelles, M. *André Calmettes*. — Honoré Bonnefoy, dit Ciboulot, M. *Decori*. — Victor Fermont, M. *Janvier*. — Nerville, M. *Caillard*. — Jacques Roquevaire, M. *Grey*. — Herzélius, M. *Liézer*. — Bernard Nerville, M. *Gabriel Rozery*. — Robiche, M. *Champdor*. — Julien Fermont, M. *Antoine*. — Pascal, M. *Dervet*. — Justin, M. *Harry*.

autre que la jeune femme de M. Robert de Flers, l'heureux auteur de *Miquette*. Depuis huit jours, nous disait-elle, elle avait manifesté le désir d'être à l'Ambigu dès l'heure exacte où se lèverait le rideau sur la première scène de la *Môme aux beaux yeux*. Niez donc la puissance de l'atavisme en cette jolie spectatrice aimant le drame, au point de n'en vouloir perdre une bouchée !... Il faut, certes, une attention soutenue pour suivre en ses nombreuses et abracadabrantes péripéties l'histoire invraisemblable et compliquée que nous conte M. Pierre Decourcelle, mais c'est merveille de voir comme tout cela apparaît radieusement clair, et même étonnamment logique, à qui veut bien écouter de ses deux oreilles. Nous nous sommes donc donné tout entier à cet intéressant roman-feuilleton mis à la scène en huit tableaux très pittoresques et très poignants, et nous y avons pris un plaisir extrême. Le drame découle — c'est le postulat — de la ressemblance extraordinaire de deux femmes. Une habituée des Folies-Bergère, connue sous le nom de la Môme aux beaux yeux, est le portrait frappant de Mme Madeleine Nerville, dont elle est d'ailleurs (sans que personne ne s'en doute) la sœur naturelle ; on se ressemble de plus loin, me direz-vous... Nerville, le mari de Madeleine, est un agent de change qui a fait de mauvaises affaires : cela arrive, n'est-il pas vrai ? Ruiné, il paie ses créanciers ; puis, avec l'argent qui lui reste, il se décide à s'expatrier et à tenter la chance en Amérique, où il emmène... la Môme aux beaux yeux, pourquoi ? dans le but de la « régénérer ». Or, les

amis — et quels amis! — de la Môme ont appris qu'il y avait un beau coup à faire. Ils attirent Nerville dans le plus noir guet-apens et le laissent, à moitié mort, sur les rails de la ligne de Mulhouse, où le rapide ne pourra que l'achever. La Môme, enfermée par les assassins, baîllonnée au fond d'une cave, parvient à se dégager et court chercher le docteur Darbelles, l'intime ami de Nerville. Mais sont-ce les suites des émotions qu'elle a éprouvées, elle n'arrive que pour mourir d'une embolie, aux pieds du docteur. Devant cette morte ressemblant si fort à Madeleine Nerville — à Madeleine Nerville qu'il aime depuis des années — l'audacieux docteur est pris d'une folie : il chloroformera Mme Nerville et la portera chez lui tout endormie, tandis que, dans le lit de Mme Nerville, il mettra le cadavre de la Môme. Et les choses se passent de telle façon que le lendemain Madeleine, éveillée de son sommeil léthargique, pourra voir d'une fenêtre son propre enterrement. Avouez que la scène n'est pas banale! Etonnée — on le serait à moins — Madeleine a voulu protester; mais le docteur qui a fait les faux nécessaires à l'enterrement, et mérité les galères, se tuerait si elle le dénonçait. Elle se tait donc et devient Mme Darbelles. Dix-huit ans se passent, et en dix-huit ans, suivant le titre du tableau qui ouvre la seconde partie du drame, « les fleurs poussent et les enfants grandissent »... Le petit garçon de Nerville est devenu un gentil saint-cyrien. Darbelles a une fille bonne à marier. Deux maris se présentent : l'un, sur le point d'être agréé, est le fils de la Môme. « Union

impossible ! il y aurait inceste ! » s'écrie Jacques Roquevaire, l'un des assassins de Nerville qui, déterminé à faire chanter les Darbelles, déclare vouloir épouser pour son propre compte la fille du docteur. Comment tout cela finirait-il, sans le retour de Nerville, que le rapide de Mulhouse n'a pas écrasé — le train avait du retard ! — mais que les papiers mis dans sa poche ont fait envoyer au bagne aux lieu et place du forçat Roquevaire ? Sans le retour de Nerville, dis-je, qui se croyait veuf et apprend que sa situation est bien plus extraordinaire ! Son ami lui a pris sa femme, vous le savez, et en a fait la Môme. Môme elle est et Môme elle restera, même après que Darbelles aura reçu le coup de revolver de l'infâme Jacques Roquevaire... — Avez-vous compris ? — Pas un mot ! — Cela ne me surprend en aucune façon : est-ce que ces choses-là se racontent en *cinq sec* ?... Il fallait voir la pièce pour tout comprendre, que dis-je, pour admirer la rare adresse de M. Pierre Decourcelle digne héritier, vraiment, de son oncle Adolphe D'Ennery, et triomphant de nouveau sur ces planches de l'Ambigu, qui retentissent encore du long succès de l'*As de trèfle*, de *Gigolette* et des *Deux Gosses*. Un drame où l'intérêt ne languit pas un seul instant ; d'ingénieux décors, comme celui du « Rapide de Mulhouse » qui est à lui seul un clou de première grandeur, et une troupe d'élite : savez-vous qu'auteur et directeur s'étaient ainsi unis pour nous donner là de fort jolies étrennes. Aussi remercions-nous comme ils le méritaient MM. Decourcelle et Grisier, et offrions-nous aux remar-

quables interprètes de la *Môme aux beaux yeux* nos meilleurs compliments. Mlle Sergine avait joué, non seulement avec infiniment d'intelligence, mais avec une véritable puissance le double rôle de Madeleine Nerville et de la Môme. Ah ! la mère admirable acclamée par toute la salle émue et touchée qu'était Mme Tessandier ! Oh ! que M. Louis Decori était donc amusant sous les traits d'Honoré Bonnefoy, dit Ciboulot, assassin bourgeois, d'une fantaisie délicieuse ! Et puis, les études conservatoriennes ont du bon, paraît-il : au succès de Mlle Sergine (premier prix de tragédie) il fallait ajouter celui de M. Grey — ou Grétillat — de très belle diction, vraiment, dans le bandit Jacques Roquevaire. M. Caillard était un Nerville plein de conviction, et M. Janvier s'acquittait on ne peut mieux d'un rôle secondaire. Seul, M. André Calmettes nous avait paru rendre un peu bien froidement la « folie d'amour » du docteur Darbelles...

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
La Grande famille, pièce	6	»	75
**Pour sa patrie !* pièce	5	2 mars	6
Le Tour du Monde d'un enfant de Paris, pièce	12 t.	9 mars	26
**La Tourmente*, pièce	4	30 mars	8
La Goualeuse, drame	5 a. 7 t.	12 avril	29
Roule-ta-Bosse, pièce	6	11 mai	264
**La Môme aux beaux yeux*, drame	5	30 déc.	2

THÉATRE DES NOUVEAUTÉS[1]

Quatre pièces inédites : *La Petite Madame Dubois*, de MM. Paul Gavault et Jean Lahaix ; *Irrésistible !* de M. Auguste Germain, *Le Mari de Loulou*, de MM. Maurice Soulié et Henry de Gorsse ; *Vous n'avez rien à déclarer ?* de MM. Maurice Hennequin et Pierre Veber, constitueront, avec la reprise de la *Dame de chez Maxim* et les représentations de *Florette et Patapon*, le répertoire de l'année 1906.

19 JANVIER. — Première représentation de la *Petite Madame Dubois*, pièce en trois actes de MM. Paul Gavault et Jean Lahaix[2]. — Pourquoi le beau Jardy — un beau de cinquante ans — qui était allé à Soissons voir son ami Dubois, y est-il resté quinze jours, trois semaines même ?... C'est que, faisant une cour en règle à « la petite Mme Dubois », il s'est rendu compte que, si cette jolie femme lui résiste, c'est qu'un autre est venu avant lui, et cet autre est l'élégant Gerbier, arrivant justement de Paris le soir même, sous prétexte

1. — Directeur : M. Micheau ; Secrétaire général : M. Lionel Meyer.

2. DISTRIBUTION. — Dubois, M, *Germain*. — Théodore, M. *Torin*. — Jardy, M. *Colombey*. — Gerbier, M. *Rosenberg*. — Balivet, M. *Landrin*. — Saboureau, M. *Gaillard*. — Jefque, M. *Paul Ardot*. — Eve, Mlle *Cassive*. — Elodie, Mme *Rosine Maurel*. — Hortense, Mlle *S. Piernold*. — Julie, Mlle *Sandraz*.

d'assister au bal du sous-préfet. Jardy se trompe pourtant : M. Gerbier n'est encore qu'un ami pour l'honnête Mme Dubois, bien résolue à rester fidèle au mari qu'elle n'aime pas. Si seulement elle pouvait obtenir le divorce ! C'est avec joie qu'elle épouserait Gerbier qu'elle adore... Pour l'obtenir, le tant désiré divorce, elle trouve un moyen infaillible : celui de s'enfuir du domicile conjugal, emmenant avec elle la bonne tante Elodie, tout affolée à l'idée de rompre ainsi brusquement avec de provinciales habitudes, vieilles de cinquante-sept ans. Et voilà nos deux femmes courant le monde pendant six mois... jusqu'au moment où leur parvient en Suisse l'annonce d'un ravissant petit appartement vacant à Paris, boulevard Suchet. Mme Dubois s'y installe vite, attendant Gerbier, bien heureux sans doute d'apprendre que, le divorce étant enfin prononcé, il est à la veille de « voir couronner sa flamme ». Mais il s'en faut du tout au tout que les choses tournent aussi gentiment que le prévoyait Mme Dubois. Gerbier apparaît plus que froid : ne croit-il pas à l'existence — si invraisemblable pourtant ! — d'un rival préféré en la personne du grotesque cousin Théodore qui, par une fatale coïncidence, quittait Soissons dans le but d'échapper à la férule de son oncle, le jour où Mme Dubois prenait elle-même la poudre d'escampette... Puis, lorsque Gerbier est convaincu de son erreur, c'est maintenant Dubois qui met des bâtons dans les roues par son refus inopiné de signifier à sa femme le jugement de divorce. Alors il n'y a rien de fait, et tout est à recommencer....

Pourquoi, direz-vous, Dubois a-t-il ainsi brusquement changé d'idée ? C'est que, s'étant consolé du départ de sa femme en prenant pour amie un aimable trottin qui a la hantise du mariage, notre homme veut à tout prix éviter le ridicule d'être une seconde fois ce qu'il croit avoir été déjà une première fois... Et comme, ayant découvert son adresse, en plein Paris, M[me] Dubois est venue « se charger » elle-même, sans pouvoir l'amener à la signification du jugement, elle saura bientôt, beaucoup plus aisément, lui prouver qu'elle est restée — ce que nous savions tous — la plus honnête des femmes... Dès lors, rien ne s'opposant plus au divorce, Gerbier épousera « celle qu'il aime », et Jardy aura, dans le petit trottin promu au mariage, une juste compensation. — « Attendez, lui avait promis M[lle] Hortense, que je sois M[me] Dubois ». Cet énoncé, forcément trop bref et infiniment trop sec, ne saurait à aucun degré vous procurer l'illusion de la très jolie comédie-bouffe que nous venons de chaleureusement applaudir. Jamais M. Paul Gavault ne se montra ni plus habile, ni plus spirituel ; jamais, croyons-nous, il ne déploya plus de finesse et plus d'ingéniosité qu'en ces trois actes emplis de rebondissantes péripéties, toutes plus amusantes les unes que les autres. Et comme avec ensemble a donné l'excellente troupe des Nouveautés, à laquelle se joignait très heureusement pour la circonstance, sous les traits du séduisant Gerbier, M. Rozenberg, souvent apprécié dans la « compagnie » de Coquelin ! La belle Eve Dubois aux cheveux d'or, c'est M[lle] Ar-

mande Cassive, devenant comédienne à vue d'œil. Dubois, c'est M. Germain, toujours si comique; Jardy, c'est M. Colombey, toujours fort adroit. Le cousin Théodore — dont la langue est si cruellement rebelle à la prononciation des S — c'est Torin, la joie du public... Et il ne faut certes oublier, ni Mme Rosine Maurel, très divertissante Elodie, ni Mlle Sarah Piernold, de vérité piquante en habile et pratique trottin; ni non plus M. Paul Ardot, violemment drôle sous la livrée d'un domestique belge, dont le type, quelque peu connu à la scène, produit encore son effet...

6 MARS. — Première représentation d'*Irrésistible* ! pièce en quatre actes de M. Auguste Germain[1]. — Après avoir doublé avec *Fred*, au théâtre Molière, le fameux cap de la centième, M. Auguste Germain nous donnait aux Nouveautés une pièce fort agréable, mâtinée de comédie et de vaudeville. On sent que l'acte qu'il a au répertoire de la Comédie-Française, le *Bonheur qui passe*, l'oblige, même dans la farce, à une certaine tenue, et cette préoccupation nous a valu, au presque dénouement d'*Irrésistible*, une scène tout à fait jolie. L'auteur met aux prises, une fois de plus, un gendre avec sa belle-mère, mais d'une façon suffisamment renouvelée. Mme Martois, ne se console pas de ce que sa fille Antoinette ait épousé le

---

1. DISTRIBUTION. — Robert d'Ayrac, M. *Noblet*. – Martois, M. *Colombey*. — Prince de Tresmes, M. *André Simon*. — Marc de Vandel, M. *Rozemberg*. — Régimbet, M. *Landrin*. — Quercy, M. *Barnier*. — Un domestique, M. *Prosper*. — Mme Martois, Mme *Marie Magnier*. — Antoinette d'Ayrac, Mlle *Suzanne Carlix*. — Hedwige de Tresmes, Mlle *Félyne*. — Zoé, Mlle *Jenny Morgan*.

commandant Robert d'Ayrac qui frise la quarantaine, de préférence au jeune capitaine de Vandel. Et au fond, elle se mêle de ce qui ne la regarde pas, car Antoinette adore son mari. Elle met donc tout en œuvre pour les séparer, emmène sa fille à la campagne, surveille son gendre au cours de ses brèves visites au point de ne pas leur laisser même une seule minute de tête-à-tête. Oh! qu'elle joue là un jeu dangereux!... Malgré sa moustache grisonnante, Robert d'Ayrac a fort bon air, tellement que la femme de chambre se découvre un faible pour lui. Il résiste bien aux amours ancillaires, mais il n'est pas de bois et ayant sauvé du péril d'un cheval emporté la resplendissante princesse Edwige de Tresmes, il ne peut résister aux avances de cette nouvelle conquête et se console de l'absence de sa femme pendant une heure entre ses bras. A la suite d'une série de gaffes et d'indiscrétions, l'imprudente belle-maman apprend tout, et qu'elle possède un gendre obstinément, fatalement séduisant, et qu'elle a agi, elle, femme d'expérience, comme une petite linotte. Ici, la scène délicate dont je vous parlais plus haut, entre Antoinette d'Ayrac et la princesse de Tresmes. L'épouse fait comprendre à la maîtresse qu'elle n'ignore point que son mari fut son amant d'une heure, mais qu'elle ne lui en veut pas, puisqu'il a choisi, en somme, pour se distraire un moment, une femme jeune, belle et bien née. La princesse, spirituellement persiflée, demeure penaude, et les époux d'Ayrac, bénis par la belle-mère repentante, auront beaucoup d'en-

fants. Mme Marie Magnier, belle-mère idéale et terrible, M. Noblet, infiniment élégant, Mlle Félyne, princesse plus que belle, et Mlle Carlix, épouse amoureuse et fine, ont vaillamment combattu. Et il serait injuste d'oublier MM. Rozemberg et Landrin dans des rôles assez malaisés à tenir. M. André Simon, prêté par les Variétés, a dessiné avec habileté une amusante silhouette de prince de Tresmes, fat et béat. M. Numès parfait à son habitude, M. Pierre Achard, distingué, Mlle Preyle, comiquement cynique, et Mlle Marguerite Lavigne, excellente en bonne entretenue par son maître, donnaient à ce vaudeville la note moderne qu'il fallait.

21 MARS. — Reprise de la *Dame de chez Maxim*, pièce en trois actes de M. Georges Feydeau[1]. — Les dernières « nouveautés » du théâtre qui porte ce nom n'ayant pas donné ce qu'on attendait d'elles, nous avons eu, grâce à l'heureuse réconciliation du directeur et de l'auteur, une brillante reprise de la *Dame de chez Maxim*, l'un des plus grands succès, — le plus grand succès peut-être — de l'endroit. Et M. Georges

2. DISTRIBUTION. — Lucien Petypon, M. *Germain*. — Le Duc, M. *Torin*. — Montgicourt, M. *Colombey*. — Petypon du Grelé, M. *Landrin*. — Le balayeur, M. *Lauret*. — Maroillier, M. *Bélières*. — Etienne, M. *P. Ardot*. — Varlin, M. *Gaillard*. — L'abbé Chanteau, M. *Véret*. — Chamerot, M. *Féret*. — Emile, M. *Brunot*. — Sauvarel, M. *Marche*. — Guérissac, M. *Melrac*. — Vidauban, M. *Berty*. — La Môme Crevette, Mlle *Cassive*. — Mme Petypon, Mme *Rosine Maurel*. — La duchesse de Valmonté, Mlle *Chandora*. — Mme Hautignol, Mlle *Florian*. — Mme Vidauban, Mlle *S. Vallier*. — Mme Claux, Mlle *Jenny Morgan*. — Clémentine, Mlle *Jeanne Henry*. — Mme Sauvarel, Mlle *Gallet*. — Mme Ponant, Mlle *Brunel*. — Mme Virette, Mlle *Corley*. — La baronne, Mlle *Sarlat*. — Mme Tournois, Mlle *Lizerolle*.

Feydeau a pu s'offrir cette rare satisfaction de triompher en même temps, dans deux genres différents : au Vaudeville, avec la fine comédie du *Bourgeon* ; aux Nouveautés, avec la joyeuse bouffonnerie que vous savez... Il ne s'agit ici, sans doute, que d'une œuvre burlesque dont le but est d'exciter l'hilarité ; mais cette hilarité ne s'arrête guère du lever au baisser du rideau, avec des reprises et des rebondissements imprévus. Ces effets de comique étonnant, l'auteur les distille avec un tour de main d'habileté singulière, avec une maîtrise incomparable. Mieux encore, il y a, dans son procédé, un grand sens d'observation. Chez lui, la comédie vraie se trouve faire les « basses » de l'action ultra-bouffonne qu'elle soutient et qu'elle accompagne. Quant à l'esprit — et certes il y en a, — il n'est pas quintessencié, conquis à la sueur du cerveau, il vient à sa place, tout naturellement, en « mots de situation ». N'est-ce pas, d'ailleurs, sa forme la meilleure au théâtre, où il devient alors de la bonne humeur, à la grande joie du spectateur qui se l'assimile sans travail comme un aliment de facile digestion ? Nous avons tous ri comme autrefois, bien que nous n'ayons plus les surprises du premier soir. L'interprétation est de tout premier ordre avec les créateurs d'il y a sept ans. C'est Germain, tout à fait curieux dans le docteur Petypon, où il a des ahurissements d'une si belle vérité, des effets réflexes, des effarements de mimique étranges, d'exquises résignations de bonhomie philosophique. C'est le brave Landrin qui, depuis longtemps déjà,

a hérité du rôle du général, où le fin comédien Tarride, — le Glatigny d'aujourd'hui, — réalisait si bien ce problème, délicat et nécessaire, d'être un militaire comique sans être un soldat ridicule. C'est Torin, de drôlerie irrisistible dans le jeune duc. C'est Colombey, qui a pris sur nature et découpé avec art le rôle du chirurgien Mongicourt. C'est Mme Maurel, duègne parfaite, et pour ainsi dire classique, heureusement restée en la possession du personnage de Gabrielle Petypon, où elle est infiniment divertissante. J'ai gardé pour la bonne bouche Mlle Cassive, à qui le rôle de la Môme Crevette va comme un gant. Elle le joue par-dessous la jambe, c'est le cas de le dire. — Eh allez donc ! c'est pas mon père ! — et n'y a guère ajouté qu'un mot — un mot un peu vif, il est vrai, en ses cinq lettres — mais elle le dit si bien ! Eh si, à l'issue de la farandole, elle montre son derrière au public, je vous assure que le public ne s'en plaint pas, le trouvant, très bon à voir...

3 AVRIL. — 600e représentation de la *Dame de chez Maxim*.

26 MAI. — Première représentation du *Mari de Loulou*, pièce en trois actes de MM. Maurice Soulié et Henry de Gorsse[1]. — Loulou de Croix-

1. DISTRIBUTION. — Vicomte Prunier, M. *Germain*. — Albert Mérivel, M. *Torin*. — Herbelot, M. *Colombey*. — Me Camus, M. *Landrin*. — Jérôme, M. *Lauret*. — Camille, M. *Barnier*. — Machu, M. *Prosper*. — Balthazar, M. *Roger*. — Tamponin, M. *Nybel*. — Loulou de Croix-Marie, Mlle *Mylo d'Arcylle*. — Simone Herbelot, Mlle *Sandry*. — Mme Caillebotte, Mme *Jenny Rose*. — Virginie, Mme *Gense*. — Mme Morillon, Mlle *De Salle*. — Mme Planquet, Mme *Lefrançois*. — Julie, Mlle *Brunel*.

Au cours du mois de juin le rôle de Loulou sera repris, non sans grâce et sans entrain, par Mlle Léone Devimeur.

Marie est une jeune provinciale, un peu loufoque, qui grille de l'envie de faire du théâtre. Ses parents ne sauraient s'opposer à son irrésistible vocation, par l'excellente raison qu'ils sont morts. Mais il reste à notre riche orpheline une vieille tante, éperdûment imbue de préjugés bourgeois, et c'est pour échapper à ses foudres qu'elle a résolu de se marier dans les conditions les plus bizarres : un gentilhomme à la côte, déniché dans une vague agence, le vicomte Prunier, a accepté de l'épouser moyennant finances, et de la rendre chastement à sa solitude dès le soir de ses noces. Pourquoi faut-il que, dans l'auberge normande où doivent se voir pour la première fois, avant de se rendre à la mairie d'Yerville, les futurs conjoints, pourquoi faut-il que Loulou rencontre une de ses bonnes amies de pension, Simone Herbelot, en train de courir les routes en auto avec son cousin Albert Mérivel, pendant que son mari n'y est pas? Méfiez-vous, mesdames, des maris « qui n'y sont pas » et qui reviennent toujours au moment où personne ne les attend... Du train, qui le ramenait en sa villa d'Etretat, le docteur Herbelot a aperçu l'auto criminelle, il a fait jouer la sonnette d'alarme, il a sauté du wagon, et le voilà courant à travers champs et surgissant tout à coup!... Que fera Loulou pour sauver Simone? Elle lui prêtera sa robe et son voile de mariée, et c'est sous ce voile impénétrable qu'elle se présentera devant le fonctionnaire municipal. Herbelot lui-même, qui, pour parer à une absence, a servi de second témoin, n'y verra que du feu... Herbelot, c'est possible; mais il

n'en va pas de même du vicomte Prunier qui a pu voir, un instant découvert, le délicieux visage de la mariée avant qu'elle ne soit brusquement enlevée en auto, au sortir de la mairie. Pendant qu'Albert ramenait chez elle Mme Herbelot, désormais guérie de toute aventure extra-conjugale, l'intrépide vicomte se jurait, lui, de retrouver coûte que coûte la fugitive Loulou. Et comment à Paris, chez le docteur — toujours absent, et toujours aussi revenant à brûle-pourpoint — le mari de Loulou prend-il Mme Herbelot pour Loulou — Loulou, dont il exige, avant de disparaître à jamais, une heure de bonheur? Et comment Loulou — devenue Floriane de Giverny, l'étoile de la *Casserole* de Montmartre, — sauve-t-elle, une fois encore, son amie Simone, en mettant lestement à sa place, à la faveur de la nuit obscure, son habilleuse Virginie, constamment prête pour l'amour?... Tout cela, c'est l'affaire des deux derniers actes, parfois un peu laborieux, mais en somme, très suffisamment amusants, de la pièce de MM. Maurice Soulié et Henri de Gorsse. De toute leur verve joyeuse, MM. Germain et Torin contribuaient à cet amusement, auquel n'avaient certes pas nui non plus Mmes Mylo d'Arcylle et Sandry, aussi adroites que jolies sous les traits de Loulou (on y eût rêvé l'exubérante Cassive), et de Simone Herbelot.

C'est avec *Florette et Patapon*, reprise le 18 juillet, que les Nouveautés fermaient leurs portes le 31 juillet. C'est avec la cent-dix-huitième représentation de cette même pièce de M. Mau-

rice Hennequin et Pierre Veber [1] qu'elles rouvraient le 10 septembre.

6 OCTOBRE. — Première représentation de *Vous n'avez rien à déclarer?* pièce en trois actes de MM. Maurice Hennequin et Pierre Veber [2]. — Vous rappelez-vous la *Sensitive*, « Laure, ma chère Laure, enfin, nous voilà seuls ! », la *Sensitive* de feu Labiche ?... Elle contient, très discrètement traitée, selon les usages du bon vieux temps, l'idée qu'ont développée, avec les rudes piments d'aujourd'hui, MM. Maurice Hennequin et Pierre Veber, les habiles auteurs de la très grivoise et très scabreuse, mais si vraiment désopilante comédie-vaudeville représentée sous ce titre déjà alléchant, *Vous n'avez rien à déclarer?* Content d'avoir épousé, après six mois d'une cour assidue, la gentille Paulette Dupont — la fille de M. Dupont, juge au tribunal de la Seine — le vicomte de Trivelin est parti pour Bruxelles, aussitôt après la cérémonie : c'est le classique voyage de noces. Et comme on a eu la délicatesse de laisser les jeunes

1. — Jouée par MM. *Germain, Torin, Colombey, Landrin, Ardot*; Mmes *Gromier, Devimeur, Jenny Rose.*

2. DISTRIBUTION. — Zézé, Mlle *Del Baye.* — Mme Dupont, Mme *R. Maurel.* — Paulette, Mlle *Bernou.* — Mariette, Mlle *Gromier.* — Lise, Mlle *Damis.* — Ernestine, Mlle *Leroy.* — Dupont, M. *Germain.* — La Baule, M. *Torin.* — De Trivelin, M. *Prince.* — Couzan, M. *Colombey.* — Frontignac, M. *Landrin.* — Le prix de Rome, M. *Gaillard.* — Des Barbettes, M. *Déan.* — Un commissaire, M. *Lauret.*

Dans les premiers jours du mois de novembre, M. Rozemberg reprenait le rôle de Trivelin, aux lieu et place de M. Prince, rappelé par les Variétés.

A partir du 30 octobre, *Vous n'avez rien à déclarer?* était précédé d'une comédie en un acte de M. Auguste Germain, intitulée : *A l'abordage !*

mariés seuls dans leur compartiment, Trivelin veut profiter de l'occasion pour dire à sa femme combien il l'aime... Mais voilà qu'à l'instant où il se montre le plus naturellement empressé, la porte du wagon s'ouvre brusquement : — « Vous n'avez rien à déclarer ? » clame un douanier... C'en est fait, désormais, de sa belle éloquence : il a perdu le fil de son discours, et ne le retrouvera jamais plus depuis lors. Toujours, au moment psychologique, il voit apparaître le douanier — c'est la fâcheuse hallucination — qui prononce la phrase sacramentelle et l'empêche d'aboutir au résultat tant souhaité. Jugez de la fureur des parents qui escomptaient déjà la naissance de plusieurs petits-fils et qui apprennent que Paulette ignore encore le grand mystère, redoutable et délicieux... Si dans trois jours Trivelin n'a pas recouvré la parole, ils lui reprendront leur fille au moyen d'un bon divorce (le motif est valable), et la donneront au jeune Labaule qui déjà l'avait demandée en mariage. Infortuné Trivelin, d'autant plus incapable de retrouver « l'orgueil de soi-même » suivant sa pittoresque expression, que cette fois il a affaire à ce mauvais farceur de Labaule jouant — tel le spectre de Banco — le personnage du douanier qui surgit toutes les fois qu'il se croit vainqueur de son stupide mutisme. Alors Trivelin, désespéré, n'a qu'une ressource : aller voir une de ces femmes qui... une de ces femmes que... une de ces femmes... dont la sage expérience, en ces sortes de choses, l'aidera à changer en une brillante victoire ses défaites successives. Et voici

l'acte chez la cocotte. Uue trés originale cocotte, d'ailleurs, cette Zézé se donnant comme artiste peintre, et dont un ancien prix de Rome fait les tableaux qu'elle vend le plus cher possible aux imbéciles qui fréquentent chez elle, sous les noms de Watteau, de Fragonard ou de Vélasquez... Fragonard, c'est son ancien amant Labaule ; Vélasquez, c'est Dupont, l'austère magistrat Dupont, son amant actuel ; et Watteau, ce sera l'élève Trivelin dont elle est, ma foi ! très férue. C'est dire qu'on les retrouvera tous chez Zézé, et tous en... caleçon, s'il vous plaît, car, comme dans le *Fil à la patte* de Georges Feydeau, ils s'empruntent mutuellement leurs vêtements, mais ils le font si drôlement, sous la menace successive d'un revolver figuré par un simple étui à pipe, que la salle s'est pâmée de rire, et que le rideau s'est abaissé, à la fin du second acte, sur l'un des plus bruyants succès de l'heureux théâtre des Nouveautés, dont le répertoire est déjà si riche en joyeuses farces de même acabit. Devons-nous ajouter que tout s'arrange — Capus l'a dit avant nous — que, galamment remis en bonne voie et justement délivré du spectre du douanier, Trivelin initie sa chère femme au divin mystère, au nez et à la barbe de Labaule, dûment giflé par tous, y compris le légitime mari de Zézé, marchand de chameaux en Orient, heureux de pincer sa femme en un flagrant délit qui lui permettra le divorce tant désiré... La pièce est follement drôle... Avons-nous encore quelque chose à déclarer ?... Oui, certes ; elle est jouée avec la fantaisie qui lui convient par ce trio d'ineffables

bouffons qui s'appellent Germain, Torin et Prince. Joignez-leur une duègne idéale, Mme Rosine Maurel, et une débutante Mlle Paulette Del Baye, qui n'a sans doute pas l'autorité d'une Cassive, mais qui est bien adroite et bien jolie. C'est avec la joyeuse pièce de MM. Hennequin et Veber, dont auteurs, directeur et interprètes fêtaient dans l'intimité la centième représentation, que se terminait l'année des Nouveautés, résumée par le tableau que voici :

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
Florette et Patapon, pièce	3	»	64
Monsieur l'Adjoint, pièce	1	»	138
**La Petite Mme Dubois*, pièce	3	19 janv.	50
**Irrésistible !* pièce	4	6 mars	15
**La Niaise*, comédie	1	7 mars	49
La Dame de chez Maxim, pièce	3	21 mars	76
**Le Mari de Loulou*, pièce	3	26 mai	59
**Vous n'avez rien à déclarer ?* pièce	3	6 octob.	100
**A l'abordage !* comédie	1	30 oct.	73

THÉATRE DE L'ATHÉNÉE [1]

Triplepatte tiendra l'affiche pour ainsi dire toute l'année. C'est avec la très amusante fantaisie de MM. Tristan Bernard et André Godfernaux que le théâtre fermait ses portes le 30 juillet [2]. C'est avec elle qu'il les rouvrait le 15 septembre [3]. Depuis longtemps déjà, le succès a élu domicile à l'Athénée, et cette fois encore, il ne paraît pas vouloir déménager : M. Abel Deval n'a-t-il pas convié la critique à la 301me représentation de *Triplepatte*. Rien de plus joli — on l'a dit — de plus original et de plus joyeusement observé que cette fine comédie, peuplée de personnages dont chacun est un type. Et comme tout ce monde papote et jacasse ! Les répliques éclatent, inattendues, doucement ironiques ou gaiement formulées ;

1. — Directeur : M. Abel Deval ; Administrateur : M. Eugène Damoye ; Secrétaire-général : M. Paul Largy.

2. —Le théâtre avait fait relâche le 20 mai — au lendemain même de la 200me représentation — en raison des obsèques d'un des auteurs de la pièce, M. André Godfernaux.

3. — Une matinée extraordinaire au bénéfice du monument de Corneille avait eu lieu le 7 février, précédée d'une excellente conférence de M. Camille Le Senne, et comprenant un brillant programme, composé du 4me acte d'*Horace*, avec M. Albert Lambert fils et Mme Segond-Weber, du 3me acte de *Psyché*, avec Mlles Ventura, Taillade et Didier; de la scène des bavardes du *Mercure galant*, jouée par Mmes Descorval et Claude Ritter, et d'un très attrayant intermède.

savoureuses toujours. C'est d'un art accompli, à ce point subtil que l'agrément de la forme masque d'une façon charmante le peu de consistance du fond. Nous avons donc revu avec le plus vif plaisir cette pièce d'allure si spirituellement parisienne, et applaudi les excellents comédiens qui lui ont donné la vie et le mouvement. M. Lefaur personnifie avec beaucoup d'adresse, de simplicité et de vraisemblance le « pacifique » Robert de Houdan (c'est Triplepatte) que grimaçait et caricaturait M. Levesque. Sans faire oublier la finesse et la joliesse de Mlle Diéterle, à qui le rôle convenait mieux, Mlle Duluc a de la grâce en demoiselle qui voudrait bien ne pas se marier. Mlle Augustine Leriche est, elle, une enragée « marieuse » fringante et plaisante au possible. Et il fallait voir minauder, la bouche en cœur, avec des manières de parvenue singulièrement réjouissantes, Mme Caumont, sous les traits de Mme Herbelier, l'enragée marieuse...

28 NOVEMBRE. — Première représentation de la *Ponette*, comédie en quatre actes de MM. Louis Artus et Paul Fuchs[1]. — Blanche — surnommée

---

3. DISTRIBUTION. — Carpezat, M. *Bullier*. — Pierre Martin, M. *Monteaux*. — Bonafous, M. *Leubas*. — Bob, M. *Lefaur*. — Baron Léoni, M. *Bressol*. — Peters, M. *Clément*. — Westmann, M. *Valin-Bauer*. — Wilson, M. *Nérac*. — Sam, M. *Gandera*. — Baptiste, M. *Louis Sance*. — Alfred, M. *Barcet*. — Marquis de Chussets, M. *Lebreton*. — Le comte, M. *Rieux*. — Brangt, M. *Hermann*. — Le facteur, M. *Brial*. — L'inspecteur de police, M. *Jonnot*. — L'employé du mutuel, M. *Mathieu*. — Premier distributeur, M. *Mayer*. — Deuxième distributeur, M. *Bernat*. — Madame Martin, Mme *Judic*. — Blanche, Mlle *Diéterle*. — Chonchon, Mlle *Templey*. — Rosalie, Mme *Caumont*. — Ida, Mlle *Prince*. — La comtesse, Mlle *Reynal*. — Luce, Mlle *Barat*. — Sazy, Mlle *Cavaletti*. — Princesse Machinoff, Mlle *Dartigny*. — Spencer, Mlle *Vermel*. — Jane d'Es-

[redacted]

« la Ponette » est la fille, d'assez libre allure, d'un bookmaker, Carpezat. Elle est venue, en convalescence, passer plusieurs mois à la campagne chez une sœur de sa défunte mère, Mme Martin, rigide provinciale un peu arriérée, et y rencontre son cousin, Pierre, un aimable officier d'artillerie. sorti de l'Ecole Polytechnique. Les deux jeunes gens s'éprennent, l'un de l'autre : c'était fatal... Mais, bien que Pierre ait le vif désir d'épouser sa cousine, le mariage n'ira pas tout seul... Mme Martin ne commence-t-elle pas par mettre à la porte de chez elle son beau-frère, qui a commis la faute de lui amener des amis et même des amies, dont le genre ne saurait lui plaire. La fille suit son père, naturellement, et Pierre Martin part derrière elle, donnant sa démission d'officier et croyant faire fortune, aux courses, au moyen d'une martingale de son invention. Et voilà qu'il perd son petit capital, et s'endette gravement. Alors Blanche, qui l'avait d'ailleurs repoussé, se donne librement à lui. Elle lui communiquera tous ses tuyaux, mais elle a compté sans une bande d'escrocs qui, substituant à un « toquart » — c'est le terme du métier, n'est-ce pas ? — un excellent cheval qui gagne le prix, raflent tous les enjeux. Pierre est ruiné ; il se tuerait sans la Ponette qui passe la nuit avec lui pour l'en empêcher. Carpezat restituera — je voudrais bien savoir comment — tout l'argent volé,

---

peuil, Mlle *Gravil.* — Lola, Mlle *Leduc.* — Riquette, Mlle *Marvillère.* — Maggie, Mlle *Veryan.* — Liline, Mlle *Duplessis.*

Il y avait exactement un an, jour de cette première de la *Ponette,* que *Triplepatte* paraissait sur l'affiche de l'Athénée.

et Pierre épousera, enfin, et avec le consentement de sa mère, cette fois, celle qu'il adore et qui l'aime, vous avez vu à quel point... Mlle Diéterle — ô les rapides et superbes progrès! — a joué, avec une force dramatique que nous ne soupçonnions guère en la délicieuse Riquiqui du *Nouveau Jeu*, les scènes émouvantes, et un peu pénibles, du quatrième acte, où sous les traits de Carpezat, M. Bullier lui fut un partenaire de remarquable naturel. Mme Judic, mère idéale, et si douce et si tendre et si digne; M. Monteaux, amoureux plein de chaleur; M. Lefaur, jockey mélancolique, très observé; Mme Caumont, de rudesse amusante sous le tablier de la servante Rosalie, ont été les excellents interprètes de MM. Louis Artus, l'auteur applaudi de *Cœur de moineau*, et de M. Paul Fuchs, dont la *Ponette* est l'heureux début au théâtre. « Heureux » n'est pas ici une épithète banale : l' « acte des courses », dont le décor représentait de façon si parfaitement exacte un coin du pesage d'Auteuil, était un clou suffisant pour assurer à l'Athénée les deux ou trois cents représentations dont ce théâtre a la coutume. Et dans l'angoissante impatience avec laquelle les spectateurs attendaient le « résultat de la course », il y avait la minute vraiment « dramatique » de la pièce.

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
Triplepatte, comédie....................	5	»	331
Le Captif, comédie......................	1	»	337
**La Ponette*, comédie....................	4	28 nov.	40
**Mauvaises Passes*, comédie.............	1	4 déc.	33

THÉATRE DES FOLIES-DRAMATIQUES[1]

L'année avait commencé avec *Une Veine de...* dont les représentations se prolongeaient jusqu'au 12 avril. La *Troupe Chambertin* de M. Paul Delaroy[2] ne continuera pas la série des succès légendaires de l'heureux théâtre. La pièce est pourtant féconde en détails joyeux, mais l'action en est incohérente. L'auteur n'a pas su grouper autour de son point de départ des scènes suffisamment logiques, de sorte que le spectateur, bien qu'amusé de-ci de-là, ne ne sait sur quel personnage porter son intérêt. En un mot, cela manque de métier, de ce métier dont dont on peut encore se passer dans le théâtre d'observation psychologique, mais qui demeure indispensable dans le domaine du quiproquo. Aussi ne me risquerai-je pas à raconter par le menu une intrigue si peu précise. Une troupe de cabotins, semblable à celle du *Roman Comique*, sillonne la

1. — Directeur : M. Richemond; Administrateur-secrétaire général M. Roger-Debrenne.

2. Distribution. — Boulotte, Mlle *Guitty*. — Valentine, Mlle *Prince*. — Rose de Lestang, Mlle *Franville*. — Alice, Mlle *Jackminn*. — Fernande, Mlle *Raynal*. — Liliane, Mlle *Delmay*. — Olga, Mlle *Mary Louit*. — Rosalie, Mlle *Albine*. — Grabillon, M. *Matrat*. — Le baron, M. *Milo*. — Pompignac, M. *Rouvière*. — Chambertin, M. *Bressol*. — Bassinet, M. *Prévost*. — Platreux, M. *Modot*. — Boulard, M. *Gravier*. — Gaston Poirot, M. *Rousseau*. — Caudéran, M. *Nemo*. — Arthur, M. *Albouy*. — Desmazures, M. *Frétel*. — Rémy, M. *Ludovic*. — Joseph, M. *Judicis*.

France de ville en ville, sous la direction du grrrrand acteur Chambertin. Ils tombent dans la commune de Pagny-sur-Loire, où ils veulent donner une représentation. Mais la commune ne possède pas de théâtre. Qu'importe ! Chambertin propose au maire Grabillon de lui donner la concession d'un vieux marché hors d'usage, avec une petite subvention. Il organisera des représentations qui attireront tout Paris : on va bien à Orange ! Et la presse ne se dérange-t-elle pas pour Monte-Carlo ! Le maire, qui s'ennuie dans ce trou de province, et qui entrevoit, sous prétexte d'améliorer le sort de sa commune, la possibilité de fréquenter des actrices, emballe sur son idée le conseil municipal — et voilà le théâtre Chambertin créé. La suite se devine. Compromis par des femmes aux mœurs exagérément faciles, maire et adjoint sont surpris par leurs légitimes, qui, elles-mêmes, ont cherché à se distraire avec de séduisants ténors. Au troisième acte, pardon général après explications plus ou moins savamment embrouillées, suivant la formule de ces sortes de badinages. Une scène drôle apparaît, celle où un baron « ancien régime », que poursuit l'idée fixe d'une restauration possible, se trouve en face d'acteurs en train de répéter leurs rôles. Comme il ignore le « Théâtre Chambertin », il prend ces acteurs en costume pour le duc d'Anjou et sa mère. — « Je savais bien, s'écrie-t-il triomphant, que les princes reviendraient ! » L'excellente troupe des Folies-Dramatiques a donné comme aux plus beaux jours de son histoire, Milo en tête, avec

Matrat, Rouvière et Bressol ; Mmes Guitty, Prince et Franvllle. Milo dessinait joyeusement la silhouette falote du baron qui s'obstine à vivre au temps jadis, à appeler le notaire un tabellion, et le commissaire le lieutenant de police ; et Rouvière s'était taillé un véritable succès par son accent et ses gestes savoureux de ténor marseillais, plus vrai que nature.

9 MAI. — Le théâtre s'appropriait le *Chopin* [1] un vaudeville qui eut, au Palais-Royal, une grande et durable vogue ; il est certain qu'il va la retrouver durant des soirs nombreux. Le public des Folies-Dramatiques aime les pièces salées. Une fois encore il sera servi à souhait. Il n'a pas fallu moins que la maîtrise de MM. Kéroul et Barré pour présenter avec agrément des situations aussi scabreuses. Mais rarement un vaudeville fut aussi piquant et aussi réussi. La troupe est excellente, MM. Milo, Rouvière, Mlle Yrven y mènent grand train les déshabillages. On ne cesse de rire et d'admirer tant de prouesses amoureuses. — Le *Chopin* occupera l'affiche jusqu'à la clôture annuelle (15 juillet) pour ouvrir ensuite le 1er octobre la saison d'hiver.

26 OCTOBRE. — Première représentation d'*Amour et Cie*, vaudeville en trois actes de M. Louis Forest [2].

---

1. DISTRIBUTION. — Anatole Durand, M. *Milo*. — Paul Dartignac, M. *Rouvière*. — Roger Boulac, M. *Bressol*. — Collardot, M. *Prévost*. — Le prince Pétroloff, M. *Louis Sance*. — Baptiste, M. *Modot*. — Robillard, M. *Nemo*. — Josette, Mlle *Marcelle Yrven*. — Mme Marignan, Mlle *Noris*, Suzanne, Mlle *Prince*. — Diana, Mlle *Didier May*. — Estelle, Mlle *Jackminn*.

2. DISTRIBUTION. — Amour, M. *Milo*. — Lagaillarde, M. *Rouvière*. — Gaston de Montfleuret, M. *Hasti*. — Joliveau, M. *Modot*. — Anselme,

— Il n'est personne, dans le monde des théâtres, qui oserait douter de la vive intelligence de M. Richemond. Ne l'a-t-il pas abondamment prouvée dans la fameuse affaire du trust que — concurremment avec son ami et associé M. Abel Deval — il a malicieusement menée à si bonne fin ? Ne la montre-t-il pas encore dans l'heureux choix des pièces qu'il apporte à son public des Folies-Dramatiques et dans la très vivante mise en scène dont il entoure leur abracadabrante fantaisie ? *Amour et Cie* complétera donc fort justement la collection des longs succès coutumiers du théâtre que dirige, avec une incontestable autorité, ce fort habile homme. Voici, très succinctement, le sujet du vaudeville de M. Louis Forest qui — ai-je besoin de le dire ? — est allé « aux nues » : ce sont des rumeurs de rires et des tonnerres d'applaudissements qui, tombant du cintre ou surgissant du fond de l'orchestre, en saluaient à tout instant les drôlatiques épisodes. — Quand le rideau se lève sur le premier acte de cette folie, nous apercevons un lit, un superbe lit, où sont couchés côte à côte Mlle Cléo de Garches et son amant Gaston de Montfleuret, — qui ronfle comme une jolie toupie d'Allemagne. Cléo ne lui a-t-elle pas administré un puissant narcotique qui le tient endormi à l'heure précise où il doit se rendre au déjeuner du contrat ! Cela ne fait point l'affaire du banquier véreux Amour

---

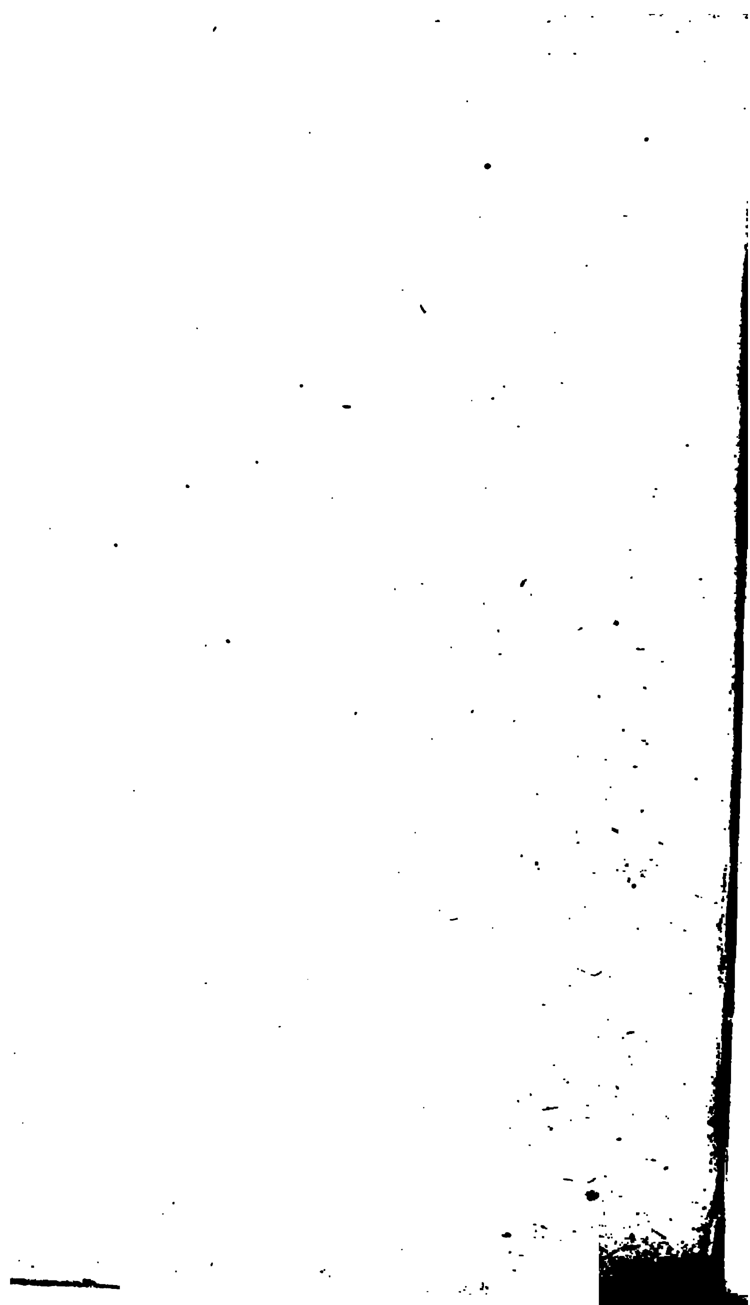
M. *Prévost*. — Dupont, M. *Nemo*. — Terrasson, M. *Gravier*. — Anspach, M. *Véret*. — Le docteur, M. *Arnaudy*. — Cléo de Garches, Mlle *Marcelle Yrven*. — Mme Joliveau, Mlle *Germaine Ety*. — Lucile Joliveau, Mlle *Marnac*. — Eugénie, Mlle *Prince*. — La Manucure, Mlle *Laubert*. — Rosalie, Mlle *Jackminn*. — La concierge, Mlle *Lefrançois*.

(*Amour et Cie*) à qui Gaston a promis de payer, ce jour-là même, 200,000 francs sur la riche dot qu'il doit toucher. Cléo regimbe ; elle ne consentira à laisser partir son amant, dûment réveillé, que s'il lui signe un papier où il s'engage à lui consacrer, pendant deux ans, deux soirées pas semaine. « Eh allez-donc ! c'est pas mon père !... » Gaston signe, mais il n'est pas encore rhabillé et Cléo est à peine cachée dans son cabinet de toilette que surviennent, en quête du futur, la belle-mère, le beau-père, l'oncle, le parrain, et jusqu'à la fiancée. La belle-mère, Mme Joliveau, est une femme — à barbe — qui se méfie : elle ne paiera la dot — les 500.000 francs, déposés à une caisse quelconque, que si, durant un an révolu, son gendre se montre un modèle de fidélité conjugale. Et voilà Gaston pris désormais entre deux obligations : celle de tromper sa femme (c'est le papier signé à Cléo) et celle de ne la point tromper, sous peine de voir s'envoler en fumée la dot promise par les beaux parents... Comment en sortira-t-il, et comment notre jeune mari, justement devenu très amoureux de sa gentille femme, s'échappera-t-il du lien qui l'attache à Cléo ? Par une clause résolutoire, insérée par Amour en le papier de Mme de Garches, à savoir que, s'il était reconnu qu'elle trompait Gaston, il n'y aurait rien de fait. Or, elle le trompera... Avec qui ? Avec son beau-père, M. Joliveau qui, aux yeux de sa femme, sera censé n'avoir agi que pour sauver son gendre et le délivre ainsi à tout jamais des jolies griffes de Cléo : on n'est pas plus dévoué, n'est-ce pas ? Quand je vous aurai dit que le troi-

sième acte se dénoue — le fait ne laisse pas d'être piquant — dans une chambre à deux baignoires où l'on voit tout d'abord (eh ! eh !) la belle Cléo prendre son bain, et où, successivement, sont cruellement échaudés les nommés Amour et Joliveau, vous en saurez assez, je pense, sur la hauteur de bouffonnerie à laquelle s'élève le vaudeville en question. Il est joué par une excellente troupe d'ensemble, qui « brûle les planches » — c'est, n'est-il pas vrai ? le cliché consacré — avec un entrain de tous les diables. MM. Milo, Rouvière, Modot ont depuis longtemps l'oreille du public. Mlle Marnac est une jeune mariée toute charmante ; Mlles Prince et Jackminn sont, chacune dans leur genre, de fort délurées soubrettes. Mais je veux assigner une place particulière à Mme Germaine Ety, de cocasserie quasi naturelle sous les traits de la farouche belle-mère, et à M. Hasti, qui, depuis *Tire au flanc*, où il se fit remarquer à Dejazet, est devenu le Brasseur du boulevard du Temple. Quant à Mlle Marcelle Yrven, si savoureuse Cléo (de Garches, ne l'oublions pas), très bonne et très sûre comédienne, elle est, en ses suggestifs déshabillés, en ses gambades sur le lit où elle nous rappela celles de Jeanne Granier dans le *Nouveau jeu*, le régal des yeux et la joie des âmes en cette pièce heureuse, où pour rendre irrésistible le rôle provoqué par un amusant quiproquo, auteur et directeur ont mis la main sur un prodigieux fantoche, long et maigre, si maigre et si long ! et dont l'impression sur le public fut à la fois étonnamment comique et singulièrement im-

pressionnante. C'est Nemo que s'appelle ce personnage hoffmanesque.

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
Une Veine de..., vaudeville............	3	»	114
Un Constat, vaudeville..................	1	»	203
**La Troupe Chambertin*, vaudeville	3	12 avril	30
Le Chopin, vaudeville...................	3	9 mai	104
**Amour et Cie*, vaudeville...............	3	26 oct.	81



THÉATRE DES BOUFFES-PARISIENS

C'est par l'opérette que, sous la direction de MM. Monza et Darcourt, les Bouffes-Parisiens avaient commencé l'année : *Joséphine vendue par ses sœurs*[1], de MM. Paul Ferrier et Fabrice Carré, musique de Victor Roger (7 février), succédant aux *Filles Jackson et Cie*, puis les *Mousquetaires au Couvent*[2], de M. Paul Ferrier et de Jules Prével, musique de M. Varney (21 mars). C'est par la comédie qu'ils la terminaient, sous la direction de MM. Clot et Dublay, dont l'avènement aura lieu au mois d'octobre seulement.

3 MAI. — Premières représentations de *Nuit de Noël*, mimodrame en un acte de M. Henri Berteyle, musique de M. F.-P. Cortès[3], et de la *Nièce du*

1. DISTRIBUTION. — Alfred Pharaon, pacha, M. *Bartel*. — Montosol, M. *Piccaluga*. — Putiphar, bey, M. *Devaux*. — Moursouf, M. *Legrand*. — Le facteur, M. *Gaverny*. — Benjamine, Mlle *Mily-Meyer*. — Joséphine, Mlle *Gilland*. — Mme Jacob, Mlle *Croix-Meyer*. — Fatime, Mlle *Loury*. — Rebecca, Mlle *Marsick*. — Agar, Mlle *De Bréville*. — Siméonne, Mlle *Legrand*. — Deborah, Mlle *Lucette de Liévin*. — Rachel, Mlle *Girard*.

2. DISTRIBUTION. — Simone, Mlle *Gilland*. — Marie, Mlle *N. Varney*. — Louise, Mlle *De Kiercourt*. — La supérieure, Mlle *Mars Pearl*. — Sœur Opportune, Mlle *J. Loury*. — L'Abbé Bridaine, M. *Paul Fugère*. — Brissac, M. *Piccaluga*. — Gontran, M. *Devaux*. — Le gouverneur, M. *Dekernel*. — Rigobert, M. *Badoureau*. — Pichard, M. *Legrand*.

3. DISTRIBUTION. — Pépita, Mme *Otero*. — Antonio, M. *Tauffenberger*. — José, M. *Georges Wague*. — Paquita, la *petite Dorleac*. Et l'*estudiantina Pépé*.

Commandant, comédie-bouffe en trois actes de MM. Albert Miral et Maurice Lupin, musique « nouvelle » de M. H. Geoffroy[1]. — Nous ne savons s'il faut considérer la musique de M. Geoffroy comme nouvelle; la pièce ne l'est guère; les péripéties en ont paru surannées, le dialogue est terne et par trop ingénu. Il ne suffit pas de cacher les personnages dans des placards qui s'entrebaîllent et se ferment à propos. Ce travail d'escamotage doit être exécuté prestement, assaisonné de quelques trouvailles. Les auteurs de la *Nièce du Commandant* manquent de virtuosité et de drôlerie. On ne peut rendre hommage qu'à leur bonne volonté... Tout au plus pourrait-on dire, pour leur faire une ombre de compliment, qu'ils ont le sens du remue-ménage et du tohu-bohu. Un mimodrame de MM. Henri Berteyle, et F. P. Cortès, la *Nuit de Noël*, complétait le programme. Mme Otero mérite toujours l'épithète que l'on a coutume d'accoler à son nom : elle est fort belle; sa royale chevelure, le pur ovale de son visage, l'éclat de ses yeux noirs, son corsage opulent et ferme, la souple ondulation de ses hanches n'éveillent pas seulement des impressions voluptueuses. Cette superbe créature a l'instinct du mouvement et du rythme. Elle danse à ravir. Sa fougue est harmonieusement réglée; et elle possède

1. DISTRIBUTION. — Florida, Mme *Eveline Dherbeuil.* — Fernande, Mlle *de Kiercourt.* — Valentine, Mlle *Mars-Pearl.* — Catiche, Mlle *Jane Loury.* — Mme Pontaillac, Mlle *Sapiani.* — Nichette, Mlle *L. de Liévin.* — Cascarine, Mlle *Kélys.* — Pervenche, Mlle *L. Legrand.* — Pontaillac, M. *Dekernel.* — Alfred, M. *A. Defrenne.* — Commandant Fornichon, M. *Jolly.* — Jolivet, M. *H. Legrand.* — Lieutenant Vergalpin, M. *Mayran.* — Bigoudis, M. *Tisserand.* — Un livreur, M. *Mayer.*

un réel talent de mime. Elle a rendu avec beaucoup de vérité et de force les sentiments, d'ailleurs très simples, qu'elle avait mission d'exprimer : la joie d'une jeune mère qui calme sa petite fille et l'endort; puis sa douleur, lorsque l'enfant ayant été assassinée, elle cherche vainement à la ranimer par des baisers et des caresses. L'allégresse insouciante, l'étonnement, l'horreur, le désespoir : Mme Otero traduit tout cela sans exagérations de pathétique, mais très humainement. Elle nous a fait grand plaisir.

18 MAI. — Premières représentations du *Virage*, comédie en quatre actes de Mme Jane de la Vaudère[1], et de *Tout s'arrange*, opéra-comique en un acte de M. Georges Signau[2]. — Nous n'oserions affirmer que *le Virage* soit une pièce infiniment originale. Il est permis de s'étonner que Mme Jane de La Vaudère — dont quarante romans attestent l'imagination excessive et débordante — ait inventé cette fois quelque chose d'aussi terne et d'aussi puéril que ces quatre actes inoffensifs et bénins. Comment Josette, après avoir épousé pour sa fortune M. de Sargues, finit-elle, après une lutte nullement émouvante, par tomber dans les bras de son ami d'enfance Dominique? Comment la perfide Berthe Santez — fi la vilaine! — apprend-elle au

1. DISTRIBUTION. — De Sargues, M. *E. Rézal*. — Dominique, M. *H. Duval*. — Bertillon, M. *Jolly*. — Deslyon, M. *Mayran*. — Josette, Mlle *Bertile Leblanc*. — Simone, Mlle *Jane Loury*. — Berthe Santez, Mlle *Mars-Pearl*. — Baronne Renaud, Mlle *Valbert*. — Mme de Guésy, Mme *Barnoll*. — Florine, Mlle *L. de Liévin*.

2. DISTRIBUTION. — Gérôme, M. *Devaux*. — De Nangio, M. *Kalisz*. — Berthe Vaughan, Mlle *Duberny*. — Virginie, Mlle *Jane Loury*.

mari, dont elle a été jadis la maîtresse, la trahison de Josette? Comment enfin, après avoir voulu tuer l'amant, l'époux outragé finit-il par rendre sa liberté à sa femme? Voilà ce que nous apprendront ces quatre actes d'une inutilité décisive. Mais « le virage », me direz-vous? — Voici : Dominique tout d'abord repoussé par Josette a voulu se tuer — et il a cherché la mort — en prenant à toute allure un virage dangereux. D'où chute, catastrophe. Mais, hélas! Dominique guérit, et Josette qui a fait vœu d'être à lui s'il guérissait tient sa parole en honnête femme. Et puis, vous devinez bien, n'est-ce pas? que *le Virage* est un titre légèrement symbolique. Qui n'a pas son petit symbole? Celui-ci est regrettable. Qui dit virage dangereux, dit chute possible. Il devrait y avoir un Touring-Club pour les auteurs dramatiques, qui les avertisse, par des poteaux indicateurs, des sujets qu'il convient d'éviter et des qualités qu'il est nécessaire d'acquérir pour affronter le feu de la rampe avec de suffisantes chances de succès. M[lle] Bertile Leblanc, qui est une gentille et adroite comédienne, s'est efforcée de son mieux à rendre les angoisses et les luttes de la pauvre Josette. M[lle] Mars-Pearl ne manque point de quelque élégante rosserie. Paix aux autres. Le silence est toujours une opinion et quelquefois c'est la plus indulgente. Le spectacle se terminait par une sorte de petit opéra-comique, *Tout s'arrange*, d'une insignifiance prodigieuse, et dont il conviendrait de ne point parler ici si M[lle] Duberny ne nous y avait donné l'occasion d'applaudir sa jolie voix et

son adres[illegible], et M. Devaux [illegible] bonne [illegible]eur ténorisante.

28 OCTOBRE. — Premières représentations de *Résigné*, comédie en deux actes de MM. Yves Mirande et René Guilleré [1], et de *la Petite Angèle*, comédie en trois actes des mêmes auteurs [2]. — D'un lointain et vilain théâtre de quartier, les Bouffes-du-Nord, dont le répertoire ne se composait guère que de pièces déjà connues, MM. Clot et Dublay avaient su faire une élégante et coquette salle et y attirer le grand public qui vint applaudir plusieurs œuvres inédites, intéressantes ou prometteuses. Des hauteurs de l'excentrique boulevard de La Chapelle voilà nos deux actifs et sympathiques directeurs descendus aux Bouffes-Parisiens, à deux pas de l'Opéra et du « vrai boulevard ». Pourquoi, si bien situés pourtant en apparence, les Bouffes, qui virent naguère de si fructueux succès d'opérette, semblent-ils morts aujourd'hui, en léthargie tout au moins? MM. Clot et Dublay auront-ils le pouvoir de les faire revivre? C'est la chance que nous leur souhaitons de grand cœur. Il ne leur faut pour cela que de bonnes pièces. — Celles-ci — il y en a deux, des mêmes auteurs, la veille encore inconnus, MM. Yves Mirande et René Guilleré — viennent en droite ligne de l'ancien Théâtre libre,

1. DISTRIBUTION. — Eugénie, Mlle *Jameson*. — Henri Dupont, M. *Henry Lamothe*. — Jean, M. *Mauzé*.

2. DISTRIBUTION. — Angèle, Mlle *Polaire*. — Mme Robineau, Mme *Berthe Legrand*. — Une femme de chambre, Mlle *Jung*. — Henri Dupont, M. *Gaston Séverin*. — M. Robineau, M. *Angély*. — Me Truck, M. *Pouctal*. — M. Péronneau, M. *Maugé*. — Un clerc, M. *Lecomte*. — Anatole de La Marnière, M. *Jalabert*.

le théâtre rosse, aujourd'hui déjà bien suranné. La première s'intitule *Résigné* et nous a rappelé de très près, de trop près, à nous, les anciens, une jolie comédie qui fut au théâtre de la Renaissance le début de M. Albert Guinon, en collaboration avec M. Maurice Denier, et qui s'appelait *J'épouse ma femme*. C'est l'histoire d'un bon garçon qui n'osant pas quitter sa maîtresse, la plus insupportable pécore qu'on puisse rencontrer, se décide, sur le conseil d'un tiers, à l'épouser. De cette façon du moins, il pourra divorcer... Ah bien oui! Devenue épouse légitime, Eugénie est la plus soumise des femmes : l'avatar est complet. Son mari a beau l'injurier, la battre même : elle supporte tout. Et alors il se résigne... à être heureux. La comédie est d'une piquante observation; M. Henry Lamothe et Mlle Jameson l'ont enlevée avec verve. Et sur la seconde des pièces de MM. Mirande et Guilleré, elle a tout au moins cet avantage qu'elle peut se raconter honnêtement. On n'en saurait dire autant de la *Petite Angèle*... qui était pourtant le morceau de résistance de la soirée d'inauguration des Bouffes-Parisiens. La *Petite Angèle* s'appelait primitivement la *Dot de Virginie*, et sous ce titre, elle fut jouée sur un théâtre à côté, les Mathurins. Les auteurs ont cru devoir lui mettre une rallonge de deux actes, et en ont fait la comédie représentée aux Bouffes, infiniment scabreuse et vraiment longue. De bons bourgeois de Lannion, les Robineau, partent pour Paris, où ils doivent recueillir la succession d'une sœur, perdue de vue depuis longtemps. Le notaire

leur donne lecture du testament d'Henriette qui a laissé à sa nièce, la petite Angèle, une « maison de commerce » sise à Paris, rue Colbert, près de la Bibliothèque nationale, à charge pour les parents de la gérer eux-mêmes. Quelle est cette maison ? Lisez la nouvelle de Maupassant, la *Maison Tellier*. Une de ces maisons, finit par leur expliquer le complaisant notaire, « que la morale réprouve, mais que la police tolère ». Vous voyez l'effarement de nos bons bourgeois de Lannion... Mais ladite maison rapporte, bon an mal an, cinquante mille francs ; or, cinquante mille francs ne se trouvent pas dans le pas d'un cheval, comme on dit, et s'ils n'acceptent pas l'héritage, il passera de droit, à l'ouvroir de Nancy : la tante Henriette est devenue sur ses vieux jours, une vertueuse personne. Nos Robineau hésitent tout d'abord, puis ils se décident à accepter l'héritage : c'est après tout la dot de leur petite Angèle... Et la petite Angèle, élevée au couvent, ne soupçonne rien de l'infâme métier de ses chers parents, jusqu'au moment où, demandée en mariage par le noble neveu d'un ancien magistrat, elle voit le prétendant se retirer indigné, puis se raviser, comme ont fait les Robineau. Tel est l'appât de l'argent qui, paraît-il, n'a pas d'odeur... Comment la petite Angèle finit-elle par tout comprendre et par épouser un jeune artiste qui n'a rien, qui ne veut rien et la prend pour elle-même, parce qu'il l'aime ?... C'est ce qu'ont expliqué les auteurs, devenus sentimentaux, de cette comédie cruellement ironique. Ajoutons que les Robineau se déclarent ravis par ce fait que,

dans le but d'agrandir la Bibliothèque nationale, l'Etat les exproprie pour cause d'utilité publique et leur paie d'un bon prix rémunérateur leur maison de la rue Colbert... M. Angély, très naturel, et Mme Berthe Legrand, très simple, ont traduit avec beaucoup de vérité la parfaite inconscience des Robineau. M. Pouctal est infiniment adroit sous les traits du notaire si embarrassé pour expliquer la situation à ses clients... qu'il finit par écrire ce qu'il n'ose leur dire... Et encore que le rôle lui convienne assez peu, c'est Mlle Polaire, toujours curieuse et pittoresque, qui personnifie la petite Angèle, l'espiègle pensionnaire du couvent des Moineaux...

25 NOVEMBRE. — Première représentation du *Cœur de Sylvie*, comédie en trois actes, en vers, de M. Gabriel Nigond[1]. — Avec le *Cœur de Sylvie*, une comédie du dix-huitième siècle, en trois actes et en vers, de M. Gabriel Nigond, MM. Clot et Dublay veulent-ils nous ramener au temps où M. Armand Bour eut l'ambition de fonder, sur cette même scène des Bouffes-Parisiens, le « théâtre des poètes »? On sait, hélas ! ce qu'il advint de cette courageuse, mais périlleuse entreprise, dont il ne nous reste, aujourd'hui, qu'un aimable et éphémère souvenir : celui de l'*Embarquement pour Cythère* du regretté Veyrin. Sylvie est une étoile du ballet de l'Opéra, où le maître danseur Fram-

1. DISTRIBUTION. — Le chevalier, M. *Gaston Séverin*. — Le comte, M. *Pouctal*. — Briquet, M. *Henry Lamothe*. — Framboisy, M. *Berthelier fils*. — Un laquais, M. *Jalabert*. — Un laquais, M. *Lecomte*. — Sylvie, Mlle *Jeanne Rabuteau*. — Prunelle, Mlle *Fergaudy*.

boisy lui fit faire ses premiers « pas ». Et voilà qu'un jour elle renonce aux entrechats pour suivre en sa retraite d'Auteuil un grand seigneur quinquagénaire, le comte de Molstin. Mais le comte reçoit à Auteuil la visite du fils d'un de ses vieux amis et lui présente Sylvie comme sa nièce, appelée Bérengère. Le jeune chevalier s'éprend de la prétendue nièce, et ne démord pas de son amour, quand il apprend que Bérengère et Sylvie ne font qu'une : il s'enfuira avec elle... puisqu'elle l'adore, elle aussi. Sur ces entrefaites, un naïf jardinier dont la belle n'a pas repoussé les premières avances — le cœur de Sylvie est un cœur d'artichaut — s'est tué en apprenant son départ. Que Sylvie réfléchisse : sera-t-elle plus fidèle au chevalier qu'elle ne le fut à lui-même ? Ne le réduira-t-elle pas au suicide par son abandon ? Ne vaut-il pas mieux qu'elle renonce à ce caprice et qu'elle retourne à l'Opéra comme le lui demande son maître, le vieux danseur Framboisy ? Sylvie écoute les conseils du comte ; une rose nuancée qui se fanera très vite, c'est tout ce qu'elle laisse au pauvre chevalier : c'est l'image du cœur de Sylvie. Telle est l'aimable histoire, bien menue, que nous conta M. Gabriel Nigond en vers faciles, très faciles sans doute, mais sans éclat. Mlle Rabuteau un peu mièvre, un peu maniérée, les dit élégamment. M. Pouctal les dit aussi bien qu'il les peut dire... sans autres études préalables que celles de l'Ambigu. M. Gaston Séverin représente assez lourdement le « petit chevalier » dont il est parlé pendant le cours de la pièce. La palme de l'inter-

prétation revenait de droit à M. Berthelier fils qui personnifiait de façon très pittoresque et très juste le vieux danseur Framboisy, et à M. Henry Lamothe, infiniment touchant sous les traits du jeune jardinier qui mourait d'amour.

6 DÉCEMBRE. — Première représentation, à ce théâtre, de *Fred*, comédie en trois actes, de MM. Auguste Germain et Robert Trébor[1]. — Les directeurs des Bouffes semblaient heureusement inspirés en inscrivant à leur répertoire l'un de leurs plus grands succès du Théâtre-Molière. Toute de grâce souriante et d'émotion à fleur de peau, la jolie comédie de MM. Auguste Germain et Robert Trébor est la pièce parisienne par excellence. Ils avaient, d'ailleurs, conservé à Frédérique — Fred, l'héroïne de l'historiette — l'interprétation exquise de Mlle Marguerite Caron. MM. Pouctal et Lamothe avaient repris leurs rôles. M. Gabriel Frère se révélait comédien de bonne école dans celui de Saint-Ernest, précédemment créé par M. André Dubosc.

21 DÉCEMBRE. — Première représentation de *Où est Moreau?* pièce en trois actes de MM. Paul Bonhomme et Guy de Téramond[2]. — Pour pou-

---

1. DISTRIBUTION. — Frédérique, Mlle *Marguerite Caron.* — Aline Ribourg, Mlle *Claudie de Sivry.* — Mme Lombard, Mlle *Jameson.* — Saint-Ernest, M. *G. Frère.* — M. Leyrand, M. *Pouctal.* — Georges, M. *Henry Lamothe.* — M. Lombard, M. *Maugé.*

On commençait par *Un Mariage difficile*, comédie en deux actes, de M. Pierre Barsac, interprétée par MM. *Donières, Fleury-Fontès, Rémongin ;* Mlles *de Sivry* et *Villien.*

2. DISTRIBUTION. — Marcelle, Mlle *Jameson.* — Mariette, Mlle *Gense.* — Hermance, Mlle *Morlay.* — Lucile, Mlle *Fergaudy.* — Georgette, Mlle *Darbelly.* — Lagripette, M. *G. Coquet.* — Fernand, M. *Henry Lamothe.* — Jules, M. *Berthelier.* — La Bistrouille, M. *Cousin.* — Moreau, M. *Mar-*

voir tranquillement donner rendez-vous à Marcelle, la charmante femme de Moreau, réserviste à Falaise, Fernand a prié son ami, le lieutenant Lagripette, de vouloir bien « boucler » Moreau. Lagripette n'a pas manqué de le faire... Mais il s'est trompé de Moreau : il y avait au régiment — c'est bien possible, après tout — deux réservistes du même nom ! Et Moreau, que Fernand croyait « bloqué », débarque à Paris et s'invite à déjeuner chez Fernand... Lagripette va vite réparer son erreur. Il en commet une nouvelle. Au lieu de renvoyer à la caserne le gêneur, il prend pour Moreau un infortuné coiffeur qui n'a rien de commun avec le mari de Marcelle. Celle-ci, apercevant son époux, se cache dans une malle qui devait être expédiée à Juvisy, et qui, nouvelle erreur, est envoyée à Falaise. Comment, au lieu de Marcelle, trouve-t-on successivement dans ladite malle et le coiffeur et Moreau lui-même? Demandez-le à MM. Paul Bonhomme et Guy de Téramond. Et si le premier acte de leur farce nous avait paru tourner un peu court, les deux derniers nous ont, avouons-le, suffisamment amusés en la volontaire complication de la drôlatique aventure. Nos vaudevillistes ont été assez bien servis, du reste, par une troupe d'ensemble que commande valeureusement M. G. Coquet, le Coquet du *Billet de Logement.* M. Berthelier a dessiné spirituellement la silhouette d'un

---

doux. — Le sergent, M. *Maugé.* — Auguste, M. *Stacquet.* — Victor, M. *Jalabert.* — Emile, M. *Daunis.* — L'oncle Sosthène, M. *Nicole.* — Le caporal, M. *Nicole.* — Le commissaire, M. *Félin.* — Un employé de chemin de fer, M. *Thomès.*

moral domestique, hanté par le noble désir d'obtenir le prix Montyon, et Mlle Gense est divertissante sous les traits de la cuisinière amoureuse. *Où est Moreau?* désensorcera-t-il ces malheureux Bouffes-Parisiens ? Nous en doutons. Et d'où vient que le vaudeville, pas plus que la comédie en prose ou en vers, n'a jamais réussi dans la petite salle de la rue Monsigny ? Qu'on revienne donc à l'opérette ! C'était, d'ailleurs, l'intention de la direction, qui préparait une reprise de la *Petite Bohème*... Nous verrons en 1907 ce qu'il adviendra de ces beaux projets...

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représentat pendant l'année
Les Filles Jackson et Cie, fant.-bouffe...	3	»	43
L'Etude Falempin, comédie............	1	»	45
Joséphine vendue par ses sœurs, opéra-bouffe..............	3	7 février	46
Les Mousquetaires au Couvent, opéra-bouffe..............	3	21 mars	43
**La Nièce du Commandant*, com.-bouffe..	3	3 mai	6
**Nuit de Noël*, mimodrame............	1	3 mai	6
Plouf, opérette..............	1	7 mai	2
**Le Virage*, comédie..............	4	18 mai	5
**En bonne fortune*, comédie..............	1	18 mai	5
**Tout s'arrange*, opéra-comique..........	1	18 mai	5
**La Petite Angèle*, comédie..............	3	28 octob.	26
**Un Résigné*, comédie..............	2	28 octob.	46
**Le Cœur de Sylvie*, comédie en vers....	3	25 nov.	14
Fred, comédie..............	3	6 déc.	15
**Un Mariage difficile*, comédie..........	2	6 déc.	22
**Où est Moreau?* pièce..............	3	21 déc.	15

THÉATRE CLUNY[1]

L'énorme succès de *Francs-Maçons*, le désopilant vaudeville de M. Claude Roland, se prolongera jusqu'au 9 juillet. Pour un mois seulement, se déclarant alors impuissant à lutter plus longtemps contre la chaleur, il avait quitté l'affiche. Il en reprendra possession dès le 11 août, atteignant ainsi sa 450e représentation.

4 SEPTEMBRE. — Première représentation de *Mes Oncles s'amusent!* vaudeville en trois actes de MM. Hugues Delorme et Francis Gally[2]. — Sans attendre la fin des chaleurs — ce fut un terrible été que l'été de 1906 — le Théâtre Cluny avait bravement lancé une pièce nouvelle. M. Hugues Delorme, qui souvent nous charma par d'ironiques

1. — Directeurs : MM. Poncet frères.

2. DISTRIBUTION. — Marius Dumoustier, M. *Bardès*. — Théodule Bertaut, M. *Valot*. — Hector Simier, M. *Perret*. — La Reynie, M. *Champagne*. — Godisson, M. *Jacquier*. — Le prince Métoilamonpoulo, M. *Marius*. — Adolphe, M. *Le Prin*. — Bibi, M. *Cowley*. — La Teigne, M. *Noressite*. — Berneuil, M. *Nirpel*. — Un brigadier, M. *Riva*. — Un agent, M. *Alcime*. — Bernier, M. *Bullière*. — Uu commissionnaire, M. *Alphonse*. — Paille-de-Riz, Mlle *Daveny*. — Thisbé Dumoustier, Mme *Franck-Mel*. — Yvonne Simier, Mlle *Cécile Barré*. — Chichette, Mlle *Villeroy*. — Rose, Mlle *Du Bled*. — Julie, Mlle *Hervé*.

On commençait par *Chez le Critique*, comédie en un acte de M. P. Janot, ainsi distribuée : Dominique. M. *Marius*. — Anselme Patin, M. *Le Prin*. — Suzanne Fleuron, Mlle *Du Bled*.

fantaisies joliment versifiées, s'est appliqué, cette fois, à fabriquer — conjointement avec M. Francis Gally — un bon vaudeville, selon la formule classique, bourré de quiproquos et pavé d'embrouillamini. Eut-il tort ? Eut-il raison ? Il eut raison, sans doute, puisque, sachant ainsi borner son ambition, il réussit à secouer le rire d'une salle transformée en un horrible brasier, et que *Mes Oncles s'amusent* avaient bien des raisons pour être un succès durable. Venons au fait. Hector Simier, tout récemment marié, est affligé, le pauvre garçon, de deux oncles à héritage, Marius Dumoustier et Théodule Bertaut, qui ne craignent, ni l'un, ni l'autre, de faire une noce dite carabinée avec — ô vaudeville, voilà de tes coups ! — avec une seule et même donzelle : la jeune et jolie Paille-de-Riz, étoile de revue, horizontale de grande marque. Dans le peu noble but de cacher ses fredaines et d'augmenter ses revenus, l'oncle Théodule avait bien imaginé — je vous donne sa trouvaille pour ce qu'elle vaut — de jouer au sourd le plus endurci, de s'installer tranquillement chez Hector, et d'y vivre à ses crochets sur la fallacieuse promesse, toujours alléchante, de l'héritage futur. Mais pourquoi se laisse-t-il surprendre, un beau matin, téléphonant à son bijoutier ? Son truc est dès lors dévoilé : Hector n'hésite pas à mettre dehors l'indélicat noceur... L'oncle Dumoustier, de Montpellier, a inventé, lui, — vous savez si ces gens du Midi ont l'imagination fertile ! — un prétendu congrès de Petits Télégraphistes qui lui permet de débarquer chez son neveu pour, de là, courir

aussitôt chez la gentille Paille-de-Riz. Et comme sa femme, qui s'est juré de le suivre, le gêne quelque peu dans ses entournures, il s'en débarrasse proprement en l'endormant du sommeil magnétique (si souvent exploité par notre Georges Feydeau national), et en lui ordonnant alors d'oublier toutes ses débauches. Vous devinez qu'au *deux* (l'acte chez la cocotte) nous retrouvons l'oncle Théodule voulant à toute force épouser Paille-de-Riz ; l'oncle Marius se croyant — c'est toujours drôle — aimé pour lui-même ; le neveu Hector reconnaissant en ladite Paille-de-Riz son ancienne maîtresse ; la jeune femme d'Hector tout éplorée de rencontrer là son mari, et jusqu'à la tante Thisbé qui ne manque pas d'y retrouver le sien... Et tout cela fera, vous n'en doutez pas, une agréable salade, à laquelle nous ajouterons, pour la mieux assaisonner, la visite du Prince Métoilamonpoulo, qui, de passage à Paris, a formé le hardi dessein de consacrer à la gracieuse divette une heure de charmante distraction... Faut-il aussi vous dire que le Prince est étroitement surveillé par le policier La Reynie, qui a hérité de son célèbre ancêtre du grand siècle — vous reconnaissez ici le joyeux humour de M. Hugues Delorme — des élégantes manières et du style emphatique du règne de Louis XIV ; que ledit policier surprend tour à tour oncles, neveu et prince en commerce, plutôt agréable, avec la zélée cocotte, et que, finalement, nos bons oncles et Hector lui-même sont arrêtés et emmenés au poste comme anarchistes, coupables d'avoir soigneusement rossé le prince

brésilien qui, d'ailleurs, s'en amuse infiniment... Ajouterons-nous que le magistrat chargé de l'instruction — juge très fantaisiste, naturellement, surtout occupé de couplets de sa prochaine revue — embrouille à plaisir l'affaire (pourtant très claire !) des soi-disant anarchistes bientôt travestis en cambrioleurs, et qu'il gafferait tant et plus, le bon juge, si Paille-de-Riz n'arrivait à lui pour expliquer toute l'aventure. Disons vite combien M. Bardès (l'oncle de Montpellier), M. Perret (le neveu), M. Valot (l'oncle Théodule), M. Champagne (le policier) et M. Marius (le Prince), ont su mettre de verve et d'entrain — par une température sénégalienne ! — à jouer ce franc vaudeville, fort dignement secondés, du reste, par Mlle Daveny, une Paille-de-Riz très affriolante, et par Mme Franck-Mel, désopilante, à son habitude, en la tante Thisbé, Arlésienne au pittoresque costume.

31 OCTOBRE. — Première représentation du *Coup du million*, comédie-bouffe en trois actes de MM. Maurice Desvallières et Emile Millou [1]. — Maurice Trémonin hérite d'un million, à la condition qu'il soit trompé comme le fut son oncle. Ainsi le voulut le testateur qui prétend que c'est là le seul moyen d'être heureux en ménage... Que fera Trémonin pour remplir la condition imposée ? Il épousera Thérèse : elle lui était infidèle

1. DISTRIBUTION. — Thérèse, Mlle *Daveny*. — Mme Frochot, Mme *Franck-Mel*. — Gobette, Mlle *Gense*. — Hélène Bouliguin, Mlle *C. Barré*. — Reynolds, M. *J. Poncet*. — Laurent le Foudroyant, M. *Bardès*. — Maurice Trémonin, M. *Perret*. — Jolimay, M. *Valot*. — Luc de Vingtry, M. *Champagne*. — Maduret, M. *Jacquier*.

auparavant; comment lui serait-elle fidèle après le conjungo? C'est invraisemblable et c'est vrai pourtant... En vain lui adresse-t-il un Anglais qui la désire follement. Thérèse envoie promener l'entente cordiale, et se refuse même à l'irrisistible lutteur, Laurent le Foudroyant, dépêché par une agence... Trémonin n'a plus qu'un moyen : il se déguise en cambrioleur pour pénétrer la nuit dans sa propre maison et faire croire à Thérèse qu'elle a été pendant son sommeil l'innocente victime d'un trop entreprenant malfaiteur. La clause est désormais remplie; il pourra toucher le bienheureux héritage... Telle est la carcasse de la comédie-bouffe de MM. Maurice Desvallières et Eugéne Millou. Mais la trame principale est brodée d'ingénieux et joyeux épisodes faits pour exciter amplement l'hilarité du public de Cluny. C'est bien la pièce du théâtre — que lui demander de plus? — Et elle a trouvé sur la scène du boulevard Saint-Germain des interprètes dignes d'elle. Ce sont : M. Poncet, sous les traits de l'Anglais flegmatique ; M. Bardès, sous le maillot de Laurent le Foudroyant ; M. Perret (Maurice Trémonin), et M. Valot, un huissier assez original pour payer les dettes des gens qu'il doit saisir... Vous dirai-je encore que Mme Franck-Mel est toujours une duègne amusante et que Mlle Gense personnifie drôlement une bonne qui, s'étant faite « cocotte », réussit si mal, en sa nouvelle profession, qu'elle redevient domestique comme devant.

24 NOVEMRRE. — Première représentation de *Major Ipéca*, pièce en trois actes de MM. Mouëzy-

Eon et E. Joullot[1]. — M. Mouëzy-Eon, l'un des auteurs de *Tire-au-Flanc*, qui depuis près de trois ans, tient l'affiche du théâtre Déjazet, a voulu renouveler son succès, au théâtre Cluny, cette fois. En collaboration avec M. Joullot, il écrivit donc une nouvelle pièce militaire en trois actes, le *Major Ipéca*, qui peut-être n'aura pas toute la glorieuse fortune de son aînée *Tire-au-Flanc*. Il y a cependant bon nombre de choses amusantes dans le *Major Ipéca*, mais l'action, un peu lente et par trop uniforme, les situations insuffisamment neuves alourdissent parfois la pièce au détriment de sa drôlerie. Le premier acte se passe dans la pharmacie de M. Pluche, un vieux noceur invétéré, qui, devant être présent à neuf heures du matin à Orléans, pour y accomplir une période de treize jours, a passé sa dernière nuit de liberté, en compagnie de Mlle Cascade, à faire une noce carabinée. Mme Pluche est dans tous ses états, et elle se promet bien, à l'arrivée de cet incorrigible coureur, de lui faire une petite scène qui lui enlèvera désormais toute idée de recommencer. N'est-ce pas une véritable infortune que d'avoir pour la vie un pareil mari? Aussi n'accordera-t-elle la main de sa fille Yvonne qu'à un garçon sérieux, travailleur, incapable de faire la fête: au commis pharmacien,

1. Distribution. — Mme Pluche, Mme *Franck-Mel*. — La môme Cascade, Mlle *Daveny*. — Blaisine, Mlle *C. Barré*. — Yvonne, Mlle *Jane Peyral*. — Mme Riquet, Mlle *Lecomte*. — Panouille, M. *J. Poncet*. — Le major, M. *Dorgat*. — Flanchard, M. *Bardès*. — Pluche, M. *Valet*. — Hyacinthe Livarot, M. *Perret*.

Le spectacle commençait par *Le cœur a des raisons... que la police ignore*, amusant vaudeville de Rob Dorian (pseudonyme d'une jeune étrangère trés « parisienne »).

Hyacinthe Livarot, par exemple, qui, lui, s'adonne tout entier à l'étude des mouches réputées dangereuses, la mouche tsé-tsé, tout spécialement, dont les piqûres déterminent en Afrique le terrible béribéri ou maladie du sommeil ! Hyacinthe pense avoir en sa possession plusieurs échantillons de la fameuse mouche, qu'il cache précieusement dans un ancien flacon d'ammoniaque pour les étudier à son aise. M. Pluche, naturellement, s'empressera, sitôt rentré, de respirer, pour se dégriser, le flacon d'ammoniaque. Hyacinthe le croira piqué et atteint de la terrible maladie. M. Pluche trouvera le stratagème excellent pour éviter la scène de sa femme et couper au service pendant treize jours. Il se laissera donc transporter dans un état très alarmant à l'infirmerie du corps et présenter au Major Ipéca. Celui-ci n'est qu'un vieil âne, abruti par l'abus de l'absinthe, qui ordonne indifféremment à tous ses malades le désagréable médicament qui valut son surnom. Il coupe dans la blague du territorial, et même, se montre enchanté d'avoir à soigner une aussi extraordinaire maladie, dont la guérison lui assurera sans doute sa nomination tant désirée à la première classe. L'occasion est bonne aussi, pour les « fricoteurs » du régiment, d'imiter l'exemple du malin pharmacien ; ils ne la laisseront pas échapper, et tous bientôt se diront atteints de la contagieuse épidémie. Transportés à l'hôpital, ils y seront dorlotés et choyés comme des coqs en pâte jusqu'à ce que la supercherie se découvre enfin. Le major y aura gagné, quand même, son quatrième galon, les faux malades en

tireront un congé de convalescence, et le caporal Poussinet obtiendra la main de Mlle Yvonne. Seul, Hyacinthe sortira de l'aventure bafoué et ridicule. L'interprétation, plutôt médiocre le premier soir, a quelque peu nui, ce nous semble, au succès de la pièce. Peut-être, quand les acteurs auront pris davantage possession de leurs rôles, joueront-ils avec moins de lenteur ce gai vaudeville, qui demande à être prestement enlevé; nous citerons, dans cet espoir, M. Dorgat, qui a de la drôlerie sous les traits du major; M. Perret, qui manque un peu de fantaisie dans le rôle d'Hyacinthe; MM. Bardès et Poncet, deux types très amusants de « fricoteurs » accomplis. Mme Franck-Mel incarne avec joie et naturel Mme Pluche, Mlle Daveny imite gentiment Mlle Cassive, et Mlle Barré, enfin, figure avec entrain une jeune et avenante paysanne à la mine toute réjouie[1].

1. — Des « Jeudis Populaires » avaient été organisés au Théâtre Cluny par M. Georges Kahn, qui donna à ces matinées, un caractère très littéraire, et obtint le conconrs des meilleures artistes. La « Jeunesse de Glatigny », « Les Humoristes » et « Les Femmes dans l'œuvre de Henry Bataille » furent, entre autres, les sujets de ces intéressantes causeries illustrées d'auditions.

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représetn. pendant l'année
Francs-Maçons! vaudeville	3	»	276
Hermance a de la vertu, comédie	1	»	155
**Deux pères pour une fille*, comédie	1	5 mai	131
**Mes Oncles s'amusent*, vaudeville	3	4 sept.	65
Chez le Critique, comédie	1	4 sept.	65
**Le Coup du Million*, comédie-bouffe	3	31 octob.	26
**Bouffé par erreur*, vaudeville	1	31 octob.	26
**Le Major Ipéca*, pièce	3	24 nov.	45
**Le Cœur a des raisons... que la police ignore*, comédie	1	24 nov.	1
**Cambriolage de Cœur*, comédie	1	25 nov.	44

THÉATRE DÉJAZET[1]

Quelques lignes suffiront à la très heureuse histoire du théâtre Déjazet. Sait-on depuis combien de temps *Tire-au-flanc !* tenait l'affiche au début de l'année 1906 ? — Depuis « quatorze mois »... Le 10 novembre on fêtait gaiement, en toute intimité, le commencement de la « troisième année » de la pochade militaire de MM. André Sylvane et Mouézy-Eon. Le 23 décembre, on en célébrait la 900me représentation. Pas de commentaires, n'est-ce pas ?... Joignons à ce triomphe sans précédent le succès des « matinées de famille » du jeudi, dont on trouvera la liste au tableau que voici :

TABLEAU.

THÉATRE DÉJAZET[1]

Quelques lignes suffiront à la très heureuse histoire du théâtre Déjazet. Sait-on depuis combien de temps *Tire-au-flanc !* tenait l'affiche au début de l'année 1906 ? — Depuis « quatorze mois »... Le 10 novembre on fêtait gaiement, en toute intimité, le commencement de la « troisième année » de la pochade militaire de MM. André Sylvane et Mouézy-Eon. Le 23 décembre, on en célébrait la 900me représentation. Pas de commentaires, n'est-ce pas ?... Joignons à ce triomphe sans précédent le succès des « matinées de famille » du jeudi, dont on trouvera la liste au tableau que voici :

TABLEAU.

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
Tire au flanc! comédie	3	»	425
Il?... ou Elle?..., comédie	1	»	425
Le Gentilhomme pauvre, comédie	2	4 janv.	»
Le Moulin joli, vaudeville	1	4 janv.	»
Le Camp des Bourgeoises, comédie	1	11 janv.	»
L'Affaire de la rue de Lourcine, vaudeville	1	25 janv.	»
La Sœur de Jocrisse, vaudeville	1	25 janv.	»
Le Diner de Madelon, vaudeville	1	25 janv.	»
La Soupière, comédie	1	8 février	»
Pierrette et Jacquot, opérette	1	22 févr.	»
La Gifle, comédie	1	8 mars	»
Les Méprises de Lambinet, vaudeville	1	8 mars	»
L'Anglais ou le Fou raisonnable, coméd.	2	15 mars	»
Le Gamin de Paris, comédie	1	29 mars	»
Les 37 sous de M. Montaudoin, vaudev.	1	12 avril	»
Rose des bois, comédie	1	12 avril	»
Pauvre Jacques, comédie	1	12 avril	»
L'Invitation à la valse, comédie	1	3 mai	»
Rival pour rire, comédie	1	3 mai	»
Le Mariage extravagant, opérette	1	3 mai	»
La Marraine, vaudeville	1	31 mai	»
Les Deux Frères, comédie	2	31 mai	»
La Pluie et le Beau Temps, comédie	1	18 octob.	»
Les Deux Aveugles, opérette	1	18 octob.	»
La Corde sensible, vaudeville	1	18 octob.	»
La Sauterelle, comédie	1	18 octob.	»
Le Mari de la Veuve, comédie	1	15 nov.	»
Edgard et sa bonne, vaudeville	1	15 nov.	»
Les Fourberies de Nérine, comédie	2	29 nov.	»
Monsieur Popote, vaudeville	1	6 déc.	»
Comme elles sont toutes, vaudeville	1	13 déc.	»
Un Mari qui pleure, comédie	1	20 déc.	»
Maman Sabouleux, vaudeville	1	25 déc.	»
La Fille de Dominique, vaudeville	1	27 déc.	»

THÉATRE MOLIÈRE [1]

A *Fred*, la jolie comédie de MM. Auguste Germain et R. Trébor qui venait d'atteindre sa centième représentation, le théâtre Molière faisait succéder, le 11 janvier, le *Blé de lune*, pièce en cinq actes de M. Georges Maldagne [2], accompagnée de *Messieurs de la Cour*, comédie en un acte de MM. de Buysieulx et Roger Max [3]. — Le « blé de lune », nous apprend-on, est le blé délaissé, qui appartient au premier venu : c'est le nom que l'on donne en Provence à un enfant trouvé. Chérie, diminutif de Pulchérie, est un blé de lune. D'où vient-elle ? On l'ignore. On sait seulement qu'elle fut recueillie par Tante Agathe, bourgeoise grincheuse et avare qui se fait appeler marraine et traite la jeune fille avec la plus grande dureté. Tout le premier acte est employé à démontrer que

1. — Directeurs : MM. Clot et Dublay.

2. Distribution. — Claude Varagnez, M. *Pouctal.* — Pierrounet, M. *Déan.* — Le père La Bique, M. *Angély.* — Albéric Soucaud, M. *Morgan.* — Frédéric Silvère, M. *Mayen.* — Le procureur de la république, M. *Gicquel.* — La Gourlette, Mlle *Claude Ritter.* — Chérie, Melle *Maufroy.* — La tante Agathe, Mlle *Malvau.* — Christiane, Mlle *Darbelly.* — La Pételoune, Mlle *Montout.*

3. — Jouée par MM. Bressol, Berthelier fils, Mayen, Henry et Mlle Darbelly.

On commençait par *Chichette*, comédie en un acte, de M. Jean Rethel, jouée par Mmes *Montout, Romane*, MM. *Fleury-Fontès*, *Gerbault*, *Mayen*, *Jalabert*.

Chérie est bonne autant que la tante est méchante, — en un tableau de la vie provençale qui, malgré quelques détails enfantins, ne manque pas d'une certaine saveur. Deux incidents : un chemineau, le père La Bique, demande à manger à Chérie, qui le fait souper en cachette et lui procure un coucher dans la grange; — et un jeune paysan, Albéric, qui prie en grâce Chérie de venir voir sa grand'mère mourante, laquelle a un important secret à lui révéler. Au second acte le décor représente une sorte de salle à manger en sous-sol attenant à une cuisine. Tante Agathe fait sa ronde habituelle de maîtresse de maison. La servante a tout négligé : l'argenterie est sale, les couteaux sont mal lavés. Elle s'emploie à réparer ce désordre. Survient Claude Varagnez, son neveu, avocat, marié, père de cinq enfants. Nous l'avions déjà vu installé chez elle. Claude demande à sa tante 50.000 francs qu'il lui faut payer à la suite de spéculations hasardeuses. La tante refuse net. Pourquoi? Parce qu'elle le hait. Mariée à un homme vieux, veuve à trente ans, elle a aimé Claude ardemment. Lui n'a pas voulu s'en apercevoir. Aussi a-t-elle enveloppé de la même odieuse rancune et son neveu, et sa femme Christiane. De plus elle lui avoue qu'elle a désespéré par des confidences mensongères l'ancienne maîtresse de Claude, et l'a ainsi poussée au suicide. Ah! certes, elle le hait bien, et continuera de toutes ses forces à lui faire tout le mal possible. Claude, affolé, saisit un couteau dans un mouvement de rage, la frappe. Elle tombe morte. Chérie était là, dans la



pièce à côté. Elle a tout vu. Mais elle vient d'apprendre par la grand'mère d'Albéric qu'elle est la fille de Claude et de la suicidée. Elle ne peut dénoncer son père. Elle se taira. Une enquête est ouverte. Qui est l'assassin ? Claude Varagnez ne peut apporter l'éclaircissement de son témoignage, car depuis le soir du crime il est malade, frappé d'amnésie. On accuse donc le chemineau, qui se défend dans une scène vigoureuse, justement applaudie. Chérie comprend qu'on va condamner un innocent. Elle s'avance : « Ne cherchez pas plus longtemps... L'assassin, c'est moi. » Ici se place l'acte de la prison, reconstitution saisissante de la vie des recluses que l'on force toute leur vie au silence absolu. Claude a recouvré la raison, à peine pourtant le souvenir. En compagnie du juge d'instruction, il visite l'établissement pénitentiaire. Le directeur leur montre une vieille femme de quatre-vingts ans qui, prisonnière depuis soixante années, a perdu entièrement l'usage de la parole. Puis La Gourlette, une ignoble marmite qui demande la faveur d'aller à la Nouvelle pour retrouver son poteau, et pouvoir enfin jaspiner. A la réclusion elle préférerait la guillotine. Chérie arrive à son tour. Malgré sa condamnation elle est presque entourée d'estime. Personne ne peut croire à sa culpabilité. On la questionne : elle continue à se dire coupable. Claude demande à rester seul avec elle. « Quel secret cachez-vous ? Vous êtes innocente ! — Oui. — Qui est donc l'assassin ? — Vous ! » Mais devant la stupeur de Claude, elle s'oppose à ce qu'il se dénonce. Il ne

Chérie est bonne autant que la tante est méchante, — en un tableau de la vie provençale qui, malgré quelques détails enfantins, ne manque pas d'une certaine saveur. Deux incidents : un chemineau, le père La Bique, demande à manger à Chérie, qui le fait souper en cachette et lui procure un coucher dans la grange ; — et un jeune paysan, Albéric, qui prie en grâce Chérie de venir voir sa grand'mère mourante, laquelle a un important secret à lui révéler. Au second acte le décor représente une sorte de salle à manger en sous-sol attenant à une cuisine. Tante Agathe fait sa ronde habituelle de maîtresse de maison. La servante a tout négligé : l'argenterie est sale, les couteaux sont mal lavés. Elle s'emploie à réparer ce désordre. Survient Claude Varagnez, son neveu, avocat, marié, père de cinq enfants. Nous l'avions déjà vu installé chez elle. Claude demande à sa tante 50.000 francs qu'il lui faut payer à la suite de spéculations hasardeuses. La tante refuse net. Pourquoi ? Parce qu'elle le hait. Mariée à un homme vieux, veuve à trente ans, elle a aimé Claude ardemment. Lui n'a pas voulu s'en apercevoir. Aussi a-t-elle enveloppé de la même odieuse rancune et son neveu, et sa femme Christiane. De plus elle lui avoue qu'elle a désespéré par des confidences mensongères l'ancienne maîtresse de Claude, et l'a ainsi poussée au suicide. Ah ! certes, elle le hait bien, et continuera de toutes ses forces à lui faire tout le mal possible. Claude, affolé, saisit un couteau dans un mouvement de rage, la frappe. Elle tombe morte. Chérie était là, dans la

pièce à côté. Elle a tout vu. Mais elle vient d'apprendre par la grand'mère d'Albéric qu'elle est la fille de Claude et de la suicidée. Elle ne peut dénoncer son père. Elle se taira. Une enquête est ouverte. Qui est l'assassin ? Claude Varagnez ne peut apporter l'éclaircissement de son témoignage, car depuis le soir du crime il est malade, frappé d'amnésie. On accuse donc le chemineau, qui se défend dans une scène vigoureuse, justement applaudie. Chérie comprend qu'on va condamner un innocent. Elle s'avance : « Ne cherchez pas plus longtemps... L'assassin, c'est moi. » Ici se place l'acte de la prison, reconstitution saisissante de la vie des recluses que l'on force toute leur vie au silence absolu. Claude a recouvré la raison, à peine pourtant le souvenir. En compagnie du juge d'instruction, il visite l'établissement pénitentiaire. Le directeur leur montre une vieille femme de quatre-vingts ans qui, prisonnière depuis soixante années, a perdu entièrement l'usage de la parole. Puis La Gourlette, une ignoble marmite qui demande la faveur d'aller à la Nouvelle pour retrouver son poteau, et pouvoir enfin jaspiner. A la réclusion elle préférerait la guillotine. Chérie arrive à son tour. Malgré sa condamnation elle est presque entourée d'estime. Personne ne peut croire à sa culpabilité. On la questionne : elle continue à se dire coupable. Claude demande à rester seul avec elle. « Quel secret cachez-vous? Vous êtes innocente ! — Oui. — Qui est donc l'assassin ? — Vous ! » Mais devant la stupeur de Claude, elle s'oppose à ce qu'il se dénonce. Il ne

peut se déshonorer à cause de sa femme, de ses filles... Elle, elle est seule au monde : elle est le « blé de lune ». Il cède, mais il obtiendra pour elle la grâce du Président de la République. Nous voici revenus au Val Rose, la propriété de Tante Agathe. Chérie, grâciée, car on ne doute pas d'une erreur judiciaire, épouse celui qu'elle aime, le paysan Albéric. Mais tant d'émotions l'ont frappée à mort. Le médecin a consenti à une sorte de mariage *in extremis*. Les couples de la farandole viennent lui apporter leurs vœux avec des fleurs. Elle reste seule avec Claude, désespéré de sa pâleur effrayante. Un notaire survient qui remet une lettre à Chérie. Elle prie Claude de la décacheter et de la lire. Et il apprend ainsi que Chérie est sa fille. Il lui embrasse la main en sanglotant, et pendant que s'éteignent les dernières lueurs du crépuscule et qu'on entend au loin les sons de la farandole, elle meurt doucement parmi les fleurs candides. La pièce flaire légèrement le roman-feuilleton. L'œuvre repose sur l'amnésie de Claude : voilà qui cotoie diablement le mélo. Malgré tout, ces cinq actes ne sont pas indifférents. Bonne interprétation du côté de Mlle Malvau, une Tante Agathe, âpre et haineuse à souhait. Mlle Maufroy est une Chérie pitoyable et Mlle Claude Ritter, une La Gourlette d'un réalisme saisissant (la scène « d'amour » de cette fille pour la chaste Chérie est fort répugnante, est-elle bien utile?) M. Pouctal est excellent dans le rôle de Claude Varagnez qui met en valeur ses qualités douloureuses et violentes, et M. Angély, depuis trop longtemps éloigné de la

scène, s'est taillé un succès légitime dans le personnage sympathique et pittoresque du chemineau La Bique. Citons également M. Déan, très adroit, Mlle Montout et M. Jalabert, très gais en domestiques provençaux. *Messieurs de la Cour* est pour nous une vieille connaissance. Elle fut, si je ne me trompe, déjà représentée au théâtre des Mathurins. C'est l'histoire d'un avocat qui ne peut conserver aucune affaire de divorce, ses clients ayant tous la manie de se réconcilier. La seule fois où il a affaire enfin à des époux bien décidés à reprendre leur liberté, il reconnaît en la femme une ancienne maîtresse qu'il a intérêt à réconcilier avec son mari. Ce badinage a conservé deux de ses créateurs, MM. Bressol et Berthier. N'insistons pas sur *Chichette*, un petit acte sans importance, où nous voyons une fille de concierge se faire cocotte pour amener des « suiveurs » à louer dans sa maison des appartements vacants. Le hasard fait qu'elle s'adresse en même temps à un père et à un fils, ce qui corse le quiproquo. Trop compliqué : pas assez drôle.

14 FÉVRIER. — Premières représentations des *Plumes du Geai*, pièce en quatre actes de M. Jean Jullien[1], du *Parvenu*, pièce en un acte de

---

1. DISTRIBUTION. — Paul Dumont, M. *Pouctal*. — Père Palud, M. *Mévisto*. — Lerminier, M. *Angély*. — Philippe, M. *Déan*. — Taberneau, M. *Morgan*. — Bretonneux, M. *Fleury-Fontès*. — Verville, M. *Gerbault*. — Sauval, M. *Mayen*. — Sergy, M. *Gisquel*. — Collières, M. *Gaston*. — Marthe, Mlle *Maud Amy*. — Mme Lemonnier, Mlle *J. Malvau*. — Marguerite de Valois, Mlle *De Deken*. — Viviane de Kersonnec, Mlle *Dargenton*. — Maurita, Mlle *Darbelly*. — Nivette, Mlle *Bordie*. — Lydiane, Mlle *Jung*.

MM. G. Darien et Mévisto[1], et de *Je suis ministre*, vaudeville en un acte de Mme Adrienne Cambry[2]. — Une fois de plus sous la jeune et habile direction de MM. Clot et Dublay, le « Molière », où déjà nous applaudîmes, *Leur Gourme*, l'*Instinct* et la *Soutane*, la *Concurrente* et *Fred*, affirmait son étonnante vitalité, car vous savez qu'elle était tout-à-fait jolie, cette nouvelle comédie de M. Jean Jullien, sans doute refusée par plus d'un théâtre d'ordre, dont elle eût fait la fortune — absolument charmante, je vous dis, et très digne, assurément, du grand succès qu'elle venait d'obtenir. Et quand on pense que les directeurs ont coutume de pleurer dans le gilet des critiques et de se plaindre de n'avoir pas de pièces ! Celle-ci s'est probablement beaucoup promenée avant de trouver un généreux asile aux ex-Bouffes-du-Nord ; n'est-ce pas purement une honte qu'on n'ait point découvert la réelle valeur d'une œuvre si bien faite pour aller tout droit au public ? Paul Dumont est un jeune banquier très riche, un peu las de n'être aimé que pour son argent, et fort curieux de voir de près le modeste intérieur d'un de ses employés qui, content de son humble situation, se déclare « un homme heureux » : c'est la vieille fable du *Savetier et le Financier*. Sous le nom de Paul tout court — tel Dorante des *Jeux de l'amour et du hasard* sous les traits de Bour-

1. Distribution. — Napoléon, M. *Mévisto*. — Comtesse de Rovannes, Mlle *J. Malvau*. — Un huissier, M. *Charpin*. — Un colonel, M *Duval*.

1. Distribution. — Montverrier, M. *Fleury-Fontès*. — Bagnolet, M. *Gerbault*. — Georges, M. *Mayen*. — Malvina, Mlle *Darbelly*.

guignon — il est donc introduit chez le brave Lerminier, dont il est soi-disant le collègue comme garçon de banque, et le voici faisant la connaissance du père Palud, socialiste à tous crins, beau-frère de Lerminier, et de Marthe, sa jolie nièce, dont les idées sont plus avancées encore que celles de son oncle. Il lui plaît d'entendre le père Palud « taper » sur les exploiteurs, ignobles araignées qui sucent le sang des petits, et il s'éprend de Marthe, qui, voyant en lui un camarade de Lerminier, accepte bien volontiers un fiancé de sa condition. Que fera-t-elle quand elle apprendra qu'on l'a trompée ? Elle repoussera celui qu'elle croyait pauvre comme elle et qui est riche — le paon paré des plumes du geai ! — et, la tête remplie des idées égalitaires qu'on a mises en elle, elle refusera de faire le bonheur de sa famille qui, maintenant — la palinodie est amusante — la supplie à genoux de consentir à s'appeler Madame Dumont. Elle se laisse pourtant toucher par la sincérité du « patron », et puisqu'il a promis de « restituer » en employant sa fortune à soulager les misères d'autrui, elle finit par accepter... Elle l'aimait pauvre : elle essaiera de l'aimer malgré sa richesse. Dénouement heureux d'une pièce exquise — dans le genre Scribe — qu'a signée le talentueux auteur du *Maître*, cette âpre et solide étude de paysan qui établit autrefois, dans une toute autre manière, la probe réputation de M. Jean Jullien. Les *Plumes du Geai* n'ont pas seulement procuré à leur auditoire une joie énorme ; elles ont révélé au public un artiste de tout premier ordre, encore à peine

connu, malgré ses vingt-cinq ou trente ans de loyaux services sur les scènes du boulevard : M. Angély a joué avec un naturel parfait et une délicieuse simplicité le rôle excellent d'ailleurs de Lerminier, le brave garçon de banque justement effrayé des conséquences de la supercherie où il s'est laissé entraîner. Par son amusante composition du « père Palud » M. Mevisto a racheté la fâcheuse impression qu'avait produite son apparition préalable en un acte bien inutile intitulé *Le Parvenu*, sous les traits, toujours tentants pour un acteur, de Napoléon... M. Pouctal a mis de la chaleur au rôle de Paul Dumont et M. Déan a dit avec drôlerie les quelques répliques faubouriennes qu'on lui a confiées. Mlle Maud Amy, l'ex-belle Marseillaise de l'Ambigu, a rendu avec infiniment de tact, de justesse et de grâce, le personnage de Marthe, la petite employée parisienne si finement observée. Mlle Jeanne Malvau apportait au rôle de Mme Lerminier ses sûres qualités de bonne comédienne... Et voilà, au Théâtre Molière, une affiche qui semblait constituée pour de longs soirs...

31 MARS. — Reprise de l'*Instinct*, pièce en trois actes de M. Kistemaeckers [1], et de la *Soutane*, pièce en trois actes de M. Arthur Bernède [2].

---

1. DISTRIBUTION. — Cécile Bernou, Mme *Cora Laparcerie*. — Thérèse Laugier, Mlle *De Déken*. — Berthe, Mlle *Darbelly*. — Jean Bernou, M. *Pouctal*. — André Bernou, M. *Morgan*. — Lautriquet, M. *Déan*. — Pierre, M. *Lecomte*. — Le facteur, M. *Jalabert*.

2. DISTRIBUTION. — Baronne de Rouvray, Mlle *Claude Ritter*. — La mère Mirande, Mlle *Montout*. — Marguerite de Rouvray, Mlle *Romane*. — Le petit Jean, Mlle *Jung*. — La comtesse Brossard, Mlle *Darbelly*. —

8 MAI. — Première représentation de *Nos Salariés*, pièce en cinq actes et six tableaux de Mme Tola Dorian[1]. — Mme Tola Dorian a fait de jolis vers ; elle a écrit des romans pleins de couleur. Elle n'a, croyons-nous, jamais réussi à la scène. Cette fois elle a même plutôt échoué... Ce n'est pas que sa pièce ne soit pavée des meilleures intentions du monde, mais les intentions ne suffisent pas toujours à créer un succès : le style déclamatoire, les tirades enguirlandées de métaphores dont sont bourrés *Nos Salariés* ont fait sourire plus d'une fois un public qui ne demandait qu'à applaudir. Un fils de ministre a tué d'un coup de revolver une maîtresse qui voulait le quitter. Le Conseil de guerre l'acquitte : n'est-il pas « le fils d'un ministre... ? Un jeune cultivateur plonge son couteau dans la poitrine du lieutenant qui l'a insulté et cravaché ; il est condamné par la cour d'assises à dix ans de travaux forcés. « Deux justices ! » s'écrie le père. Vous voyez le contraste que fait le sujet de la pièce. Elle abonde en tirades — nous l'avons dit — dont la plupart sont confiées à Mlle Claude Ritter, aussi agaçante que le veut son rôle... Citons MM. Pouctal, Angély, Mlle Jeanne

---

Elie de Montjoie, Mlle *Tugot*. — L'abbé Jacques Mirande, M. *Morgan*. — Mgr de Cavardin, M. *Victor André*. — Le baron de Rouvray, M. *Fleury-Fontès*. — Le père Mirande, M. *Angély*. — Henri de Prangis, M. *Gerbault*. — Le sacristain, M. *Lecomte*.

1. DISTRIBUTION. — Ernest Verneuil, M. *Pouctal*. — Jacques Verneuil, M. *Bertic*. — Antoine Pintavoine M. *Angély*. — Henri Pintavoine, M. *Morgan* — Marquis de Vaucreuse M. *R. Cresté*. — Marcani, M. *Gerbault*. — Delion, M. *Mayem*. — L'ordonnance, M. *Jalabert*. — Thérèse Maltet, Mlle *Claude Ritter*. — Mme Verneuil, Mlle *J. Malvau*. — Mme Pharamine, Mlle *Montout*. — Madeleine, Mlle *Romane*. — Marcelle, Mlle *Neith-Blanc*.

Malvau qui défendent le leur du mieux qu'ils le peuvent.

22 DÉCEMBRE. — Première représentation des *Bat' d'Af*, pièce en cinq actes et huit tableaux de MM. Arthur Bernède et Aristide Bruant[1]. — MM. Clot et Dublay avaient passé la main; ils ont dû la reprendre à leur corps défendant, si bien qu'ils se trouvent actuellement avoir deux théâtres sur les bras, alors qu'il est déjà fort difficile d'en bien diriger un seul... Ils nous offraient pour leur rentrée aux ex-Bouffes-du-Nord un bon mélodrame selon la formule qui rappelle à la fois *Biribi*, la *Grande famille* et *Sous l'épaulette*. Un brave ouvrier, Pierre Morin, a un chenapan de frère, dont il est, au physique seulement — on se ressemble de plus loin — tout le portrait. Frédéric, c'est le chenapan, vole un portefeuille au Café Américain. La police arrête Pierre qui ne se défend pas. Pourquoi? Parce qu'il aime bien sa mère, et que la pauvre femme mourrait, c'est sûr, si on arrêtait l'autre. Dites-moi que ce Pierre n'a pas une belle âme!... Condamné à six mois de prison l'année même où il devait faire son service militaire, il est, après avoir purgé sa peine, dirigé selon les règlements, sur les Bat' d'Af! Ne confondez pas, je vous prie, les Bat' d'Af, où vont les

1. DISTRIBUTION. — Bruant, M. *Aristide Bruant*. — Le Capitaine Berner, M. *Poucial*. — L'Anguille des Batignolles, M. *Valney-Charlet*. — Pierre Morin, M. *Berteaux*. — Lieutenant Henry Lejeune, M. *Combes*. — Le Sergent Thibaldi, M. *Duval*. — M. Mouton, M. *Grégoire*. — Le Têtard de la Chapelle, M. *Préval*. — Mort-aux-Vaches, M. *Dehon*. — La Pouliche, Mlle *Dione*. — Louisette, Mlle *Bérangère*. — Mme Morin, Mlle *Alin*. — La Rouquine, Mlle *Suzanne Livry*. — La Môme Torchon, Mlle *Mariette*. — La Noire, Mlle *Oviès*. — L'Asperge, Mlle *Jeancey*.

coupables de droit commun, avec Biribi réservé aux condamnés pour fautes militaires. En Algérie, Pierre est rejoint par une femme de mœurs légères, la Pouliche, hantée par le désir, assez osé, de se refaire une virginité. Mais là bas aussi il a le malheur de retrouver un sergent qui lui garde férocement rancune depuis le jour qu'il l'a fait mettre à la porte d'un bar où il avait manqué de respect à la Pouliche. Ledit sergent ne manquera pas de venger l'humiliation qu'on lui a fait subir. Cette occasion s'offre d'elle-même : Pierre n'a-t-il pas abandonné sa faction pour aller rejoindre la Pouliche en un café maure où elle lui a donné rendez-vous. Il est dénoncé par... le traître de la pièce, un amoureux de la Pouliche dédaigné par elle, et il devra passer au conseil de guerre. Le sergent vient le chercher et l'insulte. Au mot de « voleur » Pierre l'abat d'un coup de revolver. Il sera sûrement condamné à mort. Il échappera pourtant au sort qui lui est réservé : un vieux capitaine « retourné » par un jeune lieutenant qui lui fait comprendre que la loi de bonté est supérieure à tous les devoirs, facilite son évasion. Et le bonheur de Morin serait complet s'il ne perdait la Pouliche, lâchement poignardée par le rival malheureux que nous avons déjà donné comme le traître de la pièce. Une pièce émouvante et généreuse, et relativement sobre, sur un sujet des plus délicats. Un tableau plein de mouvement et de couleur est le « départ des Joyeux ». Tous les ans un flot d'écume, venu des boulevards extérieurs, bat les abords de la gare de Lyon... On fait

escorte aux « joyeux ». Condamnés de droit commun — souteneurs, cambrioleurs, escarpes — ils partent parmi les acclamations délirantes des « aminches », et les adieux passionnés des pierreuses. C'est le contingent des bataillons d'Afrique. La scène a été pittoresquement réglée au Théâtre Molière. Puis, au cinquième tableau, le « Bazar des Mouquères », M Aristide Bruant, l'un des auteurs de la pièce, a chanté avec énergie deux de ses plus célèbres complaintes, *A Biribi* et *A la Bastoche*, et a dit spirituellement un monologue, *Dans la Rue*. On l'a justement applaudi. Le drame a, d'ailleurs, été fort bien joué, notamment par Mlle Dione, qui faisait la Pouliche, par M. Pouctal, qui a composé en bon comédien le rôle du vieux capitaine, et par M. Combes, naturellement acclamé dans le personnage du lieutenant sympathique. Les *Bat' d'Af* étaient de nature à faire une honorable carrière au boulevard de La Chapelle[1].

---

1. — D'intéressants concerts symphoniques, dirigés par M. Clémandh, et auxquels de distingués artistes prêtaient leur concours ; des matinées classiques, dont M. Léon Segond, Charlier, Déan, Morgan et Mlle Claude Ritter étaient les principaux protagonistes, eurent lieu le jeudi au Théâtre Molière en l'année 1906.

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
Fred, comédie	3	»	14
Une Nuit..., pièce	1	»	10
On réclame, comédie	1	»	21
**Le Blé de Lune*, pièce	5	11 janv.	32
**Messieurs de la Cour*, comédie	1	11 janv.	12
**Chichette*, comédie	1	11 janv	32
**Les Plumes du Geai*, pièce	4	14 févr.	57
**Le Parvenu*, pièce	1	14 févr.	8
**Je suis ministre*, vaudeville	1	14 févr.	45
**Simone*, comédie	1	28 févr.	28
L'Instinct, pièce	3	31 mars	59
La Soutane, pièce	3	31 mars	25
**Nos Salariés*, pièce	5 a. 6 t	8 mai	13
**Luce et Antoinette*, comédie	1	9 mai	13
La Dame du 23, vaudeville	3	4 octobre	9
La Rabouilleuse, pièce	4	13 octob.	14
Le Maître de Forges, pièce	5	27 octob.	14
Gigolette, drame	5 a. 9 t.	10 nov.	13
Sous l'Epaulette, drame	5	23 nov.	28
**Les Bat...d'Af...*, pièce	5 a. 8 t.	22 déc.	10

THÉATRE DES ARTS

Le Théâtre des Arts n'est autre que l'ancien Théâtre des Batignolles modifié, restauré, modern-stylisé. M. Jules Berny, qui avait déjà acclimaté le succès en son Théâtre populaire à Belleville, s'était mis en tête d'attirer, boulevard des Batignolles, le public littéraire. Et le 11 février nous eûmes la primeur d'une salle coquette et pimpante, de loges aux tons clairs, et d'un foyer-salon d'un luxe tout intime. La pièce fut demandée au chef de l'école naturiste qui, avec M. Maurice Le Blond, s'était fait connaître par des essais intéressants, où perçait l'influence du XVIIIe siècle, et en particulier du solitaire de Ferney. Le *Roi sans couronne*[1] était déjà connu sous le titre de la *Tragédie du Nouveau Christ*. C'est en effet l'épopée d'un Jésus de notre temps, surnommé le Christ dit Tête noire : barbe rousse et cheveux sombres. N'espérez point que je vous conte la pièce. Ici, nul semblant d'intrigue. Tout n'est que prétexte à développement d'idée. Et l'idée elle-même se perd dans les brumes d'une

1. DISTRIBUTION. — Le Christ, dit Tête Noire, M. *Paul Rameau*. — Gaspard Clary, M. *Mévisto*. — Zacharian, le carrier, M. *Paul Daubry*. — Elie, le fossoyeur, M. *Jean Guyon*. — Ovide, manchot, M. *Mercader*. — Le vieux Dick, aveugle, M. *Brouette*. — Nelle Clary, Mlle *Georgette Loyer*. — Marie la Pouille, Mlle *Marie Kalff*. — Mme Clary, Mlle *Louise Marquet*. — Lisa, Mlle *J. Boyer*. — Mme Rose, Mlle *Coulond*.

imprécision redoutable. L'auteur procède du symbole : il faut donc que nous dégagions sans cesse des gestes et des paroles la signification réelle. Une fatigue s'ensuit, enveloppée d'obscures ténèbres. « Tu as mis mon vêtement pour commettre ton crime, dit Tête noire au carrier Zacharian, et c'est moi que tu accuses ! » Cela signifie : « Tu as procédé de moi pour... » Ces images réitérées entretiennent notre doute et détachent notre attention. La thèse soutenue par M. de Bouhélier est que le socialisme, fût-il dégagé de tout intérêt personnel, fût-il de pure bonté, de pur amour, conduit à l'anarchie. L'église du Sacré-Cœur ne saute, entraînant sous ses débris des centaines de victimes, des femmes, des enfants, que parce que le nouveau Christ a répandu sur le peuple un souffle de liberté, engendrant l'espoir du bien-être. L'ancien Christ promettait le paradis après la mort : Tête noire, le chemineau accoutumé au soleil libre, dit le paradis possible pendant la vie, possible et nécessaire. Comment ne déchaînerait-il pas ainsi les appétits ? Et il a beau affirmer : — Il ne faut pas tuer des hommes, il faut tuer l'idée !... L'idée fait si vite et si ardemment son chemin que le philanthrope est débordé par ses théories mêmes, et se trouve être la cause initiale et directe de tant de victimes ! Alors il appelle sur lui le châtiment, se résigne au rachat de ses innocentes fautes. Il se révèle comme le seul coupable, comme celui qui a tué, — et qui doit mourir. Et il entraîne dans sa chute Gaspard Clary, contremaître anti-gréviste, haï des ouvriers qui l'accusent de les trahir, et Marie la Pouille, une

tout net... « Vous êtes veuve ! » dit alors le mari à sa femme. Le mot est, je pense, inédit... La pièce est âpre et curieuse. Elle a été fort bien jouée. Mlle Suzanne Munte a de la sincérité ; M. Etiévant de la puissance, et M. Garry, qui a de la chaleur, nous a rappelé M. Grand, de la Comédie-Française — cette Comédie-Française à laquelle il appartenait naguère. Si l'on pouvait retrancher des *Nuées* le nom de Socrate et substituer à ce nom révéré celui de quelqu'un des sophistes qui pullulaient au siècle de Périclès, il faudrait applaudir d'un bout à l'autre à cette comédie si vive et si originale. Mais c'est bien Socrate qu'Aristophane a voulu peindre si ridicule et si odieux ; ce sont bien les idées de Socrate qu'il a voulu personnifier dans ces nuées qui chantent et qui dansent en chœur, et c'est à l'école de Socrate, et non point à celle des sophistes qu'il envoie Strepsiade et son fils, pour y apprendre à prouver que le jour est la nuit, et la nuit le jour, surtout pour se rendre experts dans l'art de ne pas payer leurs dettes. Aussi ne regrette-t-on pas qu'Aristophane ait reçu des Athéniens une leçon un peu sévère, puisque ce chef-d'œuvre de verve comique, de haute éloquence et de poésie inspirée n'eut point de succès au théâtre, et ne fut point admis à y reparaître après correction et remaniement. Socrate se reconnut si peu à ce portrait d'un instituteur athée et immoral qu'il n'eut contre Aristophane ni colère ni rancune. Les *Nuées* sont de l'an 424, or, Platon nous représente Aristophane et Socrate conversant au banquet d'Agathon, en 416, comme deux bons camarades,

dont rien n'a jamais troublé l'amitié. Mais, il faut bien le dire, la comédie dut avoir une fatale influence sur le sort du philosophe. Elle fit naître et nourrit, durant de longues années, des préventions contre lui ; c'est là qu'Anytus et Mélitus puisèrent le texte de leurs accusations, et les juges probablement les motifs de la sentence. Les vingt-cinq ans écoulés entre l'apparition des *Nuées* et la mort de Socrate firent germer et mûrir les semences jetées dans le peuple par Aristophane, et l'échec théâtral fut malheureusement trop compensé par le succès littéraire. C'était une tâche assez hardie de transporter les *Nuées* sur la scène française : M. Sacha Guitry, le jeune triomphateur de *Chez les Zoaques*, n'a pas craint de l'entreprendre. Son adaptation très large et très « moderne » a paru, surtout au premier acte, pleine de verve et d'esprit : M. Sacha Guitry n'en a-t-il pas à en revendre, même au grand auteur grec... M. Charles Lamy donne au rôle de Sterpsiade une haute bouffonnerie, et M. Cooper est un Socrate éminemment comique. Notons la simplicité, très subtile, de M. Dieudonné en vieux mendiant ; le naturel de M. Laisné dont la voix rappelle, comme par hasard, celle de M. de Féraudy ; le charme de Mlle Nelly Cormon en Nuée ; la verve toute réaliste de Mme Dehon en marchande de légumes. Notons aussi le soin de la mise en scène qui comporte de jolis jeux de lumière et de très heureux mouvements de foule. On voit que M. Maurice Landay avait tout fait pour la réussite de son premier spectacle. Il méritait d'être encouragé.

GRAND GUIGNOL[1]

6 JANVIER. — Le *Coup des bibelots*, de MM. Kistemaeckers et Pierre Montrel; *Mme Pucelet*, de M. Charles-Henry Hirsch; *Chemin de ronde*, de M. Francheville; *Nitchevo*, de M. J. Sartène; *Aristide*, de MM. Max Maurey et Xavier Roux.

28 FÉVRIER. — *Baraterie*, pièce en deux actes de MM. André de Lorde et Masson-Forestier[2]; *Une Conquête*, de MM. Jean Lorrain et Charles Esquier[3]; *La Veuve*, de MM. Eugène Héros et Léon Abric[4]; *Dans un fauteuil*, de MM. Arthur Byl et E. Gerny[5]; *Le Cas de Mme Flan*, de M. Bonis-Charande[6].

1. — Directeur : M. Max Maurey.

2. DISTRIBUTION. — MM. *R. Bussy*, Le Hertel; *Brizard*, capitaine La Ferté; *Tunc*, de Dretzen; *Werney*, Voizenat; *Ratineau*, Barré; *Jobert*, Mazelin; *Chevillot*, Jolibois; *Cornély*, un docteur; *Roberty*, le commissaire du bord; *Germain*, un capitaine; Mme *Damiroff*, Louise Le Hertel; *Pierval*, Jeanne La Ferté; *Marcelle Bailly*, 1re femme du peuple; *Bérangère*, 2e femme du peuple; *Denucey*, 3e femme du peuple.

3. DISTRIBUTION. — MM. *Tunc*, Charles Franchard; *Werney*, d'Ayguades; *Roberty*, le valet; Mmes *Damiroff*, Mme d'Helyones; *Anie Perrey*, Mme d'Ayguades; *S. Mérian*, la princesse Nitcharewska; *Marcelle Bailly*, la marquise de Nevermeuse.

4. DISTRIBUTION. — MM. *Brizard*, Ernest Letocard; *Tunc*, Lecardon; *Werney*, le gardien; *Chevillot*, Millet; *Ratineau*, John Mattews; *Roberty*, l'interprète; Mmes *Suzanne Mérian*, Palmyre Letocard; *Pierval*, Kate Matthews.

5. DISTRIBUTION. — MM. *Roberty*, M. Pessaire; *Brizard*, M. Boucle; *Jobert*, Milo; *Ratineau*, un agent; *Germain*, Hurtaud; Mmes *Marcelle Bailly*, Mme Goyaud; *Suz. Mérian*, Mme Calèche; *Perret*, la femme aux sinapismes.

6. DISTRIBUTION. — MM. *Cornély*, M. Flan; *Ratineau*, le docteur; *Jobert*, Désiré; Mmes *Bérangère*, Mme Flan; *Lauriane*, Mme Mère; *Perret*, Mme Beaudoin; *Denucey*, Hortense.

7 MAI. — *Après l'Opéra !* drame en deux act et trois tableaux, de M. Georges Docquois, d'apr une nouvelle de M. Jean Reibrach[1] ; *How I becai the Editor of an agricultural paper*, ou le *Cul vateur de Chicago*, comédie en deux actes M. Gabriel Timmory, tirée d'une nouvelle de Ma Twain[2] ; *Le Martyr de la rue Pigalle,* de M. Ma cel Gerbiron.

27 SEPTEMBRE. — *Le Vagabond* de MM. Albe Faverne et A. Monjardin[3] ; *Renseignements*, M. Charles Sauerwein, d'après une nouvelle M. Marcel Prévost[4] ; *Le Petit Babouin*, And. Mycho[5].

2 NOVEMBRE. — *Le Rouge est mis*, de M. Joha nès Gravier[6] ; *Bloomfield and C°*, de MM. Léc

---

1. DISTRIBUTION. — M. de Chéville, M. *Rey*. — Georges Rouv M. *Brizard*. — Le commissaire, M. *R. Bussy*. — Antonin, M. *Jobert*. L'Homme, M. *Chevillot*. — 1er agent, M. *Strugel*. — 2e agent, M. *Rober* — Le docteur, M. *Tourneur*. — Louise de Cheville, Mlle *May-Genty*. Mme Livois, Mlle *Marcelle Bailly*.

2. DISTRIBUTION. — Sam Brooker, M. *Werney*. — L'homme cheve M. *Bussy*. — Le vieil abandonné, M. *Ratineau*. — Le directeur, M. *Tou neur*. — Arthur, M. *Jobert*. — Jessie, Mlle *Pierval*. — Bob, Mlle *A Perrey*.

3. DISTRIBUTION. — Le vagabond, M. *Brizard*. — Alfred, M. *Ratinea* — Léa, Mlle *Pierval*. — Adèle, Mlle *Bérangère*.

4. DISTRIBUTION. — Nina Ninette, Mlle *Maïna Reddy*. — Solang d'Arques, Mlle *Anie Perrey*. — Une domestique, Mlle *Elise Perret*. Vicomte Raoul, M. *Jobert*.

5. DISTRIBUTION. — Babouin, M. *Roy*. — Un poète, M. *R. Bussy*. — ouvrier, M. *Brizard*. — Petiteu, M. *Jobert*. — Mauclère, M. *Ratine* — Un garçon boucher, M. *Stenrel*. — Moissou, M. *Chevillot*. — maire, M. *Tourneur*. — Le nègre, M. *Roberty*. — Duvinaigre, M. *Ab* — Adélaïde Voisin, Mlle *Bérangère*.

6. DISTRIBUTION. — Le Médecin des courses, MM. *Tunc* ; 1er propi taire, *Brizard* ; le reporter, *R. Bussy* ; 2e propriétaire, *R. Tourneu*

THÉATRE DES CAPUCINES[1]

NVIER. — *Monsieur est sorti !* de MM. Serge H. Darcourt et Lupin[2]; *Le Chant du Ros-* de MM. Marinier et L. Boyer[3]; *Surprise au* le M. Ernest Depré, jouée par Mme Marianne ng et M. L. Gallo.

RIER. — *Miroirs vernis,* de M. Ibels; *ous la botte !* de M. Dallix.

RIER. — *En panne !* de M. Raoul Le- e *Pavé de l'Ours*, de MM. L. Rozenberg t Bordet[5].

. — *Le Verrou,* comédie en deux actes, Paul Dehère et Armand Rio[6].

: M. Peter Carin.

ON. — Alfred, M. *Lucien Prad.* — Cardichon, M. *Georges* de Valcourt, Mlle *Favelli.* — Suzette, Mlle *Morlay.*

— X..., M. *Le Gallo.* — John, M. L. *Blanche.* — Her- lois, Mlle *Paulette del Baye.* — Julie, Mlle *Alice*

D'Allemard, M. *Lucien Prad.* ır, M. *Worshire.* — Mme d

vignon, M. *Germain* *Suzanne Carlix.*

. *Armand Bert* -L. *Derval.* —

6 MARS. — *La Revue de poche*, de MM. Hugues Delorme et de Lagarde.

18 MARS. — *Pâris ou le bon Juge*, opérette en deux actes, de MM. Robert de Flers et G. A. de Caillavet, musique de M. Claude Terrasse[1].

25 MARS. — *Cocher, rue Dante !* de M. de Beaumercy.

26 MARS. — *Par Ricochet !* de M. Alfred Edwards[2].

5 AVRIL. — *Potage bisque*, de M. Charles des Fontaines (M. Henri de Rotschild)[3].

11 MAI. — *La Peur des Taches*, de M. Marcel Manchez[4].

29 SEPTEMBRE. — *L'Usurier*, comédie en deux actes, de MM. G. Timmory et J. Manoussi[5].

4 OCTOBRE. — *Adrien, lâche ma femme !* de M. Serge Basset.

---

1. DISTRIBUTION. — Pâris, M. *Charles Lamy*. — Sylvain, M. *Victor-Henry*. — Vénus, Mlle *Germaine Gallois*. — Glycère, Mlle *Alice Bonheur*. — Junon, Mlle *Renée Desprez*. — Minerve, Mlle *Jeanne Derys*.

2. DISTRIBUTION. — Adhémar, M. *Armand Berthez*. — Pépin, M. *Henry-Houry*. — Boudin, M. *Georges Boudin*. — Odette, Mlle *Lantelme*. — Ellébore, Mme *Delphine Renot*.

3. DISTRIBUTION. — Madeleine de Châteauvillard, M. *Lender*. — Laure de Bellevue, Mlle *G. Dorziat*. — Charles de Châteauvillard, M. *P. Magnier*. — Guy de Tourville, M. *L. Blanche*. — Un valet de pied, M. *G. Flandre*.

4. DISTRIBUTION. — Eugène Lauriston, M. *G. Flandre*. — Paul La Garrigue, M. *L. Prad*. — Ginette, Mlle *Favelli*. — Micheline, Mlle *Mérindol*.

5. DISTRIBUTION. — Pierre, M. *Dumény*. — Vousselin, M. *G. Coquet*. — Michel, M. *Armand Berthez*. — Mme Vousselin, Mlle *Marcelle Bordo*. — Ninette, Mlle *Jane Meryem*. — Marie, Mme *Cellini-Rambert*.

9 NOVEMBRE. — *Le Petit Kosson*, fantaisie-revue en deux actes, de M. Michel Carré[1].

21 DÉCEMBRE. — *La Manière*, de M. Daniel Jourda[2].

---

1. DISTRIBUTION. — Sylvie, Mlle *Louise Balthy*. — Harry Kosson, *Miss Campton*. — Chiquette, Mlle *Jane Méryem*. — Paula, Mlle *Lucie Branghetti*. — Lord Kosson, M. *G. Coquet*. — Bidois, M. *Armand Berthez*.

2. DISTRIBUTION. — Blanche, Mme *Cellini-Rambert*. — Hélène, Mlle *Mérindol*. — Henri, M. *Georges Flandre*.



THÉATRE DES MATHURINS

4 JANVIER. — *L'Hallali*, mimodrame de M. Henry Fransois, musique de M. Albert Chantrier[1]; *Le Coup de Navaja*, de M. Michel Carré[2].

25 JANVIER. — *La Potiche*, de M. Sacha de Pomian; *Les Symptômes*, de M. Michel Provins.

6 FÉVRIER. — *Le Désir, la Chimère et l'Amour*, pantomime de MM. F. de Croisset et Nouguès.

16 MARS. — *Echo*, poème lyrique en deux actes de MM. Crosti et Fourdrain.

22 JUIN. — *La Pèche à la ligne*, de M. Dolley; *Le Bouton de culotte*, de M. A. Leconte.

1er AOUT. — *Le Gendre de Mme Plot*, de MM. Vayron et Kerler.

15 SEPTEMBRE. — *La Femme nous trompe*, de MM. Saint-Paul et Maurice Lupin; *Ce vieux Gellier*, en trois tableaux, de MM. Maurice Soulié et Ch. Darantière.

14 OCTOBRE. — *Le Demi-Marié*, de M. Duplant.

---

1. DISTRIBUTION. — Diane de Vouvray, Mlle *Irma de Montigny*. — Fatina, Mlle *Suzanne Galley*. — Hokar, M. *Georges Wague*. — Un gentilhomme, M. *Deville*.

2. — Jouée par M. *Milo de Meyer* et Mlle *Claudie de Sivry*.

dont rien n'a jamais troublé l'amitié. Mais, il faut bien le dire, la comédie dut avoir une fatale influence sur le sort du philosophe. Elle fit naître et nourrit, durant de longues années, des préventions contre lui ; c'est là qu'Anytus et Mélitus puisèrent le texte de leurs accusations, et les juges probablement les motifs de la sentence. Les vingt-cinq ans écoulés entre l'apparition des *Nuées* et la mort de Socrate firent germer et mûrir les semences jetées dans le peuple par Aristophane, et l'échec théâtral fut malheureusement trop compensé par le succès littéraire. C'était une tâche assez hardie de transporter les *Nuées* sur la scène française : M. Sacha Guitry, le jeune triomphateur de *Chez les Zoaques*, n'a pas craint de l'entreprendre. Son adaptation très large et très « moderne » a paru, surtout au premier acte, pleine de verve et d'esprit : M. Sacha Guitry n'en a-t-il pas à en revendre, même au grand auteur grec... M. Charles Lamy donne au rôle de Sterpsiade une haute bouffonnerie, et M. Cooper est un Socrate éminemment comique. Notons la simplicité, très subtile, de M. Dieudonné en vieux mendiant ; le naturel de M. Laisné dont la voix rappelle, comme par hasard, celle de M. de Féraudy ; le charme de Mlle Nelly Cormon en Nuée ; la verve toute réaliste de Mme Dehon en marchande de légumes. Notons aussi le soin de la mise en scène qui comporte de jolis jeux de lumière et de très heureux mouvements de foule. On voit que M. Maurice Landay avait tout fait pour la réussite de son premier spectacle. Il méritait d'être encouragé.

GRAND GUIGNOL[1]

6 JANVIER. — Le *Coup des bibelots*, de MM. Kistemaeckers et Pierre Montrel; *Mme Pucelet*, de M. Charles-Henry Hirsch; *Chemin de ronde*, de M. Francheville; *Nitchevo*, de M. J. Sartène; *Aristide*, de MM. Max Maurey et Xavier Roux.

28 FÉVRIER. — *Baraterie*, pièce en deux actes de MM. André de Lorde et Masson-Forestier[2]; *Une Conquête*, de MM. Jean Lorrain et Charles Esquier[3]; *La Veuve*, de MM. Eugène Héros et Léon Abric[4]; *Dans un fauteuil*, de MM. Arthur Byl et E. Gerny[5]; *Le Cas de Mme Flan*, de M. Bonis-Charande[6].

---

1. — Directeur : M. Max Maurey.

2. DISTRIBUTION. — MM. *R. Bussy*, Le Hertel; *Brizard*, capitaine La Ferté; *Tunc*, de Dretzen; *Werney*, Voizenat; *Ratineau*, Barré; *Jobert*, Mazelin; *Chevillot*, Jolibois; *Cornély*, un docteur; *Roberty*, le commissaire du bord; *Germain*, un capitaine; Mme *Damiroff*, Louise Le Hertel; *Pierval*, Jeanne La Ferté; *Marcelle Bailly*, 1re femme du peuple; *Bérangère*, 2e femme du peuple; *Denucey*, 3e femme du peuple.

3. DISTRIBUTION. — MM. *Tunc*, Charles Franchard; *Werney*, d'Ayguades; *Roberty*, le valet; Mmes *Damiroff*, Mme d'Helyones; *Anie Perrey*, Mme d'Ayguades; *S. Mérian*, la princesse Nitcharewska; *Marcelle Bailly*, la marquise de Nevermeuse.

4. DISTRIBUTION. — MM. *Brizard*, Ernest Letocard; *Tunc*, Lecardon; *Werney*, le gardien; *Chevillot*, Millet; *Ratineau*, John Mattews; *Roberty*, l'interprète; Mmes *Suzanne Mérian*, Palmyre Letocard; *Pierval*, Kate Matthews.

5. DISTRIBUTION. — MM. *Roberty*, M. Pessaire; *Brizard*, M. Boucle; *Jobert*, Milo; *Ratineau*, un agent; *Germain*, Hurtaud; Mmes *Marcelle Bailly*, Mme Goyaud; *Suz. Mérian*, Mme Calèche; *Perret*, la femme aux sinapismes.

6. DISTRIBUTION. — MM. *Cornély*, M. Flan; *Ratineau*, le docteur; *Jobert*, Désiré; Mmes *Bérangère*, Mme Flan; *Lauriane*, Mme Mère; *Perret*, Mme Beaudoin; *Denucey*, Hortense.

THÉATRE DES CAPUCINES[1]

---

13 JANVIER. — *Monsieur est sorti !* de MM. Serge Basset, H. Darcourt et Lupin[2]; *Le Chant du Rossignol,* de MM. Marinier et L. Boyer[3]; *Surprise au Bain !* de M. Ernest Depré, jouée par Mme Marianne Chassaing et M. L. Gallo.

7 FÉVRIER. — *Miroirs vernis,* de M. Ibels; *A deux sous la botte !* de M. Dallix.

9 FÉVRIER. — *En panne !* de M. Raoul Lefevre[4], Le *Pavé de l'Ours*, de MM. L. Rozenberg et Robert Bordet[5].

2 MARS. — *Le Verrou,* comédie en deux actes, de MM. Paul Dehère et Armand Rio[6].

---

1. Directeur : M. Peter Carin.

2. DISTRIBUTION. — Alfred, M. *Lucien Prad.* — Cardichon, M. *Georges Flandre.* — Lili de Valcourt, Mlle *Favelli.* — Suzette, Mlle *Morlay.*

3. DISTRIBUTION. — X..., M. *Le Gallo.* — John, M. L. *Blanche.* — Hermine de Valmondois, Mlle *Paulette del Baye.* — Julie, Mlle *Alice Mireille.*

4. DISTRIBUTION. — D'Allemard, M. *Lucien Prad.* — Joseph, M. *Trévoux.* — Un chauffeur, M. *Worshire.* — Mme de Liénard, Mlle *Jane Martignac.*

5. DISTRIBUTION. — Darvignon, M. *Germain.* — Hubert, M. *Armand Berthez.* — Lucienne, Mlle *Suzanne Carlix.*

6. DISTRIBUTION. — Jean, M. *Armand Berthez.* — Lucien M. *Henry-Houry.* — Caroline, Mlle *M.-L. Derval.* — Yvonne, Mlle *Martignac.* — Victorine, Mlle *Mérindol.*

24 OCTOBRE. — *Le Calepin d'amour*, de M. L. Deloncle ; *En douceur*, de MM. Léon Xanrof et Pierre Veber ; *Le Père Gigogne*, de MM. Michel Provins et Georges Alicz ; *Le Cerveau d'un imbécile*, de MM. A. de Lorde et A. Binet ; *Rigoulard*, de MM. Auguste Germain et R. Trébor.

3 DÉCEMBRE. — *Ça biche au bois*, de M. X. Granier (Mlles J. Debary. M. d'Estrel, MM. Stacquet, Chazy) ; *Chocolat*, de M. Lecomte-Arnold (Mlle M. Yrieix, MM. Pascal, Mori, Marquet) ; *L'Extra*, de M. Pierre Veber (Mmes M. Fournier, Mylière, MM. Saint-Paul, Belières, Pascal, Mori, Stacquet, Chazy) ; *Les Ingénus*, pièce en deux actes, de M. Marcel Gerbidon (Mmes Suzanne de Behr, Yrieix, Fournier, Mylière, Grey, MM. Matrat, Saint-Paul, Belières, Pascal, Bouchez, Mori, Chazy) ; *La Clé du Paradis*, opérette de M. Michel Carré, musique de M. Rodolphe Berger (Mlles Marie-Thérèse Berka, Yv. Maëlec, MM. Matrat, Léo Devaux, Saint-Paul).

LES TRENTE ANS DE THÉATRE

En l'année 1906 — qui fut excellente de tout point pour l'œuvre de bienfaisance si intelligemment fondée par M. Adrien Bernheim — les Trente Ans de Théâtre ont continué sous la puissante direction de leur infatigable président, à porter la bonne parole aux quartiers les plus excentriques. C'est ainsi qu'avec le précieux concours de la Comédie-Française ils donnèrent dans les faubourgs deux représentations du *Cid*, trois représentations de *Tartuffe*, quatre représentations du *Médecin malgré lui*, deux représentations de l'*Avare*, deux représentations des *Plaideurs*, deux représentations des *Folies amoureuses*, et jouèrent une fois *Phèdre*, une fois *l'Ecole des maris*, une fois les *Précieuses ridicules*, une fois le *Légataire universel* et une fois le *Jeu de l'amour et du hasard*. Autant d'œuvres classiques, toujours accompagnées d'actes entiers ou d'importants fragments empruntés au répertoire de l'Opéra-Comique ou de l'Opéra.

Le 21 avril, les Trente Ans de Théâtre nous offraient, au Trocadéro, le plus joli spectacle qu'on pût rêver. D'abord un numéro exquis, la *Chanson*, nous permit d'applaudir tous les chefs-d'œuvres du genre, depuis la vieille chanson, magistralement détaillée par Fugère, jusqu'à la *Marseillaise*,

admirablement dite par Mme Weber, en passant par les *Gueux*, de Jean Richepin, que Fragerolle lançait d'une voix superbe, par les chansons de Fursy, de Paulette Darty, d'Anna Thibaud, par le charmant rondeau de Redelsperger, que faisait valoir la belle Gilda Darthy, et par la ravissante Marie Leconte, si émouvante en Mimi Pinson. Après la *Chanson de France*, la *Danse d'Espagne*, avec la délicieuse Carlotta Zambelli, les *Charbonniers*. On redoutait un peu, il faut le dire, le cadre trop vaste... Et jamais le petit chef-d'œuvre de Ph. Gille et Costé ne parut plus jeune, plus gai, et ne fit un tel plaisir ; jamais Anna Judic et Huguenet ne furent en plus pleine possession de leur talent... Enfin *Pourceaugnac*, agrémenté de l'inénarrable course des apothicaires à travers le Trocadéro et joué avec une verve incomparable par Coquelin cadet et ses excellents camarades du Théâtre-Français. Et il fallait remercier l'actif président des Trente Ans de Théâtre, de nous offrir — en dehors des représentations classiques de la Comédie-Française dans les faubourgs — de belles fêtes si parfaitement réussies. Donner au public ravi des chefs-d'œuvre brillamment interprétés et remplir ainsi pour les malheureux du théâtre la caisse de secours immédiat, c'était là de la besogne doublement utile et bonne.

A ce même Trocadéro, la *Damnation de Faust*, avec Mme Jeanne Raunay, dans Marguerite, était, le 31 mai, pour l'admirable orchestre et les chœurs des Concerts Lamoureux, et pour son incomparable chef, M. Camille Chevillard, l'occasion du plus

éclatant des succès. Le 21 juin, après le *Bourgeois gentilhomme*, joué par tous les artistes de la Comédie-Française, M. Coquelin cadet en tête, plein de fantaisie dans M. Jourdain, le quatrième d'*Othello* de Verdi produisait un énorme effet. Mme Rose Caron déployait, sous les traits de Desdémone, toutes les ressources de l'art admirable qui fait toujours d'elle la plus admirable de nos tragédiennes lyriques. A son triomphe on associait M. Saléza, d'une voix, d'un jeu et d'une diction superbes, dans le rôle du More.

Le 29 septembre, Mlle Louise Grandjean, qu'on applaudissait la veille à l'Opéra dans *Aïda*, accomplissait ce tour de force — que ne ferait-on pas pour les Trente Ans de Théâtre et pour leur aimé président, Adrien Bernheim ! — de chanter, quelques heures après, au Trocadéro, Valentine des *Huguenots* avec un succès partagé par M. Escalaïs, qui jamais n'avait été plus en voix. Le 11 octobre, *Rigoletto* était admirablement interprété par Mlle Alice Verlet, qui est bien la plus parfaite Gilda qu'il nous ait été donné d'applaudir depuis des années, et la matinée se terminait dans les rires avec le *Malade imaginaire* et son étourdissant Argan, Coquelin cadet.

Mentionnons encore, au nombre des plus brillantes Matinées, dites « hors série », des Trente Ans de Théâtre, celle qui fut donnée au Vaudeville le 13 décembre[1]. Et laissons maintenant la parole à

1. — Voici quel en était le curieux et copieux programme : *Un Monsieur dans la salle* (à-propos inédit, joué par M. Max Dearly) ; *Le Dépit amoureux* (MM. Coquelin aîné, Louis Gauthier, Mlle Lender, Mme Marthe

M. Maurice Couyba, rapporteur du budget des Beaux-Arts à la Chambre des Députés :

L'Œuvre Française et Populaire des Trente Ans de Théâtre, fondée par M. Bernheim, entrera au mois de décembre 1906 dans sa sixième année d'existence. Tous les rapporteurs du budget des Beaux-Arts, au Sénat et à la Chambre, ont signalé les résultats et le succès chaque jour grandissant des Trente Ans de Théâtre.

En adjoignant à ce titre le mot « Populaire », l'Œuvre Française des Trente Ans de Théâtre a tenu à justifier le double but qu'elle poursuit : d'un côté, une association de bienfaisance, une caisse de secours directs, immédiats, sur l'heure, ouverte à tous les gens ayant, durant trente années, exercé une profession théâtrale et se trouvant dans le besoin ; de l'autre côté, une forme même de ce théâtre populaire que nous réclamons depuis si longtemps. N'est-ce pas, d'ailleurs, M. l'Administrateur général de la Comédie-Française, laquelle délègue ses artistes, grands et petits, pour donner aux petits Parisiens des Batignolles, de Montmartre, de Belleville, de Grenelle, de Ménilmontant, les chefs-d'œuvre classiques de la tragédie et de la comédie, n'est-ce pas l'Administrateur général de la Comédie-Française qui, résumant et insistant sur l'utilité de cette œuvre, disait : « Les Trente Ans de Théâtre sont, certains soirs, le prolongement même

---

Régnier); *la Consigne est de ronfler* (M. Albert Brasseur, Mlle Yahne, M. André Dubosc, Mlle Marius); *Une Heure de Mozart*, sous la direction de M. Edouard Mangin (M. Delmas, Mlle Alice Verlet, de l'Opéra; Mmes Jeanne Raunay, Jeanne Leclerc, L. Fugère, de l'Opéra-Comique; danses : Mlles Chasles et Keller, de l'Opéra; *Sylvia*, ballet, de Léo Delibes (fragments), Mlles Zambelli, Urban, Jonsson, Lozeron, Keller, de l'Opéra; M. Massenet accompagnait au piano trois mélodies chantées par Mlle Lucy Arbell, de l'Opéra; les « Reines de la chanson (Mmes Judic, Simon-Girard, Mily-Meyer, Yvette Guilbert, Marguerite Deval, Anna Thibaud, Paulette Darty); *le Jeu de l'amour et du hasard* (MM. Coquelin cadet, Baillet, Dehelly, Siblot; Mmes Bartet, Clary).

de notre Théâtre-Français. » Et n'est-ce pas encore le Président du Conseil judiciaire de l'Œuvre des Trente Ans de Théâtre, ancien ministre de l'Instruction publique, des Beaux-Arts et des Finances, M. Raymond Poincaré, qui, répondant il y a quelques mois à une enquête sur le théâtre populaire, exprimait son avis en termes tout à fait élogieux pour l'œuvre de M. Bernheim ?

Il semble qu'après de telles attestations, il n'y ait plus grand chose à dire sur l'Œuvre Française et Populaire des Trente Ans de Théâtre. Toutefois, plusieurs observations s'imposent, cette Œuvre ayant eu l'honneur, on s'en souvient, d'être discutée à la Chambre lors du dernier budget des Beaux-Arts, et ayant conquis les sympathies de ceux-là même qui réclament l'édification de grands théâtres populaires parisiens.

Il convient de remarquer que si l'Œuvre des Trente Ans de Théâtre est devenue « municipale », c'est que le Conseil Municipal estime qu'en étant une trentaine de fois par an le « prolongement de la Comédie-Française » et sa succursale, elle donne ainsi aux petits Parisiens des faubourgs le véritable moyen d'applaudir chez eux, à leur porte, sans augmentation du prix normal des places pour 2 fr. 50, 1 fr. 50 et 0 fr. 50, les chefs-d'œuvre de notre grand répertoire classique. Ce soir-là – une expérience de cinq années le prouve — on fait mieux que d'arracher les spectateurs aux spectacles de bas tréteaux, on créé un mouvement dans les quartiers et tout autour des théâtres où la représentation se donne. Le Conseil Municipal a donc indemnisé les Trente Ans de Théâtre des frais de location de salles au moyen d'une subvention ; de plus, il a exprimé le désir que les causeries, précédant ces spectacles classiques, fussent sténographiées et consignées chaque année dans une brochure distribuée aux écoles de la Ville de Paris. En échange de cette subvention, qui est exactement de 12.000 francs, le Conseil

Municipal a demandé que pour chaque représentation un certain nombre de places gratuites — 40, 50, 60 ou 100 suivant la dimension des salles — fussent distribuées aux élèves des écoles de l'arrondissement où a lieu la représentation. Désireux de garder à son œuvre un caractère essentiellement démocratique, le Comité des Trente Ans de Théâtre a accédé à ce désir, bien que la distribution gratuite de ces places dans les écoles diminue forcément les recettes, lesquelles atteignent presque toujours le maximum.

Pourquoi, d'autre part, l'Etat, si disposé à encourager les tentatives d'art théâtral, n'a-t-il pas suivi l'exemple de nos édiles ? Pour la seule raison que le Président des Trente Ans de Théâtre a cru devoir refuser tous les encouragements matériels qui lui furent proposés. Le motif de ce refus, il le formula et le renouvela lorsque la sous-commission chargée d'examiner la question des Théâtres Populaires lui demanda s'il ne voulait pas qu'on sollicitât une subvention pour les Trente Ans de Théâtre. Il estima qu'étant Commissaire du Gouvernement près les Théâtres subventionnés, il a eu, pour réaliser son idée et lui donner le développement qu'il jugeait nécessaire, tous les moyens d'exécution désirables. Ses rapports avec les Directeurs de nos Théâtres d'Etat et le personnel de ces Théâtres facilitaient naturellement la tâche qu'il entreprenait, et il a pensé que la meilleure subvention c'était le concours qu'il apportait lui-même à son Œuvre. Le temps et le succès aidant, il a tenu à ce que non seulement les artistes participent à ces représentations de faubourgs, mais aussi et surtout à ce que les employés du petit personnel de ces Théâtres fussent indemnisés de leurs déplacements. C'est ainsi qu'en allouant des indemnités aux interprètes, aux choristes, aux musiciens d'orchestre, aux régisseurs, aux souffleurs, aux machinistes, aux tapissiers, aux habilleurs, aux portiers

et à tous les collaborateurs de ces spectacles, l'Œuvre des Trente Ans de Théâtre se trouve aujourd'hui offrir à tout un petit personnel théâtral, si particulièrement intéressant, des indemnités qui, souvent renouvelées, deviennent à la fin du mois un supplément au traitement fixe.

Enfin, on a posé la question suivante : n'y aurait-il pas lieu de tenter pour la musique ce que les Trente Ans de Théâtre, avec la Comédie-Française, ont fait pour la tragédie et la comédie ? Ici, il faut bien le reconnaître, les difficultés sont nombreuses : il y a l'orchestre, il y a les chœurs, il y a aussi les décors. On joue partout, dans n'importe quel décor, le *Cid* ou *Andromaque*, *Tartuffe* ou le *Malade imaginaire*, le *Barbier de Séville* ou les *Folies Amoureuses*. Mais lorsqu'il s'agit d'une œuvre musicale, la tâche devient à la fois plus difficile et plus coûteuse. Le Directeur de l'Opéra-Comique a tenté cet essai de décentralisation dans les théâtres de Grenelle, de Montparnasse et des Gobelins ; il avait établi un roulement, grâce auquel les représentations se poursuivaient dans chacun de ces théâtres pendant toute une semaine. Les chefs de file, pris par leur service quotidien de l'Opéra-Comique, étaient forcément doublés ; de même pour l'orchestre, de même pour les chœurs, si bien que peu à peu, et afin de ne pas gêner le service même de son théâtre, le Directeur de l'Opéra-Comique a dû diminuer le nombre de ces représentations dans la périphérie de Paris. De telles difficultés — le fait est à noter — n'existent pas à la Comédie-Française possédant une triple troupe qui, sans inconvénient, peut se transporter le même soir dans deux ou trois endroits différents, en même temps qu'elle joue rue de Richelieu. Et puis, si les chefs-d'œuvre de Corneille, de Molière, de Racine, de Regnard, de Beaumarchais et de Marivaux sont incontestés, en est-il tout à fait de même pour la musique ? Beaucoup prétendent qu'il faut se garder de donner aux

petits Parisiens le *Domino Noir* d'Auber, les *Dragons de Villars* de Maillart et la *Mignon* d'Ambroise Thomas ; ils trouvent que l'ancien opéra-comique a fait son temps et qu'il faut apporter aux petits Parisiens de nos faubourgs l'*Orphée* ou l'*Iphigénie* de Gluck et le *Don Juan* de Mozart, et renouveler le vieux répertoire.

L'Œuvre Française et Populaire des Trente Ans de Théâtre avait prévu cet écueil ; aussi n'a-t-elle offert à la musique qu'une petite part dans ses représentations de faubourgs : elle a fait applaudir en costumes et interprétés par les meilleurs artistes de l'Opéra : *les Huguenots*, *Faust*, *Roméo et Juliette*, *le Trouvère*, *Rigoletto*, *Coppélia*, etc., mais par fragments, par acte, par scène, non pas intégralement, si ce n'est au Trocadéro, où cinq ou six fois par année elle organise des représentations mixtes, à prix minimes encore, non pas pourtant à tarif aussi réduit que dans les faubourgs, et cela pour remplir la caisse de secours de l'Œuvre, qui n'y suffirait pas, si l'on se contentait des seules recettes des spectacles des faubourgs, où les frais de location de salles, frais d'indemnités à tout le personnel, frais de droits d'auteurs, sont assez importants.

L'Œuvre des Trente Ans de Théâtre a repris, comme chaque année, le cours de ses représentations à la fin du mois de septembre, s'appliquant toujours à faire ces visites de faubourgs plus particulièrement à l'automne et au printemps, c'est-à-dire au moment où le transport des artistes est plus facile. Depuis le commencement de 1906, les Trente Ans de Théâtre ont visité tour à tour quinze arrondissements.

Enfin, le 4 juillet, sur la demande des habitants de Passy et d'Auteuil, qui faisaient remarquer au Président du Conseil municipal que le XVIe arrondissement était, depuis la disparition du théâtre Rossini, le seul quartier

privé de théâtre le soir, une représentation classique était donnée au Trocadéro, sur le modèle de celles offertes dans la phériphérie de Paris, aux prix de ces spectacles de faubourgs. On offrait le *Cid* avec les chefs d'emploi de la Comédie-Française, un acte des *Huguenots* avec les artistes de l'Opéra et des danses pour finir. La recette, malgré l'époque avancée de la saison et la modicité du prix des places, dépassait toutes les espérances, et public, artistes et organisateurs étaient heureux d'un essai tenté sur la demande même du Conseil Municipal et qui sera renouvelé.

Le banquet annuel des Trente Ans de Théâtre avait lieu le 29 décembre à l'Hôtel Continental. Il était présidé par M. Dujardin-Beaumetz, sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts, ayant à ses côtés : Mmes Bartet et Rose Caron ; M. Raymond Poincaré, président du Conseil judiciaire de l'œuvre ; M. Simyan, sous-secrétaire d'Etat des Postes et Télégraphes ; MM. Victorien Sardou, Ludovic Halévy, Jules Claretie, de l'Académie Française ; Henry Roujon, secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts ; Paul Dislère, président de section au Conseil d'Etat ; Théodore Dubois, de l'Institut ; Gabriel Fauré, directeur du Conservatoire de musique et de déclamation ; Henry Marcel, administrateur général de la Bibliothèque nationale ; Catulle Mendès, Henri Turot et Georges Payelle, conseiller d'Etat, directeur général des contributions directes, présidents d'honneur. Il réunissait plus de deux cents convives, heureux de fêter le cinquième anniversaire de la belle œuvre à laquelle M. Adrien Bernheim attachera glorieusement son nom.

CONCERTS DU CONSERVATOIRE

Deux belles œuvres du grand Bach : le *Défi de Phœbus et de Pan* (paroles françaises de Victor Wilder) interprété par MM. Emile Engel, Plamondon, Max Bouvet, Louis Frœlich, Mmes Auguez de Montalant et Suzanne Lacombe, et la cantate *Herr wie du wilt* (version française de M. Bret), chantée par MM. Francell, Narçon et Mme Hénault ; le *Requiem* de Mozart, interprété par Mmes Faliéro-Dalcroze, Marthe Philip, MM. Engel et Paul Daraux ; la messe solennelle en *ré* de Beethoven, avec Mme Mellot-Joubert, Mlle Lilli Proska, MM. Emile Cazeneuve et Paul Daraux ; telles furent les grandes œuvres classiques exécutées au cours de 1906, sous l'ardente direction de M. Georges Marty, à qui l'illustre compagnie doit une si heureuse et si magnifique renaissance.

La société des Concerts du Conservatoire qui en était à sa 79e année d'existence, a fait une campagne particulièrement brillante. Et à considérer l'ensemble des programmes de la saison, nous en voulons faire ressortir un point important. Ce fait, c'est la présence sur ces programmes, avec une fréquence et une abondance inconnues jusqu'ici, d'œuvres de compositeurs français. En effet, à l'exception du seul concert spirituel, pas une séance ne s'est produite sans que le nom d'un ou de plusieurs de nos maîtres y trouvât sa place. C'est ainsi que nous avons entendu cinq œuvres de M. Saint-Saëns (1er concerto de violon, *Ave Verum*, *Danse macabre*,

Phaëton, *la Lyre et la Harpe*), trois de César Franck (symphonie en *ré* mineur, *Rébecca, Psyché*), deux de M. Gabriel Fauré (cantique de Racine, suite de *Pelléas et Mélisande*), et une d'Ernest Guiraud (Noël de *Piccolino*), de Berlioz (*La Fuite en Egypte*), de M. Vincent d'Indy (symphonie pour orchestre et piano), deux de M. Théodore Dubois (ouverture de *Frithiof* et *Kybèle*), une de M. Debussy (prélude à *l'Après-midi d'un Faune*), de M. Albéric Magnard (symphonie en *si* bémol), de M. Georges Hüe (*la Belle au Bois dormant*), de MM. Hillemacher (*Loreley*), de M. Bourgault-Ducoudray (*Rapsodie Cambodgienne*), de M. F. Le Borne (*l'Absent*), de M. Guy Ropartz (symphonie en *mi*, orchestre, soli et chœurs), et d'Edouard Lalo (concerto pour piano). Au total, vingt-trois œuvres de quinze compositeurs français ; ce qui suffit sans doute à attester, aux yeux du public et des artistes, l'existence de notre école musicale, et à réduire à leur juste valeur les efforts par lesquels les Allemands voudraient persuader aux autres et se persuader à eux-mêmes que nous ne pouvons faire que de petite musique et que nos artistes ne sauraient s'élever jusqu'aux hauts sommets de l'art. Il est bon que notre plus grande société symphonique se charge de leur ouvrir les yeux et de mettre à néant leurs affirmations intéressées.

Si nous continuons de jeter un coup d'œil sur les programmes, nous voyons aussi que la société n'a pas craint de réagir, pour sa part, contre les efforts de certains et malavisés prétendus dilettantes, qui voudraient supprimer, en la personne des virtuoses, l'un des éléments les plus intéressants des concerts symphoniques. « A bas les concertos ! » s'écrient, dans la pureté de leurs sentiments esthétiques, ces iconoclastes farouches. Bornons-nous à constater que les virtuoses continuent d'être accueillis rue Bergère avec une grande faveur, et que le public a

fait fête à M. Alfred Cortot, dans la symphonie de M. d'Indy, à M. J. Boucherit, dans le concerto de violon de M. Saint-Saëns, à M. Louis Diemer, dans le concerto pour piano d'Edouard Lalo, à M. Pablo Casals dans le concerto de violoncelle de Schumann, à M. Delaborde, dans le concerto en *mi* bémol de Beethoven, enfin à M. Planté, dans le concerto de Mendelssohn et dans la Fantaisie avec chœurs de Beethoven.

CONCERTS COLONNE

Après avoir fait acclamer deux fois de suite la triomphante *Damnation de Faust*, dont, avant la fin de la saison, il ne manquera pas de dignement fêter la cent cinquantième audition, M. Colonne nous offrait, le 21 janvier, une œuvre nouvelle, aussi intéressante par elle-même que par le nom de son auteur : la Symphonie en *mi* bémol de M. Georges Enesco. Non content d'avoir acquis la renommée d'un violoniste de probe talent, ce jeune Roumain s'affirme déjà comme un compositeur de grand avenir. Sa Symphonie est divisée en trois parties d'allure absolument différente : la première, toute remplie d'éclatantes sonorités ; la seconde, d'une grâce ingénieuse et fine ; la troisième, plus « flou », plus confuse, plus inutilement compliquée. Les idées ne font sans doute pas défaut à M. Enesco : il ne lui reste plus qu'à apprendre à les « déblayer », à les mettre en bel ordre. Telles quelles, et d'une exécution assurément hérissée de difficultés, les prometteuses pages de l'ardent musicien ont été, malgré le trop petit nombre de répétitions, merveilleusement rendues par l'orchestre de M. Colonne — admirable une fois de plus dans la *Symphonie fantastique*, de Berlioz. Entre temps, nous avions eu le plaisir d'applaudir sur la scène du Châtelet un jeune virtuose, M. Josef Hofmann, qui, las de courir le monde, a jugé sans doute que le moment était venu de faire consacrer par Paris une réputation justement établie à l'étranger. Et nous ne pouvions que rendre hommage à son inter-

prétation si nette et si gracieuse du concerto en *sol* pour piano de Beethoven.

Alors que ni l'Opéra, ni l'Opéra-Comique n'avaient songé à célébrer la mémoire de l'illustre auteur de *Don Juan* et des *Noces de Figaro*, M. Colonne fêtait dignement le 28 janvier, le 150e anniversaire de la naissance du glorieux maître de Salzbourg. Le directeur des concerts du Châtelet avait même pensé que deux apothéoses de Mozart valent mieux qu'une, et la solennité s'était renouvelée à huit jours d'intervalle. Nous avons tout d'abord apprécié la très jolie voix de Mme Lola Rally dans l'air du *Roi Pasteur;* le sûr talent de M. Blanquart et de Mme Provinciali-Celmer dans l'andante du concerto pour flûte et pour harpe; le style élégant et simple de M. Firmin Touche dans le concerto pour violon en *mi* bémol; nous avons applaudi le gracieux Tamino de la *Flûte enchantée* que fut le ténor Plamondon... La seconde et dernière séance du Cycle Mozart valait le plus vif succès à la symphonie en *sol* mineur, idéalement rendue (on bissa le menuet); à l'ariette: « Dans un bois solitaire et sombre », délicatement orchestrée par M. Gabriel Pierné, à laquelle Mme Auguez de Montalant avait su donner toute son archaïque saveur; aux fragments du *Requiem* et de *Cosi fan tutte* dont Mme Auguez de Montalant et M. Plamondon, déjà nommés, Mlle Judith Lassalle et M. Paul Daraux furent les parfaits interprètes; au concerto pour deux pianos, où nous avons admiré une fois de plus la grâce et la finesse du maître Diémer, ayant pour partenaire un de ses meilleurs élèves, M. Georges de Lausnay.

Le 18 février, concert particulièrement substantiel. Entre la sélection du *Manfred* de Schumann, devenu classique, et la symphonie en *la* mineur de Saint-Saëns en passe de l'être, s'encadraient plusieurs morceaux d'importance, de couleur et de beauté inégales. La *Cha-*

cone pour violon seul, du grand Sébastien Bach, a fait valoir le style vraiment admirable de M. Georges Enesco. Pour soutenir la gageure de se suffire sans orchestre ni piano, pendant un quart d'heure, le violon seul du morceau de Bach doit lui-même accompagner son chant, l'entourer d'harmonie par l'emploi continu des doubles cordes ou des arpèges rapides réalisant les plus savants accords. Non seulement il est impossible de jouer plus juste, plus large, plus souple que M. Enesco; mais cette virtuosité magistrale, l'interprète ne s'en sert pas, comme tant d'autres, pour faire oublier le maître à son profit, mais au contraire pour qu'à travers M. Enesco nous n'entendions que Sébastien Bach. C'est de la plus noble piété artistique. On a si bien fait fête au jeune compositeur virtuose, qu'il s'apprêtait, en guise de remerciement, non certes à recommencer le colossal morceau, mais à jouer quelque chose d'autre, lorsqu'un mauvais coucheur s'est écrié : « Ah! non. » Départ froissé de M. Enesco, longue ovation, rappels consolateurs ; mais nous n'avons pas eu le supplément de plaisir espéré. Dans son poème musical, *Jour d'été dans la montagne*, Vincent d'Indy s'est inspiré d'un poème en prose de M. Roger de Pampelonne, dont le programme nous a fourni de longs extraits. Je ne crois pas qu'aucun autre exemple ait jamais mieux prouvé plus que celui-ci l'impossibilité où se trouve la musique de traduire une longue suite d'idées enchaînées entre elles. En pareil cas, on espère toujours que le musicien, par quelque essor plus ou moins conscient, se dépêtrera de toute la littérature qu'il s'est imprudemment chargé d'exprimer. Ici, c'est nettement la littérature qui impose au compositeur l'ordre, le mouvement, la couleur de sa musique. Vous me direz que dans Wagner... ! Oui, je sais. Mais je sais aussi que la musique de Wagner quand elle veut et croit se faire serve du texte littéraire, reste souverainement person-

nelle et indépendante. J'ai peur qu'il n'en soit autrement du *Jour d'été dans la montagne*. Toutes ces sonorités hardies, puissantes, ingénieuses, pratiques, qui feront justement les délices des musiciens raffinés, ont donné au public une impression de morcellement pénible, comme de tronçons qui cherchent à se rejoindre et qui n'y arrivent pas. On s'est plus entre-regardé qu'on n'a songé à battre des mains. J'excepte les militants qui ont applaudi d'autant plus. Le *Prélude à l'après-midi d'un Faune* a produit son effet habituel d'enveloppement délicieux. Dans le *Concerto* en *mi* bémol de Mozart (bien médiocre le plus souvent) le dernier morceau semble destiné à quelque *nursery*), Mme Wanda Landowska, un peu trop esthète de coiffure et de vêtement, accompagnant un peu trop de la tête, de l'épaule et du coude, les mouvements de ses mains, n'en a pas moins fait preuve des plus sérieuses qualités de pianiste : il faut louer sa précision délicate et la finesse de son jeu.

Le 4 mars, première audition de l'*Angelus*, poème symphonique de M. Emile Trépard et nouveau spécimen du morceau à programme. L'imprimé distribué dans la salle a signalé que, cette fois, le programme n'était pas descriptif, mais purement psychologique. Je veux bien. Cette suite de pensées a suffisamment stimulé la sensibilité du compositeur et élevé son inspiration. Le morceau est puissant, de belle ordonnance et de facture habile. Impression nette de talent. La seconde audition du *Jour d'été à la montagne* nous a prouvé, mieux encore que la première, quelle magnifique somme de talent M. Vincent d'Indy apporte en cette sorte de musique.

Le gros évènement du concert du 25 mars était la première audition de la *Symphonia domestica* de M. Richard Strauss, précédemment entendue à New-York, à Berlin, à Amsterdam, à Leipzig, à Bruxelles et à Londres.

M. Colonne avait à cette occasion cédé à l'auteur lui-même le bâton de Kapellmeister, qu'il reprendra le dimanche suivant pour conduire à son tour l'œuvre si justement applaudie. M. Richard Strauss — on l'a remarqué — n'est pas de ceux qui suivent les chemins battus. Il paraît redoutable au commun des auditeurs. C'est un novateur, un créateur dans toute l'acception du mot. Dans le domaine du poème symphonique, l'histoire lui doit tout un ensemble de vastes compositions : *Don Juan*, *Mort et Transfiguration*, *Zarathastra*, *Don Quichotte*, qui vont bien au-delà de ce que nous avaient laissé les grands maîtres antérieurs, et qui, remarquables par la personnalité ou la nouveauté de l'inspiration, ont, certes, étendu considérablement les conquêtes de l'art symphonique moderne. Celui-ci doit beaucoup, certes, à la jeune école française, dont la technique raffinée et quintessenciée s'est affirmée en des pages d'une maîtrise désormais incontestée. Mais il semble bien qu'il y ait plus de santé, de robustesse, une vertu plus directe, une sève plus puissante dans l'art de Richard Strauss qui est, du reste, à peu près seul à défendre la gloire de l'école allemande. Et comme le disait M. Maurice Kufferath, « sa nouvelle œuvre est un chef-d'œuvre par la richesse incomparable de la facture, par la variété et le charme des idées, par le caractère de haute poésie qui en elle s'harmonise d'une façon vraiment unique avec les fantaisies les plus débridées de l'humour et de la gaieté bon enfant, très particulière aux Germains du Sud ». *Symphonia domestica* : c'est le titre de l'ouvrage, et c'en est aussi le « programme », si l'on peut ainsi dire, bien que l'auteur se défende, paraît-il, d'avoir voulu écrire une symphonie à programme, une symphonie descriptive au sens étroit du mot. Il est revenu à la tradition du Beethoven de la *Pastorale* : plus de sentiment que de peinture. Le sujet choisi et annoncé explicitement

incite volontiers l'auditeur à l'évocation de tableaux d'intérieur, de menus incidents de la vie familiale; mais ce serait aller plus loin que ne le désire l'auteur lui-même que de chercher dans son poème symphonique une « imitation », comme on disait au siècle dernier, de la vie domestique. *Monsieur, Madame et Bébé*, — vous vous rappelez le livre célèbre de notre Gustave Droz — le mari, la mère et l'enfant : voilà tout ce qu'il veut qu'on sache de ses personnages et du cadre dans lequel se déroule son tableau symphonique. Il n'y a pas là d'action proprement dite. Il n'y a que des oppositions de sentiment, de nature, de caractère; trois thèmes fondamentaux : l'un piquant et espiègle ; le second, grave et tendre tout ensemble ; le troisième, poétique et gracieux, synthétisent à merveille les êtres en présence, sans qu'il soit nécessaire de préciser. L'œuvre est une véritable fantaisie en ces trois thèmes. Variés à l'infini dans leur forme, dans leur caractère rythmique et expressif ou dans leur fonction harmonique, ils s'opposent, se superposent, se renouvellent avec une variété d'accent et une souplesse d'adaptation qui sont d'un art très personnel et très nouveau, même après Beethoven et Wagner, les deux maîtres de la variation symphonique. Le point culminant de la composition, — car cette *Symphonia domestica* est une symphonie sans entr'actes, sans pause entre ses quatre parties, enchaînées l'une à l'autre, — le point culminant est une double fugue, où les trois thèmes fondamentaux sont combinés avec une audace qui ne laisse pas d'effarer l'oreille, à la première audition, tout en étant cependant d'une clarté et d'une logique qui devaient imposer rapidement cette remarquable page de contrepoint orchestrale. Mais — M. Maurice Kufferath le remarquait encore très justement — ce serait peu, vraiment, s'il n'y avait que des combinaisons harmoniques, rythmiques et contrapontiques qui n'in-

téressent, en somme, que les musiciens de métier ; il y a plus et mieux dans cette œuvre : c'est un beau souffle continu d'inspiration et une exquise sensibilité qui, par moments, autorisent l'évocation du grand nom de Beethoven. C'est la même gaieté simple, le même humour profond, la même pression épurée, la même qualité d'émotion forte et naturelle. Reportez-vous à l'épisode qui suggère si simplement le tableau de quelque déambulation familiale aux champs, les deux pages qui évoquent éloquemment l'émotion grave et tendre de deux cœurs unis dans un bonheur tranquille et sûr, les incidents charmants qui traduisent tour à tour les scènes joyeuses où éclatent des rires d'enfant ou de femme, ou les orages vite apaisés que provoque l'irritabilité du père dérangé dans son travail et ses méditations. A mesure que l'œuvre se développe, les scènes « domestiques » se présentent d'elles-mêmes à l'esprit, tant l'expression est juste et naturelle, sans qu'on puisse lui reprocher jamais une recherche trop accusée de l'effet pictural. Et dans quelle belle pâte sonore, harmonieuse, profonde, claire et limpide tout cela est coulé ! Redisons-le hautement : cette *Symphonia domestica* est une très belle chose, une composition de haute saveur poétique et de maîtrise admirable. C'est un beau geste à l'actif de M. Edouard Colonne de nous l'avoir fait connaître, et et dans d'aussi remarquables conditions. Car l'exécution, si intelligemment et si soigneusement préparée par lui, a été, sous la direction de l'auteur, colorée, vivante, émue, poétique, fouillée dans ses moindres détails, et cependant large et puissante. Aussi l'applaudissement chaleureux du public s'est-il partagé noblement entre l'œuvre remarquable et l'excellent orchestre du Châtelet. La matinée se complétait, ce jour-là, d'une interprétation châtiée, délicate et fine, du concerto en *ré* de Beethoven par M. Mischa Elman, le jeune et déjà si

brillant violoniste. Elle s'illustrait d'une fort belle exécution de la symphonie en *la* mineur de M. Saint-Saëns, une œuvre solide et charmante, écrite avec une pureté toute classique, et de l'*Arlésienne* de Bizet, qui est, tout le monde le sait, l'un des incontestés triomphes de M. Colonne.

Le 22 octobre, M. Colonne avait fait (plus jeune que jamais) une brillante réouverture des concerts dont, depuis trente-trois ans, il dirigeait l'entreprise avec une si rare intelligence et une si belle activité. On sait qu'il a l'art de composer un programme. Superbe, en sa variété précieuse, était celui de cette première séance qui s'ouvrait par la magnifique symphonie en *ré* mineur de César Franck, que l'orchestre a rendue en toute perfection. Puis Mme Litvinne nous disait délicieusement quelques-uns des plus célèbres morceaux des *Amours du poète* de Schumann. Et sur la demande même de M. Saint-Saëns, l'admirable cantatrice interprétait (avec un Pâris de voix malheureusement un peu faible, M. Fédeoroff) le mélodieux duo d'amour de cette *Hélène* dont, il y a deux ans, le théâtre de Monte-Carlo nous avait donné l'attrayante primeur. Venaient ensuite trois pièces d'orchestre inédites formant une suite instrumentale, intitulée : *Heures dolentes*, de M. Gabriel Dupont, le jeune auteur de la *Cabrera* applaudie à l'Opéra-Comique. Très pittoresque est, entre autres, la seconde de ces pièces « Des enfants jouent dans le jardin » où, comme a fait M. Gustave Charpentier dans *Louise* pour les « cris de Paris » des rondes enfantines sont fort adroitement harmonisées. Le concert se terminait triomphalement avec le somptueux troisième acte de *Siegfried*, qu'ont fait valoir avec leur énorme talent Mme Litvinne et M. Burgsthaler. Aussi de chaleureuses ovations ont-elles justement remercié ces incomparables interprètes, le vaillant orchestre et son chef éminent...

Pourquoi, comme le demandent à tort plusieurs de nos confrères, excluerait-on du répertoire des concerts symphoniques, où elles sont si bien à leur place, de pareilles œuvres qu'on n'entendra jamais trop (*Siegfried* n'est d'ailleurs plus joué à l'Opéra) jamais assez?... Pourquoi nous refuserait-on la joie d'aussi merveilleuses interprétations ?

Quand Ernest Guiraud posa sa candidature à l'Institut, on demandait à Édouard Lalo pourquoi il ne se portait pas candidat, lui aussi. — « Parce que la place revient de droit à Guiraud », répondait-il modestement... Que reste-t-il aujourd'hui de l'auteur de *Piccolino*, et que vaut, en face d'un musicien tel que Lalo, le mince bagage de l'excellent Guiraud, déjà si profondément oublié ?... N'est-ce pas, entre autres, un magnifique chef-d'œuvre que cette symphonie en *sol* mineur, où il utilisa si heureusement des fragments — c'est le cas de dire que les morceaux en sont bons — de son *Fiesque* non représenté ! Ajoutons que, le 28 octobre, M. Colonne la rendait admirablement, et que c'est aux applaudissements de tous qu'il devait bisser son éblouissant *allegretto*. C'était une excellente idée qu'avait eue le directeur des concerts du Châtelet de nous faire entendre les musiques de scène écrites par M. Léon Moreau pour le drame antique de M. Joachim Gasquet, *Dyonisos*, la poétique adaptation des *Bacchantes* d'Euripide, donnée il y a deux ans au théâtre d'Orange : une mélancolique rêverie, une délicieuse entrée de deux joueuses de flûte et une danse orientale. Ces musiques sont pleines de couleur et leur ingénieuse instrumentation nous a beaucoup plu. Elles attestent chez l'excellent pianiste, second prix de Rome de 1899, un compositeur de réel talent. Avec la seconde audition des *Heures dolentes* de M. Gabriel Dupont, aussi favorablement accueillies que la première fois, le programme comportait quatre mélodies

de Schumann, chantées par M. Burgsthaler, le ténor barytonnant dont est frappante la ressemblance avec feu Hittemans, le regretté comique. M. Burgsthaler les a dites avec le sentiment intime qui leur convient et nous a fait le plaisir d'y ajouter l'un des beaux *lieds* de Schubert intitulé *Au loin*. Puis M. Burgsthaler était revenu, pour chanter, avec Mlle Litvinne, admirable Kundry, la merveilleuse scène du second acte de *Parsifal*. Et jamais les deux grands artistes, jamais le superbe orchestre de M. Colonne ne méritèrent mieux les chaleureuses ovations du public bruyamment enthousiaste.

Le concert du 4 novembre s'ouvrait par une fort belle exécution de la belle et chevaleresque ouverture du *Sigurd* de M. Ernest Reyer, dont l'Opéra venait de fêter la deux-centième représentation. Puis, M. Colonne avait eu l'heureuse idée de nous rendre la symphonie qui fut jadis l'envoi de Rome de Georges Bizet, pensionnaire de la Villa Médicis, et dont le pauvre Pasdeloup trouva le moyen de faire siffler le *Scherzo* à ses concerts populaires du Cirque d'hiver. M. Burgsthaler nous dit ensuite, avec son habituel talent, trois mélodies de Schumann très joliment accompagnées par M. Eugène Wagner. Et comme un auditeur avait bruyamment demandé que l'artiste allemand chantât « en français », M. Burgsthaler, qui ne sait pas un mot de notre langue, répondit aussi spirituellement qu'il le pouvait faire en disant les *Deux Grenadiers*, où, vous le savez, est intercalé l'air de la *Marseillaise*... C'est par le second acte de *Tristan et Iseult* et par la grande scène finale du *Crépuscule des dieux* que se terminait, avec de chaleureuses et méritées ovations à Mme Félia Litvinne, à M. Burgsthaler, à l'orchestre et à son chef, cette belle séance de M. Colonne.

M. Colonne ne serait point l'artiste que vous savez s'il ne mettait pas dans la composition de ses programmes une idée dominatrice : c'est ainsi qu'il nous donne, cette

livre qu'avec la collaboration de M. Marcel Mareschal il a consacré à Schumann. L'orchestre de M. Colonne l'a merveilleusement rendue. Puis, M. Jacques Thibaud a joué en toute perfection la fantaisie pour violon, qui n'avait pas été donnée depuis Joachim. Et son interprétation d'un ouvrage de virtuosité si difficile a été — c'est tout dire — digne du maître à qui elle est dédiée.

Le 23 décembre, M. Édouard Colonne achevait le cycle Schumann par l'admirable *Faust* dont nous avons souvent parlé au cours de nos précédentes années. Nous nous contenterons d'admirer une fois de plus la diversité d'expression de ces scènes, tantôt si larges et si vigoureuses, tantôt si touchantes et si charmantes, et de dire que Mlle Hélène Demellier, de voix souple et pure, chantait de poétique et délicate façon le rôle de Marguerite.

CONCERTS LAMOUREUX

L'année s'était ouverte, au Nouveau Théâtre, par deux auditions de la *Damnation de Faust*, interprétée par MM. Laffitte, Delmas, Petit et Mme Vicq. Le 21 janvier, M. Camille Chevillard nous donnait de l'inédit, une suite symphonique de M. Arthur Coquard, intitulée *En Norwège*, et divisée en trois parties : *Sur le fjord*, *A Molde, Au Cap Nord.* Partition pittoresque, voire même émouvante, qui tenait ses auditeurs sous le charme, depuis le début, d'une si jolie couleur poëtique, jusqu'au dénouement, où, après une lutte du soleil déchirant les nuages avec la brume qui s'épaissit de nouveau, l'horizon se recouvre d'un crépusculaire linceul... L'instrumentation dénote un parfait musicien, dont la science n'exclut pas l'inspiration mélodique. De par son succès, l'œuvre délicieusement expressive de M. Arthur Coquard est, espérons-le du moins, désormais inscrite au répertoire des Concerts Lamoureux. Glissons sur un médiocre concerto de violon de Sinding, sur lequel s'est inutilement escrimé M. Johannès Wolff. — « La barbe ! » lui a-t-on crié du paradis ; en la circonstance le paradis n'avait pas tort... Le concert se terminait par une remarquable exécution de la si puissante et si originale *Faust-Symphonie* de Listz, que M. Camille Chevillard a conduite avec une conviction, une vigueur et une ardeur au-dessus de tout éloge.

Suivaient deux auditions du *Faust* de Schumann. M. Chevillard interprète à merveille les œuvres de Schu-

mann ; il leur restitue ce je ne sais quoi de passionnément inquiet qui constitue un de leurs charmes les plus émouvants. Son exécution du *Faust* était digne des précédentes. Son succés fut très vif. D'une interprétation vocale assez inégale, il fallait retenir les noms de Mmes Jeanne Raunay et Marty et celui de M. Nivette. Le 11 février, après une exécution vive et spirituelle de la Symphonie en *mi* bémol de Mozart, M. Chevillard nous a donné, en première audition, *la Cloche fêlée*, de M. Fernand Pecoud. C'est un agréable poème symphonique d'idée menue, de développement un peu stagnant, mais qui vaut par de jolis détails d'agencement et par un sens très réel de la poésie instrumentale. Le public a fait un accueil très cordial à l'œuvre de M. Pecoud. L'ouverture de *Coriolan*, les Variations symphoniques de César Franck, traduites de façon très remarquable par M. Alfred Cortot, *le Rouet d'Omphale*, le Prélude de *Parsifal* et les danses du *Prince Igor*, de Borodine, complétaient le programme.

Puis — à la date du 11 février — nous avions refait connaissance avec une vieille célébrité, encore très présentable, le fameux (?) concerto de Castillon joué par Mlle Blanche Selva ; œuvre distinguée, inspirée des classiques et de César Franck, qui, entre parenthèses, et quoi qu'en dise un de nos aimables confrères, ne fut pas le maître de l'auteur : ce fut le regretté Victor Massé. Le public l'a accueillie avec le respect qu'elle méritait. Il s'est montré plus froid pour un « Poème symphonique » de M. Jemain, élève fort « hérétique » de Massenet, dont la composition torturée, pleine de dissonances formidables, a donné bien de la tablature à l'orchestre qui l'avait apprise, et peu de plaisir au public qui l'écoutait. Le concert se terminait par une prestigieuse exécution de *Schéhérazade* de Rimsky-Korsakow.

Le 25 février, l'intérêt résidait dans une exécution

d'œuvres déjà connues : la deuxième Symphonie de Schumann, admirablement exécutée; le morceau symphonique de *Rédemption*, de César Franck, qui eût gagné a être joué avec plus de lyrisme ; les expressifs *Nocturnes* de M. Debussy, et des fragments des *Maîtres Chanteurs*. M. Pablo Casals, incomparable violoncelliste, s'était fait acclamer dans le concerto de Haydn, que cet unique interprète de Bach joua avec la simplicité spirituelle propre à une musique faite de grâce et de facilité. Un Entr'acte symphonique de M. Auzende, d'une concision peut-être exagérée, figurait au programme. Il témoigne d'une invention élégante et d'un métier assez habile.

M. Chevillard entreprenait une série de concerts en l'honneur de Beethoven. Pour l'inaugurer, il nous faisait entendre le 4 mars les trois premières symphonies. Et l'on se tromperait fort en s'imaginant que ce programme, un peu simple et sévère, avait refroidi l'ardeur des fidèles du Nouveau-Théâtre. Un public extrêmement nombreux était massé dans toutes les encoignures de cette salle trop exiguë, témoignant à chaque instant de son entière et légitime satisfaction. Les trois premières symphonies furent écrites en 1800, 1802 et 1804. Elles montrent merveilleusement, quoique avec un saut un peu brusque entre la seconde et la troisième (*Héroïque*), le génie de Beethoven qui se cherche et se trouve. Si de semblables fêtes n'avaient d'autre but, elles auraient du moins celui de nous faire entendre les deux premières Symphonies, qui, sacrifiées souvent aux suivantes, réputées plus vastes, n'en ont pas moins un charme, une grâce, une fraîcheur poétique indicibles. M. Chevillard a interprété ces trois symphonies avec une grande netteté rythmique, beaucoup d'accent et une sûreté que d'unanimes applaudissements ont récompensés.

Le 25 mars, l'Association des Concerts Lamoureux ter-

minait son cycle Beethoven par une impeccable exécution de la Symphonie en *fa* majeur et de la Neuvième. On faisait une ovation méritée à l'orchestre après le *molto vivace*, le second mouvement de la Neuvième. On saluait par d'unanimes bravos le chef d'orchestre M. Chevillard, les chœurs et les solistes, Mmes Ch. Lormont, Melno, MM. Cazeneuve et Frœlich, après le Finale sur l'*Ode à la joie* de Schiller nouvellement traduite par Mme Chevillard. C'est sur cette belle interprétation de la Symphonie avec chœurs qu'avait pris fin la saison des concerts du Nouveau-Théâtre.

Du Château d'Eau, où ils furent fondés il y a vingt-cinq ans, les Concerts Lamoureux avaient successivement émigré à l'ancien Eden, au Cirque des Champs-Elysées et au Nouveau-Théâtre. Ils s'installaient — est-ce définitivement, cette fois ? — dans l'élégante salle de la place du Châtelet, l'une des plus élégantes et des plus sonores de Paris, que leur avait louée très cher, du reste, le plus cher qu'elle avait pu — comme c'était strictement son droit — Mme Sarah Bernhardt. Et M. Camille Chevillard nous y donnait, le 7 octobre, sa première séance.

Elle s'ouvrait brillamment par l'ouverture du *Tannhaüser*, suivie de la symphonie en *sol* mineur de Mozart si jeune et si forte, si étonnante et si émouvante avec ses continuelles trouvailles de génie. Puis, M. Chevillard avait fait une place sur son programme à la première audition d'une fantaisie pour orchestre de M. Alexandre Glazounoff, intitulée *La Forêt*, qui manque d'unité, de personnalité, de souffle et d'éclat. Les belles espérances que faisait concevoir ce compositeur slave, au début de sa carrière, ne se sont guère réalisées. Une production incessante, effrénée, a malheureusement appauvri trop tôt son jeune et ambitieux génie. Souhaitons-lui de reconquérir le temps perdu... Ce fut une joie, après un tel fouillis symphonique, légèrement puéril, que l'audition

de la suite d'orchestre si délicatement, si gracieusement écrite par M. Gabriel Fauré sur *Pelléas et Mélisande* de Maeterlink, et jamais nous n'avons mieux goûté le charme profond qui se dégage de ces adorables pages du maître. Puis, ce fut le voluptueux prélude du quatrième acte de l'*Aphrodite* de M. Camille Erlanger, justement reprise la veille à l'Opéra-Comique devant une salle comble, et enfin le verveux *Apprenti sorcier* de M. Paul Dukas, dont le pittoresque instrumental est absolument éblouissant... Gabriel Fauré, Camille Erlanger, Paul Dukas : trois noms qui font grandement honneur a la musique française, et qu'il faut hautement féliciter M. Chevillard d'avoir inscrits au programme de son excellent orchestre se faisant pour la première fois applaudir dans une nouvelle salle.

Programmes peu, trop peu variés. On ne saurait raisonnablement exiger d'un vieil amateur de notre espèce qu'il puisse dire et penser beaucoup de choses neuves sur le concert archi-classique, du 4 novembre. L'ouverture de *Manfred*, la symphonie en *ut* mineur, la scène du feu de la *Valkyrie*, l'ouverture du *Carnaval romain* y furent rendues avec la précision habituelle de l'orchestre Grand succès pour Mme Teresa Carreno qui exécutait à ravir le concerto en *mi* bémol de Beethoven, et pour M. Sechiari, acclamé dans la *Danse macabre* jouée pourtant — disons-le — avec quelque mollesse.

C'était une œuvre fort importante que la symphonie néo-classique de M. Eugène d'Harcourt, donnée le 11 novembre. L'auteur nous indique lui-même le but qu'il s'est proposé : « Prendre comme modèles les maîtres anciens et user des procédés que les modernes ont mis à notre disposition ». D'aucuns pourront discuter la légitimité de ce système et se demander s'il n'enlève pas à l'inspiration de l'aisance et de la liberté ; ils critiqueront peut-être ce « compromis ». Mais ils devront reconnaître le

très noble effort du compositeur et le progrès constant de sa technique. La symphonie est construite, presque tout entière, sur une idée unique, de trois notes, assez frappante pour qu'on la reconnaisse facilement sous ses nombreuses transformations. Exposée dans l'*andante maestoso*, avec une allure grave, elle s'anime, s'égaye et papillonne dans l'*allegro*, en de continuelles oppositions. Ce morceau, plein de diversité et de vie, pèche, ce nous semble, par quelques gaucheries d'orchestration, aisées à corriger. Le *lento*, d'une couleur très poètique, est expressif. Au passage, on y reconnait de moelleuses sonorités *debussystes*. Le *scherzo* est extrêmement original et âpre. Enfin, l'*allegro final*, avec ses rythmes énergiques et syncopés, les éclats cuivrés qui y sont répandus à profusion a une allure volontaire et rude qui produit grand effet. Œuvre très consciencieuse et très probe, écrite avec une très grande science par l'auteur du *Tasse*...

Relevons sur le programme du 25 novembre une autre nouveauté moins importante, il est vrai. Les *Poemes d'Armor*, de M. Eugène Berteaux, pittoresques et mystiques, avaient inspiré à M. Louis Brisset quelques morceaux de libre style, de sentiment curieux et raffiné, de forme imprécise et hésitante. La mer y est glorifiée somptueusement, sans qu'une réelle émotion se dégage du rude travail mélodique et harmonique dont ils témoignent, très honorablement d'ailleurs. M. Jan Reder les a chantés de façon grandiloquente et bien emphatique.

Le dimanche suivant, la symphonie de Dvorak, le *Nouveau Monde* a quelque peu dérouté le public, pourtant fort sympathique. C'est — pourrait-on dire, — de la musique nègre interprétée par un tchèque ; mais, en somme, c'est de la vraie musique ; ce qu'on ne peut pas dire aussi sûrement de la *Halte divine* de M. Trémisot, un exercice bien creux, d'un élève de Gounod ou de M. Théodore Dubois. Succès habituel pour l'ouverture

de *Fidelio*, celle des *Maîtres chanteurs* et l'*Invitation à la valse,* si merveilleusement orchestrée par Weingartner. Mais la perle du concert a été le quintette pour cordes de Mozart intitulé *Sérénade* ou *Nachtmusik*. L'andante (2e morceau), la sérénade proprement dite et le menuet (3e morceau), sont des bijoux exquis, de petits chefs-d'œuvre, dont le charme et l'élégance purent être atteints peut-être, mais jamais dépassés. Les premiers violons, M. Séchiari en tête, y ont fait merveille.

Le programme du 16 décembre comportait la savoureuse symphonie en *si* mineur de Borodine. Puis venaient les *Musiques en plein air* de M. Florent Schmitt (prix de Rome de 1900), deux courtes pièces pittoresques, intitulées *Procession dans la montagne* et *Danse désuète*. Ce sont là des compositions d'une adresse infinie, auxquelles il ne manque, hélas! que l'originalité et aussi l'émotion. Rien à dire de la sérénade pour orchestre à cordes de M. Edward Elgar, l'auteur du *Songe de Gérontius* précédemment entendu au Trocadéro: musique grise comme les brouillards de Londres... Le Prélude et la Mort d'Yseult de l'incomparable *Tristan et Iseult* et l'étourdissante *Espana* d'Emmanuel Chabrier terminaient heureusement le concert, tout à l'honneur de l'orchestre Chevillard.

Le 23 décembre, enfin, M. Chevillard nous faisait entendre une œuvre inédite, le *Songe de la Sulamite*, scène lyrique écrite sur un poème de M. Georges Audigier par M. Alfred Bachelet, prix de Rome de 1890. Ce n'est pas une composition très colorée, mais elle suit fidèlement l'inspiration du *Cantique des Cantiques* ; on y respire un très perceptible parfum d'Orient ; sa déclamation est distinguée ; les jolis détails d'orchestre n'y sont pas rares M. Gaston Dubois chantait d'une voix claire et juste le rôle du bien-aimé. Mme Polack fut une Salomé correcte, mais parut manquer d'autorité.

CONSERVATOIRE
DE MUSIQUE ET DE DÉCLAMATION

ꞋOMPOSITION MUSICALE. — Premier grand prix : Dumas, élève de M. Lenepveu. Premier second grand x : M. Gailhard, élève de M. Lenepveu. Deuxième ond grand prix : M. Le Boucher, élève de M. Widor.

ꞋUGUE. — Premiers prix : MM. Nibelle, Gailhard et tte Lacroix, élèves de M. Lenepveu. Second prix : Flament, élève de M. Lenepveu. Premier accessit : Bertrand, élève de M. Lenepveu. Seconds accessits : 1. Boulnois, élève de M. Lenepveu, et Dethise, élève de Widor.

ꞋONTREPOINT. — Premiers prix : MM. Chevaillier et sson. Second prix : M. Defay. Premiers accessits : 1. Renauld et Alain. Seconds accessits : MM. Lély et mte. Tous les lauréats sont élèves de M. Caussade.

HARMONIE. — *Classe des élèves hommes.* — Preers prix : MM. Vidal, élève de M. Taudou, et Ribollet, ve de M. Leroux. Seconds prix : MM. Gallon, élève de Lavignac ; Defay, élève de M. Taudou ; Boucher, ve de M. Emile Pessard ; Paray, élève de M. Leroux. emiers accessits : MM. Robert et Comte, élèves de Lavignac ; Lippmann et Cadou, élèves de M. Taudou. :onds accessits : MM. Tiarko Richepin, élève de Leroux ; Renauld et Matignon, élèves de M. Lavignac.

Classe des élèves femmes. — Premiers prix : Mlle Milud, Delmasure et Dauly, élèves de M. Marty. Second

prix ; Mlle Stroobants, élève de M. Chapuis. Mlles Morhange, élève de M. Marty ; Faure, élève de M. Chapuis. Deuxième accessit : Mlle Grille, élève de M. Marty.

CHANT. — *Concours des Elèves hommes*.— Premiers prix : MM. Petit, élève de M. Dubulle ; Francell, élève de Mme Rose Caron. Seconds prix : MM. Nansen, élève de M. Dubulle ; Sorrèze, élève de M. Warot ; Dupouy, élève de Mme Rose Caron. Premiers accessits : MM. Gilles, élève de M. Cazeneuve ; Domnier, élève de M. Manoury, Seconds accessits : MM. Vigneau, élève de M. Duvernoy ; Payan et Teissier, élèves de M. Martini ; Vaurs, élève de M. Lassalle.

Concours des élèves femmes. — Premiers prix : Mlles Lamare et Lassalle, élèves de M. Cazeneuve ; Marty, élève de M. Martini. Seconds prix : Mlles Galle, élève de M. Dubulle, Bailac, élève de M. Duvernoy ; Delimoges, élève de M. Dubulle ; Madeski, élève de Mme Rose Caron. Premier accessit : Mlles Daubigny, élève de M. Martini ; Chantal et Bloch, élèves de Mme Rose Caron ; Gustin, élève de M. Duvernoy. Seconds accessits : Mlle Salva, élève de M. Duvernoy ; Le Senne et Sylla, élèves de M. Cazeneuve ; Merlin, élève de M. Manoury.

OPÉRA. — *Elèves hommes*. — Premier prix : M. Carbelly, élève de M. Melchissédec. Seconds prix : MM. Meurisse, élève de M. Melchissédec, Nansen, élève de M. Bouvet ; Sorrèze, élève de M. Melchissédec. Premier accessit : MM. Dupouy et Pérol, élèves de M. Bouvet ; Payan, élève de M. Melchissédec. Deuxième accessit : MM. Teissier, élève de M. Bouvet ; Gilles, élève de M. Melchissédec.

Elèves femmes. — Premier prix : Mlle Lamare, élève de M. Bouvet. Second prix : Mlle Bailac, élève de M. Bouvet. Premier accessit : Mlles Madeski, élève de

M. Bouvet; Daubigny, élève de M. Melchissédec. Deuxième accessit : Mlles Galle, élève de M. Bouvet; Le Senne, élève de M. Melchissédec.

Opéra-comique. — *Elèves hommes.* — Premiers prix: MM. Francell et Petit, élèves de M. Isnardon; Domnier, élève de M. Bertin. Pas de second prix. Premier accessit : MM. Vigneau, élève de M. Isnardon; Nausen, élève de M. Bertin. Deuxième accessit : Sorrèze et Payan, élèves de M. Isnardon.

Elèves femmes. — Mlles Lamare, élève de M. Isnardon; Lassalle, élève de M. Bertin. Second prix : Mlle Delimoges, élève de M. Isnardon. Premier accessit: Mlle Bloch, élève de M. Isnardon; Allard et Comes, élèves de M. Bertin. Deuxième accessit : Mlle Thasia, élève de M. Isnardon.

Tragédie. — *Élèves hommes.* — Pas de premier prix. Second prix : M. Grétillat, élève de M. Leloir. Premier accessit : M. Alexandre. Deuxième accessit : M. Chambreuil, élève de M. Silvain.

Élèves femmes. — Premier prix : Mlle Barjac, élève de M. Silvain. Second prix : Mlle Ludger, élève de M. Georges Berr. Pas de premier accessit. Second accessit : Mlle Denyse-Mussay, élève de M. Paul Mounet.

Comédie. — *Elèves hommes.* — Premier prix : M. Rollan, élève de M. Berr. Second prix : MM. de Féraudy, élève de M. Berr; Lluis, élève de M. Leloir; Palau, élève de M. Silvain. Premier accessit : MM. Lafon, élève de M. Leloir; Scott, élève de M. Silvain.

Elèves femmes. — Pas de premier prix. — Seconds prix : Mlles Provost, élève de M. Leloir; Barjac, élève de M. Silvain. Premier accessit : Mlles Ludger, élève de M. Berr; Frévalles, élève de M. Leloir; Schmitt, élève de M. Paul Mounet; Bovy, élève de M. Truffier. Deuxième accessit : Mlles Dantès, élève de M. G. Berr, et Peters, élève de M. Laugier.

PIANO. — *Élèves hommes.* — Premiers prix : MM. Frey, Pierfitte et Lattes, élèves de M. Diémer ; Durival, élève de M. Philipp. Seconds prix : MM. Nat et Etlin, élèves de M. Diémer ; Gayraud et Polleri, élèves de M. Philipp. Premiers accessits : MM. Poillot et Gallon, élèves de M. Philipp. Deuxième accessit : MM. Gauntlett, élève de M. Philipp ; Ehrhardt, élève de M. Diémer.

Élèves femmes. — Premiers prix : Mlles Le Son et Léon, élèves de M. Marmontel ; Vendeur, élève de M. Delaborde. Second prix : Mlles Lefebvre, élève de M. Marmontel ; Villemin et Gellibert, élève de M. Delaborde ; Beuzon, Clapisson et Weil, élèves de M. A. Duvernoy. Premier accessit : Mlles Dennequin, élève de M. Alphonse Duvernoy ; Boucheron et Bouvaist, élève de M. Marmontel. Deuxième accessit : Mlles Chassaing, élève de M. Marmontel ; Chardard, Marx, Abadie, Landsmann et Piltan, élèves de M. Delaborde.

ORGUE. — Professeur : M. Guilmant. Premiers prix : MM. Bonnet, Barié et Vierne. Second prix : M. Fauchet. Premier accessit : M. Cellier. Deuxième accessit : M. Bourdon.

HARPE. — Professeur : M. Hasselmans. Premiers prix : Mlles Janet et Laskine. Seconds prix : Mlles Delgado Perez et Bazelaire. Premier accessit : Mlles Laggé et Chaumeil.

HARPE CHROMATIQUE. — Professeur : Mme Tassu-Spencer. Pas de premier prix. Seconds prix : Mlles Labatut et Chalot. Premier accessit : Mlle Goudeket.

VIOLON. — Premiers prix : M. Zighera et Mlle Billard, élèves de M. Lefort ; Mlle Lapié, élève de M. Remy ; Mlle Baudot, élève de M. Berthelier ; Mlle Morhange et M. Matignon, élèves de M. Nadaud. Seconds prix : Mlle Novi et M. Michelon, élèves de M. Berthelier ;

Mlle Sauvaistre et M. Etchecopar, élèves de M. Lefort; Mlle Augiéras, élève de M. Rémy. Premier accessit : M. Spathy et Mlle Pierre, élèves de M. Berthelier ; M. Tinlot, élève de M. Nadaud ; M. Soudant et Mlle Wolff, élèves de M. Lefort. Deuxième accessit : Mlle Talluel, élève de M. Nadaud ; Mlle Neubürger, élève de M. Lefort ; Mlles Fidide, de la Hardrouyère, Deschamps, élèves de M. Berthelier ; M. Carruette, élève de M. Rémy.

Alto. — Professeur : M. Laforge. Premier prix : M. Jurgensen. Second prix : MM. Vizentini; Monfeuillard et Mlle Dumont. Premier accessit : M. Feillou. Deuxième accessit : M. Barrier.

Violoncelle. — Premiers prix : MM. Benedetti, élève de M. Cros Saint-Ange ; Ringeisen, élève de M. Loeb. Second prix : MM. Boulnois et Gervais, élèves de M. Loeb. Premier accessit : M. Mas, élève de M. Cros Saint-Ange ; Maas, élève de M. Loeb. Deuxième accessit : M. Ruyssen, élève de M. Loeb.

Contrebasse. — Professeur : M. Charpentier. Premiers prix : MM. Darrieux et Gibier. Seconds prix : MM. Cortiglioni, Jou et Hardy. Premier accessit : M. Anrès. Deuxième accessit : Mlle Cisin.

Flute. — Professeur : M. Taffanel. Premiers prix : MM. Bergeon et Moyse. Second prix : MM. Paul et Cléton. Premier accessit : M. Camus.

Hautbois. — Professeur : M. Georges Gillet. Premiers prix : MM. Serville et Vaillant. Seconds prix : MM. Tournier et Stien. Premier accessit : MM. Longatte et Riva. Deuxième accessit : MM. Durivaux et Rigot.

Clarinette. — Professeur : M. Mimart. Premiers prix : M. Loterie. Second prix : M. Blachet. Premier accessit : MM. Quet et Hoogstoël. Deuxième accessit : M. Corbet.

Basson. — Professeur : M. Bourdeau. Premiers prix : MM. Raimbourg et Charpin. Seconds prix : MM. Sage et Fleurquin. Premier accessit : M. Tauvin. Deuxième accessit : MM. Taisne et Chastelain.

Cor. — Professeur : M. Brémond. Premiers prix : MM. Pétiau et Delgrange. Seconds prix : MM. Bailleux et Deswarte. Premier accessit : M. Thibault.

Cornet a pistons. — Professeur : M. Mellet. Premiers prix : MM. Mager et Foveau. Seconds prix : MM. Ben Vanasek, Body et Lemaire. Premier accessit : M. de Lathouwer.

Trompette. — Professeur : M. Franquin. Premiers prix : MM. Laurent, Villard et Blanquefort. Seconds prix : MM. Chaine et Guigou. Premier accessit : MM. Gigot et Lemoine. Deuxième accessit : M. Perret.

Trombone. — Professeur, M. Allard. Premiers prix : MM. Hennebelle, Mendels et Vermynck. Second prix : M. Dumoulin. Premier accessit : M. Saintey.

NÉCROLOGIE

Hommes de lettres et Auteurs dramatiques

Philibert Audebrand, Edouard Blau, de Borelli, Brunetière, William Busnach, Etienne Carjat, Dornay, Dumay, Godfernaux, Goudeau, Léon Kerst, Paul Lenglé, Jean Lorrain, Adrien Marx, Mélandri, Emile Pouvillon, Julien Sermet, Lucien Roblot, George Vanor, Vapereau.

Compositeurs et Artistes musiciens

De Boisdeffre, Caspers, Henri Cieutat, Mme Conneau, Henri-Louis-Charles Duvernoy, Manuel Garcia, Louis Gastinel, Emile Goublier, George Jacobi, Mme Théodore Julian, Alexandre Luigini, Ernest Masson, Maquaire, Auguste Mercadier, Mme Marguerite Olagnier, Pénavaire, Henri Ravina, Hector Salomon, Mme Vve Tarpet-Leclerc, Thibault, Albert Vizentini.

Artistes dramatiques et lyriques

Léa d'Axo, Henriette Baréty, Emile Bertin, Ulysse Bessac, Frédéric de Chirac, Chevalier, Marie Cinti-Damoreau, Denizot, Suzanne Elven, Gatinais, Gibeau, Louis Hervé, Gabrielle Krauss, Léontine de Maësen, Berthe Manon, Mme Medori, Mérissel, Métrême, Munié, Henri Nertann, Mariano de Padilla, Raimond, Raiter, Adélaïde Ristori, Roudil, Clémentine Schmidt, Speck, Thierry, Warot.

Divers

Philippe Chaperon (peintre-décorateur), Paul Dupont (éditeur), Flateau (directeur de théâtre), Mme Vve Girod (éditeur), Lascoux (dilettante), Jules-Charles Mérot (directeur de théâtre).

LA PRESSE THÉATRALE EN 1906[1]

Agence Havas. — M. GEORGES VISINET.

Action. — Mme JANE MISME, critique dramatique.

Annales politiques et littéraires. — M. ADOLPHE BRISSON (Jean Thouvenin), critique dramatique ; M. ALBERT DAYROLLES, critique musical.

L'Art et les Artistes. — M. LOUIS SCHNEIDER, critique musical.

L'Art et la Mode. — M. EDMOND STOULLIG.

Aurore. — M. CHARLES DEMESTRE (Charles Martel), critique dramatique ; M. PAUL LÉVY, Courrier des théâtres.

Autorité. — M. EUGÈNE GUGENHEIM.

La Critique. — M. G. BANS, critique dramatique ; M. ALBERT SOUBBIES, critique musical.

Echo de Paris. — M. FRANÇOIS DE NION, critique dramatique ; M. ARTHUR COQUARD, critique musical ; M. AUGUSTE GERMAIN (Le Capitaine Fracasse), et R. TRÉBOR, Courrier des théâtres.

---

1. — Les critiques dont les noms ne sont suivis d'aucune mention, sont en même temps chargés du compte rendu dramatique et du compte rendu musical.

En 1906, le bureau de l'Association professionnelle de la critique dramatique et musicale était ainsi composé : M. Camille Le Senne, président ; MM. Arthur Coquard et René Benoist, vice-présidents ; M. Maxime-Auguste Vitu, secrétaire ; M. Théodore Henry, trésorier ; M. Edmond Stoullig, archiviste. — Membres du Comité : MM. Edmond Benjamin, Henri de Curzon, Auguste Foureau, Ernest Grenet-Dancourt, Maurice Lefèvre, Charles Martel, Maurice Quentin-Bauchart, Albert Renaud, Maurice Varret, Georges Visinet.

Eclair. — M. Paul Souday ; M. Henri Darcourt, soirée parisienne.

Evénement. — M. Henri Second, critique dramatique.

Figaro. — M. Emmanuel Arène, critique dramatique ; M. Gabriel Fauré, critique musical ; M. Robert Brussel, critique des concerts ; M. Miguel Zamacoïs (Un Monsieur de l'orchestre) Soirée parisienne ; M. Serge Basset, Courrier des théâtres ; M. Alfred Delilia, Courrier des concerts.

France. — M. Saint-Geniès (Richard O'Monroy).

France du Sud-Ouest. — M. Fernand Bourgeat.

Gaulois. — M. Félix Duquesnel, critique dramatique ; M. L. de Fourcaud, critique musical ; M. Georges Capelle (G. Pelca), critique des concerts ; M. Adrien Vély, Soirée parisienne ; MM. Edouard Noel et Lionel Meyer (Nicolet), Courrier des spectacles.

Gazette de France. — M. Georges Malet, critique dramatique ; M. H. de Curzon, critique musical.

Gil Blas. — M. Fernand Weil (Nozière) ; M. Louis Schneider, critique des concerts ; M. Raoul Aubry, Soirée parisienne ; M. Pierre Mortier, Courrier des théâtres.

Guide musical. — M. Henri de Curzon ; M. Julien Torchet, critique des concerts.

Humanité. — M. Alfred Natanson (Alfred Athis), critique dramatique.

Indépendance Belge. — M. De Weindel, critique dramatique.

Intransigeant. — M. Auguste Foureau.

Journal. — M. Catulle Mendès ; M. André Gresse, Critique des concerts ; MM. Morisson et Paul Labut, Courrier des théâtres.

Journal des Débats. — M. EMILE FAGUET, critique dramatique ; M. ADOLPHE JULLIEN, critique musical ; M. EDOUARD SARRADIN, Compte rendu du lendemain et Courrier des théâtres.

Justice. — M. MAXIME-AUGUSTE VITU.

Lanterne. — M. EUGÈNE HÉROS, critique dramatique; M. BEAUCHAMPS, critique musical.

Liberté.— M. ROBERT DE FLERS, critique dramatique ; M. GASTON CARRAUD, critique musical ; M. TH. AVONDE, Soirée parisienne et Courrier des théâtres.

Libre Parole. — M. JEAN DRAULT.

Magasin pittoresque. — M. QUENTIN-BAUCHART, critique dramatique ; M. E. FOUQUET, critique musical.

Matin. — M. FERNAND WEILL (Guy Launay), critique dramatique ; M. ALFRED BRUNEAU, critique musical ; M. J.-L. CROZE, Courrier des théâtres.

Matin (de Bruxelles). — M. MAURICE KŒNIGSWARTER (Maurice Varret).

Ménestrel.— MM. HENRI HEUGEL (Moreno) et ARTHUR POUGIN, critiques musicaux ; M. PAUL-EMILE CHEVALIER, critique dramatique.

Mercure de France. — M. FERDINAND HÉROLD, critique dramatique ; M. JEAN MARNOLD, critique musical.

Messager de Paris. — M. PHILIPPE HERVÉ.

Monde Artiste. — M. PAUL MILLIET, critique musical ; M. EDMOND STOULLIG, critique dramatique.

Monde illustré. — M. HIPPOLYTE LEMAIRE, critique dramatique ; M. AUGUSTE BOISARD, critique musical.

Monde musical. — MM. MANGEOT et DANDELOT.

Moniteur diplomatique. — M. JACQUES BALLIEU.

National. — M. EDMOND STOULLIG.

New York Herald. — M. PIERRE VEBER.

Paris Sport. — M. Auguste Germain.

Paix. — M. Louis Schneider.

Patrie. — M. H. de Gorsse, critique dramatique; M. Albert Renaud, critique musical; M. Ichac, Courrier des théâtres.

Petit Journal. — M. Louis Artus ; M. Georges Boyer (La Rampe), Courrier des théâtres.

Petit Moniteur. — M. Chassaigne de Néronde.

Petit Parisien. — M. Adolphe Aderer (Montcornet); M. Armand Ephraim (La Herse), Courrier des Théâtres.

Petite République. — M. Camille de Sainte-Croix; M. Théodore Massiac, Courrier des théâtres.

Politique coloniale. — M. René Benoist.

Presse. — M. Gustave Bret, critique musical; M. Marcel Habert, Courrier des théâtres.

Progrès artistique. — M. Albert Noel.

Quinzaine. — M. E. de Saint-Auban, critique dramatique ; M. Arthur Coquard, critique musical.

Radical. — M. Maujan, critique dramatique; M. Louis Schneider, critique musical.

Rappel. — M. Fernand Lefèvre, critique dramatique; M. Albert Montel, critique musical ; M. Jules Lecocq, Courrier des théâtres.

République française. — M. Albert Blavinhac ; M. Gustave Samazeuilh, Critique des concerts.

Revue britannique. — M. Fernand Beissier.

Revue des Deux Mondes. — M. René Doumic, critique dramatique ; M. Camille Bellaigue, critique musical.

Revue hebdomadaire. — M. Levif (Delagniau), critique dramatique ; M. Jean Chantavoine, critique musical.

Revue illustrée. — M. LOUIS SCHNEIDER.

Revue universelle. — M. PAUL SOUDAY, critique dramatique ; M. G. SERVIÈRES, critique musical.

Siècle. — M. CAMILLE LE SENNE.

Soir. — M. JACQUES RAYMOND, critique dramatique ; M. ALBERT SOUBIES (B. de Lomagne), critique musical.

Soleil. — M. E. DE SAINT-AUBAN.

Temps. — M. ADOLPHE BRISSON, critique dramatique ; M. PIERRE LALO, critique musical ; M. ADOLPHE ADERER, Compte rendu du lendemain et Courrier des théâtres.

Vie de Paris. — M. GRENET-DANCOURT, critique dramatique.

Voltaire. — M. ARMAND D'ARTOIS, critique dramatique ; M. GEORGES PFEIFFER, critique musical ; M. RENÉ BENOIST, Soirée théâtrale.

TABLE DES MATIÈRES

GRANDE IMPRIMERIE DE TROYES, 126, RUE THIERS



